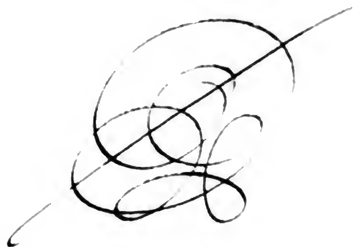








HISTOIRE

UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

TOME SEPTIEME.

HISTOIRE
UNIVERSELLE,
DEPUIS
LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU'A PRÉSENT;

Composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres;

NOUVELLEMENT TRADUITE EN FRANÇOIS
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

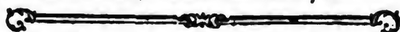
ENRICHIE DE FIGURES ET DE CARTES.

TOME SEPTIEME,

CONTENANT la suite de l'Histoire des Babyloniens, celle des Medes, & celle des Perses jusqu'à la mort de Darius Codoman, d'après les Auteurs Grecs & Latins.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES,
DES SECTIONS
ET DES SOMMAIRES,

CONTENUS dans le ſeptieme Volume de l'Hiſtoire Univerſelle.

Fin de la Table du Tome VII.

HISTOIRE



HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE NEUVIEME.

Suite de l'Histoire des BABYLONIENS.

SECTION QUATRIEME.

Suite de l'Histoire des Babyloniens.

AVANT que de commencer l'Histoire des Babyloniens, comme formant une vaste Monarchie, il faut les considérer dans le temps qu'ils venoient de former un royaume, qu'on assure sans raison avoir existé avant le déluge. Pour cet effet, il suffira de se rappeler que nous avons dit, tant sur les Princes, qui, suivant quelques Auteurs, ont vécu dans ce royaume avant le déluge, que sur Nemrod qui en a été le premier fondateur, tout

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

ce que nous avons pu rassembler. Il ne nous reste plus qu'à ajouter les noms de ceux qu'on prétend avoir été les successeurs immédiats de Nemrod (*a*).

Nous avons rapporté l'Histoire des Babyloniens, autant qu'elle nous étoit connue, à l'Ere de Nabonassar : mais avant que d'entamer l'Histoire des Princes, qui sont les seuls Rois de Babylone que nous puissions reconnoître comme tels depuis Amraphel jusqu'à Nabonassar, il faut placer ici les fables que quelques Auteurs profanes ont débitées sur celui dont ils ont fait le premier Roi de Babylone.

Histoire de Bélésis ou Nanybrus.

Les uns lui ont donné le nom de *Bélésis* (*b*), & les autres celui de *Nanybrus* (*c*). Ils rapportent de lui une histoire des plus extraordinaires ; & c'est à peu près tout ce qu'ils nous apprennent sur l'Empire Babylonien, durant tout le temps qu'il a subsisté.

Ce premier Prince est représenté sous le nom de *Bélésis*, avec un caractere lâche & fourbe, & sans aucun trait d'un Héros. On conte qu'il fut assez perfide pour tromper Arbaces, son collegue & son ami, de la maniere la plus honteuse, en prétextant un vœu fait à son Dieu Bélus au milieu de la guerre. Ce vœu étoit que, si le succès étoit heureux, & que le Palais de Sardanapale fût brûlé, comme il le fut en effet, il en feroit transporter toutes les cendres à Babylone, pour en former une montagne près du Temple de son Dieu, laquelle serviroit de monument de la destruction

(*a*) V. la Note I, p. 1.
(*b*) V. supr. t. VI, p. 240.
(*c*) Nicol. Damasc. in Excerpt. Val. p. 424.

de l'Empire Assyrien à tous ceux qui navigueroient sur l'Euphrate. Apparemment que ce Prince avoit été informé par un Eunuque, qu'il tenoit renfermé auprès de sa personne, de l'immense trésor consumé dans l'incendie du Palais impérial de Ninive, & que, sachant que la chose étoit ignorée d'Arbaces, il imagina ce vœu frauduleux pour s'en emparer. Sa demande lui fut accordée, & il eut la permission de faire des cendres ce qu'il voudroit. Arbaces l'établit Roi de Babylone, & l'exempta de tout tribut. Par cet artifice, Bélésis emporta avec lui à Babylone de prodigieux trésors; mais le secret fut découvert. Bélésis fut cité pour rendre compte; & interrogé par les autres Chefs qui avoient été aussi à la guerre, il se vit condamné à perdre la tête. Mais Arbaces, qui étoit un Prince magnifique & généreux, lui pardonna son crime, & même lui laissa le trésor, & le Gouvernement indépendant de Babylone, disant que sa faute étoit effacée par le bien qu'il avoit fait. Par-là, Bélésis devint un Prince riche & puissant (*a*).

Dans la suite, sous le successeur d'Arbaces, il donna dans le luxe, & se rendit indigne du trône par sa mollesse. *Nanybrus*, c'est le nom que nous devons donner à present à Bélésis, ayant appris qu'un certain Mede, extrêmement robuste, & nommé *Parsondas*, le regardoit avec le dernier mépris, & avoit sollicité l'Empereur des Medes de le dépouiller de son royaume, & de l'en revêtir, promit une grande récompense à

(*a*) Ctes. ap. Diod. Sicul. l. II, p. 78.

Section IV. *Histoire des Babyloniens.*

celui qui prendroit Parſondas, & qui le lui ameneroit. Un jour que Parſondas étoit à la chaſſe avec le Roi des Medes, aux environs de Babylone, il s'égara, & rencontra quelques-uns des ſerviteurs de Nanybrus, qui en le voyant furent tentés de mériter la récompenſe promiſe. L'exercice violent qu'il avoit fait tout le jour l'ayant altéré, il demanda à boire à ces ſerviteurs, qui étoient les pourvoyeurs du Roi de Babylone. Ils lui accorderent ſa demande, & même ils le prierent de prendre un repas avec eux. Parſondas, qui étoit extrêmement fatigué, accepta leur offre; &, après avoir envoyé à ſon Roi ce qu'il avoit pris à la chaſſe, il ne ſe ménagea point en mangeant, & moins encore en buvant de quelques vins exquis, qu'on ne lui épargnoit pas, dans le deſſein de l'enivrer. Parſondas, pris de vin, demanda ſon cheval, voulant ſe rendre auprès du Roi des Medes, dans l'endroit où ce Monarque étoit campé; mais au lieu de ſon cheval, on lui amena quelques belles femmes, avec leſquelles il conſentit ſans peine à paſſer la nuit. Bientôt il tomba dans un profond ſommeil. Quand ceux qui l'avoient ſi bien régalé le virent endormi, ils ſe jeterent ſur lui, le lierent, & le menerent dans cet état à Nanybrus, qui ne l'eut pas plutôt vu, qu'il lui reprocha la tentative qu'il avoit faite pour le ſupplanter, ſans qu'il lui en eût donné le moindre ſujet. Parſondas répondit, qu'il ſe croyoit plus digne du trône qu'un Prince efféminé comme lui; reproche que Nanybrus trouva d'autant moins fondé dans ſa bouche, qu'il venoit lui-même de ſe laiſſer honteuſement ſurprendre. Nanybrus conçut dès-lors l'idée de rendre Par-

ſondas le plus délicat & le plus efféminé des hommes (*a*), & jura, par les Dieux Bélus & Molis (ou Mylitta, à ce qu'il ſemble), qu'il exécuteroit ſon deſſein. Pour cet effet, il fit appeler l'Eunuque qui avoit la direction de ſes chanteuſes, & lui ordonna de raſer Parſondas, de le farder, & de l'habiller comme une chanteuſe, enſuite de lui faire apprendre leur art, & de n'épargner ni ſoins ni peines pour le transformer en femme. La choſe réuſſit au delà de ſon attente; & bientôt Parſondas devint plus efféminé & plus délicat qu'une femme; il chantoit comme elles, & tous ceux qui le voyoient dans les fêtes que le Roi donnoit, le prenoient pour la plus charmante de toutes les Dames de la Cour (*b*).

Le Roi des Medes, qui, ſuivant nos conjectures, ſe nommoit *Artæus*, avoit fait d'inutiles recherches pour trouver ſon favori Parſondas, & promit en vain des récompenſes à ceux qui le lui ameneroient vif ou mort, ou qui lui en apporteroient des nouvelles : à la fin il s'imagina que quelque bête ſauvage l'avoit dévoré dans la derniere partie de chaſſe qu'il avoit faite avec lui. Au bout de ſept ans, un Eunuque, qui avoit été cruellement fouetté par ordre de Nanybrus, fut gagné par Parſondas, qui l'engagea par de grandes promeſſes, à ſe rendre auprès du Roi des Medes, & à informer ce Monarque de la métamorphoſe de ſon favori. L'Eunuque partit, s'acquitta de ſa commiſſion, & excita dans le cœur du Roi des Medes la plus vive indignation. D'abord ce Monarque depêcha un Officier vers Nanybrus,

(*a*) Nicol. Damaſc. ubi ſup. (*b*) *Ibid.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

pour lui demander Parsondas : mais ce Prince fit semblant de ne pas connoître ce personnage. Sur cette réponse, ce Mede fit partir un Officier plus ferme & plus hardi que le premier, avec des lettres qui ordonnoient à Nanybrus de relâcher sans délai l'homme qu'il avoit si indignement confiné parmi ses Eunuques & ses chanteuses, ou de s'attendre à perdre la tête. Il commanda à l'Officier, en cas qu'il persistât dans son refus, de le lier de sa propre ceinture, & de faire à l'instant exécuter la sentence. Nanybrus, effrayé de cette résolution, & songeant à sa sûreté, promit de rendre Parsondas; mais il ajouta, qu'il étoit en état de se justifier auprès du Roi des Medes. Ensuite il donna un festin à l'Officier. Quand on eut servi, cent cinquante femmes, parmi lesquelles étoit Parsondas, entrerent dans la salle, en chantant & en jouant de différens instrumens. La plus belle de toutes étoit le favori du Roi des Medes, de l'aveu même de l'Officier à qui Nanybrus demanda laquelle lui plaisoit le plus. Son aveu fit éclater de rire le Prince Babylonien, & l'engagea à proposer au Mede de passer la nuit avec cette belle : l'autre accepta. Alors Nanybrus lui déclara que la chose n'étoit pas possible. Et pourquoi donc, répondit l'Officier, me l'offrez-vous ? Nanybrus, après quelques instans de silence, lui dit : celle avec qui vous voudriez passer la nuit, c'est le Parsondas que vous demandez. L'Officier étonné n'osa en croire ses yeux, & ne fut convaincu qu'après que le Babylonien l'eût très-sérieusement assuré qu'il lui disoit la vérité; & qu'il étoit en état de justifier auprès du Roi des Medes la conduite qu'il avoit tenue. Quand Artæus vit

l'étrange changement qui s'étoit fait en la personne de Parsondas, il lui demanda comment il lui avoit été possible de vivre si long-temps dans un état si humiliant, & si infame ? Parsondas allégua l'impossibilité de pouvoir faire autrement, l'envie qu'il avoit de le revoir, & l'espérance de venger un jour l'affront qu'il essuyoit. Il sollicita particuliérement cette derniere grace, & reprit, avec l'habit d'homme, des inclinations courageuses (*a*), sur-tout après avoir reçu des assurances que l'affront qu'on lui avoit fait ne resteroit pas impuni.

Artæus se rendit à Babylone, accompagné de Parsondas, qui ne cessoit de lui demander justice: mais Nanybrus, quand il parut devant le Roi, plaida sa cause avec beaucoup de hardiesse, dit que Parsondas, qu'il n'avoit jamais offensé, avoit employé de perfides moyens pour le faire mourir, afin de monter après lui sur le trône de Babylone. Le Roi des Medes lui répondit, que cela ne l'autorisoit pas à s'ériger en juge dans sa propre cause, & à infliger des châtimens ; que c'étoit à lui qu'il auroit dû se plaindre ; en un mot, il lui déclara que dans dix jours il prononceroit sa sentence (*b*).

Nanybrus épouvanté eut recours à un Eunuque, nommé *Mitraphernes*, qui étoit en grande faveur auprès du Roi, & lui promit dix talens d'or, cent talens d'argent, dix coupes d'or, deux cents d'argent, & une grande quantité de beaux habits, s'il vouloit s'intéresser pour lui pour fléchir le Roi des Medes ; il lui offrit par ce même

(*a*) Nicol. Damasc. ubi sup. (*b*) *Ibid.*

Eunuque, cent talens d'or, mille talens d'argent, cent coupes d'or, & trois cents coupes d'argent, un nombre innombrable de riches vêtemens, & d'autres magnifiques présens, pour avoir la vie sauve, & rester en possession du royaume de Babylone (*a*).

L'Eunuque, gagné par de si grandes promesses, se rendit dans la chambre du Roi, & sollicita fortement en faveur de Nanybrus; il représenta, que ce Prince n'avoit rien fait qui méritât la mort; que la vengeance qu'il avoit prise de Parsondas n'étoit nullement cruelle, & qu'après tout elle pouvoit passer pour une espece de badinage. Il ajouta, que si cependant Sa Majesté le jugeoit digne de mort, il la supplioit de lui faire grace pour l'amour de lui, s'engageant en ce cas à tirer du Babylonien des sommes immenses, & en particulier cent talens d'argent pour Parsondas. Le Monarque prêta à la fin l'oreille aux offres & aux raisons de cet Eunuque favori. Mais si d'un côté Nanybrus fut charmé de se tirer d'un si mauvais pas avec de l'argent, Parsondas de l'autre en fut souverainement indigné, & maudit celui qui inventa le premier l'or, puisque ce métal étoit cause qu'il seroit toujours un objet de risée aux yeux d'un Babylonien efféminé. L'Eunuque, qui avoit interposé ses bons offices, apprenant que Parsondas étoit plus irrité que jamais, l'exhorta à se réconcilier avec Nanybrus, & lui déclara que cette réconciliation seroit très-agréable au Roi. Parsondas, sourd à ses propositions, ne perdit point de vue ses projets de vengeance contre

(*a*) Nicol. Damasc. ubi sup.

Nanybrus & contre l'Eunuque ſon ami, & il eut enfin cette double ſatisfaction (a).

SECTION IV. *Hiſtoire des Babyloniens.*

C'eſt aſſez d'avoir rapporté ce trait d'Hiſtoire notoirement fabuleux ſur ce premier Roi de Babylone, ſans nous arrêter encore à le réfuter.

La vraie Hiſtoire des Babyloniens.

Paſſons à la véritable Hiſtoire des Babyloniens. Il y a un vuide de pluſieurs ſiecles, depuis le temps de Nemrod & d'Amraphel juſqu'à celui dont nous allons parler. Le premier Roi Babylonien que nous trouvons après ceux que nous venons de nommer, & ceux que nous avons marqués pour leurs ſucceſſeurs, eſt, dans l'Hiſtoire ſacrée comme dans l'Hiſtoire profane, le Nabonaſſar par qui commence le Canon de Ptolomée. Nous ne ſavons rien de particulier de ce Roi, ſi fameux par l'Ere qui porte ſon nom : ce ſeroit une découverte importante de ſavoir comment il devint Roi de Babylone, & comment il ſe peut que Ptolomée n'ait connu aucun Roi Babylonien, antérieur à Nabonaſſar, qui eſt ſi moderne en comparaiſon de ce qu'on a généralement cru : nous ſuppléerons aux lumieres qui nous manquent, par quelques probabilités & quelques conjectures, qui, ajoutées à ce que nous avons dit de la premiere origine, des progrès & de l'obſcurité apparente de l'ancien royaume de Babylone, pourront convaincre nos Lecteurs qu'il n'y a guere de point hiſtorique ſur lequel on ſe ſoit plus trompé, que ſur l'origine de ce royaume, tant vanté par les Ecrivains profanes.

Quoique nous diſtinguions entr'eux les Aſſyriens & les Babyloniens, ce ne ſont cependant que

(a) Nicol. Damaſc. ubi ſup.

deux branches d'une ſeule & même famille. C'eſt ce qu'on voit clairement dans l'Ecriture, où les noms Babyloniens ſont purement Aſſyriens; & dans des Auteurs profanes, qui déclarent que la ville de Babylone fut bâtie par les Aſſyriens. On en peut conclure, que le peuple, immédiatement ſoumis à Nemrod, n'a rien à démêler avec le grand royaume Babylonien qui s'éleva dans la ſuite; mais que les ſujets de ce royaume étoient proprement ceux qui accompagnerent Ashur ou Aſſur, & en retinrent dans la ſuite le nom. Si, après ce que nous venons de dire, il pouvoit reſter encore quelque doute, nous aurions recours à Ctéſias lui-même, à Hérodote, & à un grand nombre d'autres Ecrivains, tant Grecs que Latins: obſervons que les Rois de Babylone ſont appelés *Aſſyriens* dans le Canon de Ptolomée, & que, dans ce même Canon, les Rois de Perſe ſont appelés *Rois des Medes*, comme à l'honneur des deux Nations dont ils étoient comme les branches; car, à proprement parler, l'Hiſtoire de l'Empire de Babylone n'eſt qu'une continuation de l'Hiſtoire de l'Empire Aſſyrien, ce qui eſt préciſément le cas de l'Empire des Perſes, relativement à celui des Medes; & voilà pourquoi dans le Canon en queſtion il n'eſt fait mention que d'Aſſyriens & de Medes, quoiqu'on n'y trouve que des Rois de Babylone & de Perſe, excepté les Princes qui ſuivent Alexandre le Grand.

La ſituation reſpective des deux pays eſt une nouvelle preuve que le royaume de Babylone eſt à peu près de même date que celui d'Aſſyrie, & que ce ſont ou deux jumeaux, ou deux freres nés peu d'années l'un après l'autre. Qu'on ſe rappelle que

Pul, le premier Assyrien, relativement à nous, ne parut comme conquérant, à l'occident de l'Euphrate, qu'environ vingt-quatre ans avant le commencement du regne de Nabonassar ; que ce Prince doit naturellement avoir été alors à la fleur de son âge; & qu'après cela il vécut environ vingt-quatre ans : il y a lieu de croire qu'il partagea son Empire entre deux de ses fils ; car, suivant Ptolomée, Babylone fut la portion de Nabonassar, & l'Assyrie celle de Tiglath-Piléser suivant l'Ecriture, dans laquelle il est représenté comme le successeur immédiat de Pul ; &, environ sept ans après la mort de ce Monarque, il paroît en deçà de l'Euphrate, & emmene avec lui un grand nombre de captifs de différentes Nations. Il n'est pas possible que deux Chronologies s'accordent mieux ensemble que celle de l'Ecriture, & celle du Canon dans l'article dont il s'agit : accord qui sert encore à dissiper une partie des ténebres, dont Ctésias & ceux qui l'ont suivi, ont enveloppé cette Histoire. Les bords du Tigre étoient les limites communes de l'un & de l'autre pays, & la Babylonie étoit si bien une barriere entre l'Assyrie & les parties occidentales de cet Empire, que les Assyriens ne pouvoient pénétrer dans ces parties, qu'en traversant une portion du pays de Babylone (*a*); & il seroit absurde d'imaginer que le conquérant en question passa l'Euphrate avant que de s'être rendu maître de ce riche & fertile pays. Cela est si vrai, que Ctésias même, malgré son peu de respect pour la vérité, déclare que ce fut-là la premiere conquête que les Assyriens entrepri-

(*a*) V. la Carte de ces pays.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

rent, quoiqu'il donne assez à entendre que son Ninus ne traversa jamais l'Euphrate; ajoutant que ce seroit une chose ridicule, qu'un homme qui s'étoit mis en tête de faire le conquérant, & d'étendre sa domination sur tous les autres pays, ne commençât pas par vaincre un aussi proche voisin, dont les Etats devoient plus qu'aucun autre tenter son ambition.

Le royaume de Babylone dans la dépendance de celui d'Assyrie.

Comme nous avons vu les deux royaumes fondés par un seul & même homme, il ne seroit pas raisonnable de supposer qu'ils étoient subordonnés l'un à l'autre dès le commencement; mais la chose eut lieu dans la suite. Nabonassar, étant le plus jeune, doit naturellement avoir été soumis à son frere Tiglath-Pilésér, qui est appelé le *Roi d'Assyrie*, & qui avoit pour siége de sa résidence Ninive, ville plus ancienne que Babylone, comme on peut l'inférer d'un passage de l'Ecriture, & du témoignage d'un grand nombre d'Auteurs profanes, qui attestent que Ninive fut bâtie avant que les fondemens de Babylone eussent été posés.

Ainsi la parfaite harmonie entre ces deux royaumes étoit aussi naturelle que celle qui subsisteroit entre deux freres : l'ambition de l'un de ces Empires doit réciproquement avoir contribué à la grandeur & à la prospérité de l'autre ; & il y a lieu de croire que la branche cadette établie à Babylone, a été dans une espece d'infériorité à l'égard de la branche aînée établie à Ninive. Si l'on n'admet pas cette supposition, on trouvera des difficultés insurmontables dans l'Histoire de Babylone & dans celle d'Assyrie. Nous savons que pendant un temps c'étoient deux royaumes fraternels, & unis ensemble. Quand

le grand Sennacherib porta la guerre dans l'Occident, Mérodac Baladan, Roi de Babylone, envoya une ambaſſade à Ezéchias, ſans parler des autres Rois qui précedent ou qui ſuivent ce Monarque dans le Canon de Ptolomée. Or, s'il n'y avoit pas eu une union étroite, & une ſubordination très-naturelle entre les deux royaumes au delà de l'Euphrate, eſt-il concevable que quelqu'un des Rois d'Aſſyrie eût paſſé ce fleuve pour faire la guerre en Occident, étant ſéparé de ſon pays par un royaume auſſi formidable que celui de Babylone, & auquel il auroit été imprudent d'offrir une occaſion auſſi favorable d'envahir l'Aſſyrie? Les Babyloniens n'auroient-ils pas pu ſe réunir avec ceux qui habitoient en deçà de l'Euphrate, & environner les Aſſyriens de tous côtés? Les Babyloniens, qui durant tout le temps dont il s'agit, formoient un puiſſant royaume, auroient-ils été auſſi tranquilles à l'égard d'un voiſin redoutable, contre lequel tous les peuples Occidentaux ſe ſeroient ſi volontiers réunis avec eux? Ce qui leur auroit été d'autant plus facile, que les Monarques Aſſyriens, en traverſant fréquemment l'Euphrate, ſe mettoient chaque fois à leur diſcrétion.

Nabonaſſar eſt probablement le Ninus des Auteurs profanes.

Nous ſommes en droit de conclure de ces preuves, que Nabonaſſar, premier Roi de Babylone, paroît avoir été plutôt le Ninus de Ctéſias, que Tiglath-Piléſar; ſur-tout s'il a été, comme il y a grande apparence, l'époux de Sémiramis, qui, ſuivant le ſentiment commun, étoit une Babylonienne. La conſtruction de Ninive eſt attribuée par Ctéſias à Ninus : mais cette unique différence n'empêche pas que pluſieurs traits remarquables, qui con-

viennent à Ninus, ne conviennent pareillement à Nabonassar. Nous avons vu qu'il étoit sûrement fils de Pul, qui suivant nous est le Bélus de Ctésias; & il est bien certain que ce Prince doit avoir été un grand guerrier, puisque la maison dont il sortoit n'avoit encore qu'un empire naissant, acquis aux dépens de ses voisins. Au reste on ne sera point surpris qu'il ait été exalté au delà de ce que l'exacte vérité peut permettre, si l'on se rappelle que la branche cadette s'étant élevée sur les ruines de l'aînée, doit naturellement avoir pris un air de grandeur au delà de ce qui lui appartenoit, & que cette grandeur, comme cela arrive ordinairement, a été encore exagérée par la tradition.

Jusque-là nous trouvons une exacte ressemblance entre Ninus & Nabonassar: les conquêtes du premier sont bornées aux régions au delà de l'Euphrate; & il n'a jamais paru en deçà de ce fleuve, que dans la liste romanesque de ses conquêtes; & il y a apparence qu'il en a été de même de Nabonassar, qui peut avoir fait la guerre aux Medes, aux Bactriens, & autres peuples voisins, pendant que l'Empereur son frere aîné travailloit à faire des conquêtes plus importantes, & songeoit à se rendre maître de la Syrie, de la Phénicie & de la Palestine, pour se frayer par-là un chemin à la conquête de l'Egypte: Etats dont les grandes richesses doivent avoir tenté des Princes ambitieux & avides.

S'il est possible, d'un côté, que Nabonassar ait été le Ninus des Historiens profanes, il implique contradiction qu'il ait été le Salmanazar de l'Ecriture, ou le Bélésis de Ctésias. Il ne sauroit avoir

été Salmanazar, puisque, suivant le Canon, il étoit mort cinq ans avant que Salmanazar eût monté sur le trône, ni Bélésis; car si ce dernier est un des Princes du Canon, il ne peut avoir été que Nabopolassar, qui ne commença son regne à Babylone que cent huit ans après la mort de Nabonassar; il n'a donc pas été Nanybrus, qui étoit certainement le même que Bélésis.

Sémiramis a été vraisemblablement la femme de Nabonassar.

Sans nous arrêter davantage aux erreurs où l'on est tombé sur ce premier Roi de Babylone, nous remarquerons que la Sémiramis des Grecs doit avoir été sa femme, s'il est vrai qu'il y ait jamais eu à Babylone une Reine de ce nom; & il en résultera un nouveau degré de probabilité pour l'hypothese qui le fait le même que Ninus. Nous avons vu dans l'Histoire de Sémiramis, qu'elle étoit née à Ascalon en Syrie; qu'elle fut amenée de ce pays par un Officier du Roi d'Assyrie, & que Ninus devint amoureux d'elle, quoique mariée à cet Officier, & partagea son trône avec elle. Suivant notre Chronologie de l'Assyrie & de la Babylonie, ce fut vers le milieu du regne de Nabonassar à Babylone, que Tiglath-Pilésar, que nous croyons avoir été son frere, passa l'Euphrate, & emmena en captivité quelques peuples qui habitoient à l'occident de ce fleuve. Semiramis se trouva apparemment du nombre, suivant l'Histoire de Ctésias; & comme ce doit avoir été une femme belle & spirituelle, il n'y a pas lieu d'être surpris que quelque Seigneur Assyrien l'ait épousée, & en ait fait sa femme favorite. Il est très-possible aussi qu'elle l'ait accompagné dans l'expédition contre les Bactriens, dont Nabonassar avoit la conduite, suivant toutes les

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

apparences. Ce qui confirme cette conjecture; c'est que Ninus ne vécut pas long-temps avec elle, & la laissa veuve avec un jeune enfant. Or Nabonassar ne régna en tout que quatorze ans, & ce fut la septieme année de son regne que Tiglath-Pilésar commença à étendre ses conquêtes en deçà de l'Euphrate. Ainsi en supposant d'après l'Histoire, qu'elle vécut cinq ans avec son premier époux, elle doit avoir épousé Nabonassar, en cas qu'elle ait jamais été sa femme, vers la fin de la douzieme, ou au commencement de la treizieme année de son regne, & par cela même, ce Prince ne peut avoir vécu avec elle que deux ans; ce qui s'accorde avec le témoignage de Ctésias, qui semble faire entendre que le mariage fut de peu de durée.

Comment Sémiramis devint Reine de Babylone.

Il y auroit peut-être moyen de découvrir ici comment il arriva que Sémiramis devint Reine de Babylone, & de prouver que son regne fut très-court : car si l'on considere qu'elle avoit de grandes qualités personnelles, que son époux l'avoit adorée, & qu'elle étoit mere & nourrice d'un enfant qui devoit succéder à son pere, on ne sera pas surpris qu'elle ait pris en main les rênes du Gouvernement, & que se servant de son pouvoir, elle ait travaillé à s'immortaliser par ses exploits. Il est donc très-possible qu'elle ait levé des armées contre quelques-uns des peuples mentionnés dans son histoire; & quoiqu'elle n'ait point bâti la ville de Babylone, elle peut cependant l'avoir assez agrandie & embellie, pour partager en quelque sorte avec Nabuchodonosor l'honneur de l'avoir fondée. Une femme de son caractere n'avoit garde de perdre une occasion si favorable

de

de se faire un grand nom, & l'on prétend que son exemple excita la même ambition dans une Reine qui vécut deux siecles après elle, & qui tâcha de l'effacer (*a*). Cette Reine s'appelle *Nitocris*, & l'on compte six générations entre elle & Sémiramis (*b*). Comme, suivant la supputation ordinaire, le temps de cinq générations est égal à cent cinquante ans, & que les Rois Babyloniens ont régné deux cent dix ans; si l'on retranche de cette derniere somme les quatorze ans du regne de Nabonassar, & autant de celui de Nabonadius, qui étoit le dernier Roi, & fils de Nitocris (*c*), il restera cent quatre-vingt deux ans. Nous avouons que ce calcul même est un argument contre nous, dans ce que nous voulons prouver sur Sémiramis; car, suivant ce calcul, Sémiramis devroit avoir au moins précédé Nitocris de six générations; d'où il s'ensuivroit qu'Hérodote se seroit trompé en cette occasion, ce qui est très-possible dans un fait historique transmis par tradition.

Son regne dure peu.

Si nos conjectures sont fondées, cette Sémiramis qui fut adorée comme une Divinité, ne régna que deux ans, car son fils ne vécut pas davantage, étant mort âgé de deux ou de trois ans; & l'on se rappellera que nous avons allégué comme une difficulté, qu'elle eût retenu si long-temps l'autorité souveraine, pendant que son fils étoit en âge de gouverner lui-même. Ainsi elle doit nécessairement avoir été la femme de Nabonassar, que la tradition fait fondatrice de Baby-

(*a*) Herodot. l. I, c. 185.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*

lone, dont on aſſure qu'elle poſa les premiers fondemens. Mais cela même ſuppoſe qu'elle a été la premiere Reine de Babylone, ce qui eſt vrai dans un certain ſens, & par conſéquent qu'elle n'a pas été l'épouſe de Ninus, mais de Nabonaſſar, & qu'elle n'a pas régné plus long-temps que ſon fils, qui ne vécut que deux ans.

Après avoir ainſi tiré quelques grains de vérité des fictions de Ctéſias, voyons s'il y a moyen d'expliquer le culte qui lui a été rendu dans la Paleſtine, en Syrie & à Babylone; car il y a apparence qu'elle eſt née dans le premier de ces pays; qu'elle a été tranſportée du ſecond, & enfin déifiée dans le troiſieme; ce qui explique pourquoi les habitans de chacun de ces pays ſe ſont attachés avec tant d'ardeur à l'honorer. Tout ceci ne peut s'accorder qu'avec l'époque où nous ſuppoſons qu'elle a vécu. Qu'elle ait été de baſſe extraction à Aſcalon, d'une condition ſervile en Syrie, ou dans quelque pays voiſin, & tranſportée de là à Ninive ou à Babylone, c'eſt un fait prouvé, & par ce que Ctéſias rapporte d'elle, & par le nom d'eſclave qui lui a été donné (*a*), & même par la fable inventée pour cacher l'obſcurité de ſa naiſſance. En un mot, les circonſtances rapportées par les Auteurs profanes, peuvent ſe déduire très-naturellement de celles que nous trouvons dans l'Ecriture, ſur la premiere origine de la Monarchie Aſſyrienne; & il eſt clair que ces circonſtances particulariſées n'ont été reculées que de quelques ſiecles, pour donner à Sémiramis un air plus grand & plus vénérable. C'eſt pour la même

(*a*) Plin. Hiſt. Natur. l. XXXV, c. 18, p. 694.

raiſon que les Prêtres, ou d'autres plus intéreſſés au menſonge qu'à la vérité, ont augmenté ſon regne de quarante ans, lui ont attribué mille actions qu'elle n'a point faites, & l'ont enfin déifiée; car tout ce qui pouvoit la relever dans l'eſprit du peuple affermiſſoit par-là même le culte ſuperſtitieux établi en ſon honneur.

Particularités concernant cette Reine.

Sémiramis eſt également fameuſe, conſidérée comme fondatrice de Babylone, ou comme une Héroïne qui ne ſe propoſoit pas moins que de faire la conquête de tout le monde connu. Nous ſommes convenus qu'elle peut avoir embelli ou agrandi Babylone, & nous ne voulons pas nous inſcrire en faux contre une tradition ſi générale: nous ne voudrions pas non plus nier qu'elle n'ait été en guerre avec les Bactriens & d'autres peuples voiſins; ce caractere mâle & guerrier ſeroit même une preuve qu'elle étoit née dans une condition ſervile, & accoutumée aux travaux les plus rudes & les plus pénibles. Pour ce qui eſt des embelliſſemens dont Babylone lui fut redevable, c'eſt peu de choſe en comparaiſon de ceux dont cette ville eut l'obligation au grand Nabuchodonoſor. De ſon temps, cette capitale n'étoit pas encore à beaucoup près parvenue à ce degré de grandeur & de beauté qu'elle eut dans la ſuite; & Sémiramis ne régna que deux ans ſeule, & que quatre ans en tout, au milieu des guerres continuelles où les Aſſyriens étoient engagés. Il n'y a donc pas grande apparence que Sémiramis eût pu beaucoup contribuer aux embelliſſemens de Babylone: ſon regne fut trop court pour qu'elle ait fait les exploits qu'on lui attribue en qualité d'Héroïne. Ils ſe réduiſent à avoir terminé la guerre avec

SECTION IV. *Hiſtoire des Babyloniens.*

les Medes, ou avec les Bactriens, ou peut-être avec tous deux, ſuivant la tradition. Ainſi elle acheva ce que, ſuivant notre ſuppoſition, ſon époux Nabonaſſar avoit commencé & preſque terminé. Elle ne ſauroit guere en avoir fait davantage dans le court eſpace de ſon adminiſtration, ſoit du temps de ſon époux ou de ſon fils; & il y en avoit même aſſez pour l'immortaliſer, ſi dans le même temps, comme il y a toute apparence, elle a embelli la ville de Babylone de quelque ouvrage conſidérable : ainſi il ne faut pas s'étonner qu'elle ait été ſi fort exaltée par les Auteurs profanes, qui doivent leurs mémoires aux Babyloniens, charmés de raconter des merveilles de leur premiere Reine. Toutes leurs fables ayant été adoptées avec avidité, même par les Ecrivains les plus judicieux, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait été comparée à Séſoſtris (*a*), qui eſt un Héros fabuleux, & qu'elle ait équipé des flottes, armé des légions, bâti Babylone, fait le tour de la mer des Indes, & dompté les Arabes & les Ethiopiens (*b*), ni que ſes Autels aient été placés à côté de ceux d'Hercule, de Liber Pater, & de quelques autres Dieux (*c*). C'eſt en conſéquence des mêmes idées, qu'on l'a repréſentée d'un caractere tyrannique & cruel (*d*), & qu'on lui prête un deſpotiſme ſi aſſidu, qu'ayant appris un jour que les Babyloniens commençoient à ſe ſoulever, dans le temps qu'elle étoit occupée

---

(*a*) Plutarch. Γυναικων ἀρεταὶ. p. 243.
(*b*) *Idem.* Περὶ τῆς Αλεξανδρȣ τύχης ἢ αρετῆς λόγος, β. p. 336.
(*c*) Plin. Hiſt. Natur. l. VI, c. 16, p. 314.
(*d*) Excerpt. Chronol. ex African. Euſeb. & aliis, p. 74.

à se coiffer, elle ne se donna pas le temps d'achever sa parure, mais sortit de son appartement les cheveux épars & en désordre, pour aller mettre les rebelles à la raison, ne voulant arranger ses cheveux qu'après qu'elle auroit achevé cette entreprise (*a*); & que c'est-là la raison pour laquelle elle a été représentée à Babylone par une statue sans ornemens, & qui avoit les cheveux en désordre (*b*). C'est encore d'après le même esprit, qu'on nous la dépeint comme un monstre de volupté (*c*), & qu'on débite plusieurs autres fables auxquelles nous ne nous arrêterons pas. En un mot, on prétend qu'elle a été la premiere Reine d'Assyrie, qu'elle a entouré Ninive de murailles, & changé le nom de cette ville en celui de *Babylone* (*d*), absurdité qui ne mérite pas d'être relevée; & l'on finit par (*e*) dire qu'elle est morte dans son lit (*f*).

Nadius.

Le second Roi des Babyloniens, nommé *Nadius* (*g*), ne régna que deux ans. Si nos conjectures sur le regne précédent sont fondées, comme nous avons lieu de le croire, il faut que ce Nadius soit le même que le Ninias de Ctésias, & de ceux qui l'ont copié, & qu'il soit mort environ à l'âge de trois ans.

Chinzirus & Porus.

Chinzirus (*h*) & Porus monterent ensuite sur le trône, & régnerent cinq ans. Nous sommes dans la plus parfaite ignorance à leur égard. Les noms semblent être ceux de deux Princes qui étoient

(*a*) Valer. Max. l. IX, c. 3.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) Plin. ubi suprà.
(*d*) Suid. ad voc. Σεμίραμις.
(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*
(*g*) V. Canon. t. VI, not. dern.
(*h*) *Ibid.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

apparemment freres, à moins qu'un ſeul & même homme n'ait eu ces deux noms, qui ne paroiſſent avoir aucun rapport avec la Langue Chaldéenne ou Aſſyrienne.

Jugeus.

Jugeus (*a*) fut leur ſucceſſeur : nous n'en ſavons pas davantage de lui, non plus que de ceux qui le précéderent immédiatement, ou qui le ſuivirent juſqu'à Aſſar-addin : la vie indolente & efféminée où ils languirent, les a plongés dans l'oubli.

Mardoc-Empad.

Mardoc-Empad (*b*) eſt certainement le Mérodac-Baladan, qui, ſuivant l'Ecriture, envoya une ambaſſade à Ezéchias Roi de Juda. Il y a un parfait accord avec le temps où il a vécu ſelon le Canon, & le temps de Mérodac-Baladan ſelon l'Ecriture ; & ce doit avoir été la ſeptieme ou la huitieme année de ſon regne, qu'il envoya cette ambaſſade. Le Prophete Iſaïe (*c*) le nomme *Mérodac-Baladan* ; mais, dans le II Livre des Rois, il eſt appelé (*d*) *Bérodac-Baladan*, & fils de Baladan dans les deux endroits ; ce qui feroit préſumer que Jugeus, qui paroît avoir été ſon pere, devroit plutôt s'appeler *Baladan*. Si, comme on le ſuppoſe ordinairement, il envoya cette ambaſſade à Jéruſalem, pour s'informer de la rétrogradation de l'ombre du cadran d'Achaz ; il s'enſuivra qu'il doit avoir été un Prince curieux, qui s'appliquoit à l'aſtronomie, ou du moins qui aimoit que d'autres s'y appliquaſſent : mais on peut douter que ç'ait été là le but de la députation, puiſqu'Ezéchias fit voir à cette occaſion

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) Iſaï. XXXIX, v. 1.
(*d*) Reg. XX, v. 12.

aux Ambaſſadeurs ſes arſenaux & ſes tréſors (*a*). Probablement le Monarque Babylonien demandoit autre choſe que la ſolution d'un problême d'aſtronomie. Sennacherib vivoit encore, & il n'y a pas lieu de préſumer que ſon parent ou vaſſal Babylonien eût oſé entretenir des liaiſons avec ſon ennemi par une ambaſſade ſolennelle. C'eſt ici le premier Roi de Babylone que nous trouvons dans l'Ecriture entamant une négociation avec les Rois de Jéruſalem ; & il faut que ç'ait été un Prince plein de courage & d'ambition, ſi l'on ſuppoſe qu'il ait voulu engager Ezéchias à faire une alliance avec lui contre l'Empereur d'Aſſyrie. Il ſemble, tout bien examiné, que ceux qui étoient venus de Babylone, n'avoient point le caractere d'Ambaſſadeurs, & qu'ils étoient plutôt des particuliers chargés de quelque négociation ſecrete. Ils avoient peut-être appris que les Medes étoient ſur le point de ſe révolter, comme ils firent en effet quelque temps après, & que d'autres peuples leurs voiſins étoient diſpoſés à les imiter. Dans cette perſuaſion, il peut avoir cherché à faire une ligue avec les Juifs, & quelques autres peuples en deçà de l'Euphrate contre Sennacherib, afin de couvrir ſon propre pays, ou de ſe mettre en état d'attaquer ceux dont il avoit quelque choſe à craindre : ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Aſſyrie commençoit à être menacée de quelque orage ; & Mérodac-Baladan, prévoyant le danger, a pu prendre quelques meſures pour mettre ſes états à couvert. Ce Prince régna douze ans.

SECTION IV. *Hiſtoire des Babyloniens.*

(*a*) Iſaï. XXXIX, v. 2.

Section IV. *Histoire des Babyloniens.*

Arkianus.

Il eut pour successeur Arkianus, dont nous ne savons rien, sinon qu'il ne régna que cinq ans, & qu'après sa mort il y eut un interregne de deux années, qui est désigné par le nom de premier interregne du royaume de Babylone. On peut conclure, que la ligne de Nabonassar finit en la personne de ce dernier Roi, ou qu'elle fut écartée du trône, s'il n'est pas plus naturel de supposer que le royaume n'étoit pas héréditaire, ou qu'il tomboit en partage au fils aîné. Peut-être qu'il s'étoit élevé entre les fils des disputes sur la succession, ou que le Roi de Ninive, qui peut-être mettoit sur le trône de Babylone ceux qu'il jugeoit à propos, ne s'étoit pas encore déterminé à cet égard. Assar-haddon étoit alors Empereur d'Assyrie; & comme les Medes s'étoient révoltés cinq ou six ans auparavant, il se peut que ce Monarque n'ait pas trop su qui placer sur le trône de Babylone, qui paroît avoir été rempli par des Princes fainéans depuis la mort de Nabonassar, ou de sa femme Sémiramis, s'il est vrai qu'elle ait été son épouse. Pendant que les Rois de Ninive étoient continuellement occupés à faire la guerre dans l'Occident, les Rois de Babylone peuvent bien avoir dégénéré, & être devenus aussi vicieux que les Ecrivains profanes représentent les successeurs de Sémiramis; ce qui doit naturellement avoir excité les Medes à secouer leur joug.

Bélibus.

Après ce premier interregne, Bélibus monta sur le trône, sans que nous sachions comment ni de quel droit: peut-être fut-il établi par Assar-haddon. Son regne ne fut que de deux ans, ce qui pourroit faire croire qu'il fut détrôné.

Il eut pour successeur Apronadius (*a*), qui régna six ans, & fit place à Régibalus (*b*), qui après un regne d'un an laissa le trône à Méfessi-Mordacus (*c*), qui ne gouverna que deux ans; ce dernier fut suivi d'un interregne de huit années (*d*). Ce vuide confirme la conjecture que les Rois de Babylone étoient dans la dépendance du Roi d'Assyrie, qui les établissoit à son gré, quoiqu'ils ne fussent pas de la maison des Rois de Babylone. Le peu de durée des quatre regnes précédens, démontre que les Rois qui ont vécu entre les deux interregnes, ne se succédoient pas immédiatement l'un à l'autre, comme un fils succede à son pere; & la même réflexion est appliquable aux Rois qui ont vécu entre Nabonassar & le premier interregne, ces Rois n'ayant probablement été que des Gouverneurs établis pour un certain temps; & la chose ne sauroit guere avoir été autrement. La branche aînée, qui régnoit à Ninive, doit s'être arrogé peu à peu une espece de supériorité sur la branche cadette qui régnoit à Babylone, & même avoir conçu une espece de jalousie contre elle : les effets naturels de cette conduite ont été sûrement d'irriter les Rois de Babylone, & de les porter à se liguer avec les Medes contre les Assyriens.

SECTION IV. Histoire des Babyloniens. Apronadius. Régibalus. Mésessi-Mordacus. Second interregne.

Les huit années du dernier interregne étant écoulées, Assar-addin (*e*), qui est l'Essar-haddon de l'Ecriture, se rendit maître du royaume de Babylone. Nous avons déjà dit tout ce que nous

Assar-addin.

(*a*) V. in Canon. t. VI, not. dern.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.*
(*e*) *Ibid.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

ſavions de ce Prince, en rapportant ſon Hiſtoire en qualité de Roi d'Aſſyrie. C'eſt une choſe remarquable, que ce Prince ait pu délibérer pendant huit ans, avant que de ſe charger en perſonne du Gouvernement de Babylone. Nous avons douté s'il s'étoit mis en poſſeſſion du royaume de Babylone à force ouverte, ou par quelque ſtratagême : mais, à en juger à préſent par ce que nous ſavons des branches collatérales qui gouvernoient l'Aſſyrie & le royaume de Babylone, il détrôna la branche Babylonienne, la jugeant trop dangereuſe pour ſon Empire, qui doit s'être trouvé alors dans un état d'extrême foibleſſe. Cette démarche politique ſemble avoir rétabli la Monarchie Aſſyrienne ; & il eſt bon d'obſerver qu'il n'a point cherché à étendre ſes conquêtes dans l'Occident, avant d'avoir annexé à ſon Empire le royaume de Babylone. Il paroît par-là, que le premier partage du royaume, quelque inégal qu'il fût, eut dans la ſuite de dangereuſes conſéquences : auſſi à peine toute la Monarchie fut-elle réunie ſous un même Chef, que la puiſſance Aſſyrienne devint plus formidable que jamais, & ſe rendit maîtreſſe de l'Egypte. Le peu de pouvoir des Rois de Babylone entre Nabonaſſar & Aſſar-addin, a peut-être donné lieu à ce qu'on a dit de l'indolence & de l'inaction de tous les Rois qui ſe ſont ſuccédés depuis Sémiramis juſqu'à Sardanapale, que nous avons à peu près prouvé être le même qu'Aſſar-addin, quoique le nom de *Sardanapale*, ainſi que nous l'avons démontré en même temps, ait appartenu à deux Princes, l'un vaillant, & l'autre efféminé. Il faut donc que le Sardanapale dont il eſt ici queſtion ait été le

Prince guerrier, car son Histoire le représente tel. Il régna treize ans à Babylone.

Soasducheus.

Soasducheus ou Soasduchinus lui succéda, & fut, comme son prédécesseur, Roi de Ninive & de Babylone. Il régna vingt ans, & eut pour successeur Chyniladan, qui doit avoir été le Nabuchodonosor du Livre de Judith. Nous avons dit aussi ce que nous savions de ces deux Princes. Ce dernier fut aussi Roi d'Assyrie & de Babylone, & régna vingt-deux ans. La longueur des trois derniers regnes, qui vont à cinquante-cinq ans, c'est-à-dire, à deux ans de plus que la somme des neuf regnes, & des deux interregnes entre Nabonassar & Assar-addin, sert de preuve que les Rois de Babylone n'ont été pendant tout ce temps rien de plus que des Gouverneurs, que les Rois d'Assyrie dépouilloient de leur charge quand ils le jugeoient à propos, & selon qu'ils témoignoient plus ou moins d'attachement aux intérêts des Monarques Assyriens. Jusque-là le royaume de Babylone avoit été dépendant des Empereurs de Ninive.

Chyniladan.

Nabopalassar.

Enfin Nabopalassar, successeur de Chyniladan, arracha le royaume de Babylone aux Assyriens, & fut celui qui transporta à Babylone le siége de la Monarchie Assyrienne. Son nom marque qu'il étoit Assyrien, & qu'il descendoit de Pul & de son fils Nabonassar, ce nom étant composé des noms de ces deux Princes : Nabonassar vient de Nébo-addon-assur; dans le nom de Nabopalassar, Pul semble de même avoir été substitué à Addon; ainsi son nom doit avoir proprement été *Nébo-pul-assur,* & il l'a probablement pris en secouant le joug de Sarac, Sarchédon, ou

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Année du Déluge 2373. Avant J. C. 626.

Sardanapale, & pour faire entendre par-là qu'il descendoit de Pul par Nabonassar; ce qui paroît aussi lui avoir donné un droit sur le royaume de Babylone, que la branche Assyrienne avoit enlevé à sa famille. Si cela est, il avoit une belle occasion de faire valoir ses prétentions. Etabli sur la Chaldée, après la mort de Chyniladan qui avoit laissé les affaires d'Assyrie dans un grand désordre, & dans un temps où les Medes se soulevoient déjà contre les Rois de Ninive, il profita de la circonstance, se mit en possession du royaume de Babylone, & fit avec Astyages le Mede une alliance, dont il serra les nœuds en lui demandant sa fille Amyte en mariage pour son fils Nabocolassar (*a*). Après s'être étroitement uni avec ce Prince par ce double lien, il affoiblit extrêmement le royaume d'Assyrie, dont il n'eut pourtant pas la satisfaction de voir la ruine : l'invasion des Scythes arrêta les progrès des alliés pendant vingt-huit ans. Ce Monarque est appelé par abréviation *Nabulassar* (*b*), & aussi par le même Ecrivain *Nebuchadonosor* (*c*), & par d'autres *Nébuchadnezar* (*d*), & à cet égard on le distingue de son fils, en l'appelant le premier de ce nom (*e*). En un mot, c'est lui & nul autre qui doit avoir été le Bélésis de Ctésias, & le Nanybrus de Nicolas de Damas : mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il est aussi appelé *Sardanapale*, comme nous l'avons déjà observé. Ce Prince,

(*a*) Alex. Polyhist. apud Syncell. p. 210. Euseb. in Chron.

(*b*) Beros. apud Joseph. contr. Apion. l. I, & Antiq. Jud. l. X, c. 11.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) In lib. Juchasin, p. 36.

(*e*) David Gantz. II Chron. l. IX, n. 285.

outre ce qu'il avoit déjà souffert, ou ce qu'il avoit encore à craindre de la part des Scythes, qui s'étoient alors rendus redoutables en Asie, vit son pays exposé à être envahi par les Egyptiens. Pharaon-Néco, Roi d'Egypte, ayant su que la jonction des Babyloniens avec les Medes avoit mis l'Assyrie hors d'état de se défendre, & que les deux alliés ne se trouvoient pas en état de tenir tête aux Scythes, jugea l'occasion favorable pour se venger des peuples au delà de l'Euphrate, qui, du temps du grand Essar-addon, s'étoient rendus maîtres de l'Egypte, & pour étendre son Empire sur les Nations qui habitoient en deçà du fleuve, & qui avoient depuis quelque temps été assujetties aux Rois d'Assyrie. Son dessein eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre. Il s'empara de Carkémis, ville située sur l'Euphrate (*a*), & que Josephe appelle *Carcabésa* (*b*). On prétend que ce Monarque vivoit encore dans cette conjoncture fameuse; mais à tort, car sa mort doit avoir précédé de quelques temps l'invasion de Pharaon-Néco. Si l'on fait attention aux circonstances de la mort de Josias, qui perdit la vie à Méguiddo, dans la guerre contre Néco, quand ce dernier se mit en chemin pour attaquer le Roi d'Assyrie, qui ne peut avoir été que Sarac, puisque Josias a régné trente-un ans complets; il doit, & suivant l'Ecriture, & suivant le Canon de Ptolomée, avoir survécu à Nabopalassar. Ainsi il n'y a aucun fond à faire sur Bérose (*c*), quand il dit que Nabu-

(*a*) V. sup. tom. II, p. 237.
(*b*) Joseph. Antiq. l. X, c. 7.
(*c*) Joseph. Antiq. l. X, c. 11. & contr. Apion. l. I.

chodonosor envoya son fils châtier le Gouverneur d'Egypte, de Phénicie & de Syrie, par où il désigne Pharaon-Néco. Nabuchodonosor n'a fait l'exploit en question qu'après la mort de ce Monarque Egyptien, & après avoir détruit Ninive par un effet de son bonheur, & par l'étroite alliance contractée avec Cyaxare le Mede, son beau-frere (*a*). Il n'y a donc point eu de guerre entre les royaumes de Babylone & d'Egypte durant la vie de Nabopalassar; &, d'un autre côté, les Assyriens n'avoient pas de son temps des Gouverneurs établis sur l'Egypte, la Phénicie & la Syrie. L'Egypte s'étoit déja remise des coups qu'Essar-addon lui avoit portés, & pendant tout ce temps le royaume de Juda avoit été gouverné par son propre Roi Josias. Il paroît par l'Histoire de Chyniladan, & par la peine qu'eut dans la suite le grand Nabuchodonosor à ramener sous l'obéissance des Babyloniens les pays occidentaux en deçà de l'Euphrate, que ces pays avoient déjà secoué le joug Assyrien. Il faut donc que Bérose ait confondu ensemble le pere & le fils, & ait avancé l'époque de la destruction de Ninive; car il n'est nullement vraisemblable qu'avant cette destruction les Babyloniens eussent entrepris de passer l'Euphrate. D'ailleurs nous voyons dans l'Ecriture, qu'il y avoit encore un Roi d'Assyrie dans le temps que Josias fut défait par Néco (*b*); & il paroît, en comparant l'Histoire sacrée avec le Canon de Ptolomée, que Josias survécut à Nabopalassar. Le nom de Satrape, ou de Gouver-

(*a*) Newt. Chronol. of anc. Kingd amend. p. 292.
(*b*) 2 Reg. XXIII, v. 29.

neur d'Egypte & de Syrie, eſt donné ici par une eſpece d'anticipation, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'une pareille charge eût été créée après les conquêtes d'Eſſar-addon : mais en ce cas-là même, celui qui en auroit été revêtu, n'auroit pas eu lieu de s'en glorifier, le tout ſe réduiſant à peu près à un ſimple titre. Ainſi les exploits particuliers de Nabopalaſſar ne nous ſont pas trop connus : tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'il ſecoua le joug du Roi d'Aſſyrie; qu'il ſe ligua avec le Roi des Medes contre les Aſſyriens, dans le deſſein de renverſer leur Empire; qu'il régna vingt-un ans, & qu'il eut pour ſucceſſeur ſon fils.

SECTION IV. *Hiſtoire des Babyloniens.*

Nabokolaſſar.

Année du Déluge 2394. Avant J. C. 605.

Nabokolaſſar. Celui-ci eſt le grand Nabuchodonoſor de l'Ecriture, & le Nébuchodonoſor des Grecs (*a*) : ce fut lui qui acheva ce que ſon pere avoit commencé, & qui ſoumit au royaume de Babylone ce qui avoit été autrefois l'Empire Aſſyrien; ce fut lui qui mérita le premier de porter le nom de Monarque Babylonien. Son pere, dit-on, affoibli par l'âge, lui remit en main,

(*a*) Le mot *Aſſur*, qui termine ſon nom, démontre que ſon nom doit avoir été Aſſyrien. Nous en avons déja marqué l'origine. Nous la rappellerons ici comme une nouvelle preuve que la Monarchie Babylonienne, quoique diſtincte de celle d'Aſſyrie, n'a été cependant qu'une ſeule & même Monarchie continuée. La choſe eſt d'autant plus frappante ici, que ce Monarque a non ſeulement été le premier Empereur proprement dit de Babylone (car ce titre ne convenoit pas à ſon pere), mais auſſi celui en la perſonne de qui la grandeur Aſſyrienne ou Babylonienne a été portée à ſon comble, comme il paroît par Daniel, qui déclare que la *tête d'or* qu'il avoit vue repréſentoit ce Prince lui-même (1).

(1) Dan. II, v. 38.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

quelques années avant sa mort, les rênes du Gouvernement : aussi-tôt il fit la guerre à Pharaon-Néco, qui s'étoit emparé de toute la Syrie, pendant que les Medes & les Babyloniens étoient tenus en respect par les Scythes, ou occupés à se rendre maîtres de Ninive. Dans cette guerre, il enleva à Pharaon-Néco la puissante ville de Carkémis, ou Kirkésium, ou Kirkitium, sur l'Euphrate, du côté de la Mésopotamie, tous les pays en deçà de l'Euphrate, que Néco avoit envahis, & l'Egypte même. Là, ayant appris que son pere étoit mort à Babylone, il concerta les mesures nécessaires pour s'assurer la possession de ses nouvelles conquêtes, & prit le plus court chemin par le désert, pour regagner sa capitale (*a*); mais c'est une erreur; nous l'avons démontré (*b*) : il ne passa certainement pas l'Euphrate avant que d'avoir détruit Ninive, conjointement avec son beau-frere Cyaxare, & pris les précautions nécessaires pour s'assurer la possession des pays qu'il avoit dans l'orient.

Il prend Carkémis, & se rend maître de la Syrie.

Quand il eut pris ces mesures, il passa l'Euphrate (*c*), pour reprendre ce qui avoit autrefois

(*a*) Beros. apud Joseph. contr. Apion. l. I. & apud Euseb. Præpar. Evang. l. XI, c. 40. p. 455.

(*b*) V. la Note II, p. 3.

(*c*) Eupoleme (1) rapporte que Nabuchodonosor, Roi de Babylone, ayant appris que Jérémie avoit prédit ses victoires, demanda à Astibares, Roi de Médie, de l'aider dans son expédition contre la Syrie & la Palestine, & qu'en conséquence de cette union, l'armée des deux Princes fut composée de dix mille chariots, de cent huit mille fantassins, &

(1) Apud Euseb. Præp. Evang. l. IX, c. 39, p. 454.

appartenu

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

appartenu à la Monarchie Assyrienne; il enleva Carkémis aux Egyptiens, & se rendit, à ce qu'on assure, maître de la Syrie : mais pour l'Egypte, il ne fit d'entreprise contre elle que plusieurs années après, comme il paroît par l'Histoire d'Egypte même, telle que les Auteurs profanes nous l'ont laissée, & par le témoignage de l'Ecriture Sainte.

Après avoir détruit Ninive & pris Carkémis (*a*), il entreprit la conquête de la Syrie & des pays voisins, & ravagea Samarie, la Galilée & Scythopolis (*b*); ensuite il vint avec une armée composée de différens peuples (*c*), mettre le siége devant Jérusalem (*d*), dont il se rendit maître le 9 du mois de Casleu ou Novembre, jour dont les Juifs célebrent encore l'anniversaire de notre temps (*e*). Il fit alors Jéojakim prisonnier, & ordonna qu'on le chargeât de chaînes, pour le mener à Babylone; mais il changea de sentiment, &, touché de la conduite humble & soumise du Roi Captif, il le remit en liberté, après lui avoir fait prêter serment de fidélité, comme son vassal & son tributaire; il pilla Jérusalem, & emporta les vases du Temple, pour les mettre dans le Temple de Bélus à Babylone (*f*). Ce Monarque prit

---

de cent vingt mille chevaux. Il paroît donc par cet Ecrivain, qu'ils avoient détruit la Monarchie Assyrienne avant de rien tenter contre la Syrie, ainsi que nous l'avons démontré.

(*a*) Beros. ubi sup.

(*b*) Eupolem. apud Euseb. Præp. Evang. l. IX, c. 39. p. 454.

(*c*) Eupol. ubi sup. & 2 Reg. XXIV, v. 2.

(*d*) 2. Reg. XXIV, v. 11. 12. Dan. I, v. 1.

(*e*) Usser, Ann. ad An. Mundi 3398.

(*f*) Dan. I, v. 2.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

aussi avec lui la fleur des jeunes gens du pays, & les confia au Chef des Eunuques, nommé Aspenas, avec ordre de les faire instruire dans les Sciences (*a*) & dans la Langue des Chaldéens, & de les élever pour le service de sa maison. Ceux de ces jeunes gens dont il est fait particuliérement mention, sont Daniel, & ses trois amis Hanania, Misjaël, & Azaria (*b*).

Il s'en retourne à Babylone.

Ce fut ainsi que Nabuchodonosor étendit son empire dans l'occident (*c*) : il revint ensuite à Babylone, & forma le dessein d'embellir & d'agrandir cette capitale, proportionnellement à sa puissance & à l'étendue de son Empire (*d*). Pendant qu'il s'occupoit de ces projets, il lui arriva de faire un songe extraordinaire (*e*). Effrayé de la vision qu'il avoit eue, il fit venir ses Magiciens, ses Astrologues & ses Chaldéens, & exigea d'eux qu'ils lui rappelassent un songe qui lui étoit échappé, & qu'ils lui en donnassent l'explication.

(*a*) *Ibid.* v. 4. (*b*) *Ibid.* v. 6.

(*c*) C'est ainsi que la chose doit être arrivée. Après s'être rendu puissant dans l'Orient, il se proposa d'enlever à Pharaon-Néco la Syrie, qui avoit autrefois fait partie de la Monarchie Assyrienne. Il exécute ce projet, chasse les Egyptiens de Carkémis, d'où ces derniers pouvoient faire des courses dans son pays, & reprend la Syrie & la Palestine jusqu'à l'Euphrate (1). Le Roi d'Egypte intimidé, n'osa plus sortir de son pays (2), assez occupé de songer au moyen de garantir ses Etats du danger qui les menaçoit d'être encore réunis à la Monarchie Assyrienne, comme ils l'avoient été par Essar-addon.

(*d*) Berof. ubi sup. (*e*) Dan. II.

(1) 2 Reg. XXIV, v. 7. (2) *Ibid.*

Voyant qu'il les consultoit inutilement, transporté de colere, il les condamna à la mort (*a*), & en donna l'ordre à Ariog, Officier de ses Gardes. Mais dans le temps que celui-ci alloit exécuter cette commission, Daniel le supplia d'accorder encore quelque délai aux Sages, & s'engagea à expliquer au Roi ce qu'il désiroit tant de savoir (*b*).

Songe de Nabuchodonosor.

Daniel fut admis en présence du Roi, qui lui accorda quelque temps pour se mettre en état de contenter sa curiosité : il alla rejoindre ses amis, & fit avec eux à Dieu une priere qui fut exaucée. La nuit, le secret lui fut révélé dans une vision (*c*) : dès le lendemain, il alla retrouver Ariog, qu'il pria de différer l'exécution de la sentence prononcée contre les Sages, & de l'introduire auprès du Roi, dont il étoit en état de calmer l'inquiétude (*d*). Quand Nabuchodonosor vit Daniel ou Beltsazar (c'étoit le nom qu'il portoit à Babylone), il lui demanda s'il se faisoit fort de lui rapporter son songe, & de l'expliquer. Daniel, après une espece d'exorde, destiné à donner à ce superbe Monarque une idée de la grandeur & de la majesté de Dieu, rapporta le songe (*e*). Il lui dit, qu'il avoit vu une grande & magnifique statue, dont le regard étoit terrible, la tête d'or très-fin, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les hanches d'airain, les jambes de fer, & les pieds en partie de fer & en partie de terre; qu'une pierre, lancée par une main invisible, frappa la

(*a*) *Ibid.* v. 12.
(*b*) *Ibid.* v. 14, 15.
(*c*) *Ibid.* v. 19.
(*d*) *Ibid.* v. 24.
(*e*) *Ibid.* v. 30.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

ſtatue aux pieds, en partie de fer & en partie d'argille, & les briſa; qu'enſuite l'argille, le fer, l'airain, l'argent & l'or furent briſés, & devinrent comme de la paille que le vent diſperſe çà & là; que la pierre qui avoit frappé la ſtatue fut changée en une grande montagne, qui remplit toute la terre (*a*). Il expliqua enſuite ce ſonge ſi extraordinaire. Il lui dit que la tête d'or le repréſentoit lui-même, qui étoit un Roi des Rois; qu'il s'éleveroit un autre royaume moindre que le ſien, & repréſenté par une poitrine & des bras d'argent; qu'enſuite il y auroit un troiſieme royaume, déſigné par l'airain, dont la domination s'étendroit ſur toute la terre; qu'il s'éleveroit un quatrieme royaume, fort comme du fer, qui détruiroit le royaume précédent, & auroit cependant en lui-même un principe de foibleſſe, marqué par le mélange de terre & de fer dont les pieds étoient formés; qu'après cela Dieu érigeroit un royaume qui dureroit éternellement, & qui étoit repréſenté par la pierre, qui, lancée d'une main inviſible, avoit réduit en poudre l'or, l'argent, le cuivre, le fer & la terre dont la ſtatue étoit compoſée (*b*).

(*a*) Dan. II, v. 31-35.

(*b*) *Ibid.* v. 35-45. La viſion de cette ſtatue contient en ſubſtance la matiere de toutes les prédictions de Daniel. » Elle repréſente quatre grandes Nations qui devoient ré- » gner l'une après l'autre ſur la terre; les Babyloniens, les » Perſes, les Grecs & les Romains. Par la pierre lancée » ſans mains, & qui, tombant ſur les pieds de la ſtatue, » briſa les quatre métaux, *devint une grande montagne &* » *remplit toute la terre*, il faut entendre un nouveau royaume » qui ſuccéderoit aux autres, & poſſéderoit une puiſſance » qui ſeroit de très-longue durée.

» La tête, qui étoit d'or, repréſentoit les Babyloniens,

Nabuchodonosor, épouvanté de ce qu'il venoit d'entendre, tomba sur sa face, se prosternant devant Daniel, & commanda que l'on fît venir des victimes & de l'encens, & qu'on lui sacrifiât (*a*). Il éleva ensuite Daniel en dignité, lui fit des présens considérables, l'établit Gouverneur de la Province de Babylone, & le mit au dessus de ceux qui avoient l'intendance sur les Sages : mais Daniel demanda comme une grace, que le Gouvernement du pays de Babylone fût accordé à ses trois amis Sadrag, Mésag & Abed-négo (c'étoient leurs noms Babyloniens). Le Monarque accorda tout; & Daniel resta toujours dans le Palais, & près de la personne du Roi (*b*).

» qui devoient régner les premiers, comme Daniel l'ex» plique lui-même en s'adressant à Nabuchodonosor. Ce » peuple régna jusqu'au temps que Cyrus se rendit maître » de Babylone : ainsi la poitrine & les bras d'argent représen» toient les Perses; le ventre & les hanches de la statue » étoient de cuivre, & désignoient les Grecs, qui dompte» rent les Perses sous Alexandre le Grand; ses jambes, qui » étoient de fer, marquoient les Romains, qui régnerent » après les Grecs, & qui commencerent à s'assujettir ces » derniers la huitieme année du regne d'Antiochus Epi» phanes; car ce fut cette année qu'ils vainquirent Persée, » Roi de Macédoine, & le rempart des Grecs. Depuis, leur » puissance alla toujours croissant, & resta très-considérable » jusqu'au temps de Théodose le Grand. Alors l'invasion de » divers peuples du Nord partagea leur empire en plusieurs » petits royaumes, représentés par les pieds de la statue, » qui étoient en partie de fer & en partie de terre (1).

(*a*) *Ibid.* v. 46. (*b*) Dan. II, v. 48, 49.

(1) Newton's Obferv. the Prophec. of Dan. part. I, c. 3. p. 25, 26. in Versione Latinâ Susermanni. p. 17 & 18.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Il envoie quelque peuple pour harceller Jéojakim.

Pendant le séjour de ce Monarque à Babylone, il reçut la nouvelle que Jéojakim s'étoit révolté & refusoit le tribut : mais ne voulant pas aller faire la guerre en personne à un Prince si éloigné, il ordonna aux Chaldéens, aux Syriens, aux Moabites & aux Ammonites, de faire des incursions dans la Judée (*a*). Ces peuples ravagerent ce pays pendant l'espace de trois ans ; ensuite réunis ensemble, ils assiégerent Jérusalem, tuerent Jéojakim, & jeterent son corps sur le grand chemin. Josephe raconte cette guerre tout differemment (*b*). Suivant lui, Nabuchodonosor assiégea Jérusalem en personne, prit cette ville, fit passer au fil de l'épée un grand nombre d'habitans, & emmena captifs avec lui trois mille des principaux.

Année du Déluge 2400. Avant J. C. 599.

Mais, suivant l'Ecriture (*c*), ces peuples réunis, quoique vainqueurs du Roi de Juda, ne se rendirent cependant pas maîtres de Jérusalem ; ils continuerent à l'assiéger jusqu'à la venue de Nabuchodonosor, qui arriva peu de mois après (*d*),

(*a*) 2 Reg. XXIV, v. 1, 2.

(*b*) Antiq. Jud. l. X.

(*c*) Reg. XXIV, v. 10, 12.

(*d*) Si l'on demande comment il put se faire que Nabuchodonosor attendît trois ans avant que de se mettre à la tête de son armée ; on répond qu'on en ignore la véritable raison ; que vraisemblablement ce Monarque étoit à Babylone, occupé à gouverner son Empire, & à former de nouveaux projets. Il avoit été choisi pour médiateur (1) entre les Medes & les Lydiens, qui, après une guerre de plusieurs années, se trouvant sur le point de donner une bataille décisive, en furent empêchés par une éclipse totale de soleil (2), qui leur

(1) Prideaux Connect. of Old. and. New. Test. part. I. Book. I, p. 69.

(2) Herodot. l. I, c. 74.

&, par un siége régulier, obligea Jéchonias à se rendre avec les circonstances ci-dessus rapportées. Déterminé à traiter les vaincus avec la derniere rigueur, & à contenter son avarice, il pilla la ville & le Temple, fit mettre en pieces les vases d'or consacrés au service de Dieu, pour les emporter, & emmena avec lui tous les habitans distingués par leur valeur ou par leur habileté, ne laissant que la lie du peuple pour cultiver le pays. Après avoir placé Mathanias, dont il changea le nom en celui de Sédécias, sur le trône de Juda, il s'en retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles des Juifs, & suivi d'un nombre infini de captifs, qui, par leurs différens talens, pouvoient lui être très-utiles, tant pour les ouvrages qu'il avoit commencés ou projetés, que pour les conquêtes qu'il se proposoit de faire encore. Telle fut la fin de la seconde guerre contre les Juifs.

A peine cette guerre fut-elle terminée, que Jérémie (*a*) commença à prédire l'agrandissement de la Monarchie Babylonienne, & en particulier la conquête du royaume d'Elam, situé le long du fleuve d'Ulai, à l'orient du Tigre (*b*). Ce pays,

fit prendre la résolution de remettre la décision de leurs différends à deux Princes voisins, qu'ils choisiroient pour arbitres. On suppose que Nabuchodonosor fut choisi par les Medes, & qu'il étoit occupé de cette médiation dans le temps que les Chaldéens, les Syriens, &c. faisoient la guerre au royaume de Juda : mais Hérodote (1) dit expressément, que Labinetus fut ce médiateur; & nous renvoyons le Lecteur au regne de ce Prince.

(*a*) XLIX, v. 34-39.

(*b*) Elam doit avoir été un royaume considérable, à en

(1) *Ibid.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

qui étoit la Susiane des Grecs, étoit comme la frontiere de son Empire ; & Nabuchodonosor dut accomplir sans peine cette partie de la prédiction de Jérémie : aussi lisons-nous que dans la suite Suse, capitale de ce pays, fut quelquefois honorée de la présence des Monarques Babyloniens.

Les heureux succès de Nabuchodonosor, ce favori du Ciel, ou plutôt cette verge de la colere de Dieu, destinée à châtier un grand nombre de peuples, étoient toujours annoncés par Jérémie, ou par quelqu'un des autres Prophetes. Ce n'est pas tout : les révoltes mêmes qu'on machinoit, étoient découvertes, & représentées d'une maniere emblématique par des hommes inspirés de Dieu. Quand les Rois des Moabites, des Ammonites, de Tyr & de Sidon, voulurent engager l'imprudent Sédécias, Roi de Jérusalem, à secouer le joug du Roi de Babylone, Jérémie envoya (*a*) à Jérusalem un présent de chaînes & de jougs, pour les porter à leurs maîtres, avec cette expli-

juger par les termes de la prédiction. *Voici que je vais rompre l'arc de Hélam, la principale partie de sa force ; & je ferai venir contre Hélam les quatre vents des quatre bouts des Cieux ; & je disperserai tous ses habitans par tous ces vents ; & il n'y aura pas de Nations où n'arrivent ceux qui seront chassés de Hélam ; & je ferai que ceux de Hélam seront éperdus devant leurs ennemis ; & je ferai descendre le mal sur eux, l'ardeur de ma colere, & l'épée après eux, jusqu'à ce que je les aye consumés, a dit le Seigneur ; & j'établirai mon trône en Hélam, & j'en détruirai les Rois & les principaux, a dit le Seigneur* (1).

(*a*) Jerem. XXVII.

(1) Jerem. XLIX, v. 35-37.

cation : Que le Seigneur des armées, le Dieu de toute la terre, les avoit tous condamnés à servir Nabuchodonosor son fils & son petit-fils; que ceux qui tenteroient seulement de secouer son joug, seroient exterminés par la peste, la famine ou l'épée; mais que ceux qui seroient soumis & fideles au Roi de Babylone, resteroient en possession de leur pays (*a*). Telle devoit être infailliblement, ou leur punition, ou leur récompense, suivant la maniere dont ils se conduiroient dans leur esclavage.

Sans doute il n'est pas possible d'occuper sur la terre un rang plus éminent que celui d'un Monarque qui représente Dieu, & qui est comme son Vice-Roi. Cependant, quelque redouté que fût Nabuchodonosor, les peuples de l'Occident, malgré les avertissemens de Jéremie, oserent prendre des mesures pour se soustraire à son obéissance. Nabuchodonosor, ayant appris que les Egyptiens, les Juifs & quelques autres peuples avoient formé ce dessein, & que Sédécias, qu'il avoit lui-même remis sur le trône, étoit excité par Pharaon Hophra ou Apriès, Roi d Egypte, à le braver, résolut de punir une pareille ingratitude (*b*) de la maniere la plus éclatante. Il se mit à la tête de son armée, & s'avança jusqu'aux frontieres de son pays : là, il resta quelque temps irrésolu de quel côté il porteroit d'abord ses pas, & il sortit enfin de cette incertitude à la maniere des Chaldéens, en interrogeant ses Idoles, en

Année du Déluge 2409. Avant J. C. 590.

(*a*) *Ibid.* 2 Chron. XXXII, v. 17.
(*b*) 2 Reg. XXV, v. 1. Jerem. XXXVI, v. 1.

confultant les entrailles des victimes, & en tirant augure de quelques fleches (*a*).

Ces différens oracles s'étant déclarés contre les Juifs (*b*), l'armée Babylonienne prit la route de la Judée, & s'empara de toutes fes villes, hormis Lakis, Azéka & Jérufalem (*c*) : cette derniere ville fut bloquée vers la fin du mois de Décembre de la même année, par toute l'armée de Nabuchodonofor, & eut un cruel fiége à foutenir (*d*). Pendant ce fiége, il apprit que Pharaon Hophra venoit au fecours des affiégés : cette nouvelle le détermina à retirer fon armée de devant Jérufalem, & à fe mettre en marche pour aller attaquer l'Egyptien (*e*), avant qu'il pût réunir fes forces à celles des peuples révoltés : mais avant que de lever le fiége, il envoya à Babylone, fous une bonne efcorte, tous les prifonniers Juifs qu'il avoit dans fon camp, & qui étoient au nombre de huit cent trente-deux (*f*). Les Egyptiens n'oferent pas l'attendre (*g*), & fe retirerent à mefure qu'il avançoit. D'autres (*h*) affurent qu'ils livrerent bataille à ce Prince, & qu'ils furent défaits.

Débarraffé des Egyptiens, il lui fut plus facile d'exécuter fes projets de vengeance, en remettant le fiége devant la ville de Jérufalem; il fit conftruire des ouvrages, d'où fon armée incommodoit tellement les habitans, qu'ils n'ofoient

(*a*) V. la Note III, p. 6.
(*b*) Ezech. XXI, v. 19, 24.
(*c*) Jerem. XXXIV, v. 7.
(*d*) 2 Reg. XXV, v. 1. Jer. XXXIX, v. 1. LII, v. 4.
(*e*) *Ibid.* XXXVII, v. 5.
(*f*) *Ibid.* LII, v. 29.
(*g*) *Ibid.* XXXVII, v. 7.
(*h*) Joseph. Antiq. Jud. l. X, c. 10.

pas se montrer sur les remparts (*a*). Il semble néanmoins que ce siége ait duré assez long-temps pour que Nabuchodonosor, perdant patience, ait été tenté d'aller se delasser à Ribla (*b*), à moins que ce ne soit une affaire, plutôt qu'une partie de plaisir, qui lui ait fait entreprendre ce voyage. Pendant son séjour à Ribla, ses Généraux Nébuzaradan, Nébusjasbin, Kabsaris, Nergal, Jarézer & Rabmag (*c*) reiterent devant Jérusalem, la prirent d'assaut au milieu de la nuit (*d*), après un siége de douze mois. D'abord ils manquerent Sédécias & sa famille, qui tâchoient de se sauver; mais ils les atteignirent le lendemain. A peine ce malheureux Prince eut-il été amené à Ribla devant Nabuchodonosor, que ce Monarque irrité, après lui avoir reproché sa perfidie, fit mettre à mort en sa présence tous ses enfans & ses amis, qui avoient été faits prisonniers avec lui; ensuite il ordonna qu'on lui fît crever les yeux, & que, chargé de chaînes d'airain, on le transportât à Babylone dans ce triste état.

Année du Déluge 1411. Avant J. C. 588.

Nébuzaradan, Capitaine de ses Gardes, eut la commission de raser les murailles de Jérusalem, & de consumer par le feu le Temple, le Palais royal, en un mot, toute la ville : cet ordre fut exécuté avec la derniere rigueur ; & pour achever la tragédie, tous les habitans du pays furent transportés en captivité, à l'exception d'un petit

(*a*) Joseph. *ibid.*
(*b*) 2 Reg. XXV, v. 6.
(*c*) Josephe (1) le surnomme *Nergelear*, *Aremantus*, *Emagar*, *Nabasaris* & *Echarampsaris*.
(*d*) *Ibid.* v. 4.

(1) Antiq. Jud. l. X, c. 11.

nombre, que le vainqueur laissa pour cultiver la terre. Tel fut le traitement que les Juifs éprouverent de la part des Chaldéens sous Nabuchodonosor : le Temple fut dépouillé de tous ses ornemens ; la mer d'airain fut mise en pieces, ainsi que les deux colonnes du même métal.

Parmi les captifs que Nébuzaradan emmena avec lui à Ribla, se trouverent Séraja le grand Sacrificateur, Sophonie le second Sacrificateur, les trois Gardes des vaisseaux, le Général de Sédécias, & cinq de ses Conseillers, avec son Secrétaire. Nabuchodonosor les fit tous décapiter. Cependant, quelque irrité qu'il fût, ce Prince comprit qu'il falloit quelqu'un pour gouverner le malheureux reste des habitans du pays, & donna cette charge à un certain Guédalja. D'un autre côté, ce Monarque témoigna une extrême bienveillance au Prophete Jérémie, ordonnant à Nébuzaradan de laisser au choix de ce saint homme de rester dans sa patrie, ou de se rendre avec lui à Babylone, pour y vivre dans son Palais. Nabuchodonosor vengé, prit encore une fois en triomphe le chemin de sa capitale, qu'il fortifia & qu'il embellit par les prodigieux trésors qu'il apporta, & par les nouveaux habitans dont il la peupla. On croit que (a) l'or qu'il avoit acquis dans cette expédition fut employé à construire une monstrueuse statue d'or, qu'il érigea en l'honneur de son Dieu Bel, en la plaine de Dicra, dans le pays de Babylone. Cette statue, qui avoit soixante coudées de hauteur, & six de largeur, étoit d'or massif. Après avoir fait convoquer tous les Princes,

(a) Prideaux, Connect. part. I, Book II, p. 87.

Gouverneurs, Généraux, Juges, Tréforiers & Confeillers de fon Empire, pour affifter à la confécration de fon Idole, il fit publier que tous fes fujets, de quelque nation qu'ils fuffent, auffi-tôt qu'ils entendroient le fon de certains inftrumens de mufique, euffent à fe profterner & à adorer la ftatue d'or que Nabuchodonofor avoit érigée, fous peine d'être jetés dans une fournaife ardente (*a*). Les Juifs feuls, & en particulier Sadrag, Méfag & Abednégo, refuferent d'obéir à cet ordre (*b*).

SECTION IV. *Hiftoire des Babyloniens.*

Quand on les eut amenés devant le Roi, ce Prince, inftruit du mépris qu'ils faifoient de fes ordres (mépris dont il ne devoit pas douter, puifqu'ils ofoient le faire éclater à fes yeux), ordonna que le feu de la fournaife fût fept fois plus ardent que de coutume, & qu'on les y jetât (*c*). Cet ordre fut exécuté fur le champ : on lia les trois amis de Daniel, & on les jeta, vêtus comme ils étoient, dans la fournaife, qui fe trouvoit tellement embrafée, que la chaleur fit mourir

(*a*) Dan. III, v. 20.

(*b*) On trouvera étrange que Daniel, qui n'avoit fûrement point adoré la ftatue, n'ait pas été accufé auffi bien que fes amis. On répond à cette objection (1), qu'il doit avoir été abfent, ou que s'il a été préfent, il étoit trop grand Seigneur pour qu'on ofât intenter aucune accufation contre lui : on remarque (2) que vraifemblablement il a été préfent; qu'il n'y a pas apparence que dans une convocation fi folennelle & fi générale, un homme d'un rang auffi diftingué eût pu s'abfenter; mais que fes ennemis n'ont pas ofé commencer par lui, & qu'ils ont d'abord attaqué fes amis, dont la délivrance garantit Daniel de tout danger.

(*c*) Dan. III. v. 19, 20.

(1) Prideaux Connect. part. I. Book II, p. 87.
(2) *Ibid.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

ceux qui les y jeterent (*a*). Peu de temps après, Nabuchodonosor demanda si l'on n'avoit pas jeté trois hommes liés dans la fournaise, & eut à peine reçu pour réponse *oui*, qu'il s'écria : *Je vois quatre hommes qui marchent sans être liés au milieu du feu, qui sont incorruptibles dans les flammes, & dont le quatrieme est semblable à un fils des Dieux* (*b*). Alors Nabuchodonosor s'étant approché de la porte de la fournaise, conjura les trois hommes, qu'il nomma serviteurs du Dieu Très-haut, de sortir de la fournaise, & de venir à lui ; ils le firent, au grand étonnement de ceux qui se trouverent présens, quand ils virent que ni eux, ni leurs habits n'avoient pas éprouvé le moindre changement (*c*). Nabuchodonosor bénit le Dieu de Sadrag, Mésag & Abednégo, & ordonna que tout homme, de quelque nation qu'il fût, qui auroit proféré quelque blasphême contre un Dieu aussi puissant, seroit puni de mort, & sa maison détruite (*d*).

Après cet événement mémorable, Nabuchodonosor fut obligé de passer encore une fois l'Euphrate, pour tenir en bride les peuples en deçà de ce fleuve, qui commençoient à remuer. Il avoit été prédit qu'il soumettroit l'Egypte (*e*), & qu'il traiteroit ce pays comme il avoit fait la Judée, ce même sort étant réservé à la ville de Tyr (*f*). Destiné à accomplir cette menaçante prédiction, Nabuchodonosor mit le siége devant Tyr, & au bout de treize ans que dura ce siége, il ne trouva pour toutes ses peines que des maisons vuides

(*a*) *Ibid.* v. 21, 22.
(*b*) *Ibid.* v. 24, 25.
(*c*) *Ibid.* v. 26, 27.
(*d*) *Ibid.* v. 28, 29.
(*e*) V. la Note IV, p. 8.
(*f*) V. la Note V, p. 9.

Année du Déluge 2414. Avant J. C. 585.

d'habitans & de biens (*a*). Les Tyriens, convaincus qu'ils tomberoient tôt ou tard entre ses mains, résolurent de se retirer dans l'Isle, qui étoit vis-à-vis de la ville, & éloignée du rivage à la distance environ d'un demi-mille (d'Angleterre). Là, ils bâtirent une ville nouvelle, dans laquelle ils transporterent toutes leurs richesses, abandonnant à la fureur de Nabuchodonosor les murailles de l'ancienne ville, que ce conquérant irrité fit raser jusqu'aux fondemens. Il paroît néanmoins que, durant le cours de ce siége, il soumit à son obéissance quelques pays voisins de Tyr, & qu'il accomplit ainsi les différentes prophéties de Jérémie & d'Ezéchiel. Ce fut pendant ce même siége qu'il envoya en Judée Nébuzaradan, à la tête d'un détachement, pour punir les Juifs du meurtre qu'ils avoient commis en la personne de Guédalja leur Gouverneur. Conformément à cet ordre, il emmena avec lui tous les habitans qu'il put trouver, & dont le nombre n'alla qu'à sept cent quarante-cinq; ce qui acheva la désolation de la Judée. Tyr fut pour Nabuchodonosor une source de peines & de dépenses; il en fut amplement dédommagé par la conquête de l'Egypte, suivant la menace d'un Prophete (*b*). Autant la ville de Tyr étoit puissante en ce temps-là, autant l'Egypte étoit foible; ses forces étoient alors divisées par une guerre civile entre Apriès & Amasis (*c*). Nous ne savons de cette expédition de Nabuchodonosor, que ce que nous trouvons dans les Révélations de Jérémie & d'Ezéchiel, par lesquelles il paroît que les Egyptiens éprouverent plus de

Année du Déluge 2427. Avant J. C. 572.

(*a*) V. sup. t. III, p. 225. (*c*) *Ibid.*
(*b*) V. supr. tom. II, p. 244.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

maux de sa part, que n'avoit fait jusqu'alors aucun autre peuple (*a*). Ce fut sans doute vers le même temps, que les Lybiens, les Ethiopiens, & quelques autres peuples voisins, furent domptés par Nabuchodonosor, conformément aux prédictions sur ce sujet (*b*). Pour l'Egypte, on ne sait en quel état, ni sous quelles conditions il abandonna ce pays, & s'il y établit ou non Amasis, si fameux parmi les Egyptiens, en qualité de Vice-Roi (*c*). La prospérité & l'éclat du regne de ce Roi Egyptien (au moins à en juger par le portrait que nous en font les Egyptiens mêmes (*d*)), ne doit pas nous empêcher de croire que ce Prince ne fût rien de plus qu'un simple Vice-Roi du Monarque de Babylone. Un Prophete avoit prédit en termes formels, que les Egyptiens seroient désolés pendant quarante ans, ce qui est à peu près le temps qu'a duré le regne d'Amasis, dont la révolte contribua autant qu'aucune autre cause à la haine que Cambyses conçut contre lui, après que les Perses eurent ravagé le royaume de Babylone.

Mais, sans nous arrêter à ces incertitudes, nous ajouterons que Nabuchodonosor, à ce qu'on assure, porta ses armes jusque dans le cœur de la Lybie & de l'Ibérie, & qu'il surpassa à cet égard Hercule même (*e*). Jusqu'ici nous n'avons considéré ce Prince que comme un guerrier supérieur à tous ceux qui l'ont précédé ; nous allons l'envisager comme ayant agrandi & embelli Babylone, & donner la description de cette ville,

(*a*) V. la Note VI, p. 10.

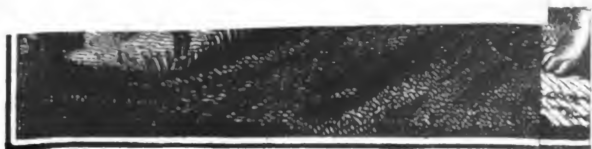
(*b*) V. la Note VII, p. 11.

(*c*) V. sup. tom. II, p. 245.

(*d*) *Ibid.* p. 249.

(*e*) Abyden. ex Megasth. apud Euseb. Præp. Evang. l. IX, p. 456. Berof. ap. Joseph.

qui



LO

qui dut à ce Monarque sa beauté, la magnificence de ses Temples, en un mot, la plupart des merveilles attribuées à Sémiramis, qui n'eut que l'honneur d'en être la fondatrice. C'est sous lui, & en quelque sorte sous lui seul, en qualité de Roi de Babylone, que ce royaume a fleuri, & a étendu, conjointement avec les Medes, son empire sur plusieurs peuples. C'est donc sous son regne que la capitale a dû acquérir son plus grand lustre; & les ouvrages qu'on peut y avoir faits dans la suite, étoient plutôt destinés à la défendre contre les attaques de ses ennemis, qu'à servir d'ornemens à cette Reine de l'Orient.

SECTION
Histoire
Babyloni

Pour donner une description exacte de Babylone, nous n'avons, pour ainsi dire, qu'à copier celle d'un savant Auteur moderne (*a*).

Descriptio de Babylone

La ville de Babylone a été fondée par Sémiramis suivant quelques-uns, ou par Bélus suivant d'autres (*b*). Mais, soit que Bélus ou Pul, soit que son fils Nabonassar, le premier Roi Babylonien du Canon de Ptolomée, en ait été le fondateur, c'est Nabuchodonosor qui en a fait une des merveilles du monde. Les plus fameux ouvrages, en dedans ou autour de la ville, étoient les murs, le Temple de Bélus, le Palais de Nabuchodonosor, les jardins suspendus, les bords du fleuve, le lac artificiel, avec les canaux pour mettre le fleuve à sec. Ces ouvrages, pour la dépense & la magnificence, n'ont jamais été sur-

---

(*a*) Prideaux Connect. of the Old. and. New. Test.

(*b*) Abyden. ex Megasth. apud Euseb. Præp. Evang. l. IX, p. 457. Q. Curce, l. V, c. 1.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.* *Ses murailles.*

passés que par la muraille de la Chine. Les murs dont la ville étoit entourée, étoient prodigieux; ils avoient quatre-vingt-sept pieds d'épaisseur, trois cent cinquante de hauteur, & quatre cent quatre-vingt stades (c'est-à-dire soixante milles d'Angleterre) de tour (*a*). Telles sont les dimensions suivant Hérodote, qui fut lui-même à Babylone. Quelques Ecrivains ne s'accordent pas avec lui; mais plusieurs (*b*) donnent exactement, ou à très-peu de chose près, les mêmes dimensions que lui (*c*). Ces murs formoient un carré parfait (*d*), dont chaque côté étoit long de cent vingt stades, ou de quinze milles d'Angleterre. Les pierres en étoient jointes ensemble avec du bitume (*e*), qu'on trouvoit aux

(*a*) Herod. l. I, c. 178.

(*b*) Plin. Hist. Nat. l. VI, c. 26. Philost. l. I, c. 18.

(*c*) Diodore de Sicile diminue les dimensions de ces murs, & retranche quelque chose de la hauteur qu'Hérodote leur donne, quoiqu'il paroisse en augmenter la largeur, en disant que six chariots pouvoient y aller de front, au lieu qu'Hérodote assure qu'un seul chariot pouvoit y tourner. Cet Historien ajoute, qu'il y avoit au dessus de la muraille des deux côtés, des bâtimens hauts d'un étage (1), ce qui donne moyen de le concilier à cet égard avec Diodore de Sicile: on a observé (2) que ceux qui ne donnent que cinquante coudées de hauteur à ces murailles, les représentent telles qu'elles étoient du temps de Darius Hystaspes, qui les avoit fait abattre jusqu'à cette hauteur. Nous ne finirions jamais, si nous voulions insister sur la différence des sentimens de tous les Ecrivains qui ont parlé de cette ville.

(*d*) Herodot. l. I, c. 178.

(*e*) *Ibid.* c. 179. Q. Curt. l. V, c. 1. Strabo l. XVI, p. 743. Diod. Sicul. l. II, c. 9, p. 69. Arrian. de Expedit. Alexand. l. VII, c. 17, p. 296.

(1) Herod. l. I, c. 179.

(2) Prideaux, Connect. of Old. and. New. Test. p. I. Book II.

environs de la ville (*a*), & qui faisoit un meilleur ciment que la chaux. Ils étoient entourés au dehors par un large fossé plein d'eau : la terre qu'on avoit tirée de ce fossé en le creusant, avoit servi à faire les briques dont la muraille étoit composée (*b*) ; en sorte qu'on peut juger de la grandeur du fossé par celle de la muraille. Chaque côté de ce carré avoit ving-cinq portes, en tout cent d'airain massif : entre chacune il y avoit trois tours, quatre autres tours à chaque angle de ce grand carré, & encore trois entre ces angles & les portes, qui de chaque côté en étoient le moins éloignées. Chaque tour surpassoit ce mur en hauteur de dix pieds, ce qui cependant ne doit s'entendre que des parties du mur que les tours défendoient (*c*) ; car un marais rendoit une partie de la ville inaccessible, & l'on avoit épargné en cet endroit la dépense & le travail. A la vérité la symétrie en souffroit, mais l'économie y trouvoit son compte ; ce qui cependant surprend dans un Prince tel que Nabuchodonosor, qui sembloit avoir formé le dessein de mettre la derniere main à Babylone, & d'y poser les bornes de sa grandeur & de sa magnificence. Dans la suite une femme acheva les murs, ou du moins fit construire des tours aux endroits où il en manquoit : le nombre de ces tours n'alloit donc qu'à deux cent cinquante, ce qui étoit trop peu pour que les regles de la proportion fussent observées tout autour. A chacune des vingt-cinq portes,

(*a*) Vid. supr. t. I, p. 299. & Not. LXII, p. 191.
(*b*) Herodot. ubi sup. c. 179.
(*c*) Diodor. Sicul. l. II, c. 7, p. 68.

Section IV. *Histoire des Babyloniens.*

de chaque côté du mur, répondoit une rue qui aboutissoit à une des portes du mur opposé : ainsi la ville doit avoir eu cinquante rues, chacune longue de quinze milles (d'Angleterre), & qui se coupoient toutes à angles droits (*a*). A ces rues entieres il en faut ajouter quatre autres, qui n'étoient proprement que des rangées de maisons, dont les portes étoient tournées vers la partie intérieure de la muraille. Ces quatre rues étoient larges chacune de deux cents pieds (*b*), au lieu que les rues entieres n'avoient que cent cinquante pieds de largeur. On voit par la maniere dont ces cinquante rues s'entrecoupoient, que la ville doit avoir été partagée en six cent soixante-seize carrés, dont chaque côté étoit de quatre stades & demi, c'est-à-dire, tout le tour de deux milles & un quart. Les maisons dont ces carrés étoient garnis, avoient chacune trois ou quatre étages, & étoient toutes extrêmement ornées (*c*); l'intérieur des carrés étoit vuide, & embelli de parterres, de jardins, ou autres ouvrages destinés à la commodité ou à l'agrément.

Un bras de l'Euphrate partageoit la ville en deux, & passoit au milieu du septentrion au midi (*d*) : il y avoit sur le fleuve, au centre même

(*a*) Herodot. l. I, c. 180.
(*b*) Diod. Sicul. l. II, c. 7, p. 68.
(*c*) Herod. l. II, c. 180. Philost. l. I.
(*d*) Il semble que c'est plutôt une branche (1) de l'Euphrate que le fleuve même, qui partageoit la ville. Dans les Cartes de Ptolomée, cette ville est située sur la Nahar-Malka, ou riviere Royale.

(1) Prideaux Connect. of the Old and New. Test. part. I. Book. II.

de la ville, un pont long d'un ſtade (*a*), & même beaucoup plus, s'il en faut croire ceux qui prétendent qu'il étoit de cinq ſtades, quoiqu'il n'eût que trente pieds de largeur (*b*). On aſſure que ce pont étoit fait avec beaucoup d'art (*c*), & que ſa conſtruction remédioit au défaut qu'il y avoit dans le lit même du fleuve, qui étoit trop ſablonneux dans cet endroit. Aux deux bouts du pont étoient deux Palais (*d*); l'ancien Palais au côté oriental, & le nouveau Palais au côté occidental du fleuve. Le premier occupoit quatre des carrés dont il a été parlé, & l'autre neuf (*e*). Le Temple de Bélus, qui étoit à côté de l'ancien Palais, rempliſſoit un des carrés. Toute la ville étoit ſituée dans une belle plaine (*f*) : la partie qui étoit au côté oriental du fleuve, formoit l'ancienne ville (*g*), & l'autre partie, qui étoit du côté occidental, avoit été ajoutée par Nabucho-

(*a*) Strabo ubi ſup. p. 738.

(*b*) Il s'enſuivroit de la premiere meſure, que la ville n'étoit pas ſituée ſur l'Euphrate, mais ſur une branche de ce fleuve, ou ſur quelque canal creuſé exprès; & de la derniere, qu'elle étoit ſituée ſur le fleuve même. Cependant, puiſque les deux Auteurs s'accordent ſur la largeur du pont, nous penchons à croire que la premiere longueur eſt la véritable, l'autre n'ayant aucune proportion avec la largeur; & il faudroit conclure de là, que Babylone n'avoit pas d'abord été ſituée ſur l'Euphrate : on pourroit alléguer d'autres raiſonnemens, mais qui n'éclairciroient rien.

(*c*) Diod. Sicul. l. II, c. 8, p. 68. Herodot. l. I, c. 186. Quint. Curt. l. V, c. 1. Philoſtr. l. I, c. 18.

(*d*) Beroſ. apud Joſeph. Antiq. l. X, c. 11. Diodor. Sicul. l. II, c. 8, p. 68. Quint. Curt. l. V, c. 1. Philoſtr. l. I, c. 18.

(*e*) Diod. Sicul. l. II, c. 8, p. 68.

(*f*) Herodot. l. I, c. 178.

(*g*) Beroſ. apud Joſeph. Antiq. l. X, c. 11.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

donosor (*a*); l'une & l'autre étoient renfermées dans le grand carré des quatre murailles. La figure de Babylone semble être une imitation de celle de Ninive, dont le tour étoit aussi de quatre cent quatre-vingts stades : mais quoiqu'à cet égard il y eût une parfaite égalité entre ces deux capitales, Ninive, dont la figure étoit un carré oblong (*b*), étoit moins grande que Babylone, dont la figure formoit un carré parfait. On croit que Nabuchodonosor, après avoir détruit Ninive, résolut de rendre la capitale de son Empire plus grande que n'avoit été cette ancienne capitale de l'Empire d'Assyrie (*c*), & que ce fut dans le dessein de peupler Babylone, à proportion de la grandeur qu'il alloit lui donner, qu'il y transporta un si grand nombre de captifs des pays (*d*) qu'il avoit conquis. Cette derniere supposition peut être cependant combattue par la considération que Nabuchodonosor ne suivoit en cela qu'une coutume constante des Rois d'Assyrie, qui regardoient cette méthode comme le meilleur moyen de s'assurer à eux-mêmes, & à leurs successeurs, les conquêtes qu'ils avoient faites.

Cependant il paroît que cette ville ne fut jamais bien peuplée, & que même dans son plus grand éclat elle a pu être comparée à une fleur, qu'on admire un jour, & qu'on ne retrouve plus le lendemain. Elle n'eut pas le temps, comme nous le verrons dans la suite, d'atteindre ce degré de grandeur que Nabuchodonosor se proposoit de lui donner. Bientôt après, Cyrus transféra ce siége de l'Empire à Suse, ce qui fit tomber Ba-

(*a*) *Ibid.*
(*b*) Diod. Sicul. l. II, c. 3, p. 65.
(*c*) Prideaux Connect. &c. part. I. Book II. (*d*) *Ibid.*

bylone en décadence. Jamais pays n'auroit été plus propre à nourrir une si prodigieuse multitude,que celle que Nabuchodonosor vouloit y faire habiter (*a*) : mais ce Monarque ne vécut pas assez, & le royaume même ne subsista pas assez longtemps, pour que ce projet pût s'accomplir.

Le Temple de Bélus est le second ouvrage fait à Babylone, qu'on attribue à Nabuchodonosor (*b*). Nous avons déjà donné la description de ce Temple ou de cette tour dans un autre endroit (*c*), avec notre sentiment sur celui qui en a été le premier fondateur. Nous ajouterons ici quelques particularités. On y montoit par un escalier en dehors, le long des huit tours, qui ensemble n'en formoient qu'une, comme on peut le voir dans la figure que nous en avons donnée. On a vu le but qu'on s'étoit proposé dans la construction de la plus haute. La partie la plus élevée de cette tour, semble avoir été un observatoire (*d*), qui, à ce qu'on assure, a servi aux Babyloniens à acquérir leur prétendue habileté en astronomie. On croit que le Temple de Bélus ne consista que dans cette seule tour, jusqu'au temps de Nabuchodonosor; mais que ce Prince (*e*) l'agrandit (*f*), en faisant construire tout autour de nouveaux édifices, qui (*g*) occupoient un carré, dont chaque côté étoit de deux stades, & qui avoient précisément un mille (d'Angleterre) de tour. Ce carré avoit mille huit cents pieds de plus que celui du

(*a*) V. la Note VIII, p. 12.
(*b*) Berof. apud Joseph. Ant. l. X, c. 11.
(*c*) V. supr. t. I, p. 298.
(*d*) Diod. Sicul. l. II, c. 9, p. 69.
(*e*) Berof. ubi sup.
(*f*) *Ibid.*
(*g*) Herod. l. I, c. 181.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Temple de Jérusalem (*a*). En dehors de ces bâtimens il y avoit un mur, dans l'enceinte duquel ils étoient renfermés, & qui, à en juger par les regles de symétrie, suivant lesquelles la ville a été probablement bâtie, est supposée (*b*) avoir égalé en grandeur le carré où le Temple en question étoit placé, & par cela même avoir eu une circonférence de deux milles & demi (d'Angleterre). Il y avoit dans ce mur plusieurs portes, toutes de cuivre (*c*), par lesquelles on alloit au Temple, & qu'on croit (*d*) avoir été formées de la mer d'airain, aussi bien que des colonnes & des vases de ce même métal, que Nabuchodonosor avoit emportés de Jérusalem; car nous lisons qu'il consacra dans ce Temple les dépouilles de celui de Jérusalem (*e*). On y voyoit plusieurs Idoles d'or massif, une entr'autres, haute de quarante pieds, & qu'on suppose (*f*) avoir été la même que Nabuchodonosor avoit érigée en l'honneur de son Dieu, dans la plaine de Dura. On prétend que cette derniere avoit soixante coudées ou quatre-vingt-dix pieds de hauteur. L'extrême différence qu'il y a entre ces deux mesures, a fait conjecturer (*g*) que la hauteur du piédestal est comprise dans les quatre-vingt-dix pieds, & que les quarante pieds marquent simplement la hauteur de la statue (*h*). Comme cette statue contenoit 1000 talens Babyloniens d'or, la valeur en

(*a*) Prideaux Connect. of Old and New. Test.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) Herod. ubi sup.
(*d*) Prideaux, ubi sup.
(*e*) Dan. I, v. 2. 2 Chron. XXXVI, v. 7.
(*f*) Prideaux, ubi sup.
(*g*) *Ibid.*
(*h*) V. la Note IX, p. 15.

montoit à trois millions & demi de livres ſterling (*a*). En un mot, comme le poids des Idoles dont Diodore fait mention, ajouté à celui des vaſes ſacrés, contenoit plus de 5000 talens d'or, on aura (*b*), en ajoutant à cette ſomme les 1000 talens de la grande ſtatue, la valeur de plus de ving-un millions de livres ſterling, & autant pour les uſtenſiles non ſpécifiés (*c*). Notre Auteur ſuppoſe que le tréſor en queſtion avoit été amaſſé durant l'eſpace de 2000 ans; & comme il ſe trompe probablement dans cette ſuppoſition, il pourroit bien auſſi s'abuſer dans ſon calcul; le butin que fit Xerxès lorſqu'il détruiſit ce Temple, en le ſuppoſant conſidérablement diminué, ſeroit encore un dédommagement ſuffiſant des dépenſes qu'il avoit faites dans ſon expédition contre la Grece.

Les deux Palais.

Près du Temple (*d*), & au même côté oriental du fleuve, étoit le vieux Palais des Rois de Babylone, qui avoit quatre milles (d'Angleterre) de circuit. Vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve (*e*), étoit le nouveau Palais bâti par Nabuchodonoſor; il étoit quatre fois auſſi grand que l'autre, & avoit huit milles de tour. Nous avons déjà profité des monumens hiſtoriques qui nous reſtent, pour faire la deſcription de ces deux Palais. Le nouveau, malgré ſon étonnante grandeur, fut achevé dans l'eſpace de quinze jours (*f*).

Les jardins ſuſpendus.

Mais rien n'étoit plus admirable que les jar-

(*a*) Prideaux, ubi ſup. p. 101.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*
(*d*) Strab. l. XVI, p. 731.
(*e*) Diod. Sicul. l. II, c. 8, p. 69. Philoſt. l. I, c. 18.
(*f*) Beroſ. apud Joſeph. Antiq. l. X, c. 11.

dins suspendus ; Nabuchodonosor les avoit fait construire pour plaire à sa femme Amyte ou Amytis (*a*), qui étoit originaire de Médie, & qui souhaitoit d'avoir à Babylone quelque chose de semblable aux montagnes & aux forêts de son pays. Ces jardins contenoient, à ce qu'on assure, un carré de quatre plethres (*b*), c'est-à-dire, de quatre cents pieds de chaque côté : ils formoient plusieurs larges terrasses placées en amphithéatre, & dont la plus haute égaloit la hauteur des murs de la ville. On montoit d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entiere étoit soutenue par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre, & fortifiée d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur, qui l'entouroit de toutes parts. Sur le sommet de ces voûtes, on avoit posé de grandes pierres plates, de seize pieds de long, & de quatre de large. On avoit mis pardessus une couche de roseaux, enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avoit deux rangs de briques liées fortement ensemble par du mortier; le tout étoit couvert de plaques de plomb, & sur cette derniere couche étoit posée la terre du jardin. Ces plate-formes avoient été ainsi construites, afin que l'humidité de la terre ne s'écoulât pas au travers des voûtes. La terre qui y avoit été jetée, étoit si profonde, que les plus grands arbres pouvoient y prendre racine : aussi les terrasses en étoient-elles couvertes d'arbres, & de toutes sortes de plantes & de fleurs agréables à la vue. Sur la plus haute terrasse étoit un aque-

(*a*) *Ibid.*
(*b*) Diod. Sicul. l. II, c. 10, p. 70.

duc, par le moyen duquel on tiroit du fleuve l'eau qu'il falloit pour arroser le jardin.

SECTION IV. Histoire des Babyloniens.

Digues, canaux & lac.

Les autres ouvrages attribués à Nabuchodonosor par Bérose (*a*), & par Mégasthene ou Abydene (*b*), sont les digues de l'Euphrate, les canaux artificiels, & le lac qu'on prétend avoir été creusé par ordre de Sémiramis. Le principal de ces canaux est connu sous le nom de *Nahar-Malca*, & est le *Basilicos Potamos* des Grecs (*c*). Le lac étoit destiné à prévenir les débordemens du Tigre & de l'Euphrate, comme le lac Mœris en Egypte l'étoit à distribuer les eaux du Nil (*d*). L'usage de l'un & l'autre étoit précisément le même; ils servoient à arroser le pays dans des temps de sécheresse, & à empêcher le dommage que causent les débordemens (*e*). Ce lac, s'il en faut croire les Historiens, étoit beaucoup plus grand que celui d'Egypte, puisqu'il avoit de circuit, suivant quelques-uns (*f*), deux cent dix milles (d'Angleterre), &, suivant quelques autres (*g*), cent soixante seulement, l'une & l'autre de ces mesures donnant un carré (car c'en étoit la figure) bien plus grand que le lac d'Egypte, qui cependant passoit pour un ouvrage si considérable, qu'on ne pouvoit le croire un ouvrage fait par des hommes : mais si ce dernier lac étoit inférieur à l'autre en longueur & en largeur, il l'emportoit par sa profondeur, qui étoit en quelques endroits de cinquante brasses (*h*), au lieu que celle du lac

(*a*) Berof. ubi supr.

(*b*) Apud Euseb. Præpar. Evang. l. IX.

(*c*) V. supr. t. I, Not. II, p. 6.

(*d*) Tom. II, p. 67.

(*e*) Prideaux, ubi sup.

(*f*) Herod. l. I, c. 185.

(*g*) Megasth. apud Euseb. l. IX.

(*h*) V. supr. Tom. II, p. 68.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Babylonien n'étoit que de trente cinq (*a*), ou tout au plus de soixante-quinze pieds (*b*) ; variété dont on tâche de rendre raison, en supposant que l'un donne la mesure depuis la surface des côtés du lac, & l'autre depuis le sommet des chaussées qu'on avoit élevées pardessus tout autour (*c*).

On prétend que ce lac fut creusé pour contenir le fleuve qu'on avoit détourné pendant qu'on construisoit, par ordre de Nabuchodonosor (*d*), la grande muraille de brique & de bitume qui devoit servir de quai des deux côtés du fleuve. Ces murailles contribuoient également à la sûreté, à la commodité & à l'agrément de la ville (*e*), & s'étendoient des deux côtés de l'Euphrate de toute la longueur de la ville (*f*), & même davantage, suivant quelques-uns (*g*), qui lui donnoient cent soixante stades, ou vingt milles (d'Angleterre) ; d'où l'on infere (*h*), qu'elles doivent avoir commencé deux milles & demi au dessus de la ville, & fini deux milles & demi au dessous, toute la longueur de la ville n'ayant été que de quinze milles. Ces murailles étoient de même épaisseur que celles qui entouroient la ville, & Nabuchodonosor avoit fait construire dans chacune d'elles des portes d'airain (*i*), vis-à-vis de toutes les rues qui coupoient le fleuve, avec des

(*a*) Herodot. l. I, c. 185.
(*b*) Megasth. ubi supr.
(*c*) Prideaux Connect. of the Old and New. Test.
(*d*) Abyden. apud Euseb. Præp. Evang. l. IX. Herod. ubi sup. Diod. l. II, c. 9, p. 69.
(*e*) Abyden, ubi sup.
(*f*) Herodot. ubi sup.
(*g*) Beros. apud Joseph. Antiq. l. X, c. 11.
(*h*) Prideaux, ubi sup.
(*i*) Comp. Beros. ubi sup. cum Herod. ubi sup.

deſcentes qui y conduiſoient. Ces portes étoient ouvertes pendant le jour ; mais la nuit on les tenoit fermées. Béroſe, Megaſthene & Abydene font Nabuchodonoſor auteur de tous ces ouvrages; mais Hérodote attribue les deux quais du fleuve, & le lac, à une Reine nommée *Nitocris*, qui régna après Nabuchodonoſor, & qui, pour avoir mis la derniere main aux ouvrages que ce Monarque avoit laiſſés imparfaits, a peut-être paru, aux yeux d'Hérodote, avoir plus de droit à l'honneur de l'entrepriſe (*a*). Quand même ces ouvrages, dont nous venons de parler, auroient été au deſſous de ce qu'on en vient de lire, nous n'aurions pas fait un portrait trop flatté des Babyloniens, qui nous ſont repréſentés comme un peuple habile & laborieux. D'un autre côté, quand Nabuchodonoſor n'auroit fait que les commencer, il mériteroit encore la premiere place parmi ceux qui ont tâché de s'immortaliſer par d'immenſes & de magnifiques travaux; mais s'il les a achevés, il eſt au deſſus de l'éloge.

Nous venons de contempler ce premier Monarque Babylonien, proprement ainſi nommé, dans tout l'éclat de ſa majeſté; nous allons le voir dans un état d'égarement d'eſprit & d'anxiété, qui le rabaiſſoit au deſſous du dernier des hommes : exemple redoutable pour tous les Monarques, qui, enflés d'orgueil, s'attribuent à eux-mêmes une puiſſance dont ils ne ſont que les dépoſitaires.

A peine fut-il de retour de la guerre, qu'il

(*a*) Prideaux, ubi ſupr.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Année du Déluge 2419. Avant J. C. 570.

Songe de Nabuchodonosor.

avoit faite hors de son pays durant seize ou dix-sept ans, que, fier d'avoir conquis l'Egypte, l'Ethiopie & la Lybie, & soumis presque toute la Syrie, il fit dans son Palais un songe que nous allons raconter dans les termes qu'il employa lui-même en le racontant à Daniel (*a*). » Je » voyois un arbre au milieu de la terre, qui étoit » excessivement haut; cet arbre étoit devenu » grand & fort, & son sommet touchoit les » cieux, & il se faisoit voir jusqu'au bout de la » terre; ses branches étoient belles, & il étoit » chargé de fruits capables de nourrir toutes » sortes d'animaux; les bêtes des champs se met- » toient à l'ombre au dessous de lui, & les oi- » seaux du ciel reposoient sur ses branches, & » tout ce qui avoit vie y trouvoit de quoi se nour- » rir. J'eus cette vision étant sur mon lit. Alors » celui qui veille & qui est Saint descendit du » Ciel, & cria d'une voix forte: Abattez l'arbre » par le pied, coupez-en les branches, faites-en » tomber les feuilles, & repandez-en les fruits; » que les bêtes qui sont dessous s'enfuient, & que » les oiseaux s'envolent de dessus ses branches; » laissez-en néanmoins en terre la tige avec ses ra- » cines; qu'elle soit liée avec des chaînes de fer » & d'airain, parmi les herbes des champs; qu'elle » soit mouillée de la rosée du Ciel, & qu'elle » paisse avec les bêtes sauvages l'herbe de la terre; » que son cœur d'homme soit changé, & qu'on » lui donne un cœur de bête, & que sept ans se » passent sur elle. C'est ce qui a été ordonné par

(*a*) Dan. IV, v. 10-17.

» ceux qui veillent ; c'eſt la parole & la demande » des Saints, juſqu'à ce que les vivans connoiſſent » que c'eſt le Très-Haut qui a la domination ſur » les royaumes, qui les donne à qui il lui plaît, » & qui établit Roi, quand il veut, le dernier » des hommes «.

SECTION IV. *Hiſtoire des Babyloniens.*

Expliqué.

Après avoir inutilement communiqué ce ſonge à ſes Sages, à ſes Aſtronomes & à ſes Chaldéens, Nabuchodonoſor en fit part enfin à Daniel (*a*) ou Belſazzar. On a de la peine à comprendre pourquoi, après les preuves de l'habileté de Daniel, & de la puiſſance de ſon Dieu, il ne commença pas par le conſulter, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'il y ait eu en lui quelque dérangement d'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, quand il eut rapporté ſon ſonge à Daniel, dans les termes qu'on vient de lire, ce dernier en fut *conſterné pendant une heure, & les penſées qui lui venoient jetoient le trouble dans ſon eſprit* (*b*). Revenu à lui-même, il ſouhaita que le malheur préſagé n'eût jamais lieu, & demanda à être diſpenſé d'en donner l'explication. Nabuchodonoſor lui commanda de parler ſans déguiſement ni crainte, & reçut de lui l'interprétation ſuivante. Que l'arbre qu'il avoit vu le déſignoit lui-même ; que l'ordre donné par celui qui veille & qui eſt Saint, contre l'arbre, ſignifioit qu'il ſeroit chaſſé de la compagnie des hommes, & deviendroit une bête ſauvage, & reſteroit tel juſqu'à ce qu'il eût compris quelle étoit la puiſſance & l'autorité ſouveraine de Dieu ; enfin, que la tige de l'arbre, qui avoit été laiſſée

(*a*) Dan. IV, v. 9.

(*b*) *Ibid.* v. 19.

Section IV. *Histoire des Babyloniens.*

en terre, marquoit qu'il remonteroit sur le trône (*a*). Telle fut l'explication que donna Daniel, & qu'il termina en exhortant le Roi à se répandre en aumônes, & à se concilier la faveur de Dieu par des actes de bienfaisance (*b*). Une sentence si extraordinaire, prononcée par un homme incapable de le tromper, ne paroît pas cependant avoir fait sur lui une impression fort durable; ce qui vint apparemment de ce que le malheur qui venoit de lui être dénoncé, ne suivit pas immédiatement la menace.

Orgueil de Nabuchodonosor, & sa métamorphose.

Vers la fin du douzieme mois, depuis le songe que nous venons de rapporter, Nabuchodonosor se promenant dans son Palais, ou, à ce que d'autres croient (*c*), sur la plus haute terrasse de ses jardins suspendus, fut saisi d'un mouvement d'orgueil à la vue des magnifiques ouvrages qu'il avoit faits, & s'écria : *N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie pour être la demeure royale par le pouvoir de ma force, & pour être la gloire de ma magnificence* (*d*)? Mais ces paroles étoient encore dans sa bouche, qu'une voix se fit entendre à lui du Ciel, disant : *Voici ce qui vous est annoncé, ô Roi Nabuchodonosor! Votre royaume passera en d'autres mains* (*e*). En effet, ce Prince ayant perdu aussi-tôt la raison, vécut dans les campagnes, broutant l'herbe comme les bœufs; à la longue son poil crut comme les *plumes* des aigles, & ses ongles devinrent comme les *griffes* des oiseaux (*f*). Ce sont les propres

(*a*) Dan. IV, v. 20-26.
(*b*) *Ibid.* v. 27.
(*c*) Prideaux, ubi sup.
(*d*) Dan. IV, v. 30.
(*e*) *Ibid.* v. 31.
(*f*) *Ibid.* v. 33.

paroles

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

paroles du Texte, que quelques Savans entendent à la lettre, puisqu'ils supposent qu'ayant perdu l'usage de la raison, il vécut pendant sept années dans les champs & en plein air, comme les animaux (*a*) : mais il y a une grande diversité de sentimens, & sur la métamorphose même, & sur sa durée (*b*).

On assure que durant cet interregne, Evil-Mérodac, fils de Nabuchodonosor, prit en main les rênes du Gouvernement (*c*), & que ce Prince administra si mal, qu'il s'attira l'indignation de son pere. Les sept ans expirés, il le fit mettre dans la même prison où Jéojakim Roi de Juda en avoit passé trente-sept. Ayant contenté ses sujets par ce châtiment exemplaire, & rendu à Dieu l'honneur qui lui appartenoit, en le reconnoissant comme suprême Monarque, d'une maniere publique & solennelle, il vécut encore environ un an, & mourut après en avoir régné quarante-trois.

Année du Déluge 2437. Avant J. C. 562.

L'Ecriture ne marque point les circonstances de sa mort; mais (*d*) on raconte qu'immédiatement avant de mourir, il monta sur son Palais, & que tout à coup inspiré du Ciel, il prononça la prophétie suivante : » O Babyloniens! je vous » prédis un malheur prochain, que ni le destin, » ni notre ancêtre Bélus, ni notre Reine Bel- » tis, ne sauroient détourner. Il viendra un mu- » let Persan, qui, par le secours de vos propres

(*a*) Prideaux, ubi suprà.
(*b*) V. la Note X, p. 17.
(*c*) Hieronym. in Isai. XIV, v. 19.
(*d*) Megasten. ex Abyden. apud Euseb. Præp. Evang. IX, c. 4, p. 456.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

» Dieux, vous imposera un joug cruel; & cette » infortune vous arrivera par un Mede, peuple » que les Assyriens regardent comme leurs plus » fideles amis. Ah! que n'a-t-il été, avant que » de trahir ainsi mon peuple, englouti dans les » abymes de la mer, ou transporté dans quelque » désert inhabité, où, loin des hommes, il ne » vît que des oiseaux de proie, ou des bêtes fé- » roces? Heureux si, avant que ces calamités » enveloppent mon peuple, je pouvois finir mes » jours «! En prononçant ces derniers mots, il disparut aux yeux des hommes, comme avoit fait Sémiramis.

Evil-Mérodac.

Ce Monarque eut pour successeur Evil-Mérodac (*a*), Ilvoradam, Ebidan-Mérodac, Evil-Maluruch (*b*), &, ce qui est le plus vraisemblable, Belsazzar. Il y a beaucoup d'apparence que ce Prince a été, suivant Daniel, le dernier Roi de Babylone: mais avant d'entrer dans cette discussion, examinons ce qu'il peut avoir fait pendant le temps qu'il gouverna pour son pere; ce qui lui attira dans la suite l'indignation de Nabuchodonosor, & ce qui fut peut-être la cause qui engagea les Medes & les Perses à envahir l'Assyrie. Dans le temps que son pere étoit privé de sa maison, ce Prince, qui étoit sur le point d'épouser Nitocris (*c*), tant célébrée par Hérodote, eut envie de faire une partie de chasse vers les frontieres de la Médie, où il y avoit une prodigieuse quantité de gibier. Depuis quelque temps la paix régnoit entre les Medes & les

(*a*) Jerem. LII, v. 31.

(*b*) Megasth. ubi suprà.

(*c*) Usser. Annal. ad Ann. Mundi 3421.

Aſſyriens. Il ſe mit en chemin avec un petit nombre de gens de guerre, tant cavalerie qu'infanterie, armés à la légere, & vraiſemblablement équipés en chaſſeurs. Arrivé ſur les frontieres, il s'arrêta dans le voiſinage de quelques places, où il y avoit des troupes en garniſon. Il paſſa la nuit dans cet endroit, réſolu de prendre le divertiſſement de la chaſſe le lendemain : mais quelques nouvelles troupes étant arrivées ſur ces entrefaites, pour relever celles des garniſons, il s'imagina que ce renfort, joint aux hommes qu'il avoit emmenés, ſuffiroient pour épouvanter les Medes, & crut par ſes exploits ſe faire bien plus d'honneur que par une vaine partie de chaſſe. Il goûta cette folle idée, & ſe mit le lendemain à la pointe du jour en marche avec ſa cavalerie vers quelques-unes des places frontieres des Medes, laiſſant ſon infanterie pour garder celles de ſon propre pays. Arrivé où il prétendoit aller, il s'arrête, & ayant fait camper autour de lui l'élite de ſes troupes, pour tenir mieux en bride les garniſons des Medes & empêcher leurs ſorties, il envoya le reſte de ſa troupe piller le pays. Le Roi des Medes, informé de l'incurſion que le fils du Roi d'Aſſyrie venoit de faire dans ſon royaume, alla au devant de lui avec les troupes dont il étoit ordinairement accompagné, jointes à celles que ſon fils put lui mener dans une occaſion auſſi imprévue. Son armée fut encore renforcée par un nouveau corps, dans lequel ſe trouva Cyrus, qui pouvoit avoir alors ſeize ans, & qui commença à ſe faire connoître dans cette expédition. Les partis qu'Evil-Mérodac avoit détachés, eurent à ſoutenir la premiere attaque des Medes, qui

Section IV. *Histoire des Babyloniens.*

désirent ensuite l'armée même, & poursuivirent les Babyloniens fugitifs jusque sur leurs propres frontieres (*a*). Telles furent les suites d'une entreprise aussi téméraire qu'injuste (*b*), qui doit avoir irrité son pere contre lui, & attiré l'inimitié des Medes & des Perses, qui aboutit à la ruine de Babylone. Il se peut, d'un autre côté, que Nabuchodonosor, prévoyant les conséquences de cette affaire, ait fait mettre son fils en prison, & prononcé l'exclamation prophétique que nous avons rapportée.

Ce fils, qui, s'il a fait ce qu'on lui attribue, méritoit à juste titre le nom de *Mérodac l'insensé*, conçut dans sa prison tant d'affection pour Jéojakim Roi de Juda, qu'étant parvenu au trône après la mort de son pere, il lui rendit la liberté, & le traita avec tous les égards dus au rang qu'il avoit occupé autrefois (*c*). Tout ce que nous savons encore de certain de lui, c'est que, s'étant abandonné de plus en plus à sa paresse & à son mauvais naturel, il devint insupportable à ses sujets, & qu'après un regne très-court, il fut tué en trahison par Nérigliffar, mari de sa sœur (*d*).

Nérigliffar.

Année du Déluge 2439. Avant J. C. 560.

Nérigliffar, Nériglissoroor, Nérikassolassarus, ou, suivant nous, Darius le Mede, qui nous est représenté comme un des principaux conjurés qui

(*a*) Xenoph.

(*b*) Si c'étoit Nitocris qu'il devoit épouser, & que cette Princesse ait été originaire de Médie, on ne comprend rien aux hostilités dont il s'agit. Nous aurons occasion de revenir à cet article.

(*c*) 2 Reg. XXV, v. 27. Joseph & al. 30. Jerem. LII, v. 31, 34.

(*d*) V. la Note XI, p. 20.

en vouloient à la vie d'Evil-Mérodac (*a*), s'empara du trône : il est probable que ce fut lui (car le nom du Prince n'est point marqué) dont il est dit qu'il tâcha de se fortifier par des alliances, afin d'être en état de tenir tête aux Medes, qui commençoient à menacer Babylone. Ce Roi, à en juger par le portrait qu'on en fait (*b*), doit avoir été un conquérant, & s'être rendu maître de la Syrie, de l'Hircanie & de l'Arabie. Le même Auteur rapporte qu'il étoit actuellement en guerre avec les Bactriens, quand Astyages le Mede vint à mourir, & qu'à cette occasion les Perses & les Medes commencerent à craindre qu'il ne tournât ses armes contre eux. Nériglissar, persuadé que s'il pouvoit dompter les Medes, les autres peuples ne tiendroient pas devant lui, envoya des Ambassadeurs à Crésus Roi de Lydie, en Cappadoce, en Phrygie, en Carie, en Paphlagonie, aux Indes, & en Cilicie, pour en tirer du secours. Il tâcha de rendre les Princes de ces pays jaloux de la puissance des Medes & des Perses, & fit valoir particuliérement les liaisons étroites qu'il y avoit entre leurs maisons. L'effet de ces différentes ambassades fut, que les uns se laisserent persuader par ses raisons, & les autres par ses présens & par ses promesses (*c*). Par ce que notre Auteur dit ici de ce Roi, & en particulier de ses conquêtes, on seroit presque tenté de croire qu'il a eu en vue Nabokolassar ou Nabuchodonosor, sur-tout en voyant qu'il le fait contemporain d'Astyages

(*a*) Berof. apud Joseph. Antiq. l. X, c. 12.

(*b*) Xenoph. Cyrop. l. II.

(*c*) *Idem, ibid.*

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

le Mede. Quant à la liaison entre les Medes & les Perses, fondée sur des mariages, elle étoit aussi étroite entre les Babyloniens & les Medes; car Nabuchodonosor avoit épousé une femme originaire de Médie; & il est très-probable que Nériglissar, qui avoit épousé une fille de Nabuchodonosor, ait été Mede aussi: en un mot, les Medes & les Babyloniens paroissent avoir été aussi fortement liés ensemble par des mariages, qu'aucuns peuples qu'il y eût alors sur la terre.

Notre Auteur (*a*) n'a pas été exact, & il y a même lieu de douter s'il a prétendu dans cette occasion écrire un Roman ou une Histoire; il a cependant bâti sur quelque vérité, si l'on considere les circonstances où se trouvoit Nériglissar. Après avoir usurpé le trône, il étoit naturel qu'il se fortifiât par des alliances étrangeres; mais cette précaution ne convient pas à un Conquérant au milieu de sa plus grande prospérité, comme notre Auteur le représente (*b*): quoique Nériglissar fût du sang royal des Medes, il a pu douter que les Medes voulussent le laisser en possession de l'Empire Babylonien, & dans cette idée il a dû naturellement prendre des mesures pour sa propre sûreté.

Quoi qu'il en soit, il est clair que quand ce Prince s'empara du trône de Babylone, l'Empire même étoit dans un état de décadence, & menacé par les Medes & les Perses: ainsi il lui falloit certainement quelque secours étranger: c'est ainsi que Nabuchodonosor, quand il vit son pays

---

(*a*) *Ibid.*

(*b*) *Ibid.*

menacé d'une invasion des Medes, ordonna à tous les peuples de venir à son secours : conduite que Ctésias attribue à son Sardanapale, & qui peut servir d'éclaircissement à ce que nous trouvons içi sur l'embarras où Nériglissar doit avoir été, quand il fut monté sur le trône : mais celui-ci n'ordonne pas comme les autres; il sollicite du secours, & il emploie, pour l'obtenir, des promesses & des présens.

Armée qu'il rassemble.

On prétend que l'armée que Nériglissar trouva le moyen de rassembler, étoit composée des troupes suivantes. Crésus, Roi de Lydie, vint avec dix mille hommes de cavalerie, & plus de quarante mille fantassins. Artamas, Roi de la Grande-Phrygie, amena le même nombre de fantassins, la plupart armés de piques, & huit mille cavaliers. Aribeus, Roi de Cappadoce, amena six mille hommes de cavalerie, & trente mille d'infanterie, la plupart archers. Maragdas l'Arabe, vint avec dix mille cavaliers, deux cents chariots, & un grand nombre de frondeurs (*a*). Tels furent les alliés de Nériglissar, & les secours que chacun d'eux fournit. Mais il ne faut pas trop se fier à l'exactitude de ces différens calculs : celui à qui nous les devons, ne les sut que par oui-dire, & dans une conversation entre Cyaxare & Cyrus.

Pour Nériglissar, cet heureux conquérant, à en croire notre Auteur, l'armée qu'il mit lui-même en campagne ne fut pas fort considérable, quoique la guerre le regardât personnellement; il n'amena que vingt mille hommes de cavalerie,

(*a*) Xenoph. ubi suprà.

SECTION IV.
Histoire des Babyloniens.

deux cents chariots, & de l'infanterie à proportion (*a*). On ne sait pas si quelques autres troupes se joignirent à celles des confédérés; mais il semble que les Cariens, les Ciliciens, les Paphlagoniens, & quelques autres, s'en soient séparés. La même chose arriva à Chyniladan l'Assyrien; les différens peuples qu'il appela à son secours, l'abandonnerent à son besoin; l'armée des Medes & des Perses n'alloit qu'à un tiers de celle du Roi de Babylone, avant que Tigrane l'Arménien fût venu avec un renfort considérable. Au milieu de ces grands préparatifs, on vit arriver de l'Inde quelques Ambassadeurs chargés de s'informer des causes de la rupture, & d'offrir leur médiation, avec ordre de déclarer, en cas qu'on la refusât, qu'ils prenoient le parti de celui qui auroit la justice de son côté (*b*).

Guerre de Nérigliffar contre les Medes & les Perses. Chaldéens, voisins de l'Arménie.

On ignore quel fut le résultat de cette ambassade: ce qu'il y a de certain, c'est que la guerre commença au désavantage de Nérigliffar. Cyrus soumit les Chaldéens dans leur pays de montagnes, d'où ils avoient coutume de faire des incursions dans l'Arménie (*c*). Ces Chaldéens, comme Xénophon les nomme, doivent avoir été les Assyriens proprement dits, qui pourroient bien avoir été autrefois désignés par ce nom; car les Chaldéens, proprement dits, étoient trop éloignés de l'Arménie pour y faire des incursions. Nous ne saurions assurer si notre Auteur s'est trompé en cette occasion; mais nous le pensons:

(*a*) Xenoph. Cyropæd. l. II.

(*b*) Xenoph. ubi supr.

(*c*) *Ibid.*

quoi qu'il en ſoit, ces Chaldéens étoient, ſuivant Xénophon, un peuple diſtingué par ſa valeur, encore qu'ils n'euſſent pour toutes armes qu'un bouclier d'oſier & deux javelots. Ils furent charmés de faire la guerre dans un pays étranger, étant belliqueux & pauvre. Cependant Cyrus les dompta, & les contraignit à faire la paix avec les Arméniens leurs voiſins, de façon que les deux peuples n'en formerent plus qu'un ſeul dans la ſuite (*a*).

Bataille entre les Babyloniens & les Medes.

Les deux armées étant en préſence, les Babyloniens, commandés par Nérigliſſar, occuperent un camp où ils ſe retrancherent, pendant que les Medes & les Perſes ne ſe couvrirent que de quelques villages & collines. Ils paſſerent les uns & les autres quelques jours dans cette ſituation. Enfin les Babyloniens abandonnerent les premiers leurs retranchemens, & s'avancerent en ordre de bataille, animés par Nérigliſſar, qui les exhorta à ſe conduire en gens de cœur dans une occaſion d'où dépendoient leur honneur & leur vie. Cependant ils furent honteuſement défaits, & pourſuivis juſqu'à leurs retranchemens, d'où ils n'eurent pas même le courage de tirer une ſeule fleche contre les Medes & les Perſes, qui, conduits par Cyrus, les inſultoient par de piquantes railleries pendant leur fuite. La frayeur des Babyloniens fut telle, que ne ſe croyant pas en ſûreté dans leurs retranchemens, quand ils virent que les vainqueurs paroiſſoient diſpoſés à les attaquer, ils abandonnerent leurs femmes & leurs enfans, dont on peut ſe figurer la conſternation & la

(*a*) Xenoph. ubi ſupr.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Mort de Nérigliſſar.

douleur. Quand les Rois alliés eurent appris cette défaite, ils ſe hâterent de repouſſer les Perſes, avec l'élite du monde qui leur reſtoit; ce qui leur réuſſit au point que Cyrus fut obligé de ſe retirer, & d'aller camper à quelque diſtance de là : mais Nérigliſſar ne vécut pas aſſez long-temps pour voir les ſuites de cette guerre. Il fut tué dans la bataille, & laiſſa ſes alliés fort embarraſſés de ſe retirer de ce mauvais pas : enfin, le réſultat des délibérations de Créſus, & des autres Chefs de l'armée, fut de ſe retirer comme ils pourroient, & d'abandonner leur camp à Cyrus (*a*).

Laboroſoarchod.

Année du Déluge 2443. Avant J. C. 556.

Nérigliſſar eut pour ſucceſſeur ſon fils Laboroſoarchod (*b*), Labaſſoarask (*c*), ou Chabaeſſoarach (*d*). Quelques Auteurs ſuppoſent que ce Prince a été le même que Nabonadius ou Belſazzar, & le dernier Roi de Babylone; mais ce ſentiment eſt combattu par ce qui eſt dit expreſſément de lui, qu'il parvint au trône fort jeune, & qu'ayant montré de bonne heure de très-mauvaiſes inclinations, il fut maſſacré comme indigne de vivre & de régner; il ne régna que neuf mois (*e*); voilà pourquoi on ne trouve pas ſon nom dans la liſte.

On ſuppoſe (*f*) que le ſouvenir de quelques-uns des crimes de ce Roi nous a été conſervé par Xénophon (*g*). Suivant cet Hiſtorien, il traita

(*a*) Xenoph. ubi ſupr. V. la Note XII, p. 21.

(*b*) Beroſ. apud Joſeph. Antiq. l. X, c. 11.

(*c*) Abyden. apud Euſeb. Præp. Evang. l. IX, c. 41.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) *Ibid.*

(*f*) Prideaux Connect. of the Old and New Teſt.

(*g*) Xenoph. Cyropæd. l. IV, V.

Gobryas & Gadates, deux Seigneurs Babyloniens, d'une maniere si cruelle, que, pour s'en venger, ils contribuerent eux-mêmes à bouleverser l'Empire. Il fit tuer le fils du premier dans une partie de chasse où il l'avoit invité, sans autre raison que l'adresse de ce jeune homme à percer de son dard une bête sauvage qu'il avoit lui-même manquée; il fit mutiler le second, parce qu'une de ses concubines lui en avoit parlé comme d'un homme bien fait (*a*). De pareils actes de violence commis sur des personnes de ce rang, les firent passer, avec les Provinces qu'ils gouvernoient, dans le parti de Cyrus (*b*).

Nabonadius, qui avoit été le principal auteur du meurtre de Laborosoarchod, étoit Babylonien, à ce qu'on prétend (*c*) : ainsi ce qu'on a débité sur la prétendue indignité de ce malheureux Prince, pourroit n'être qu'une pure calomnie. Son plus grand crime fut peut-être d'être le fils d'un étranger qui avoit usurpé le trône; & comme il étoit encore enfant, ou peu en état de se défendre, on n'a pas eu grande peine à se défaire de lui, & moins encore à trouver des prétextes pour justifier cette action. D'ailleurs, cette cruauté n'a rien d'étonnant dans un homme qui étoit fils d'Evil-Mérodac, & petit-fils du grand Nabuchodonosor, qui avoit des prétentions au trône, & qui pouvoit croire qu'il étoit de son devoir de profiter de cette occasion pour rendre à sa maison son ancien lustre. N'oublions

(*a*) Xenoph. Cyropœd. l. IV & V.

(*b*) Prideaux, ubi supr.

(*c*) Abyden. ubi supr.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

pas qu'il doit avoir été le fils de la fameuse Nitocris, rivale de Sémiramis même en ambition. Si cela est ainsi, cette prétendue Princesse n'aura pu supporter un état de dépendance, pendant que le fils d'un usurpateur occupoit le trône au préjudice de son propre fils. Telles furent les causes qui firent revenir le sceptre entre les mains d'un Prince de l'ancienne maison Assyrienne ou Babylonienne.

Nabonadius.

Année du Déluge 2444. Avant J. C. 555.

Ce Prince est aussi désigné par les noms de *Nabondius*, de *Labynétus*, ou *Labyntius* (*a*), de *Nabannidochus* (*b*), de *Naboandel* (*c*), de *Belsazzar*, & de *Darius le Mede*. Il ne jouit pas de l'Empire; car dès le commencement de son regne, Cyrus qui haïssoit mortellement les Babyloniens, & qui étoit au plus haut degré de sa prospérité, livra plus d'une fois bataille à lui & à ses alliés. Nous ne trouvons nulle part le détail de ces batailles : ce qu'il y a de sûr, c'est que Nabonadius semble avoir été le Prince le plus puissant de son temps, & que Cyrus jugea à propos de se fortifier par la conquête de tous les royaumes voisins, avant que d'entreprendre la destruction de l'Empire Babylonien.

On ne peut assigner le vrai caractere de Nabonadius. L'administration des affaires fut, suivant quelques-uns (*d*), entre les mains de sa mere.

(*a*) Herodot. l. I, c. 188.

(*b*) Megasth. apud Euseb. Præp. Evang. l. IX, c. 41.

(*c*) Jos. Ant. l. X, c. 12.

(*d*) Hérodote & ceux qui le suivent.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

Nitocris.

C'est à elle qu'on fait honneur de toutes les mesures qui furent prises pour défendre le royaume. Son nom étoit *Nitocris* (*a*); elle étoit Mede d'origine, à ce qu'on suppose (*b*), & veuve d'Evil-Mérodac. Cette femme courageuse & habile prévit non seulement l'orage qui se formoit, mais songea aussi à le conjurer, & fortifia si bien la ville de Babylone, qu'elle fut à couvert de toute insulte : c'est dans ce sens, & sous son regne, que Babylone fut entourée de murailles du côté du fleuve (*c*); & il est évident, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'elle acheva ce que Nabuchodonosor avoit commencé. C'est ainsi qu'Hérodote lui attribue non seulement d'avoir fait construire des murailles le long des bords du fleuve, pour empêcher l'ennemi d'aborder de l'un ou de l'autre côté, mais aussi d'avoir creusé le lac, & fait d'autres ouvrages dont Nabuchodonosor passe pour être l'auteur, & en particulier d'avoir bâti le pont qui avoit manqué à Babylone jusqu'alors (*d*).

Pendant que Nitocris s'occupoit à prendre les mesures nécessaires pour la sûreté de la Capitale du royaume, son fils Nabonadius, à ce qu'il paroît, insensible au péril qui le menaçoit, s'abandonnoit à la paresse & aux plaisirs. La mémoire de cette grande Reine a été conservée par cette singuliere inscription gravée sur son tombeau, &

(*a*) Herodot. l. I, c. 185.
(*b*) Usser. Annal. ad A. M. 3421.
(*c*) Beros. apud Euseb. Joseph. ubi supr. Herodot. ubi suprà.
(*d*) Herodot. l. I, c. 186.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

qu'elle avoit elle-même composée : *Si quelque Roi de Babylone se trouve un jour avoir besoin d'argent, il n'a qu'à ouvrir ce tombeau, & y prendre la somme dont il aura besoin ; mais s'il n'a pas besoin d'argent, qu'il n'en fasse rien, ou bien il s'en repentira.* On assure qu'il ne fut point touché au tombeau ni à l'inscription, qui étoient au haut d'une des principales portes de la ville, avant le regne de Darius, qui, considérant que la porte n'étoit d'aucun usage, parce que personne ne vouloit passer au dessous d'un corps mort, & séduit par l'espérance de trouver quelque immense trésor, ouvrit le tombeau; mais au lieu de ce qu'il cherchoit, il ne trouva qu'un cadavre, & cette autre inscription : *Si tu n'avois pas été d'une avarice insatiable, & avide du gain le plus sordide, tu n'aurois jamais violé l'asile des morts* (a).

(a) Plutarque (in Αποφθεγματ. p. 173.) fait mention du tombeau & de l'inscription, comme ayant rapport à Sémiramis. On raconte un fait pareil de Xerxès, qui, ayant ouvert le sépulcre de Bel, n'y trouva qu'un vase de verre presque rempli d'huile, dans lequel nageoit un corps mort. Tout auprès, il y avoit sur une petite colonne une inscription, qui marquoit que celui qui ouvriroit ce sépulcre s'en repentiroit, s'il ne remplissoit pas le vaisseau d'huile. Xerxès ayant essayé la chose, mais n'en pouvant venir à bout, se retira tout triste, & éprouva la vérité de la menace dans son expédition contre la Grece. (1) D'autres ont dit que quand Darius eut ouvert le tombeau de Sémiramis, il en sortit un air infecté qui fit périr la troisieme partie du genre humain. Fictions ridicules !

(1) V. Purch. Pilgr. part. I, c. 12, p. 63.

C'eſt ſous le fils de Nitocris que finit l'Empire Babylonien (*a*).

Si les circonſtances de la deſtruction de Ninive ſont obſcures, celles de la ruine de Babylone ne le ſont guere moins. Tout ce qu'on ſait de poſitif ſur cette derniere ville, c'eſt qu'elle fut détruite par Cyrus : ainſi nous nous bornerons, 1°. à rapporter ce que les Ecrivains profanes racontent de Nabonadius ; 2°. à rechercher s'il a été le Belſazzar de Daniel, ou non.

Deſtruction de Babylone, ſelon Hérodote.

S'il faut en croire Hérodote (*b*), Nabonadius, qu'il nomme Labinétus, doit avoir été un Prince puiſſant, que les Perſes & les Medes n'avoient pas encore attaqué, & qui étoit tellement conſidéré de ces derniers, qu'il fut choiſi pour être arbitre entre eux & les Lydiens, ce qui eſt oppoſé à ce que Xénophon rapporte. Suivant cet Hiſtorien, la guerre dura, ſans aucun intervalle de paix, depuis le regne de Nérigliſſar, juſqu'au dernier jour de la Monarchie Babylonienne. Cette circonſtance bien peſée, a fait conclure que, quoiqu'Hérodote paroiſſe faire mention de celui qui termina les différends des Medes & des Lydiens, comme étant le dernier Roi de Babylone, il ne peut cependant avoir eu en vue que le grand Nabuchodonoſor, le ſeul des Rois Babyloniens aſſez reſpectable pour être honoré de cette médiation.

Hérodote parle d'un certain Labinétus, qu'il nomme en deux endroits Roi des Babyloniens, & d'un Labynitus, qu'il nomme Empereur d'Aſ-

(*a*) Hérodot. L. II, c. 187. (*b*) *Ibid.* c. 188.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

ſyrie, & rapporte que ſon nom étoit dérivé de celui de ſon pere. Ce fut, ſuivant lui, ſous ce Labynitus que Babylone fut priſe par Cyrus; en cela il ne ſeroit pas impoſſible qu'un Labynétus, Roi de Babylone, eût fait la paix entre les Medes & les Lydiens : nous ſoumettons le tout au jugement des Lecteurs.

Ce Labynétus étant informé que Cyrus étoit en chemin pour aſſiéger la ville de Babylone, marcha avec une grande armée à ſa rencontre. Il fut défait, & les Babyloniens s'en retournerent dans leur ville, où ils ſe crurent en parfaite sûreté, ſe fiant à ſa force, & ſur la grande quantité de vivres dont elle étoit pourvue : mais un jour qu'ils célébroient une grande fête avec autant de joie & de tranquillité que s'ils n'avoient pas eu d'ennemis à leurs portes, les Perſes, après avoir fait écouler les eaux du fleuve dans le lac, monterent ſur les ouvrages qui couvroient les quais de la ville, & ſe rendirent maîtres de Babylone (*a*).

Priſe de Babylone, ſuivant Béroſe & Mégaſthene.

D'autres Ecrivains (*b*) atteſtent que ce dernier Roi ne ſe retira pas en perſonne à Babylone, mais qu'il ſe rendit à Borſippa, où étant aſſiégé par Cyrus, il ſe rendit à ce vainqueur, qui le traita avec bonté, & l'envoya, à ce qu'il ſemble, en qualité de Vice-Roi en Caramanie, où il paſſa le reſte de ſes jours. Ainſi fut priſe Babylone; & telle fut la deſtinée de ſon dernier Roi, après un regne de dix-ſept ans, ſuivant les

(*a*) Herodot. l. I, c. 191.

(*b*) Beroſ. Megaſth. Abyden. ubi ſuprà.

Auteurs

SECTION IV.

Histoire des Babyloniens.

Prise de Babylone, suivant Xénophon.

Auteurs profanes : mais leur témoignage dans cette occasion s'accorde si peu avec celui de l'Ecriture, que nous croyons devoir le rejeter.

Mais quand même l'autorité de ces Ecrivains seroit plus respectable, elle seroit en partie combattue par celle de Xénophon (*a*). Suivant lui, ce Prince perdit toutes les places importantes de son pays dans une longue guerre qu'il eut avec Cyrus, malgré tous les secours étrangers qu'il put obtenir des Egyptiens, des Grecs, des Thraces, & d'autres peuples de l'Asie mineure. Il avoit fait Crésus Général de ces troupes auxiliaires, avec ordre d'envahir la Médie : mais Crésus ayant été entiérement défait, & tout le pays étant ravagé ou soumis, il ne restoit plus que Babylone seule qui fît tête au vainqueur, & qui enfin fût assiégée par Cyrus. Le Roi de Babylone marcha au devant de ce Conquérant, pour lui livrer bataille ; mais il fut défait, & obligé de se retirer dans sa Capitale. La place sembloit imprenable par les murs dont elle étoit entourée, par le nombre prodigieux de ses défenseurs, par l'immense provision de vivres qui auroient suffi pour un siége de vingt ans. Il n'en dura cependant que deux, au bout desquels on fit écouler le fleuve dans le lac, & garder par un corps de troupes l'endroit où l'Euphrate entroit dans la ville, & celui par où il en sortoit. Ces Corps étoient commandés par les Babyloniens Gobrias & Gadates, qui, s'appercevant à minuit que l'Euphrate étoit à sec, entrerent dans le lit du

(*a*) Xenoph. Cyropœd. l. VII.

SECTION IV. *Histoire des Babyloniens.*

fleuve; & ayant trouvé ouvertes les portes qui donnoient sur le fleuve, & qu'on fermoit toujours la nuit, excepté dans des temps de fêtes, prirent la route du Palais, & massacrerent les gardes. On ouvrit le Palais, pour savoir la cause de ce désordre : ils y entrerent brusquement, & tuerent le Roi, qui périt en combattant avec courage (*a*).

Prise de Babylone, d'après Daniel.

Telle fut la fin de ce Prince, s'il est vrai qu'il ait été le même que Belsazzar. Comme il donnoit un festin à mille de ses Nobles, & qu'il profanoit les vases qui avoient été enlevés du Temple de Jérusalem, on vit les doigts d'une main tracer sur la muraille quelques caracteres inconnus à tous ceux qui étoient présens. Le Roi fut si épouvanté à cette vue, que ses genoux se heurterent l'un contre l'autre (*b*). Il fit appeler ses Astrologues, ses Chaldéens & ses Devins, & promit que celui qui liroit ce qui venoit d'être écrit, & lui en donneroit l'explication, seroit vêtu d'écarlate, porteroit une chaîne d'or au col, & seroit le troisieme après lui dans son royaume (*c*) : mais aucun d'eux n'ayant pu en venir à bout (*d*), la Reine, qu'on suppose être Nitocris (*e*), informa le Roi de l'habileté de Daniel, & de l'estime que son pere avoit eue pour lui. Daniel mandé, commença par rap-

(*a*) Xenoph. *ibid.*
(*b*) Dan. V, v. 1, 6.
(*c*) Prideaux, ubi sup.
(*d*) On suppose que c'étoient des caracteres Samaritains, & par-là inconnus aux Chaldéens (1).
(*e*) Dan. V, v. 25.

(1) Prideaux ubi suprà.

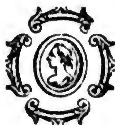
peler à Belsazzar ce qu'avoit été son pere, & ce qui lui étoit arrivé; ensuite il lui reprocha son orgueil & la profanation des vases sacrés; & lui déclara que les caracteres tracés sur la muraille étoient : *Mene Mene tekel upharsin* (a) : *Dieu a calculé ton regne, & l'a mis à fin; tu as été pesé dans la balance, & tu as été trouvé léger; ton royaume a été divisé & donné aux Medes & aux Perses* (b). Malgré la sévérité de cette sentence, Belsazzar tint parole à Daniel, qui reçut les présens promis (c). Cette même nuit, Belsazzar, Roi de Chaldéens, fut tué; & Darius le Mede, âgé d'environ soixante-deux ans, s'empara du royaume (d).

Telle fut Babylone, & telle fut sa fin. Il paroît que la Monarchie Assyrienne, tant à Ninive qu'à Babylone ensuite, n'a jamais été long-temps fort étendue, & qu'elle a plutôt cherché à affermir son Empire, qu'elle n'y a réussi; car, à l'exception de Nabuchodonosor, aucun des Rois, depuis Pul jusqu'à Nabonadius, n'a pu se vanter d'avoir rien fait de semblable aux conquêtes attribuées à Sémiramis. Après le Monarque, la seconde place de Conquérant appartient à Esar-haddon;

(a) *Ibid.* v. 26, 28.
(b) *Ibid.* v. 29.
(c) *Ibid.* v. 30.
(d) *Ibid.* VI, v. 1. Ce fut la premiere année du regne de Belsazzar, que Daniel eut la vision des quatre animaux, dont nous parlerons dans la suite (1); & la troisieme du même regne, qu'il eut celle du belier & du bouc (2). Sous le regne de Darius le Mede, Daniel fut jeté dans la fosse aux lions (3). Nous parlerons ailleurs de ces événemens. V. la Note XIII, p. 23.

(1) Dan. VII. (2) *Ibid.* VIII. (3) *Ibid.* VI.

mais il mourut dans le temps qu'il venoit de remporter de grands avantages dans l'occident. Les autres Souverains de cet Empire ont été malheureux. Quelques - uns ont pris beaucoup de peine, & se sont exposés à de grands dangers, pour envahir les pays de leurs voisins sans succès ; d'autres, par leur négligence, ont vu se révolter contre eux les peuples que leurs ancêtres avoient tenus sous le joug ; d'autres enfin ont été vaincus, pris, ou tués par leurs ennemis ; en un mot, le sort des Monarchies Assyrienne & Babylonienne a été celui que doivent éprouver tôt ou tard toutes les Monarchies universelles : elles ne peuvent manquer d'avoir autant d'ennemis que de sujets.



CHAPITRE X.

HISTOIRE DES MEDES

SECTION I.

Description de la Médie.

SECTION I. *Histoire des Medes.*

IL paroît que Madai, troisieme fils de Japhet, donna son nom à la Médie. L'Ecriture désigne les Medes par le nom de *Madai* (*a*). Cet Empire autrefois si puissant, étoit borné, suivant Ptolomée, au Septentrion, par la mer Caspienne; au Midi, par la Perse proprement dite, par la Susiane & par l'Assyrie; à l'Orient, par la Parthie & l'Hyrcanie; & à l'Occident, par l'Arménie

(*a*) Dan. V, v. 28. VI, v. 8, 12, 15. VIII. v. 20. Esth. I, v. 3, 14, 18, 19. X. v. 2. Parmi les Auteurs profanes, quelques-uns font dériver le nom de *Médie*, de Médus, fils de Médée & de Jason : d'autres prétendent que tout le pays doit son nom à une de ses villes appelée *Médie* (1). Sextus Rufus nous apprend que de son temps ce pays étoit connu sous le nom de *Médena* (2); & il s'en trouve qui (3) assurent qu'on l'appeloit aussi *Aria*. Vouloir chercher l'origine de ces différens noms, seroit un travail aussi long qu'inutile.

(1) Strabo. l. II, p. 526.
(2) Ortel. Thes. Geog. ad. vocem *Media*. (3) Ortel. *ibid.*

Section I.
Histoire des Medes.

majeure. Elle étoit anciennement divisée en plusieurs Provinces ; savoir, la Tropatane, la Charomithrene, le Darites, la Marciane, l'Amariace, & la Syro-Médie. Toutes ces Provinces furent dans la suite réduites à deux, dont l'une s'appeloit la *Grande Médie*, & l'autre la *Médie Atropatie*, ou simplement *Atropatene* (*a*). L'Atropatene étoit située entre le mont Taurus & la mer Caspienne. On croit qu'elle tiroit son nom d'Atropatus, qui, étant Gouverneur de cette Province sous le regne de Darius, le dernier Roi de Perse, refusa de se soumettre à Alexandre le Grand, & profita de la chute de l'Empire Persan, pour s'emparer de la Province dont il devint Souverain ; il la transmit à ses descendans, qui y régnerent jusqu'au temps de Strabon (*b*).

L'Atropatene étoit un pays froid & stérile. Salmanazar, après avoir fait la conquête du royaume d'Israël, fit transporter un grand nombre de ses habitans dans cette Province. Les villes les plus importantes de cette partie de la Médie, étoient Gaza ou Gazæ, la capitale de la Province, & située, suivant Pline, dans une grande plaine entre Ecbatane & Artaxate ; elle étoit également éloignée de ces deux villes : Sanina située entre l'Araxe & le Cambyse, Fazina entre le Cambyse & le Cyrus, & Cyropolis entre le Cyrus & l'Amardus. Les Caduſiens & les Caspiens, race barbare & inhumaine descendue des Scythes, habitoient cette étendue de pays.

La grande Médie étoit bornée par la Perside,

(*a*) Strab. l. II, p. 360 & 363.
(*b*) *Ibid.* p. 523.

la Parthie, l'Hyrcanie, la mer d'Hyrcanie, & l'Atropatene. Les villes les plus considérables dans cette partie de la Médie, étoient Ecbatane, Laodicée, Apamée, Ragnès, Arsacie, &c..... Ecbatane, la capitale de toute la Médie, & le siége des Monarques Medes ou Perses, fut bâtie par Dejocès, le premier Roi des Medes, après que les habitans eurent secoué le joug des Assyriens (*a*). Les Anciens, & sur-tout Hérodote, ont célébré dans leurs Ecrits les murs de cette ville (*b*); il y en avoit sept, tous bâtis en rond, dont le second surpassoit le premier de la hauteur de ses creneaux, & ainsi des autres. Le terrein, qui s'élevoit par degrés, aidoit à donner cette proportion aux murailles : peut-être en avoit-il fait naître l'idée. Le Palais royal & le trésor étoient dans ce cercle intérieur. Le premier de ces murs avoit une circonférence égale à celle de la ville d'Athenes. Ses creneaux étoient blancs; ceux du second, noirs; ceux du troisieme, couleur de pourpre; ceux du quatrieme, bleus; ceux du cinquieme, orangés; & ceux des deux murs intérieurs, argentés & dorés, étant destinés plus particuliérement à la sûreté du Monarque (*c*). Il faut avouer que cette description d'Hérodote paroît moins historique que romanesque : il est certain cependant qu'Ecbatane étoit une grande & puissante ville, qui ne cédoit peut-être la supériorité ni à Ninive, ni à Babylone. Les murailles de cette capitale étoient hautes de soixante-dix coudées, & larges de cinquante; les tours qui étoient aux portes avoient cent cou-

(*a*) Herod. l. I, c. 98. (*b*) *Ibid.* (*c*) *Ibid.*

SECTION I. *Histoire des Medes.*

dées de hauteur, & soixante de largeur à l'endroit des fondemens, & les murailles étoient de pierre de taille de six coudées de long & de trois de large (*a*). Les Anciens ont coutume de nommer cette ville *Ecbatane de Médie*, pour la distinguer d'une autre ville en Syrie du même nom (*b*), où l'infortuné Cambyse mourut, suivant Hérodote (*c*).

(*a*) Judith. l. I, v. 1-4.

(*b*) Herodot. l. III, c. 64. Diodor. l. XIV, c. 13. Plin. l. VI, c. 27. Plutarch. in Alex. p. 704. Tacit. l. XV, c. 31, &c.

(*c*) Pline (1) assure qu'Ecbatane fut bâtie par Seleucus. Il eût évité cette méprise grossiere, s'il avoit consulté Hérodote ou Démosthene (2). Ce dernier appelle cette ville la résidence ordinaire des Monarques Persans. Diodore de Sicile (3) recule la fondation de cette Capitale jusqu'au tems fabuleux de Sémiramis. Il parle de montagnes applanies, de vallées comblées, d'eaux conduites à travers de hauts rochers, & de quelques autres ouvrages étonnans faits par son Héroïne, pour l'embellissement de la ville & la commodité de ses habitans. Cette Capitale étoit située sur un terrein qui alloit en s'élevant, selon Ptolomée & Diodore de Sicile, à la distance d'environ douze stades du mont Orontes, & non au pied du mont Jasanius, vers les confins méridionaux de la Médie & de la Perse, où Ammien Marcellin a jugé à propos de la placer (4). Ce fut dans cette ville que, suivant Josephe, Daniel fit bâtir un superbe Palais, qui dans la suite servit de mausolée aux Rois de Médie. Quelques-unes des poutres, dit cet Auteur, étoient d'argent, & les autres de cedre, mais couvertes de feuilles d'or. Il ne reste plus rien de ce somptueux édifice, ni du Palais magnifique où les Souverains d'Asie avoient coutume de passer l'été. Ceci ne doit point étonner,

(1) Plin. l. VI, c. 14.
(2) Demosth. Philip. 4. p. 100.
(3) Diod. Sicul. l. II, c. 12.
(4) Amm. Marc. l. XXIII, c. 23.

Laodicée, qu'il ne faut point confondre avec d'autres villes de ce nom, fut ainsi appelée d'après la mere de Nicanor, ou d'après la femme d'Antiochus : Strabon la compte au nombre des villes de Médie (*a*), & Pline la place vers les frontieres de la Perse (*b*); Strabon (*c*) joint Apamée à la Médie, & quelquefois au pays des Parthes. Raguès étoit la plus grande ville de la Médie, selon Isidore (*d*); elle fut réparée par Nicanor, qui la nomma *Europus* : c'est sous ce nom qu'elle a été connue de Ptolomée. Dans le Livre de Tobie elle conserve son ancien nom; elle devint dans la suite le séjour des Rois Parthes, qui l'appelerent *Arsace*. Pline le Géographe, Etienne,

---

quand on réfléchit que nos Voyageurs modernes ne sont pas d'accord même sur l'endroit où étoit autrefois Ecbatane. L'opinion de Molet, qui a traduit & commenté Ptolomée, paroît la plus vraisemblable au Chevalier Chardin; savoir, que Tauris est l'ancienne & fameuse Ecbatane (1). Ce sentiment est confirmé par Ortelius, Golnits, Teixéra, André de la Valle..... &c. Josephe (2) prétend que le Palais bâti par ordre de Daniel, étoit encore entier de son temps; mais à présent on ne trouve pas même les ruines d'aucun bâtiment magnifique, ni à Tauris, ni aux environs : car, comme le remarque judicieusement Chardin (3), toutes les ruines qu'on voit dans la banlieue de Tauris, ne consistent qu'en briques, en terres & en cailloux, qui sont des matériaux qu'on n'employoit pas anciennement en Médie à la structure des Palais des Grands. Quelques Ecrivains confondent Ecbatane avec Batana, qui est sûrement la Batina de Ptolomée, que ce Géographe met au nord du mont Orontes, près des bords du Straton.

(*a*) Strab. l. XI, p. 361.
(*b*) Plin. l. VI, c. 26.
(*c*) Str. l. XI, p. 354 & 361.
(*d*) Isidor. p. 361.

---

(1) Chardin. Voyag. en Perse. vol. I, p. 181.
(2) Jos. Ant. l. X.
(3) Chardin. v. 1, p. 181.

SECTION I. *Histoire des Medes.*

Ammien Marcellin, & Isidore parlent de plusieurs autres villes de Médie, comme de Zombis, de Patigran, de Gazaca, de Margasis, &c..... Toutes ces villes avoient été bâties long-temps après par les Macédoniens; c'est pourquoi Strabon les appelle villes Grecques (*a*). Cette partie de la Médie étoit habitée par les Carduques, les Marandiens, les Géliens, les Syro-Medes, les Margasiens, &c....

Montagnes. Les montagnes de ce pays sont, suivant Ptolomée & Strabon (*b*), Choatra, qui sépare la Médie de l'Assyrie, & qui s'étend depuis les monts Gordyens jusqu'aux confins de l'Assyrie & de l'Arménie; le Zagrus, qui sépare la Médie de l'Assyrie du côté de l'orient, & dont la hauteur est de cent coudées, selon Polybe (*c*); Parachoatra, mise par Ptolomée vers les frontieres du côté de la Perse, & par Strabon (*d*) sur les confins de la Médie, de l'Hyrcanie & de la Parthie. Telles sont les limites qui séparent la Médie d'avec les pays adjacens, & qui par cette raison appartiennent également à ceux-ci & à celle-là. Mais l'Orontes, le Jansonius & le Coronus sont proprement des montagnes de Médie, étant situées dans le centre du pays.

Rivieres. Les rivieres les plus remarquables sont, suivant Ptolomée & Strabon, l'Amardus, le Cyrus, & le Cambyse : mais comme ces rivieres se déchargent dans la mer Caspienne, à l'endroit le plus méridional de cette mer, elles doivent avoir appartenu aux Provinces de Ghilan &

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.* p. 363.
(*c*) Polyb. l. V, c. 44.
(*d*) Strab. ubi sup.

de Mazandaran, comme on les appelle aujourd'hui. Elles ne faisoient donc point partie de la Médie proprement dite, & telle que les Anciens l'ont décrite.

Ils ont commis une grande erreur en voulant marquer la situation des Portes Caspiennes, nommées par les Latins, *Portæ Caspiæ, claustra Caspia, & Pylæ Caspiæ.* Ptolomée, Strabon, Arrien, Isidore, Characene & Denys Périégete (*a*) les placent vers les confins de la Médie & de la Parthie, ou vers les frontiers orientales de la Médie : mais Pline, désapprouvant cette situation, les transporte d'un autre côté ; & après avoir été quelque temps sans savoir où déposer un fardeau si pesant, il le laisse enfin tomber vers les bornes qui séparent l'Arménie de la Médie, c'est-à-dire, vers les frontieres occidentales de la Médie (*b*). Suétone (*c*) & Tacite (*d*) les confondent avec les *Portes d'Ibérie*, qui sont un passage étroit à travers les montagnes qui séparent l'Ibérie de la Sarmatie. Quelques-uns de nos Géographes modernes les placent dans la Médie Atropatienne, entre les montagnes & la mer Caspienne, les confondant avec ce que les habitans du pays appellent présentement *Demir-can* ou *Porte de fer*, passage étroit de la Tartarie dans la Perse.

Terroir.

Les parties septentrionales de la Médie, situées entre les montagnes Caspiennes & la mer, sont

(*a*) Strab. l. XI, p. 361. Arrian. l. III. Isidor. Characenus. p. 6. Dionys. Perieget. v. 1039.

(*b*) Plin. l. VI, c. 15.

(*c*) Sueton. c. 19.

(*d*) Tacit. l. I, Hist. c. 6.

ftériles & froides. Les habitans font leur pain d'amandes feches, & leur boiffon du jus de certaines herbes. Leurs montagnes font couvertes de neige durant neuf mois de l'année (*a*); mais les parties méridionales produifent des grains, & tout ce qui eft néceffaire à la vie : elles font fi belles, que le pays aux environs de Tauris, qui eft vraifemblablement l'ancienne Ecbatane, paffe pour le jardin de la Perfe. Il y a dans la Médie de vaftes pleines, & entr'autres celle de Nyfe, fameufe par les haras de chevaux qu'on y tenoit pour les Rois de Perfe; mais on a peine à fixer l'endroit où étoit cette plaine (*b*).

(*a*) Chardin. Voy. en Perfe. vol. I, p. 524.

(*b*) Les Anciens placent la plaine de Nyfe dans la partie la plus orientale de ce qu'ils appellent *Médie*, & bien au delà des bornes du pays, qu'on défigne à préfent par ce nom. Un célebre Voyageur croit avoir vu cette plaine; mais alors elle n'eft pas fituée comme l'ont prétendu les Anciens; elle fe trouve plus près de nous de quelques degrés. Voici fes paroles : » (1) Nous continuâmes notre chemin (Tauris vers la Perfe) par des plaines admirablement belles, fertiles, & couvertes de villages. Ces plaines » font les plus excellens pâturages de la Médie, & j'ofe » dire du monde. Les plus beaux chevaux de la Province y » étoient au vert. Je demandai à un jeune Seigneur avec » qui j'allois, *s'il y avoit en Médie d'autres plaines auffi* » *belles & auffi grandes* : il me répondit, *qu'il en avoit vu* » *d'auffi belles vers Derbent, mais pas fi grandes.* On » peut donc croire avec fondement, que ces plaines font » l'Hypopothon dont parlent les anciens Auteurs, & où ils » difent que les Rois de Médie tenoient un haras de cinquante » mille chevaux, & que c'eft ici qu'il faut placer la plaine » de Nyfe, fi célebre par les chevaux Nyfains. Le Géo-

(1) Chardin, ubi fup. p. 185.

Le climat varie extrêmement. Cette partie du pays qui se trouve entre les montagnes & la mer, est très-froide, & remplie de marécages, d'où sortent d'innombrables essaims d'insectes venimeux (*a*); ce qui, joint aux vapeurs qui s'exhalent de la mer Caspienne, rend cette étendue de pays inhabitable. Dans les Provinces plus éloignées de la mer, on respire un air très-pur, quoiqu'on y ait souvent de grandes pluies & des tempêtes violentes, sur-tout au printemps & dans l'automne (*b*). Les Provinces avancées dans les terres sont estimées par l'abondance du bétail & du gibier, & quelques-unes d'elles ont été fameuses depuis plusieurs siecles, par l'excellence du vin qu'elles produisent, sur-tout dans le voisinage de Tauris, où, jusqu'à ce jour, on compte soixante différentes especes de raisin, tous d'un goût exquis (*c*).

La mer Caspienne.

Nous nous permettrons ici quelques observations sur la mer Caspienne, qui borne la Médie au

» graphe Etienne dit que Nyse étoit dans le pays des Medes.
» Je contai à ce Seigneur une particularité que Favorin
» rapporte de ces chevaux; savoir, que tous les chevaux
» Nysains étoient *isabelles* : il me dit qu'*il ne l'avoit jamais*
» *lu ni entendu dire*. Je m'en suis enquis aussi durant tout
» mon voyage, à plusieurs personnes d'érudition & de qua-
» lité, mais sans apprendre qu'il y eût aucun endroit en
» Médie, ou en Perse, où les chevaux naissent de couleur
» isabelle «.

(*a*) Cette partie de la Médie, selon Ælien (1), étoit infectée de scorpions. Lorsque le Roi de Perse se disposa à venir en Médie, les habitans employerent trois jours à nettoyer le pays de ces insectes.

(*b*) Chardin, ubi sup. (*c*) *Ibid.* p. 185.

(1) Ælian. de Animal. l. XV. c. 26.

SECTION I. *Histoire des Medes.*

Septentrion. Les Anciens donnoient à cette mer le nom de Caſpienne ou d'Hyrcanienne, à cauſe que ſes bords étoient habités par les Caſpiens & par les Hyrcaniens (*a*). Cependant Pline (*b*) met une différence entre ces deux noms, aſſurant qu'elle porte le premier nom ſur les côtes Caſpiennes, & le ſecond ſur celles d'Hyrcanie.

Les anciens Géographes n'ont connu qu'imparfaitement la véritable ſituation, l'étendue, les côtes & les baies de cette mer. Si, à cet égard, les modernes leur ſont ſupérieurs, ils ne doivent leur ſupériorité qu'aux découvertes faites récemment par un homme auſſi éclairé ſur la navigation que ſur la géographie (*c*). Il s'enſuit qu'on ne doit avoir confiance à d'autres Ecrivains, qu'autant qu'ils s'accordent avec l'habile homme que nous citons. Ptolomée, & même Hérodote, ſavoient que la mer Caſpienne étoit entourée de terre de tous côtés, & n'avoit aucune communication avec d'autres mers : quelques Ecrivains en ont conclu, qu'il falloit plutôt lui donner le nom de lac que celui de mer.

Cependant Strabon (*d*), Pline (*e*), Pomponius-Mela (*f*) & Arrien (*g*) prétendent qu'elle communiquoit avec l'océan Indien ou la mer du

(*a*) Strab. l. XI, p. 83. Diodor. l. VII, c. 75.

(*b*) Plin. l. VI, c. 13 & 16.

(*c*) M. van Verden, qui, par ordre du Czar Pierre le Grand, a travaillé à une Carte exacte de la mer Caſpienne, en faiſant ſes obſervations ſur les lieux en 1710, 1721 & 1722. Ces obſervations & la Carte ont été communiquées par ordre du même Prince, à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

(*d*) Strab. l. X, p. 83.

(*e*) Plin. l. VI, c. 13.

(*f*) Pomp. Mela. l. III, c. 5.

(*g*) Arrian. l. VII, p. 477.

Nord. Nous ne craignons point d'affirmer qu'ils se sont trompés : peut-être doivent-ils leur erreur à ceux qui avoient fait leurs observations dans le temps que le Volga étoit débordé ; parce que ce fleuve, couvrant alors, suivant un Voyageur moderne (*a*), une étendue de soixante milles, ressemble à une mer : il est vraisemblable qu'ils ont pris cet amas d'eaux pour un détroit, qui joignoit la mer Caspienne avec l'Océan. Ptolomée, quoiqu'exempt d'erreur à cet égard, s'est trompé grossiérement, par rapport à la grandeur de la mer Caspienne, d'Orient en Occident, puisqu'il la fait de vingt-trois degrés & demi, quoiqu'elle n'ait, dans sa plus grande étendue, que trois degrés & quarante-deux minutes, & dans le lieu où elle est moins large, qu'un degré & vingt-deux minutes. Ces erreurs furent rectifiées en quelque sorte par Albuféda, Prince Arabe & Géographe habile, qui, en 1320, découvrit la véritable situation de la mer Caspienne ; il la trouva d'un tiers moins étendue que Ptolomée ne l'avoit supposée. Par ce changement, la longueur de la mer dont nous parlons, ne s'étendoit pas d'Orient en Occident, comme Ptolomée l'avoit cru, mais du Septentrion au Midi. Les observations d'Albuféda ont été améliorées par Bourrous, Oléarius & Jenkinson ; mais les vraies dimensions de cette mer célebre, n'ont été fixées avec certitude, que d'après des observations modernes. Il paroît maintenant qu'elle est située entre le trente-septieme & le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale, & qu'elle n'occupe en longitude au plus

(*a*) Le Brun. Voyage par la Moscovie. t. III, p. 465.

Section I. *Histoire des Medes.*

que trois degrés & quarante-deux minutes. Elle doit en conséquence avoir une figure toute différente de celle qu'elle a dans les Cartes de Ptolomée, & dans les Ouvrages de quelques anciens Géographes.

Les Perſans nomment cette mer *Kulſum*, ou la *mer d'Aſtracan*; les Ruſſiens, la mer *Gualenſkoi*; les Géorgiens, *Sowa*; & les Arméniens, *Soof.* Elle reçoit dans ſon ſein le Volga, qui reſſemble à une petite mer, & près de deux cents autres rivieres : cependant ſes eaux ne paroiſſent pas augmenter ni diminuer, ni avoir le moindre flux & reflux. Ce phénomene a fait croire qu'il y avoit une communication entre la mer Caſpienne & la mer Noire, quoiqu'éloignées l'une de l'autre de cent lieues, ou entre la premiere de ces mers & le golfe de Perſe, qui en eſt environ à deux cents lieues. Le Pere Avril, Voyageur moderne, en adoptant cette opinion, prétend qu'il y a vis-à-vis la Province de Xilan en Perſe, deux gouffres prodigieux, qui engloutiſſent tout ce qui ſe trouve à une certaine diſtance d'eux, avec une rapidité incroyable, & un bruit affreux; ce qui prouve qu'il doit y avoir une immenſe cavité dans les entrailles de la terre. Ce Voyageur ajoute, que ceux qui habitent le long des côtes du golfe de Perſe, voient chaque année, vers la fin de l'automne, flotter ſur l'eau une grande quantité de feuilles de ſaule. Or, comme cet arbre ne ſe trouve nulle part aux environs du golfe de Perſe, & qu'au contraire il y en a un grand nombre ſur les bords de la mer Caſpienne, vers la Province de Xilan, on peut en conclure qu'il y a une communication ſouterraine entre ces deux murs. Mais comme l'opinion qui

qui suppose une communication entre la mer Caspienne & quelque autre mer, n'a été adoptée que pour rendre raison de l'égalité constante qu'il y a de la quantité d'eau de la mer Caspienne, qui, recevant dans son sein plusieurs fleuves, devroit déborder, si une partie de ses eaux ne s'écouloit point par des canaux souterrains; nous examinerons en note, comment il peut se faire que la mer Caspienne perde autant d'eau que la pluie ou les fleuves lui en fournissent (*a*). L'eau de la mer Caspienne est salée, comme celle des autres mers. Les Anciens se sont trompés en croyant le contraire. Sa fraîcheur dans quelques endroits près du rivage, vient des fleuves qui s'y déchargent : sa couleur est comme celle des autres mers. Oléarius, témoin oculaire, dit qu'on y pêche toutes sortes de poissons; ce qui est encore contraire à l'opinion des Anciens, selon lesquels elle étoit de couleur noirâtre, & ne nourrissoit qu'une sorte de poisson d'une figure monstrueuse. Cette ignorance des Anciens, relativement à cette mer, prouve qu'ils n'avoient qu'une connoissance superficielle des parties septentrionales de la Perse. Nous ne devons donc adopter leurs sentimens, qu'après qu'ils ont été vérifiés par nos Voyageurs modernes.

(*a*) V. la Note XIV, p. 29.

SECTION II.

De l'Antiquité, du Gouvernement, des Loix, de la Religion, des Coutumes, des Arts, des Sciences, & du Commerce des Medes.

SECTION II. *Histoire des Medes.* *Leur origine.*

NOUS avons vu que les Medes, en tirant leur origine de Madai, troisieme fils de Japhet, égaloient l'antiquité des autres peuples (*a*). Dans la

(*a*) Quelques Savans prétendent que Madai fut l'ancêtre des Macédoniens, & non des Medes. Voici les deux motifs de leur opinion : 1°. Que dans l'Ecriture il n'est parlé que fort tard des Madais ou des Medes : 2°. que la situation dont il s'agit écarte Madai trop loin de ses freres, & le fait sortir de la portion qui lui fut assignée, savoir, des *Isles des Gentils*, pour le placer dans la portion de Sem. Mais il est facile de répondre à la premiere raison, que les Juifs ont toujours désigné ce peuple par le même nom dont ils se sont servis dès qu'ils en ont eu l'occasion; & à la seconde, que, suivant nous, les pays habités par les fils de Japhet étoient contigus; car la Médie occidentale étoit bornée au Septentrion par le fleuve Ros ou Aras, jusqu'où s'étendoit le pays de Magog (1); & il se pourroit bien aussi que ces mots, *par ceux-là furent divisées les Isles des Gentils* (2), eussent rapport à Javan & à ses fils, & point à Gomer ni à ses descendans; les passages de l'Ecriture où il est fait mention de ces derniers, devant être expliqués de façon à leur faire habiter le Continent. Un Auteur moderne (3) prouve très-bien qu'il y a eu dans la Macédoine un peuple appelé *Médi* ou *Mœdi*, &, vers les frontieres de la Pœonie, une étendue de terrein nommée

(1) V. supr. t. I, Note LXXX, p. 266.

(2) Gen. X, v. 5.

(3) Mede's Works.

ſuite, diverſes colonies voiſines, attirées par la fertilité du terrein, vinrent s'établir parmi eux; ce qui fit naître l'ancienne diviſion de ce peuple en différentes Tribus. Les Ecrivains Grecs font les Medes originaires de Perſe (*a*). Selon Hérodote, ils ont porté le nom d'*Ariens* juſqu'au temps de Médus fils de Médée; c'eſt à cette époque qu'ils ſe nommerent *Medes*: mais notre étymologie eſt plus naturelle; d'ailleurs elle eſt confirmée par tous les anciens Interpretes, qui conviennent unanimement que les Medes ſont toujours déſignés dans l'Ecriture par le nom de *Madai* (*b*).

SECTION II. *Hiſtoire des Medes.*

Leur Gouvernement.

Leur Gouvernement, comme celui de tous les peuples primitifs, étoit originairement monarchique. Il eſt probable qu'ils furent ſoumis à des Rois de leur Nation. Quelques Savans croient qu'un des quatre Souverains, qui, du temps d'Abraham, envahirent les côtes meridionales de Chanaan, régnoit en Médie. Lactance parle d'un certain Hydaſpe, qui, ſelon lui, régnoit en Médie long-temps avant que les Medes fuſſent ſubjugués par les Aſſyriens; & Diodore de Sicile

le Pays des Medes; mais tout ce qu'on peut en conclure, c'eſt que les Macédoniens ont été une colonie poſtérieure de Madai. Dire que les Macédoniens deſcendent de Madai, parce que le mot *Macedonia* eſt compoſé de *Madai* & de *Cettim*, c'eſt attribuer une trop grande autorité à une étymologie forcée, qui ne vaut guere mieux que celle qui fait deſcendre les Tartares d'une ancienne Tribu parmi les Medes, nommée *Tapuri*, changeant ce dernier mot en *Taturi*, & celui-ci en *Tartares* (1).

(*a*) Cedren. p. 18.

(*b*) Hieronym. in cap. XIII. Iſaï. & in Quæſt. Hebraïc.

(1) Reinecc. Hiſt. Jul. part. II, p. 2.

SECTION II. *Histoire des Medes.*

dit que Pharnus, Roi des Medes, fut avec ses sept fils vaincu & fait prisonnier par Ninus, peu après la fondation de l'Empire Assyrien (*a*); mais son témoignage est d'autant plus récusable, que l'Ecriture & les plus judicieux Chronologistes, tant anciens que modernes, ne fixent le commencement de l'Empire Assyrien qu'au temps de Pul; au lieu que Ctésias, & Diodore son copiste, font cet Empire aussi ancien que le déluge, & nous donnent les noms de tous les Rois Assyriens, depuis Bélus & son prétendu fils Ninus, jusqu'à Sardanapale. Suivant leur maniere de compter la durée des regnes de tous les Souverains de l'Assyrie, leur Empire a subsisté 1360 ans, quoique Hérodote, à qui on peut aussi reprocher d'exagérer l'antiquité de cet Empire, n'en compte que 500. Les Medes furent soumis aux Assyriens par Pul, le fondateur de cette Monarchie, ou du moins par Tiglath-Piléser, son successeur immédiat. Il est probable que, jusque vers ce temps-là, ils furent gouvernés par leurs propres Rois, comme l'étoient tous les peuples voisins, selon l'Ecriture (*b*). Sous le regne de Sennacherib, ils

(*a*) Diodor. Sicul. l. V, c. 5.

(*b*) Du temps des Juges d'Israël, la Mésopotamie avoit son propre Roi (1). Le Roi de Zobah étendoit sa domination des deux côtés de l'Euphrate, jusqu'au temps où il fut soumis par David (2). Les royaumes des Moabites, des Ammonites, des Iduméens, des Philistins, de Sidon, de Damas, & de Hamath la Grande, étoient gouvernés par leurs propres Souverains, ainsi que ceux de Haram, de Sépharvajim en Mésopotamie, & de Calneh près de Bagdad.

(1) Jud. III, v. 8. (2) 2 Sam. VIII & X.

ſecouerent le joug, & vécurent dans une ſorte d'anarchie, qui dura juſqu'au regne de Déjocès. Leurs Monarques, depuis cette anarchie, gouvernerent avec tout l'orgueil du deſpotiſme; ils prétendirent aux honneurs qu'on rendoit aux Dieux. L'uſage d'adorer les Rois, établi dans la ſuite en Perſe, vint originairement de la Médie (*a*).

SECTION II. *Hiſtoire des Medes.*

Leurs manieres & coutumes.

L'Hiſtoire des Medes prouvera combien ces peuples étoient belliqueux; mais après avoir été ſubjugués par Cyrus, ils devinrent auſſi efféminés que ceux de l'Aſie. Ils employoient à la guerre les mêmes armes que les Perſes, à qui, dit-on, ils enſeignerent l'art militaire, & particuliérement la maniere de manier l'arc avec dextérité. On aſſure auſſi qu'ils introduiſirent en Perſe le luxe, qui occaſionna la chute de cet Empire, comme il avoit été la cauſe de la ruine de l'Empire des Medes (*b*). Bien loin qu'il y eût parmi eux une ſorte de honte attachée à la polygamie, ils étoient obligés par une loi expreſſe, à entretenir au moins ſept femmes, & on regardoit avec mépris toute femme qui avoit moins de cinq maris (*c*). En guerre, ils empoiſonnoient leurs fleches avec une liqueur bitumineuſe, appelée

Il en a été de même de la Médie, juſqu'à ce qu'elle fut envahie par Pul, qui s'empara de la plupart des petits royaumes que nous venons de nommer. Il eſt poſſible que le Conquérant Nemrod ait aſſujetti les Medes à ſa domination; mais ſon Empire, s'il en fonda un, fut de peu de durée, les peres ayant alors coutume de partager entre leurs enfans les pays qu'ils poſſédoient.

(*a*) Ælian. Var. Hiſt. l. X, p. 525.

(*b*) Strab. l. XI. Xenoph. Cyropœd. l. I, p. 7.

(*c*) Strab. l. XI, p. 526.

SECTION II. *Histoire des Medes.*

Naptha, dont on trouvoit une grande quantité dans la Médie, la Perse & l'Assyrie. La fleche étant trempée dans cette liqueur, & ensuite tirée d'un arc foiblement tendu (car un mouvement violent diminuoit la force du poison), brûloit la chair avec tant d'activité, que l'eau même ne faisoit qu'augmenter la violence du feu. La poussiere seule soulageoit, jusqu'à un certain point, la douleur inexprimable qu'on éprouvoit. On dit aussi qu'ils nourrissoient de grands chiens, à qui ils jetoient les corps de leurs amis & de leurs parens, quand ils étoient à l'agonie, regardant comme une chose honteuse de mourir dans son lit, ou d'être déposé en terre (*a*).

Quelques Ecrivains accusent les Medes d'avoir les premiers introduit la coutume barbare de faire des Eunuques (*b*); mais d'autres font ce reproche aux Perses, & nomment même l'endroit où elle fut mise en pratique la premiere fois (*c*). La cou-

(*a*) Bardesan. apud Euseb. Præp. Evang. l. VI, c. 8.

(*b*) Athenæus, l. XII.

(*c*) Stephan. de Urbibus. Selon le Géographe Etienne, cette odieuse coutume fut premiérement pratiquée dans une ville de Perse, nommée *Spada*, d'où dérive le mot Latin *Spado*, qui signifie un Eunuque; mais cet Ecrivain se trompe, puisque nous la trouvons établie chez les Assyriens & les Babyloniens, long-temps avant qu'elle ait pu être connue des Perses ou des Medes. Selon Josephe (1), Nabuchodonosor donna ordre qu'on fît Eunuques les jeunes Juifs d'une figure aimable, qu'il avoit emmenés en captivité; & Saint Jérôme croit que Daniel étoit Eunuque, ainsi que ses compagnons (2). Ammien Marcellin attribue à Sémiramis

(1) Joseph. Antiq. l. X, c. 16. (2) Hieron. in I. cap. Dan.

tume de confirmer les alliances avec le ſang des parties contractantes, que tous les peuples Orientaux obſervoient même du temps des Romains, venoit originairement des Medes (*a*). Quand ils vouloient contracter une alliance, ils lioient enſemble les pouces de la main droite, puis s'entre-piquoient le bout du doigt; ils ſuçoient réciproquement le ſang qui en ſortoit. Une pareille alliance étoit la plus ſainte parmi ces peuples, ayant été ratifiée par le ſang des deux parties (*b*).

SECTION II. *Hiſtoire des Medes.*

Les Loix & la Religion des Medes étoient, à peu de choſes près, les mêmes que celles des

Leurs Loix, leur Religion, &c.

---

l'invention dont nous parlons (1). Pétrone a exprimé dans les vers ſuivans le but qu'on ſe propoſoit.

» Perſarum ritu male pubeſcentibus annis
» Subripuêre viros, exſectaque viſcera ferro
» In venerem fregêre; atque ut fuga mobilis ævi
» Circumſcripta mora, properantes differat annos (2) «.

Et Claudien,

» . . . . Seu Perſica ferro
» Luxuries vetuit naſci lanuginis umbram (3) «.

Les Eunuques ont toujours été en grande conſidération chez les Princes d'Orient; ils étoient employés dans les affaires les plus importantes. Les places les plus élevées leur étoient en quelque ſorte deſtinées. Non ſeulement ils étoient les Gardes des Rois de Perſe (4), mais ils étoient chargés de l'éducation de leurs enfans. L'héritier préſomptif de la Couronne leur étoit remis le jour de ſa naiſſance, & ne ſortoit de leurs mains qu'à l'âge de ſept ans (5).

(*a*) Herodot. l. I, c. 74. (*b*) Tacit. Ann. XII.

---

(1) Ammian. Marcell. l. XIV.
(2) Petron. Satir.
(3) Claud. in Euſeb. l. I.
(4) Cyropæd. l. VII.
(5) Plato. in Alcibiade I.

Section II. *Histoire des Medes.*

Perses. Nous remarquerons ici, que dès qu'une Loi étoit établie, il n'étoit plus au pouvoir du Roi de la révoquer, quand lui-même l'auroit faite. De là vient que dans l'Ecriture les Loix des Medes sont appelées *irrévocables* (*a*). Un Auteur moderne assure qu'on n'admettoit à la couronne que ceux qui étoient distingués par leur force, ou par la majesté de leur taille (*b*). Il se trompe : sans avoir égard à aucune qualité personnelle, les Souverains avoient toujours leurs fils pour successeurs. Peut-être cette Loi existoit-elle parmi eux, avant qu'ils fussent subjugués par les Assyriens ; mais l'état de la Médie, dans ces temps reculés, est couvert de ténebres trop profondes, pour que l'œil de la critique puisse y découvrir la vérité.

Le respect qu'ils témoignoient pour leurs Rois, alloit jusqu'à l'adoration. C'étoit un crime de cracher ou de rire en leur présence (*c*). Ils donnoient à leurs Souverains le titre superbe de *Grand Roi*, de *Roi des Rois*, titre qu'adopterent dans la suite les Monarques de Perse, ainsi que les Rois Parthes, leurs orgueilleux successeurs. Un de ces derniers s'étoit arrogé le titre de *Roi des Rois*, dans une lettre à l'Empereur Constance, qui commençoit par ces mots : *Sapor, Roi des Rois, allié aux Etoiles, frere du Soleil & de la Lune, &c.* (*d*). Quand ces Princes paroissoient en public, ce qui arrivoit rarement, leur marche étoit accompagnée de Musiciens, & ils étoient entourés d'une garde nombreuse, composée de la

(*a*) Dan. VI, v. 8.

(*b*) Alexand. ab Alexand. l. IV, c. 23.

(*c*) Herodot. l. I, c. 99.

(*d*) Ammian. Marcellin. l. XVII.

premiere Noblesse. Leurs femmes, leurs enfans, leurs concubines, formoient une partie de leur suite, même lorsqu'ils alloient combattre à la tête de leurs armées. Quant à leurs arts, leurs sciences, & leur commerce, on n'en sait absolument rien. Leur pays abondoit en plusieurs productions excellentes, tant pour l'usage des habitans, que pour en faire commerce avec les étrangers; mais nous ne voyons pas qu'ils aient mis à profit les bienfaits de la nature. Pendant la courte durée de la Monarchie, ils paroissent ne s'être occupés que du métier de la guerre & de tout ce qui y avoit rapport, comme de dresser des chevaux & de manier l'arc, en quoi leur supériorité sur toutes les autres Nations est reconnue. Les chevaux Medes sont aussi célebres dans les écrits des Anciens, que le furent depuis les fantassins Perses (*a*).

SECTION II. *Histoire des Medes.*

SECTION III.

Chronologie des Medes jusqu'au temps où leur Empire fut transféré aux Perses.

CTÉSIAS & ses partisans ont obscurci la Chronologie des Assyriens, des Babyloniens & des Medes par de si étranges anachronismes, qu'il est presque impossible de fixer avec évidence le commencement & la fin de ces grandes Monarchies. Pour traiter cet article avec quelque

SECTION III.

(*a*) Xenoph. Cyropæd. l. I, c. 7.

clarté, nous distinguerons dans la Chronologie des Medes trois époques célebres, qui formeront autant d'Eres; savoir, le recouvrement de leur liberté, que les Assyriens leur avoient enlevée; le commencement de leur royaume, après quelques années d'anarchie; & l'origine de leur Empire, qui, de l'aveu de tout le monde, s'éleva sur les ruines de la Monarchie Assyrienne. Le premier Roi d'Assyrie qui subjugua les Medes, étoit ou Pul, selon nous, fondateur de l'Empire Assyrien (*a*), ou son successeur immédiat, Tiglath-Piléser; car ce Prince ayant, à la sollicitation d'Achaz Roi de Juda, fait la guerre à Rezin Roi de Damas, & pris cette ville, en transporta les habitans à Kir en Médie (*b*): d'où il s'ensuit que les Medes étoient alors soumis aux Assyriens, & par conséquent qu'ils doivent avoir été subjugués sous le regne de Pul, ou peu de temps après que Tiglath-Piléser fut parvenu à la couronne; car l'Empire Assyrien étoit déjà devenu puissant, *& le Dieu d'Israël avoit excité l'esprit de Pul Roi d'Assyrie, & celui de Tiglath Piléser Roi d'Assyrie* (*c*), pour faire la guerre. L'Ecriture ne parle de Pul que sous le regne de Ménahem Roi d'Israël, l'an 2228 après le déluge, & 771 avant l'ere Chrétienne. Tiglath-Piléser, qu'on suppose avoir été fils de Pul, succéda à ce Prince l'an 2259 après le deluge, & 740 avant Jésus-Christ. En consultant l'Ecriture & les Histoires particulieres, il ne paroît point qu'il existât un Empire

(*a*) V. supr. t. V, p. 196.
(*b*) 2 Reg. XV, v. 37, & XVI, v. 5, 9.
(*c*) 1 Chron. XXVI.

Aſſyrien avant Pul (*a*). Il s'enſuit donc que les Medes n'ont pu être aſſujettis par les Aſſyriens avant l'époque que nous avons marquée. Ils reſterent dans la dépendance juſqu'au regne de Sennacherib, qui monta ſur le trône l'an 2286 après le déluge, & l'an 713 avant Jéſus-Chriſt, dans le temps qu'Ezéchias régnoit en Juda (*b*).

Il paroît qu'ils profiterent de ſon éloignement, ou de la défaite de ſon armée ſur les frontieres d'Egypte, pour ſecouer le joug des Aſſyriens, dont la ſplendeur commençoit à s'éclipſer. Les troubles de cette révolte empêcherent Tobie d'aller en Médie, ſelon ſa coutume (*c*). Tous ces événemens paroiſſent être arrivés vers la fin du regne de Sennacherib, c'eſt-à-dire, vers l'an 2289 après le déluge, & 710 ans avant Jéſus-Chriſt. Les Medes, affranchis de la domination Aſſyrienne, tomberent, ſelon Hérodote (*d*), dans une anarchie dont ſut profiter Eſar-haddon, ou Aſſarhaddon, ſucceſſeur de Sennacherib, pour conquérir la plus grande partie de la Médie. Il n'eſt

(*a*) V. la Note XV, p. 32.

(*b*) Du temps de Salmanazar, les Medes étoient ſoumis aux Aſſyriens, puiſqu'on lit dans l'Ecriture, que ce Prince fit tranſporter les habitans de Samarie à Halah, à Habor, & dans les autres villes des Medes (1). C'eſt alors que Tobie fut enlevé de Tisbe, où il étoit né, appartenant à la Tribu de Nephtali, avec ſa femme & ſon fils Tobie, pour être conduits en Aſſyrie; mais ſes freres furent menés en Médie, où Gabaël eut pour ſéjour la ville de Ragues, & Raguel celle d'Ecbatane (2).

(*c*) Tobie I, v. 15.

(*d*) Herodot. l. I, c. 71.

(1) 2 Reg. XVII, v. 6.

(2) Tob. cap. I.

SECTION III. *Histoire des Medes.*

pas possible de fixer avec précision le temps que dura cette funeste anarchie. Quelques Ecrivains comptent les années de l'anarchie dans les cinquante-trois ans que régna leur premier Roi Déjoces. Il est du moins certain que l'anarchie ne peut pas avoir duré plus de 20 ou 30 ans ; car Phraorte, qui succéda à Déjoces, & qui régna, suivant Hérodote (*a*), vingt-deux ans, fut tué par Chyniladan ou Nabuchodonosor, la douzieme année de son regne. Nabuchodonosor parvint au trône l'an 2394 après le déluge, & 605 ans avant Jésus-Christ, quoique Phraorte fût tué 86 ans après que les Medes eurent brisé le joug Assyrien. Alors, en retranchant de ce nombre les 53 ans de Déjoces, & les 22 ans de Phraorte, il restera 11 ans pour l'anarchie. Mais il est évident que le regne de Déjoces, qui, au rapport d'Hérodote (*b*), avoit exercé pendant quelque temps la charge de Juge avant que de monter sur le trône, est trop long; on doit l'abréger de 15 ou 20 ans, qu'il faut ajouter au temps que dura l'anarchie.

Depuis le commencement du regne de Déjoces, jusqu'à la destruction de Ninive, qui arriva la seconde année du regne de Jéojakim (*c*), c'est-à-

(*a*) Herodot. *ibid.* (*b*) *Ibid.*

(*c*) Ninive & le royaume d'Assyrie existoient encore quand, sous le regne de Josias, Sophonie prophétisoit, puisque ce Prophete prédit leur ruine (1). Peu après, Pharaon-Néco conduisit son armée sur les bords de l'Euphrate contre le Roi d'Assyrie, &, dans sa route, vainquit

(1) Sophon. I, v. 1. & II, v. 13.

dire, 2397 ans après le déluge, & 602 ans avant Jésus-Christ, la Médie peut être proprement appelée un royaume. Quant à l'Empire des Medes, on peut en marquer la date à la destruction de Ninive; car Nabuchodonosor & Cyaxare, ayant partagé entre eux l'Empire Assyrien, se trouverent l'un & l'autre une puissance assez formidable pour asservir la plupart des Nations voisines. Leur Empire dura jusqu'à la prise de Babylone: car on lit dans Xénophon (*a*), qu'après la prise de cette ville, Cyrus alla trouver le Roi des Medes à Ecbatane, & fut son successeur à la couronne; ce qui s'accorde avec l'Ecriture. Babylone fut prise 73 ans après la destruction de Ninive. En ajoutant à ce nombre les deux ans que Darius le Mede régna dans cette ville, nous trouverons 75 ans pour la durée de l'Empire des Medes. C'est à l'expiration de ce terme que commença la domination des Perses, dans la personne de Cyrus. Au reste, il n'est pas permis de douter que Darius le Mede n'ait régné dans Babylone: l'Ecriture

---

Josias (1); preuve qu'il y avoit encore un Roi d'Assyrie: mais dans la troisieme & quatrieme année de Jéojakim, successeur de Josias, on trouve Assuérus Roi des Medes, & Nabuchodonosor Roi de Babylone, qui conduisent leurs armées contre le Roi d'Egypte, & lui enlevent ce qu'il venoit d'enlever aux Assyriens. Concluons-en que Ninive étoit soumise, & la conquête de l'Assyrie achevée. Concluons encore que nous ne nous trompons guere que de deux ans, en plaçant la destruction de Ninive & la chute de l'Empire Assyrien dans la seconde année de Jéojakim.

(*a*) Xenoph. Cyropœd. l. VIII.

---

(1) 2 Reg. XXVIII, v. 29. 2 Chron. XXXV, v. 20.

SECTION III. *Histoire des Medes.*

dit expressément qu'il y introduisit les Loix immuables des Medes & des Perses (*a*). Sous son regne, les Medes sont toujours placés devant les Perses (*b*), au lieu que sous le regne de Cyrus & sous celui de ses successeurs, les Perses sont toujours mis devant les Medes (*c*).

TABLEAU des Rois de Médie, suivant Hérodote, Diodore de Sicile, Eusebe, & Syncellus.

Suiv. *Hérodote.*		Suiv. *Diodore.*		Suiv. *Eusebe.*		Suiv. *Syncellus.*	
* * * * * *		1 *Arbaces*	28	1 *Arbaces*	28	1 *Arbaces*	28
* * * * * *		2 *Mandauces*	50	2 *Sosarmus*	30	2 *Mandauces*	20
* * * * * *		3 *Sosarmus*	30	3 *Medidus*	40	3 *Sosarmus*	30
* * * * * *		4 *Articas*	50	4 *Cardiccas*	13	4 *Artycas*	30
* * * * * *		5 *Arbacines*	22	* * * * * *		* * * * * *	
* * * * * *		6 *Arteus*	40	* * * * * *		* * * * * *	
* * * * * *		7 *Artynes*	22	5 *Déjoces*	54	5 *Diaces*	54
1 *Déjoces*	53	8 *Antibarnes*	40	6 *Phraortes*	24	6 *Aphraartes*	51
2 *Phraortes*	22	9 *Astibares*	**	7 *Cyaxares*	32	7 *Cyaxares*	32
3 *Cyaxares*	40	10 *Aspandas* ou *Astyages*	**	8 *Astyas*	38	8 *Astyages* ou *Darius*	38
4 *Astyages*	35						
Total	150		282		259		283

Ce Tableau contient deux listes, qu'on peut appeler originales; celle d'Hérodote & celle de Diodore de Sicile, tirée de Ctésias. Les deux autres sont formées d'après l'une & l'autre, avec une déférence à peu près égale pour toutes deux. D'après l'autorité de l'Ecriture, il semble que les nombres d'Hérodote touchent de près à la vérité. Ctésias compte dix Rois de Médie, qui ont d'autres noms que ceux dont parle Hérodote; si on

(*a*) Dan. VI, v. 8, 12, 15.
(*b*) Ubi sup. & V, v. 28. VIII, v. 20.
(*c*) Esth. I, v. 3, 14, 18 & 19. Dan. X, v. 1, 20. & XI, v. 2.

en excepte le dernier, qu'il nomme *Astyages*, & que Diodore appelle *Apandas*. Les regnes des huit premiers montent à 282 ans, & le temps qu'ont régné les deux derniers n'est pas marqué; mais en empruntant d'Hérodote la durée de leurs regnes, le calcul reviendra à peu près à celui de Justin; cet Ecrivain suppose que les Rois des Medes ont régné 350 ans. Eusebe & Syncellus different beaucoup de Ctésias, & autant l'un de l'autre, excepté dans le nom & le regne du premier Roi Arbaces, & dans l'omission de deux de ses dix Rois. Ils paroissent avoir respecté davantage l'autorité d'Hérodote, puisqu'ils le copient plus exactement, du moins à l'égard des noms; il y a cependant entre eux & lui des différences remarquables par rapport à la durée des regnes. Quant à la variété qui se trouve entre eux, il seroit inutile de vouloir l'examiner : l'un & l'autre se sont trop grossiérement trompés, pour meriter qu'on discute leurs opinions (*a*).

SECTION III. *Histoire des Medes.*

SECTION IV.

Histoire des Medes.

NOUS commencerons par l'Histoire fabuleuse des Medes, que nous emprunterons de Ctésias, de Diodore son copiste, & de leurs partisans. Selon eux, les Medes furent gouvernés par des Rois de leur Nation, même avant Ninus, prétendu

SECTION IV.

(*a*) V. la Note XVI, p. 34.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

Fondateur de l'Empire Affyrien. Il faut obferver cependant, que quand ce Ninus envahit la Médie, le trône étoit alors occupé par Pharnus, qui, fait prifonnier par les Affyriens, fut mis en croix avec fa femme & fept enfans (*a*). C'eft ainfi que ce royaume devint une Province de la Monarchie Affyrienne, & refta foumis aux fucceffeurs de Ninus jufqu'au regne de Sardanapale. Il faut que les Medes aient réuni leurs efforts pour recouvrer leur liberté fous la régence de Sémiramis & la minorité de fon fils Ninias; car on dit que cette Reine envahit la Médie, & qu'étant campée près d'une montagne nommée Bagiftan, elle fit faire un jardin qui avoit douze ftades de tour. La montagne étoit dédiée à Jupiter: elle étoit bordée d'un côté de rochers efcarpés, qui avoient dix-fept ftades de hauteur; & Sémiramis, montée fur le dos des bêtes de charges qui fe trouvoient dans fon armée, parvint à en gagner le fommet. Elle fit tailler dans le roc fa ftatue, entourée d'une centaine de fes Gardes. De là, elle fe rendit à Chaon, ville de Médie, où elle fit conftruire un autre jardin, & quelques bâtimens magnifiques, au haut d'un rocher fort élevé; ce qui lui procuroit le plaifir de découvrir les environs du pays, & fon armée, campée dans la plaine de Chaon. Cette célebre Princeffe fe rendit à Ecbatane, &, chemin faifant, fit applanir le mont Zacæum, qui étoit de plufieurs ftades, combler plufieurs vallées, &, en dépit de la nature, ouvrir jufqu'à Ecbatane un chemin uni, qui, du temps de l'Auteur que

(*a*) Diod. Sicul. l. II, c. 1.

nous

nous copions, s'appeloit *le chemin de Sémiramis* (a). Ces ouvrages merveilleux, qui prouvoient que cette Reine avoit triomphé, & des obstacles de la nature, & des forces des Medes, contribuerent à tenir ce peuple dans la plus servile dépendance, jusqu'au regne de Sardanapale, c'est-à-dire, environ 1400 ans (b), quand Arbaces Gouverneur de Médie, & Bélesis Gouverneur de Babylone, renverserent l'Empire Assyrien.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

Arbaces.

Arbaces, premier Roi des Medes, après leur révolte, étoit un Prince généreux, si on en juge par sa conduite envers Belesis, qui lui avoit enlevé les trésors immenses cachés dans les ruines du Palais de Sardanapale. On prétend qu'il conquit toute l'Asie, & qu'il régna 28 ans.

Mandauces.

Mandauces, son fils & son successeur, régna 50 ans. On nous peint ce Prince avec des inclinations pacifiques; ses sujets devoient chérir son caractere, après les troubles qui avoient agité la nation.

Sosarmus.

Tout ce qu'on sait de Sosarmus, nommé par quelques Ecrivains *Medidus*, c'est qu'il régna 30 ans.

Artias.

Artias, appelé *Arbycas* par les uns, & *Cardiccas* par les autres, succéda à Sosarmus. Quel-

(a) Diodor. Sicul. l. II, c. 1.

(b) Le Lecteur observera que tous ces prodiges vantés par Ctésias, sont semblables à ceux que cet Ecrivain rapporte dans un autre endroit, où il assure que l'armée de Ninus étoit composée de deux millions d'hommes, dans un temps où la terre commençoit à se peupler; que Sémiramis employa deux millions d'ouvriers à la construction de Babylone; qu'elle fit faire des figures d'éléphans des peaux de 300,000 bœufs noirs, &c.; fables gravement rapportées par Diodore de Sicile.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

ques Savans ont conclu de son nom, qu'il doit avoir été un grand Prince, parce que le mot *arti* ou *arta*, qui entre dans la composition de ce nom, marque de la grandeur, comme celui d'Artaxerxès, suivant Hérodote. Tout ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est que ses exploits, s'il en a fait, sont ensevelis dans le plus profond oubli. Les Historiens varient sur la durée de son regne. Les uns veulent qu'il ait occupé le trône 50 ans, d'autres 30, & d'autres seulement 13.

Arbianes. Ce fut sous le regne de son successeur Arbianes que la guerre s'alluma entre les Medes & les Cadusiens. Un certain Parsodes avoit excité ces derniers à briser le joug sous lequel ils avoient gémi pendant quelque temps. Parsodes étoit Perse d'origine, premier Ministre & favori d'Arbianes Roi de Médie. Ce Prince, qu'il avoit servi fidélement jusqu'alors, l'ayant irrité en donnant contre lui un arrêt, il se retira, à la tête de trois mille hommes d'infanterie & de mille chevaux, chez les Cadusiens, qu'il excita à prendre les armes. Ces peuples, jaloux de recouvrer leur liberté, s'empresserent de placer ce rebelle à la tête de leurs troupes. Arbianes mourut après un regne de vingt ans, avant que Parsodes entrât en campagne (*a*).

Artæus. Dans le temps que les Cadusiens faisoient les préparatifs les plus formidables pour s'emparer du royaume, Artæus en devint Souverain. Dès qu'il sut que le rebelle Parsodes s'avançoit vers les frontieres, à la tête d'une armée de deux cent

(*a*) Si ce Parsodes est le même que Parsondas dont Nicolas de Damas fait mention, nous avons déjà vu au commencement de ce Volume, ce qui le porta à se révolter. V. p. 3 & suiv.

mille hommes, il se hâta de châtier sa révolte. Il rassembla une armée de huit cent mille combattans, & attaqua son ennemi. Mais ses troupes furent honteusement vaincues : il fut obligé de fuir, laissant cinquante mille hommes des siens sur le champ de bataille. Après cette victoire, les Cadusiens élurent Parsodes pour leur Souverain. Ce dernier, en acceptant la couronne, ne perdit aucune occasion d'inspirer à ses nouveaux sujets une haine éternelle contre les Medes. On assure même, qu'étendu dans son lit de mort, il conjura les Cadusiens de ne mettre bas les armes, qu'après avoir exterminé la nation qu'il haïssoit. On ajoute, qu'il chargea des plus terribles malédictions, ceux de ses successeurs qui, à quelques conditions que ce fût, auroient la lâcheté de se réconcilier avec ses ennemis. Les Cadusiens, fideles aux dernieres volontés du Maître qu'ils s'étoient choisi, tourmenterent les Medes jusqu'à ce que l'Empire de ces derniers fût transféré aux Perses (*a*).

Artynes. Après la mort d'Artæus, Artynes régna vingt-deux ans. Aucune de ses actions ne mérite d'occuper la postérité.

Artibarnas. Sous Artibarnas son successeur, les Parthes révoltés implorerent le secours des Saces, peuple qui habite le mont Hœmod, qui sépare l'Inde de la Scythie. Ces secours ayant été accordés, firent naître une guerre de plusieurs années entre les Medes & les Saces, qui alors étoient gouvernés par une Reine nommée *Zanare*, que Diodore nous peint sous les traits d'une beauté parfaite, &

(*a*) Diodor. Sicul. l. II, c. 3.

Section IV. *Histoire des Medes.*

comme une Héroïne aussi distinguée par sa valeur que par ses lumieres. Elle avoit, dit-il, délivré son pays de la tyrannie de quelques Princes voisins, civilisé & aguerri ses sujets. Après plusieurs années de guerre, on conclut la paix, aux conditions que les Parthes seroient soumis aux Medes, & que ces derniers, ainsi que les Saces, resteroient paisibles possesseurs de ce qu'ils avoient eu au commencement de la guerre (*a*).

Jusqu'ici nous ne nous sommes arrêtés qu'aux fables qui précédent l'Histoire des Medes, comme elles précedent celles de toutes les Nations. Les Rois que nous venons de nommer, n'ont la plupart existé que dans la féconde imagination de Ctésias. Passons à l'Histoire réelle des Medes, telle qu'elle existe dans les Auteurs dignes de la confiance du Public.

Véritable Histoire des Medes.

Les Medes, libres du joug que Sennacherib leur avoit imposé, resterent quelque temps sans Maîtres. Un de leurs compatriotes qu'Hérodote, nous

(*a*) Si nous en croyons l'Auteur que nous suivons, cette Reine étoit une autre Sémiramis. Elle effaçoit, par l'éclat de sa beauté, toutes celles de son sexe, & n'étoit inférieure à aucun homme par sa valeur & sa sagesse. Elle bâtit plusieurs villes, fit de grandes conquêtes, & rendit célebre le nom des *Saces*, inconnu jusqu'alors. Pour lui témoigner leur reconnoissance, ses sujets érigerent en son honneur, après sa mort, un monument, dont la largeur étoit de trois stades, & dont le sommet étoit orné d'une pyramide, qui avoit un stade en hauteur. Sa statue d'or, d'une grandeur collossale, étoit au haut de la pyramide : ses sujets l'adoroient comme une Divinité (1).

(1) Diod. Sicul. l. XI, c. 3.

repréſente comme un homme artificieux, trouva le ſecret de les faire rentrer ſous les Loix du Gouvernement monarchique. Il ſe nommoit *Déjoces* : voici qu'elle fut ſa marche pour arriver à ſon but. Les Medes vivoient alors dans différens cantons; la licence & le déſordre régnoient dans toute la Médie. Déjoces fut aſſez habile pour ſe faire nommer Juge dans une des parties du royaume. Il s'acquitta de ſa charge avec autant d'intelligence que de fidélité. Dans la ſuite, l'autorité dont il étoit revêtu, s'accrut par le conſentement unanime de ceux qui applaudiſſoient à l'uſage heureux qu'il en faiſoit. Déjoces, dont l'ambition ſecrete aſpiroit au trône, réuſſit enfin à ſe faire conſidérer comme le ſeul Juge impartial qu'il y eût dans la Nation. Quand il vit que l'empreſſement de ſes compatriotes à le choiſir pour arbitre dans leurs différends, étoit auſſi ardent qu'il le déſiroit, il renonça tout-à-coup à la place qui lui donnoit le droit d'adminiſtrer la juſtice, déclarant qu'il laiſſoit à la déciſion de ſes compatriotes mêmes, s'il étoit raiſonnable qu'il négligeât ſes propres affaires pour ne s'occuper que de celles du Public. L'effet de cette conduite dont on ignoroit le motif, ne tarda point à ſe manifeſter. Le déſordre ſe répandit par-tout. Pour empêcher les crimes qui ſe commettoient journellement, les Medes convoquerent une aſſemblée générale de la Nation. Ceux que Déjoces avoit prévenus de ſon projet, déclarerent, que ſi on n'arrêtoit point le torrent des déſordres qui inondoient le pays, on ſe verroit forcé de l'abandonner à des ennemis étrangers, & que le ſeul remede étoit de ſe choiſir un Roi parmi eux, dont la

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

Les Medes choisissent un Roi.

Déjoces élu.

Année du Déluge 300. Avant J. C. 699.

sagesse pût sauver l'Etat : cet avis fut généralement applaudi. On convint d'élire un Roi ; on délibéra ensuite sur la personne que l'on revêtiroit de cette éminente dignité, & le choix tomba sur Déjoces, dont l'élection fut approuvée par toute la Nation.

A peine Déjoces fut-il monté sur le trône, qu'il gouverna avec une sévérité tyrannique. Il faut convenir cependant, que cette sévérité étoit nécessaire pour réprimer un peuple livré à l'anarchie depuis plusieurs années. Il commença par exiger qu'on lui élevât un Palais convenable à son rang, & qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne : il fut obéi. Affermi sur le trône, il réunit les différens cantons partagés durant l'anarchie. Il fit bâtir une grande ville, qui devint la Capitale du nouveau royaume. Cette ville, si fameuse depuis, fut nommée *Ecbatane* (*a*).

(*a*) Ecbatane est appelée dans l'Ecriture, *Achmete* (1) : Ctésias & le Géographe Etienne la nomment *Agbatane*. Dans le Livre de Judith, la construction de cette ville est attribuée à Arpaxad, Roi des Medes. Nous examinerons dans la suite si Arpaxad & Déjoces ne sont pas deux noms d'une même personne. Le Docteur Prideaux (2) assure, sans qu'on sache en vertu de quoi, qu'Ecbatane fut embellie & agrandie par Déjoces. Peut-être croit-il qu'Arbaces, qu'il confond avec Tiglath-Piléser, en fut le fondateur. Selon Josephe (3), le décret de Cyrus, en vertu duquel le Temple de Jérusalem fut rebâti, s'est trouvé à Ecbatane ; preuve que cette ville est la même que celle que l'Ecriture nomme *Achmete*, où, suivant Esdras, on trouva le décret dont nous parlons (4).

(1) Esd. VI, v. 2.
(2) Conn. of the Old & New. Test. p. 26.
(3) Joseph. Antiq. l. XI, c. 4.
(4) Esd. ubi supr.

Quand ce Prince se vit dans un Palais magnifique, au milieu d'une ville forte, il prescrivit à ses Sujets, de quelques rangs qu'ils fussent, les Loix suivantes : Que personne ne seroit admis en sa présence; mais que ceux qui auroient quelque chose à lui communiquer, s'adresseroient à ses Ministres; que le privilége de le voir ne seroit accordé qu'à ceux de sa maison; & que si quelqu'un osoit cracher & rire en sa présence, il en seroit puni comme lui ayant manqué de respect. Le motif de ces Loix étoit d'ôter aux mécontens l'occasion d'attenter à sa personne. En se cachant à ses sujets, il crut leur persuader qu'il y avoit en lui quelque chose de supérieur à la nature humaine. Quoiqu'il vécût renfermé dans son Palais, il étoit cependant informé de tout ce qui se passoit dans l'étendue de ses Etats, par plusieurs émissaires répandus dans les différentes Provinces du royaume. Aucun crime n'échappoit ni à la connoissance du Prince, ni à la rigueur de la Loi; & comme le châtiment suivoit de près la faute, le cours des injustices & des violences fut arrêté de la maniere la plus efficace.

Déjoces s'appliqua constamment à civiliser ses sujets par des loix sages. Quoiqu'il ait occupé le trône pendant cinquante-trois ans, on ne voit point qu'il ait tenté la moindre entreprise contre ses voisins (*a*).

Phraortes.

Année du Déluge 2353. Avant J. C. 646.

Phraortes son fils lui succéda. Ce Prince, d'un caractere guerrier, envahit la Perse (*b*), & ajouta ce royaume à celui de son pere : cependant il nous

(*a*) Herodot. l. I, c. 96, &c. (*b*) *Idem.* l. I, c. 102.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

paroît que l'Auteur que nous venons de citer s'est trompé. Selon nous, ce ne fut point Phraortes, mais son fils Cyaxare qui conquit la Perse (*a*). Il

(*a*) Il paroît clairement, par l'Ecriture, que les Perses ne furent subjugués par les Medes, qu'après que Ninive eut été prise par Cyaxare & Nabuchodonosor. La quatrieme année du regne de Jéojakim, c'est-a-dire, suivant les Juifs, la premiere année de Nabuchodonosor, Dieu déclara par son Prophete (1), *qu'il rassembleroit toutes les familles du Septentrion, & qu'il les feroit venir avec Nabuchodonosor contre la Judée, & contre toutes les Nations voisines; qu'il détruiroit ces Nations, les mettroit en étonnement, & qu'il leur feroit boire du vin dans la coupe de sa fureur.* Le même Prophete nomme en particulier les Rois de Juda & d'Egypte, & ceux d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr, d'Elam, & tous les Rois des Medes. Observons que, dans l'énumération des peuples qui doivent être subjugués, il n'est point parlé des Assyriens; preuve qu'ils l'étoient déjà. Observons encore que les Rois d'Elam ou de Perse y sont distingués de ceux des Medes, ce qui montre que les Perses n'étoient point encore soumis aux Medes. Au commencement du regne de Sédécias, c'est-à-dire, la neuvieme année du regne de Nabuchodonosor, le même Prophete prédit la conquête de la Perse par les Medes & leurs alliés : *Je ferai venir contre Hélam les quatre vents des quatre bouts des Cieux......... Il n'y aura point de Nation à laquelle ceux d'Hélam ne viennent...... Je mettrai mon trône en Hélam, & j'en détruirai les Rois, dit l'Eternel. Mais il arrivera aux derniers jours* (*sous le regne de Cyrus*), *que je ferai retourner les captifs de Hélam, a dit l'Eternel* (2). Ce passage démontre que, sous le regne de Nabuchodonosor, & même après la destruction de Ninive, les Perses étoient gouvernés par leurs propres Rois, & par conséquent n'avoient point été subjugués par Phraortes, qui fut tué avant que Nabuchodonosor parvînt à la couronne de Babylone (3).

(1) Jerem. XXV.
(2) *Idem.* XLIX, v. 35, &c.
(3) New. 2 Chron. p. 313, &c.

n'en est pas moins certain qu'il vainquit plusieurs peuples, & qu'il se rendit maître de presque toute cette partie de l'Asie, située entre le mont Taurus & le fleuve Halys. Fier d'un si heureux succès, il attaqua l'Empire d'Assyrie alors chancelant.

Plusieurs Nations, à l'exemple des Medes, venoient aussi d'échapper à la domination des Assyriens. Nabuchodonosor, ou Chyniladan, alors Roi d'Assyrie, rassembla une armée formidable pour aller au devant des Medes, & invita quelques peuples de l'Orient à lui prêter leurs secours; mais ses Ambassadeurs furent reçus par-tout avec mépris; & plusieurs Nations soumises à son Empire, refuserent de lui envoyer des troupes auxiliaires. Cependant Nabuchodonosor attaqua Phraortes dans la grande plaine de Ragau, renversa sa cavalerie & tous ses chariots, prit le Prince prisonnier, & le fit périr. Après cette victoire il se rendit en Médie, s'empara de plusieurs places fortes, prit d'assaut la fameuse Ecbatane, & la fit raser jusqu'aux fondemens. Enivré d'un succès plus heureux qu'il n'avoit osé l'espérer, il retourna à Ninive, où il passa cent vingt jours, s'occupant de festins & de divertissemens avec ceux qui l'avoient accompagné dans son expédition (*a*). Phraortes régna vingt-deux ans, & fut tué vers le commencement du regne de Josias. La guerre dont nous venons de parler, ne fut entreprise qu'après que la Phénicie & le pays de Moab, d'Ammon & d'Egypte, eurent été conquis par Assar-haddon, & immédiatement après la captivité de Babylone:

(*a*) Judith. I, v. 13, &c. Herod. l. I, c. 102.

c'est ce qu'on voit clairement dans le Livre de Judith (*a*).

SECTION IV. *Histoire des Medes. Cyaxare.*

Année du Déluge 2375. Avant J. C. 624.

Après la mort de Phraortes, Cyaxare son fils monta sur le trône : ce Prince étoit tel qu'il le falloit pour garantir ses sujets de l'esclavage dont ils étoient menacés. La plus grande partie du royaume étoit déjà sous la puissance des Assyriens. Dès qu'il eut discipliné ses troupes (*b*), il reprit en peu de temps ce que les ennemis avoient acquis après la bataille de Ragau. Ce Prince songea ensuite à venger la mort de son pere. Ayant réuni toutes ses forces, il les dirigea vers Ninive, décidé à traiter cette ville comme on avoit traité la capitale de la Médie.

(*a*) Judith. I, v. 7, 8, 9. Comme il est dit dans le premier chapitre de Judith (1), qu'Arpaxad fut tué par Nabuchodonosor, & que c'est lui qui bâtit Ecbatane, la plupart des Auteurs en inferent, que Déjoces, fondateur de cette ville, fut celui qui mourut dans les plaines de Ragau, & non Phraortes (2). Ce passage de Judith, qu'*Arpaxad bâtit une ville forte, & la nomma Ecbatane*, leur a fait conclure qu'Arpaxad est le même que Déjoces, qui sans contredit fonda Ecbatane; mais le Texte Grec de Judith, que la Vulgate a rendu par le mot *ædificavit*, *il bâtit*, signifie seulement qu'*il ajouta de nouveaux bâtimens à Ecbatane*, Ἐπῳκοδόμησε ἐπὶ Ἐκβατάνοις. N'est-il point probable que le fils acheva l'ouvrage auquel le pere n'avoit pu mettre la derniere main ?

(*b*) Il fut le premier, suivant Hérodote (3), qui rangea les troupes de l'Asie en différens corps militaires. Avant lui, la cavalerie, & ceux qui combattoient avec la pique ou l'arc, étoient tous mêlés ensemble; mais nous avons peine à croire une pareille ignorance dans des peuples qui avoient déjà soutenu plusieurs guerres.

(1) Vers. 1.
(2) Usser. ad An. 3347.
(3) Herod. l. I, c. 103.

Les Assyriens vinrent au devant de lui avec les restes d'une armée, battue devant Béthulie. Ayant été mis en fuite, ils se retirerent dans Ninive, que Cyaxare assiégea; mais ce Prince fut forcé de renoncer à son entreprise, pour aller défendre son propre royaume (*a*).

Une armée formidable de Scythes, après avoir chassé les Cimbres de l'Europe, s'avançoit vers la Médie. Ces peuples venoient du Palus Méotide; ils avoient à leur tête le Roi Madyes, fils de Protothyas. Ce Madyes doit avoir été Indathyrse le Scythe, qui, selon Strabon (*b*), envahit l'Asie, & s'avança jusqu'aux frontieres de l'Egypte. Dès que Cyaxare apprit leur arrivée, il alla à leur rencontre. Les Medes, quoiqu'animés par la présence de leur Souverain, qui donna les preuves les plus éclatantes de sa valeur, furent entiérement défaits. Les farouches vainqueurs ravagerent, non seulement toute la Médie, mais aussi la plus grande partie de l'Asie supérieure (*c*). De là ils étendirent leurs conquêtes dans la Syrie, jusqu'aux confins de l'Egypte: mais Psammétique, Roi de ce pays, allant lui-même à leur rencontre, obtint de ces barbares, par des sollicitations soutenues de riches présens, qu'ils n'iroient pas plus loin, & par ce moyen sauva son royaume de l'oppression qui accabloit ses voisins (*d*). Dans cette expédition, les Scythes s'emparerent de Betshéam, ville appartenante à la Tribu de Manassé, en deçà

(*a*) Herodot. ubi suprà.
(*b*) Strab. l. I, prope init.
(*c*) V. la Note XVII, p. 36.
(*d*) Herod. l. I, c. 104, l. II, c. 1, l. III, c. 20.

du Jourdain, & en resterent les maîtres tout le temps qu'ils séjournerent en Asie : ce qui fit donner à cette ville le nom de *Scythopolis*, ou la *ville des Scythes* (a). A leur retour d'Egypte, quelques soldats débandés de leur armée, en traversant le pays des Philistins, pillerent à Ascalon le Temple de Vénus, qu'on regardoit comme le plus ancien qu'on eût consacré à cette Déesse. On prétend que pour venger ce sacrilége, Vénus affligea d'hémorrhoïdes ceux qui en étoient coupables, ainsi que leur postérité : ce qui prouve que les Philistins conservoient encore la mémoire de ce qu'ils avoient souffert autrefois à l'occasion de l'arche; car il semble que depuis ce temps-là ils aient regardé cette incommodité comme une punition céleste, particuliérement destinée à châtier les profanateurs, & qu'en taxant les Scythes de sacrilége, ils n'aient pas oublié ce que leurs ancêtres avoient souffert pour un crime de même nature (b). Les Scythes furent pendant vingt-huit ans maîtres de l'Asie supérieure; savoir, des deux Arménies, de la Cappadoce, du Pont, de la Colchide, de l'Ibérie, & d'une grande partie de la Lydie. Cyaxare, pour éloigner des hôtes aussi terribles, eut recours à un stratagême, ne pouvant employer la force ouverte. Il invita les principaux d'entr'eux à une grande fête; les ayant enivrés, il les fit massacrer. La même scene fut exécutée en même temps par un grand nombre de ses sujets, & le royaume fut tout

(a) Syncell. p. 214.
(b) Herod. l. I, c. 105.

d'un coup affranchi d'un long esclavage (*a*). Les Medes rentrerent alors en possession des Provinces qu'ils avoient perdues, & reculerent encore une fois les frontieres de leur Empire jusqu'aux bords du Halys, qui formoit leur ancienne limite à l'occident (*b*).

Cyaxare, après avoir délivré ses sujets de l'oppression des Scythes, déclara peu après la guerre aux Lydiens. Voici, selon Hérodote, le sujet

(*a*) Nous ne trouvons nulle part que les Scythes, qui échapperent à cette fête sanglante, aient essayé de venger un traitement si barbare; ce qu'on a d'autant plus de peine à concevoir, que, selon Hérodote (1), lorsque les Scythes quitterent la Médie, ils étoient forts & nombreux : apparemment que le stratagême de Cyaxare ne fut point aussi meurtrier qu'on le suppose. Il est possible que les Chefs des Soythes étant massacrés, les autres aient consenti à se retirer. D'ailleurs, il est vraisemblable que, durant vingt-huit ans, plusieurs s'habituerent tellement dans le pays, qu'ils consentirent à vivre sous la domination de Cyaxare, à condition de posséder tranquillement ce qu'ils avoient acquis. D'autres, qui s'étoient enrichis des dépouilles de l'Asie, souhaitoient d'aller retrouver leurs familles; & ceux qui ne vouloient prendre aucun de ces deux partis, pouvoient aller joindre leurs compagnons en Lydie ou en Parthie, ou chercher fortune dans d'autres pays. Nous lisons dans l'Ecriture, que toutes les familles du Nord étoient avec Nabuchodonosor; ce qui convient à ces peuples Septentrionaux, qui s'établirent dans ses Etats, après avoir été chassés de Médie & de Syrie. Il est certain qu'après cette expulsion des Scythes, les Babyloniens, qui n'avoient jamais pu résister aux Egyptiens, les vainquirent toujours dans la suite. Leurs victoires ne doivent être attribuées qu'aux Scythes, qui augmenterent leurs forces en s'unissant avec eux.

(*b*) *Ibid.* l. I, c. 106.

(1) Herod. l. III, c. 1.

de cette guerre (*a*). A l'occasion d'une révolte arrivée parmi les Scythes Nomades, plusieurs d'entr'eux se sauverent en Médie. Cyaxare les reçut avec humanité. On leur confia même des jeunes gens, pour qu'ils leur enseignassent leur langage & leur talent à manier l'arc. Ces étrangers alloient souvent à la chasse, & en revenoient toujours chargés de gibier; cependant ils en revinrent un jour sans rien rapporter. Cyaxare, à qui ils avoient jusqu'alors offert chaque jour une piece de gibier, leur parla à cette occasion d'une maniere si méprisante, que, pour lui en témoigner leur ressentiment, ils résolurent de tuer un de ceux dont l'éducation avoit été confiée à leurs soins, & d'en servir la chair préparée comme de la venaison, à Cyaxare & à ses convives.

Après avoir rempli leur horrible dessein, ils s'enfuirent à Sardes, & implorerent la protection d'Alyattes, Roi de Lydie. Cyaxare indigné envoya des Ambassadeurs à la Cour du Prince Lydien, pour réclamer ces barbares. Cette demande fut rejetée, & la guerre dura cinq ans entre les deux Souverains (*b*). La bataille donnée, la

(*a*) *Idem.* l. I, c. 73, 74.

(*b*) Telle est la cause qu'Hérodote assigne à la guerre entre les Medes & les Lydiens. Il nous semble qu'il n'est pas probable que les Scythes aient voulu vivre sous la domination des Princes Medes & Lydiens; ils devoient sur-tout se défier de Cyaxare, qui avoit traité leurs compatriotes d'une façon non moins perfide que cruelle. Quelques Ecrivains pensent que les Scythes, qui se retirerent en Lydie, étoient les mêmes qui avoient échappé au massacre de Médie, & non une nouvelle colonie: car, quel Scythe auroit voulu s'établir dans des lieux encore teints du sang de ses compatriotes?

sixieme année de cette guerre fut remarquable par une éclipse totale du soleil, qui arriva pendant l'action : elle avoit été prédite par Thalès de Milet (*a*). Les Medes & les Lydiens, quoique dans l'acharnement du combat, furent également effrayés de ce phénomene; le regardant comme un signe de la colere des Dieux, ils se séparerent, & firent la paix peu de temps après, par la médiation de Labynetus, c'est-à-dire, de Nabuchodonosor Roi de Babylone, & de Syennesis Roi de Cilicie. Pour rendre cette paix plus durable, As-

(*a*) Eudemus, dans son Histoire Astronomique, dit que cette éclipse arriva dans le temps que Cyaxare pere d'Astyages, & Alyattes pere de Crœsus, étoient engagés dans une bataille. Pline (1), en parlant des éclipses, dit que Thalès de Milet fut le premier qui prédit une éclipse de soleil : il ajoute, que l'éclipse dont nous parlons arriva la quatrieme année de la XLVIII Olympiade, sous le regne d'Alyattes, & non d'Astyages (selon des copies modernes), 170 ans après la fondation de Rome. Clément Alexandrin (2) met cette bataille & l'éclipse du soleil dans la L Olympiade. Il s'éloigne pour cela d'Eudemus, qu'il cite pour garant. Le temps assigné, tant par lui que par Pline, ne répond point au regne de Cyaxare, mais à celui d'Astyages son successeur. Les Tables des mouvemens du soleil & de la lune, dressées par Ptolomée, & qui sont les mêmes que celles d'Hipparque, placent cette célebre éclipse dans la quatrieme année de la XLIV Olympiade, le quatrieme jour du mois Egyptien Pacon (ou Dimanche 20 de Septembre, suivant le calendrier Julien), 3 heures & 35 minutes avant midi; mais suivant Newton, elle arriva le 28 de Mai, l'an 163 de l'Ere de Nabonassar, 47 ans avant la prise de Babylone (3), & 585 ans avant Jésus-Christ.

(1) Plin. l. I, c. 12.
(2) Clem. Alex. Strom. l. I.
(3) Newt. Chron. p. 316.

tyages, fils aîné de Cyaxare, épousa Aryénis, fille d'Alyattes. Ce fut de ce mariage que naquit, l'année suivante, ce Cyaxare, qui dans le Livre de Daniel, est appelé *Darius le Mede* (*a*).

Dès que Cyaxare n'eut plus rien à redouter des Lydiens, il remit le siége devant Ninive, que l'irruption des Scythes lui avoit fait lever. Dans cette circonstance, il eut la politique de contracter une étroite alliance avec Nabuchodonosor Roi de Babylone, que sa fille Amytis épousa (*b*). Aidé par les Babyloniens, il prit

(*a*) Herodot. ubi suprà.

(*b*) Quelques Ecrivains disent qu'Amytis étoit fille d'Astyages, petite-fille de Cyaxare : mais il n'est pas possible qu'Astyages eût alors une fille en âge d'être mariée. Si Nabuchodonosor l'avoit épousée, il auroit vécu au moins jusqu'à l'âge de 85 ans, & Astyages seroit devenu bien plus vieux encore. Dans le Livre de Tobie, la destruction de Ninive est attribuée a Ahasfuérus Roi de Médie, & à Nabuchodonosor Roi de Babylone. Cet Ahasfuérus ne peut avoir été que Cyaxare, qui, comme le prouve Newton, s'appeloit *Ahassuérus*, *Assuérus*, *Oxyares*, *Axeres*, *Prince Axeres* ou *Cy-Axeres*, le mot *Cy* signifiant un *Prince* dans la Langue des Medes (1). Par Nabuchodonosor, il faut entendre le grand *Nébucadnezar* : les Babyloniens avoient coutume de désigner leurs Rois par l'un ou l'autre de ces noms, comme les Egyptiens appeloient leurs Monarques *Pharao*. Il paroît, par les Livres des Rabbins, & par Josephe, que Nabopallassar, pere de Nabuchodonosor, a porté ces deux noms. R. Juchasin appelle Nabuchodonosor, fils de Nabuchodonosor (2) ; & David Gandz appelle le pere, *Nabuchodonosor premier*, & le fils *Nabuchodonosor second* (3). Josephe, en parlant de Nabopallassar, le nomme tantôt *Nabuchodonosor* (4), & tantôt *Nabulassar* (5) : c'est une abréviation

(1) Newt p. 509. ubi supr.
(2) Juchas. fol. 136.
(3) David. Ganz. ad An. 3285.
(4) Joseph. Antiq. l. X, c. 11.
(5) *Idem.* contr. Apion. l. I.

Ninive, & la fit raser jusque dans ses fondemens. Sarac, Roi de Ninive, perdit la vie pendant le siége. Cette superbe capitale de l'Empire Assyrien fut réduite en cendres, selon les prédictions faites contre elle plus d'un siecle auparavant. » Malheur sur la ville sanguinaire, qui est pleine » de mensonge & de larcin. Celui qui fait voler » tout en pieces, est monté contre ta face. Le » Seigneur va punir l'insolence avec laquelle les » ennemis de Jacob & d'Israël les ont traités. » J'entends déjà les fouets qui retentissent de » loin, les roues qui se précipitent avec un grand » bruit, les chevaux qui hennissent, & les cha» riots qui courent comme la tempête. Je vois » les épées qui brillent, & les lances qui étin» cellent. Le bouclier de ses braves jette des » flammes; ses gens d'armes sont couverts de » pourpre. Les yeux des soldats semblent des » lampes ardentes, & leurs visages semblent lan» cer des foudres. Le Seigneur est un Dieu jaloux » & un Dieu vengeur; il ébranle les montagnes » & désole les collines. Qui pourra soutenir sa » colere, & qui lui résistera quand il sera dans » sa fureur ? Je vous dépouillerai de tous vos » ornemens. Pillez l'argent, pillez l'or; ses ri» chesses sont infinies; ses vases & ses meubles » précieux sont sans nombre. Elle est vuide & » désolée, Ninive est détruite & renversée. Les

de *Nabopallassar.* Il n'y a pas moyen de concilier les Livres de Tobie & de Judith, avec un autre Ouvrage sacré ou profane, relatif au temps dont nous parlons, à moins qu'on ne suppose que le nom de *Nabuchodonosor* ait été communément donné aux Rois de Babylone.

Section IV. *Histoire des Medes.*

» portes du fleuve seront ouvertes, & son Palais » sera détruit; tous ses gens de guerre seront pris; » ses filles seront emmenées captives, gémissant » comme des colombes, & dévorant leurs plaintes au fond de leur cœur. Où est maintenant » cette caverne de lions? Où sont ces pâturages » de lionceaux, cette caverne où le lion se retiroit avec ses petits sans que personne les y vînt » troubler; où le lion apportoit les bêtes qu'il » avoit égorgées, pour en nourrir ses lionnes & » ses lionceaux, remplissant son antre de proie, » & ses cavernes de rapines (*a*)? Le Seigneur » étendra sa main contre l'Aquilon; il détruira » Assur; il dépeuplera la ville, qui étoit si belle, » & la changera en un désert; elle servira de » retraite aux bêtes sauvages, & les Chats-huans » y habiteront. Voilà cette ville orgueilleuse qui » disoit en son cœur : Je suis l'unique, & après » moi il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui passeront à travers d'elle, lui insulteront avec des » sifflemens & des gestes pleins de mépris (*b*) «.

Cette victoire, suivie de la destruction de Ninive, est attribuée par les Juifs aux Chaldéens,

(*a*) Nahum. pass.

(*b*) Sophon. II, v. 13, 14 & 15. On éleva sur les ruines de l'ancienne Ninive, une autre ville, qui porta long-temps le même nom, sans avoir la même splendeur. On l'appelle maintenant *Mosal* (1): elle est située sur le bord occidental du Tigre, où il n'y avoit autrefois qu'une partie des fauxbourgs de l'ancienne Ninive. La ville étoit de l'autre côté du fleuve. Suivant Diodore de Sicile (2), Ninive avoit quatre cent quatre-vingts

(1) Thevenot. part. II, l. I, c. 11. p. 50.
(2) Diodor. Sicul. l. II, p. 65.

par les Grecs aux Medes, & par Tobie, Polyhistor, Josephe & Ctésias, aux uns & aux autres; elle facilita les grandes conquêtes que Nabuchodonosor & Cyaxare firent dans la suite; elle fut le fondement des deux Empires collatéraux, s'il est permis de les appeler ainsi, des Medes & des Babyloniens, qui s'éleverent sur les débris de l'Empire Assyrien.

Après la prise de Ninive, les deux vainqueurs conduisirent leurs armées contre Pharao-Néco, Roi d'Egypte, qui, peu de temps avant, avoit vaincu le Roi d'Assyrie, & pris Carkémis. Pharao, vaincu à son tour près de l'Euphrate, fut forcé d'abandonner aux Assyriens tout ce qu'il leur avoit enlevé (*a*). Tout ce qui avoit appartenu à ces derniers, étoit regardé par Cyaxare & Nabuchodonosor, comme leur appartenant par droit de conquête (*b*). Après cette victoire, ils s'emparerent de Carkémis, subjuguerent la Célé-Syrie & la Phénicie, avec une armée formidable. Elle

stades de tour, c'est-à-dire, soixante milles d'Angleterre. C'est pourquoi Jonas disoit qu'elle avoit trois jours de chemin (1), parce qu'on avoit besoin de trois jours pour en faire le tour : vingt milles sont à peu près le chemin qu'un homme peut faire dans un jour. Strabon (2) prétend que Ninive étoit beaucoup plus grande que Babylone. Il ne lui donne que trois cent quatre-vingts stades, c'est-à-dire, quarante-huit milles de circuit.

(*a*) 2 Reg. XXIV, v. 7. Jerem. XLVI, v. 2. Eupol. apud Euseb. Præp. Evang. l. IX, c. 35.

(*b*) C'est ici l'époque où les Juifs commencent à compter les années du regne de Nabuchodonosor, c'est-à-dire, depuis la fin de la troisieme année du regne de Jéojakim. Ainsi la

(1) Jon. III, v. 3.
(2) Strab. XVI, p. 737.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

étoit composée de Babyloniens, de Medes, de Syriens, de Moabites, & d'Ammonites; elle étoit forte de 10000 chariots, de 180000 fantassins, & de 120000 chevaux. Ils ravagerent la Galilée, la Samarie, Scythopolis, &c. & ils mirent enfin le siége devant Jérusalem, qu'ils prirent, & où ils firent Jéoakim prisonnier (a). Riches des dépouilles de tant de peuples, ils diviserent leurs forces. Nabuchodonosor continua ses conquêtes du côté de l'Occident, & Cyaxare soumit l'Arménie, le Pont, & la Cappadoce, exterminant tout ce qui se trouvoit sur sa route. Ces deux Souverains réunirent leurs armées une seconde fois; ils attaquerent la Perse propre-

quatrieme année de ce dernier regne, quand Nabuchodonosor fut associé à l'Empire par son pere, est, selon les Juifs (1), la premiere du regne de Nabuchodonosor. Mais, selon le calcul Babylonien, le regne de ce Prince ne commença qu'à la mort de son pere, c'est-à-dire, deux ans plus tard. L'une & l'autre de ces façons de compter se trouvent dans l'Ecriture; c'est pourquoi nous avons cru devoir indiquer cette solution. Observons que, comme les Astronomes Chaldéens emploient dans la supputation des regnes de leurs Rois, les années de Nabonassar, dont Thoth étoit le premier mois, les Juifs se servoient, dans le même calcul, des années de Moïse, dont le premier mois est celui de Nisan; de sorte que si un Roi montoit sur le trône quelques jours avant le commencement de ce mois, ce peu de jours passoit pour un an, & la seconde année commençoit au premier jour du mois de Nisan.

(a) 2 Reg. XXIV, v. 2, 7. Daniel I, v. 2. & Chron. XXXVI, v. 6.

(1) Jerem. XXV, v. 1.

(2) Newton, ubi supr. p. 296.

ment dite (*a*), & la Susiane, les soumirent, & acheverent la conquête de la Monarchie Assyrienne.

Le Prophete Ezéchiel (*b*) fait l'énumération des principaux peuples qui furent presque exterminés par Cyaxare & Nabuchodonosor. » Assur » est là avec son peuple (savoir en Hadès où sont ensevelis les corps morts); » ses sépulcres sont » autour de lui; ils ont tous été tués. Ceux qui » avoient autrefois répandu la terreur sur la terre, » ont péri par l'épée. Là, est Elam & tout son » peuple autour de son sépulcre; tous ces morts » qui ont été passés au fil de l'épée sont descendus » incirconcis aux lieux les plus bas de la terre; » ceux qui avoient répandu la terreur parmi les » vivans, ont porté leur ignominie avec ceux qui » descendent au fond de la fosse. Là, est Méfech » & Tubal, & tout son peuple (savoir, les » Scythes), & ses sépulcres sont autour de lui; » tous ceux-là sont des incirconcis qui ont péri » par l'épée, quoiqu'ils eussent répandu la terreur » parmi les vivans..... Là, est Edom, ses Rois,

(*a*) Lorsque Ninive étoit la capitale de l'Empire d'Assyrie, la Perse étoit divisée en plusieurs royaumes : entr'autres, il y avoit un royaume d'Elam qui subsista pendant les regnes d'Ezéchias, de Manassé, de Josias, & de Jéojakim; il fut détruit sous Sédécias (1). Ce royaume a dû être florissant, puisqu'il résista long-temps au Roi de Touran ou de Scythie, au delà du fleuve Oxus. Il fut envahi par les Medes & les Babyloniens. Nous avons donc eu raison de dire que les Perses ne furent point assujettis par Phraortes, comme Hérodote l'assure, mais par Cyaxare & les Babyloniens.

(*b*) Ezech. XXXII.

(1) Jerem. XXV, v. 25. & XLIX, v. 34. Ezech. XXXII, v. 24.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

» & tous ses Chefs qui ont été détruits avec leur
» armée. Là, sont tous les Princes de l'Aquilon,
» & tous les Sidoniens qui ont partagé le sort des
» blessés à mort, malgré la terreur qu'ils avoient
» inspirée «.

Par les Princes de l'Aquilon il faut entendre ceux dont le pays étoit au Nord de la Judée; c'est-à-dire, les Princes d'Arménie & de Cappadoce, Provinces soumises par Cyaxare, après la destruction de Ninive.

Cyaxare ayant élevé la Médie à un haut degré de puissance, partagea ses conquêtes avec Nabuchodonosor son allié. Il mourut la quarantieme année de son regne (*a*), & laissa le sceptre à son fils Astyages.

Astyages.

Année du Déluge 2415. Avant J. C. 584.

Astyages, que l'Ecriture appelle *Assuérus* (*b*), avoit eu d'Aryénis, fille d'Alyattes Roi de Lydie, Cyaxare II, nommé dans l'Ecriture Darius le Mede. Il étoit âgé de soixante-deux ans quand on prit Babylone (*c*). La même année que Cyaxare naquit, Astyages donna sa fille Mandane, qu'il avoit eue d'une autre femme, en mariage à un Persan nommé Cambyse : ce fut de ce mariage que naquit Cyrus, le fondateur de la Monarchie des Perses. C'est lui qui accorda aux Juifs la permission de retourner dans leur pays, & de rebâtir leur Temple. Il vint au monde un an après son oncle Cyaxare; par conséquent il étoit âgé de soixante-un ans, lors de la prise de Babylone (*d*).

(*a*) Herod. ubi sup.

(*b*) Dan. IX, v. 1.

(*c*) *Ibid.* V, v. 30, 31.

(*d*) Nous examinerons dans la suite, si son pere Cambyse étoit Roi de Perse, comme Hénophon l'assure (Cyropœd. l. I.), ou simplement un Seigneur Persan, comme le prétend Hérodote (l. I, c. 197).

Section IV. *Histoire des Medes.*

Aſtyages régna trente-cinq ans (*a*). Malgré la longueur de ſon regne, l'Hiſtoire ne rapporte aucun de ſes exploits, ſi on en excepte la victoire qu'il remporta contre les Babyloniens, qui, ſous la conduite d'Evil-Mérodac, fils de Nabuchodonoſor, avoient fait une irruption en Médie : encore ne dut-il le ſuccès de ſes armes qu'à la valeur de Cyrus, ſon petit-fils, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, & qui, n'étant encore âgé que de ſeize ans, prouva dès-lors qu'il ſeroit un héros (*b*). Cette injuſte entrepriſe d'Evil-Mérodac fut la premiere cauſe de la haine des Medes contre les Babyloniens, & finit par la ruine de Babylone. On peut conclure de là, que Nabuchodonoſor n'avoit pas eu Evil-Mérodac d'Amytis fille de Cyaxare, ou, comme d'autres le prétendent, d'Aſtyages, mais d'une autre femme; car il eſt probable qu'Evil-Mérodac n'eût pas fait cette irruption en Médie, s'il eût été ſi proche parent d'Aſtyages : il n'eſt pas vraiſemblable que ce Prince ait commis une pareille hoſtilité, au moment où, ſuivant quelques Ecrivains, il devoit épouſer Nitocris, Mede d'origine.

Cyaxare II.

Année du Déluge 2450. Avant J. C. 549.

Aſtyages eut pour ſucceſſeur Cyaxare ſon fils, oncle de Cyrus. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il eut une guerre ſanglante à ſoutenir contre Nérigliſſar, meurtrier d'Evil-Mérodac, & l'uſurpateur de ſa couronne. Cette guerre fit couler des flots de ſang pendant les regnes de Nérigliſſar, de ſon fils Laboroſoarchod, & de Nabonadius, fils d'Evil-Mérodac, & petit-fils de Nabuchodonoſor, ſous le regne duquel l'Empire Babylonien

(*a*) Herod. l. I, c. 130. (*b*) Xenoph. Cyropæd. l. I.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

périt. Comme cette guerre, qui dura vingt ans, fut dirigée par Cyrus, nous attendrons, pour en rapporter les événemens, que nous soyons parvenus au regne de ce grand Roi, c'est-à-dire, à l'histoire de Perse dont il fonda la Monarchie. Quant à Cyaxare, l'Ecriture dit qu'il prit le royaume après la réduction de Babylone & la mort de Belsazzar (*a*); car Cyrus, aussi long-temps que son oncle vécut, partagea simplement l'Empire avec lui, quoiqu'il l'eût entiérement acquis par ses exploits : il eut même la complaisance de lui laisser toujours le premier rang. Il ne réunit l'autorité dans sa personne, que par rapport au commandement des armées & aux affaires militaires. De là vient que dans le Canon de Ptolomée il n'est nullement parlé de Cyaxare; mais que le nom de Cyrus s'y trouve immédiatement après celui de Nabonadius. Il est évident néanmoins, tant par l'autorité de Xénophon (*b*), que par celle de l'Ecriture, qu'un Mede régna à Babylone après la mort de Nabodanius, ou, comme Hérodote le nomme, Labynétus, le dernier Roi Babylonien du Canon. Xénophon assure qu'après la prise de Babylone, Cyrus alla trouver le Roi des Medes dans cette ville, & fut son successeur à la couronne; & nous lisons dans l'Ecriture, que Babylone fut détruite par les *Medes* (*c*), *par les Rois de Médie, ses Capitaines, & tout le pays de sa domination* (*d*); *que le royaume de Babylone avoit été donné aux*

(*a*) Dan. V, v. 31.
(*b*) Xenoph. Cyrop. l. VIII.
(*c*) Isaï. XIII, v. 17 & 19.
(*d*) Jer. LI, v. 28.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

Medes & aux Perses (*a*); premiérement aux Medes sous Darius, & ensuite aux Perses sous Cyrus. Darius gouverna les Babyloniens comme un conquérant, sans égard pour leurs loix, à la place desquelles il introduisit celles des Medes & des Perses (*b*). Sous son regne, les Medes sont toujours nommés devant les Perses (*c*), au lieu que sous le regne de Cyrus & de ses successeurs, les Perses sont toujours mis devant les Medes (*d*); ce qui prouve que, suivant l'Ecriture, un Mede régnoit à Babylone entre le dernier Roi Babylonien du Canon de Ptolomée, & Cyrus. Ce Roi ne peut avoir été que Cyaxare, comme l'appelle Xénophon (*e*), ou Darius le Mede, comme il est nommé dans les Révélations de Daniel. L'Ecriture attribue principalement à Cyaxare la destruction de Babylone. S. Jérôme en donne trois raisons (*f*) : 1°. parce que Darius, ou Cyaxare, étoit le plus âgé des deux : 2°. parce qu'en ce temps-là les Medes étoient plus fameux que les Perses : 3°. parce que le titre d'oncle est plus respectable que celui de neveu. D'un autre côté, il y a peu d'Ecrivains Grecs qui parlent de Cyaxare; ce qui est facile à expliquer. Les Perses, charmés d'élever Cyrus leur compatriote, lui attribuoient toute la gloire de cette grande conquête; & c'est d'eux que les Grecs ont emprunté leurs relations. Observons encore que Cyrus seul fut

---

(*a*) Dan V. v. 28.
(*b*) *Ibid.* VI, v. 8. 12, 15.
(*c*) *Ibid.* & V, v. 28. VIII. v. 20.
(*d*) Esth. I, v. 3, 14, 18, 19, Dan. X, v. 1-20.
(*e*) Xenoph. Cyr. l. I, c. 19.
(*f*) Comment. in Dan. V.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

employé au fiége de Babylone pendant l'abſence de Darius. C'eſt ſous ſes ordres que la ville fut priſe, & le royaume détruit. On peut ajouter, que comme Darius ne régna point deux ans entiers à Babylone, Cyrus, avant que le bruit de cette grande conquête ſe fût répandu dans les pays éloignés, étoit déjà en poſſeſſion de l'Empire Babylonien, ce qui le fit regarder comme le ſeul auteur des exploits dont nous parlons. Joſephe (*a*), dont l'autorité doit être ici reſpectée, dit que Darius & Cyrus ſon allié conquirent le royaume de Babylone. Le même Ecrivain ajoute que ce Darius étoit fils d'Aſtyages, & qu'il étoit connu des Grecs ſous un autre nom. Xénophon nous apprend que ce nom étoit *Cyaxare* (*b*). Quant au nom de *Darius*, il a été conſervé ſur les Stateres-Darici, pieces d'or célebres dans l'Orient pendant pluſieurs ſiecles : car on prétend (*c*) que ces pieces n'ont pas été frappées par ordre du pere de Xerxès, mais par un Darius plus ancien, & le premier Roi des Medes & des Perſes qui ait fait battre de la monnoie d'or : mais il n'y a point de Darius plus ancien que le pere de Xerxès, à l'exception de celui que l'Ecriture nomme *Darius le Mede.*

Après la réduction de Babylone, Cyaxare, de concert avec Cyrus, régla les affaires de leur nouvelle Monarchie. Ils la partagerent en cent vingt Provinces (*d*), dont les Gouverneurs furent

(*a*) Joſeph. Antiq. l. XII, c. 13.

(*b*) Xenoph. ubi ſup.

(*c*) Suidas in Δαρεικός. Harpocr. in Δαρεικός Scholiaſt. in Ariſtoph. Eccléſ. p. 741 & 742.

(*d*) Dan. VI, v. 2.

choisis parmi ceux qui pendant la guerre s'étoient signalés par leurs exploits. Ces Gouverneurs étoient soumis à trois Présidens, qui résidoient toujours à la Cour, pour pouvoir rapporter facilement au Roi les informations qu'ils recevoient des différentes Provinces, & dépêcher ensuite les ordres nécessaires : ces trois Ministres étoient chargés des affaires les plus importantes de l'Empire. Daniel fut établi leur Chef; il méritoit cet honneur, tant par l'étendue de ses lumieres, que par l'expérience de son âge; il avoit servi les Rois de Babylone soixante-cinq ans, en qualité de premier Ministre. Cette place qui lui donnoit une autorité presque égale à celle du Souverain, fit naître la jalousie des courtisans. Sa perte étoit certaine, si la Providence qui veille à la conservation de l'homme de bien, n'avoit pas interposé son pouvoir. Son attachement inviolable à la loi de Dieu étant un moyen sûr de le rendre odieux au Monarque, ils engagerent Darius à faire publier une défense à tous ses sujets, de faire, pendant trente jours, aucune priere à qui que ce fût, excepté au Roi, sous peine aux contrevenans d'être jetés dans la fosse aux lions. Daniel ayant coutume de prier Dieu la face tournée vers Jérusalem, fut surpris dans cet exercice, accusé par ses ennemis, & condamné à être dévoré par les lions. On sait qu'il fut miraculeusement délivré de la fureur de ces bêtes féroces. La trame que ses ennemis avoient ourdie contre lui, ne fut fatale qu'à eux-mêmes. On ne peut douter que le crédit du saint Prophete auprès de Darius ne prît un nouvel éclat (*a*). L'événement que nous

(*a*) Dan. VI, v. 4, 5, 6, &c.

SECTION IV. *Histoire des Medes.*

venons de rapporter arriva probablement durant le séjour de Cyrus en Syrie, qu'il avoit subjuguée, étendant ses conquêtes jusques à la mer Rouge & aux frontieres de l'Ethiopie. Pendant cet intervalle, Darius resta à Babylone, administrant les affaires civiles de l'Empire. Les Stateres-Darici furent peut-être faits vers ce temps de l'or trouvé parmi les dépouilles des Lydiens (*a*). Quand nous serons parvenus au regne de Cyrus, nous rapporterons d'autres particularités relatives à ses deux prédécesseurs, Cyaxare & Astyages. Jusqu'ici nous avons supposé que le premier a été Darius le Mede de Daniel, & que Nabonadius a été le Belsazzar du même Prophete : mais comme l'une & l'autre de ces assertions sont combattues par des Ecrivains estimables, nous demandons qu'il nous soit permis, avant que de terminer l'Histoire des Medes, de défendre notre supposition, après avoir exposé les différentes opinions de nos antagonistes (*b*).

(*a*) Cette piece, selon le Docteur Bernard (1), pesoit deux grains plus qu'une guinée; mais comme l'or en étoit fort pur, elle pouvoit, d'après la proportion qu'il y a maintenant entre l'or & l'argent, valoir vingt-cinq schelings.

(*b*) V. la Note XVIII, p. 39.

(1) De Pond. & Mensur. Antiq. p. 17.



I.

e
c.

rens





CHAPITRE XI.

HISTOIRE DE PERSE.

SECTION PREMIERE.

Description de la Perse.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

Ses différens noms.

CE pays, comme bien d'autres, a été, en différens temps, désigné par différens noms : leur énumération paroîtra peut-être ennuyeuse ; mais elle est cependant nécessaire pour l'intelligence de divers endroits de l'Histoire suivante.

Le plus ancien nom de la Perse est celui par lequel Moïse la désigne (*a*), c'est-à-dire *Elam*, ou *Ælam* suivant d'autres, d'après Elam fils de Sem, & pere des premiers habitans de ce pays. Hérodote (*b*) en appelle les habitans *Céphenes*, & l'on assure que dans un temps très-reculé, ils portoient le nom d'*Artæi* (*c*), & leur contrée celui d'*Artea*. Dans les Livres de Daniel (*d*), d'Esdras (*e*), &c. elle est appelée *Paras*, nom qui ne ressemble pas mal à celui de *Pars* ou *Phars*, que la Perse proprement dite porte encore

(*a*) Gen. X, v. 22, XIV, v. 1, Jerem. XXV, v. 25, Joseph. Antiq. l. I, c. 7.

(*b*) Herodot. l. VII, c. 61.

(*c*) Hyde Rel. Vet. Perf. p. 413.

(*d*) Dan. VI, v. 28.

(*e*) 1. Esdr. VII, v. 4.

SECTION I. *Hiſtoire de Perſe.*

aujourd'hui. On l'appeloit autrefois (*a*) *Achæménie*, & *Arſace*, d'après ſes anciens Rois. Quelques Ecrivains Orientaux (*b*) nomment la Perſe *Agjem*, *Irân*, & *Shahiſtan*, c'eſt-à-dire l'Empire du Shah. Il eſt bien vrai qu'à parler exactement, l'Achœménie & l'Irân ne ſont pas les noms de la Perſe en général, mais ſeulement ceux de quelques-unes de ſes parties : cependant, comme pluſieurs Auteurs s'en ſervent pour marquer la contrée que nous appelons *Perſe*, nous n'avons pas cru devoir les oublier (*c*).

Son étendue.

L'étendue de la Perſe n'a pas moins varié que ſes noms. Suivant Ptolomée (*d*), elle a la Médie au ſeptentrion, la Caramanie à l'orient, la Suſiane au couchant, & au midi le golfe de Perſe; mais ce Géographe ne la conſidere que comme une Province. Nous enviſageons ce pays ſous un autre point de vue; & pour qu'on puiſſe s'en former une idée préciſe, nous commencerons par aſſigner les bornes les plus reculées de l'Empire de Perſe, telles qu'elles étoient autrefois; enſuite nous déterminerons les limites actuelles de ce même Empire; & enfin nous verrons de quelles Provinces les anciens Auteurs ont fait mention; & à meſure que nous avancerons dans cette recherche, nous dirons un mot de l'état où ces mêmes Provinces ſe trouvent à préſent.

Ses bornes.

L'ancien Empire de Perſe (*e*) s'étendoit en

(*a*) Horat. l. III, Ode I, Ovid. de Arte Amandi. l. I, v. 226.

(*b*) Hyde ubi ſupr. Chardin. t. III, p. 2 & 3.

(*c*) V. la Note XIX, p. 52.

(*d*) Geogr. l. VI, c. 4.

(*e*) Cluver. Geogr. l. V, c. 13.

longueur depuis l'Hellespont jusqu'à l'embouchure de l'Indus, c'est-à-dire, environ 2800 milles d'Angleterre, & en largeur depuis le Pont jusqu'à l'embouchure du golfe d'Arabie, ce qui fait environ 2000 milles.

La Perse moderne (*a*), c'est-à-dire tout ce que la Couronne de Perse possede aujourd'hui, s'étend depuis l'embouchure de l'Araxe, jusqu'à celle de l'Indus, ce qui fait autour de 1840 milles d'Angleterre, & va depuis l'Oxus jusqu'au golfe de Perse, ce qui lui donne environ 1080 milles de largeur. Cet Empire est borné au septentrion par la mer Caspienne, le fleuve Oxus, & le mont Caucase; à l'orient, par le fleuve Indus, & le pays du Grand-Mogol; au midi, par le golfe de Perse & la mer des Indes; & à l'occident, par l'Empire du Grand-Seigneur (*b*).

Ses Provinces.

La Gédrosie.

En parlant des Provinces qui formoient l'ancien Empire de Perse, nous commencerons par la Gédrosie, dont Pline, Strabon, & quelques autres Ecrivains font mention. Elle est bornée à l'occident par la Caramanie; au nord, par la Drangiane & l'Arachosie; à l'orient, par Guzurate, Province dans la Terre-ferme de l'Inde; & au midi, par la mer des Indes. On la nomme présentement *Makran*, & elle étoit autrefois habitée par les Arbitæ, les Parsiræ, les Musarnæi, & les Rhamnæ. Ses principales villes étoient Pasis, Arbis & Cuni. Ptolomée y met une fameuse ville de commerce, nommée *Port des Femmes*. Les

(*a*) Cluver. ubi sup.
(*b*) V. la Note XX, p. 54.

principales villes modernes de cette Province sont Firhk, Chalak, & le port de Guadal (*a*).

SECTION I. *Histoire de Perse.*

La Caramanie.

La Caramanie est divisée en désert de Caramanie, & en Caramanie proprement dite (*b*). Le désert de Caramanie est borné au nord par la Parthie; au couchant, par la Perside; à l'orient, par la Drangiane; & au midi, par la Caramanie proprement dite (*c*). Cette derniere a au midi la mer des Indes; à l'occident, la Perside & le golfe de Perse; à l'orient, la Gédrosie; & au septentrion, le désert de Caramanie: elle contient présentement les Provinces de Kerman & d'Ormus, & a été habitée autrefois par les Isatichæ, les Zuthi, les Gadanopydres, les Camélobosei, les Agdonites, les Rhudianæ, les Ares, les Charadeæ, les Pasargadæ, & les Armozæi. Ses anciennes villes étoient Carmanæ, à présent Kerman, célebre encore par les sabres qu'on y fait; Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand; Armuze, qui a donné son nom à l'isle d'Ormus. Les principales villes modernes sont Kerman (*d*), Bermazir, le port de Kuhastek, & le cap de Jasques (*e*).

La Drangiane.

La Drangiane est bornée au midi par la Gédrosie; à l'orient, par l'Arachosie; au nord, par l'Arie; & à l'occident, par la Caramanie déserte (*f*). Elle tire son nom, à ce qu'on prétend, du fleuve Drangius, est appelée *Sigistan* par les Persans modernes, & étoit autrefois peuplée par les Darandæ & les Batrii. Ptolomée compte dans cette

(*a*) V. de Taver. l. IV, c. 1. V. la Note XXI, p. 56.
(*b*) Ptol. l. VI, c. 6.
(*c*) *Ibid.* l. VI, c. 8.
(*d*) Tavern. l. IV, c. 1.
(*e*) V. la Note XXII, p. 57.
(*f*) Ptolom. l. VI, c. 19.

Province

Province dix villes, dont les plus considérables étoient Ariaspe & Prophthasie. Les plus grandes villes qu'il y ait à présent dans ce pays, sont Chalak, Kets & Sistan (*a*), que quelques Auteurs supposent être la même ville que l'ancienne Prophthasie. On raconte qu'il y a dans la Province dont nous parlons une vallée appelée *Mulebet*, dont un Prince, nommé *Aladin*, avoit fait une espece de paradis, quoique dans de très-mauvaises intentions (*b*). Voici le fait.

Un petit Prince, nommé *Aladin*, fit embellir la vallée de Mulebet, & la rendit délicieuse : on y trouvoit des retraites agréables, des femmes d'une beauté ravissante, des boissons exquises, & les mets les plus délicats. Il ferma ensuite l'entrée du vallon par une forteresse, & à chaque entreprise dangereuse qu'il vouloit faire exécuter, il choisissoit quelque jeune homme d'une force extraordinaire; & après avoir eu soin de le faire enivrer jusqu'à perdre connoissance, il le faisoit transporter en cet état dans son paradis, où le jeune homme passoit deux ou trois jours : au bout de ce terme, on l'enivroit comme la premiere fois, pour avoir occasion de le transporter chez lui sans qu'il s'en apperçût. Quand ensuite Aladin vouloit employer cet homme à quelque coup extraordinaire, il l'y engageoit par la promesse de le faire toujours habiter dans ce paradis, dont il avoit déjà goûté les délices (*c*).

L'Arachosie.

L'Arachosie est bornée à l'occident par la Dran-

(*a*) Tavern. ubi supr.

(*b*) V. la Note XXIII, p. 59.

(*c*) Paul Venet. ap. Purchas's Pilgrim. B. IV, c. 6, p. 317.

SECTION I. Histoire de Perse.

giane; au nord, par le Paropamisus; à l'orient, par l'Indus; & au midi, par la Gédrosie. Les Voyageurs ne sont pas d'accord sur le nom moderne de cette Province. Elle étoit habitée autrefois par les Arimaspi, qui furent appelés dans la suite *Margyetæ*, & après cela *Euergetæ*, *Sydri*, *Roplutæ*, & *Eortæ*. Ptolomée compte dans cette Province treize villes; mais nous n'en indiquerons que trois: Arachotus, que la fameuse Sémiramis fit bâtir dans un lac du même nom; mais à laquelle cette Princesse donna, à ce qu'on prétend, le nom de *Cophes*: Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand, & que quelques Ecrivains supposent être la même ville qu'on nomme présentement *Cabul*: Arbaca, qu'on assure devoir son nom à un Roi des Parthes, nommé *Arbaces*. Nous ne connoissons dans cette Province aucune ville moderne un peu considérable (*a*).

Le Paropamisus.

La Province de Paropamisus est bornée à l'occident par l'Arie; au nord, par la Bactriane; à l'orient, par le pays du Grand-Mogol; & au midi, par l'Arachosie. Elle est connue à présent sous le nom de *Sablestan* (*b*), & contient le royaume de Candahar. Ses anciens habitans étoient les Bolitæ, les Aristophili, les Ambantæ, les Panetæ & les Parsii; & ses principales villes, Ortospamim & Naulibis. Elle a encore présentement plusieurs villes considérables, comme Becksabat, Asbe, Bust (*c*), fortifiée d'un des plus beaux châteaux qu'il y ait en Perse, & embellie de plusieurs magnifiques Caravansérais (*d*).

(*a*) V. la Note XXIV, p. 60.
(*b*) Tavern. ubi supra.
(*c*) Tav. t. I, l. III, p. 393.
(*d*) V. la Note XXV, p. 61.

La Bactriane (*a*), qui porte à présent le nom de *Chorassan*, étoit habitée autrefois par les Salataræ, les Zariaspæ, les Chomatri, les Comi, les Acinacæ, les Tambyzi, les Thoracæ, peuple puissant, & plusieurs autres Nations moins considérables. Dès les premiers siecles du monde, elle eut, à ce qu'on prétend, jusqu'à mille villes, dont les principales étoient Bastra & Ebusmi, que Ptolomée appelle l'une & l'autre villes royales; Maracanda & Charracharta. Cette Province a encore actuellement plusieurs villes considérables; mais nous n'en dirons rien ici, parce que nous serons obligés dans la suite de parler plus en détail de ce même pays.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

La Bactriane.

La Margiane, nommée à présent *Estasaabd*, a l'Hyrcanie à l'occident, la Tartarie au septentrion, l'Arie au midi, & la Bactriane à l'orient. Elle est séparée de la Tartarie par le fleuve Oxus, que les Persans modernes (*b*) appellent *Ruth-Khane-Kurkan*, & étoit habitée autrefois par les Derbicæ, les Massagètes, qui étoient venus de Scythie, les Parni, les Dahæ, & les Tapurni (*c*). On peut compter parmi les villes considérables de cette Province, Alexandrie, une des six villes de ce nom en Perse; mais qui a porté dans la suite le nom d'Antioche, Séleucie, Nigæa, ou plutôt Nysæa, dont Ptolomée fait mention. Les plus modernes sont Estarabad, Amul & Damkan (*d*).

La Margiane.

(*a*) Ptolom. l. VI, c. 11.

(*b*) Tav. Voy. l. IV, c. 1.

(*c*) Cluv. ubi supr.

(*d*) Plusieurs anciens Auteurs font l'éloge de cette Province, entourée de hautes montagnes, & arrosée de différentes rivieres, dont la principale est l'Oxus, si fameux chez

SECTION I. *Histoire de Perse.* *L'Hyrcanie.*

L'Hyrcanie (*a*) est bornée au nord par la mer Caspienne, qu'on nomme quelquefois *Mer d'Hyrcanie*, parce qu'elle lave les bords de cette Province ; à l'occident, par la Médie ; au midi, par le pays des Parthes ; & à l'orient, par la Margiane. Cette Province est connue présentement sous le nom de *Mazandran*, & comprend celle de Kylan. L'Hyrcanie a été habitée anciennement par les Maxeræ, les Astabeni & les Chrindi. La capitale s'appeloit aussi *Hyrcanie*, & son nom présent, qui est *Hyrcan*, n'a pas fort changé depuis ce temps-là. Tambrace étoit une ville forte, lorsqu'Arsaces commença à jeter les fondemens de son Empire. Les villes modernes de quelque considération dans cette Province, sont (*b*) Ferh-abad, qui a un port situé sur un bras de la mer Caspienne, & très-fréquenté par les Russes, qui peuvent s'y rendre d'Astracan par

---

les Grecs & les Latins. Elle est aussi célebre par ses vignes, qui sont d'une grosseur si prodigieuse, que deux hommes peuvent à peine en embrasser le tronc, & qui portent des grappes dont quelques-unes ont jusqu'à deux coudées de hauteur. Antiochus Soter étoit si enchanté de ce pays, qu'il y fit bâtir une superbe ville, & renferma aussi toute la plaine, arrosée par l'Arias & la Margne, d'une muraille qui avoit 1500 stades de circuit (1). Estarabad, qui est à présent la capitale du pays, n'est considérable que par la finesse de ses droguets, & par quelques autres Manufactures de laine (2).

(*a*) Ptolom. l. VI, c. 9.
(*b*) Sir Thomas Herbert's Trav. in Harr. Coll. vol. I, p. 434.

---

(1) Strab. l. XI, p. 516. (2) Tavernier, vol. I, p. 396.

eau, dans l'espace de quinze jours; Giru, Talarapeset, Ciarman, & Escref (*a*).

SECTION I. *Histoire de Perse.* *L'Arie.*

L'Arie (*b*) est bornée au septentrion par la Margiane & la Bactriane; à l'occident, par la Parthie & la Caramanie déserte; au midi, par la Drangiane; & à l'orient, par la Province de Paropamisus. Elle est comprise à présent sous la Province de Chorassan, & étoit habitée autrefois par les Nisæi, les Astaveni, les Musdorani, les Cassirotæ, les Obares, les Elymandri, & les Borgi. Ses anciennes villes étoient Arie, située sur la riviere Arias, dont Pline fait mention, & qu'on croit avoir été la célebre ville de Héri ou de Hérat, rebâtie & embellie par le Sultan Houssein Mirza; Alexandrie, dont Alexandre, qui y établit une colonie de Macédoniens, fut le fondateur; Artacanda, que Strabon (*c*) appelle *Artacana* & *Bitaxa* (*d*).

La Parthie.

La Parthie (*e*) est bornée à l'occident par la Médie; au nord, par l'Hyrcanie; à l'orient, par l'Arie; & au midi, par la Caramanie déserte. Elle est entourée de montagnes qui lui servent de limites de tous côtés, & est appelée présentement *Erak* ou *Arak*: mais comme ce même nom d'*Erak* a été donné à la Chaldée, on distingue cette derniere de l'autre, en la nommant *Erak Agami*. On prétend (*f*) que les anciens Parthes étoient Scythes d'origine, & qu'ayant été bannis de leur patrie, ils s'établirent dans le pays dont nous parlons, & y prirent le nom de *Parthes*,

(*a*) V. la Note XXVI, p. 62.
(*b*) Ptolom. l. VI, c. 17.
(*c*) Geogr. l. XV.
(*d*) V. la Note XXVII, p. 64.
(*e*) Ptolom. l. VI, c. 5.
(*f*) Cluv. ubi supr.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

qui signifie *exilés* dans leur langue. Ptolomée compte 25 grandes villes dans cette Province, qui doit certainement avoir été fort peuplée, puisque des tremblemens de terre ont détruit un grand nombre de villes & 2000 villages. La ville capitale s'appeloit *Hécatompyle*, à cause de ses cent portes. C'est une ville magnifique, qu'on assure être encore la capitale de la Perse, sous le nom d'*Isspahan* ou de *Sphanhawn*. Les villes modernes les plus considérables sont (a) Touchercan; Hamadan, fameuse par la grande quantité de bétail qu'il y a dans ses environs, & par le commerce de beurre, de fromage & de peaux qui s'y fait; Chachan, Com, Casbin, &c. (b)

Description d'Isspahan.

La ville d'Isspahan est très-grande, & ses murs ont environ vingt mille pas de tour. Ils sont de terre, assez mal entretenus, & tellement couverts par les maisons & par les jardins qui y touchent, que dans plusieurs endroits il faut les chercher pour les appercevoir. C'est la même chose dans les autres villes du royaume : de là vient que plusieurs Voyageurs rapportent que la plupart des villes de Perse n'ont point de murailles. Les Persans eux-mêmes disent ordinairement, que Nispegehon, c'est-à-dire Isspahan, est la moitié du monde. Tous les Voyageurs conviennent que c'est une très-grande ville; mais il y a une étrange diversité de sentimens sur le nombre de ses habitans. Le Chevalier Herbert prétend que, de son temps, il y en avoit deux cent mille (c). Le Che-

(a) Tav. Voy. l. IV, c. 1.

(b) V. la Note XXVIII, p. 65.

(c) Herbert's Travels in Harris's Coll. vol. I, p. 431.

valier Chardin (*a*) assure que quelques personnes en mettent jusqu'à onze cent mille; mais il croit qu'elle n'est pas plus peuplée que Londres.

A une certaine distance, Ispahan ressemble à un bois, parce que plusieurs rues sont embellies par de hauts platanes, & que chaque maison a son jardin. Les rues en général sont étroites & mal pavées; elles ont particuliérement trois grandes incommodités. Comme elles sont placées sur des voûtes, à cause des canaux souterrains, il arrive quelquefois des éboulemens funestes pour les personnes qui vont à cheval; d'un autre côté, il y a dans les rues des puits à fleur de terre, & l'on court risque de s'y précipiter, si l'on ne regarde pas devant soi : la troisieme incommodité, qui est fort désagréable, c'est que les égouts des maisons sont tous dans les rues, où l'on jette les ordures. Cependant les rues n'en sont point empestées, comme il semble que cela devroit être, soit que la sécheresse de l'air l'empêche, soit parce que les paysans emportent d'abord ces ordures pour en fumer leurs jardins.

Ispahan a huit portes, dont quatre regardent l'orient & le midi; on les nomme *Hassen-Abad*, *Joubare* ou la porte d'*Abas*, *Kherron*, *Seidahmedion*; quatre autres sont face à l'occident & au septentrion, la porte Impériale, ou *Dervaze Deulet*, la porte de *Lombon*, la porte de *Tokchi*, & la porte de *Deredechte*. Il y a encore six fausses portes, suivant Chardin; d'autres ne comptent que dix portes en tout.

(*a*) V. supr. t. II, p. 2, 3.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

Quoi qu'il en soit, on peut toujours entrer dans la ville, tant de nuit que de jour. Ceux qui voudront se former une juste idée des rues d'Ispahan, & des principaux bâtimens de cette ville, n'ont qu'à parcourir avec attention l'exacte & belle description que le Chevalier Chardin en a donnée ; l'abrégé même de cette description nous meneroit trop loin : c'est pourquoi nous nous bornerons à quelques-unes des principales choses rapportées par cet Auteur & par le Brun.

Le Palais royal a trois quarts de lieue de circuit, & six portes, dont la premiere s'appelle *Ali-Capi*, c'est-à-dire, *la porte d'Ali* ; la seconde *Haram Capesi*, ou *la porte du Serrail* ; la troisieme *Mærbag Capesi*, *la porte de la Cuisine* ; la quatrieme *Gandag Capesi*, ou *la porte du Jardin*, par laquelle le Roi seul, & les Eunuques auxquels la garde des femmes de ce Prince est confiée, ont le droit de passer ; la cinquieme *Ghajatganna Capesi*, ou *la porte des Tailleurs*, parce que ceux de Sa Majesté demeurent près de là ; la sixieme *Ghanna Capesi*, ou *la porte de la Secrétairerie*. Les Grands du royaume, quand ils viennent faire leur cour au Roi, entrent ordinairement par une des deux premieres portes.

Le Maidan est un des principaux ornemens de cette grande ville. C'est une place Royale, dont la longueur, d'orient en occident, est de sept cent dix pas, & la largeur, du septentrion au midi, de deux cent dix. Au côté méridional de cette place est le Palais du Roi, & vis-à-vis, la Nakare khone, c'est-à-dire, la maison des instrumens de Musique. Un troisieme côté du Maidan est embelli d'une Mosquée nommée *Sjig-lots-olla*,

d'après un Docteur que les Persans regardent comme un Saint. Le dôme de cette Mosquée est fait de pierres vertes & bleues, incrustées d'or, & se termine en une pyramide, au haut de laquelle sont placées trois boules du même métal. Enfin, le côté occidental du Maidan est embelli par la Mosquée Royale, qui est de la derniere magnificence.

On voit, à quelque distance de là, la porte Ali-Capi, & l'espace qui les sépare est occupé par une rangée de superbes bâtimens, & par des portiques garnis de boutiques : le milieu est rempli, en grande partie, d'étaux portatifs, où l'on vend toutes sortes de marchandises ; mais le soir on ôte ces étaux pour faire place aux Gardes, qui y veillent toute la nuit avec de grands chiens. C'est dans ce même endroit que les Charlatans dressent leurs théatres, & amusent le peuple, en débitant leurs drogues. Au centre de la place, il y a un pilier, au dessus duquel on met le prix des tournois. Ce prix est ordinairement une coupe d'or, ou quelque chose de même valeur, & il n'y a que des gens de la premiere distinction qui puissent y prétendre. A chaque renouvellement d'année, on ôte tous les étaux, & la place sert à un carrousel, que le Roi, assis sur un théatre magnifique devant la porte d'Ali, honore de sa présence.

Un des principaux ornemens d'Ispahan, après la place dont nous venons de parler, est une rue nommée *Chiaerbaeg*, c'est-à-dire, *les quatre Jardins* ; les boutiques qu'on y voit sont magnifiques, & rangées dans un très-bel ordre. Près de là est le pont d'Allawerdie Chan sur le Zende-

Section I. Histoire de Perse.

roud. Ce pont a cinq cent quarante pas de longueur, & dix-ſept de largeur; les pierres dont il eſt bâti ſont fort larges, & l'eau paſſe par trente-trois arches, dont quelques-unes ſont fondées ſur le ſable, qui eſt très-ferme en cet endroit. Il y a quatre-vingt-treize niches ſur ce pont, les unes fermées & les autres ouvertes, & chaque coin eſt garni d'une tour. Ce même pont eſt revêtu d'une eſpece de parapet de briques, où il y a de diſtance en diſtance des ouvertures, qui donnent les plus belles vues du monde. A peu de diſtance ſont pluſieurs maiſons de plaiſance du Roi, & des jardins fournis d'arbres fruitiers, & de tout ce qui peut contribuer à en faire des endroits délicieux. Il y a encore quelques autres ponts, Moſquées & bâtimens publics, qui méritent & ont attiré l'attention des Voyageurs; mais nous en avons dit aſſez ſur cet article. Nous ajouterons ſeulement, que la citadelle, que les Perſans appellent *Tabaroek*, tombe en ruine : les remparts ſont garnis de quelques pieces de canon; mais on ne s'en ſert jamais, de peur qu'en les tirant les remparts ne viennent à s'ébouler (*a*).

La Perſide.

La Perſide a la Médie au ſeptentrion, la Suſiane à l'occident, la Caramanie à l'orient, & au midi le golfe de Perſe. On la nomme préſentement *Pårs* ou *Fars*. Ses anciens habitans étoient les Meſabatæ, les Rapſii, les Hippophagi, les Suzæi, les Mégores & les Stabæi. Les villes anciennes les plus conſidérables ſont Perſépolis,

(*a*) Le Brun, t. I, p. 198, &c. Chardin, t. II, c. 1. Carreri, t. II, l. I, c. 5, 6.

fameuse capitale de l'ancien Empire de Perse; Axima, Marasium, nommée présentement *Marazu*; Toace, capitale d'un district du même nom, & Pasargada, bâtie par Cyrus, & honorée du tombeau de ce Prince (*a*). Les principales des villes modernes sont Chiras, Benaron, Laar, Bender-Abassi, ou Gombroson & Bender-Congo (*b*).

La Susiane.

La Susiane est bornée au nord (*c*) par l'Assyrie, à l'occident par la Chaldée, à l'orient par la Perside, & au midi par le golfe de Perse: on la nomme présentement *Chusistan*; & quelques Auteurs sont dans l'idée que c'est le même pays que celui de Havilah. Ses anciens habitans étoient les Elymæi & les Cossæi, & ses principales villes, Suse, capitale du pays que l'Ecriture nomme *Susan* (*d*), & *Tariane* ou *Tarsiane*, suivant Ammien (*e*). Les villes modernes les plus considérables sont (*f*) Ahawas, Scabar & Ramhormus (*g*).

Le Curdistan & le Chirwan.

Il y a dans l'Empire de Perse deux autres Provinces, que nous ne décrirons point, parce que nous en avons déjà parlé. Ces Provinces sont le Curdistan (*h*), qui contient l'ancienne Assyrie, & le (*i*) Chirwan ou l'ancienne Médie. Un célebre Voyageur moderne (*k*) assure qu'il y a en Perse plus de cinq cents places considérables,

(*a*) Tav. Voy. t. I, l. IV, c. 1, p. 412.

(*b*) V. la Note XXIX, p. 69.

(*c*) Ptolom. l. VI, c. 5.

(*d*) Dan. VIII, v. 2. Nehem. I, v. 1. Esth. I, v. 2.

(*e*) Apud Cellar. Geogr. Antiq. l. III, c. 19, p. 684.

(*f*) Tavern. ubi supr.

(*g*) V. la Note XXX, p. 74.

(*h*) Cluver. Geogr. l. V, c. 14. Tavern. ubi suprà.

(*i*) Cluver. ubi suprà. Tavern. ubi suprà.

(*k*) Chard. Voy. t. III, p. 4.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

villes entourées de murailles ou forteresses, environ soixante mille villages, & quarante millions d'ames.

Climat.

Il n'est pas possible que le climat de ce vaste Empire soit par-tout le même, eu égard à l'étendue prodigieuse du pays, dont telle partie est glacée dans le même temps que telle autre partie essuie les plus grandes chaleurs. L'air est sec dans les endroits où il fait froid, & quelquefois humide dans ceux où il fait chaud. Pour donner aux Lecteurs une juste idée de cette température, il faut remarquer que tout le long des côtes du golfe de Perse, d'occident en orient, jusqu'à l'embouchure de l'Indus, pendant quatre mois la chaleur est si excessive, que ceux mêmes qui sont nés dans le pays, ne pouvant la supporter, quittent leurs maisons, & se retirent dans les montagnes; c'est pourquoi ceux qui voyagent dans cette partie de la Perse pendant cette saison, ne rencontrent dans les villages que quelques misérables qui gardent les maisons des riches aux dépens de leur santé. Si la chaleur rend l'air mal-sain pour les habitans, c'est bien pis encore pour les étrangers, qui meurent presque tous, quand ils ont le malheur de tomber malades.

Les Provinces orientales de Perse depuis l'Indus jusqu'aux frontieres de la Tartarie, quoique sujettes aussi à d'excessives chaleurs, ne sont pas tout-à-fait aussi mal-saines que les côtes de la mer des Indes & du golfe de Perse. Dans les Provinces septentrionales de cet Empire, vers les bords de la mer, l'air est plus humide; il n'est ni moins chaud, ni moins mal-sain depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai. Malgré

tout cela, il n'y a point de pays au monde plus agréable. Le teint jaunâtre des habitans, & leur abattement, font connoître les malignes influences qu'ont sur eux les chaleurs de l'été, contre lesquelles néanmoins ils se précautionnent, en gagnant, vers la fin d'Avril, des montagnes éloignées de vingt-cinq à trente lieues de la mer : en un mot, l'air y est si mauvais, que quand le Roi donne à quelqu'un le Gouvernement de Guilan, le peuple d'Ispahan considere ce Gouverneur comme disgracié, & demande s'il a commis quelque vol ou meurtre, pour être chargé d'une pareille commission.

Mais cette humidité si mal-saine n'a lieu que dans les Provinces dont nous parlons; le reste de la Perse jouit d'un air sec, & d'un ciel si serein, qu'il est très-rare d'y voir le plus petit nuage. C'est à la pureté de l'air que les habitans doivent la beauté de leur teint, & une santé constante. Il y pleut rarement, & cependant les chaleurs n'y sont pas excessives; car quoique l'air soit constamment pur en été, il se leve le soir des vents qui rafraîchissent l'air, & qui durent encore une heure après le soleil levé; ils sont ordinairement si frais pendant la nuit, qu'on peut porter une grosse robe sans en être incommodé.

Voici l'ordre des saisons à l'égard des Provinces qui sont vers le centre du royaume. L'hiver commence en Novembre, & dure jusqu'en Mars, rude & violent, avec des glaces & des neiges, qui tombent à gros flocons sur les montagnes, mais qui ne tombent pas en si grande quantité dans le plat pays. Il y a des montagnes à trois journées d'Ispahan, du côté de l'occident, sur lesquelles la

SECTION I. *Histoire de Perse.*

neige dure huit mois de l'année. On dit qu'il se trouve dans la neige des vers blancs, gros comme le petit doigt, & qui, si on les écrase, sont encore plus froids que la neige.

Depuis le mois de Mars jusqu'à celui de Mai, il regne des vents forts : de Mai en Septembre, l'air est serein, & rafraîchi par les vents qui soufflent la nuit, le soir & le matin; & de Septembre à Novembre, il fait des vents comme au printemps.

Il faut observer ici qu'en été, dans le pays dont nous parlons, les nuits sont d'environ dix heures, & qu'il y a peu de crépuscule; ce qui, joint à la fraîcheur constante des nuits, modere tellement la grande chaleur, qu'on peut passer l'été à Ispahan aussi bien qu'à Paris. La grande sécheresse de l'air de Perse exempte ce pays de foudres & de tremblemens de terre. Il s'y forme des grêles pendant le printemps seulement; & comme dès-lors les moissons sont fort avancées, ces orages font un grand dégât. Il est très-rare de voir un arc-en-ciel dans ce pays, parce que la matiere aqueuse n'y est pas assez abondante; mais on voit la nuit, dans l'été, comme des rayons qui percent l'obscurité, & qui semblent laisser après eux une espece de fumée : ce sont sans doute des aurores boréales.

Les vents en Perse sont rarement tempétueux; mais il y en a de mortels le long du golfe de Perse, si on en croit tous les Voyageurs (a).

Montagnes. Il n'y a peut-être point de pays au monde qui, généralement parlant, ait autant de montagnes

(a) V. la Note XXXI, p. 75.

que la Perse; mais les habitans n'en retirent pas de grands avantages, puisque plusieurs d'entre elles ne fournissent ni sources, ni métaux, & que le nombre de celles qui portent des arbres est très-petit. A la vérité, plusieurs de ces montagnes sont situées vers les frontieres, & servent comme de remparts à ce vaste Empire; mais elles contribuent toutes probablement à rendre le pays sain & habitable, par la fraîcheur de leurs vallées. On trouve sur quelques-unes de ces montagnes une espece de sel minéral très-estimé dans le commerce (*a*). Nous avons déjà fait mention, dans notre description des Provinces de Perse, des montagnes particulieres qui méritent que nous en parlions.

Rivieres.

Nous avons aussi observé, qu'à l'exception de l'Araxe, il n'y a dans tout ce pays pas une seule riviere navigable. On trouve à la vérité dans la plupart des Provinces de petites rivieres, dont le cours a peu d'étendue, parce que les habitans en détournent les eaux dans de petits canaux, pour humecter leurs terres. Un célebre Voyageur assure que cela se pratiquoit beaucoup plus autrefois qu'à présent; il rend raison, par cette observation, de la différence prodigieuse qui existe entre les productions de la Perse ancienne & celles de la Perse moderne. Il ajoute, qu'un Seigneur Persan, qui étoit très-instruit dans ces matieres, lui avoit dit que, dans le seul territoire de Tauris, plus de quatre-vingt canaux avoient été bouchés dans l'espace de vingt-quatre ans (*b*).

(*a*) Tav. Voy. t. I, l. IV, p. 416.

(*b*) Tav. Voy. ubi sup.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

Mers.

Les Provinces ſeptentrionales de l'Empire de Perſe confinent à la mer Caſpienne, dont nous avons déjà donné une ample deſcription : la mer des Indes baigne une partie de la côte méridionale de la Perſe, dont l'autre partie eſt arroſée par le golfe de Balſora, qui ſort de la mer des Indes, près de l'iſle d'Ormus, & s'étend juſqu'à l'ancienne Chaldée, où il reçoit l'Euphrate & le Tigre réunis, & quelques autres fleuves moins conſidérables. Il ſera bon d'obſerver ici, que ce golfe de Balſora eſt quelquefois appelé la *Mer Rouge,* auſſi bien que le golfe d'Aden (*a*).

Terroir.

Après ce que nous venons de dire de la grande quantité de montagnes qu'il y a en Perſe, & du petit nombre de rivieres qui arroſent ce pays, nos Lecteurs n'auront point de peine à comprendre que le territoire ne ſauroit en général être fort bon : cependant il y a quelquefois entre les montagnes des vallons fertiles & agréables. Ici, le terroir eſt ſablonneux & pierreux ; là, il eſt peſant & dur : mais par-tout il eſt ſi ſec, que ſi l'on n'arroſoit pas les terres, elles ne produiroient rien, pas même de l'herbe. Ce n'eſt pas tout-à-fait manque de pluie ; mais il n'y en a pas aſſez pour que les terres puiſſent, ſans quelque nouveau ſecours, produire du bled ou des fruits : l'hiver même, le ſoleil eſt ſi chaud & ſi deſſéchant, qu'il faut arroſer la terre de temps en temps ; mais par-tout où les terres ſont arroſées, elles produiſent abondamment.

Si l'on demande comment cette deſcription

(*a*) V. la Note XXXII, p. 76.

s'accorde

s'accorde avec ce que d'anciens Historiens nous disent du luxe & de la mollesse des Perses, nous répondrons que la Perse n'est pas, à beaucoup près, aussi peuplée qu'elle l'étoit autrefois : le nombre de ceux qui s'attachoient à l'agriculture est donc extrêmement diminué, ce qui doit, jusqu'à un certain point, rendre stérile un pays qui ne produit rien qu'à force de travail. Une autre cause vient de la différence de la Religion & de celle du Gouvernement. Les anciens Rois de Perse traitoient leurs sujets avec douceur, au lieu que les Princes Mahométans ont toujours été fiers & cruels. Suivant les Guebres, c'étoit une action méritoire, que de défricher un champ & faire produire quelque fruit à une terre stérile ; au lieu que la philosophie des Mahométans tend seulement à jouir des choses du monde pendant la vie, sans se mettre en peine de travailler pour la postérité. Ils envisagent la vie comme un grand chemin, où il ne faut demander que ce qui se trouve sur la route. Or, comme ils réduisent ces maximes en pratique, il n'y a pas lieu d'être surpris si les Voyageurs modernes ne font pas de la Perse le même tableau que Quinte-Curce, Ammien Marcellin, & plusieurs autres.

Le Chevalier Chardin (*a*) a conclu, de toutes ces circonstances, que si cet Empire étoit habité par des Turcs, il deviendroit encore plus stérile qu'il n'est, & qu'au contraire, s'il étoit entre les mains des Arméniens ou des Guebres, on le verroit bientôt dans son ancienne splendeur.

(*a*) Voyag. t. III, p. 11.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

Malgré tous ces défauts, le terroir de Perse est en plusieurs endroits aussi bon que tout autre; comme, par exemple, en Médie, en Ibérie, en Hircanie & dans la Bactriane; mais, d'un autre côté, les bords du golfe Persique sont plus stériles, le bétail y est plus rare, & tout coute plus de peine à faire venir.

Avant de quitter ce sujet, nous croyons devoir remarquer que les Persans sont tellement persuadés que la neige contribue à rendre leurs terres fécondes, qu'ils examinent curieusement jusqu'à quelle hauteur il en tombe chaque année. Pour cet effet, ils ont au haut d'une montagne, à une lieue d'Ispahan, une pierre de deux ou trois pieds de haut; & s'il arrive que la neige s'accumule à cette hauteur, le premier Paysan qui en porte la nouvelle à la Cour, reçoit pour sa peine un présent considérable (*a*). Mais il est temps de parler un peu plus en détail des productions de la Perse.

Arbres. Les arbres les plus communs en Perse, sont le Platane, le Saule, le Sapin & le Cornouillier, que les Arabes appellent *Séder*, & les Persans *Conar*, d'où est apparemment venu le mot Latin *Cornus*. Les Persans croient que le Platane a une vertu naturelle contre la peste, & contre toute autre infection de l'air; & ils assurent qu'il n'y a plus eu de contagion à Ispahan, depuis qu'on y a planté par-tout des Platanes, dans les rues & dans les jardins. L'arbre qui porte la noix de galle, est commun en plusieurs endroits de la Perse, mais particuliérement dans la Province de Kourestôn.

(*a*) Tavern. Voyag. t. I, l. IV, c. 1, p. 414.

Les arbres qui produisent les gommes, les mastics & l'encens, s'y trouvent en grande quantité. L'arbre de l'encens, qui ressemble à un grand poirier, croît particuliérement dans la Caramanie déserte. On trouve aussi dans plusieurs Provinces l'arbre de térébinthe, l'amandier, le châtaignier sauvage. L'arbre qui porte la manne est aussi très-commun : on y trouve plusieurs sortes de manne; la meilleure est jaunâtre, à gros grain, & vient de Nichapour, contrée de la Bactriane. Il y en a une autre qu'on appelle *Manne de Tamarisc*, parce qu'elle distille d'un arbre de ce nom. Les différentes sortes de manne sont toutes employées comme remede, & pour la même fin.

Herbes & drogues.

Les herbages viennent fort bien en Perse, particuliérement ceux que nous appelons herbes fines. Les racines, les légumes & les laitues Romaines y croissent plus larges, plus blanches & plus douces qu'en aucun pays du monde : on les mange crues, sans y trouver aucune âcreté. Les légumes de nos pays y viennent à merveille; & les Persans en auroient certainement en plus grand nombre, si leur Religion leur défendoit de manger de la chair une bonne partie de l'année.

La Perse abonde sur-tout en drogues médicinales. Outre la manne, il y croît de la casse, du séné & de la noix vomique : la gomme ammoniaque, que les Persans appellent *Ouscioc*, abonde sur les confins de la Parthide au midi. La rhubarbe croît dans le Corasson, qui est l'ancienne Sogdiane; la meilleure vient du pays des Tartares orientaux, qui sont entre la mer Caspienne & la Chine; & c'est pour cette raison que ceux qui la vendent, appellent l'une & l'autre *Revendtchini*,

rhubarbe de la Chine. On mange la rhubarbe dans le Coraſſon, comme nous faiſons les betteraves. Les pavots ne rendent nulle part autant de ſuc, & qui ſoit auſſi fort, qu'en Perſe. Les Perſans appellent ce ſuc *afioun*, d'où eſt venu notre mot d'*opium*. Le meilleur du royaume ſe fait dans le canton de Linjan, à ſix lieues d'Iſpahan. Il y a des perſonnes qui eſtiment davantage l'afioun de Cazeron, qui eſt vers le ſein Perſique, parce qu'il engendre moins de crudités que celui d'Iſpahan.

Il croît du tabac par toute la Perſe, & particuliérement dans la Suſiane à Hammadan, qui eſt l'ancienne Suſe, & aux environs de Koureſton, vers le Sein Perſique, où l'on cueille le meilleur. Les Perſans, qui ſont grands fumeurs, donnent la préférence à ce qu'ils appellent *Tambacou Ingléſi*, ou *Tabac Anglois* : mais Chardin obſerve que les Perſans, ayant trouvé trop cher ce tabac, qui n'eſt que du tabac de Bréſil, ne s'en ſervent plus.

On cultive du ſafran dans pluſieurs Provinces ; mais on eſtime pardeſſus tout celui qui croît le long de la mer Caſpienne, & celui de Hamadan.

On trouve auſſi en Perſe de l'Aſſafœtida : elle découle d'une plante qu'on appelle *Hiltit*, qu'on croit être le Lazerpithium ou Silphium de Dioſcoride, & il croît en divers endroits, mais particuliérement dans la Sogdiane. Il y en a de deux ſortes, l'une blanche & l'autre noire. Le ſuc qui ſort de la blanche eſt moins fort, & par cela même moins eſtimé. Les Orientaux appellent l'Aſſafœtida, *Hing*, & les Indiens en font une grande conſommation, ils en mettent dans tous leurs ragoûts. C'eſt une drogue dont l'odeur eſt

d'une force extraordinaire, puiſqu'une chambre la conſerve des années entieres. Les vaiſſeaux qui la tranſportent aux Indes, en ſont ſi fort pénétrés, qu'on ne peut plus y jamais rien mettre qui n'en ſoit altéré, quelque ſoin qu'on prenne de le bien envelopper.

On trouve en Perſe deux ſortes de *Mumie* (*a*): l'une qui vient des corps embaumés, & enterrés dans le ſable aride : l'autre eſt une gomme précieuſe, qui diſtille de la roche. Il y en a deux mines ou ſources : l'une dans la Caramanie déſerte au pays de Sar, & c'eſt la meilleure ; car on aſſure que quelque moulu, briſé ou fracaſſé qu'un corps humain puiſſe être, un demi-dragme de cette *Mumie* le rétablit en vingt-quatre heures : l'autre mine eſt au pays de Coraſſon. Les roches dont la vraie *Mumie* diſtille, & tout ce qu'elles produiſent, appartiennent au Roi. Les mines ſont fermées des cinq ſceaux des principaux Officiers de la Province. On ne les rompt qu'une fois l'an en préſence de ces Officiers, & tout ce qui ſe trouve de ce précieux maſtic, ou au moins la plus grande partie, eſt envoyé au tréſor du Roi.

Le coton croît dans toute la Perſe, où l'on trouve auſſi un arbriſſeau tout-à-fait rare, qui donne un duvet de ſoie, qu'on emploie à divers uſages. Outre les drogues médicinales que nous venons d'indiquer, on recueille encore en Perſe

(*a*) Le mot de *Mumie* eſt Perſan : il vient de *moum*, qui ſignifie *onguent*. Les Hébreux & les Arabes donnent à ce mot la même ſignification, & les Perſans diſent que le Prophete Daniel leur a enſeigné l'uſage & la préparation de la *Mumie*.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

le galbanum, l'alkali végétal, & plusieurs autres drogues, que nous passerons sous silence (a).

Fruits.

On cultive en Perse plus de vingt especes de melons: les premiers sont appelés *Guermec*, c'est-à-dire, *échauffés*; ils sont ronds & petits; c'est un fruit du printemps, assez insipide. On mange alors, pendant quinze jours ou trois semaines, douze ou treize livres de ces melons chaque jour. Un Auteur digne de foi, & Médecin, assure même qu'il y a des gens qui dans un repas en mangent jusqu'à trente livres, sans en être incommodés. Les melons, pendant la saison ordinaire, qui dure quatre mois entiers, sont la nourriture du pauvre peuple; & le Chevalier Chardin atteste qu'on en mange à Ispahan en un jour, autant que dans toute la France en un mois. Les meilleurs du royaume croissent en Corasson, près de la petite Tartarie, dans un bourg nommé *Craguerde*: on les apporte de là à la capitale, pour le Roi, quoiqu'il y ait plus de trente journées de chemin. En général, les Persans aiment tant les melons, qu'ils les gardent dans des caves pendant les derniers mois de l'année, & même jusqu'au retour des Guermec.

Après les melons, un des plus excellens fruits de la Perse, est le raisin, dont il y en a douze ou quatorze especes. Les raisins les plus estimés, sont violets, rouges & noirs, & ont des grains si gros, qu'un seul fait une bouchée. On garde le raisin tout l'hiver, en enfermant chaque grappe

---

(a) Tavern. V. t. I, l. IV, c. 2, p. 418. Chardin. t. III, p. 12. Carreri, t. II, p. 209.

dans un ſac de papier, pour empêcher les oiſeaux d'y toucher. Au pays de Kourdeſton, & vers Sultanie, où il y a beaucoup de violettes, on en mêle les feuilles avec le raiſin ſec, ce qui le rend plus ſain & de meilleur goût. On mange le meilleur aux environs d'Iſpahan, & c'eſt celui que les Guebres ou anciens Païens Perſans cultivent, parce que leur Religion leur permet de boire du vin, au lieu que l'uſage de cette liqueur eſt défendu aux Mahométans.

Les dattes ne ſont nulle part auſſi bonnes qu'en Perſe; leur ſirop y eſt plus agréable & plus ſucré que le miel vierge. Les plus excellentes dattes du royaume ſe recueillent en Coureſton, en Siſton, à Perſépolis, ſur le bord du golfe de Perſe, & particuliérement à Jaron, bourg ſur la route de Chiras à Lar. Il faut pourtant uſer modérément de ce fruit, quand on n'y eſt pas accoutumé: car lorſqu'on en mange trop, il échauffe le ſang, juſqu'à faire venir des ulceres, ce qui n'arrive point aux habitans du pays. Les dattes croiſſent par grappes au haut du palmier, qui eſt le plus haut de tous les arbres fruitiers, & qui n'a de branches qu'à la cime. Cet arbre ne commence à porter qu'à quinze ans, mais il continue enſuite juſqu'à deux cents ans.

Il y a en Perſe les mêmes ſortes de fruits que nous avons en Europe; des abricots excellens de différentes ſortes; & des pêches qui peſent chacune ſeize ou dix-huit onces. Leurs abricots s'ouvrent aiſément; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que le noyau, qui renferme une amande d'un goût exquis, s'ouvre en même temps. On trouve dans ce même pays des grenades de diffé-

rentes couleurs, & dont quelques-unes peſent juſqu'à une livre. Les meilleures pommes & les meilleures poires viennent de l'Ibérie; les dattes de Caramanie; les grenades de Chiras; les oranges de l'Hircanie, & toutes ſortes de fruits excellens de la Bactriane, Province particuliérement renommée pour ſes oignons, qui ſont gros & doux comme des pommes, ſes piſtaches, ſes amandes, ſes noiſettes, ſes avelines & ſes figues. Le Chevalier Chardin dit qu'il a aſſiſté à Iſpahan à des repas, où l'on ſervoit plus de cinquante ſortes de fruits (*a*).

Grains. Le grain le plus ordinaire en Perſe, eſt le froment, qu'on y recueille très-beau & très-pur; on y a auſſi de l'orge, du ris & du millet. Les habitans en font du pain en quelques endroits, comme en Courdeſtan, lorſqu'il arrive que leur grain eſt fini avant la récolte. Ils ne cultivent point l'avoine ni le ſeigle, à l'exception des pays habités par des Arméniens, qui mangent du ſeigle en Carême. Le ris eſt l'aliment le plus ordinaire du pays. Ce grain vient en trois mois de temps, quoiqu'on le tranſplante après qu'il eſt monté en herbe: car d'abord on le ſeme comme les autres grains, puis on le tranſporte épi à épi, dans une terre bien humectée, ſans quoi il ne mûriroit pas, & les habitans perdroient une nourriture délicieuſe: peut-être que la coutume qu'ils ont de frotter leur ris, quand il eſt battu, avec de la farine & du ſel mêlés enſemble, contribue à rendre le goût de ce grain ſi excellent (*b*).

(*a*) Chardin, t. III, p. 23. Tavern. & Carreri, ubi ſuprà.
(*b*) Chardin, t. III, p. 101.

Fleurs.

Il y a en Perſe toutes les ſortes de fleurs qu'on trouve en Europe ; mais il n'y en a pas dans toutes les Provinces également. Dans les parties méridionales du royaume, il y en a beaucoup moins que dans les autres, parce que la chaleur exceſſive eſt auſſi contraire à la plupart des fleurs, que le grand froid : c'eſt pourquoi il n'y a pas aux Indes tant de ſortes de fleurs qu'en Perſe, où d'ailleurs elles ont les couleurs plus vives qu'en Europe ou dans les Indes. L'Hircanie eſt un pays admirable pour les fleurs ; il y a des forêts entiérement compoſées d'orangers ; on y trouve le jaſmin ſimple & double, toutes les fleurs que nous avons en Europe, & pluſieurs autres que nous n'avons pas. La partie la plus orientale de l'Empire, qu'on appelle *Mazendéran*, n'eſt qu'un parterre depuis Septembre juſqu'à la fin d'Avril, & c'eſt auſſi le meilleur temps pour les fruits : auſſi dans les autres mois, il eſt impoſſible de réſiſter à la chaleur exceſſive & à la malignité de l'air.

Vers la Médie, & aux frontieres ſeptentrionales de l'Arabie, les campagnes produiſent d'elles-mêmes des tulipes, des anémones, & des renoncules du plus beau rouge. En d'autres lieux, comme à Iſpahan, les jonquilles croiſſent d'elles-mêmes, & on y a des fleurs tout l'hiver. Il y a en Perſe des roſiers chargés dans une même branche de roſes de trois couleurs, de jaune, de jaune & blanc, & de jaune & rouge. Piétro della Valle prétend que les Perſans ont l'art de teindre les racines de certains arbriſſeaux, afin que les fleurs en ſoient colorées à leur gré ; mais il a été réfuté par le Chevalier Chardin, qui aſſure au contraire que leurs Jardiniers ſont très-ignorans, & que les Seigneurs

Section I. *Histoire de Perse.*

Persans sont si peu curieux de ces sortes de choses, qu'ils ne se promenent pas même dans leurs jardins, quelque beaux qu'ils puissent être; ils se contentent d'y fumer, & d'en respirer l'air (*a*).

Métaux & minéraux.

La Perse est pleine de métaux & de minéraux, dont la découverte est due principalement au grand Abas. Les métaux les plus ordinaires sont le fer, l'acier, le cuivre & le plomb. On n'y trouve ni or, ni argent, sans doute parce que les habitans négligent d'en chercher; car il doit y en avoir suivant toutes les apparences. La principale mine d'argent où l'on a travaillé jusqu'ici, est à Kervan, dans la contrée de Guendamon, à quatre lieues d'Ispahan : mais comme le bois est fort rare dans cette derniere ville, la dépense a toujours excédé le profit; c'est pourquoi on dit proverbialement des entreprises infructueuses, *c'est la mine de Kervan; on y dépense dix pour trouver neuf.* Il y a aussi des mines d'argent à Kirman & en Mazendéran; mais on n'y travaille plus pour la même raison.

(*a*) Chardin, t. III, p. 26. Tavern. t. I, l. IV, c. 2, p. 420. Carreri, t. II, p. 3. Le Brun, t. I, p. 227. Quoiqu'il n'y ait en Perse presque aucune Province qui ne produise du vin, il n'a pas par-tout, à beaucoup près, le même degré de bonté. Celui de Chiras est généralement reconnu pour le meilleur de la Perse, ce qui donne lieu à ce Proverbe : *Pour vivre heureux, il faut manger du pain de Yezd, & boire du vin de Chiras.* Les Persans ne conservent pas leurs vins dans des futailles comme nous, mais dans des pots bien vernissés. On voit dans les caves quantité de ces pots rangés en ordre, & au milieu des caves un petit étang, afin de rendre l'endroit plus agréable pour ceux qui y viennent boire (1).

(1) Tavern. t. I, l. IV, c. 2, p. 420.

Il y a des mines de fer dans l'Hircanie, dans la Médie ſeptentrionale, au pays des Parthes, & dans la Bactriane; mais il n'eſt pas ſi doux que celui de quelques pays de l'Europe.

Les mines d'acier ſe trouvent dans les mêmes Provinces, & y produiſent beaucoup, puiſque, ſuivant le Chevalier Chardin, l'acier n'y vaut que ſept ſols la livre. Cet acier eſt ſi plein de ſoufre, qu'en jetant la limaille ſur le feu, elle pétille comme de la poudre à canon. Il eſt fin, ce qui le rend naturellement dur comme le diamant; mais il eſt auſſi caſſant que du verre; & comme les ouvriers Perſans ne ſavent pas bien lui donner la trempe, les ouvrages qu'ils en font ne ſont pas fort délicats. Cet acier eſt d'une autre nature que le fer; ſi on lui donne le feu trop chaud, il ſe brûle & devient comme un charbon. Les Perſans appellent cet acier & celui des Indes, *acier de Damas*, pour le diſtinguer de celui d'Europe.

Le cuivre ſe prend principalement à Sary, dans les montagnes de Mazendéran. Il y en a auſſi en Bactriane & vers Casbin; il eſt aigre, & pour l'adoucir ils l'allient avec du cuivre de Suede ou du Japon. Les mines de plomb ſont vers Kirman & Yezd.

Les minéraux ſe trouvent auſſi abondamment dans toute la Perſe. Le ſoufre & le ſalpètre ſe tirent de la montagne de Damavend, qui ſépare l'Hircanie de la Parthide. Le ſel ſe fait par la nature toute ſeule, & ſans aucun art. Le ſoufre & l'alun ſe font de même. Il y a deux ſortes de ſels dans le pays : celui des terres, & celui des mines ou de roche. Il n'y a rien de plus commun en

Perse que de trouver des plaines longues de dix lieues, toutes couvertes de soufre & d'alun. Dans la Médie & à Ispahan le sel se tire des mines, & on le transporte par gros quartiers comme la pierre de taille. Dans la Caramanie déserte il est si dur, qu'on s'en sert pour bâtir des maisons.

Le marbre, la pierre de taille & l'ardoise se tirent particuliérement du pays d'Hamadan. On trouve du marbre de quatre couleurs, du blanc, du noir, du rouge, & du marbré de blanc & de rouge. Le meilleur est celui qui vient des environs de Tauris; il est presque aussi transparent que le cristal de roche. Ce marbre est blanc, mêlé de vert; il est si tendre, que bien des gens croient que ce n'est pas une pierre. Dans la même contrée, on trouve de l'azur; mais il n'est pas aussi bon que celui de la Tartarie.

En Hircanie, dans la partie qu'on appelle *Mazendéran*, on trouve le Pétrolium ou Naphte, noir & blanc; mais la mine la plus riche de Perse est celle des Turquoises. Il y en a en deux endroits à Nichapour en Corasson, & dans une montagne située entre l'Hircanie & la Parthide, à quatre journées de la mer Caspienne, nommée *Phirous-cou*, ou *mont de Phirous* (*a*). La pierre fine qu'on en tire, a pris aussi le même nom; car si nous l'appelons *Turquoise*, parce que le pays d'où elle vient est l'ancienne & véritable Turquie, on l'appelle dans tout l'Orient *Firouze*. On a depuis découvert une autre mine de ces

(*a*) Phirous étoit un des anciens Rois de Perse qui subjugua ce pays, & ce fut sous son regne que cette mine fut découverte.

sortes de pierres, mais qui ne sont ni si belles, ni si vives. On les appelle *Turquoises de la nouvelle Roche*, pour les distinguer des autres, qu'on appelle *Turquoises vieilles*. On garde tout ce qui vient de la vieille roche pour le Roi, qui, après avoir gardé ce qu'on en retire de plus beau, vend le reste (*a*).

Animaux domestiques & sauvages.

Les chevaux de Perse sont plus beaux que ceux de l'Orient, quoique moins recherchés que ceux d'Arabie. Ils sont plus hauts que les chevaux de selle Anglois, & admirablement bien proportionnés. Les chevaux sont fort chers, & les plus beaux valent jusqu'à mille écus. La grande exportation qu'on en fait en Turquie, & particuliérement aux Indes, est ce qui les renchérit.

La monture la plus commune après le cheval, est la mule, & l'on en trouve de fort bonnes. On a aussi deux sortes d'ânes, les ânes lents & pesans, & une race d'ânes d'Arabie qui sont d'une docilité & d'une légéreté admirables. On ne s'en sert que pour montures; & comme leur allure est très-douce, on en voit souvent dont les harnois sont magnifiques. Les Ecclésiastiques qui ne sont pas encore dans les grands bénéfices, affectent de se servir de ces ânes d'Arabie, ce qui fait qu'à Ispahan on ne sauroit en avoir un passablement bon, à moins de 250 liv.

Le chameau est un animal si estimé chez les Persans, qu'ils l'appellent *Kechty-kroug-konion*, c'est-à-dire, *Navire de terre ferme*, à cause de

(*a*) Chard. t. III, p. 28. Tavern. t. I, l. IV, c. 2, p. 221. Carreri, t. II, p. 212.

la grande charge qu'il porte. La deſcription de cet animal ſeroit déplacée ici, parce qu'elle convient mieux à l'Arabie; ainſi nous nous bornerons à obſerver que les Perſans ont trois ſortes de chameaux : les grands qui portent juſqu'à douze ou treize cents, les petits qu'on charge moins, & ceux qui ſont pour la courſe. Ces derniers s'appellent *Revahie*, c'eſt-à-dire, *allant* : ils vont au grand trot, & ſi vîte, qu'un cheval ne les peut ſuivre qu'au galop. On apprend les chameaux à marcher, & on les conduit à la voix avec une eſpece de chanſon. Ces animaux reglent leur pas à cette cadence, & vont lentement ou vîte, ſuivant le ton de voix.

On mange peu de bœuf en Perſe, & il n'y ſert que pour la charge ou pour le labourage. Il n'y a de cochons que dans deux Provinces qui confinent à la mer Caſpienne; mais les moutons & les chevres y ſont en grande abondance; & le Chevalier Chardin aſſure avoir vu des troupeaux de moutons qui couvroient quatre à cinq lieues de pays.

Les bêtes de chaſſe n'y ſont pas en ſi grand nombre que dans nos pays, parce que la Perſe eſt en general un pays découvert. Les pays de bois comme l'Hircanie, abondent en cerfs & en gazelles. La gazelle eſt un animal fort commun dans tout l'Orient: & il y en a tant par-tout en Europe, qu'il ſeroit ſuperflu de la dépeindre. Les bêtes féroces ne ſont pas en grand nombre en Perſe, par la même raiſon qui y rend les bêtes de chaſſe ſi rares; mais par-tout où il y a des bois, comme en Hircanie, il y a des lions, des ours, des tigres, des léopards, &c; ce qui

Section I. *Histoire de Perse.*

fait voir que les Anciens ont eu raison d'appeler l'Hircanie, *le pays des bêtes sauvages* : cependant il n'y a guere de loups, ni en Hircanie, ni dans les autres Provinces; mais il se trouve partout un animal dont le cri est effroyable; les Persans l'appellent *Chakal*, & ce pourroit fort bien être l'*Hyenne*; car il en veut particuliérement aux corps morts, qu'il déterre si l'on ne fait la garde sur la fosse.

Il n'y a guere d'insectes dans ce pays, ce qu'il faut attribuer à la sécheresse de l'air; cependant il y a des Provinces où le nombre des sauterelles est quelquefois si grand, qu'elles obscurcissent l'air. Il y a dans quelques parties du royaume des scorpions gros & noirs, si venimeux, que ceux qui en sont piqués meurent en peu d'heures. On trouve dans d'autres des lézards horribles, longs d'une aune, & aussi gros qu'un gros crapaud. Ils ont la peau dure & rude comme le chien marin: on dit qu'ils attaquent quelquefois les hommes, & qu'ils les tuent; mais il y a lieu d'en douter. Entre les insectes reptiles, il y a un long ver que les habitans appellent *Hazar-pay*, ou *mille-pieds*, parce que tout son corps est hérissé de pieds, sur lesquels il va aussi fort vîte. Il est plus long & plus menu qu'une chenille, & sa morsure est dangereuse & même mortelle, quand il entre dans l'oreille (*a*).

Oiseaux.

Les mêmes oiseaux que nous avons en Europe se trouvent en Perse, mais non pas en si grande

(*a*) Chardin, t. III, p. 32. Tavern. t. I, l. IV, c. 3, p. 423. Carreri, t. II, p. 215.

quantité, parce qu'il n'y a preſque que les Arméniens qui en aient ſoin. On trouve chez ces derniers des chapons ſi gras, qu'il faut les tuer pour leur graiſſe.

On y a des pigeons domeſtiques & ſauvages; & comme la fiente de pigeon eſt le meilleur fumier pour les melons, on éleve un grand nombre de ces oiſeaux par-tout le royaume. Les colombiers, dont le nombre eſt prodigieux, & qui ſont ſix fois plus grands que les nôtres, ſont bâtis de brique, & revêtus pardeſſus de plâtre & de chaux. On compte plus de trois mille colombiers autour d'Iſpahan, faits principalement pour avoir le fumier, dont les douze livres ſe vendent autour de quatre ſols. Les Perſans appellent ce fumier *thalgous*, c'eſt-à-dire, *animant*. C'eſt un des plaiſirs de la canaille de prendre des pigeons à la campagne, & même dans la ville, quoique cela ſoit défendu. Ils ſe ſervent pour cet effet de pigeons apprivoiſés, qu'ils font voler en troupe tout le long du jour apres les pigeons ſauvages. Ils mettent dans leur troupe tous ceux qu'ils trouvent, & ils les amenent ainſi au colombier. On appelle ces chaſſeurs de pigeons *Keſter-perron*, c'eſt-à-dire, *voleurs de pigeons*; métier déshonorant, mais qui cependant plaît ſi fort à ceux qui s'y adonnent, qu'ils y paſſent quelquefois des jours entiers, ſans que même la rigueur de l'hiver les en détourne.

Les perdrix de Perſe ſurpaſſent celles des autres pays en groſſeur, & ſont d'un goût excellent: on en trouve ordinairement de groſſes comme des poulets. On y trouve auſſi des oies, des canards, des grues, des hérons, & pluſieurs autres

ſortes

ſortes d'oiſeaux de riviere; mais ils ſont en plus grande abondance dans les Provinces ſeptentrionales, que dans celles qui ſont plus vers le midi.

Les oiſeaux chanteurs ſont de même eſpece que ceux que nous avons en Europe : le roſſignol chante en toutes ſaiſons, mais plus fort dans le printemps. Le martinet y apprend à dire tout ce qu'on veut; & l'on y trouve auſſi une autre ſorte d'oiſeau, que les Perſans appellent *Noura*, qui babille continuellement, & qui répete plaiſamment ce qu'il entend dire.

Parmi les grands oiſeaux, le plus admirable eſt le pélican, que les Perſans appellent *Tacab*, c'eſt-à-dire, *Porteur d'eau*, & auſſi *Miſc*, c'eſt-à-dire, *Brebis*, parce qu'il eſt gros comme un mouton. Son plumage eſt blanc & doux comme celui d'un oiſon; ſa tête eſt très-petite en comparaiſon de ſon corps, & ſon bec a dix-huit ou vingt pouces de longueur, & eſt gros comme le bras. Sous ſon bec pend une peau qu'il replie, & qui tient un ſeau d'eau : il porte d'ordinaire ſon bec étendu ſur ſon dos, où il le fait repoſer. Cet oiſeau vit de pêche, & il a un art merveilleux à prendre le poiſſon; il l'attend ſous des courans, & le prend dans ſon bec comme dans un rets. Quand il ouvre ce bec, un agneau y paſſeroit. Le nom de *Porteur d'eau*, que les Perſans lui donnent, vient de ce qu'en Arabie, & en d'autres lieux arides, il fait ſon nid loin des eaux, afin d'y être plus en ſûreté. On raconte que pour donner à boire à ſes petits, il va leur chercher de l'eau quelquefois juſqu'à deux journées de chemin, & qu'il la leur apporte dans la poche de ſon bec; ce qui pourroit fort bien avoir donné lieu à la fable des

SECTION I. *Histoire de Perse.*

Anciens, que le pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits. Il y a plusieurs sortes d'oiseaux de proie, dont les plus beaux & les plus grands se prennent à quinze ou vingt lieues de Chiras. On n'épargne aucune peine pour les dresser, & il y en a toujours huit cents entretenus à la vénerie du Roi, chacun avec son Officier. Tous les grands Seigneurs en entretiennent aussi un grand nombre pour la chasse, que les Persans aiment beaucoup; les gens du commun même ont la liberté de chasser à l'oiseau, au fusil & aux chiens (*a*).

Poissons.

Il y a en Perse des poissons de mer & d'eau douce : ce dernier n'est pas fort abondant, parce qu'il n'y a guere de fleuves. Il y a de trois sortes de poissons d'eau douce; celui des lacs, celui des rivieres, & celui des kérises ou canaux souterrains. Celui des lacs consiste principalement en carpes & en aloses. Le poisson de riviere le plus commun est le barbet, qui est aussi le poisson des canaux : il y en a de fort gros, mais il n'est pas bon, & les œufs sur-tout en sont dangereux; ce qui vient, ou de ce que ce poisson ne voit jamais le soleil, ou de ce qu'il s'engendre dans des eaux crues. Il y a beaucoup de cancres dans la riviere d'Ispahan; ils montent aux arbres, & vivent entre les branches nuit & jour, où l'on va les prendre, parce que c'est un manger fort délicat. A l'égard du poisson de mer, il n'y a point de pays qui en soit mieux pourvu; la mer Caspienne est fort poissonneuse, & le golfe de Perse nourrit

(*a*) Chardin. t. III, p. 38. Tavern. t. I, l. IV, c. 3. p. 225. Carreri. t. II, p. 214.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

peut-être dans son sein plus de poissons qu'aucune autre mer : on pêche deux fois le jour, & ce que les Pêcheurs n'ont pas vendu à dix heures du matin ou au coucher du soleil, ils le rejettent dans la mer. On prend sur les côtes du golfe, un poisson qui n'a point de nom particulier : la chair en est rouge & le goût exquis; il pese quelquefois jusqu'à deux ou trois cents livres : on le sale comme le bœuf; mais il n'y a pas moyen de le garder long-temps, parce que le sel de ce lieu-là est corrosif; c'est ce qui fait qu'on seche seulement au soleil, ou à la fumée, le poisson ou la chair qu'on veut garder (*a*).

Raretés naturelles.

Après avoir parlé des productions de l'air, du terroir & des eaux de Perse, il est juste que nous disions un mot des raretés naturelles qui se trouvent dans ce vaste Empire. La premiere que nous indiquerons, est une plante que les Arabes appellent *Chark*, & les Persans *Gulbad-Samour*, c'est-à-dire, *fleur qui empoisonne le vent*; elle porte des manieres de lambruches, pleines d'un lait âcre & piquant, aussi épais que de la crême. On assure que dans les endroits où ces plantes sont multipliées, lorsque le vent passe pendant la grande chaleur, il prend une qualité mortelle, qui tue ceux qui le respirent (*b*).

Il y a encore dans ce même pays un arbrisseau appelé *Kerzehré*, c'est-à-dire, *Poison d'âne*, parce que les ânes qui mangent de ce que cet arbrisseau porte, en meurent en peu de temps. On dit

(*a*) Chardin, t. III, p. 44. Tavern. t. II, l. IV, c. 11. p. 424. Carreri. t. II, p. 210.

(*b*) Chardin. t. III, p. 13.

Section I *Histoire de Perse.*

que l'eau qui en lave le tronc, est aussi mortelle. Il a le tronc gros comme la jambe, & s'éleve quelquefois jusqu'à la hauteur de six pieds : l'écorce, qui est assez épaisse, est verdâtre ; ses feuilles sont plutôt rondes qu'ovales, avec une pointe au bout : cet arbre porte des fleurs presque semblables aux roses simples, qui sont de couleur de chair, ce qui pourroit fort bien être la raison pour laquelle les Grecs lui ont donné le nom de *Rhododendron*. Les Arabes l'appellent comme les Persans, *Fiel* ou *Poison d'âne*. On dit que c'est le Nérium des Herboristes, qu'on appelle *Rosage* en François (a).

Le Bésoar, si estimé en Médecine, se trouve dans le corps des boucs & des chevres sauvages & domestiques, le long du golfe Persique, dans la Province de Corasson ; il est incomparablement meilleur que celui qu'on a aux Indes, dans le royaume de Golconde, & dans les pays plus reculés. Les Naturalistes Persans disent que plus l'animal qui donne le bésoar, paît en des pays arides, plus il est salutaire & efficace. Le Corasson, & les bords du golfe Persique, sont les pays du monde les plus arides. On trouve toujours au cœur de ces pierres quelque morceau de ronce, ou d'autre bois, autour duquel se coagule l'humeur qui compose cette pierre. Il faut observer qu'aux Indes ce sont les chevres qui portent le bésoar, & qu'en Perse ce sont les moutons & les boucs.

Les Orientaux croient que le bésoar est un contre-poison, & l'ont appelé pour cette raison

(a) Chardin, ubi suprà.

Béſoar, c'eſt-à-dire, *vainqueur de poiſon.* Les Charlatans en font un uſage outré; car les vertus de ce remede ſont plus fondées en opinion qu'en expérience : mais le nombre de gens crédules ayant toujours été fort grand, il n'y a pas lieu d'être ſurpris ſi cette drogue a été ſi recherchée. Cependant elle commence à perdre ſon crédit dans l'Orient auſſi bien qu'en Europe, où on ne la regarde actuellement que comme un ſudorifique, même très-médiocre. La maniere de l'employer en Perſe, eſt d'en gratter avec une pointe de canif, ou de le mettre en poudre; & la doſe ordinaire eſt de deux ou trois grains dans une cuillerée d'eau roſe. Dans le temps que le béſoar étoit cher, on le falſifioit ſouvent, & la matiere la plus commune dont les falſificateurs ſe ſervoient, étoit de la réſine & de la cire d'Eſpagne : il ne faut pas oublier que la belle poliſſure de cette pierre eſt artificielle; ſa peau, quand on la tire du corps de l'animal, eſt rude & verdâtre, comme le dedans (*a*).

L'Abmélec, c'eſt-à-dire l'*Eau de ſauterelle*, eſt un oiſeau qui mérite d'être décrit plus qu'aucun de ceux dont les Voyageurs font mention; ce qu'on rapporte de lui eſt bien étonnant, mais digne de foi. Les oiſeaux de cette eſpece vivent de ſauterelles : ils ſont gros comme un poulet, ont le plumage noir, l'aile large & la chair griſe, & vont par bandes comme les étourneaux. Mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'ils aiment ſi fort l'eau qui ſort d'une fontaine dans la Bactriane, qu'ils la ſuivent par-tout où on la tranſporte. Les

(*a*) Chardin. t. III, p. 19.

Prêtres Arméniens, qui connoissent la vertu de cette eau, s'en servent pour attirer les oiseaux dont nous parlons, & détruisent par ce moyen les sauterelles, quand il y en a dans les champs (*a*).

Le *Mahmoudkor*, qui signifie *Mahmoud le sourd*, est un fleuve qu'on peut bien mettre au nombre des raretés naturelles. A quelque distance d'Ispahan, il y a une chaîne de montagnes assez égales & assez unies, entr'ouvertes çà & là par des soupiraux où les vents passent, & qui ressemblent aux ouvertures qu'on voit aux murs des

(*a*) Chardin, t. III, p. 40. Tavern. t. I, l. IV, c. 2, p. 426. Le Chevalier Chardin cite, dans sa description de Perse, un passage remarquable, relatif à cet oiseau. « En » Cypre, dit-il, lorsque le froment est prêt à être cueilli, la » terre produit tant de sauterelles, qu'elles obscurcissent » quelquefois le soleil. Par-tout où elles passent elles brûlent » & gâtent tout, sans qu'on y puisse remédier; car plus on » en tue, plus la terre en produit. Voici le moyen que Dieu » désigna pour les faire mourir. Au pays de Perse, joignant » la Cité de Cuerch, est une fontaine dont l'eau a la pro- » priété de faire mourir ces sauterelles, pourvu qu'elle soit » apportée dans un flacon, sans passer sous aucune maison » ou voûte, & qu'elle soit mise à la vue de certains oiseaux » qui volent après ceux qui l'emportent de la fontaine. Ces » oiseaux sont roux & noirs, & vont par bandes comme les » étourneaux. Les Turs & les Persans les appellent *Musul-* » *mans*. Ces oiseaux ne furent pas plutôt venus en Cypre, » qu'ils détruisirent toutes les sauterelles dont cette isle » étoit infestée : mais si l'eau se perd ou se gâte, ils dispa- » roissent aussi-tôt, comme il arriva quand les Turcs prirent » l'Isle; car un d'eux montant au haut de la Cathédrale de » Famagouste, trouva le flacon de cette eau, & le cassa, » croyant qu'il y avoit quelque chose de précieux. Depuis » ce temps, les habitans de l'Isle ont toujours été tourmentés » de sauterelles (1) ».

(1) Voyage de Villamont, p. 97. Apud Chardin. t. III, p. 40.

bastions dans quelques pays. Le fleuve dont nous parlons coule au travers de ces montagnes, & tombe dans un bassin grand & fort profond, fait dans le roc, soit par la chute de l'eau même, soit par artifice. En montant au dessus de la montagne, à l'endroit de cette grande ouverture, on voit par un soupirail qu'a formé la nature, l'eau dans le sein de la montagne, semblable à un lac dormant, qui n'a point de fond; car en y jetant des pierres, on entend le retentissement du son réfléchi dans les concavités avec un fort grand bruit. On a donné à ce fleuve le surnom de *sourd*, parce qu'on ne s'entend point près de l'endroit où l'eau tombe le long du rocher pour se rendre dans la plaine, & de là dans le Zenderoud (*a*).

Sous une montagne, appelée *Tagte-Rustan*, parce qu'on trouve au sommet les restes d'un bâtiment qu'on suppose avoir été construit par le géant *Rustan*, il y a une grotte qui mérite d'être classée parmi les raretés de la Perse. Il distille, du haut de la voûte de cette grotte, au travers de la montagne, en deux ou trois endroits, de l'eau douce, qui tombe dans de certains réceptacles, & forme ensuite deux ou trois ruisseaux qui arrosent la plaine. Vers le commencement d'Avril, plusieurs Indiens se rendent dans cette grotte, pour y célébrer une fête à l'honneur d'un de leurs Saints, qui y passa une bonne partie de ses jours; & la grotte même est pleine de haillons, laissés par ceux qui ont trouvé quelque soulagement aux maux dont ils y étoient venus chercher la guérison.

Tout près de là il y a une montagne, d'où les

(*a*) Chardin, t. II, p. 2.

Section I. Histoire de Perse.

Persans tirent une sorte de pierres bleues, dures & luisantes, qu'ils emploient à embellir leurs Mosquées, leurs tombeaux, & autres édifices publics.

Nous pourrions ajouter bien d'autres articles de même nature, si cette description de Perse n'étoit pas déjà bien longue, quoique nous ayions tâché de n'y rien mettre qui ne soit instructif & agréable. Passons à présent aux raretés artificielles.

Raretés artificielles.

Nous commencerons par l'ancienne Persépolis : les ruines de cette ville démontrent encore la vérité de ce que quelques anciens Ecrivains ont affirmé, qu'elle avoit été autrefois une des plus belles du monde. Si l'on compare ensemble les différentes descriptions des Voyageurs, & qu'on examine ce qui reste des plus fameuses villes de la terre, on sera obligé d'avouer que l'Empire de Perse, dans son plus grand éclat, n'a rien eu de plus superbe, ni de plus capable d'étonner la postérité, que les ruines mêmes de cette ville. Si nous donnions un détail complet des restes de Persépolis, ce Chapitre deviendroit d'une excessive longueur. Nous faisons une description géographique de la Perse, & nous sommes obligés de ne rien oublier de ce qui peut mettre nos Lecteurs au fait de l'Histoire de cet Empire ; mais en même temps nous devons nous souvenir, que cette description géographique & cette Histoire même ne sont que des parties d'un ouvrage bien plus étendu, & que nous devons bien nous garder de faire une statue dont le corps & les bras seroient ceux d'un homme, & dont les mains ou même les doigts seroient d'un géant. Nous nous contenterons donc de faire un abrégé de plusieurs descriptions étendues des ruines de Persépolis. Nos Lecteurs pour-



ront ensuite se former une juste idée de leur grandeur & de leur magnificence. Ils concevront de quel usage des descriptions exactes de ces ruines peuvent être pour éclaircir divers points de l'Histoire ancienne, & pour faire connoître l'esprit & le génie du peuple dont Persépolis étoit autrefois la capitale. Notre dessein, en entrant dans cette discussion, n'est pas de prononcer sur les questions qui partagent les Voyageurs, ni de décider si le Brun est fondé dans ses critiques, ou, pour mieux dire, dans ses invectives contre le Chevalier Chardin : notre but est uniquement de rapporter ce que des Auteurs anciens & modernes ont dit de Persépolis (*a*).

La plaine où étoit autrefois cette ville fameuse, est une des plus belles de toute la Perse, & même de tout l'Orient. Elle a dix-huit à dix-neuf lieues de longueur, sur deux, trois & jusqu'à six de largeur. Le fleuve Araxe ou Bendemir, & plusieurs ruisseaux l'arrosent d'un bout à l'autre. Dans l'enceinte de cette plaine, il y a mille ou quinze cents villages, sans compter ceux qui sont dans les montagnes, tous ornés de jardins, & plantés d'arbres. L'entrée de cette plaine du côté de l'occident, a reçu de la nature autant de grandeur, que la ville de Persépolis peut en avoir dû à l'art. C'est un boyau de montagnes de roche vive, escarpées & très-hautes ; il est long de quatre lieues, & large de deux milles. Celles du milieu sont couronnées de buttes d'une grande hauteur, dont le sommet est plat & uni. On croiroit qu'elles ont été faites exprès, si l'on n'y voyoit par-tout le roc vif, & si

(*a*) V. la Note XXXIII, p. 80.

leur tour & leur grande élévation ne faisoient penser qu'il n'y a que la nature qui ait pu les former ainsi. C'étoit sûrement sur ces hautes buttes qu'étoient posés les corps-de-garde avancés de Persépolis, & dont Alexandre eut tant de peine à se rendre maître. Il n'est pas possible d'en voir les ruines, parce que les buttes sont trop hautes : mais on découvre éparses celles de plusieurs édifices situés sur les montagnes, qui forment cette entrée ou cette gorge que nous venons de décrire.

A l'occident & au septentrion, les abords de Persépolis sont munis de pareils défilés, & de pareilles buttes prodigieuses par leur hauteur; de sorte qu'un Voyageur moderne a bien eu raison de dire, qu'il n'y a point d'endroit sur la terre si bien fortifié par la nature (*a*).

L'ancien Palais des Rois de Perse, que les habitans appellent *Chil-minar*, c'est-à-dire, *quarante colonnes*, est situé au pied d'une montagne. Les murs de ce superbe édifice, qui a la montagne à l'orient, sont encore debout. Le frontispice a 600 pas du septentrion au midi, & 390 de l'orient vers l'occident jusqu'au roc, sans qu'il y ait de ce côté-là aucun endroit par lequel on puisse monter. Quand on est arrivé à la montagne, où le mur n'a que peu de hauteur, c'est-à-dire, tout au plus 18 pieds & 7 pouces, on gagne le haut du mur en grimpant entre quelques morceaux de rocher. Cette courtine a 410 pas de longueur au nord, & 21 pieds de hauteur en quelques endroits, quoique cette hauteur aille à 30 pieds en d'autres jusqu'à la montagne, où l'on voit encore un coin

(*a*) Chardin, t. II, p. 141. Le Brun, t. II, p. 261.

de muraille, & une entrée pour en gagner le haut.

On trouve auſſi du côté occidental divers rochers qui s'élevent vers le nord, juſqu'à ce qu'ils ſoient de niveau avec le mur, & qui s'étendent 80 pas à l'eſt, comme une plate-forme devant ce mur. Il ſemble qu'il y ait eu autrefois là un eſcalier, & quelques bâtimens au delà de cette courtine, parce que ces rochers ſont fort polis de pluſieurs côtés. On trouve ſur le haut de cet édifice, une plate-forme de 400 pas, qui s'étend du milieu du mur de la façade juſqu'à la montagne, & le long de ce mur des trois côtés, un pavé de deux pierres jointes enſemble, qui rempliſſent un eſpace de huit pieds de large : une partie de ces pierres ont huit, neuf & dix pieds de long ſur ſix de large ; mais les autres ſont très-petites.

Le principal eſcalier n'eſt point placé au milieu de la façade ; il n'eſt qu'à 165 pas du côté ſeptentrional, au lieu qu'il eſt à 600 de celui qui eſt au midi. Cet eſcalier a deux rampes, qui s'éloignent l'une de l'autre de 42 pieds par en-bas. Sa profondeur eſt de 27 pieds & 7 pouces juſqu'au mur d'où procedent les marches, qui ſont auſſi longues que l'eſcalier a de profondeur, à cinq pouces près. Ces marches n'ont que quatre pouces de hauteur, & quatorze de profondeur : auſſi ne ſe peut-il rien de plus commode. Il y en a 55 du côté qui eſt au nord, & 53 au ſud, qui ne ſont pas ſi entieres que les autres. Lorſqu'on eſt parvenu à cette partie de l'eſcalier, on trouve un perron qui a 51 pieds quatre pouces de large, proportionné à la largeur de l'eſcalier, & dont les pierres ſont très-grandes. Les deux rampes de cet eſcalier

sont séparées par le mur de la façade, de sorte qu'elles s'éloignent l'une de l'autre jusqu'au milieu, & se rapprochent du milieu jusqu'au haut, ce qui fait un effet charmant, qui répond à la magnificence du reste de l'édifice.

La partie supérieure de cet escalier a 48 marches de part & d'autre, parmi lesquelles il s'en trouve d'endommagées, quoiqu'elles soient taillées dans le roc. On trouve au haut de cet escalier un autre perron entre les deux rampes ; ce perron a 75 pieds de large, & est aussi pavé de grandes pierres, dont quelques-unes ont 13 à 14 pieds de long sur 7 à 8 de large (*a*).

Dans l'intérieur de ce vaste Palais, on voit d'abord en droite ligne, à 42 pieds de distance de la façade, deux grands portiques & deux colonnes ; le fond du premier portique est couvert de deux tables de pierre, qui en remplissent les deux tiers ; le temps a détruit la troisieme. Le second est plus enfoncé que l'autre de 5 pieds. Ces portiques ont 22 pieds & 4 pouces de profondeur, & 13 pieds 4 pouces de largeur. On voit en dedans sur chaque pilastre une grande figure taillée en bas-relief, ayant 22 pieds de long, des pieds de devant jusqu'à ceux de derriere, & 14 pieds de haut. Les têtes de ces animaux sont entiérement détruites, & leurs poitrines & les pieds de devant sont en saillie, & sortent du pilastre : les corps en sont aussi fort endommagés. Ceux du premier portique sont tournés vers l'escalier, & ceux du second, qui ont des ailes sur

(*a*) V. la Note XXXIV, p. 83.

ae 189.



le corps, vers la montagne. On voit au haut de ces pilaſtres, en dedans, des caracteres qu'on ne ſauroit diſtinguer, tant ils ſont petits & élevés : le premier portique a encore trente-neuf pieds de haut, & le ſecond vingt-huit ; la baſe des pilaſtres a cinq pieds & deux pouces de hauteur. Au reſte, les animaux dont nous venons de parler ne ſont pas taillés ſur une ſeule pierre, mais ſur trois jointes enſemble. Il ſeroit aſſez difficile à préſent de dire ce qu'ils repréſentent : pluſieurs Auteurs ont donné leurs opinions ſur ce ſujet ; Chardin & Le Brun en ont rapporté quelques-unes.

Les deux colonnes qu'on voit entre les deux portiques, ſont la partie la moins endommagée de toutes ces ruines ; elles ſont de marbre blanc, & parfaitement belles, ſur-tout à l'égard des chapitaux & des autres ornemens d'en haut : les baſes ſont preſque toutes couvertes de terre ; elles ſont à vingt-ſix pieds du premier portique, & à cinquante-ſix du ſecond ; elles ont quatorze pieds de tour, & cinquante-quatre de haut. Il y en avoit autrefois deux autres entre celle-ci & le dernier portique ; on en voit encore la foſſe, & des pieces renverſées & à demi enterrées ; on voit auſſi à la diſtance de cinquante-deux pieds du même portique au ſud, un abreuvoir taillé d'une ſeule pierre, lequel a vingt pieds de long ſur dix-ſept pieds cinq pouces de large, élevé de trois pieds & demi au deſſus de terre. Il y a de là juſqu'à la muraille, une étendue de terrein de cent cinquante pas, où l'on ne trouve rien que de groſſes pieces rompues, & un reſte de colonne auquel ne paroît aucune cannelure comme aux autres. Il a environ deux pieds de tour, & douze pieds quatre pouces

SECTION I. *Histoire de Perse.*

de long : de là jusqu'à la montagne, on ne voit rien que quelques tas de pierres.

En avançant des portiques dont on vient de parler, vers le sud, on trouve à la distance de cent soixante-douze pieds un autre escalier à deux rampes, comme le précédent, l'une à l'est, & l'autre à l'ouest. Le mur a encore six pieds & sept pouces de hauteur; mais celui du milieu en est presque entiérement ruiné : il s'étend cependant quatre-vingt-trois pieds à l'est, & il paroît aux pierres de dessous, qu'il a été orné de figures en bas-relief. On voit sur le haut de la rampe du degré quelques feuillages, & un lion qui déchire un taureau plus grand que nature, en bas-relief. Cet escalier est à demi enterré. Il y a aussi des petites figures sur les deux côtés de la muraille du milieu, qui avance jusqu'au bout de l'escalier.

La rampe occidentale a vingt-huit marches, & l'autre, où le terrein est plus élevé, n'en a que dix-huit, lesquelles ont dix-sept pieds de long & trois pouces de haut, sur quatorze pouces & demi de large. Il y a plusieurs de ces marches qui sont endommagées vers le haut, & deux ou trois entiérement détruites, quoiqu'elles soient taillées dans le roc. On trouve au bout du perron de cet escalier, une autre façade sur laquelle il y a trois rangs de petites figures, les uns au dessus des autres. On ne voit de celles du rang le plus élevé, que la moitié du corps de la ceinture en bas. Le reste est presque tout rompu ; le rang du milieu, qui s'est le mieux conservé, ne laisse pas aussi d'être endommagé ; & quant à celles de dessous, on n'en voit que les têtes, le reste est sous terre. Ces figures ont deux pieds & neuf pouces de

haut, & le mur, qui a encore cinq pieds & trois pouces d'élévation, a quatre-vingt-dix-huit pieds d'étendue de la premiere marche jusqu'au bout du coin, à gauche, où il y a un autre escalier dont les marches sont de la largeur & de la profondeur de celles dont on vient de parler.

On voit sur ce qu'il reste du mur intérieur, un autre rang de demi-figures, & au bout de cet escalier, un autre mur qui s'étend quatre-vingt-dix pieds au delà du perron. Le coin tourne un peu au sud, & ne passe pas outre, parce que le terrein qui est élevé se trouve de la même hauteur. En retournant à la rampe de l'escalier, qui est à l'ouest, on trouve un mur qui a quarante-cinq pieds de long, au delà du bas de l'escalier, & puis un intervalle de soixante-sept pieds jusqu'à la façade occidentale. Ce côté est semblable au précédent, & a trois rangées de figures de même, avec un lion qui déchire un taureau, ou un âne qui a une corne au front. Entre ces animaux & les figures, il y a un carré rempli de caracteres, dont les plus élevés sont effacés; les figures sont moins endommagées de ce côté-ci, où le terrein est moins élevé; on trouve là vingt-cinq marches.

Le mur qui regne le long du perron à l'ouest s'étend jusqu'à la façade, & n'a pas de figures au delà de l'escalier. Lorsqu'on est parvenu au haut de cet escalier entre les deux rampes, on entre dans un lieu ouvert, pavé de grandes tables de pierres, aussi larges que la distance qu'il y a de l'escalier aux premieres colonnes; cette distance est de vingt-deux pieds deux pouces : il y a deux rangs de colonnes, chacun de six; mais il n'en reste qu'une entiere, huit piédestaux, &

quelques débris des autres : on en trouve six rangs d'autres, à soixante-dix pieds huit pouces de distance de celles-ci ; chaque rang a six colonnes. Ces trente-six colonnes sont éloignées de vingt-deux pieds deux pouces l'une de l'autre, comme les précédentes. Il n'en reste cependant que sept entieres : toutes les bases des autres sont encore dans leurs places, mais la plupart sont endommagées. De celles qui subsistent, il y en a une au premier & au second rang, deux au troisieme, & une à chacun des autres.

On trouve entre ces colonnes & les premieres dont on a parlé, quelques grosses pierres d'un édifice souterrain. Il y avoit, outre cela, à soixante-dix pieds huit pouces de ces rangs de colonnes, à l'ouest vers la façade de l'escalier, douze autres colonnes en deux rangs de six chacun, dont il n'en reste que cinq. Les bases des sept autres ne sont plus visibles, & celles qui subsistent encore sont en partie rompues. La terre y est couverte de plusieurs pieces de colonnes, & des ornemens dont elles étoient couronnées ; on remarque surtout des pieces de chameaux à genoux.

A l'est de ces colonnes, on en trouve deux autres rangs de six chacun, dont il reste encore quatre ou cinq bases au dessus de la superficie de la terre ; & il est probable que ces colonnes étoient opposées à celles qui regnent le long de la façade.

En avançant à l'est, vers les montagnes, on trouve plusieurs ruines de bâtimens, qui consistent en portiques, en passages, & en fenêtres. Les portiques sont ornés de figures, & ces ruines occupent un grand espace. On voit au sud de ces colonnes, l'édifice le plus élevé : il est à cent dix-

dix-huit pieds des colonnes; & le mur de la façade, qui a cinq pieds sept pouces de haut de ce côté-là, n'est composé que d'une seule assise de pierres, parmi lesquelles il y en a qui ont huit pieds de large : ce mur a cent treize pieds d'étendue de l'est à l'ouest. On voit au devant du milieu de cet édifice, quelques fondemens de pierre, qui en faisoient partie, sans qu'on puisse comprendre à quoi ils ont servi. Ce mur n'a ni figures, ni ornemens. On trouve encore deux rampes, l'une au nord, & l'autre au sud; & l'on voit sur le perron qui est entre deux, deux pilastres de portique, qu'un tremblement de terre y aura apparemment jetés. Le terrein de ces ruines contient cent quarante-sept pieds de long, & est à peu près carré.

On trouve au nord deux portiques & trois niches ou fenêtres murées, & au sud un portique & quatre fenêtres ouvertes. Il y a deux autres portiques, qui ne sont point couverts à l'ouest, avec deux ouvertures, & un troisieme à l'est, avec trois niches ou fenêtres murées. Six de ces ouvertures sont sans corniches, & il n'en reste qu'une demie à l'est : l'on voit des deux côtés, sous les deux portiques qui sont au nord, la figure d'un homme, & celles de deux femmes jusqu'aux genoux; les jambes sont couvertes de terre; & sous un de ceux qui sont à l'ouest, un homme combattant contre un taureau, qui a une corne au front, laquelle l'homme tient de la main gauche, pendant qu'il lui enfonce de la droite un grand poignard dans le ventre; de l'autre coté, il lui tient la corne de la droite, & enfonce le poignard de la gauche.

Il y a dans le second portique une figure d'homme semblable, avec un daim, qui ressemble assez à un lion, ayant une corne au front, & des ailes sur le corps. Les mêmes choses sont sculptées sous le portique qui est au nord : il faut cependant observer qu'au lieu du daim, c'est un véritable lion, que l'homme tient par la criniere. Ces deux figures sont enterrées jusqu'à mi-jambe.

On voit des deux côtés du portique qui est au sud, un homme avec un ornement de tête en guise de couronne, accompagné de deux femmes, dont l'une tient un parasol au dessus de la tête, & l'autre a dans la main quelque marque d'autorité ; & au dessus de ce portique, trois niches remplies de caracteres. Il y a sur les pilastres du premier portique, qui sont sortis de leurs places, & qu'on trouve à côté de l'escalier dont nous venons de parler, deux hommes, tenant chacun une lance, l'un des deux mains, & l'autre de la gauche ; mais il n'y en a qu'un entier.

On trouve derriere cet édifice un autre bâtiment à peu près semblable, mais plus long de trente-huit pieds, avec une niche ou fenêtre bouchée, une autre ouverte, & deux pierres élevées à droite & à gauche, dont celle qui est à l'est est rompue, & dont l'autre, qui est à l'ouest, a encore vingt-huit pieds de haut. Il y a sur le haut de cette pierre trois niches ou tables séparées, remplies de caracteres, & une quatrieme au dessous, qui semble avoir été taillée après les autres. On en trouve de semblables dans les niches ou fenêtres dont on vient de parler ; chaque table n'est que d'une seule pierre.

Il y a au sud de ces fenêtres deux rampes d'es-

calier ; l'une à l'eſt, & l'autre à l'oueſt, dont il reſte, comme du précédent, les cinq marches les plus élevées ; & ſur les ailes, auſſi bien que ſur le mur qui les ſépare, de petites figures & des feuillages en partie ſous terre.

A cent pas de là au ſud, on trouve les dernieres ruines de ces fameux édifices, qui conſiſtent auſſi la plupart en portiques & en enclos ; on y voit auſſi un eſcalier démoli, dont il ne reſte plus que ſept marches : cet eſcalier a été autrefois orné de figures & de feuillages. A l'eſt de ce même eſcalier, il y a des paſſages ſouterrains, où les habitans s'imaginent qu'il doit exiſter de grands tréſors. Le Brun entra dans ces ſouterrains, ce que pluſieurs Voyageurs avoient fait avant lui ; mais il fut bientôt obligé de s'en retourner, ſans faire aucune découverte ; les paſſages ſont ſi étroits & ſi obſcurs, & l'air ſi humide, qu'il lui fut impoſſible d'avancer plus loin. Cependant ces ſortes de tentatives, quoique manquées, ſuffiſent pour prouver que les conjectures des habitans ſont très-peu fondées ; la forme de ces voûtes ſouterraines donnent à connoître, qu'elles ont plutôt été faites pour la conduite des eaux, que pour qu'on y déposât des tréſors (*a*).

Nous ne continuerons pas davantage la deſcription de Le Brun, pour les raiſons que nous avons déjà indiquées, & nous terminerons cet article, en diſant un mot des conjectures de pluſieurs Savans ſur ces reſtes de l'ancienne magnificence des Perſes.

(*a*) Le Brun, vol. II. p. 268.

Les processions représentées sur les murailles; les vases que quelques-unes des figures tiennent à la main, les caracteres inconnus, & tant de représentations hiéroglyphiques qu'on trouve encore parmi ces ruines, ont fait conjecturer à quelques Savans, que ces ruines sont les restes de l'ancien Palais de Persépolis: les descriptions que d'anciens Auteurs nous donnent de ce superbe bâtiment, servent à les confirmer dans cette idée. Ceux qui adoptent ce sentiment, prétendent que les figures en procession représentent la fête du jour de la naissance de quelqu'un des Empereurs de Perse, parce que les Courtisans apportoient à cette occasion des présens à leur Souverain. Quant aux inscriptions, il n'y a presque pas moyen de les lire, & les Perses avouent eux-mêmes n'en pouvoir venir à bout; ainsi on ne sauroit en tirer aucune lumiere.

Les hiéroglyphes peuvent aussi bien avoir été les ornemens d'un Palais que d'un Temple, & pourroient avoir été une partie du butin que l'armée de Cambyse remporta d'Egypte, sous la conduite de Smerdis le Mage. Quoi qu'il en soit à cet égard, il est certain que les habits des figures qui vont en procession, ressemblent aux anciennes robes des Medes & des Perses, telles qu'elles sont décrites par les Grecs.

Au reste, l'édifice que nous avons décrit, quel qu'il puisse avoir été, a certainement été bâti par les Rois de la premiere race, puisqu'on n'y trouve rien qui n'atteste une antiquité reculée, sans pourtant qu'il nous soit possible de déterminer si Cyrus en fut le fondateur, ou s'il fut commencé par Darius, & achevé par

Xerxès. Les figures représentées sur les murailles, les colonnes, &c. nous semblent en grande partie avoir été des emblèmes du cours des astres, & de leurs effets; mais nous aurons occasion de revenir à cet article, dans la Section où nous traiterons de la Religion des anciens Perses. Les traditions des Naturels du pays concernant de pareilles antiquités, sont toujours représentées par la plupart des Voyageurs comme incertaines, confuses & extravagantes. Il se pourroit néanmoins que cela vînt en partie de ce que ces Voyageurs sont peu versés dans l'Histoire Orientale, qui n'est pas toujours si fabuleuse qu'on se l'imagine. Il y a toujours eu & il y aura toujours une prodigieuse différence entre le style historique des Orientaux, & le nôtre; mais, comme nous le prouverons ailleurs, on peut aussi bien démêler la vérité dans les récits hyperboliques des Ecrivains Orientaux, que dans les récits déguisés de quelques-uns de nos Historiens (*a*).

A deux lieues de ces ruines, il y a une fameuse montagne, située entre deux belles plaines, & appelée de différens noms par les habitans. Quelquefois ils la nomment *Kabreston Gauron*, c'est-à-dire, *le Cimetiere des Guebres*; d'autres fois, *Nachs-Rustan*, ou *les portraits de Rustan*; comme aussi *Takt-Rustan*, ou *le Trône de Rustan*. Ce Rustan, comme nous l'avons observé ci-dessus, est l'Hercule, ou plutôt l'Amadis de l'Orient, car ce qu'on raconte de lui a tout-à-fait l'air romanesque.

(*a*) V. la Note XXXV. p. 85.

SECTION I. *Histoire de Perse.*

Cette montagne est plus dure & plus polie que le marbre, par-tout où le ciseau l'a découverte. Le dessus est applani par art, & les côtés en sont perpendiculaires à l'horizon, & ornés de figures en bas-relief, très-bien travaillées. La premiere figure qu'on apperçoit, est une joûte de deux Cavaliers, parfaitement bien représentée: elle est élevée du pied de la montagne de la hauteur d'une pique. Chacun d'eux a une massue de fer dans sa main gauche. Le Cavalier, qui est à la droite, est couvert d'un bonnet, & présente de la main droite un gros anneau de fer, que son ennemi semble prendre de la main droite. Ces combattans foulent chacun un homme aux pieds de leurs chevaux. Toutes ces figures sont de taille gigantesque.

Pour en savoir la signification, il faut consulter les Poëtes Persans. Si on les en croit, ces deux personnages sont un Roi des Indes, & un Roi de Perse, tous deux Héros célebres; le premier, nommé *Rustan* ou *Rustem*, fils de *Zal* le Blanc, fils de *Sam*, fils de *Noramon* Roi des Indes; & le second, *Rustan* ou *Rustem*, fils de *Tahmour* Roi de Perse, lesquels, après une longue & sanglante guerre, convinrent de terminer leurs querelles par un combat singulier. Ce combat consistoit à empoigner un anneau de fer, & à l'arracher à son adversaire; celui dans la main duquel l'anneau resteroit, devant être réputé vainqueur, & donner la loi à l'autre.

Le Roi de Perse, qui est représenté avec une longue barbe, vainquit en cette occasion le Roi des Indes. Outre l'anneau & les massues, ces combattans ont sur le derriere de leurs chevaux,

des chaînes où sont attachés des boulets de fer, avec lesquels on croit qu'ils se battoient en se les lançant l'un à l'autre, de la même maniere que les paysans se battent avec le fléau.

A côté de cette figure, il y en a une autre, où les hommes sont représentés beaucoup moins grands, & n'ayant que sept pieds de haut ou environ. On voit au milieu un homme armé de pied en cap, & qui s'appuie des deux mains sur un sabre qu'il tient devant lui. On diroit que c'est le même Roi des Indes de l'autre figure, parce qu'il a le bonnet & la barbe semblables. Il tourne la tête du côté droit à cinq hommes, qui sont cachés par un mur jusqu'aux épaules, ce qui signifie peut-être qu'ils avoient été faits prisonniers; & il tourne le dos à trois autres hommes, dont on ne voit aussi guere que la tête, qui font signe des yeux & de la main aux cinq autres qui sont devant eux.

On ne sauroit dire avec quelque certitude ce que signifient ces figures. Les anciens Auteurs ne nous apprennent rien sur ce sujet, & les traditions des Persans modernes ne méritent guere qu'on y ajoute foi : le commun peuple avoue là-dessus son ignorance ; sa réponse ordinaire, quand on demande ce que ces figures représentent, est, *Dieu le sait* ; & les Savans se contentent de dire, que ce sont les faits des anciens Héros du pays.

A cent vingt pas de cette figure, on trouve le premier tombeau ; mais, avant d'y arriver, on voit de côté & d'autre, sur la face de la montagne, des tables qui sont toutes préparées à être travaillées; ce qui montre que le dessein de cette montagne est demeuré imparfait. On voit au

SECTION I. *Histoire de Perse.*

dessous du tombeau, le combat d'un Géant contre un Cavalier; mais on en ignore la signification.

A soixante pas de ce tombeau, il y en a un autre; à trente pas un autre encore, & à cent pas un quatrieme, qui est le dernier. On voit sur le troisieme deux inscriptions, dont l'une, qui comprend quinze lignes, est du même caractere que celui des inscriptions du Palais de Persépolis. Il y a plusieurs autres ouvrages de bas-relief sur cette montagne, dont quelques-uns semblent n'être pas achevés, & les autres sont défigurés, soit par les injures du temps, soit par le zele brutal des Mahométans, qui se piquent de détruire tout ce qui ressemble à une image.

Nous n'arrêterons pas plus long-temps nos Lecteurs sur un sujet si obscur, puisqu'aussi bien nos descriptions, quelque étendues qu'elles puissent être, ne leur donneroient jamais des idées aussi précises que la seule inspection des figures insérées dans les Voyages de Chardin & de Le Brun (*a*). Outre cela, nous tomberions dans une longueur excessive, si nous voulions rapporter toutes les conjectures qui ont été faites relativement à ces tombeaux, & nous nous écarterions de notre but, sans qu'il en revînt aucun avantage au Public. Il suffira donc de dire en deux mots, que d'aussi magnifiques monumens que ceux dont nous venons de parler, suffisent pour nous donner les plus hautes idées de la sagesse & du génie des anciens Perses, avant qu'ils fussent devenus les esclaves de la superstition & de la tyrannie (*b*).

(*a*) Chardin, T. II. p. 140 & suiv. Le Brun, T. II. p. 281.
(*b*) V. la Note XXXVI. p. 91.

Le degré de perfection auquel ces anciens ouvrages & ceux de Perſépolis ont été portés, prouve que ceux qui les ont faits, auroient pu, s'ils l'avoient voulu, laiſſer en d'autres lieux de la Perſe des marques de leur habileté, ou que du moins leurs ſucceſſeurs auroient pu les imiter. Nous nous ſommes engagés à n'entrer dans aucun détail à cet égard : ainſi nous ne ferons que citer Le Brun, qui parle dans ſes Voyages, de quelques monumens antiques qu'il vit, avec deux Anglois, près d'une montagne éloignée d'une lieue & demie de Chiras, à la gauche de la plaine.

Il y avoit une Moſquée, nommée *la Moſquée de la mere de Solemon* : elle étoit carrée, & avoit dix-huit à vingt pas d'un coin à l'autre. On y voit encore trois portiques ſemblables à ceux de Perſépolis : le premier eſt à l'eſt, le ſecond au nord-oueſt, & le dernier au nord-eſt. Ils ſont élevés de onze pieds, & ont ſur chaque pilaſtre une figure de femme, grande comme nature, qui tiennent quelque choſe à la main, comme celles qui ſont à Perſépolis. On voit au deſſous de celui qui eſt au nord-eſt, des deux côtés ſur le rocher, neuf petites figures fort endommagées, qui ne paroiſſent qu'à demi au deſſus de terre, & au nord-oueſt, une pierre qui repréſente une cuve. Tout le reſte y eſt entouré de pierres qu'on y a poſées enſuite. La plupart des pilaſtres ſont hors de leur place, ce qui ne peut être arrivé que par un tremblement de terre, & la corniche de celui du milieu eſt fort peu endommagée.

On trouve à un quart de lieue de là les ruines d'une muraille, dont la Moſquée ci-deſſus

étoit entourée ; & environ à une lieue de cette Mosquée, quelques figures taillées dans le roc ; divisé en trois tables. La premiere contenoit trois figures, dont l'une avoit la main sur la garde d'une grande épée ; la seconde représentoit un homme avec quelque chose de semblable à un turban sur la tête ; & la troisieme, une figure mitrée, & qui, comme la premiere, tient la main sur la garde de son épée ; mais elles sont si défigurées, qu'on a de la peine à les distinguer (*a*).

C'est apparemment ce qui a empêché Le Brun de nous donner la description des deux autres tables. S'il nous étoit permis de dire notre sentiment sur les représentations données par ce Voyageur, nous dirions avec quelque espece de certitude de ne nous point tromper, que ces figures ne sont ni si anciennes, ni à beaucoup près si bien exécutées que celles de la montagne de Nachs-Rustem, auxquelles elles ressemblent beaucoup plus qu'à aucune autre chose qui soit à Persépolis. Le Brun fait mention, en plus d'un endroit, des traditions des habitans, relatives aux antiquités dont il s'agit ; mais il n'est pas nécessaire d'examiner ici ces traditions, dont le détail est naturellement réservé pour l'endroit de cette Histoire où il faudra rapporter celle des Perses, tirée des Auteurs Orientaux. En attendant, nos Lecteurs pourront remarquer, par ce qu'ils viennent de lire, qu'il y a encore bien d'autres antiquités en Perse, que celles qui ont été décrites.

(*a*) Le Brun, Voyage. vol. II. p. 299.

SECTION II.

De l'antiquité, du Gouvernement, des Coutumes, des Arts, des Sciences, & du Commerce des anciens Perses.

SECTION II. *Histoire de Perse. Origine des Perses.*

LES Perses étoient, sans contredit, une nation très-ancienne. Leur pays fut d'abord peuplé par Elam, ou, comme Josephe l'appelle (*a*), par *Elymus* fils de Sem : de là vient que l'Ecriture désigne constamment la Perse par le nom d'*Elam*; & il ne paroît pas que les Juifs, avant la captivité, l'aient connue sous un autre nom. Les descendans d'Elam s'établirent dans ce pays, qui, par cette raison, fut appelé *Elémaïde*; & leur nombre étant venu à augmenter, ils se répandirent dans la Susiane, & en d'autres Provinces voisines : Suse, capitale de la Susiane, étoit placée par Daniel dans la Province d'Elam (*b*). Par Elam, tous les Interpretes Grecs entendent la Perse, & dans le Livre des Actes les Perses sont appelés *Elamites* (*c*) : ainsi il est vraisemblable qu'ils sont descendus d'Elam, qui a donné également

(*a*) Joseph. Antiq. l. I. c. 8.

(*b*) Dan. VIII. v. 2. *Et je vis en vision*, dit le Prophete, *& il arriva quand je la vis, que j'étois en Susan, dans le palais qui est dans la Province d'Elam; je vis donc en vision lorsque j'étois sur le fleuve d'Ulai*, &c. Susan est certainement Suse, capitale de la Susiane, & située sur le fleuve Eulæus, que le Prophete appelle *Ulai*.

(*c*) Act. II. v. 9.

SECTION II. *Histoire de Perse*

ſon nom au pays & aux habitans. Nous avons déjà vu comment ce nom avoit été changé en celui de *Perſe*.

Leur Gouvernement.

Le gouvernement de Perſe étoit monarchique, & la couronne héréditaire. Le royaume d'Elam ſemble avoir été fort puiſſant dans le temps d'Abraham ; car Chederlaomer, Roi d'Elam, qui étoit contemporain de ce Patriarche, eſt dit dans l'Ecriture avoir envahi le pays des Zamzummins & des Emins, qui étoient d'une race giganteſque, & avoir pris & pillé les villes de Sodome & de Gomorrhe, quoiqu'il fût vaincu dans la ſuite par Abraham, qui vint pour délivrer Loth qu'on avoit fait priſonnier (*a*). Du temps de Jérémie, Elam étoit un grand & puiſſant royaume, comme il paroît par la prédiction de ce Prophete, que Nabuchodonozor ſe rendroit maître d'Elam, royaume ſitué ſur le fleuve d'Ulai, à l'orient du Tigre (*b*).

Majeſté de leurs Rois.

En ne conſidérant ici la Perſe que comme le ſecond des quatre grands Empires (car nous aurons dans la ſuite occaſion de parler des Rois qui ont précédé Cyrus), les Monarques de Perſe étoient abſolument deſpotiques. Ils étoient révé-

(*a*) Deut. II. v. 20, 21. Gen. XIV. v. 5.

(*b*) *Voici, je m'en vais rompre l'arc à Elam, la principale partie de ſa force ; & je ferai venir contre Elam les quatre vents des quatre côtés des Cieux ; & je le diſperſerai par tous ces vents-là ; & il n'y aura pas de Nation à laquelle ceux qui ſeront chaſſés d'Elam ne parviennent, & je rendrai ceux d'Elam éperdus, & j'enverrai mon épée après eux juſqu'à ce que je les aye conſumés, & je mettrai mon trône en Elam, & j'en détruirai les Rois & les Princes, a dit l'Eternel.* Jer. XLIX. v. 35 & 38.

rés comme des Dieux par leurs ſujets; aucun d'eux n'oſoit paroître devant leur trône ſans ſe proſterner en terre, comme pour payer l'hommage de l'adoration. Sperchies & Bulis, tous deux Lacédémoniens, refuſerent, au rapport de Juſtin (*a*), de ſe prêter à cette cérémonie; Conon, Athénien, en fit de même, & Iſménias le Thébain s'en exempta, à ce que nous liſons dans Elien (*b*), en laiſſant tomber ſa bague, & en ſe jetant à terre pour la ramaſſer. Valere Maxime (*c*) rapporte que Timagoras fut condamné à mort par les Athéniens, pour avoir rendu un pareil culte à un Monarque de Perſe. Du temps d'Apollonius, il n'étoit permis à qui que ce fût de paroître devant le Roi, avant d'avoir rendu à ſon image l'honneur dont nous venons de parler.

Quand ils étoient en préſence du Roi, ils devoient, auſſi long-temps que duroit l'audience, tenir leurs mains dans leurs manches. Pour avoir manqué à cette regle, Antoſaces & Mitræus furent, au rapport de Xénophon, mis à mort par ordre de Cyrus le jeune. Il n'étoit permis à perſonne d'entrer dans le Palais royal, ſans la permiſſion du Souverain. Ceux qui tuerent Smerdis, étoient ſeuls exceptés de cette loi; tous les autres, de quelque rang qu'ils puſſent être, étoient obligés, avant d'oſer entrer dans le Palais, d'en faire demander la permiſſion au Roi. Pour ſavoir juſqu'à quel point ſes ſujets portoient à ſon égard le reſpect & l'obéiſſance, on n'a qu'à conſulter Hérodote, qui rapporte que Xerxès ſe trouvant un

(*a*) Juſtin, l. VI.
(*b*) Ælian. Var. Hiſt. l. I. c. 3.
(*c*) Valer. Maxim. l. VI.

Section II. *Histoire de Perse.*

jour en danger ſur mer, pluſieurs de ceux qui ſe trouverent à bord ſe diſputerent à qui ſe jetteroit dans la mer pour alléger le vaiſſeau, & contribuer ainſi à ſauver la vie au Monarque (*a*). Ils craignoient pour le moins autant la colere du Roi que celle des Dieux; & comme ils ne connoiſſoient pas de plus grand malheur dans la vie, que d'encourir la haine de leur Prince, auſſitôt que ce dernier paroiſſoit ſeulement le ſouhaiter, ils ſe donnoient la mort à eux-mêmes.

La couronne étoit héréditaire, & paſſoit ſur la tête de l'aîné des fils légitimes du Roi défunt. Dans des expéditions longues & dangereuſes, le Roi régnant, avant de ſe mettre en chemin, nommoit l'héritier préſomptif, pour que la ſucceſſion au trône ne causât point de troubles. Le nouveau Roi étoit couronné à Paſargada, ou, comme Pline l'appelle, *Paſagarda* (*b*), par les Prêtres, qui étoient fort conſidérés à la Cour. La cérémonie s'en faiſoit dans le Temple de la Déeſſe de la guerre, où le Roi, avant toute autre choſe, mettoit le même habit que Cyrus, fondateur de la Monarchie, avoit porté avant d'avoir été élevé ſur le trône. Revêtu de cet habit, il mangeoit quelques figues avec un peu de térébenthine, & buvoit d'un breuvage compoſé de lait & de vinaigre. Enſuite la (*c*) tiare ou couronne étoit miſe ſur ſa tête par un des Grands, dont la famille avoit héréditairement ce droit, qui étoit regardé comme un des plus beaux priviléges dont un ſujet pût jouir.

(*a*) Herod. l. VIII.
(*b*) Plin. l. VI. c. 26.
(*c*) Plut. in Artax.

La tiare du Roi étoit appelée, d'un nom particulier, *Cidaris*. C'étoit une espece de turban qui s'élevoit en pointe, au lieu que les turbans des autres Perses retomboient vers le front, en signe de dépendance. Ceux-là seuls, qui, conjointement avec Darius, fils d'Hystaspes, tuerent Smerdis, eurent la prérogative de porter une tiare, qui retomboit vers le sommet de la tête, au lieu que celles des autres sujets devoient tomber jusqu'aux sourcils. Il y avoit autour de la tiare du Roi un ruban ou diadême, couleur de pourpre & blanc; car le mot de *diadême*, dans les anciens Auteurs, ne signifie autre chose qu'un pareil bandeau qui fait le tour du front (*a*). Cette tiare avec le bandeau, est le seul ornement affecté à la royauté, que nous trouvions chez les Rois Perses de la premiere dynastie.

Le jour de la naissance du Roi étoit célébré comme une fête sacrée, & avec de grands transports de joie. A sa mort, les Tribunaux de Justice étoient fermés pendant cinq jours, & ce feu, que chaque particulier adoroit dans sa maison comme un Dieu tutélaire, étoit le seul qu'on éteignît en cette occasion (*b*). Le Roi passoit sept mois à Babylone, trois à Suse (*c*) & deux à Ecbatane (*d*). Elien (*e*) & Aristote ont comparé, pour cette raison, les Rois de Perse, le premier à des grues, & l'autre aux Scythes Nomades, qui, en changeant de séjour, jouissent toujours d'un air tem-

(*a*) Drus. Observ. l. XII. c. 12. Bris. l. I. p. 44.
(*b*) Diod. Sicul. l. VIII.
(*c*) V. Not. XXXVII. p. 95.
(*d*) Zonar. Annal. l. I.
(*e*) Hist. Natur. l. II. c. 3.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

péré. Ces Princes se rendoient aussi quelquefois à Pasargada, & d'autres fois à Persépolis, qui devint à la fin leur résidence ordinaire.

Le Palais du Roi avoit plusieurs portes, chacune pourvue d'un bon nombre de Gardes, dont le devoir étoit, non seulement de défendre la personne du Roi, mais aussi d'avertir de tout ce qu'ils voyoient ou savoient être arrivé dans toute l'étendue du royaume; aussi les appeloit-on *les oreilles* ou *les yeux du Roi*, suivant Aristote (*a*). C'étoit à eux qu'on envoyoit des Messagers des endroits les plus reculés du royaume, quand il s'étoit passé quelque chose qui méritoit de venir à la connoissance du Roi : outre cela, ils étoient d'abord informés des révoltes ou des invasions étrangeres, par le moyen de quelques feux allumés de distance en distance : de sorte que, dans l'espace d'un jour, ils pouvoient savoir ce qui venoit de se passer à un des bouts de ce vaste Empire.

Le Palais du Roi étoit réputé sacré, & étoit respecté comme un Temple. La magnificence des ustensiles & des meubles alloit au delà de tout ce qu'on peut dire. Les murs & les dômes des appartemens étoient couverts d'ivoire, d'argent, d'ambre, ou d'or. Le trône étoit de pur or, soutenu par quatre colonnes, enrichies de pierres précieuses. Le lit du Roi étoit pareillement d'or; & Hérodote (*b*) fait mention d'un platane & d'une vigne, l'un & l'autre d'or, que Darius reçut en présent d'un Lydien, nommé *Pythius*,

(*a*) Aristot. de Mundo. (*b*) Herod. l. VII.

qui

qui passoit pour l'homme le plus riche de la terre (*a*), après les Rois de Perse. Athénée (*b*) rapporte que le tronc & les sarmens de cette vigne étoient enrichis de joyaux de grand prix, & que les grappes n'étoient autre chose que des pierres précieuses. Cette vigne pendoit au dessus de la tête du Roi, quand il étoit assis sur son trône.

Il avoit toujours au chevet de son lit un coffre qui contenoit cinq mille talens, & qu'on nommoit l'*oreiller du Roi*, & un autre coffre à ses pieds, où il y avoit trois mille talens (*c*). A très-peu de distance du Palais, le Roi pouvoit s'amuser à toutes sortes de jeux dans de beaux parcs & de magnifiques jardins. Cicéron assure, sur l'autorité de Xénophon (*d*), que Cyrus planta & cultiva de ses propres mains un de ces jardins délicieux. Alexandre y fit transporter des arbres & des plantes de la Grece.

Les Rois de Perse ne buvoient point d'autre eau

(*a*) Si nous en croyons Hérodote (1), Pythius nourrit à Cœlene en Phrygie, Xerxès avec toute son armée, lorsque ce Monarque marcha contre la Grece; il lui offrit pour servir aux frais de la guerre, deux mille talens d'argent, & trois millions neuf cent quatre-vingt-treize mille pieces d'or, toutes marquées au coin de son pere Darius. Xerxès n'étant pas moins généreux, refusa l'offre de Pythius, & ordonna qu'on lui comptât sept mille dariques, comme une récompense de son affection. Il ne partit point de Cœlene que cette somme ne fût payée.

(*b*) Athen. l. XIII. Vid. Bud. de Ass. l. IV.

(*c*) Budæus ubi supra. (*d*) Cicer. de Senect.

(1) Herod. l. VII.

que celle du fleuve Choaspes, qu'on transportoit dans des vases d'argent, en quelque endroit qu'ils allassent (*a*). Ils ne buvoient que du vin fait à Damas en Syrie, & ne mangeoient que du pain fait de froment d'Assos en Phrygie; leur sel étoit apporté d'Egypte. La magnificence de leurs festins publics surpassoit, comme il paroît par l'Ecriture (*b*), tout ce que nous lisons sur ce sujet dans les Histoires des autres Nations. On servoit chaque jour à leur table quelque production de chacun des pays qui formoient leur Empire (*c*). Suivant le rapport d'Athénée (*d*), il y avoit parmi les prisonniers que Parménion fit à Damas en Syrie, deux cent soixante-dix-sept cuisiniers, vingt-neuf hommes destinés à apporter les plats sur la table, dix-sept qui versoient de l'eau, soixante-dix à qui la garde du vin étoit confiée, quarante qui avoient soin des parfums du corps, & soixante-six chargés de préparer les guirlandes de fleurs, qui formoient en ces temps-là une partie des agrémens du festin.

Pendant que les Rois de Perse étoient à table, leur oreille étoit flattée de l'harmonie des plus belles voix, & de divers instrumens de Musique: trois cents femmes, dont les voix étoient extrêmement douces & mélodieuses, n'avoient d'autre soin que de divertir le Roi à ses heures de loisir. Elles devoient aussi par leurs chants lui procurer un doux sommeil, & le matin un réveil agréable (*e*). La plupart des Rois de Perse étoient si

(*a*) Herodot. l. I, c. 159. V. la Note XXXVIII, p. 97.
(*b*) Esther. I.
(*c*) Athen. l. VIII.
(*d*) *Idem*, l. XII.
(*e*) *Ibid.*

livrés à leurs plaisirs, qu'ils ne songeoient presque à autre chose; & Xerxès n'eut pas honte de promettre par un Edit public une récompense considérable à celui qui inventeroit quelque plaisir nouveau (*a*).

SECTION II. *Histoire de Perse.*

Le Roi admettoit rarement à sa table quelque autre personne que sa femme & sa mere. Cependant, quand cela arrivoit, les convives étoient placés de façon à ne pas voir le Roi, mais seulement à en être vus; ces Monarques s'imaginoient qu'il étoit au dessous de leur majesté de paroître sujets aux mêmes nécessités que les autres mortels. C'étoit cette envie de paroitre supérieurs au reste des hommes, qui les confinoit dans leurs Palais, & qui leur permettoit si rarement de paroître en public. Leur luxe & leur caractere voluptueux paroissent suffisamment par le Livre d'Esther; & Cicéron (*b*) ajoute, que les revenus de plusieurs Provinces étoient employés à parer quelques concubines favorites; une ville étoit obligée de fournir des ornemens pour leurs cheveux, une autre des ornemens pour leurs cous, &c.... Socrate (*c*) même fait mention d'un Ambassadeur qui mit tout un jour à traverser un pays qui s'appeloit *la Ceinture de la Reine*, & encore un autre jour avant que de gagner les limites d'un riche pays, nommé *la Coiffure de la Reine*.

Des enfans du Roi.

Les fils du Roi, particuliérement l'aîné, étoient, immédiatement après leur naissance, confiés aux soins des Eunuques. A l'âge de sept ans, on leur

(*a*) Cicer. Tusc. Quæst. Val. Max. l, IX, c. 1.

(*b*) Cicer. in Verr. Orat. V.

(*c*) Socr. in Plat. Alcib.

apprenoit à chasser & à monter à cheval; ces sortes d'exercices étoient regardés comme nécessaires à l'homme : mais quand ils avoient atteint leur quatorzieme année, quatre savans Précepteurs étoient chargés de leur enseigner, l'un la prudence, l'autre la justice, le troisieme la tempérance, & le quatrieme la valeur (*a*).

Garde du Roi.

La garde ordinaire du Roi étoit presque toute composée de Perses. Quinte-Curce fait mention d'une garde qui accompagnoit la personne du Roi, & qui consistoit en 15000 hommes, qu'on appeloit *les parens du Roi* : il y avoit aussi un corps de cavalerie de dix mille hommes, tous Perses, qui accompagnoient le Prince dans toutes ses expéditions, & auxquels on donnoit l'épithete d'*Immortels*. Ses Gardes n'avoient point de paye; mais on leur fournissoit richement tout ce dont ils pouvoient avoir besoin.

Coutumes des Perses.

La grandeur & la magnificence des Monarques de Perse éclatoient sur-tout dans les sacrifices publics, auxquels ils assistoient souvent, comme nous aurons occasion de le dire dans la Section suivante, ainsi que dans leurs funérailles & dans les autres cérémonies religieuses qui étoient en usage chez les Perses.

Education de leurs enfans.

Une coutume remarquable des anciens Perses, étoit le soin particulier qu'ils prenoient de l'éducation de leurs enfans. Les fils étoient élevés par des femmes d'une sagesse, reconnue jusqu'à l'âge de cinq ans; pendant tout ce temps, ils n'étoient point admis en présence de leur pere, de peur

(*a*) Xénoph. l. I, c. 11. Brisson Polit.

que ce dernier ne fût trop ſenſible à leur perte, s'ils venoient à mourir.

A cinq ans, les enfans de ceux qui en avoient les moyens étoient remis entre les mains des Mages, qui leur enſeignoient, plus encore par leur exemple que par leurs leçons, à pratiquer les loix de la juſtice, de la patience, de la tempérance, & de toutes les autres vertus.

Ils tâchoient de leur inſpirer de l'averſion pour tous les vices, & les exhortoient particuliérement à s'abſtenir de mentir, & de contracter des dettes. Ils leur apprenoient auſſi à tirer de l'arc, & à combattre à cheval. Telle étoit leur éducation jusqu'à dix-ſept ans; après quoi, les enfans d'une naiſſance diſtinguée étoient reçus dans le corps des Gardes du Roi, & accompagnoient ce Prince à la chaſſe & dans ſes expéditions militaires. On leur inſpiroit tant de reſpect pour leurs parens, qu'ils n'auroient jamais oſé s'aſſeoir en leur préſence. Chaque pere avoit droit de vie & de mort ſur ſes enfans; mais les Loix lui défendoient de ſe ſervir de ce droit, pour des fautes peu importantes, ou pour un crime unique.

Différens uſages des Perſes.

Tous les Perſes s'appliquoient autrefois aux exercices militaires, mais particuliérement à manier l'arc, ce qu'ils faiſoient avec une extrême dextérité: c'eſt pourquoi le Prophete Jérémie (*a*) parle de *l'arc d'Elam*, & Iſaïe (*b*) du *carquois d'Elam*. Depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt, ils enſeignoient, ſuivant Hérodote (*c*), principalement trois choſes à leurs enfans, à bien

(*a*) Jerem. XLIX, v. 35, 38.

(*b*) Iſaï. XXII, v. 6.

(*c*) Hérod, l. I.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

gouverner un cheval, à tirer adroitement de l'arc, & à dire la vérité. Une postérité nombreuse étoit regardée chez eux comme une des plus grandes bénédictions du Ciel, & ceux qui avoient un grand nombre d'enfans recevoient annuellement des présens du Roi (*a*).

Ils célébroient leur jour de naissance avec beaucoup de pompe & de magnificence; ils n'épargnoient aucune dépense en cette occasion, quoiqu'en d'autres temps ils vécussent avec beaucoup d'économie, au moins sous leurs premiers Rois. Ils étoient sobres dans leur manger; mais ils avoient du penchant à boire. Ils traitoient les affaires les plus importantes en s'enivrant; mais le maître de la maison où l'on délibéroit, remettoit la matiere sur le tapis le lendemain, & ce n'étoit qu'alors qu'on approuvoit ou qu'on rejetoit la résolution prise la veille (*b*).

Quand ils se rencontroient, ils se donnoient un baiser sur la bouche, s'ils étoient égaux en dignité, & sur la joue, si l'un d'eux étoit à cet égard un peu inférieur à l'autre; mais quand la différence étoit considérable, l'inférieur se prosternoit en terre, en rencontrant ou en abordant le supérieur. Ils faisoient beaucoup de cas de ceux qui vivoient auprès d'eux, & fort peu de ceux qui habitoient un pays éloigné, comme si la valeur des hommes étoit en raison inverse de leur distance (*c*).

Il n'y eut jamais de Nation plus disposée à adopter des coutumes étrangeres. A peine eurent-

(*a*) Herod. l. I.
(*b*) *Idem, ibid.*
(*c*) *Idem, ibid.*

ils ſubjugué les Medes, qu'ils en imiterent l'habillement; ils ſe ſervirent des mêmes armes que les Egyptiens, après avoir conquis leur royaume; &, de l'aveu d'Hérodote lui-même (a), ils n'eurent pas plutôt contracté quelque familiarité avec les Grecs, qu'ils imiterent leurs vices les plus odieux.

Il leur étoit permis d'épouſer autant de femmes, & d'avoir autant de concubines qu'ils en pouvoient entretenir; ceux qui étoient peres d'un grand nombre d'enfans, paſſant pour d'auſſi vaillans héros que ceux qui s'étoient diſtingués par des exploits militaires. Ils avoient tant de reſpect pour leurs parens, qu'il leur ſembloit impoſſible qu'un homme tuât ſon pere ou ſa mere: auſſi ne trouvoit-on point de Loi parmi eux contre ce crime; & quand quelqu'un étoit mis en Juſtice pour l'avoir commis, les Juges déclaroient l'accuſation peu fondée.

On regardoit comme infame celui qui avançoit une fauſſeté, & à peu près comme tel celui qui s'endettoit, à cauſe de la tentation à laquelle il s'expoſoit d'avoir recours au menſonge. S'il arrivoit à quelqu'un d'être infecté de la lepre ou de quelque autre maladie pareille, il ne lui étoit pas permis de reſter dans la ville, ni de converſer avec d'autres citoyens; on préſumoit qu'il s'étoit attiré cette punition par quelque offenſe commiſe contre le ſoleil. Tous les étrangers lépreux etoient chaſſés du pays. Ces coutumes, & quelques autres relatives à leurs funérailles, & dont nous parlerons dans la Section ſuivante, ſont rapportées

(a) *Ibid.*

par Hérodote, dont le témoignage à cet égard eſt très-digne de foi.

SECTION II. *Hiſtoire de Perſe.*

Le plus ſévere châtiment qui ait été en uſage chez les Perſes, conſiſtoit à renfermer le coupable entre deux petits bateaux, ce qui ſe faiſoit de la maniere ſuivante.

Leurs ſupplices.

Ils fabriquoient exprès deux bateaux, préciſément de même grandeur, dans l'un deſquels le patient étoit mis ſur le dos, enſuite on le couvroit de l'autre; en ſorte que ſes mains, ſes pieds & ſa tête paſſoient par des ouvertures faites à ce deſſein. Les bourreaux lui donnoient à manger & à boire dans cette poſture, & le forçoient même à en prendre, en lui enfonçant des inſtrumens de fer affilés dans les yeux, afin de prolonger ſon ſupplice, en le contraignant à acquérir de nouvelles forces. Ils frottoient de miel ſon viſage, qui étoit tourné vers le ſoleil, & attiroient par-là des guêpes & d'autres moucherons, qui lui cauſoient des tourmens auſſi cruels que ceux que lui faiſoient ſouffrir les vers qui naiſſoient dans ſes excrémens, & qui lui dévoroient les entrailles.

Cet état affreux duroit pluſieurs jours. Plutarque, qui nous décrit cet exécrable ſupplice (*a*), ajoute que Mithridate, à qui Artaxerxes le fit ſubir, pour le punir du meurtre commis en la perſonne de ſon frere Cyrus (*b*), vécut dix-ſept jours dans

(*a*) Plutarch. in Vitâ Artax.

(*b*) Si on en croit Plutarque, Artaxerxes avoit récompenſé Mithridate de ce meurtre; & il ne lui fit ſubir enſuite un ſupplice auſſi horrible, que pour le punir de s'être vanté de l'avoir commis, parce qu'il vouloit paſſer lui-même pour en être l'auteur. Plutarch. Vitâ Artax.

des douleurs épouvantables; & le bateau ſupérieur ayant été ôté après ſa mort, on trouva toute ſa chair conſumée, & un nombre prodigieux de vers qui rongeoient ſes entrailles.

Ceux qui étoient convaincus de haute trahiſon, étoient condamnés à avoir la tête & la main coupées : cette ſentence fut exécutée même ſur le corps de Cyrus, par ordre d'Artaxerxes (*a*).

Par d'anciennes Loix de Perſe, il n'étoit point permis au Roi de faire mettre quelqu'un à mort pour un ſeul crime; & le Juge étoit obligé d'examiner avec ſoin toutes les actions du coupable. S'il ſe trouvoit que ſes fautes excédaſſent les ſervices qu'il avoit rendus, le Roi étoit en droit de le punir comme il lui plaiſoit; au lieu que le criminel obtenoit ſon pardon, ou étoit puni moins ſévérement, ſi ſes ſervices l'emportoient ſur ſes fautes (*b*). On écraſoit les empoiſonneurs entre deux pierres; ce châtiment fut infligé à Gigis, favorite de Paryſatis, mere d'Artaxerxes, pour avoir eu part à l'empoiſonnement de Statira (*c*).

Les Perſes étoient plus jaloux de leurs femmes & de leurs concubines, qu'aucun autre peuple de la terre. C'étoit un crime digne de mort que de toucher ſeulement une des femmes du Roi, de leur parler, ou même d'approcher de leurs voitures quand elles étoient en voyage. Il leur étoit permis d'épouſer leurs propres ſœurs & leurs filles; & ce fut en conſéquence de cette permiſſion, qu'Artaxerxes épouſa deux de ſes filles,

(*a*) *Ibid.*
(*b*) Herod. ubi ſup.
(*c*) Plutarch. ubi ſup.

Ameſtris & Atoſſe, quoiqu'il les eût promiſes en mariage à d'autres. Minutius Felix (*a*) leur reproche d'avoir épouſé ou vécu en commerce criminel avec leurs propres meres; & Euſebe cite un mot de Bardeſanes, par lequel il paroît que leurs Loix les autoriſoient à épouſer leurs ſœurs, leurs filles, & leurs meres. Ils obſervoient cette même coutume inceſtueuſe dans d'autres pays, comme en Egypte, en Phrygie, & en Galatie, où, au rapport d'Euſebe (*b*), ils étoient, à cauſe de cela même, regardés avec horreur des habitans, qui leur donnoient le ſurnom de *Maguſſæi*, ou de gens adonnés à la magie (*c*). Les Perſes furent auſſi les premiers qui introduiſirent l'uſage des Eunuques: Pétrone (*d*) & Séneque (*e*) l'attribuerent à leur exceſſive luxure.

Leur monnoie.

Le premier qui fit battre de la monnoie d'or & d'argent, fut Darius fils de Cyaxare, ou, comme il eſt appelé dans l'Ecriture, *Darius le Mede*, fondateur de la Monarchie Médo-Perſane (*f*). Ce fut ſous ſon regne qu'on fit ces fameuſes pieces d'or, connues ſous le nom de *Dariques,* qu'on préféra pendant pluſieurs ſiecles,

(*a*) Arnob. contra gentes. Min. Fel. Octav. c. 31.

(*b*) Præp. Ev. l. VI, c. 8.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) Petron. Satyr.

(*e*) Seneca Contr. 4, l. X.

(*f*) Nous liſons dans Suidas, Harpocration & le Scholiaſte d'Ariſtophane (1), que les premieres pieces d'or furent frappées, non pas par ordre de Darius pere de Xerxes, mais par celui d'un autre Darius plus ancien, qui ne peut avoir été que Darius fils de Cyaxare, aucun autre Prince de ce nom n'ayant régné en Orient dans ces temps reculés.

(1) Harpoc. Schol. Ariſt. p. 741, 742. Suidas in Δαρεικός.

comme faites d'un or très-pur, à toute autre monnoie qui eût cours dans l'Orient. Sur un des côtés il y avoit un Archer vêtu d'une longue robe, une couronne sur la tête, & tenant un arc de la main droite, & une fleche de la gauche : de l'autre côté étoit l'effigie de Darius (*a*). C'est à ces pieces qu'Agésilas faisoit allusion, quand, obligé de quitter l'Asie pour appaiser les troubles qu'Artaxerxes avoit excités en Grece à force d'or, il disoit que le Roi de Perse s'étoit servi de trente mille *Archers* pour le chasser de ses Etats (*b*). Le Darique étoit de même poids & de même valeur que la Statere Attique.

Darius semble avoir appris des Lydiens l'art de faire de la monnoie, & son usage; car les Medes n'avoient point de monnoie avant d'avoir conquis la Lydie (*c*); au lieu que Crœsus, Roi de Lydie, avoit déjà fait battre un nombre infini de pieces d'or, appelées *Crœsèi*. Or, comme il n'étoit pas dans l'ordre que la monnoie des Lydiens eût cours après la destruction de leur royaume, nous croyons pouvoir supposer que Darius fit renouveler ces pieces, & y fit mettre son effigie, sans en altérer le poids ni la valeur (*d*). Toutes ces pieces d'or, de même valeur & de même poids, que les Rois de race Persane ou Macédonienne firent battre dans la suite, furent appelées *Dariques*, d'après ce Darius qui en introduisit le premier l'usage (*e*).

(*a*) Plutarch. in Artax.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) Herodot. l. I, c. 71.
(*d*) Newt. Chronol. p. 320.
(*e*) Dans cette partie de l'Ecriture Sainte, qui a été com-

Section II. *Histoire de Perse.* *Leurs Arts, Sciences, &c.*

Les connoiſſances des Perſes ſemblent avoir été fort médiocres avant le temps de Zoroaſtre, que les Perſans nomment *Zerdusht*, ou *Zaratush*, & qui vivoit ſous le regne de Darius Hyſtaſpes. C'étoit le premier Mathématicien & le plus grand Philoſophe de ſon ſiecle ; & ce fut en partie à ſes inſtructions, & en partie à celles d'Hyſtaſpes pere de Darius, que les Mages durent leur réputation & leur habileté en fait de Mathématiques & d'Aſtronomie. Hyſtaſpes avoit parcouru les Indes, & vécu quelque temps parmi les Brachmanes, pour être initié à leurs ſciences ; & à ſon retour, il fit part aux Mages de ce qu'il avoit appris, ſurpaſſant à pluſieurs égards ceux-là mêmes qui lui avoient ſervi de maîtres (*a*). Mais nous traiterons ce ſujet plus au long dans la Section ſuivante ; & nous nous contenterons d'ajouter ici, que les ſciences n'étoient poſſédées que par les Prêtres, qui les communiquoient rarement, à moins que ce ne fût à quelqu'un de la famille Royale, dont l'inſtruction leur fût confiée (*b*).

---

poſée après la captivité de Babylone (1), les pieces de monnoie ſont appelées *Adarkonim*, & par les Talmudiſtes (2) *Darkomoth*; l'un & l'autre de ces mots dérivent du Grec Δαρεικοὶ, c'eſt-à-dire, *Dariques*. Elles furent probablement battues par ordre de Darius, pendant les deux ans que ce Prince régna à Babylone, lorſque Cyrus pouſſoit ſes conquêtes en Syrie & en Egypte. Suivant le Dr. Bernard, un *Darique* peſoit deux grains de plus qu'une guinée.

(*a*) Ammian. Marcel. l. XXIII.

(*b*) Plato in Alcib. I. Stob. p. 496. Clem. Alex. in Pœdag.

---

(1) 1 Chron. XXIX, v. 7. Eſdr. VIII, v. 27.

(2) Buxtorf Lexic. Rabbinic. p. 577.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

Leur Commerce & Navigation.

La pauvreté des anciens Perses, & le peu de cas qu'ils faisoient des richesses, prouvent qu'ils ne s'étoient guere appliqués au commerce, que le seul désir du gain contribue à porter à un certain point. Avant d'avoir conquis la Lydie, ils n'avoient point de monnoie, & ne s'habilloient que de peaux. L'eau étoit leur boisson, & ils n'avoient ni vin, ni aucune autre chose que ce que produisoit leur stérile pays, comme il paroît par le discours de Sandanis, qui cherchoit à dissuader Crésus d'envahir la Perse (*a*).

Après qu'ils eurent subjugué la Lydie, & qu'ils se virent maîtres de tant de riches Provinces, ils tournerent probablement leurs pensées du côté de la navigation & du commerce, afin de se procurer les commodités qui ne se trouvoient pas dans leur pays. Mais comme nous manquons d'autorités pour dire quelque chose de certain sur leur commerce, nous n'en dirons pas davantage, & nous passerons à leur discipline militaire.

Leurs Soldats.

Les Perses apprenoient, dès leur enfance, à monter à cheval, à manier l'arc, & à chasser; ils s'accoutumoient par ces différens moyens à supporter dans la suite les fatigues de la guerre (*b*). Ils ne quittoient jamais leurs épées, leurs carquois, & leurs fleches, même en temps de paix, que quand ils alloient prendre du repos; & alors même ils les avoient toujours près d'eux (*c*) : coutume que les Romains, qui ne se servoient d'armes qu'en campagne, regardoient comme indigne d'un

(*a*) Herod. l. I, c. 71.
(*b*) Strabo, l. XV.
(*c*) Ammian. Marc. l. XXIII.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

peuple civilisé (*a*). Aussi-tôt qu'ils étoient en état de porter les armes, ils étoient obligés de s'enrôler eux-mêmes comme soldats, quoiqu'ils ne reçussent de paye que quand ils avoient atteint l'âge de vingt ans (*b*). En temps de guerre, ils devoient tous, sous peine de mort, à l'exception de ceux que l'âge avoit affoiblis, se rendre à leurs drapeaux, & accompagner le Roi dans ses expéditions (*c*).

Du temps d'Hérodien (*d*), ils ne se servoient point de troupes mercenaires, & ne tenoient point d'armée sur pied ; ils étoient obligés, quand la nécessité l'exigeoit, de se ranger à leurs drapeaux. Quand la guerre étoit finie, ils s'en retournoient chez eux, sans aucune autre paye ou récompense que leur part du butin.

Armes & discipline.

En temps de guerre, ils portoient sur la tête une tiare si épaisse, qu'elle étoit à l'épreuve de toutes sortes d'armes offensives, & sur le corps une cotte de maille travaillée en forme d'écailles, & embellie de manches de différentes couleurs ; leurs cuisses étoient couvertes de cuissars ; leurs boucliers, ou plutôt leurs targes étoient d'osier, leurs javelines courtes, leurs arcs d'une longueur extraordinaire, & leurs fleches de roseaux ; ils avoient de courtes épées (*e*) dans un ceinturon

(*a*) Ovid. Trist. l. V. V. la Note XXXIX, p. 98.
(*b*) Strabo, l. XV.
(*c*) Herod. l. IV.
(*d*) Herodian. lib. III & V.
(*e*) Ils portoient plutôt des dagues que des épées ; car Josephe (1) les compare aux poignards des assassins ; & Darius

(1) Joseph. Antiq. l. XX, c. 7.

à leur droite (*a*). Leurs chevaux étoient aussi couverts de peaux épaisses, au rapport de Xénophon (*b*), de Quinte-Curce, & d'Ammien Marcellin, &c.

Ils visoient parfaitement bien, & tiroient leurs fleches avec une dextérité étonnante, sur-tout en fuyant, ce qui étoit particulier aux Perses & aux Parthes : cependant du temps de Procope leurs fleches ne faisoient pas grand effet, parce que leurs arcs, suivant cet Historien, n'étoient pas assez tendus, au lieu qu'il n'y avoit ni bouclier, ni armure qui fût à l'épreuve des fleches Romaines (*c*). Ils ne savoient qu'à la fin de la campagne le nombre de leurs morts, & cela de la maniere suivante.

Avant d'entrer en campagne, ils passoient devant le Roi, ou devant le Général en chef, & chacun d'eux mettoit une fleche dans un carquois. Ces carquois étoient scellés du sceau royal jusqu'au retour de la campagne : alors ils passoient de nouveau en revue, & chacun retiroit une fleche des mêmes carquois : on comptoit le nombre des fleches qui étoient de reste, & on connoissoit par-là le nombre des morts : cette

---

s'étant apperçu dans son premier combat contre Alexandre, que la longueur des épées Macédoniennes n'avoit pas peu contribué à la victoire, fit alonger considérablement les épées, ou *Acinaces* (comme les Latins les appellent), des soldats de son armée (1).

(*a*) Herod. l. VII. Xenoph. l. VII.

(*b*) Xenoph. l. VIII, c. 190.

(*c*) Proc. l. I. De Bell. Perf. c. 18.

---

(1) Diod. Sicul. l. XVII.

ancienne coutume subsistoit encore du temps de Procope (*a*).

Ils portoient pardessus leur armure de grandes robes de pourpre; mais celle du Roi étoit blanche, ce qui le faisoit reconnoître, & l'exposoit quelquefois aux traits de l'ennemi (*b*). Ils manioient leurs chevaux mieux qu'aucun peuple du monde, parce qu'ils étoient accoutumés à cet exercice dès leur enfance. Il étoit contre la bienséance parmi eux de paroître en public autrement qu'à cheval: c'étoit à cheval qu'ils faisoient toutes leurs affaires publiques & particulieres, qu'ils tenoient leurs assemblées, visitoient leurs amis, &c. (*c*). Cette coutume dégénéra en luxe avec le temps; ils tâchoient à l'envi de se surpasser les uns les autres en magnificence de harnois, & ils avoient, comme parle Denys (*d*), des chevaux qui mâchoient l'or tout pur.

Ils se battoient à cheval, & même sur des chariots tirés par quatre, six, & quelquefois huit chevaux (*e*). Ils furent les premiers, si nous en croyons Xénophon (*f*), qui introduisirent l'usage des chariots armés de faulx (*g*).

(*a*) *Idem*, *ibid.*

(*b*) Herodot. l. IX. Xenoph. l. VII, p. 136. Plut. in Artax.

(*c*) Xen. l. IV, p. 81, & l. VIII, p. 190. Just. l. XII, c. 3.

(*d*) Dionys. de Situ Orbis.

(*e*) Xenoph. l. VI, p. 124.

(*f*) Cyropæd. l. VIII, prope finem.

(*g*) Xénophon attribue à Cyrus l'invention des chariots armés de faulx (1). Mais, suivant Ctésias, cité par Diodore,

(1) Cyropæd. l. VIII, prope finem.

Quand

Quand ils alloient à quelque expédition, leurs femmes, leurs meres & leurs enfans suivoient le camp (*a*), & cette coutume étoit en usage dans tout l'Orient : il leur sembloit que la présence de leurs plus proches parens etoit propre à inspirer du courage, puisqu'ils perdoient tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde, en ne faisant pas leur devoir. Ils avoient des chameaux pour porter leurs provisions & leur bagage; les soldats n'étoient chargés que de leurs armes (*b*).

Hérodote décrit la marche de leurs armées, en parlant de celle de Xerxès, de la maniere suivante (*c*). Le bagage, porté par des esclaves, ou par des bêtes de somme, formoit le front, & étoit suivi par un corps d'armée de toutes sortes de Nations. Entre ce corps & le reste de l'armée, il y avoit un intervalle, afin que ceux du premier corps ne vinssent pas dans l'endroit où étoit le Roi.

Ce Prince étoit précédé de mille hommes à cheval, & d'un nombre pareil de Piquiers, qui tenoient leurs piques pointées vers la terre. Après ceux-ci venoient (*d*) dix grands chevaux, nés dans

ce fut Sémiramis, dans la guerre qu'elle soutint contre les Bactriens, qui eut sept cents chariots pareils (1), dont cet Historien semble attribuer l'invention aux Rois Assyriens. Ainsi il est clair qu'Hésychius se trompe, en assurant qu'ils furent inventés par les Macédoniens.

(*a*) Q. Curt. l. III, v. 8, 12. Xenoph. l. IV, p. 76.

(*b*) Herod. l VIII.

(*c*) Herod. l. VII.

(*d*) Les champs *Miséens* ou *Niséens* en Médie, sont fa-

(1) Diod. Sicul. l. III.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

les plaines de Médie, qu'on nomme *Niséennes*, & richement enharnachées. Ces chevaux étoient consacrés à Jupiter. Le char de ce Dieu, tiré par huit chevaux blancs, venoit immédiatement après; le conducteur du char se tenoit debout, parce qu'il n'étoit permis à aucun mortel d'en occuper le siége.

Le char de Jupiter étoit suivi de celui du Roi, attelé de chevaux Niséens. Mille Piquiers, tous hommes d'élite, & Perses de naissance, marchoient après le Roi, & étoient suivis par un corps de cavalerie de mille hommes, aussi tous Perses. Un corps d'infanterie de dix mille Perses venoit ensuite : mille hommes de ce corps étoient armés de javelines, ornées de grenades d'or; les neuf mille autres avoient à leurs javelines des grenades d'argent. Dix mille cavaliers Perses suivoient ce corps d'infanterie, en s'en tenant à la distance de deux stades; le reste de l'armée avançoit sans distinction. Voici comment ils calculoient le nombre de leurs forces.

Leurs revues. Ils rassembloient dix mille hommes dans une certaine étendue de terrein aussi près l'un de l'autre qu'il étoit possible; & une espece de rond ayant été fait tout autour, ils faisoient occuper le même terrein par d'autres, jusqu'à ce qu'ils

meux chez les Anciens, pour la grandeur, la force & la vîtesse (1) des chevaux qu'on y trouvoit, & qui n'étoient réservés que pour l'usage des Rois de Perse, quand ces Princes se furent rendus maîtres de la Médie.

(1) Herod. l. VII. Ammian. Marcel. l. XXIII. Themist. Orat. V, &c.

eussent fait le dénombrement de toute leur armée (*a*).

SECTION II. *Histoire de Perse.*

Leur maniere de déclarer la guerre.

Quand ils avoient intention de porter la guerre dans quelque pays, ils envoyoient des Ambassadeurs ou des Hérauts, pour demander aux habitans *la terre & l'eau*; c'est-à-dire, pour leur ordonner de se soumettre, & de reconnoître le Roi de Perse pour leur Souverain (*b*). Si nous en croyons Plutarque, ils avoient emprunté des Medes cette façon de déclarer la guerre; & ces derniers semblent avoir été à cet égard, comme à bien d'autres, les imitateurs des Assyriens, qui, comme il paroît par le Livre de Judith (*c*), exigeoient de cette maniere une servile dépendance.

Dans un engagement, le Roi se trouvoit toujours au centre (*d*), & encourageoit ses soldats par une harangue (*e*). C'étoit par le son des trompettes, suivi d'un cri général de toute l'armée, que se donnoit le signal du combat (*f*). Le mot du guet étoit en usage parmi eux: car Xénophon, parlant de Cyrus, nous apprend que celui de ce Prince étoit *Jupiter, notre guide & notre protecteur* (*g*).

La banniere royale étoit un aigle d'or, avec les ailes étendues, portée au bout d'une lance fort longue (*h*). Ils regardoient comme heureux ceux

(*a*) Herodot. l. VII.
(*b*) Diod. Sicul. l. XI. Herod. l. IV. V. la Note XL, p. 99.
(*c*) Judith. II, v. 7.
(*d*) Xenophon. l. I. ἀνάβας.
(*e*) Stobæus Serm. XLII. Q. Curt. &c.
(*f*) Q. Curtius, l. III. Diod. Sicul. l. XVII.
(*g*) Xenoph. Cyropæd. l. VII, p. 137.
(*h*) Xenoph. Cyropæd. l. VII, p. 136. Philostrat. Iconum. l. II, c. 32.

qui mouroient dans une bataille, & ils infligeoient des punitions exemplaires à ceux qui quittoient leurs postes, ou qui abandonnoient leurs drapeaux (*a*). Ils ne se servoient point de stratagêmes, & ne faisoient cas que des seuls avantages que procure la valeur (*b*); ou, comme parle Ammien Marcellin, ils croyoient qu'il étoit déshonnête & lâche de dérober la victoire (*c*). Ils ne combattoient jamais la nuit, à moins que l'ennemi ne les attaquât, & ne se mettoient jamais en marche avant le lever du soleil (*d*). Les duels étoient en usage parmi eux, comme il paroît par les Histoires de Darius (*e*) & de Polydamas (*f*). Voilà tout ce que nous avons pu rassembler de certain sur la discipline militaire des anciens Perses.

Leurs Loix.

Xénophon fait un éloge magnifique de leurs Loix, & les préfere à celles de tous les autres peuples de la terre (*g*); il remarque que les autres Législateurs n'ont décerné des châtimens que contre des crimes commis, mais n'ont pas assez pris soin d'empêcher qu'on ne fût tenté de les commettre; au lieu que le but des Loix établies parmi les Perses, étoit d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, & l'horreur pour le vice, indépendamment des châtimens & des récompenses.

Pour parvenir à cette fin, il n'étoit point permis aux parens d'élever leurs enfans à leur gré;

(*a*) Plutarch. in Artax. Ammian. Marcell. l. XXIII.
(*b*) Justin. l. XI.
(*c*) Ammian. Marcell. l. XVII.
(*d*) Q. Curt. l. V, p. 126.
(*e*) Diodor. Sicul. l. XVII.
(*f*) Pauf. in Eliac.
(*g*) Xenoph. Cyropæd. l. I.

mais ils étoient obligés de les envoyer à des Ecoles publiques, où l'on avoit grand soin de leur éducation, & d'où ils ne pouvoient retourner dans la maison paternelle que quand ils avoient atteint l'âge de dix-sept ans. La direction de ces Ecoles n'étoit pas confiée à des Maîtres mercenaires, mais à des hommes distingués par leur naissance & par leurs vertus; elles étoient destinées à former les mœurs des jeunes gens, plutôt qu'à leur apprendre les sciences. Leur nourriture, pendant ce temps de discipline, étoit du pain & du cresson, & leur boisson de l'eau pure (*a*). Ceux qui n'avoient pas été élevés dans ces Ecoles, étoient exclus des honneurs & des emplois (*b*).

Il y avoit parmi eux des Loix particulieres contre l'ingratitude; & tout homme qui avoit rendu à quelqu'un un bon office, s'il en étoit payé d'ingratitude, avoit le droit d'intenter une accusation en Justice contre l'ingrat, qu'on punissoit avec beaucoup de sévérité, dès que le crime étoit avéré (*c*).

(*a*) Xenoph. *ibid.* Justin. l. XII. Cic. l. V. Tuscul. Quæst.

(*b*) Xenoph. *ibid.* Les Perses appeloient ces Ecoles *des marchés libéraux*; car ils ne permettoient pas des places publiques destinées à vendre & à acheter, comme il paroît par la réponse que Cyrus fit aux Lacédémoniens : *Je ne crains pas ceux qui ont au milieu de leurs villes des endroits publics, où l'on se trompe par des sermens mutuels*; paroles, ajoute Hérodote (1), relatives aux Grecs qui avoient dans toutes leurs villes des marchés publics : ce qui n'étoit pas permis chez les Perses.

(*c*) Xenoph. *ibid.* Ammian. Marcell. l. III, c. 5. Themist.

---

(1) Herod. l. I.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

Quand quelqu'un donnoit un avis au Roi, soit que ce fût de son propre mouvement, ou par ordre du Prince, il se tenoit, en proposant son sentiment, sur un petit lingot d'or, qui lui servoit de récompense, si son avis étoit trouvé bon, sinon il étoit fouetté publiquement (*a*).

Avant de finir cette Section, nous ajouterons quelques particularités relatives aux Rois de Perse, tirées de différens Auteurs. Le Gouvernement de ces Monarques étoit entiérement arbitraire, & tous leurs sujets, quoiqu'il y en eût de distingués par la naissance & par la fortune, étoient regardés par eux comme de vils esclaves. Personne, pas même leurs enfans, n'osoient leur adresser la parole, sans leur donner le titre de *Seigneur*, de *grand Roi*, ou de *Roi des Rois* (*b*) : titres superbes, qu'ils paroissent avoir empruntés des Assyriens; car Daniel (*c*) parlant de Nabuchodonosor, l'appelle le *Roi des Rois*. Si les Perses imiterent en cela l'arrogance des Assyriens, les Parthes imiterent à leur tour celles des Perses (*d*), & garderent ce style même jusqu'au temps de l'Em-

Orat. III. Il paroît par-là que Séneque se trompe, quand il dit que les Loix contre l'ingratitude n'avoient lieu que parmi les Macédoniens, *Exceptâ Macedonum gente, non est in ullâ data adversùs ingratos actio* (1). Il y en a qui lisent *Medorum* au lieu de *Macedonum*; mais on trouve *Macedonum* dans toutes les anciennes copies.

(*a*) Ælian. Var. Hist. l. XII, c. 12.

(*b*) Dio. Chryf. Orat. III. de regno Arrian. l. VI. Strabo XV, c. 3. Esdr. VI, v. 8.

(*c*) Daniel II, v. 37.

(*d*) Plutarch. in Pomp. & Lucullo.

(1) Seneca, l. III, de Benefic. c. 6.

pereur Constance, à qui Sapor, Roi de Parthie, écrivit une lettre, dans laquelle il se nomme lui-même *Roi des Rois, parent des Etoiles, frere du Soleil & de la Lune, &c.*

Mais pour revenir aux Rois de Perse, si les titres qu'ils se donnoient à eux-mêmes étoient superbes, d'un autre côté ils n'avoient pour leurs sujets, de quelque dignité qu'ils fussent revêtus, d'autre nom que celui *d'esclaves* (*a*); &, par malheur pour eux, ils les traitoient comme ils les appeloient. C'est à cet esprit de servitude, qui est incompatible avec le vrai courage, que Platon attribue la chute de la Monarchie Persane (*b*). Cet esprit prévalut avec le temps parmi les Perses, au point que ceux mêmes qui avoient été fouettés publiquement par ordre du Roi, le remercioient d'avoir daigné se souvenir d'eux (*c*).

On coupoit la main droite & la tête à quiconque témoignoit la moindre répugnance à exécuter les commandemens du Roi, quelque difficiles qu'ils pussent être (*d*). Justin attribue à Cyrus le Grand, la coutume d'adorer les Rois de Perse, & de leur rendre les mêmes honneurs qu'aux Dieux (*e*). Il n'étoit pas permis de paroître devant le Roi sans se prosterner en terre, & ils devoient se mettre dans cette attitude, à quelque distance qu'ils apperçussent ce Monarque.

Ils exigeoient ces hommages de tous leurs sujets, & même des Ambassadeurs étrangers;

(*a*) Xenoph. l. I. ἀνάβας. Q. Curt. l. V. Aristot. de Mund. 4 Esd. IV, v. 1, &c.

(*b*) Plato, l. III. de Legib.

(*c*) Stobæus Serm. XII.

(*d*) Strabo. l. XV, p. 735.

(*e*) Justin. l. XI, c. 4.

& le Capitaine de la Garde avoit ordre de demander à ceux qui souhaitoient d'être admis en présence du Roi, s'ils étoient disposés à l'adorer. S'ils refusoient de se soumettre à cette cérémonie, on leur disoit que les oreilles du Roi n'étoient ouvertes qu'à ceux qui lui rendoient cet hommage; & ils étoient obligés de terminer leurs affaires avec le Roi, par l'entremise de ses serviteurs ou de ses eunuques (*a*).

Leur orgueil ne s'en tenoit pas là: ils ordonnoient quelquefois que les mêmes hommages fussent rendus à leur favoris, comme il paroît par l'Histoire d'Aman & de Mardochée (*b*). D'autres fois, ils vouloient qu'on adorât jusqu'à leurs statues; car Philostrate rapporte que du temps d'Apollonius on présentoit une statue d'or du Roi, à tous ceux qui entroient dans Babylone, & que ceux-là seuls qui adoroient cette statue, étoient admis dans la ville (*c*).

Quand ils paroissoient devant le Roi, leur compliment ordinaire étoit: *O Roi, vis éternellement* (*d*)! C'étoient des crimes capitaux de s'asseoir sur le trône du Roi (*e*), de porter quelque chose qui appartînt à l'appareil de la Royauté (*f*),

(*a*) Plutarch. in Themist.

(*b*) Esther III, v. 2.

(*c*) Philostrat. l. I, de Vitâ Apollonii.

(*d*) Ælian. Var. Histor. l. I, c. 32. Nehem. II, v. 14. Daniel VI, v. 6.

(*e*) V. la Note XLI, p. 100.

(*f*) Nous lisons dans Plutarque (1), qu'un certain Tiribaze, favori d'Artaxerxes, qui goûtoit son esprit & son humeur,

(1) Plutarch. in Artax.

de regarder dans la litiere qui servoit à transporter les concubines du Roi, de leur maison au Palais (*a*), ou de tirer à la chasse avant le Roi (*b*).

Ceux qui trahissoient quelque secret que le Roi leur avoit confié, ou qui donnoient connoissance de leurs desseins à l'ennemi, étoient rigoureusement punis : c'est ce qui fit qu'Alexandre, au rapport de Quinte-Curce (*c*), ne put jamais être informé des desseins des Perses; les prisonniers aimoient mieux souffrir la mort, que de trahir le secret de leur maître.

Personne, de quelque rang qu'il fût, ne paroissoit devant le Roi sans quelque présent ; & cette coutume subsiste encore en Orient jusqu'à ce jour. Quand il voyageoit, ou qu'il étoit en marche avec son armée, tous les habitans des

---

ayant un jour demandé une vieille robe, l'obtint, mais à condition qu'il ne la porteroit pas, parce que cela étoit défendu par les Loix de Perse. Tiribaze oubliant & l'avertissement du Roi & les Loix du royaume, parut peu de temps après à la Cour avec cette robe : les Perses regarderent cette liberté comme un affront fait à la Majesté Royale, qui méritoit la mort; mais Artaxerxes lui sauva la vie, en disant que c'étoit par son ordre & comme son Bouffon qu'il avoit mis cette robe.

(*a*) Thémistocle voulant avoir une conférence particuliere avec Artaxerxes, fut transporté dans une pareille litiere jusque dans l'appartement du Roi, sans être apperçu des Perses, qui commençoient à être jaloux de lui (1).

(*b*) Diodor. Sicul. l. XVII. Val. Maxim. l. V, c. 16. Q. Curt. Frontin. Stratagem. c. 6. Plutarch. in Artax. & Themist. Plutarque dit que cette Loi fut abolie par Artaxerxes Longue-Main (2).

(*c*) Q. Curt. l. IV, & Ammian. Marcell. l. XXI.

---

(1) Plutarch. in Artax. (2) Plut. in Apoph.

Provinces qu'il traversoit, étoient obligés de reconnoître leur dépendance par quelque offrande. Ceux mêmes qui demeuroient dans des villages, ou aux champs, venoient lui offrir, chacun suivant ses moyens, un mouton, un bœuf, du froment, du vin, du lait, du fromage, des dattes, &c. (*a*).

Comment ils administroient la Justice.

Les Rois de Perse faisoient souvent plaider les causes, tant civiles que criminelles, en leur présence; &, quoique très-méchans à d'autres égards, ils avoient grand soin que la justice fût bien administrée. Après avoir écouté avec beaucoup d'attention les plaidoyers, ils employoient quelques jours à consulter ceux qui étoient versés dans la connoissance des Loix, & rendoient ensuite la Sentence (*b*). Quand il s'agissoit de quelque crime capital, ils examinoient, outre le crime, toutes les actions, bonnes ou mauvaises, que l'accusé avoit faites pendant le cours de sa vie, & le condamnoient ou l'absolvoient, suivant que le mal ou le bien emportoit la balance (*c*).

(*a*) Ælian. Var. Hist. l. I, c. 31. Nous lisons dans Plutarque (1) & dans Elien (2), qu'un Perse nommé *Sinéta*, ayant rencontré par hasard Artaxerxes loin de sa pauvre cabane sans avoir rien à lui offrir, courut au fleuve Cyrus, & offrit au Roi autant d'eau qu'il en pouvoit tenir dans ses deux mains: présent qu'Artaxerxes témoigna lui être très-agréable.

(*b*) Philostr. l. I, de Vitâ Apollon. Epiphan. l. II, de Manichæis.

(*c*) Epiphan. in eod. cap. Jos. Ant. l. XI, c. 3. Herodote raconte à cette occasion (3), que Darius ayant condamné à la mort un Juge corrompu, & étant informé dans la suite que ses services passés l'emportoient sur son crime présent, il le

(1) Plutarch. in Artax. & Apopht.
(2) Ælian. Var. Hist. l. I, c. 32.
(3) Herod. l. VII.

Il y a quelque chose de remarquable dans leur humanité envers quelques-uns de ceux que les Loix condamnoient à la mort. Par exemple, Artaxerxes Longue-Main ordonna un jour que les turbans de quelques hommes condamnés à mort, fussent abattus, au lieu de leurs têtes; que les cordes dont quelques autres étoient liés, fussent coupées au lieu de leurs oreilles; &, dans une autre occasion, que les habits de quelques malfaiteurs fussent fouettés, au lieu de leurs personnes (*a*).

Il y avoit plusieurs autres Juges, tous hommes d'un caractere sans reproche, & très-versés dans la connoissance des Loix : on les appeloit les *Juges Royaux*. Ils administroient la Justice dans des temps marqués en différentes Provinces, & quelques-uns d'eux accompagnoient le Roi partout (*b*). Ce Monarque leur demandoit souvent leur avis, & dans les affaires qui le regardoient lui-

fit ôter de la croix, où il étoit déjà attaché, & remettre en liberté. Ceci ne s'accorde pas avec ce que nous lisons dans Diodore de Sicile, qu'une Sentence de mort une fois prononcée, ne pouvoit pas être révoquée par le Roi même; car après avoir rapporté que Darius prononça une Sentence de mort contre Charideme, il ajoute que ce Prince s'en repentit sur le champ, *mais qu'il n'étoit pas en son pouvoir de défaire ce qu'il avoit fait* (1). Peut-être veut-il dire que le Roi ne pouvoit pas lui rendre la vie; car il nous apprend (2), ainsi que Xénophon (3), qu'on exécutoit la Sentence dès qu'elle étoit prononcée.

(*a*) Plutarch. in Artax. & Apophth. Ammian. Marcell. l. XXX.

(*b*) Ælian. Var. Hist. c. 34.

(1) Diod. Sicul. l. XIV.

(2) *Idem*, l. XII.

(3) Xenophon. l. I. *ἀνάβασ.* p. 205.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

même, il s'en rapportoit entiérement à leur jugement (*a*). Ils étoient nommés par le Roi; &, comme leur emploi étoit à vie, ce Prince avoit grand soin de ne le conférer qu'à des hommes fameux par leur intégrité (*b*).

Leurs concubines.

Les Rois de Perse avoient plusieurs femmes, & un nombre illimité de concubines. Darius en entretenoit autant qu'il y a de jours à l'année (*c*), & Artaxerxes eut des siennes cent quinze enfans (*d*). Chacune des concubines étoit admise à son tour dans le lit du Roi (*e*); ce qui a fait conjecturer que l'ancienne année des Perses étoit de trois cent soixante jours, parce que plusieurs Rois de Perse avoient ce nombre de concubines (*f*).

(*a*) Herod. l. III.

(*b*) Elien rapporte (1) qu'Artaxerxes éleva à cette dignité un homme qui n'étoit pas Perse, mais Mede d'origine, pour avoir condamné à mort son propre fils, en vertu du pouvoir que les parens avoient en ce temps-là sur leurs enfans. Cambyse ayant été informé qu'un des Juges avoit reçu un présent, le fit écorcher tout vif, & après avoir fait couvrir de sa peau le siége sur lequel il avoit prononcé l'injuste Sentence, il ordonna que son fils fût revêtu de sa charge, & occupât le même siége (2). Josephe (3) & Zonare (4) disent que ces Juges étoient au nombre de sept; ils fondent cette opinion sur la commission donnée par Artaxerxes à Esdras de la part du Roi & de ses Conseillers (5).

(*c*) Diodor. Sicul. l. XVII.

(*d*) Justin. l. X, c. 1.

(*e*) Esth. II, v. 12-15.

(*f*) Whiston's Theory of the Earth. B. II, p. 149. V. la Note XLII, p. 100.

(1) Ælian. Var. Hist. c. 34.
(2) Herod. l. V. Val. Maxim. l. VI, c 3.
(3) Joseph. Antiq. l. XI, c. 6.
(4) Zonar. t. I.
(5) Esdras VII, v 14.

Section II. *Histoire de Perse.*

Leurs revenus.

Chaque Province avoit son trésor & son Trésorier, comme il paroît par tous les anciens Ecrivains sacrés & profanes. Par les grandes sommes qu'Alexandre trouva dans différentes Provinces ou villes particulieres, on peut juger des richesses qu'elles possédoient. Ce Prince trouva dans la ville de Damas, 2600 talens, & pour 500 autres talens d'argent non monnoyé; dans Arbele 4000 talens, dans Suse 40000 & 9000 *Dariques*, dans Persépolis 120000, dans Pasargada 6000, dans Ecbatane 180000 (*a*). Ces sommes immenses provenoient des tributs que chaque Province payoit annuellement par ordre de Darius Hystaspes; car sous les regnes de Cyrus & de son fils Cambyses, le peuple ne payoit que ce qu'il vouloit pour l'entretien du Roi & de son armée. Cette odieuse nouveauté d'introduire l'usage des taxes, attira à Darius, de la part des Perses, le surnom de *Marchand.* Suivant le calcul d'Hérodote (*b*), c'étoit à 14560 talens *Euboïques* (*c*) que montoient les revenus du Roi, sans compter quelques autres sommes peu considérables. Ces revenus ne se tiroient uniquement que des Provinces d'Asie; mais dans la suite, les Isles & plusieurs Provinces d'Europe, ainsi que l'Egypte, la Syrie, &c. furent pareillement taxées; ce qui augmenta le revenu du Roi au point, que si nous en croyons Justin (*d*), Alexandre, après avoir fait la conquête de la Perse, tiroit an-

(*a*) Q. Curt. l. V. Diod. Sicul. l. XVIII. Arrian. l. III, c. 16. Plutarch. in Alexand.

(*b*) Herod. l. III.

(*c*) V. la Préface du tome premier.

(*d*) Justin. l. XIII.

nuellement de ses sujets la somme de 300000 talens.

Voici comment les Rois de Perse gardoient leurs trésors : ils faisoient fondre l'or & l'argent, & le faisoient verser dans des vaisseaux de terre, qu'ils mettoient après cela en pieces, pour en prendre la quantité d'argent ou d'or qu'ils jugeoient à propos (*a*).

Les terres des Perses étoient exemptes d'impôts; mais d'autres Provinces, outre l'argent, étoient obligées de fournir chacune une partie considérable de ce que leurs terres produisoient, soit pour la maison du Roi, soit, en temps de guerre, pour l'entretien de son armée (*b*). C'est ainsi que les Provinces de Sirene & de Barca, outre les impôts ordinaires, furent taxées à une quantité de bled assez grande pour entretenir 120000 hommes.

Les Satrapes de Babylone nourrissoient le Roi & sa Cour pendant quatre mois, & payoient outre cela à ce Prince un tribut annuel de 500 jeunes Eunuques. Les Ethiopiens, & leurs voisins, faisoient tous les trois ans un présent de deux *Chœnix* (*c*) d'or, de deux cents faisceaux d'ébene, de cinq enfans Ethiopiens, & de vingt grandes dents d'éléphant. Les Colchiens offroient tous les cinq ans au Roi cent jeunes garçons

(*a*) Herod. ubi suprà.

(*b*) *Idem*, *ibid.* Strabo l. XV. Xenoph. l. IV. ἀναβασ, p. 261.

(*c*) Le Chœnix étoit une mesure Grecque, contenant environ la quantité de froment dont un homme a besoin par jour.

& le même nombre de filles, & les Arabes, une quantité d'encens du poids de mille talens, &c. (*a*). Passons à la Religion des Perses, qui est un des articles les plus intéressans de leur Histoire.

SECTION II. *Histoire de Perse.*

SECTION III.

De la Religion des Perses.

IL n'y a guere de sujet traité par des Ecrivains anciens & modernes, qui mérite d'être examiné avec plus de soin, & lu avec plus d'attention, que celui dans la discussion duquel nous allons entrer. La Religion des Perses, si nous en croyons des Auteurs distingués par leur génie & par leur savoir (*b*), est vénérable par son antiquité, & digne d'admiration, pour avoir subsisté quelques milliers d'années avec moins d'altération qu'aucune autre Religion connue. Cependant les Savans ne sont point d'accord sur tout ce qui concerne cette Religion; & les rapports des Voyageurs modernes, sur ceux qui la professent dans la Perse & aux Indes, different si prodigieusement, qu'on

SECTION II. *Importance de ce sujet, qui est difficile à traiter.*

(*a*) Herod. ubi sup.

(*b*) V. Hist. Relig. Vet. Pers. per Thom. Hyde 4°. Oxon. 1700. The Relig. of the *Persées* by Hen. Lord. 4°. London 1630. Relation de l'état présent de la Perse, par Sanson, Paris 1695. Hist. of the Chaldaick Philosophy by Thomas Stanley, B. II, p. 67. London, fol. 1662. Philos. General. per Theoph. Galeum. l. I, c. 6. 8°. Condon 1676. Connect. of the Hist. of the Old. and New. Test. by Dr. Prideaux. vol. I, p. 299. 8°. London, 1729. Herbert's Della Valle's Tavern. Trav. &c.

SECTION III. *Histoire de Perse.*

a besoin de beaucoup de patience pour séparer l'or de l'écume, & pour faire part au Lecteur de quelque chose qui mérite d'être cru (*a*).

S'il nous restoit un nombre considérable d'ouvrages relatifs à l'ancienne Histoire de Perse, nous y trouverions certainement de quoi nous former une idée exacte de la doctrine primitive des anciens Sages de ce pays : mais comme la plupart de ces ouvrages sont déjà détruits depuis long-temps, ou du moins cachés pour nous, nous devons profiter des lumieres que nous avons encore; & quand il nous sera impossible d'exposer les faits aux yeux de nos Lecteurs aussi clairement que nous le voudrions, il faudra se résoudre à les exposer le plus clairement que nous pourrons.

Il est certain que les Parsis ont conservé le dogme de l'unité de Dieu, & d'autres articles fondamentaux de la véritable Religion (*b*), pendant une longue suite de siecles; & de trompeuses promesses, ou des menaces suivies de mauvais traitemens, n'ont jamais pu les leur faire abandonner, quoiqu'ils aient souvent changé de maîtres. Constance singuliere, & qui fait bien leur éloge, quand on considere jusqu'à quel point ils ont été opprimés depuis la mort de Yezdegherd, le dernier Prince de leur Religion; & le profond mépris que leur témoignent les Mahométans, qui désignent également les Chrétiens & eux par le titre d'infideles, quoique les principes des uns & des autres soient bien plus raisonnables que les

(*a*) V. la Note XLIII, p. 101.

(*b*) Hist. Relig. Veter. Pers. c. 33, Connect. of the Old and New. Test. vol. I, p. 303.

Légendes

Légendes mal digérées d'un imposteur Arabe, & que les Parsis d'aujourd'hui soient unanimement reconnus pour être un peuple aussi juste & aussi bienfaisant qu'il y en ait sur la terre : en sorte que nous avons raison de croire que Dieu les éclairera, & les fera entrer dans le sein de son Eglise (*a*).

SECTION III. *Histoire de Perse.*

Origine de la Religion des Perses.

Nous avons dit, dans le premier Volume, que les premiers habitans de la Perse descendoient d'Elam, fils de Sem; & il y a beaucoup d'apparence que ce fut à ces deux Patriarches qu'ils durent la connoissance de la véritable Religion. Ils la professerent d'abord dans toute sa pureté; mais elle fut corrompue dans la suite par un mélange d'opinions erronées, lorsque tous les autres peuples de l'Orient furent infectés du Sabéisme.

Les Perses prétendent tenir leur Religion d'Abraham.

Quelques Savans prétendent que le Patriarche Abraham entreprit de les détromper de leurs erreurs, & de réformer leur Religion; & qu'après les avoir engagés à abandonner les pernicieuses doctrines, & les cérémonies superstitieuses qu'ils avoient embrassées, il leur rendit cette même pureté de croyance, qu'il transmit dans la suite à ses descendans (*b*). Mais en supposant que cela soit vrai, il faut que leur foi ait été altérée une seconde fois, & qu'ils aient été engagés, sinon dans des pratiques idolâtres, du moins dans certains actes de réverence pour les corps célestes, qu'on ne sauroit guere approuver (*c*).

(*a*) V. la Note XLIV, p. 105.
(*b*) Hist. Relig. Vet. Perf. c. 2 & 3. Connect. of the Old and. Newt. Test. Vol I, p. 313.
(*c*) V. la Note XLV, p. 107.

SECTION III. *Histoire de Perse.*

Leur zele pour le dogme de l'unité de Dieu.

Cependant leur Religion, quoiqu'obſcurcie de quelques taches, ne le fut jamais aſſez pour pouvoir, à cet égard, être comparée avec celle des peuples voiſins (à l'exception des Juifs). Les Perſes reſterent toujours fideles adorateurs d'un ſeul Dieu, qu'ils concevoient infini, préſent partout, d'une puiſſance & d'une ſageſſe ſans bornes. Ils ne pouvoient ſouffrir qu'on le repréſentât par des images de fonte ou taillées, & que le Créateur & le Maître de l'Univers fût renfermé dans l'enceinte d'un Temple (*a*). C'étoit par ce principe qu'ils renverſoient les ſtatues des Dieux, & les Temples qui leur étoient conſacrés parmi les Grecs, comme étant indignes de la Divinité, & non point par quelque ſentiment de mépris qu'ils euſſent pour les Dieux des autres pays. A la vérité, vers le déclin de l'ancien Empire de Perſe, le culte de Vénus fut introduit par quelqu'un des Souverains du pays; mais ce culte fut condamné par les Mages (*b*), qui perſiſterent dans ce grand article de leur croyance, *Il y a un Dieu*, & qui tranſmirent fidélement cet article à leur poſtérité.

Nature du reſpect qu'ils avoient pour le feu & pour le ſoleil.

La ſeule objection à laquelle le ſyſtême de Religion des anciens Perſes & des Parſis modernes ait donné lieu, eſt tirée des hommages reſpectueux qu'ils ont toujours rendus au feu & au ſoleil. Cependant, ſi on l'examine ſans partialité, il ſe trouvera qu'ils ne ſont en aucune façon coupables d'idolâtrie, & qu'ils adorent

(*a*) Hiſt. Rel. Vet. Perſ. p. 3. Herod. Clio. p. 25.
(*b*) Hiſt. Rel. Vet. Perſ. p. 90.

Dieu dans le feu, & non le feu même, comme si c'étoit un Dieu.

On sera moins surpris qu'ils aient témoigné une vénération extraordinaire pour le feu, & qu'ils aient choisi cet élément préférablement à tout autre, pour en faire le symbole de la nature divine, si l'on considere qu'il y avoit un feu toujours allumé sur l'Autel des Holocaustes, à Jérusalem (*a*); que Dieu se révéla à Moïse dans un buisson ardent (*b*), & donna, comme marque de sa présence aux enfans d'Israël, une colonne de feu, qui les précédoit la nuit, & qui paroissoit le jour une colonne de nuée (*c*). Quant à leur vénération pour le soleil, elle étoit fondée sur la persuasion où ils étoient, que c'est le plus bel ouvrage du Tout-puissant, & celui dans lequel cet Etre souverain a placé son trône. Au reste, il est très-naturel que sur ce sujet les anciens Ecrivains se soient abusés, & que les Auteurs Mahométans aient débité bien des fables, vu l'extrême difficulté qu'il y a toujours eu d'être bien instruit du culte & des sentimens de ce peuple. Zoroastre, comme il paroît par le Livre de Sad-der, avoit défendu à ses Disciples d'enseigner à des Etrangers leur ancien langage, ou de les instruire dans leur Religion (*d*).

S'il y avoit eu autrefois quelque mélange d'idolâtrie dans les hommages que les anciens Perses

(*a*) 2 Chron. VII, v. 1. Levit. X, v. 1.
(*b*) Exod. III, v. 2. Act. VII, v. 30.
(*c*) Exod. XIII, v. 21. Num. XIV, v. 14. Nehem. IX, v. 19. Ps. LXXVIII, v. 14. 1 Corint. X, v. 1.
(*d*) Hist. Rel. Vet. Pers. p. 5.

rendoient au ſoleil, on en trouveroit encore quelques reſtes parmi les Parſis ; mais le judicieux & ſavant Docteur Hyde aſſure que ces derniers en ont toujours été exempts ; car ayant prié un de ſes intimes amis de prendre quelques éclairciſſemens, relativement au culte de *Mithra* (c'eſt ainſi que les Perſes appellent le ſoleil) ; cet ami demanda à quelques Prêtres des Parſis, établis dans les Indes, *en quel temps & avec quelles cérémonies ils adoroient le ſoleil ?* Il reçut pour réponſe, *qu'ils n'adoroient pas le ſoleil, ni ne rendoient aucun honneur divin à cet aſtre, à la lune, ni aux planetes ; mais qu'en priant ils ſe tournoient vers le ſoleil, ne connoiſſant rien qui approchât davantage de la nature du feu.*

Le même Auteur obſerve que Zoroaſtre a ordonné à ſes Diſciples de faire chaque jour au ſoleil, certaines *Viyash* ou *ſalutations*, qui conſiſtent uniquement en paroles (adreſſées à Dieu) ſans aucune *Preſtish* ou inclination de corps. Mais quand même un pareil uſage ſe ſeroit introduit, il ne s'enſuivroit pas qu'ils rendiſſent au ſoleil un culte idolâtre ; car les Perſes Mahométans, qui déteſtent tout ce qui approche l'idolâtrie, & les Arméniens, qui demeurent en Perſe, prient de la même maniere : ces derniers font le ſigne de la Croix, & ſe baiſſent profondément à la vue du ſoleil levant (*a*).

D'ailleurs, l'adoration, c'eſt-à-dire, l'action de courber ou de proſterner le corps, étoit parmi les Hébreux mêmes, une cérémonie civile, auſſi

(*a*) Hiſt. Rel. Vet. Perſ. p. 5 & 6.

bien que religieuse, & le même terme השתחויה, *Hishtahhavaah*, étoit employé pour exprimer le même acte de révérence, soit qu'il fût rendu à Dieu, ou simplement à un homme. Un savant Rabbin dit que cet acte, en tant qu'il touchoit à la Religion, ne devoit pas se faire hors du Sanctuaire, c'est-à-dire, hors du Temple (*a*): il est défendu par le second commandement, de rendre cet honneur religieux à des Idoles; mais, en tant qu'honneur civil, il étoit permis aux Juifs de se prosterner devant des Anges, ou devant des personnes élevées à de grandes dignités. Après tout, il n'y a pas plus de raison de soupçonner les Perses d'idolâtrie à cet égard, qu'aucun autre peuple de l'Orient, puisque le soleil n'est pour eux qu'un *Kibla*, comme le Temple de Jérusalem l'étoit pour les Juifs, & celui de la Mecque pour les Mahométans, qui, à cet égard, portent le scrupule jusqu'à avoir, dans tous les endroits où ils se trouvent, des tables qui marquent la ligne de direction qui passeroit par la Mecque (*b*).

(*a*) Jarchi super Levit. XXVI, v. 1.

(*b*) Hist. Rel. Vet. Perf. p. 95. On a de la peine à concevoir qu'une idée aussi bizarre que celle d'une sainteté particuliere attachée à une ligne de direction, ait pu s'établir dans le monde, & y être aussi généralement reçue qu'elle l'est. Ceux de nos Lecteurs qui souhaiteront d'avoir plus de lumieres sur ce sujet que nous ne pouvons leur en donner ici, n'ont qu'à consulter les Ouvrages de M. Jean Grégory d'Oxford (1): ce Savant, en expliquant deux textes qui semblent avoir quelque rapport avec cet article (2), a fait voir qu'il avoit un tour d'esprit tout-à-fait propre aux

(1) 4°. London. A. D. 1684. p. 73. (2) Zach. III. v. 8. VI. v. 12.

SECTION III. *Histoire de Perse.*

Le Mithra des Perses n'a jamais été considéré comme Dieu.

Nous verrons dans la suite, que les Perses n'ont pas toujours été parfaitement d'accord entr'eux dans les idées qu'ils se formoient du soleil; les uns croient que le trône de Dieu est placé dans cet astre, qui de plus est le séjour du Paradis; & d'autres, qui n'ont pas les mêmes idées du Paradis, se tournent néanmoins dans leurs prieres vers le soleil, comme vers le symbole de la Divinité, à cause de son extrême pureté.

Il est certain d'ailleurs que les Perses n'ont jamais donné le nom de Dieu à Mithra, ni même aucun titre qui puisse convenir à la Divinité; & que, bien loin de lui adresser quelques demandes, ils commencent & finissent constamment leurs prieres éjaculatoires adressées vers le soleil, par les louanges du Très-Haut, qui est le seul Etre auquel ils payent l'hommage de leurs prieres (*a*).

Les Parsis honorent le feu, en prenant ce terme dans le sens le plus étendu; ils avouent qu'il n'y a rien de divin dans cet élément, mais ils croient que c'est un symbole de la Divinité. Ils commencent d'abord par se prosterner devant le feu; après quoi, s'étant levés, ils font leur priere à Dieu. Aussi trouve-t-on parmi les ruines de l'ancien Palais de Persépolis, quelques statues de marbre, qui représentent des Rois adressant leurs prieres à Dieu devant les figures du soleil & du feu qui sont contre la muraille : il y a seulement une

recherches les plus difficiles. Il nous suffit à nous d'avoir prouvé que si les Perses ont eu tort, ce tort leur est commun avec bien d'autres peuples.

(*a*) Hist. Rel. Vet. Pers. c. 5. p. 95.

statue, qui est à genoux devant les mêmes objets. Comme le feu dans le Temple étoit réputé sacré parmi les Juifs, il se peut que les Perses aient emprunté d'eux la coutume de prier devant des feux sacrés : ce qui est d'autant plus vraisemblable, que le peuple de Dieu se prosternoit devant l'Autel, & rendoit ensuite à Dieu l'hommage de la priere. C'étoit aussi une cérémonie en usage parmi les Perses, comme parmi les Juifs, de prêter serment devant le feu sur l'Autel, d'immoler à cette occasion des victimes, & de bien prendre garde que le feu de l'Autel ne fût souillé par le mélange de quelque corps étranger; faute que les Perses punissoient de mort.

Leurs Rois, & les principaux Seigneurs du pays, nourrissoient aussi quelquefois les feux sacrés, en y jetant des huiles précieuses & des aromates. Ils donnoient le nom d'*Epulæ ignis*, de *Festin fait au feu* (*a*), à cette cérémonie, qui cependant ne se pratiquoit uniquement qu'à l'honneur de Dieu; du moins si l'on peut ajouter foi au témoignage de quelques Auteurs Perses, dont les Ecrits subsistent encore, & aux assertions constantes de ceux qui professent encore cette Religion (*b*).

Il y a encore un autre article, sur lequel il est nécessaire de justifier les Perses, avant que nous puissions croire nos Lecteurs convaincus qu'ils ne furent jamais idolâtres. Ils avoient parmi eux, après la réformation de leur Religion par

(*a*) *Idem.* c. 22. p. 290.
(*b*) V. la Note XLVI, p. 108.

SECTION III. *Histoire de Perse.*

Zoroaſtre, des lieux ornés des figures du ſoleil, des planetes, & de divers autres corps céleſtes. Ces repréſentations ſymboliques s'appeloient parmi eux *Figures Mithriennes*, & devinrent dans la ſuite, chez d'autres Nations, les objets d'un culte idolâtre. Mais les Perſes ne les conſidérerent jamais de cette maniere : ce ſage peuple ne s'en ſervoit que comme de ſymboles mathématiques, deſtinés à conſerver l'idée du vrai ſyſtême de l'univers. Ce fut dans cette vûe uniquement qu'ils en faiſoient uſage, & que peut-être Zoroaſtre lui-même les inventa, comme nous aurons occaſion de le prouver dans la ſuite, quand nous parlerons de la vie, de la doctrine & des Ecrits de ce fameux Légiſlateur (a).

Après avoir fait voir en général en quoi conſiſtoit le ſyſtême de la Religion des Perſes, & combien ce ſyſtême étoit préférable à ceux des autres peuples, tant en Orient qu'en Occident ; nous allons rapporter ce que les Perſes eux-mêmes diſent de l'établiſſement de leur Religion, & les articles de foi qu'ils regardent comme fondamentaux.

La grande réputation d'Abraham, que pluſieurs cauſes concoururent à répandre dans tout l'Orient, porta les Perſes, auſſi bien que les Sabéens, à attribuer leur ſyſtême de Religion à ce vénérable Patriarche : en effet, ils ont de tout temps appelé leur foi *Kish-Abraham*. Ils attribuent auſſi les Livres, qu'ils nomment *Sacrés*, à

(a) Hiſt. Rel. Vet. Perſ. c. 4. p. 118, & la Section V de ce Chap. t. VIII.

ce Pere des Croyans, & ſont autant perſuadés que leur *Sofh*, ou Bible, eſt ſon ouvrage, que nous pouvons l'être que l'Evangile nous vient de Jéſus-Chriſt, ou que les Mahométans le ſont que Dieu a révélé l'Alcoran à Mahomet (a).

En attribuant des Livres à Abraham, ils s'accordent avec les Juifs & avec les Mahométans; ces derniers ſeuls le font Auteur de dix traités, avec autant de fondement peut-être que les autres. Les Parſis diſent de plus, que, pendant le ſéjour qu'Abraham fit parmi eux, il demeura dans la ville de Balçh, qu'ils nomment par cette raiſon *la Ville d'Abraham*. Mais, quoiqu'on ne puiſſe point diſconvenir que l'ancienne Religion des Perſes n'ait été conforme, en pluſieurs articles importans, à celle d'Abraham, & qu'il ſoit vraiſemblable, d'un autre côté, que la renommée de ce Patriarche ait pu ſe répandre en Perſe, il ne s'enſuit nullement de là qu'il ſoit paſſé dans ce pays, & bien moins encore qu'il y ait fait la charge de Prophete, ou qu'il ait demeuré à Balch. Il eſt bien plus croyable au contraire que cette notion doit ſon origine à Zoroaſtre, qui tira ſa théologie des Livres de Moïſe, & des autres Livres ſacrés des Juifs; & que la ville de Balch ne fut appelée la ville d'Abraham, que parce que Zoroaſtre en fit le ſéjour de l'Archi-Mage ou Grand-Prêtre de la Religion d'Abraham (b).

Quoique le feu fût regardé par les Perſes comme le ſymbole de la Divinité, ils honoroient

(a) Hyde. c. 2. p. 28.
(b) Connect. of the Old and New. Teſt. Vol. II, p. 318.

aussi les autres élémens ; en sorte que les Grecs & d'autres Etrangers, qui n'étoient pas au fait de leurs sentimens, les appeloient *Cultores elementorum*, ou *Adorateurs des élémens* : calomnie atroce, puisque tout le respect qu'ils témoignoient avoir pour eux, ne venoit que de ce qu'ils les considéroient comme les premieres semences de toutes choses, & que pour cette raison ils tâchoient, autant qu'ils pouvoient, de leur conserver leur premiere pureté.

C'étoit dans ce dessein qu'ils prenoient toutes les précautions possibles pour empêcher que l'air ne fût infecté de mauvaises odeurs : ces précautions engagerent Hérodote à les représenter comme croyant que l'air étoit une Divinité. *Ils croient*, dit cet Historien, *que le Firmament entier est Jupiter* (a).

Pour préserver la terre d'être souillée par quelque chose d'impur, ils n'y enterrent point leurs morts, mais ils permettent qu'ils soient dévorés par des oiseaux & par des bêtes sauvages, afin que, trouvant un tombeau dans leurs entrailles, ils n'infectent pas l'air. En un mot, c'étoit chez eux un grand acte de piété, que Dieu récompensoit dans cette vie & dans une vie à venir, que de conserver aux élémens leur pureté ; car ils s'étudioient extrêmement à être propres, & à éviter toute souillure.

Cependant le feu & l'eau étoient à cet égard les objets particuliers de leurs soins, parce que ces élémens sont plus sujets à être souillés que

(a) Hyde. c. 3. d'Herb. Art. Balke.

les autres : c'eſt pourquoi les Grecs, abuſés par les témoignages de reſpect qu'ils donnoient à ces élémens, furent perſuadés qu'ils les adoroient, & s'imaginerent qu'ils leur avoient offert des ſacrifices en différentes occaſions.

Il eſt bien vrai que les Rois font ſouvent des choſes extravagantes, & contraires à toutes les Loix, tant ſacrées que civiles de leur Etat : de ſorte qu'il n'eſt nullement impoſſible que quelques Monarques de Perſe aient commis ce qu'on leur impute, quoique cela ne ſoit pas vraiſemblable ; parce que les Perſes étoient généralement dans l'idée, que tous ceux qui ſouilloient volontairement le feu ou l'eau, méritoient la mort dans ce monde, & des peines éternelles dans l'autre ; & que celui qui jetoit dans l'eau des os d'animaux morts, ſeroit sûrement damné.

C'étoit pour cette raiſon que les Mages, en quelque endroit qu'ils fuſſent, faiſoient garder les eaux qui étoient dans le voiſinage, par des hommes, dont toute la charge conſiſtoit à avoir bien ſoin qu'on n'y jetât ou laiſsât tomber aucune ſaleté, & qui avoient pour cela des appointemens réglés : car comme ils avoient horreur de repréſenter le ſouverain Monarque du ciel & de la terre par des images de pierre ou de métal, ils tâchoient de conſerver au feu & à l'eau une pureté parfaite, afin d'en faire les ſymboles de la nature divine, & de ſe rappeler, en les voyant, la pureté infinie de Dieu.

Comme ils admettoient le miniſtere des Anges, ils croyoient auſſi qu'il y en avoit un qui veilloit ſur les eaux : ils appeloient cet Ange

SECTION III. *Histoire de Perse.*

Ardisûr ou *Arduisûr*, & l'honoroient d'une *Myaish*, ou salutation particuliere, dont voici le titre, tel qu'il se trouve dans leurs anciens Livres : *Hymne à la louange d'Ardisûr pour les bienfaits reçus de la mer, des rivieres, des puits & des fontaines*. Ils le louent dans cet Hymne d'avoir eu soin de tous ces lieux, le prient de continuer de même, & rendent des actions de graces à Dieu pour les différens usages des eaux, & pour les grands avantages que les hommes retirent de leur sage disposition sur la face de la terre. Ils croyoient que dans le Paradis il y avoit des récompenses particulieres destinées à ceux qui s'étoient fait un scrupule de souiller l'eau, & qui dans ce sens avoient conservé pendant le cours de leur vie des sentimens de respect pour cet élément.

Une des précautions qu'ils prenoient, consistoit à recommander à leurs femmes de bien prendre garde au feu & à l'eau dont ils se servoient dans leurs maisons ; car il ne paroît pas qu'ils aient jamais employé le ministere des femmes dans des cérémonies religieuses, à l'exception pourtant des mysteres de Vénus ; ce qui, comme nous l'avons observé ci-dessus, étoit une hérésie détestée par les Mages orthodoxes. Leur goût pour la pureté, & le cas qu'ils faisoient de l'eau, peuvent être justifiés par la pratique des Juifs, & par les préceptes de la Loi, relativement aux purifications corporelles, sur-tout si l'on considere qu'en se lavant les mains, & en mettant leur ceinture, les anciens Perses récitoient certaines oraisons & quelques prieres jaculatoires, qu'ils

faisoient à l'occasion de plusieurs actions de la vie (*a*).

Il paroît par ce que nous venons de dire, que leurs Prêtres ne méritoient en aucune maniere le nom de *Sacerdotes Igniarii*, c'est-à-dire, *Prêtres du feu*, puisqu'ils étoient réellement *Sacerdotes Dei, Prêtres du Très-Haut* : car quoiqu'ils eussent soin, comme les Prêtres Juifs, d'empêcher le feu sacré de s'éteindre, ce n'étoit pas là leur unique occupation : les uns & les autres lisoient chaque jour des prieres publiques, & s'acquittoient de quelques autres fonctions sacerdotales, comme nous le verrons dans la suite.

Cependant tel a été le malheur des Parsis, que, parce que leurs principes ont été peu connus & leurs cérémonies mal interprétées, on les a flétris du nom d'*Atesh-Perest*, c'est-à-dire, *Adorateurs du feu*; tant il est dangereux d'outrer même les plus innocentes cérémonies! Ils ne confessoient leurs péchés qu'à Dieu, n'en demandoient le pardon qu'à lui; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne crussent devoir faire ces actes solennels de dévotion devant le symbole de la Divinité, c'est-à-dire, devant le feu ou devant le soleil, comme témoin de leurs actions. Les Juifs confessoient pareillement leurs péchés à Dieu dans le Temple, près de l'Autel, où il y avoit du feu allumé; de sorte qu'il n'y avoit en ceci aucune idolâtrie, quoiqu'il pût y avoir quelque espece de superstition (*b*).

(*a*) Hyde. c. 6. p. 137.
(*b*) V. la Note XLVII, p. 110.

SECTION III. *Histoire de Perse.*

Anciennement les Perſes n'avoient point de Temples ; ils élevoient des Autels, ſur leſquels ils conſervoient leurs feux ſacrés au haut des montagnes, & dans quelques autres lieux ſolitaires (*a*). Ce fut Zoroaſtre qui leur conſeilla, afin de mieux conſerver ces feux, d'élever au deſſus d'eux un *Pyreum* ou *Temple de feu* ; mais ce Temple n'avoit cependant aucun rapport avec *Mithra* ou *le Soleil*, auquel ils pouvoient mieux témoigner leur vénération en plein air.

Au reſte, cette conduite n'étoit en aucune maniere oppoſée à leur ancien principe, que le Maître de l'univers ne devoit pas être renfermé dans l'enceinte de quelques murs, puiſque leurs *Pyrea* n'entouroient pas ce qu'ils conſidéroient comme une image de la Divinité, mais ſeulement le ſymbole de ſa pureté, & en quelque ſorte l'ombre de ſa nature. Ainſi la deſtruction des Temples des Grecs par Xerxès, & d'autres deſtructions pareilles, pouvoient s'accorder parfaitement avec des ſentimens de révérence pour le feu & pour le ſoleil. Cette vérité, quoiqu'entiérement ignorée par pluſieurs Ecrivains Grecs & Orientaux, qui n'ont pu ſur ce ſujet communiquer au public que les fauſſes idées qu'ils avoient eux-mêmes, a été néanmoins reconnue par des Auteurs habiles & diſtingués par leur fidélité. Ils témoignent unanimement que les Perſes n'adoroient qu'un ſeul Dieu, ſans le repréſenter par quelque image ou reſſemblance que ce pût être (*b*).

(*a*) Herod. Clio.
(*b*) Shahriſtan, &c. ap. Hyde. c. 3. p. 105.

Les Perses adoroient anciennement un Etre éternel & tout-puissant, créateur & conservateur de toutes choses : ils appeloient cet Etre *Yezad*, *Izad* ou *Izud*, comme aussi *Ormuzd*, *Hormuz*, ou *Hormizda* : en joignant ce dernier nom au nom moderne, ils disent *Hormizda Chodà*, ô Dieu suprême ! Ils reconnoissoient aussi un mauvais principe créé, qu'ils nommoient *Ahariman*, *Ahreman* ou *Akriman*, & en Poésie *Ahrimanan*, qui veut dire le *Diable*. Pour marquer leur horreur pour cet être détestable, ils écrivoient son nom dans leurs anciens Livres de cette maniere, *uvuıɯıɹɥɐ*, donnant à connoître par-là, que, comme il étoit un implacable ennemi du genre humain, ils conservoient aussi à son égard une haine éternelle. Les Parsis appellent le Diable *Div* (*a*).

Quelques Savans ont prétendu, que les anciens Perses admettoient la co-éternité de ces deux principes : mais ceux qui sont mieux instruits de leur systême de Religion, avouent que, suivant eux, Ahriman doit son origine aux ténebres, lesquelles, aussi bien que la lumiere, furent formées par Oromasdes, qui subsista d'abord tout seul ; & que, dans la construction de ce monde, le bien & le mal sont mêlés ensemble : mélange qui continuera jusqu'à ce que cet univers soit détruit ; après quoi le bien & le mal seront séparés, & reprendront chacun le séjour qui leur convient.

Plutarque nous a laissé un détail circonstancié de la doctrine de Zoroastre, dont les sentimens

(*a*) Hyde, c. 11, 13.

s'accordent dans ce détail avec ce que nous venons de dire, comme aussi avec la Religion des anciens Patriarches, à l'exception de quelques traits fabuleux, qui ont été ou mal rapportés, ou inventés par Zoroastre, pour rendre raison de certaines choses qui passoient la sphere des connoissances humaines (a). Voici comment quelques-uns ont tâché d'expliquer l'origine du Prince des ténebres.

Oromasdes, disent-ils, dit autrefois en lui-même, comment mon pouvoir pourra-t-il paroître, si rien ne s'y oppose ? Cette réflexion l'engagea à créer Ahriman, qui depuis ce temps s'opposa à tous les desseins de Dieu, à la gloire duquel il contribue ainsi malgré lui.

Suivant eux, les ames humaines étoient au commencement des esprits dégagés de toute matiere : mais le Tout-puissant, voulant se servir d'elles pour faire la guerre à Ahriman, les revêtit de chair, & leur promit que la lumiere ne les abandonneroit pas, qu'Ahriman & ses serviteurs ne fussent subjugués; après quoi il leur annonça la résurrection des morts, c'est-à-dire, la séparation de la lumiere d'avec les ténebres, & l'établissement du royaume de paix.

Leurs idées sur l'origine des choses, l'état de nos premiers parens, les efforts du Prince des ténebres pour les séduire, le dernier jugement, le salut des bons, & la condamnation des méchans, ont beaucoup de rapport avec ce que l'Ecriture nous enseigne sur ces articles. Ils ajoutent

(a) Plutarch. de Isid. & Osir.

seulement

ſeulement le récit d'une guerre entre Dieu & l'auteur du mal. » Elle finit, diſent-ils, par une » victoire complette ſur ce dernier & ſur ſes » complices, qui furent contraints de ſe rendre » à diſcrétion. Le Tout-puiſſant n'anéantit point » ſes ennemis, parce que leur oppoſition étoit » néceſſaire pour donner de l'éclat à ſes attributs. » Le monde avoit exiſté 3000 ans avant cette » bataille déciſive; ſa durée totale étoit fixée à » 12000 ans. Après la défaite du mauvais prin- » cipe, Dieu lui donna, en levant en haut trois » doigts, 3000 ans des 9000 qui devoient encore » s'écouler, pour tourmenter les hommes pendant » cet intervalle, & lui permit de choiſir ces 3000 » ans au commencement, au milieu, ou à la fin » des 9000. Ahriman ſe détermina pour ceux du » milieu.

» Avant que ce pouvoir, continuent-ils, eût » été donné au mauvais principe, l'homme vivoit » dans un heureux état d'innocence; mais depuis » ſa chute, la guerre & tous les autres maux » ont ravagé la face de la terre : ces malheurs » ne dureront cependant qu'un temps, après le- » quel l'homme ſe trouvera de nouveau, pendant » un certain temps, dans un état de gloire & de » paix «.

Ils placent le jour du jugement à la fin des 12000 ans : & ils aſſurent que les damnés ſeront punis proportionnément à l'atrocité de leurs crimes; la charge d'Inſpecteur de leurs ſouffrances doit pour cet effet être donnée à deux Anges. Enfin cependant ces malheureux, quoiqu'exclus pour toujours du ſéjour des Elus, doivent obtenir le pardon de leurs fautes, en reſtant dans

un endroit destiné pour eux, & porter sur leurs fronts une marque noire, comme un monument éternel de l'état dont la miséricorde de Dieu les a délivrés (*a*).

Le point sur lequel il y a le plus de différence entre les Parsis & nous, regarde la maniere dont Dieu a créé le monde. Ils prétendent qu'au lieu de six jours, Dieu a employé à cet ouvrage six saisons, chacune composée de plusieurs jours. Ils appellent la premiere *Mid-yuzeram*, & celle-ci

(*a*) Hyde, c. 99. Il n'est pas étonnant que, dans quelques endroits, la Religion des anciens Perses ait éprouvé avec le temps un mélange d'erreurs; c'est ce qui arriva aux Mages de Cappadoce, qui rendirent un culte idolâtre à leurs feux sacrés, & introduisirent même des images dans leurs Temples. Mais, de toutes les hérésies, la plus dangereuse pour la Religion de Zoroastre, fut le Manichéisme. Manès avoit fait un long séjour en Perse; il y répandit la notion absurde de deux Etres éternels, & forgea de la Doctrine des Mages & de la Religion Chrétienne, mêlées ensemble, un systême monstrueux, accompagné des pratiques les plus ridicules (1).

Cependant ces erreurs, comme nous le ferons voir dans la suite, furent détruites par l'autorité du Magistrat civil: en sorte que les Parsis professent à présent la doctrine de leurs ancêtres dans toute sa pureté. Ils y sont très-attachés, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient bons & complaisans, quoique fort réservés. Cette derniere qualité pourroit bien être la cause d'une partie des erreurs où l'on est tombé sur leur sujet. Quand ils parlent de leur Religion, ils s'expriment d'une façon à ne pouvoir en aucune maniere être soupçonnés d'idolâtrie; mais en toute occasion ils ne peuvent s'empêcher de témoigner une extrême aversion contre deux hommes célebres, Alexandre le Grand, & Mahomet, les deux grands ennemis de leurs pays, qu'ils traitent l'un & l'autre de brigands & de meurtriers (2).

(1) Hyde, c. XXI, p. 275. (2) Chardin, t. II, p. 180.

eſt de 42 jours : ce fut, diſent-ils, pendant cette ſaiſon que furent créés les cieux, avec tout ce qui en dépend. La ſeconde s'appelle *Mid-Yusham*, & contient 60 jours, pendant leſquels les eaux furent créées. La troiſieme, qui eſt de 75 jours, ſe nomme *Pitishahim* : ce fut dans cette ſaiſon que Dieu forma la terre. La quatrieme, nommée *Iyaſeram*, eſt de 30 jours, pendant leſquels les arbres furent faits. Pendant la cinquieme, qu'ils déſignent par le nom de *Midiyarim*, & qui contient 80 jours, toutes les créatures vivantes furent formées. Enfin l'homme fut fait dans la derniere ſaiſon, qu'ils appellent *Hameſpitamidim*, & qui dura 75 jours (*a*).

Nous allons paſſer à l'article des cérémonies & des rites ſacrés des anciens Perſes & des Parſis modernes.

Ils ont un Clergé qui ſoutient avec beaucoup de zele, qu'il y a eu une ſucceſſion non interrompue d'hommes inſtruits de leurs ſacrés myſteres, depuis le temps de Zoroaſtre juſqu'à ce jour. Leurs Prêtres ordinaires ſont obligés de vivre ſuivant certaines regles, beaucoup plus ſéveres que celles qui ſont preſcrites aux Laïques, comme on le verra dans la note ſuivante.

Leurs ſouverains Sacrificateurs ſont aſtreints à des devoirs encore plus auſteres, & l'on auroit peine à croire avec quelle exactitude & quelle dévotion ils doivent s'acquitter de leurs fonctions ſacerdotales (*b*). Voici en quoi conſiſtoit autrefois, & conſiſte encore le culte public.

(*a*) Lord's Religion of the Perſees, c. 8, p. 41.
(*b*) Hyde, c. 28. Lord's Account of the Perſian Religion.

Dans chaque *Pyreum*, ou *Temple du feu*, il y avoit un Autel, sur lequel brûloit le *feu sacré*, que le Prêtre avoit soin d'entretenir. Quand le peuple s'étoit rendu dans le Temple, le Prêtre se revêtoit d'un habit blanc, mettoit une mitre sur sa tête, & une espece de gaze devant la bouche, afin que le feu sacré ne fût pas même souillé de son haleine : il lisoit ensuite à voix basse quelques prieres contenues dans une *liturgie*, qu'il tenoit dans sa main droite.

Pendant cette lecture, il portoit dans sa main gauche quelques petites branches d'un arbre sacré, qu'il jetoit dans le feu à la fin de la cérémonie. Tous ceux qui se trouvoient présens dans le Temple, adressoient à Dieu leurs prieres, pour lui demander tout ce dont ils avoient besoin ; & quand la cérémonie étoit achevée, le Prêtre & le peuple se retiroient en grand silence, & avec des marques d'un profond respect.

Tous ces rites sont encore observés aujourd'hui. Mais pour empêcher, autant qu'il est possible, que le peuple ne tombe dans l'idolâtrie, le Prêtre avertit ceux qui vont sortir du Temple, des raisons qui les engagent à rendre à Dieu leur culte devant le feu, & à respecter cet élément. Cette espece d'exhortation est ordinairement conçue en ces mots : » Puisque le feu a été donné à » Zoroastre par le Tout-puissant, comme un » symbole de sa majesté, nous sommes obligés » de le tenir pour sacré, de le respecter comme » une émanation de la fontaine de lumiere, & » d'aimer tout ce qui lui ressemble, particuliére- » ment le soleil & la lune, les deux grands témoins » de Dieu, dont la vue nous rappelle la toute-

» science divine. Ainsi observons, sans superstition, le commandement qui nous a été prescrit ; » remercions toujours Dieu de la grande utilité » de cet élément, & supplions-le de nous conserver toujours le souvenir des raisons qui nous » obligent à nous acquitter de nos devoirs envers » lui : ce qui est aussi nécessaire pour le bonheur » de notre ame, que la lumiere & le feu le sont » pour la santé de notre corps (*a*) «.

Ils célebrent chaque année six fêtes, chacune de cinq jours, en mémoire des six saisons pendant lesquelles, suivant eux, toutes choses ont été créées. Après chaque fête, ils jeûnent pendant cinq jours, en mémoire, disent-ils, de ce que Dieu se reposa pendant ce même nombre de jours à chacune des six saisons. Toutes les fois qu'ils mangent de la viande, de la volaille, ou du poisson, ils en portent une petite portion dans le Temple, comme une offrande à Dieu ; ils le supplient de vouloir leur pardonner d'avoir ôté la vie à ses créatures pour conserver la leur.

Ils n'ont aucune de ces idées bizarres qui se trouvent dans certaines Religions, sur la pureté ou l'impureté de tel ou tel mets ; mais comme ils sont doux & complaisans, ils s'abstiennent de manger du porc & de la vache, pour ne scandaliser ni les Mahométans, ni les Banians, parmi lesquels ils sont obligés de vivre. Chacun d'eux mange à part, par un principe de propreté, &

(*a*) Beauchamp's Essays on important Subjects. Sect. III. V. la Note XLVIII, p. 112.

a ſa coupe particuliere pour boire, par la même raiſon (*a*).

Quand il s'agit d'initier leurs enfans dans leur Religion, ce qu'ils font ordinairement dès que les enfans ſont nés, un Prêtre commence par dreſſer le thême de la nativité de l'enfant, & demande enſuite quel nom il aura. Le pere & les parens étant convenus du nom, le Prêtre le communique à la mere, qui dit alors : *Mon enfant a tel ou tel nom*; ce qui, en cette occaſion, termine la cérémonie.

On porte enſuite l'enfant au *Pyreum*, où le Prêtre verſe un peu d'eau dans l'écorce d'un arbre ſacré, & de là dans la bouche de l'enfant, en priant Dieu qu'il le préſerve des effets de la corruption qu'il a reçue de ſon pere, & des impuretés qui lui ont été communiquées par ſa mere.

A l'âge de ſept ans, l'enfant eſt mené au Temple pour y être confirmé par le Prêtre, & y apprendre quelques prieres; les principes lui ſont répétés journellement, juſqu'à ce qu'il en ſoit parfaitement inſtruit. Alors il lui eſt permis pour la premiere fois de prier devant le feu ſacré, après quoi le Prêtre lui donne de l'eau à boire, & une feuille de grenade à mâcher : enſuite il lui ordonne de ſe laver le corps dans l'eau pure; & cette formalité étant remplie, il lui met immédiatement ſur la peau une caſaque de lin, qui deſcend au deſſous du milieu du corps, &

(*a*) Lord's Religion of the Perſees, p. 40. Hyde, Rel. Vet. Perſ. c. 29.

qui eſt ſerrée par une ceinture de poil de chameau, tiſſue par le Prêtre même. Cette cérémonie achevée, le Prêtre le bénit, & lui recommande d'être un véritable Parſis pendant tout le cours de ſa vie, d'être en garde contre l'idolâtrie, & d'obſerver tous les préceptes donnés par Zoroaſtre (*a*).

Un habile Ecrivain nous apprend qu'il y a chez les Parſis cinq eſpeces de mariages : 1°. celui des enfans dans leur minorité ; 2°. celui des veufs qui ſe remarient ; 3°. celui de deux perſonnes qui s'épouſent par leur propre choix ; 4°. celui des morts (*b*) ; 5°. enfin, celui d'un fils ou d'une fille adoptés, pour faire contracter un mariage à la fille ou au fils adoptés : cette coutume eſt fondée ſur l'idée où ils ſont, que tous les hommes doivent laiſſer après eux des héritiers naturels ou adoptifs.

Les cérémonies pratiquées en cette occaſion, quoique très-ſingulieres, n'ont cependant rien qu'on puiſſe trouver déraiſonnable. Les deux perſonnes qui ſouhaitent de ſe marier, ſont aſſiſes l'une à côté de l'autre ſur un lit, environ à minuit, en préſence de deux Prêtres, dont l'un ſe tient vis-à-vis de l'homme, & l'autre vis-à-vis de la femme. Les deux Prêtres ont du riz dans les mains, pour marquer la fécondité qu'ils ſouhaitent

(*a*) Lord's Relig. of the Perſees, p. 45. Hyde, Rel. Vet. Perſ. c. 34. V. la Note XLIX, p. 116.

(*b*) Les Parſis croient que les perſonnes mariées jouiſſent dans l'autre vie d'un bonheur particulier. En conſéquence, lorſqu'un célibataire eſt mort, ils louent, peu de temps après, une perſonne du ſexe différent pour l'épouſer.

aux deux époux. Les parens de l'épouse & ceux du mari se tiennent des deux côtés des Prêtres. Tout étant disposé de cette maniere, le Prêtre de l'époux met le doigt index sur le front de l'épouse, & lui dit : *Voulez-vous avoir cet homme pour votre légitime mari ?* L'épouse ayant témoigné y consentir, son Prêtre met le doigt index sur le front de l'époux, & fait la même question. Dès que l'homme a répondu qu'oui, les deux époux se donnent la main. Le mari s'engage à fournir à sa femme tout ce qui sera nécessaire pour son entretien, & la femme reconnoît que tout ce qu'elle a est à son mari. Les Prêtres répandent alors du riz sur eux, & souhaitent qu'ils aient un grand nombre de fils & de filles ; qu'ils vivent bien unis, & qu'ils atteignent un âge avancé, en goûtant toutes les douceurs du mariage (*a*).

Il y a dans les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts, deux choses à remarquer. Ils ont une tour ronde, au haut de laquelle les cadavres sont déposés, pour être dévorés par les oiseaux. Quelques-uns ont prétendu qu'il y a deux tours différentes, l'une pour les bons, & l'autre pour les méchans. D'autres assurent qu'il y a une tour particuliere destinée aux hommes, une seconde pour les femmes, & une troisieme pour les enfans.

Nous avons indiqué ailleurs la raison de cette conduite ; c'est uniquement pour conserver aux élémens leur pureté ; car il leur semble qu'en

(*a*) Lord's Religion of the Persees, p. 48.

n'enterrant point les morts, la terre n'eſt pas infectée de leurs cadavres; & qu'en les expoſant aux oiſeaux de proie, ils préviennent juſqu'à un certain point l'infection de l'air.

Cependant cette coutume étoit anciennement regardée par d'autres peuples comme tellement barbare, qu'un des Apologiſtes de la Religion Chrétienne (*a*), en parlant des bons effets qu'elle a produits, en réformant de déteſtables coutumes, fait expreſſément mention de celle-ci, & ajoute que les Perſes, depuis qu'ils avoient embraſſé l'Evangile, n'expoſoient plus les corps, mais leur accordoient l'honneur de la ſépulture.

Lorſqu'un malade eſt à l'agonie, le Prêtre applique ſa bouche contre ſon oreille, & prononce la priere ſuivante : » O Seigneur tout-» puiſſant! tu nous as commandé de ne te point » offenſer, cet homme t'a offenſé. Tu nous as » commandé d'être bons, cependant cet homme » a fait du mal. Tu as exigé que nous te ren-» diſſions exactement le culte qui t'eſt dû, & » cet homme a négligé ton culte. Maintenant, » ô Dieu miſéricordieux! pardonne-lui à l'heure » de la mort ſes offenſes, ſes fautes & ſes négli-» gences, & veuille le prendre à toi «.

Quand le malade a rendu l'eſprit, le Prêtre ne s'en approche pas, mais le corps eſt mis ſur une eſpece de chaſſis de fer, & porté juſqu'à l'endroit où il doit être dépoſé, par des hommes à qui il eſt défendu en cette occaſion de dire le moindre mot; d'abord, parce que cela eſt indé-

(*a*) Theodoret. de Curand. Græc. Affect. Serm. IX. de Leg. p. 128.

cent ; & ensuite, à cause du profond silence qui regne dans le tombeau. Le cadavre étant placé au haut de la tour, le Prêtre termine la cérémonie des obseques par ces mots adressés aux assistans : » Notre frere, pendant sa vie, » étoit composé des quatre élémens ; à présent » qu'il est mort, que chacun d'eux reprenne ce » qui lui appartient ; que la terre retourne à la » terre, l'air à l'air, l'eau à l'eau, & le feu au » feu «.

Ils supposent que l'ame, aussi-tôt après sa séparation, erre pendant trois jours, & qu'elle est poursuivie & tourmentée par le Démon, jusqu'à ce qu'elle gagne leur feu sacré, dont le Démon ne sauroit approcher. Dans cette persuasion, ils prient ces trois jours, le matin, à midi, & le soir, pour l'ame de leur frere décédé, & demandent à Dieu le pardon de ses offenses. Le quatrieme jour, ils supposent que son sort est déja décidé, & font un festin, qui termine les cérémonies usitées en cette occasion (*a*).

Il nous auroit été facile de nous étendre bien davantage sur ce sujet; mais le dessein que nous avons de mettre de la proportion entre les différentes parties de cet Ouvrage, & de ne pas insérer de longues dissertations dans une Histoire générale, nous a engagés à courir le risque d'abréger, plutôt que celui de trop étendre une si importante partie de l'Histoire des Perses. Si quelques-uns de nos Lecteurs ont la curiosité de se former un systême complet, tant des dogmes

(*a*) Lord's Rel. of the Persees, p. 49.

que des devoirs qui conſtituent la Religion des Parſis, ils n'ont qu'à parcourir les Ouvrages que nous avons indiqués; & dont nous n'avons cité que ce qui répondoit au but de cette Hiſtoire.

SECTION III. *Hiſtoire de Perſe.*

SECTION IV.

Regnes des Rois de Perſe.

SECTION IV. *Hiſtoire de Perſe.*

COMME nous ſommes très-peu inſtruits de l'état où étoit la Perſe avant le temps de Cyrus, nous n'avons garde de donner ici une liſte, & bien moins encore l'Hiſtoire des Rois qui ont précédé ce Prince. Nous avons vu qu'Elam, ou la Perſe, avoit anciennement ſes propres Rois, qui étoient très-puiſſans. Chédorlaomer, le premier Roi d'Elam dont il ſoit fait mention dans l'Ecriture, conquit pluſieurs Provinces d'Aſie; car Bérah Roi de Sodome, Birſah Roi de Gomorrhe, Shinab Roi d'Adma, Scémeber Roi de Tſeboïm, & le Roi de Bela ou Zoar, étoient ſes tributaires (*a*). Ces cinq Rois vécurent douze ans dans cet état de dépendance; mais la treizieme année ils joignirent enſemble leurs forces, pour recouvrer leur premiere liberté.

Dès que le Roi d'Elam fut informé de leur deſſein, il fit à ſon tour une alliance avec Amraphel Roi de Scinhar, Arioch Roi d'Ellaſar, & Tidal Roi des Nations, & ſe mit en chemin pour les aller attaquer. Il commença par ſubjuguer

---

(*a*) Gen. XIV, v. 4. Joſeph. Antiq. l. I, c. 10.

les Réphaïms, les Zuzims, les Emims, les Horites, les Amalécites, & les Amorrheens de Hazezontamar; il tomba ensuite sur les révoltés, dont il mit l'armée en déroute. Les Rois de Sodome & de Gomorrhe perdirent la vie en cette occasion; & Chédorlaomer, après avoir pillé leurs villes, reprit la route d'Elam, chargé des dépouilles de tous les peuples qu'il avoit vaincus.

Loth, qui, au rapport de Josephe (*a*), étoit venu au secours de ceux de Sodome, eut le malheur d'être fait prisonnier, & auroit été mené en captivité, s'il n'avoit pas été délivré à temps par Abraham. Ce Patriarche, après avoir poursuivi l'ennemi avec un petit corps d'hommes choisis, l'atteignit à Dan, cinq jours après la victoire, mit l'armée du Roi d'Elam & de ses alliés en fuite, & ramena en triomphe son frere avec toute sa famille. Chédorlaomer perdit, par cette défaite, la souveraineté des cinq villes que nous avons nommées; mais il garda ses autres conquêtes, qui étoient très-considérables.

Tout ce que nous savons, pour remplir le vuide qu'il y a entre le regne de ce Prince & celui de Cyrus, se réduit à ce que nous avons dit dans l'Histoire des Medes, c'est-à-dire, que les Elamites, ou Perses, ont été un peuple nombreux & puissant; qu'ils furent subjugués par les Assyriens; mais qu'ils recouvrerent ensuite leur liberté, & obéirent à des Princes de leur propre Nation, jusqu'à la neuvieme année de Nabucho-

(*a*) Joseph. Antiq. l. I, c. 10.

donofor, qui les ſubjugua de nouveau, avec le ſecours de Cyaxare Roi de Médie, ſon allié.

Pendant le temps qu'ils furent dans la dépendance des Aſſyriens, des Medes & des Babyloniens, le trône fut toujours rempli par des Perſes, quoique tributaires des Puiſſances que nous venons de nommer. La ſeule Famille Royale dont nous trouvons qu'il ſoit fait mention, eſt celle d'Achœmenes, qui doit avoir été bien illuſtre, puiſque Xerxès même, à l'époque la plus brillante de ſa vie, ſe faiſoit un honneur de deſcendre de lui; il établiſſoit ſa filiation de la maniere ſuivante (*a*).

Achœmenes.	*Teiſpes.*	*Hyſtaſpes.*
Cambyſe.	*Ariaramnes.*	*Darius.*
Cyrus.	*Arſames.*	*Xerxès.*

Cette grande maiſon étoit partagée en branches; & c'eſt de la premiere de ces branches que deſcendoit Cyrus le Grand, qui n'eut d'autres deſcendans mâles que ſes deux fils Cambyſe & Smerdis. Voici l'ordre dans lequel d'autres rangent les Rois de cette race (*b*) :

Perſès.	*Cyrus.*	*Cambyſe.*
Achœmenes.	*Cambyſe.*	*Smerdis.*
Darius.	*Cyrus le Grand.*	

Suivant eux, Perſès fut le premier de cette famille qui régna en Perſe, & il donna ſon nom au royaume qu'il poſſéda. On raconte qu'Achœmenes fut nourri par une aigle (*c*); la louve

(*a*) Herod. l. VII.
(*b*) Reinecc. Hiſt. Jul. p. 37.
(*c*) Ælian. de Animal. l. XII, c. 21.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

qui nourrit Romulus pourroit fort bien n'en être qu'une copie. Hérodote (*a*) parle de Darius, auquel quelques Savans attribuent les fameuses Dariques, ou *Stateres Darici*; mais cette supposition est combattue par Hérodote (*b*), puisqu'il assure qu'avant d'avoir conquis la Lydie, les Perses n'avoient ni or ni argent.

Cyrus eut deux enfans, Cambyse & Atosse. Atosse épousa Pharnace Roi de Cappadoce (*c*). Cambyse se maria avec Mandane, la fameuse fille d'Astyages Roi de Médie, de laquelle il eut Cyrus le Grand (*d*). Mais comme l'Histoire des Rois de Perse n'a rien de remarquable avant Cyrus, nous passerons au regne de ce grand & glorieux Monarque.

Cyrus.

Le nom de Cyrus est également fameux dans l'Histoire sacrée & profane; sa valeur & ses conquêtes, sa générosité & sa bonté envers les Juifs, qu'il remit en possession de leur pays & de leur Temple, ont porté dans ces deux monumens son nom à l'immortalité (*e*).

(*a*) Herodot. l. I.

(*b*) *Idem*, *ibid.* c. 71.

(*c*) Diodor. Sicul. in Fragm. l. XXXI.

(*d*) Ovide (1) parle d'un Orchame, septieme Roi de Perse après Bélus; mais il ne mérite aucune foi, parce qu'il est le seul qui en ait parlé.

Rexit Achæmenias urbes pater Orchamus, isque
Septimus à Prisco numeratur origine Belo.

(*e*) Son nom, qui lui avoit été destiné plusieurs années avant sa naissance (2), ainsi que celui de Josias, un des meilleurs Rois de Juda (3), prédisoit sa libéralité à l'égard des Juifs.

(1) Ovid. Metam. l. IV.
(2) Isaï. XLIV, v. 28, & XLV, v. 1.
(3) 1 Reg. XIII, v. 2.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Les Historiens profanes ne sont pas d'accord entre eux sur la naissance de ce Prince, son éducation, & la maniere dont il parvint au trône. Hérodote & Xénophon sont les deux seuls Auteurs originaux que nous suivrons dans ce que nous allons dire de la vie & des exploits de Cyrus; les autres Ecrivains n'ont fait que les copier. Ces deux Auteurs entrent dans un grand détail; &, quoique d'accord sur certaines particularités, ils different cependant prodigieusement en d'autres. Nous commencerons par le récit d'Hérodote, que Cicéron appelle le Pere de l'Histoire; nous réservant d'examiner dans la suite, si ce qu'il rapporte n'est pas accompagné, suivant l'usage des Grecs, de divers traits fabuleux & surprenans.

Naissance, éducation, &c. de Cyrus, suivant Hérodote.

Astyages, dernier Roi des Medes, ayant été averti en songe qu'un fils, que sa fille Mandane devoit mettre au monde, seroit un jour Souverain de toute l'Asie, résolut de ne la point donner en mariage à un Mede, quoiqu'il y en eût plusieurs qui méritassent cet honneur; il préféra un Perse. Dans ce dessein, il jeta les yeux sur Cambyse, issu d'une ancienne famille, mais d'un caractere pacifique, & qu'il prétendoit être inférieur à un Mede, même de médiocre condition.

Un an après ce mariage, Astyages fut effrayé d'un autre songe, dont l'interpretation donnée par les Mages assuroit de nouveau l'Empire de l'Asie à son petit-fils (*a*). Pour démentir cette

(*a*) Son premier songe étoit que sa fille Mandane avoit rendu une si grande quantité d'eau, que non seulement la

prédiction, Aſtyages fit venir en Médie ſa fille Mandane, qui étoit alors enceinte, & la fit garder ſûrement, dans l'intention de faire mourir l'enfant dont elle accoucheroit; car les Mages lui avoient déclaré que ſon trône ſeroit occupé par l'enfant qu'elle mettroit au monde.

Peu de temps après, Mandane accoucha d'un fils, qu'Aſtyages, craignant toujours l'effet de la prédiction, remit à un certain Harpage, en lui recommandant, ſous peine de mort, de prendre le fils de Mandane, & de le porter dans ſa maiſon pour l'y tuer de ſes propres mains, de la maniere qu'il jugeroit à propos. Harpage promit d'exécuter l'ordre du Roi, & ayant reçu des gardes l'enfant enveloppé de magnifiques langes, ſe retira triſte & inquiet de ſe voir chargé d'une ſi cruelle commiſſion.

Dès qu'il fut arrivé chez lui, il apprit à ſa femme ce qui s'étoit paſſé entre Aſtyages & lui; il réſolut de ne point exécuter le crime lui-même, mais d'en charger quelque autre. Dans ce deſſein, il fit venir un Berger, qui faiſoit paître ſon troupeau au pied de certaines montagnes au nord d'Ecbatane, vers la mer Caſpienne. Ce Berger s'appeloit *Mitradate*, & ſa femme, dans le langage des Medes, *Spaco* (*a*). Mitradate vint d'abord trouver Harpage, qui lui ordonna, de la part du Roi, de prendre l'enfant, & de l'expoſer dans l'endroit le plus dangereux & le moins frequenté

capitale du royaume, mais auſſi toute l'Aſie en avoit été inondée. Dans l'autre ſonge, il vit une vigne qui ſortoit du corps de ſa fille, & qui étendoit ſes branches ſur toute l'Aſie.

(*a*) Ce nom ſignifie *chienne*, & répond au mot Grec *Curo*.

des

des montagnes, ſous peine d'expirer dans les plus cruels tourmens: il ajouta, que le Roi l'avoit chargé de voir de ſes propres yeux cet ordre exécuté.

Le Berger n'oſant oppoſer aucune remontrance à un commandement exprès du Roi, porta l'enfant dans ſa cabane, où il trouva ſa femme qui venoit de mettre au monde un fils. Pendant l'abſence de ſon mari, elle avoit été fort inquiete de ce qu'Harpage, qui ne l'avoit jamais mandé, avoit à lui dire : auſſi à peine fut-il rentré, qu'elle lui demanda pourquoi Harpage l'avoit fait venir avec tant de précipitation ? Il répondit qu'il avoit été dans la ville, où il avoit entendu & vu des choſes qui l'attriſtoient plus qu'il ne pouvoit dire ; qu'en arrivant chez Harpage, il avoit trouvé toute ſa maiſon en larmes; & qu'étant entré, il avoit été frappé d'horreur, en voyant un enfant, habillé des plus riches étoffes, & couché à terre, qui jetoit des cris lamentables ; qu'Harpage lui avoit ordonné d'emporter cet enfant, & de l'expoſer ſur quelque montagne, à la merci des bêtes ſauvages, ſous peine d'encourir l'indignation du Roi, & d'éprouver le plus cruel ſupplice ; qu'il avoit ſuppoſé d'abord que ce malheureux enfant appartenoit à quelque perſonne de la famille d'Harpage ; mais qu'il avoit appris enſuite de l'eſclave qui l'avoit conduit juſques hors de la ville, & qui avoit remis l'enfant entre ſes mains, que c'étoit le fils de Mandane & de Cambyſe, & que c'étoit Aſtyages qui avoit condamné à mort cette innocente victime (*a*).

(*a*) Herod. l. I, c. 107, &c.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Il montra alors l'enfant à sa femme, qui ne l'eut pas plutôt vu, que, charmée des souris caressans de l'enfant, elle embrassa son mari, le supplia, les larmes aux yeux, de ne point exécuter les ordres qu'il avoit reçus. Mais Mitradate lui ayant remontré la nécessité absolue où il étoit d'obéir, ou de subir une mort cruelle, parce qu'il étoit impossible que les espions d'Harpage ne découvrissent pas sa désobéissance, elle lui suggéra de prendre leur propre enfant, qui étoit venu mort au monde, de l'exposer au lieu de l'autre, & d'élever le fils de Mandane comme si c'étoit le leur : par ce moyen, ajouta-t-elle, nous pourvoirons suffisamment à notre propre sûreté ; notre enfant sera honoré d'un tombeau royal, & l'autre enfant préservé d'une mort prématurée (*a*).

Mitradate approuva cet expédient ; il remit l'enfant dont il devoit être le meurtrier entre les mains de sa femme, revêtit l'enfant mort des riches habits du vivant, & le porta, dans la même corbeille où avoit été le fils de Mandane, dans l'endroit des montagnes le moins fréquenté. Trois jours après il avertit Harpage que l'enfant étoit mort. A cette nouvelle, Harpage dépêcha aussitôt quelques-uns de ses plus fideles amis, pour voir si l'ordre avoit été exécuté, & pour enterrer le fils de Mandane. Ce fut ainsi que le jeune Cyrus (car il porta dans la suite ce nom) échappa au sort que lui destinoit la barbare politique d'Astyages, & fut élevé par un Pâtre & par sa

(*a*) Herod. l. I, c. 107, &c.

femme, comme ſi c'eût été leur propre enfant (*a*).

SECTION IV. Hiſtoire de Perſe.

Quand Cyrus eut atteint l'âge de dix ans, il lui arriva un jour de jouer avec des enfans de ſon âge, qui le choiſirent pour être leur Roi. En vertu de ſa nouvelle dignité, il les partagea en différentes claſſes; mais le fils d'Artembare (un des plus grands Seigneurs de la Médie), qui étoit un de ceux qui avoient joué avec lui, ayant refuſé d'obéir à ſes commandemens, fut, en punition de ſa déſobéiſſance, fouetté ſévérement par ordre de Cyrus.

L'enfant, fondant en larmes, alla ſe plaindre à ſon pere du traitement ignominieux qu'il avoit eſſuyé. Le pere, ſenſible à un tel affront, ſe rendit en diligence au Palais du Roi; & ayant fait voir à ce Prince comment ſon fils avoit été traité par le fils d'un eſclave, il le conjura de venger par quelque châtiment exemplaire le déshonneur fait à ſa famille.

Aſtyages promit de lui donner toute la ſatisfaction qu'il pouvoit déſirer; & ayant fait venir devant lui le Pâtre & ſon fils, il demanda à Cyrus, pourquoi, étant d'une ſi baſſe extraction, il avoit oſé faire maltraiter le fils d'un des premiers Seigneurs du royaume. Cyrus répondit qu'il n'avoit fait que ce qu'il étoit en droit de faire; que les enfans du voiſinage l'avoient choiſi pour être leur Roi, parce qu'ils l'en avoient cru digne, & qu'ils lui avoient obéi en cette qualité; mais que le ſeul fils d'Artembare avoit mépriſé ſes ordres, & avoit

(*a*) *Idem, ibid.*

essuyé le châtiment que méritoit sa désobéissance.

Pendant que le jeune Cyrus plaidoit sa cause avec une éloquence supérieure à son âge & à son éducation, Astyages considéroit avec attention son air & ses traits; il crut que l'enfant lui ressembloit; & se rappelant l'époque à laquelle son petit-fils avoit été exposé, il trouva que l'âge qu'il auroit, répondoit exactement à celui que ce Pâtre donnoit à son fils. Dans l'embarras cruel que lui causoit cette pensée, il renvoya Artembare, avec assurance que ni lui ni son fils n'auroient aucun lieu de se plaindre, & il ordonna à ses Gardes de conduire au Palais Cyrus & Mitradate.

Quand il fut seul avec le Berger, il lui demanda quel étoit le pere de Cyrus, & quelles mains le lui avoient remis. Mitradate affirma que c'étoit son enfant, & que sa mere, qui étoit encore en vie, pourroit confirmer son témoignage. Mais Astyages, n'ajoutant aucune foi à son discours, le fit saisir par ses Gardes; ce qui effraya si fort Mitradate, qu'il découvrit tout le mystere, en implorant la miséricorde du Roi (*a*).

Astyages, moins irrité contre ce malheureux Berger, que contre son favori Harpage, commanda à ses Gardes de l'aller chercher & de le conduire dans son Palais. Dès qu'il y fut arrivé, ce Monarque lui demanda de quelle maniere il avoit mis à mort le fils de sa fille Mandane. Harpage, voyant le Berger, crut qu'en déguisant sa faute, il ne feroit que l'aggraver; ainsi il dé-

(*a*) Herod. l. I, c. 107, &c.

clara ingénument les moyens qu'il avoit employés pour répondre à ses intentions, & qu'il avoit cru réellement l'enfant mort, ses plus fideles amis lui ayant assuré qu'ils l'avoient eux-mêmes enterré (*a*).

Astyages, dissimulant son ressentiment, dit à Harpage ce qu'il avoit appris du Berger. Il lui protesta de plus, qu'il étoit charmé que ses ordres n'eussent point été exécutés, n'ayant pu, depuis qu'il les avoit donnés, soutenir les justes reproches de sa fille; il lui ordonna d'envoyer son fils pour tenir compagnie au jeune Cyrus, & de venir le soir même souper avec lui, parce qu'il avoit dessein de témoigner aux Dieux, par un sacrifice, combien il étoit reconnoissant de la grace qu'ils lui avoient faite en conservant son petit-fils (*b*).

Harpage, charmé de ce discours, s'en retourna chez lui; &, après avoir instruit sa femme de ce qui venoit de se passer, il envoya son fils à la Cour: mais à peine ce jeune homme, qui pouvoit avoir alors trente ans, eut-il franchi les portes du Palais, qu'il fut saisi, massacré & coupé en pieces par ordre d'Astyages, qui commanda que la chair du jeune homme, déguisée & préparée de différentes façons, fût servie à souper.

Harpage & le reste des convives se rendirent au Palais à l'heure marquée: le festin fut magnifique; mais on ne servit à la table où Harpage soupoit, d'autre mets que la chair de son fils;

(*a*) Herod. l. I, c. 107, &c.
(*b*) *Idem, ibid.*

Quand il eut achevé de manger, le Roi lui demanda s'il étoit content de son repas; & Harpage ayant répondu qu'il n'avoit jamais rien goûté de plus délicieux, quelques Officiers, qui en avoient reçu l'ordre, lui apporterent, dans une corbeille fermée, la tête, les mains & les pieds de son fils, le priant d'ouvrir la corbeille & d'y prendre ce qui lui plairoit le plus.

Il découvrit la corbeille, & vit les restes de son fils unique, sans marquer, à un aussi horrible spectacle, ni tristesse ni ressentiment: tant il étoit maître de ses passions! Le Roi lui demanda s'il savoit de quelle sorte de mets il venoit d'être régalé? Harpage répondit qu'il n'en doutoit plus, & qu'il étoit toujours satisfait de ce qu'il plaisoit à son Souverain d'ordonner. Après avoir dit ces mots avec une tranquillité étonnante, il rassembla les tristes restes de son fils, & s'en retourna dans sa maison, pour les enterrer, à ce que conjecture notre Auteur (*a*).

Ce Prince, après s'être vengé d'Harpage d'une maniere si exécrable, délibéra sur ce qu'il feroit de Cyrus, & consulta encore une fois les Mages. Ceux-ci répondirent que si l'enfant étoit en vie, il ne pouvoit manquer d'être Roi. Astyages leur déclara qu'il vivoit encore, & que dans l'endroit où il avoit passé sa jeunesse, les enfans du voisinage l'avoient élu Roi, & que dans ce poste il s'étoit fait craindre par sa sévérité. Les Mages répliquerent que la prédiction étoit accomplie, & qu'il ne régneroit pas une seconde fois; car les

(*a*) Herod. l. I, c. 107, &c.

ſonges, ajouterent-ils, aboutiſſent ſouvent à des bagatelles, & ſont accomplis par des événemens de peu d'importance. Ainſi ils jugerent qu'Aſtyages devoit bannir tout ſentiment de frayeur, & renvoyer le jeune Cyrus en Perſe à ſes parens (*a*).

Ce Monarque, très-ſatisfait de cette réponſe, fit venir Cyrus; & après avoir reconnu combien il avoit manqué à la tendreſſe qu'il auroit naturellement dû avoir pour lui, il lui ordonna de ſe tenir prêt pour un voyage en Perſe, où il trouveroit un pere & une mere d'un rang bien différent que celui qu'occupoient Mitradate & Spaco (*b*).

Ce fut ainſi qu'Aſtyages congédia ſon petit-fils, qu'il fit accompagner par pluſieurs des principaux Seigneurs du royaume. Ses parens le reçurent avec des tranſports de joie, plus faciles à concevoir qu'à exprimer. Comme ils l'avoient depuis long-temps cru mort, ils lui demanderent par quel miracle il étoit reſté en vie? Cyrus répondit qu'il avoit toujours ignoré ſa naiſſance, & qu'il s'étoit cru le fils d'un Berger, juſqu'à ce qu'enfin ceux qui venoient de l'accompagner dans ſon voyage, venoient de l'inſtruire de tout ce qui s'étoit paſſé. Il raconta comment il avoit été élevé par la femme du Berger, & répétant fréquemment le nom de *Cyno*, il la recommandoit en toute occaſion. Ses parens, dit Hérodote, firent uſage de ce mot, pour perſuader aux Perſes, que la con-

(*a*) Herod. ubi ſupr.
(*b*) *Idem*, *ibid.*

ſervation de leur fils étoit une grace toute particuliere des Dieux immortels, puiſqu'il avoit été nourri par une chienne (a).

Cyrus, en atteignant l'âge viril, s'étoit concilié l'affection des Perſes par ſes manieres obligeantes, & l'eſtime des Medes par ce que la renommée publioit de ſes grandes qualités. Harpage, qui n'avoit pas oublié l'exécrable meurtre commis en la perſonne de ſon fils, rechercha l'amitié de Cyrus, qui n'avoit pas été moins cruellement offenſé, dans le deſſein de ſe joindre à lui, & de ſe venger enſemble du cruel Aſtyages.

Dans le même temps, il ſollicitoit les principaux Medes, exceſſivement mécontens du gouvernement tyrannique de leur Roi, de prendre les armes, & de ſe délivrer eux-mêmes & leur pays, du joug dont ils étoient accablés, en dépoſant Aſtyages, & en plaçant ſon petit-fils Cyrus ſur le trône. Tous ſans exception ſe montrerent diſpoſés à ſeconder ſes deſſeins. Harpage crut pouvoir alors les communiquer à Cyrus, qui devoit jouer le premier rôle dans la révolution. Pour cet effet, il l'inſtruiſit de ce qui ſe paſſoit, par une lettre qu'il cacha dans le corps d'un lievre, parce que tous les chemins de Médie en Perſe étoient gardés par les troupes du Roi. Un de ſes plus fideles domeſtiques, habillé en chaſſeur, fut chargé du lievre, avec ordre de prier Cyrus de n'ouvrir le lievre en préſence de qui que ce fût (b).

Le Meſſager s'acquitta avec ſuccès de ſa com-

(a) Herod. ubi ſupr.
(b) *Idem, ibid.*

miſſion ; & Cyrus ayant lui-même ouvert le lievre, y trouva une lettre qui lui rappeloit le ſouvenir de la protection que les Dieux lui avoient accordée, en empêchant l'exécution des cruels deſſeins de ſon grand-pere. Cette même lettre l'exhortoit à faire révolter les Perſes, & à ſe mettre à leur tête pour envahir la Médie : il l'aſſuroit que tous ceux qui avoient le commandement des troupes, étoient prêts à ſe déclarer en ſa faveur, & à l'élever ſur le trône occupé par Aſtyages. Harpage y marquoit auſſi le traitement barbare qu'il avoit eſſuyé, pour n'avoir pas exécuté les ordres ſanguinaires du Roi.

Cyrus, après avoir lu cette lettre, ſongea d'abord aux moyens d'engager les Perſes à ſe révolter, & parmi les différens projets qui s'offrirent à ſon eſprit, il choiſit enfin celui-ci, comme le plus convenable. Il contrefit une lettre, par laquelle Aſtyages l'établiſſoit Chef de toutes ſes forces en Perſe. Cette lettre fut lue dans l'aſſemblée générale de la Nation, & en vertu de ſa nouvelle commiſſion, il ordonna que chaque ſoldat le vînt trouver avec une hache. Tous ayant obéi, il leur dit de nettoyer en un jour un terrein de dix-huit ou vingt ſtades, qui étoit couvert de ronces & d'épines. Ils s'acquitterent de cette pénible tâche; mais ce ne fut pas ſans donner quelques ſignes de mécontentement : Cyrus leur fit notifier l'ordre de revenir le lendemain.

Cependant Cyrus avoit fait tuer & préparer tous les troupeaux de ſon pere ; il avoit fait acheter une grande quantité de vin, & en général tous les mets les plus délicats. Ceux qui s'étoient occupés la veille à un ſi rude travail, crurent que

ce ſeroit de même le lendemain. Mais, contre leur attente, Cyrus les fit aſſeoir ſur le gazon, & leur donna un magnifique feſtin. Au milieu du repas, où l'on ſervoit un grand nombre de mets délicats, le jeune Prince leur demanda quelle eſpece de vin leur plaiſoit le plus, de celui qu'ils avoient bu ce jour-là, & de celui qu'il leur avoit donné le jour précédent; ils lui répondirent tous à l'inſtant, qu'ils préféroient la joie & le plaiſir à la triſteſſe & au travail, & par cela même le jour préſent à la veille.

Cyrus leur découvrit alors ſes deſſeins, & leur dit que s'ils vouloient lui obéir, ils goûteroient toujours les mêmes plaiſirs, & d'autres bien plus grands encore; mais que s'ils refuſoient de le ſuivre, ils devoient s'attendre à paſſer leur vie dans des travaux pareils à ceux du jour précédent. Il ajouta qu'il étoit dans le deſſein de ſecouer le joug des Medes, & les encouragea à ſe joindre à lui dans l'exécution d'une ſi glorieuſe entrepriſe, en leur diſant que le Ciel, en le faiſant naître, & en le conſervant d'une façon miraculeuſe, l'avoit deſtiné à être l'auteur de leur délivrance. Les Perſes, qui étoient déjà, depuis pluſieurs années, dans la diſpoſition de s'affranchir de la domination des Medes, le déclarerent tout d'une voix leur Chef, & proteſterent qu'ils ſacrifieroient leur vie pour une ſi bonne cauſe.

Aſtyages ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer en Perſe, envoya un Courrier à Cyrus, avec ordre de revenir ſur le champ en Médie; mais Cyrus le renvoya, avec cette hardie réponſe: *Je viendrai plutôt qu'Aſtyages ne voudra.*

Ce Monarque, voyant que Cyrus avoit pris

son parti, rassembla toutes ses forces, dont il eut la mal-adresse de donner le commandement à Harpage. Les deux armées en vinrent aux mains; mais les principaux Officiers de l'armée des Medes ayant passé du côté de Cyrus, avec les corps qui étoient sous leurs ordres, le reste de cette armée fut entiérement défait.

Quand Astyages eut appris cette nouvelle, il fut plus irrité qu'abatt.., & jura que Cyrus ne jouiroit pas long-temps du plaisir d'avoir remporté la victoire. Les premieres marques de son ressentiment tomberent sur les Mages, qu'il fit empaler pour avoir si mal interprété le songe dont il leur avoit demandé l'explication; ensuite il se mit lui-même à la tête de tous les Medes. Les deux armées en vinrent aux mains une seconde fois. Cette bataille fut plus malheureuse encore pour les Medes, puisqu'ils furent taillés en pieces, & qu'Astyages même fut fait prisonnier.

Ce Prince eut alors la cruelle mortification de se voir insulter par Harpage, qui ne pouvant modérer son juste ressentiment, lui demanda ce qu'il pensoit du tragique festin dans lequel il lui avoit fait manger la chair de son propre fils: action inhumaine & barbare, qui le faisoit descendre du trône dans une prison. Il apprit à Astyages qu'il avoit été une des principales causes de sa chute, parce qu'il avoit excité Cyrus à entreprendre ce qu'il venoit d'exécuter. » Vous êtes » donc, répliqua Astyages, le plus foible & le » plus injuste de tous les hommes: le plus foi- » ble, en donnant le royaume à un autre, dans » le temps qu'il étoit en votre pouvoir de vous » en emparer pour vous-même: le plus injuste,

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

» en asservissant votre patrie à des étrangers, » pour venger une injure particuliere. Si vous » étiez résolu de me déposer, & de placer un » autre que vous-même sur le trône, ce n'étoit » pas sur un Perse, mais sur un Mede que vous » auriez dû jeter les yeux; les Medes, autrefois » les maîtres de la Perse, & qui n'ont eu aucune » part au traitement dont vous vous plaignez, » sont à présent esclaves de ces mêmes Perses «.

Ce fut ainsi, dit Hérodote, qu'Astyages perdit la couronne, après l'avoir portée trente-cinq ans. Telle fut la révolution par laquelle les Medes furent assujettis aux Perses, après avoir régné sur toutes les Provinces de l'Asie qui sont au delà du fleuve Halys, pendant l'espace de 128 ans, en y comprenant le temps de la domination des Scythes en Asie. Cyrus fit garder Astyages comme prisonnier dans son Palais, jusqu'à sa mort, sans lui faire aucun autre mal (*a*).

Tel est le récit d'Hérodote, que tout Lecteur impartial & judicieux prendra sans doute pour un Roman, composé probablement par quelque admirateur de Cyrus: il fut adopté par notre Auteur, plus disposé qu'un autre à se prêter au goût de ses compatriotes, qui préféroient le merveilleux, quoique mêlé de fables, à des événemens qui n'avoient d'autre mérite que celui d'être vrais.

Ce qu'Hérodote rapporte de la mort de Cyrus, ne nous paroît guere plus digne de foi, que ce qu'il raconte de sa vie, de son éducation, & de

(*a*) Herod. l. I, c. 107, &c.

la maniere dont il parvint à la couronne. Ce Prince, dit-il (*a*), attaqua les Maſſagetes, &, par un ſtratagême, prit la fuite dans une premiere bataille, laiſſant une grande quantité de proviſions, & particuliérement de vin, ſur le champ de bataille. Les Barbares donnerent dans le piége, & après avoir pillé le camp ennemi, & bu avec excès, tomberent tous dans un profond ſommeil. Cyrus revint alors ſur ſes pas, remporta une victoire complette, & fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva Spargapiſes, fils de Tomyris.

Cette Reine, ayant appris la défaite de ſes troupes & la captivité de ſon fils, envoya prier Cyrus par un Héraut de rendre la liberté au jeune Prince. Cyrus rejeta cette demande, & Spargapiſes fut ſi ſenſible à ce refus, que, préférant le trépas à l'eſclavage, il ſe donna lui-même la mort. Tomyris fut ſi irrité d'un refus qui avoit eu des ſuites ſi funeſtes, qu'elle en vint avec les Perſes à une ſeconde bataille. Elle fut, dit notre Auteur, plus ſanglante qu'aucune autre donnée par les Barbares; il y eut beaucoup de morts des deux côtés; mais enfin les Maſſagetes reſterent maîtres du champ de bataille. La plus grande partie de l'armée des Perſes fut taillée en pieces, & Cyrus même y perdit la vie, après un regne de vingt-neuf ans. Tomyris ayant trouvé ſon corps parmi les morts, lui fit couper la tête, & la plongea elle-même dans une cuve pleine de ſang humain, en inſultant à la mémoire de Cyrus, par ces paroles : *Abreuve-toi de ſang*,

(*a*) *Ibid.* l. I, c. 214.

puisque tu en as toujours eu soif, & que tu en as été insatiable.

Ce que le même Historien raconte du ressentiment puéril que Cyrus témoigna contre le Gyndes (*a*), lorsqu'il étoit en chemin pour aller assiéger Babylone, ne s'accorde en aucune maniere avec l'idée que nous avons de la sagesse & de l'habileté de ce grand Général. Un des chevaux sacrés de Cyrus, dit Hérodote, s'étant noyé dans le Gyndes, le Prince, sensiblement piqué d'un pareil affront, fit écouler cette riviere dans trois cent soixante canaux, & employa son armée à ce travail pendant tout l'été; ce qui l'obligea à renvoyer le siége de Babylone jusqu'au printemps suivant. Qui pourroit s'imaginer qu'un Prince, aussi expérimenté, & d'une aussi grande modération qu'Hérodote lui-même le représente, eût perdu son temps & employé l'ardeur de ses troupes à un travail aussi inutile, lorsqu'il marchoit vers Babylone, dans le dessein d'en faire la conquête?

Nous allons rapporter à présent la véritable Histoire de Cyrus, tirée de Xénophon. Nous croyons devoir déférer, en tout ce qui concerne ce grand Prince, au témoignage de cet Historien, parce que son récit est beaucoup plus conforme à l'Ecriture Sainte, qui est la vérité même, qu'à celui d'Hérodote. Nous trouvons, par exemple, dans l'Ecriture, que les Babyloniens furent subjugués par les forces réunies des Medes & des

(*a*) Cette riviere a sa source dans les montagnes de Matiene, & après avoir traversé la Dardanie, tombe dans le Tigre.

Perses, & Xénophon dit la même chose; tandis qu'Hérodote fonde l'Empire des Perses sur les ruines de celui des Medes, ce qui est directement contraire au témoignage de nos Livres sacrés.

Il est bien vrai que la plupart des Anciens ont mieux aimé suivre Hérodote que Xénophon; mais cette préférence est facile à expliquer. L'Histoire du premier est accompagnée d'événemens bien plus surprenans, & par conséquent plus agréables au Lecteur; & celle du second n'est faite en aucune maniere pour exciter l'admiration. Ce penchant naturel, qui porte tant d'Ecrivains à adopter ce qui fera plaisir à leurs Lecteurs, a été fortifié par Platon (*a*), qui, en parlant de la Cyropoedie de Xénophon, dit qu'il a plutôt marqué ce qu'un grand Prince devoit être, que donné l'Histoire de Cyrus telle qu'elle étoit. Diogene-Laërce conclut de ce passage (*b*), que Platon regardoit comme une fiction l'institution de Cyrus. Cicéron en juge de même: il dit (*c*), que le Cyrus de Xénophon appartenoit moins à l'Histoire qu'à la morale, & n'étoit proprement que le modele d'un Monarque juste. La plupart des Critiques modernes ont embrassé la même opinion; & nous avouons que Xénophon, qui étoit en même temps grand Général & Philosophe, peut avoir embelli son Histoire de plusieurs maximes guerrieres & politiques. Mais il ne s'ensuit pas de là, que le fond de l'ouvrage, & les événemens les plus

(*a*) Plato de Legib. l. III.
(*b*) Diog. Laërt. in Vit. Philosoph.
(*c*) Epist. ad Quintum fratrem.

considérables, ne soient véritablement historiques : au moins l'intention de Xénophon étoit de les donner pour tels ; car dès le commencement de son ouvrage il nous apprend qu'il n'a épargné aucune peine pour s'instruire de la naissance, de l'éducation & du caractere personnel de Cyrus ; & il paroît suffisamment, par l'Ecriture Sainte, qu'il a eu de bons Mémoires à tous ces égards. Nous pouvons donc croire qu'à l'exception de quelques écarts politiques & militaires, le reste, qui ne consiste qu'en faits, doit être considéré comme une véritable Histoire.

Les Anciens (a) ont envisagé Xénophon comme un Ecrivain distingué par son jugement & par sa pénétration, & qui, ayant vécu à la Cour de Cyrus le jeune, avoit eu plus d'occasions qu'Hérodote, d'être bien instruit de ce qu'il écrivoit sur le grand Prince dont nous parlons. D'ailleurs, comme il s'est borné à son sujet, il a probablement examiné tout ce qui y avoit rapport avec plus de soin que l'autre, qui a parlé de tant d'objets & de tant de peuples différens. Tels sont les motifs qui nous ont engagés à prendre Xénophon pour guide dans ce qu'il rapporte de Cyrus, préférablement à Hérodote ou à ses Copistes (b).

(a) Diog. Laërt. in Vit. Xenoph.

(b) Scaliger croit que la Cyropédie n'est qu'un tissu de fables, à l'exception de deux ou trois événemens qui se trouvent aussi dans Hérodote : Erasme va même jusqu'à soutenir que Xénophon n'a point donné le vrai modele d'un juste gouvernement, mais plutôt celui d'un Prince artificieux. La cause de cette diversité est, comme nous l'avons déjà dit, l'amour du merveilleux, dont Hérodote, antagoniste de Xénophon, embellit son Histoire.

Cyrus

Véritable Histoire de Cyrus

Année du Déluge 2400. Avant J. C. 599.

Cyrus étoit fils de Cambyse Roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyages Roi des Medes (*a*). Il vint au monde un an après son oncle Cyaxare frere de Mandane, & passa les douze premieres années de sa vie auprès de son pere, qui le fit élever à la maniere des Perses, & qui l'accoutuma de bonne heure aux fatigues & au travail, afin de le rendre plus propre au métier de la guerre (*b*).

Quand il eut atteint l'âge de douze ans, sa mere le conduisit en Médie, & le présenta à son grand-pere Astyages, qui avoit une extrême envie de voir ce jeune Prince, dont on lui avoit raconté mille choses avantageuses. Pendant le temps qu'il fut à la Cour des Medes, la douceur de ses mœurs, la générosité de sa conduite, & son attention continuelle à obliger tout le monde, lui concilierent l'affection des peuples, & le firent aimer des principaux de l'Empire; ce qui ne contribua pas peu, dans la suite, à l'érection du grand Empire dont il fut le fondateur (*c*).

(*a*) Hérodote & Xénophon disent tous deux, que Mandane, fille d'Astyages, étoit mere de Cyrus; mais, si nous en croyons Ctésias, Cyrus n'avoit aucune relation de parenté avec Astyages ou *Astygas*, comme il lui plait de le nommer.

(*b*) Le nom de *Perse* ne s'étendoit alors qu'a une seule Province du vaste Empire qu'on a désigné dans la suite par ce nom; tous les habitans de Perse, ne pouvoient lever alors que 120000 hommes (1). Mais après les conquêtes de Cyrus, on comprit sous ce même nom toute l'étendue du pays d'Orient ou d'Occident, depuis l'Indus jusqu'au Tigre, & du Septentrion au Midi, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan.

(*c*) Xenoph. Cyropœd. l. I. p. 36.

(1) Xenoph. Cyropœd. l. I.

Cyrus avoit environ seize ans, quand Evil-Mérodac, fils de Nabuchodonozor Roi de Babylone, étant à une partie de chasse, un peu avant son mariage, fit dans le pays des Medes, par ostentation de valeur, une irruption qui obligea Astyages à marcher contre lui avec une partie de ses forces. Ce fut en cette occasion que Cyrus, qui accompagna son grand-pere, marqua tant de dispositions à exceller dans le métier de la guerre, qu'on peut dire que la victoire que les Medes remporterent sur les Babyloniens, fut principalement due à sa valeur. L'année suivante il retourna chez son pere en Perse, où il resta jusqu'à l'âge de quarante ans (*a*).

Astyages, Roi des Medes, eut pour successeur, comme nous l'avons vu dans l'Histoire de ce peuple, son fils Cyaxare, frere de Mandane mere de Cyrus. A peine le nouveau Monarque fut-il assis sur le trône, qu'il fut instruit que Nériglissar, Roi de Babylone, se préparoit à envahir la Médie avec une puissante armée; qu'il avoit déjà fait entrer dans ses vûes plusieurs Princes, & entre autres Crésus Roi de Lydie; qu'il avoit envoyé des Ambassadeurs en Cappadoce, en Phrygie, en Carie, en Paphlagonie, en Cilicie, & même jusqu'aux Indes, pour exciter les Princes de ces différens pays à déclarer la guerre aux Medes & aux Perses, qu'il leur avoit représentés comme aspirans à une Monarchie universelle. Cyaxare, à la vue d'une ligue si formidable, appela Cyrus à son secours; & ce Prince étant

(*a*) Xenoph. Cyropœd. l. I. p. 44, 45, &c.

arrivé avec un corps de trente mille Perses, il lui donna le commandement de toutes ses forces (*a*).

Cyrus étoit depuis peu de temps en Médie, lorsque Cyaxare eut occasion de l'employer. Le Roi d'Arménie, qui jusqu'alors avoit été assujetti aux Medes, croyant ses Maîtres sur le point d'être terrassés par l'alliance formée contre eux, crut devoir profiter de cette occasion pour secouer leur joug. En conséquence de cette résolution, il refusa de payer le tribut ordinaire, & d'envoyer le nombre de troupes auxiliaires qu'il étoit obligé de fournir en temps de guerre. Comme un pareil exemple pouvoit être de dangereuse conséquence, & entraîner d'autres Etats dépendans de la Médie, Cyrus jugea à propos d'étouffer cette révolte dans sa naissance. En conséquence, il entra en campagne avec un corps choisi de cavalerie, & ayant couvert son dessein du prétexte d'une partie de chasse sur les montagnes d'Arménie, il pénétra dans le pays avant que les habitans sussent qu'il étoit en chemin, surprit le Roi avec toute sa famille; & après avoir obligé ce Prince à payer le tribut accoutumé & à envoyer le secours qu'il devoit, il le rétablit sur le trône, & revint en triomphe rejoindre son armée dans la Médie (*b*).

Déjà on avoit, des deux côtés, employé trois ans à contracter des alliances & à faire des préparatifs de guerre, lorsqu'au commencement de

(*a*) *Idem, ibid.* p. 58. V. la Note L. p. 117.
(*b*) *Idem.* l. III. p. 62-76.

la quatrieme année les deux armées vinrent enfin camper l'une à la vue de l'autre. Les Babyloniens, sous les ordres de Nériglissar leur Roi, se logerent derriere de bons retranchemens, pendant que les Medes & les Perses, commandés par Cyrus, se couvrirent simplement de quelques villages & de quelques hauteurs voisines, & resterent plusieurs jours sans faire aucun mouvement. Enfin, les Babyloniens ayant quitté leurs retranchemens, & s'étant rangés en ordre de bataille, Cyrus alla à leur rencontre pour les attaquer.

Défaite des Babyloniens.

Du côté des Assyriens, les Archers & les Frondeurs firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & par l'exemple de Cyrus, en vinrent d'abord aux mains, & percerent leurs premiers bataillons. Les Babyloniens, quoiqu'encouragés par Crésus & par leur propre Roi, ne purent soutenir un si rude choc, & furent mis en fuite. Cependant la cavalerie des Medes avoit attaqué la cavalerie ennemie, & la mettoit en désordre. Cyrus poursuivit les fuyards jusqu'à leurs retranchemens; mais ne croyant pas les y pouvoir forcer, il fit sonner la retraite.

Nériglissar tué.

Nériglissar, Roi de Babylone, fut tué dans cette action; ce qui obligea Crésus, Roi de Lydie, le second en dignité après lui, à se charger du commandement. Il se proposoit de faire la meilleure retraite qu'il lui seroit possible; mais Cyrus recommença le combat le lendemain, chassa les Babyloniens de leur camp, &, par le moyen des Hircaniens, qui s'étoient rangés à son parti la nuit d'auparavant, il fit un grand nombre

de prisonniers, & se rendit maître du bagage de toute l'armée (*a*).

Cyrus se réserva tous les chevaux qui furent pris, dans le dessein d'en former un corps de cavalerie pour l'armée des Perses, qui n'en avoit point eu jusqu'alors. Ce qu'il y avoit de plus riche parmi le butin, fut mis à part pour Cyaxare; & quant aux prisonniers, Cyrus les renvoya chacun chez eux: il exigea seulement qu'ils rendroient leurs armes, & ne serviroient plus contre lui ni contre ses alliés (*b*).

Ce fut une grande perte pour les Babyloniens que celle de Nériglissar, Prince sage & courageux, dont la capacité parut dans les préparatifs qu'il fit pour soutenir la guerre, & la valeur dans la maniere dont il perdit la vie. Mais rien ne contribua davantage à faire sentir aux Babyloniens la grandeur de cette perte, que le gouvernement tyrannique de son fils Laborosoarchod, naturellement injuste, méchant & cruel, & qui n'avoit aucun trait de ressemblance avec son pere. L'Histoire cite particuliérement des traits si odieux de sa cruauté envers deux Seigneurs Babyloniens, Gobryas & Gadates, que, pour s'en venger, ils aiderent eux-mêmes à renverser l'Empire. Il tua le fils unique du premier, qu'il avoit invité à une partie de chasse, parce que ce jeune homme avoit eu l'adresse de percer de son dard une bête sauvage, qu'il venoit lui-même de manquer. Il fit mutiler Gadates, parce qu'une de ses concubines

(*a*) *Idem.* l. IV. p. 87-104.
(*b*) *Idem, ibid.*

lui en avoit parlé comme d'un homme bien fait. Ces actes de tyrannie porterent Gobrias & Gadates à passer avec les Provinces qu'ils gouvernoient, dans le parti de Cyrus, & à hâter la ruine de l'Empire. Cyrus, encouragé par ce nouveau renfort, résolut de pénétrer jusque dans le cœur du pays ennemi; & ayant pris possession des Provinces, des châteaux & des forteresses dont les deux Seigneurs Babyloniens avoient eu le gouvernement, il ne désespéra plus de la conquête de Babylone.

Laborosoarchod se mit en marche contre Gadates; mais il fut défait par Cyrus, & obligé à se retirer dans sa Capitale. Cyrus employa une partie de l'été à ravager le pays ennemi, & parut deux fois devant les murs de Babylone, pour engager le Roi à en venir à une action; mais ce fut inutilement. Ce Prince reprit ensuite la route de la Médie, & se rendit maître, en chemin, de trois forteresses sur la frontiere (*a*).

Dès que Cyrus fut retiré, Laborosoarchod, n'ayant plus d'ennemi à craindre, donna un libre cours à toutes ses mauvaises inclinations; ses sujets mêmes ne pouvant plus supporter son gouvernement tyrannique, conspirerent contre lui, & le massacrerent le neuvieme mois de son regne (*b*).

Nabonadius, qui étoit le chef de la conspiration, monta sur le trône. Si ce Prince avoit gouverné l'Empire lui-même, les Babyloniens n'auroient pas été plus heureux. Mais sa mere, qui

(*a*) Herod. l. V. p. 123-140.
(*b*) Berof. ap. Joseph. contr. Apion, l. I. Megasth. ap. Euseb. Præp. Evang. l. IX.

avoit un mérite ſupérieur, prit en main les rênes du gouvernement ; & pendant que ſon fils s'abandonnoit aux plaiſirs, elle fit tout ce qui étoit poſſible pour ſoutenir l'Empire chancelant. Elle perfectionna les ouvrages que Nabuchodonozor avoit commencés pour la défenſe de Babylone ; elle fit conſtruire des fortifications le long des bords du fleuve, & au deſſous de ce fleuve elle fit faire une voûte, haute de douze pieds & large de quinze, pour aller de l'ancien Palais au nouveau. Le but de ce dernier ouvrage étoit de garder une communication entre les deux Palais, qui étoient de forts châteaux, ſéparés par le fleuve (*a*), afin que ſi l'un des deux étoit aſſiégé ou pris par l'ennemi, l'autre pût fournir du ſecours ou une retraite.

Pendant que la Reine prenoit ainſi toutes les précautions poſſibles contre l'ennemi, Cyaxare ſe rendit au camp de Cyrus, pour concerter avec lui ce qu'il y avoit à faire. Le réſultat de leurs délibérations fut, qu'il falloit changer de méthode, & qu'au lieu de ravager le territoire des Babyloniens, il étoit de leur intérêt d'employer leurs troupes à prendre des villes & des fortereſſes, afin de devenir ainſi les maîtres du pays, & d'affamer Babylone en lui coupant les vivres (*b*).

En conſéquence de cette réſolution, ils ſoumirent à leur obéïſſance des Provinces entieres, ſans preſque rencontrer aucune réſiſtance de la part des Babyloniens. Enfin les progrès de Cyrus

(*a*) Herod. l. I. Diod. Sicul. l. II. Philoſt. l. I. c. 18.
(*b*) Xenoph. Cyropœd. l. VI. p. 156, &c.

reveillerent Nabonadius de son assoupissement. Il se détermina à quitter Babylone, & se retira avec la meilleure partie de ses trésors, à la Cour de Crésus Roi de Lydie, par l'entremise duquel il contracta une alliance formidable avec les Egyptiens, les Grecs, les Thraces, & tous les peuples de l'Asie Mineure. Ces différens peuples s'assemblerent sous les ordres de Crésus, que le Roi de Babylone avoit fait Chef de toutes ses forces, sur les bords du Pactole, & s'avancerent de là vers Thymbrée, où étoit le rendez-vous général. Cyrus, informé de tous ces préparatifs par un de ses espions, prit les mesures nécessaires pour renverser leurs projets.

Après avoir grossi ses troupes par de nouvelles levées, il prit congé de Cyaxare, qui resta en Médie avec le tiers des troupes, afin que le pays ne fût pas entiérement dégarni de gens de guerre, & il alla droit aux ennemis. Il eut deux raisons pour en agir ainsi : la premiere fut de faire subsister ses soldats aux dépens des ennemis; & la seconde, de déconcerter leurs mesures par la promptitude de sa marche & la hardiesse de son entreprise.

Lorsque Cyrus arriva aux environs de Thymbrée, ville de Lydie, dans le voisinage de Sardes capitale de ce royaume, son armée étoit de cent quatre-vingt-seize mille combattans, tant en cavalerie qu'en infanterie : il avoit d'ailleurs trois-cents chariots armés de faulx, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux de front, couverts de maniere à être à l'épreuve de toutes sortes de traits. Il y avoit encore dans son armée une quantité considérable de chariots plus grands, sur chacun desquels Cyrus avoit fait placer une tour, haute

de dix-huit à vingt pieds, & qui contenoit vingt Archers. Ces chariots étoient tirés par ſeize bœufs attelés de front. Enfin le camp de Cyrus étoit remarquable par un grand nombre de chameaux, ſur le dos de chacun deſquels il y avoit deux Archers Arabes, dont l'un étoit porté vers la tête, & l'autre vers la queue du chameau.

SECTION IV. *Hiſtoire de Perſe.*

L'armée de Créſus étoit beaucoup plus nombreuſe que celle de Cyrus, puiſqu'elle montoit à quatre cent vingt mille hommes. Elles ſe rangerent l'une & l'autre en bataille dans une vaſte plaine, où leurs ailes pouvoient s'étendre à droite & à gauche. Le deſſein ſur lequel Créſus fondoit toutes ſes eſpérances, étoit d'envelopper l'armée des ennemis de toutes parts. Il avoit placé au centre de la ſienne les Egyptiens, qui formoient ſeuls un corps de cent vingt mille hommes, & qui étoient l'élite de ſon armée (*a*).

Bataille de Thymbrée.

Année du Déluge 2455. Avant J. C. 544.

Quand les deux armées furent en préſence, Créſus remarquant combien le front de ſon armée étoit plus grand que celui de l'armée de Cyrus, fit faire halte au centre, & ordonna aux deux ailes de s'avancer, pour envelopper l'ennemi & le charger en même temps. Lorſqu'il les vit ſur le point d'exécuter cet ordre, il fit attaquer de front l'armée ennemie par les Egyptiens, en ſorte que Cyrus ſe vit entouré de tous côtés, &, pour nous exprimer avec notre Auteur, *fut renfermé comme un petit carré l'eſt dans un grand* (*b*).

Cependant Cyrus en fut ſi peu alarmé, qu'il

(*a*) Xenoph. Cyropæd. l. VI. p. 167-172.
(*b*) *Ibid.* p. 173.

donna le signal à ses troupes de charger en flanc ceux qui vouloient prendre l'arriere-garde en queue, ce qu'elles firent avec beaucoup de valeur & de succès. Dans le même moment un escadron de chameaux attaqua l'autre aile des ennemis, qui consistoit principalement en cavalerie. Leurs chevaux furent si épouvantés à la vue des chameaux, qu'ils jeterent la plupart leurs cavaliers & les foulerent aux pieds, ce qui causa un extrême désordre. Artagèse, Officier de grande expérience, en profita pour les charger, à la tête d'un petit corps de cavalerie; cette attaque fut si brusque, qu'il leur fut impossible de se rallier: les chariots armés de faulx dont on se servit alors, augmenterent la confusion, & acheverent enfin la défaite.

Les deux ailes de l'ennemi ayant été mises en fuite, Cyrus ordonna à son favori Abradate d'attaquer le centre avec les chariots armés. Les premiers rangs, qui n'étoient presque composés que de Lydiens, plierent d'abord; mais les Egyptiens, couverts de leurs boucliers, serrerent si bien leurs rangs, que les chariots ne purent pénétrer, & les Perses perdirent beaucoup de monde. Abradate lui-même y fut tué, son chariot renversé, & la plupart de ceux qui étoient avec lui furent taillés en pieces, après avoir fait des prodiges de valeur.

Les Egyptiens, s'avançant ensuite hardiment, culbuterent l'infanterie des Perses, & la forcerent à se retirer derriere leurs grands chariots: les Egyptiens ayant poussé les Perses jusque là, y essuyerent une décharge de fleches & de javelines lancées du haut des tours: & en même temps

l'arriere-garde Persane, s'avançant l'épée à la main, força les Archers & les Piquiers de retourner à la charge.

D'un autre côté, Cyrus, qui venoit de mettre en fuite la cavalerie & l'infanterie de l'aile gauche des Egyptiens, marcha vers leur centre, où il eut la mortification de voir ses gens lâcher le pied devant les Egyptiens. Pour arrêter ces derniers, il les prit en queue ; & comme la cavalerie Persane vint alors à son secours, le combat se renouvela avec une égale perte de part & d'autre ; car les Egyptiens, ayant fait volte-face, se défendirent avec une valeur incroyable. Cyrus lui-même fut en grand danger : son cheval ayant été tué sous lui, ce Prince se trouva entouré d'ennemis ; mais les Perses, alarmés du péril où il se trouvoit, se jeterent avec fureur sur ceux qui l'environnoient, ce qui augmenta encore le carnage. Enfin Cyrus, admirant la valeur des Egyptiens, & ne voyant périr qu'avec peine de si braves gens, leur offrit des conditions honorables, s'ils vouloient mettre bas les armes ; il leur apprit en même temps que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils accepterent les conditions ; &, étant convenus avec Cyrus qu'ils ne seroient pas obligés de servir contre Crésus, avec lequel ils s'étoient engagés, ils se soumirent au vainqueur, & se distinguerent toujours dans la suite par leur fidélité (*a*).

(*a*) Xenoph. Cyropœd. l. VII. p. 172-178. Xenophon (1) remarque que Cyrus leur donna les villes de La-

(1) Xenoph. l. VII. p. 179.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

La bataille n'ayant fini qu'avec le jour, Crésus se retira avec ses troupes à Sardes, & chacun des autres peuples reprit le chemin de son pays. Cyrus ne jugea pas à propos de les poursuivre; mais dès le lendemain il prit la route de Sardes. Crésus, informé de son approche, alla à sa rencontre avec ses Lydiens seuls, parce que toutes les troupes auxiliaires s'étoient retirées. La principale force des Lydiens consistoit en cavalerie: Cyrus lui opposa ses chameaux, dont les chevaux ne purent supporter l'odeur. Les Lydiens, ne pouvant plus gouverner leurs chevaux, mirent pied à terre, &, comme ils étoient en ce temps-là un des plus vaillans peuples de l'Asie, ils soutinrent courageusement tous les efforts des Perses; mais enfin, après une résistance opiniâtre, ils se retirerent à Sardes, que Cyrus assiégea aussi-tôt après (*a*).

risse & de Cyllene sur le bord de la mer, & quelques autres territoires dans l'intérieur du pays: il ajoute que ces endroits étoient encore appelés de son temps les villes des Egyptiens. Cette observation, & plusieurs autres qu'il fait dans sa Cyropédie, prouvent que son intention étoit d'écrire une véritable Histoire, au moins pour le fond, & par rapport aux principaux événemens.

(*a*) Herodot. l. I. c. 71. Pendant que Cyrus étoit campé devant Sardes, il rendit les honneurs funebres à Abradate & à Panthée sa femme. Abradate avoit été Prince de Susam, sous les Babyloniens, & tenoit depuis deux ans le parti de Cyrus, d'après les conseils de sa femme, qui étoit très-belle, & qui, ayant été prise par Cyrus dans la bataille contre les Babyloniens, avoit été traitée par ce Prince de la maniere la plus obligeante. Abradate, pour en témoigner sa reconnoissance, embrassa le parti de Cyrus, & fut tué dans l'action contre les Egyptiens. Panthée aimoit si tendrement

Section IV. *Histoire de Perse.*

Prise de Sardes.

La nuit du jour où il investit cette ville, il se rendit maître de la citadelle, par le moyen d'un esclave Persan, qui avoit été au service du Gouverneur de cette place, & qui fut son guide en cette occasion. A la pointe du jour, Cyrus entra dans la ville sans trouver la moindre résistance ; les Lydiens avoient pris la fuite en apprenant que la citadelle étoit entre les mains des Perses.

Le premier soin de Cyrus fut d'empêcher le pillage de la ville, une des plus riches de toute l'Asie. Dans cette vue, il fit savoir aux Bourgeois qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne toucheroit point à leurs femmes ni à leurs enfans, pourvu qu'ils lui apportassent tout leur or & tout leur argent. Les Bourgeois accepterent d'abord la condition, & Crésus lui-même, qui avoit été pris & amené à Cyrus, fut le premier à leur donner l'exemple, en remettant au vainqueur ses immenses trésors. Cyrus, touché de compassion, & admirant la constance de ce Prince au milieu d'un si étrange changement, le traita avec beaucoup de clémence, & lui laissa le titre & l'autorité de Roi, avec la seule restriction qu'il ne lui seroit pas permis d'entreprendre aucune guerre. Il le prit depuis avec lui dans toutes ses expédi-

son époux, qu'elle ne put survivre à sa perte, & se tua elle-même sur son corps. Cyrus les fit enterrer tous deux avec beaucoup de pompe, & fit ériger à leur honneur sur les bords du Pactole un superbe monument, qu'on y voyoit encore plusieurs siecles après (1).

(1) Xenoph. l. V. & VII.

tions, soit par estime, soit par politique, afin de pouvoir le garder plus sûrement (*a*).

Cyrus, après avoir conquis la Lydie, resta dans l'Asie Mineure, jusqu'à ce qu'il eût subjugué les différentes nations qui habitoient ce grand Continent, qui sépare la mer Egée de l'Euphrate. De là il se rendit en Syrie & en Arabie, qu'il conquit pareillement; il rentra ensuite en Assyrie, résolu d'aller assiéger Babylone, la seule ville de tout l'Orient qui osât lui résister.

Nabonadius, ou, comme Hérodote l'appelle, *Labynitus*, ayant appris que Cyrus s'avançoit vers sa capitale, alla à sa rencontre pour lui livrer bataille; mais son armée ayant été mise en fuite, sans avoir presque fait de résistance, il revint à Babylone, que Cyrus assiégea de toutes parts aussitôt après.

Ce n'étoit pas une entreprise facile que le siége d'une place aussi importante. Les murailles en étoient d'une hauteur prodigieuse; & la ville, approvisionnée de vivres pour vingt ans, renfermoit dans son sein un très-grand nombre de défenseurs. Ces difficultés n'empêcherent cependant pas Cyrus de poursuivre son dessein. Mais désespérant de prendre la place d'assaut, il la fit entourer d'une ligne de circonvallation avec un grand & large fossé; il espéroit que si toute la communication avec le pays des environs pouvoit être coupée, cette ville seroit obligée de se rendre plutôt, à proportion qu'elle auroit plus d'habitans. Pour que ses troupes ne fussent pas trop fa-

(*a*) Xenoph. l. VII. p. 181-184. V. la Note LI. p. 117.

tiguées, il partagea son armée en douze corps, dont chacun avoit la garde des retranchemens pendant un mois. Les assiégés se croyant en sûreté, à cause de leurs magasins & de la hauteur de leurs murailles, insultoient Cyrus de dessus leurs remparts, & regardoient toute la peine qu'il se donnoit comme très-inutilement employée. (*a*).

Cyrus assiégeoit depuis deux ans cette superbe Babylone, & le siége n'étoit pas fort avancé, lorsqu'il eut recours à un stratagème qui le rendit maître de cette capitale. Il savoit qu'on devoit y célébrer une fête, & que, dans ces sortes d'occasions, les Babyloniens passoient la nuit à boire & à faire la débauche. Pour profiter de cet état de confusion, il posta une partie de ses troupes à la tête du canal par où les eaux du fleuve se déchargeoient dans le grand lac que nous avons déjà décrit; il leur ordonna de rompre, à un certain signal, la chaussée qui séparoit le fleuve du canal, & d'en faire écouler les eaux dans le lac. Il plaça un autre corps de troupes à l'endroit où le fleuve entroit dans la ville, & un autre corps à celui où il en sortoit; ces différens corps eurent ordre d'entrer dans la ville par le lit du fleuve, dès le moment qu'il se trouveroit guéable.

Ces dispositions faites, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés du fleuve, au dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux. Par ces ouvertures, & par celles de la grande levée, le fleuve fut tellement saigné, que son lit se

(*a*) Herod. l. I. p. 177. Xenoph. Cyropæd. l. VII. pag. 186-188.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

trouva à sec vers minuit. Alors les deux corps de troupes, guidés, l'un par Gobrias, & l'autre par Gadates, entrerent dans le canal suivant leurs ordres, & ayant trouvé les portes qui conduisoient dans le fleuve, & qu'on fermoit toutes les nuits, ouvertes par la négligence de ce temps de débauche, ils monterent par là dans la ville, & s'étant rencontrés au Palais Royal, comme ils en étoient convenus, ils surprirent la garde & la taillerent en pieces.

Prise de Babylone.

Année du Déluge 2461. Avant J. C. 538

Ils se jeterent ensuite dans le Palais, dont quelques-uns de ceux qui y étoient avoient ouvert les portes, pour savoir d'où venoit le bruit qu'ils entendoient. Ils s'en rendirent les maîtres, & massacrerent le Roi, qui venoit à eux l'épée à la main. La mort de ce Prince fut le signal de la soumission : le vainqueur s'empara de Babylone, &, après une guerre de vingt-un ans (*a*), termina toutes ses conquêtes par ce grand exploit.

Ainsi finit l'Empire des Babyloniens, & ainsi furent accomplies les prédictions que les Prophetes Isaïe, Jérémie & Daniel avoient faites contre cette orgueilleuse Capitale.

Il est dit dans l'Ecriture, qu'après la mort du Roi de Babylone, Darius le Mede s'empara du royaume (*b*). Ce Darius étoit Cyaxare, Roi des Medes, & oncle de Cyrus, comme nous l'avons démontré dans l'Histoire de Médie. Car Cyrus, aussi long-temps que son oncle vécut, partagea avec lui l'autorité souveraine, & eut même la

(*a*) Xenoph. Cyropæd. l. VII. p. 189-192.
(*b*) Dan. VI. v. 1.

complaisance

complaiſance de lui laiſſer toujours le premier rang.

SECTION IV. *Hiſtoire de Perſe.*

Cyrus, ayant réglé ſes affaires à Babylone, vint en Perſe pour voir ſon pere & ſa mere qui vivoient encore, &, après un ſéjour fort court, il reprit avec Cyaxare le chemin de Babylone. Quand ils furent dans cette Capitale, ils partagerent tout l'Empire en cent vingt Provinces, dont le gouvernement fut donné à ceux qui s'étoient diſtingués pendant la guerre.

Cet article important ayant été ainſi réglé, Cyrus fit de Babylone le rendez-vous de toutes ſes troupes, qui, dans une revue générale, ſe trouverent conſiſter en cent vingt mille chevaux, en deux mille chariots armés de faulx, & en ſix cent mille hommes d'infanterie. Une partie de ces troupes fut diſtribuée dans différentes garniſons, pour défendre l'Empire contre toute invaſion, & Cyrus marcha avec le reſte en Syrie. Il rétablit le bon ordre dans cette Province, & ſubjugua enſuite tous les autres peuples juſqu'à la mer Rouge & aux frontieres de l'Ethiopie (*a*). Ce fut pendant cet intervalle que Darius, qui étoit reſté à Babylone, fit jeter Daniel dans la foſſe aux lions, comme nous l'avons rapporté dans l'Hiſtoire de Médie. Cyaxare étant mort environ deux ans après la priſe de Babylone, & Cambyſe Roi de Perſe ne lui ayant pas long-temps ſurvécu, Cyrus revint à Babylone, & prit en main les rênes de tout l'Empire (*b*), qu'il tint pendant l'eſpace de ſept ans (*c*).

Année du Déluge 2463. Avant J. C. 536.

(*a*) Xenoph. Cyropœd. l. VIII, p. 233.
(*b*) *Idem*, *ibid.*
(*c*) On croit que Cyrus régna trente ans depuis l'époque à

Section IV. *Histoire de Perse.*

Ce fut dans la premiere de ces sept années qu'expirerent les soixante-dix ans de la captivité de Babylone. Cyrus fit alors publier le fameux Décret, qui permettoit aux Juifs de s'en retourner à Jérusalem. Il est très-probable que ce Décret fut obtenu par Daniel, qui jouissoit d'un grand crédit à la Cour de Cyrus. Pour porter plus efficacement le Roi à lui accorder cette faveur, il lui fit voir dans les Révélations d'Isaïe (*a*), que cent vingt ans avant sa naissance, il avoit été appelé par son nom, destiné par le Roi des nations à être un grand conquérant & le libérateur de son peuple, à faire reconstruire le Temple, & à restituer Jérusalem & la Judée à leurs anciens habitans.

Cyrus ayant fait publier son Edit, les captifs Hébreux s'assemblerent des diverses parties du royaume de Babylone au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante, sans compter leurs serviteurs, qui montoient à sept mille trois cent trente sept, & prirent ensemble le chemin de la

laquelle il vint au secours de son oncle Cyaxare, à la tête d'une armée Persane, neuf ans depuis la prise de Babylone, & sept ans depuis qu'il occupa seul le trône de l'Orient, après la mort de Cyaxare & de Cambyse. Cicéron (1) suit le premier de ces calculs; Ptolomée (2) le second, & Xénophon (3) le troisieme. La premiere de ces sept années est celle qu'Esdras (4) appelle *la premiere année de Cyrus*, pendant laquelle le terme de soixante-dix ans étant écoulé, il fut permis aux Juifs de revenir dans leur patrie.

(*a*) Isaï. XLIV, v. 28. XLV, v. 1.

(1) Cicero de Divin. l. II.
(2) Ptolem. in Can.
(3) Cyropæd. l. VIII.
(4) Esdras. I, v. 1.

Judée. Ce fut ainsi que les Juifs se revirent possesseurs de leur patrie & de leur Temple, après une absence de soixante-dix ans (a). Cyrus leur fit rendre en même temps tous les vaisseaux sacrés que Nabuchodonosor avoit emportés de Jérusalem, & mis dans le Temple de Baal.

Après le retour des Juifs, les Samaritains, leurs ennemis déclarés, firent tout ce qui étoit en leur pouvoir pour empêcher que le Temple ne fût rebâti. A la vérité, il leur étoit impossible de détruire le Décret de Cyrus; mais, par le moyen de quelques Ministres, dont ils avoient su se concilier la faveur, ils firent naître tant d'obstacles, que, pendant plusieurs années, l'ouvrage avança fort lentement. Et ce fut sans doute

(a) Nos Lecteurs nous sauront gré sans doute d'insérer ici le fameux Edit de Cyrus en faveur des Juifs : Edit qui, étant l'effet des vertus les plus héroïques, mérita à Cyrus, de la part de Dieu, une suite constante de prospérités.

» La premiere année de Cyrus, Roi de Perse. Afin que » la parole de l'Eternel, prononcée par Jérémie, fût accomplie, l'Eternel suscita l'esprit de Cyrus, Roi de Perse, » qui fit publier par-tout son royaume l'Edit suivant. Ainsi » a dit Cyrus, Roi de Perse. L'Eternel, le Dieu des Cieux, » m'a donné tous les royaumes de la terre, & lui-même » m'a ordonné de lui bâtir un Temple à Jérusalem, qui est » en Judée. S'il y a donc quelqu'un de son peuple qui » veuille s'y employer, que son Dieu soit avec lui, & qu'il » aille à Jérusalem, qui est en Judée, & qu'il rebâtisse » la Maison de l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui habite à » Jérusalem. Et quant à ceux qui, faute de moyens, ne » pourront partir, que les gens du lieu où ils demeurent les » aident d'argent, d'or, de biens & de chevaux, outre ce » qu'on offrira volontairement pour la Maison de Dieu, qui » habite à Jérusalem (1) «.

(1) Esdr. I, v. 4.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

la tristesse que Daniel ressentit, en voyant les pieuses intentions de Cyrus si cruellement traversées, qui engagea ce Prophete, la troisieme année du regne de Cyrus, à passer trois semaines dans la mortification & dans le deuil (*a*).

Cependant Cyrus, également aimé de ses sujets naturels, & des peuples qu'il avoit subjugués, jouit paisiblement du fruit de ses travaux & de ses victoires. L'Empire qu'il venoit de fonder étoit borné à l'Orient par l'Indus; au Nord, par la mer Caspienne & par le Pont-Euxin; à l'Occident, par la mer Egée; & au Midi, par l'Ethiopie & par le golfe d'Arabie. Ce Monarque passoit sept mois de l'année à Babylone, à cause de la bonté du climat, trois mois à Suse, au printemps, & deux mois à Ecbatane, pendant les chaleurs de l'été (*b*).

Mort de Cyrus.

Année du Déluge 1470. Avant J. C. 529.

Après qu'il eut vécu sept ans dans un état tranquille, & si bien réglé les affaires de l'Empire qu'il subsista, uniquement par l'ordre qu'il y avoit mis, pendant plus de deux cents ans, malgré les déréglemens & les imprudences de ses successeurs, il mourut à l'âge de soixante-dix ans (*c*), regretté de tous ceux qui avoient le bonheur de vivre sous sa vaste domination. Il avoit régné trente ans depuis qu'il avoit pris pour la premiere fois le commandement des armées des Perses & des Medes (*d*), neuf ans depuis la prise de Babylone (*e*),

(*a*) Dan. X, v. 1-3.
(*b*) Xenoph. Cyropæd. l. VIII, p. 233.
(*c*) Cicero de Divin. l. I.
(*d*) *Idem*, *ibid.*
(*e*) Ptolom. in Can.

& sept ans depuis la mort de son oncle Cyaxare ou Darius le Mede (*a*).

Les circonstances de sa mort sont différemment rapportées. Xénophon assure qu'il mourut dans son lit, aussi heureusement qu'il avoit vécu dans son pays & au milieu de ses amis; & ce récit est entiérement digne de foi : car tous les Auteurs conviennent qu'il fut enterré à Pasargade en Perse, où Xénophon dit qu'il mourut, & où son tombeau se voyoit encore du temps d'Alexandre le Grand. S'il avoit été tué en Scythie, comme Hérodote & Justin le rapportent, & qu'on eût traité son corps d'une maniere aussi indigne que ces Historiens le prétendent; comment eût-on pu le tirer des mains des Barbares, & le transporter hors de leur pays, pour l'ensevelir à Pasargade ? D'ailleurs, il n'est nullement probable qu'un Prince aussi sage & aussi âgé que Cyrus, se fût engagé dans une entreprise aussi téméraire que l'étoit cette prétendue expédition en Scythie, de l'aveu même de ceux qui la rapportent. On ne peut même concevoir, qu'après un tel désastre, son Empire nouvellement formé eût pu subsister, sur-tout entre les mains d'un successeur tel que Cambyse : car Hérodote dit qu'il fut tué, & que son armée, forte de deux cent mille hommes, fut taillée en pieces (*b*).

A son lit de mort, il déclara son fils Cambyse son successeur, & laissa à son second fils Smerdis, plusieurs gouvernemens considérables. Cam-

(*a*) Xenoph. Cyropæd. l. VIII, p. 233.
(*b*) V. la Note LII, p. 119.

byse, que l'Ecriture appelle *Assuérus* (*a*), fut à peine monté sur le trône, qu'il résolut de faire la guerre aux Egyptiens. La cause de cette guerre est rapportée par Hérodote d'une maniere bien peu vraisemblable (*b*).

Il est très-probable qu'Amasis, qui régnoit alors en Egypte, & qui s'étoit soumis à Cyrus, ait refusé, après la mort de ce conquérant, de payer à son successeur le tribut qui lui avoit été imposé. Quoi qu'il en soit à cet égard, Cambyse fit par mer & par terre de grands préparatifs de guerre. Les Cypriots & les Phéniciens lui fournirent des vaisseaux, & il augmenta ses forces de terre de plusieurs troupes auxiliaires, composées de Grecs, d'Ioniens & d'Eoliens, qui faisoient la meilleure partie de son armée. Phanes d Halicarnasse, Chef de quelques Grecs auxiliaires qui étoient au service d'Amasis, pour quelque mécontement qu'il reçut de ce Prince, embrassa le parti de Cambyse, & lui fut d'un grand secours. Il lui donna, sur la nature du pays, sur les forces de l'ennemi & l'état de ses affaires, toutes les lumieres dont il avoit besoin pour réussir dans cette expédition. Ce fut en particulier par son avis qu'il engagea un Roi Arabe, dont les terres confinoient à la Palestine & à l'Egypte, à fournir de l'eau à son armée pendant qu'elle traverseroit le désert qui sépare ces deux pays; ce que ce Prince exécuta, en lui faisant porter l'eau dans des outres sur le dos de plusieurs chameaux;

(*a*) Esdras IV, v. 6.
(*b*) Herod. l. III, c. 1. & hic. supr. t. II, p. 259.

ſans cette reſſource, il eût été impoſſible à Cambyſe de faire prendre ce chemin à ſon armée (*a*).

Après tous ces préparatifs, il attaqua l'Egypte la quatrieme année de ſon regne. Lorſqu'il fut arrivé ſur la frontiere, il apprit qu'Amaſis venoit de mourir, & que ſon fils Pſamménitus, qui lui avoit ſuccédé, raſſembloit une puiſſante armée pour l'empêcher de pénétrer dans ſon royaume. Afin de s'en ouvrir l'entrée, il falloit qu'il ſe rendît maître de Péluſe, qui étoit la clef de l'Egypte de ce côté-là; mais cette place étoit aſſez forte pour l'arrêter long-temps. Pour s'en faciliter la priſe, il employa un ſtratagême qui lui fut probablement ſuggéré par Phanes. Ayant appris que toute la garniſon étoit compoſée d'Egyptiens, dans un aſſaut qu'il donna à la ville, il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis & d'autres animaux ſacrés pour les Egyptiens. Les ſoldats n'oſerent lancer aucun trait, ni tirer aucune fleche de ce côté-là, de peur de tuer quelqu'un de ces animaux, & Cambyſe ſe rendit ainſi maître de la ville ſans aucune oppoſition (*b*).

Cambyſe étoit à peine en poſſeſſion de cette importante place, lorſqu'il apprit que Pſamménite s'avançoit pour arrêter ſes progrès. Les deux armées en vinrent à une ſanglante bataille; mais avant le combat, les Grecs de l'armée de Pſamménitus, pour ſe venger de Phanes, qui avoit

(*a*) Herod. l. III, c. 4-9.
(*b*) Polyen. l. VII.

introduit les Perses en Egypte, prirent ses enfans, qu'il avoit été obligé de laisser lorsqu'il s'enfuit, les massacrerent aux yeux de leur pere, & en burent le sang à la vue des deux camps. Les Perses, irrités d'une action si horrible, tomberent sur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt mis en déroute toute l'armée Egyptienne, dont ils tuerent la plus grande partie. Ceux qui eurent le bonheur d'échapper, se sauverent à Memphis (*a*).

Cambyse poursuivit les fuyards, & envoya à cette ville, par le Nil, sur lequel elle étoit située, un vaisseau de Mitylene avec un Héraut, pour sommer les habitans de se rendre; mais le peuple

(*a*) A l'occasion de cette bataille, Hérodote (1) rapporte une chose étrange, dont il fut témoin oculaire. Les os des Perses & des Egyptiens se voyoient encore de son temps dans l'endroit où l'action s'étoit passée, mais séparés les uns des autres. Les crânes des Egyptiens, dit-il, étoient si durs, qu'on pouvoit à peine les casser avec une grande pierre; au lieu que ceux des Perses étoient si tendres, qu'un petit caillou suffisoit pour les mettre en pieces. Cette différence venoit, suivant lui, de ce que les Egyptiens faisoient raser de bonne heure la tête de leurs enfans, ce qui endurcissoit les os par la chaleur du soleil, & empêchoit les cheveux de tomber; en effet, le nombre des chauves étoient beaucoup plus petit en Egypte qu'en aucun autre pays. Les têtes des Perses étoient ramollies par une coutume directement opposée; elles n'étoient jamais exposées au soleil, mais toujours couvertes d'un turban. Notre Auteur ajoute qu'il avoit observé la même chose à Papremis, où on voyoit aussi les ossemens des soldats tués dans une bataille livrée par Achœmenes fils de Darius, à Inarus Roi de Lybie, & dans laquelle les Perses furent vaincus.

(1) Herod. l. III, c. 12.

transporté de fureur, se jeta sur ce Héraut, & le mit en pieces, aussi bien que tous ceux qui étoient avec lui. Cambyse se vengea bientôt de cet outrage. Il prit la ville d'assaut, & fit exécuter publiquement dix fois autant d'Egyptiens de la premiere noblesse qu'il y avoit eu de personnes massacrées; le fils aîné de Psamménitus fut du nombre. Cambyse traita cependant avec bonté Psamménitus; il lui conserva la vie, & lui assigna de quoi vivre honorablement. Mais le Monarque Egyptien, insensible à ces marques de générosité, excita de nouveaux troubles pour recouvrer son royaume. Pour l'en punir, on lui fit boire du sang de taureau, ce qui lui donna la mort à l'instant. Il avoit régné six mois. Avec lui expira la liberté de l Egypte; tout le royaume se soumit immédiatement après sa mort (a).

Les Lybiens, les Cyrénéens & les Barcéens, ayant appris ses succès, envoyerent des Ambassadeurs à Cambyse, pour lui déclarer qu'ils se soumettoient à lui, & qu'ils recevroient ses troupes dans leurs places fortes. De Memphis, Cambyse se rendit à Saïs, lieu de la sépulture des Rois d'Egypte. Il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; &, après l'avoir exposé à mille indignités, il ordonna qu'on le jetât dans le feu, pour y être consumé. La rage que ce Prince témoigna contre le cadavre du malheureux Prince Egyptien, montre combien il devoit haïr sa personne. Mais, quelle que puisse avoir été la cause de cette haine, il paroît que ce fut prin-

(a) Herod. l. III, c. 13-15.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

cipalement ce qui engagea Cambyse à envahir l'Egypte (*a*).

L'année suivante, qui étoit la sixieme de son regne, il résolut d'entreprendre trois expéditions différentes, contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, & contre les Ethiopiens. Mais il fut obligé d'abandonner la premiere; les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvoit point pousser cette guerre, refuserent de l'assister contre Carthage, parce qu'elle étoit une colonie de Tyr.

Comme il avoit à cœur les deux autres, il envoya en Ethiopie des Ambassadeurs, qui, sous ce nom, devoient lui servir d'espions pour l'informer de l'état & de la force du pays. Mais les Ethiopiens, qui découvrirent les desseins de Cambyse, traiterent ces Ambassadeurs avec mépris. Cependant le Roi d'Ethiopie, en échange des présens que les Ambassadeurs lui avoient apportés de la part de Cambyse, envoya à ce Prince son arc, en adressant le discours suivant à ses Ambassadeurs. » Ce n'est point par un » principe d'amitié que le Roi de Perse vous » a envoyés vers moi avec des présens : & vous » ne m'avez point dit la vérité; mais vous êtes » venus dans mon pays comme espions. Si votre » Prince étoit sage, il se contenteroit de ce » qu'il a, & ne songeroit pas à charger de fers » un peuple qui ne lui a jamais fait de mal. Quoi » qu'il en soit, donnez-lui cet arc de ma part, » & qu'il sache que le Roi d'Ethiopie conseille

(*a*) *Idem*, *ibid.* c. 16.

» au Roi de Perſe de ne faire la guerre aux
» Ethiopiens, que lorſque les Perſes pourront
» bander un arc tel que celui-ci, auſſi aiſément
» que je viens de faire. En attendant, qu'il rende
» grace aux Dieux qui n'ont pas mis au cœur
» des Ethiopiens le déſir de s'étendre hors de leur
» pays (*a*) «.

Cambyſe ayant ſu de ſes Ambaſſadeurs ce qui venoit de ſe paſſer, ne put modérer ſa colere; il ordonna que ſon armée ſe mît en marche ſur le champ, ſans conſidérer qu'il n'y avoit ni proviſions, ni aucune des choſes néceſſaires pour cette expédition. Il laiſſa ſeulement les troupes auxiliaires Grecques dans le pays qu'il venoit de conquérir, afin d'empêcher les révoltes pendant ſon abſence, & il partit avec tout le reſte de ſes forces.

Quand il fut arrivé à Thebes, dans la Haute-Egypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays, & de détruire le Temple de Jupiter Ammon qui y étoit ſitué, pendant qu'il marcheroit contre les Ethiopiens. Mais avant d'avoir fait la cinquieme partie du chemin, les proviſions ſe trouverent conſommées, & l'armée fut réduite à manger les bêtes de charge. Malgré ces difficultés, Cambyſe perſiſta dans ſa téméraire entrepriſe, & les ſoldats ſe nourriſſoient d'herbes & de feuilles, quand ils étoient aſſez heureux pour en trouver. Mais quand ils furent dans des déſerts ſtériles & ſablonneux, ils furent réduits à

(*a*) Herod. ubi ſuprà. c. 20-29.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

l'affreuse extrémité de se manger les uns les autres; celui que le sort faisoit venir le dixieme, servoit de nourriture à ses compagnons : *nourriture*, dit Séneque, *plus terrible que la famine même* (*a*).

Le Roi cependant persistoit toujours dans son dessein furieux; mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il renonça à l'entreprise, & revint à Thebes, après avoir sacrifié la plus grande partie de son armée à cette extravagante expédition (*b*). Les cinquante mille hommes qu'il avoit détachés contre les Ammoniens, aidés de quelques guides, gagnerent la ville d'Oasis, habitée par les Samiens, & qui n'est éloignée de Thebes que de sept journées. Personne ne doute, dit Hérodote, qu'ils ne soient arrivés à cette ville (*c*); mais on ne sait ce qu'ils sont devenus dans la suite; aucun d'eux ne retourna en Egypte, & on ne les revit plus dans leur patrie. Les Ammoniens dirent à Hérodote, qu'après être partis d'Oasis, ils s'étoient engagés dans un désert au delà de cette ville, & qu'un vent violent, qui vint du côté du Midi pendant qu'ils dînoient, avoit entraîné une si grande quantité de sable sur l'armée, qu'elle en avoit été toute couverte, & y étoit restée ensevelie.

Cambyse, de retour à Thebes, abandonna au pillage tous les Temples, qui étoient nombreux dans cette ville superstitieuse; il les fit ensuite

(*a*) Senec. de Irâ. l. III, c. 20.
(*b*) Herod. ubi sup. c. 25 & 26.
(*c*) Herod. *ibid.*

réduite en cendres. On peut juger de la richesse de ces Temples, puisque les seuls restes sauvés de l'incendie montoient à trois cents talens d'or & deux mille trois cents talens d'argent. Il prit aussi le fameux cercle d'or qui entouroit le tombeau du Roi Oxymandias, & qui avoit trois cent soixante-cinq coudées de circuit; il représentoit tous les mouvemens des différentes constellations (a).

De Thebes, Cambyse revint à Memphis, où il congédia les Grecs, & les renvoya dans leur pays. Quand il entra dans la ville, il trouva tous les habitans qui se réjouissoient de ce qu'ils avoient trouvé leur Dieu Apis. Comme il ignoroit le sujet de cette joie, il crut qu'on se félicitoit du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les Magistrats pour s'en instruire : ils lui dirent la vérité : mais il les fit mourir comme des imposteurs. Il fit venir ensuite les Prêtres, qui lui firent la même réponse, & ajouterent que c'étoit une coutume constamment observée chez eux, de donner les plus grandes démonstrations de joie toutes les fois que leur Dieu se montroit. Cambyse leur répondit, que si leur Dieu étoit assez honnête & assez familier pour se montrer à eux, il vouloit faire connoissance avec lui, & il leur ordonna de le lui amener.

Le principal Dieu des Egyptiens étoit Osiris, qu'on désignoit à Memphis par le nom d'Apis. Ils l'adoroient sous la forme d'un veau, & nour-

(a) Diod. Sicul. l. I, p. 43-46.

rissoient toujours dans son Temple un veau, qu'ils honoroient en sa place. L'Apis devoit être né d'une vache incapable de faire un autre veau, & conçu, disoient les Egyptiens, par le bruit du tonnerre. Nous avons parlé ailleurs (*a*) des marques qui le distinguoient de tous les autres animaux de son espece. Quand il venoit à mourir, on en cherchoit un autre qui eût les mêmes marques, pour le substituer à sa place. Ce veau fut présenté à Cambyse; mais ce Prince, qui s'attendoit à voir une grande Divinité, entra dans une si grande fureur lorsqu'il se vit trompé, qu'il tira son poignard, & l'enfonça dans la cuisse du Dieu. Il reprocha aux Prêtres leur stupidité, les fit cruellement fustiger, & ordonna qu'on tuât tous les Egyptiens qu'on rencontreroit célébrant la fête d'Apis. Le Dieu fut ramené au Temple, où, après avoir langui quelque temps de sa blessure, il mourut & fut enterré par les Prêtres, qui eurent grand soin de cacher sa mort à Cambyse (*b*).

Les Egyptiens prétendent qu'après cette action la plus impie qui eût été commise dans leur pays, Cambyse devint frénétique; mais il paroît par sa conduite précédente, qu'il devoit l'être déjà, & il continua à en donner de nouvelles preuves. En voici quelques-unes que l'Histoire a transmises à la postérité.

Il avoit un frere, nommé *Tanoaxare*, suivant Xénophon; mais Hérodote l'appelle *Smerdis*,

(*a*) V. suprà. t. II, p. 104.
(*b*) Herod. ubi supr. c. 30.

& Justin, *Mergis*. Ce Prince accompagna Cambyse dans son expédition d'Egypte : mais comme il étoit le seul d'entre les Perses qui eût pu tendre l'arc que les Ambassadeurs de Cambyse lui avoient rapporté d'Ethiopie, celui-ci en conçut une telle jalousie, qu'il ne put plus le souffrir dans son armée, & le renvoya en Perse. Après son départ, Cambyse eut un songe, pendant lequel il lui sembla qu'un Courrier lui portoit la nouvelle que Smerdis étoit assis sur le trône, & que ce Prince touchoit les cieux de sa tête. Sur la foi de ce songe, il soupçonna son frere d'aspirer à la royauté, & envoya en Perse Prexaspe, l'un de ses principaux confidens, avec ordre de le faire mourir; ce qui fut exécuté (*a*).

Ce meurtre fut suivi d'un autre bien plus criminel encore. Cambyse avoit dans son camp la plus jeune de ses sœurs, nommée *Méroé*. Comme elle étoit d'une extrême beauté, Cambyse en devint éperdument amoureux, & désira de l'épouser. Un pareil mariage étoit inoui en Perse; cependant il manda les Juges de son royaume, chargés d'interpréter les loix du pays, & leur demanda s'il y avoit quelque loi qui permît à un frere d'épouser sa sœur. Les Juges, ne pouvant se résoudre à autoriser ce mariage incestueux, mais craignant l'humeur violente de Cambyse s'ils osoient le contredire, lui firent cette adroite réponse : *Qu'ils ne trouvoient à la vérité point de loi qui permît à un frere d'épouser sa sœur; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux*

(*a*) Herod. ubi supr.

SECTION IV. Histoire de Perse.

Rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient. En conséquence de cette décision, Cambyse épousa solennellement sa sœur. Il donna par-là un exemple d'inceste qui fut imité dans la suite par la plupart de ses successeurs, & que quelques-uns d'eux porterent jusqu'à épouser leurs propres filles. Il mena cette Princesse avec lui dans toutes ses expéditions, & donna son nom à une isle du Nil, située entre l'Egypte & l'Ethiopie, & dont il avoit fait la conquête dans sa folle expédition contre les Ethiopiens.

Cambyse se divertissoit un jour à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien. Celui-ci alloit périr, lorsqu'un autre chien son frere vint à son secours, & le lion fut terrassé. Cette aventure réjouit beaucoup Cambyse; mais elle arracha des larmes à Méroé. Le Roi lui en ayant demandé la raison, elle avoua que ce combat lui avoit rappelé le souvenir de son frere Smerdis, que personne n'avoit secouru. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce Prince féroce; quoique Méroé fût enceinte, il lui donna un si violent coup de pied dans le ventre, qu'elle fit une fausse couche, & mourut peu de temps après (*a*).

(*a*) Hérod. ubi supr. c. 31 & 32. Les Egyptiens, suivant Herodote (1), racontent ce fait d'une autre maniere. Ils disent que Cambyse & sa sœur étant à table, cette Princesse prit une laitue, & qu'en ayant ôté toutes les feuilles, elle demanda à son époux si une laitue entiere n'étoit pas plus belle que celle qu'elle venoit de mettre en pieces. Cambyse

(1) Herod. l. III, c. 32.

Il

Il fit enterrer vifs plusieurs des premiers de sa Cour, & il ne se passoit point de jour qu'il n'en immolât quelqu'un à son humeur cruelle. Il demanda un jour à Prexaspe, son grand favori, ce que les Perses disoient de lui dans leurs conversations particulieres. *Ils admirent en vous, Seigneur,* répondit Prexaspe, *un grand nombre d'excellentes qualités; mais ils vous croient un peu trop adonné au vin. C'est-à-dire,* répondit Cambyse, *qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raison; vous en jugerez tout-à-l'heure.* Là dessus il se mit à boire avec plus d'excès qu'il n'avoit encore fait auparavant : ensuite il ordonna au fils de Prexaspe, qui étoit son Grand-Echanson, de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête. S'étant tourné ensuite du côté de Prexaspe, il lui dit : *Si je perce le cœur de votre fils, vous m'avouerez que les Perses m'ont calomnié; mais si je manque mon coup, je conviendrai volontiers qu'ils ont dit la vérité.* A peine eut-il achevé ces mots, qu'il banda son arc, & perça le corps du jeune homme; &, après lui avoir fait ouvrir le côté, trouvant que la fleche avoit percé le cœur, il demanda au pere, d'un air joyeux, & de la maniere la plus insultante, *s'il avoit jamais connu un homme qui eût la main plus sûre, & si les Perses lui avoient rendu justice ou non, en disant que le vin lui ôtoit l'usage de la raison.* Ce malheureux

---

répondit qu'oui. C'est vous-même, répliqua Méroé, qui représentez la laitue déchirée, en démembrant la maison de Cyrus : ce reproche irrita si fort Cambyse, qu'il lui donna un coup de pied, dont elle mourut.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

pere, craignant pour sa propre vie, répondit qu'un Dieu même n'auroit pas tiré plus adroitement (*a*).

Dans le temps qu'il se rendoit ainsi l'objet de l'exécration publique, Crésus, Roi de Lydie, crut devoir lui mettre devant les yeux les conséquences d'un gouvernement si tyrannique. A cette remontrance, Cambyse répondit, en ordonnant qu'on fît mourir Crésus. Ceux qui furent chargés de cette commission, suspendirent l'exécution de la sentence, & cacherent Crésus; ils s'imaginoient que si Cambyse se repentoit de sa précipitation, ils seroient bien récompensés d'avoir conservé la vie au Prince Lydien; & qu'au surplus ils seroient toujours les maîtres d'exécuter ses ordres, s'il ne témoignoit aucun regret d'avoir perdu Crésus. Le lendemain, Cambyse demanda ce Prince, & il apprit de ses Officiers que le Roi de Lydie vivoit encore. Il en fut charmé; mais il ordonna que tous ceux qui avoient conservé la vie à Crésus fussent mis à mort sur le champ, pour n'avoir pas obéi à ses ordres (*b*).

Au commencement de la huitieme année de son regne, Cambyse quitta l'Egypte pour revenir en Perse. A son arrivée en Syrie, il y trouva

(*a*) Herod. ubi supr. c. 34 & 35. Séneque, qui a tiré ce récit d'Hérodote, après avoir condamné l'action barbare de Cambyse, condamne encore plus fortement la monstrueuse flatterie de Prexaspe. *Sceleratiùs*, dit-il, *telum illud laudatum est, quàm missum* (1).

(*b*) Herodot. ubi supra, c. 36.

(1) De Irâ, l. III, c. 14.

un Héraut, qui avoit été dépêché de Suse à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis, fils de Cyrus, avoit été proclamé Roi, & pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui avoit donné lieu à cet événement :

Cambyse, en partant de Suse pour son expédition d'Egypte, avoit remis l'administration des affaires, pendant son absence, entre les mains de Patisithe, l'un des Chefs des Mages. Ce Patisithe avoit un frere qui ressembloit beaucoup à Smerdis fils de Cyrus, & qui peut-être pour cette raison portoit le même nom. Dès qu'il eut été pleinement instruit de la mort de ce Prince, qu'on avoit soigneusement cachée, & qu'il eut appris que Cambyse étoit devenu si cruel, qu'il n'étoit plus possible de le souffrir, il mit son propre frere sur le trône, fit courir le bruit que c'étoit le véritable Smerdis fils de Cyrus; &, sans différer, envoya des Hérauts par-tout l'Empire, pour notifier son avénement à la Couronne, & ordonner à tous les Sujets de l'Empire de lui obéir.

Le Héraut qui fut envoyé en Egypte, ayant trouvé Cambyse avec son armée à Ecbatane en Syrie, s'acquitta, au milieu de cette armée, de la commission qu'il avoit reçue de Patisithe. Cambyse le fit arrêter, & l'ayant interrogé avec soin en présence de Prexaspe, qu'il avoit chargé de tuer son frere, il trouva que le vrai Smerdis étoit sûrement mort, & que celui qui avoit usurpé le trône étoit Smerdis le Mage. Ce nom frappa Cambyse; il se rappela le songe dans lequel un Messager lui avoit annoncé que Smerdis étoit

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

monté sur le trône. Ensuite, considérant avec combien d'injustice il avoit fait massacrer son frere, il fondit en larmes, & se mit sur le champ en marche avec son armée, dans le dessein d'étouffer la rebellion; mais, en montant à cheval, son épée tomba du fourreau, & lui fit une blessure à la cuisse: se sentant blessé, il demanda le nom de la ville où il étoit; on lui dit qu'elle s'appeloit *Ecbatane*: alors il déclara publiquement que le destin vouloit que Cambyse, fils de Cyrus, mourût en cette ville. Pendant qu'il étoit en Egypte, le fameux Oracle de Bute, qu'il avoit consulté, lui avoit prédit qu'il mourroit à Ecbatane. Il ne connoissoit qu'une seule ville de ce nom, qui étoit en Médie, & il avoit résolu de ne jamais y aller: mais ce qu'il croyoit éviter dans la Médie, se vérifia dans la Syrie. Aussi, à peine eut-il appris que l'endroit où il avoit reçu la blessure se nommoit *Ecbatane*, que, regardant sa mort comme certaine, il manda tous les principaux Perses, & leur représenta le véritable état des choses, les exhorta fortement à ne se point soumettre à l'imposteur, & à ne point souffrir que la souveraineté passât des Perses aux Medes; mais de faire tous leurs efforts pour placer sur le trône un Roi de leur Nation. Les Perses ne virent dans ce discours qu'une nouvelle preuve de la haine que Cambyse avoit déjà montrée contre son frere; aussi n'y eurent-ils aucun égard; & lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui étoit sur le trône, parce qu'ils croyoient que c'étoit le véritable Smerdis. Prexaspe contribua beaucoup à jeter les

Perſes dans l'erreur, en diſant qu'il n'étoit pas vrai qu'il eût tué de ſa propre main Smerdis, fils de Cyrus (*a*).

SECTION IV. *Hiſtoire de Perſe.*

Cambyſe ne régna que ſept ans & cinq mois. Dès qu'il fut parvenu à la Couronne, les Samaritains le prierent d'empêcher la conſtruction du Temple à Jéruſalem, & leurs inſtances à cet égard ne furent pas inutiles; car, quoique par reſpect pour la mémoire de ſon pere il ne révoquât pas ouvertement le décret de Cyrus, il en traverſa l'exécution en grande partie, par différens obſtacles qui empêcherent les Juifs de pourſuivre l'ouvrage (*b*).

Smerdis le Mage.

Année du Déluge 2477. Avant J. C. 522.

Smerdis le Mage eſt appelé dans l'Ecriture (*c*) *Artaxerxès*; Hérodote le nomme *Smerdis*; Ctéſias, *Spendadate*; Eſchyle, *Mardys*; & Juſtin, *Orapaſte*. Auſſi-tôt qu'il fut monté ſur le trône, il accorda à ſes ſujets une exemption de taxes & de tout ſervice militaire pendant trois ans; il les combla de tant de graces, que, dans la révolution qui arriva bientôt après, à l'exception des Perſes ſeuls, il fut extrêmement regretté de tous les peuples de l'Aſie.

Pour s'affermir encore davantage ſur le trône, il épouſa Atoſſe, fille de Cyrus; il crut que par cette alliance il pourroit garder l'Empire, ſi ſa tromperie étoit découverte. Cette Princeſſe avoit été femme de ſon frere Cambyſe, qui, en vertu de la déciſion dont nous avons parlé ci-deſſus, après avoir épouſé une de ſes ſœurs, ne ſe fit

(*a*) Herodot. ubi ſupr. c. 64-66.
(*b*) Eſdr. IV, v. 4, 6.
(*c*) Eſdr. IV, v. 7, 8, 11, 23.

aucun ſcrupule d'en épouſer encore une autre. Le Mage, qui prétendoit être ſon frere, l'épouſa d'après la même loi : mais les précautions même qu'il prenoit pour empêcher qu'on ne le reconnût, ne ſervirent qu'à faire ſoupçonner de plus en plus qu'il n'étoit pas le véritable Smerdis.

Il avoit épouſé toutes les femmes de ſon prédéceſſeur, & entre autres Phédime. Celle-ci étoit fille d'Otanes, un des plus grands Seigneurs de Perſe. Otanes, pour être éclairci ſur un article auſſi important, fit demander à ſa fille, par un homme ſûr, ſi le Roi étoit le véritable Smerdis, ou quelque autre. Phédime répondit que n'ayant jamais vu Smerdis fils de Cyrus, elle ne pouvoit point ſatisfaire ſa curioſité. Otanes la chargea par un ſecond meſſage de s'en informer à Atoſſe, à qui ſon propre frere devoit être connu. Mais ſa fille lui fit ſavoir qu'il ne lui étoit point permis de parler à Atoſſe, ni de voir aucune des femmes du Roi, parce qu'auſſi-tôt après être parvenu à la Couronne, ce Prince avoit ſéparé les femmes dans des appartemens particuliers.

Cette réponſe fortifia les ſoupçons d'Otanes, qui envoya à ſa fille un troiſieme meſſage, pour lui dire que quand Smerdis ſeroit avec elle la nuit, & dormiroit d'un profond ſommeil, elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles, parce que Cyrus les avoit fait autrefois couper au Mage pour de certains crimes dont il avoit été convaincu. Il fit entendre à ſa fille, que ſi ſon époux n'étoit pas le vrai fils de Cyrus, il n'étoit digne ni d'elle, ni de la Couronne. Phédime répondit, que c'étoit une dangereuſe commiſſion ; que ſi le Roi n'avoit point d'oreilles, & s'il la ſurprenoit

dans le temps qu'elle tâcheroit de s'en éclaircir, il ne manqueroit pas de la faire mourir; mais que cependant elle exécuteroit les ordres de son pere, à quelque danger qu'ils l'exposassent. En effet, elle profita de la premiere occasion pour faire cette épreuve; & ayant trouvé que celui avec qui elle couchoit, n'avoit point d'oreilles, elle en avertit son pere, & la fraude fut devoilée.

Otanes communiqua aussi-tôt cette découverte à Gobryas & à Aspathine, Perses de la premiere distinction, & auxquels il pouvoit se fier. Ces trois Seigneurs convinrent que chacun d'eux nommeroit un de ses plus intimes amis, & qu'on leur feroit part du secret. Dans cette vûe, Otanes nomma Intapherne, Gobryas choisit Mégabyze, & Aspathine, Hydarnes. Ils s'associerent ensuite unanimement Darius, fils d'Hystaspes, Gouverneur de Perse, & qui arriva dans ces entrefaites à Suse.

Darius, dès la premiere entrevue, leur dit qu'il avoit cru être le seul homme en Perse qui sût que Smerdis, fils de Cyrus, étoit réellement mort, & que la couronne avoit été usurpée par un Mage; qu'il étoit venu dans l'intention de tuer l'usurpateur, sans communiquer son dessein à qui que ce fût, afin de ne partager avec personne la gloire de cette action; mais que, puisqu'il voyoit que d'autres étoient instruits de l'imposture, il étoit d'avis qu'ils devoient exécuter au plutôt leur entreprise, parce qu'en pareille occasion les délais sont toujours très-dangereux, & font manquer les projets les mieux concertés.

Otanes, d'un autre côté, proposa de renvoyer

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

l'exécution du projet à un autre temps, & de ne rien entreprendre qu'ils ne fussent plus forts en nombre. Mais Darius représenta le risque d'être découverts, s'ils laissoient échapper l'occasion présente, ou même s'ils communiquoient leur dessein à quelque autre ; ensuite il protesta ouvertement que si leur projet ne s'exécutoit pas le jour même, il seroit le premier à les dénoncer au Mage. Ils convinrent de ne se point séparer, sous quelque prétexte que ce pût être, mais d'aller tout droit ensemble au Palais, & de tuer l'usurpateur, ou de mourir dans l'entreprise (*a*).

Pendant qu'ils prenoient ces mesures, les deux Mages, pour détourner tout soupçon, avoient gagné Prexaspe, qui s'étoit engagé par serment à ne point découvrir la tromperie. Prexaspe, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, savoit que Smerdis, fils de Cyrus, n'étoit pas en vie, puisqu'il l'avoit tué de sa propre main par ordre de Cambyse. Les Mages ayant engagé Prexaspe au silence, lui dirent de plus, qu'étant résolus d'assembler les Perses au bas des murs du Palais, ils le prioient de monter au haut de la tour, & de haranguer le peuple.

Prexaspe commença son discours par la généalogie de Cyrus, & rappela ensuite aux Perses le souvenir des obligations qu'ils avoient à ce Prince. Après avoir fait l'éloge de Cyrus & de sa maison, au grand étonnement de tous les assistans, il avoua ingénument tout ce qui s'étoit passé, & déclara au peuple, que la crainte du

(*a*) Herodot. ubi supr. c. 74-75.

danger auquel il ſe ſeroit expoſé en publiant l'impoſture, l'avoit contraint à garder le ſilence; mais que, ne pouvant plus faire un auſſi indigne perſonnage, il reconnoiſſoit avoir été forcé par Cambyſe à tuer ſon frere, & que celui qui occupoit préſentement le trône, étoit Smerdis le Mage; qu'il demandoit pardon aux Dieux & aux hommes du crime qu'il avoit commis malgré lui. Après avoir ainſi parlé, il ſe précipita du haut de la tour, après avoir chargé les Perſes d'imprécations, s'ils ne puniſſoient pas l'uſurpateur. On peut juger quel trouble la nouvelle de cet événement répandit dans le Palais (*a*).

Les conjurés, qui ne ſavoient rien de ce qui venoit de ſe paſſer, étoient en chemin pour aller exécuter leur réſolution. Ils apprirent ce que Prexaſpe avoit dit & fait; ce qui les obligea encore à tenir conſeil. Otanes revint à ſon premier ſentiment, & demanda qu'on différât l'entrepriſe; mais Darius perſiſtant toujours dans l'idée qu'il ne falloit pas perdre un inſtant (*b*), tous ſe rangerent à ſon avis, & ils allerent directement au Palais.

Les Gardes, par reſpect pour leur dignité, & ne ſoupçonnant pas qu'ils puſſent avoir aucun

(*a*) Herodot. ubi ſupr.

(*b*) Hérodote (1) rapporte que dans le temps qu'ils conteſtoient enſemble, ils virent dans l'air ſept faucons qui pourſuivoient deux vautours; que les faucons atteignirent & déchirerent les vautours. Les ſept conjurés accepterent l'augure, & allerent ſur le champ au Palais.

(1) Herodot. l. III, c. 76.

mauvais dessein, les laisserent entrer sans leur faire la moindre question : mais quand ils furent près de l'appartement du Roi, les Eunuques refuserent de les laisser aller plus loin, & firent même des menaces aux Gardes, pour leur avoir permis l'entrée du Palais. Alors les sept Seigneurs Persans, s'encourageant l'un & l'autre, tirerent leurs sabres, & firent main-basse sur tout ce qui se présenta à eux ; ils pénétrerent ensuite dans l'appartement, où les deux Mages délibéroient sur les suites du discours & de l'action de Prexaspe.

Dès qu'ils entendirent le bruit, l'un d'eux prit un arc, & l'autre une javeline, les seules armes qui se présenterent, & se mirent en défense. Celui qui avoit l'arc, s'apperçut bientôt qu'une pareille arme ne pouvoit pas lui être de grand usage de si près ; mais l'autre blessa Aspathine à la cuisse avec sa javeline, & creva un œil à Intapherne.

L'un des deux freres étant mort, l'autre se retira dans une chambre voisine de celle où s'étoit passé le combat, dans le dessein de fermer la porte après lui ; mais Darius & Gobryas le suivirent de si près, qu'il ne put exécuter son dessein. Gobryas le saisit & le tint entre ses bras ; mais comme la chambre étoit obscure, Darius n'osoit pas frapper, de peur de tuer son ami ; mais celui-ci l'encouragea, au risque d'être tué lui-même : Darius porta un coup, & heureusement l'usurpateur seul le reçut.

Smerdis le Mage massacré.

Après avoir massacré ainsi les deux freres, ils leur couperent la tête ; & laissant la garde du Palais à leurs deux compagnons blessés, les cinq autres porterent dans leurs mains sanglantes les

têtes des deux Mages, & les exposerent aux yeux du peuple, qu'ils informerent de tout ce qui s'étoit passé. Les Perses, transportés de fureur, se jeterent sur les Mages, & massacrerent tous ceux qu'ils purent rencontrer. Si la nuit n'avoit pas mis fin à cette horrible boucherie, aucun d'eux n'auroit échappé. Le jour où cette exécution fut faite, devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la célébroient avec de grandes démonstrations de joie. Elle fut appelée *le Massacre des Mages*, & aucun d'eux n'osoit paroître en public ce jour-là (*a*).

Smerdis ne régna que huit mois, pendant lesquels la construction du Temple à Jérusalem fut interrompue. Dès que cet imposteur fut monté sur le trône, les Samaritains l'avertirent que les Juifs rebâtissoient leur capitale & leur Temple; que ce peuple ayant été de tout temps remuant & séditieux, il étoit à craindre que, dès qu'ils auroient achevé leur entreprise, ils ne se révoltassent contre le Roi, ce qui pourroit lui faire perdre toutes les Provinces en deçà de l'Euphrate; & qu'il trouveroit des preuves de ce qu'ils avançoient sur l'humeur turbulente de ce peuple, dans les archives de ses prédécesseurs.

D'après ces informations, Smerdis fit rechercher dans les anciens Registres comment les Juifs s'étoient comportés; & ayant trouvé que Nabuchodonosor ne les avoit soumis qu'avec beaucoup de peine, il leur fit défense de continuer l'ouvrage, & les Samaritains furent chargés de tenir la main

(*a*) Herod. l. III, c. 76-79.

à son exécution. Ainsi le rétablissement du Temple fut interrompu jusqu'à la seconde année de Darius Hystaspes, c'est-à-dire, environ pendant deux ans (*a*).

Lorsque le tumulte, qui accompagne toujours de pareils événemens, fut appaisé, les conjurés consulterent entre eux sur la forme du gouvernement qu'il convenoit d'établir. Otanes vouloit qu'on remît l'autorité entre les mains du peuple; Mégabyze parla en faveur de l'Aristocratie, & Darius se déclara pour le gouvernement Monarchique. Le sentiment de ce dernier fut, après de longs débats, embrassé par tous, à l'exception d'Otanes, qui leur dit que puisqu'ils vouloient un Roi, il ne prétendoit point être leur compétiteur pour cette dignité, qu'il abhorroit; mais qu'en renonçant à la royauté, il demandoit aussi à n'être pas soumis à un Roi, & qu'il cédoit son droit à la couronne, à condition que lui & sa postérité resteroient toujours dans l'indépendance. Ses six compagnons lui accorderent sa demande. Otanes se retira alors sur le champ, & ses descendans resterent libres; ils conserverent même

(*a*) Esdr. IV, v. 7-24. Il paroît que Cambyse a été l'Assuérus, & Smerdis l'Artaxerxes de l'Ecriture, à en juger par les obstacles qu'ils mirent à la construction du Temple; car l'Ecriture les met entre Cyrus & Darius, par le décret duquel le Temple fut achevé. Or, comme entre Cyrus & Darius il n'y a eu d'autres Rois que Cambyse & Smerdis, il faut que ces derniers aient été l'Assuérus & l'Artaxerxes, qui, suivant Esdras (1), firent interrompre l'ouvrage.

(1) Esdras IV, v. 5, 6 & 7.

leur liberté jusqu'au temps d'Hérodote; ils n'étoient sujets au Roi qu'autant qu'il leur convenoit; ils étoient obligés uniquement à se conformer aux coutumes du pays (*a*).

Otanes s'étant retiré, les six autres délibérerent sur la maniere de procéder à l'élection d'un nouveau Roi. Mais, avant toutes choses, ils convinrent que celui d'eux qui seroit choisi, feroit présent à Otanes, auteur de la révolution, ou à quelqu'un de ses descendans, d'une veste telle que les Seigneurs Medes en portoient, & qui étoit une grande marque de distinction chez les Perses. Ils convinrent ensuite qu'ils auroient tous le privilége d'entrer dans tous les appartemens du Palais, sans avoir besoin d'être introduits, & que le Roi ne pourroit point épouser de femme, à moins qu'elle ne fût d'une de leurs sept maisons.

Quant à l'élection, ils crurent devoir s'en remettre aux Dieux, & arrêterent pour cet effet de se trouver le lendemain à cheval, au lever du Soleil, dans un endroit marqué du fauxbourg de la ville, & que celui dont le cheval henniroit le premier, seroit reconnu Roi par tous les autres. Le Soleil étoit la grande Divinité des Perses, & les conjurés crurent qu'en s'y prenant de cette maniere, il auroit tout l'honneur de l'élection.

Oebare, Ecuyer de Darius, ayant appris de quoi ils étoient convenus, attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où les sept Seigneurs devoient se rendre le lendemain matin, & y amena le cheval de son maître. S'étant trouvés

(*a*) Herod. ubi supr. c. 83.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avoit senti la cavale, qu'il hennit, sur quoi Darius fut salué Roi par les autres (*a*).

L'Empire des Perses étant ainsi rétabli, par la valeur de ces sept Seigneurs, ils furent élevés par le nouveau Roi aux plus éminentes dignités, & honorés des plus grands priviléges; ils opinoient les premiers dans toutes les affaires de l'Empire. Depuis ce temps-là, les Rois de Perse de cette race ont toujours eu sept Conseillers ainsi privilégiés, qui avoient la direction de toutes les grandes affaires. Il en est souvent parlé dans l'Ecriture (*b*).

Darius.

Darius étoit fils d'Hystaspes, Perse de nation, & de la famille Royale d'Achæmenes, qui avoit accompagné Cyrus dans toutes ses guerres, & étoit alors Gouverneur de la Province de Perse. Ce Darius est appelé dans les Ecrits des Persans modernes *Gushtasph*, & son pere *Lorasph*; & il est beaucoup parlé du pere & du fils encore aujourd'hui sous ces noms-là.

Année du Déluge 2477. Avant J. C. 522.

Pour se mieux affermir sur le trône, le nouveau Monarque épousa deux filles de Cyrus, Atosse & Artistone. La premiere avoit été mariée à Cambyse son frere, & ensuite au Mage Smerdis: mais Artistone étoit encore fille quand il l'épousa; ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis frere de Cambyse, & Phédime,

(*a*) Herod. ubi sup. c. 84, 87.
(*b*) Esdr. VIII, v. 14. Esth. I, v. 14, &c.

fille d'Otanes, qui avoit découvert l'imposture du Mage.

Quand il eut affermi son pouvoir de cette maniere, il partagea tout l'Empire en vingt départemens, sur chacun desquels il établit un Gouverneur, chargé de recevoir les impôts. Les Perses seuls étoient exempts de toute imposition; les Ethiopiens & les habitans de la Colchide s'en exempterent aussi, en faisant quelques présens; & les Arabes payoient annuellement pour tout tribut une quantité d'encens, qui pesoit mille talens. Par l'ordre que Darius mit dans cette partie de ses revenus, ce Prince tiroit chaque année 14560 talens, sans compter quelques autres sommes moins considérables.

Dès le commencement de son regne, Darius fit mourir Intapherne, un des sept conjurés, à l'occasion suivante. Ce Seigneur s'étoit rendu au Palais pour entretenir Darius; mais ayant voulu entrer, en vertu de l'accord qui lui donnoit le droit de voir le Roi en tout temps, excepté lorsqu'il seroit seul avec quelqu'une de ses femmes, deux Eunuques arrêterent Intapherne, sous prétexte que le Roi étoit avec une de ses femmes. Celui-ci, n'ajoutant pas foi à ce qu'ils disoient, tira son sabre, leur coupa le nez & les oreilles, & les laissa après avoir attaché leurs têtes ensemble. Ils allerent d'abord se montrer au Roi, & l'informerent de la cause qui leur avoit attiré un si cruel traitement.

Darius, craignant que ce ne fût un complot formé entre les Seigneurs, les fit venir l'un après l'autre, & leur demanda s'ils approuvoient l'action. Mais ayant trouvé qu'Intapherne seul étoit

coupable, il le fit arrêter avec ses enfans & tous ceux de sa famille, de peur qu'ils n'excitassent quelque sédition. Pendant qu'ils étoient en prison, la femme du criminel venoit tous les jours pousser des sanglots aux portes du Palais, & implorer la clémence du Roi. Ce Prince, ne pouvant résister à un spectacle si touchant, lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix étonna le Roi; & comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvoit lui donner un époux & des enfans; mais qu'elle ne pouvoit plus recouvrer de frere, son pere & sa mere étant morts. Darius fut si content de cette réponse, qu'outre son frere, il lui accorda encore l'aîné de ses enfans. Tous les autres subirent la mort avec Intapherne, sans aucun égard pour ses services passés (*a*).

Au commencement de la seconde année de Darius, les Juifs remirent la main à la construction du Temple, animés à ce pieux ouvrage par le Prophete Aggée (*b*). Dès que les Samaritains le surent, ils s'adresserent à Tatenai, que Darius avoit fait Gouverneur des Provinces de Syrie & de Palestine, & se plaignirent de l'audace des Juifs, qui, de leur propre autorité, relevoient un ouvrage propre à les exciter à la révolte, aussi-tôt qu'ils l'auroient achevé. Tatenai, ému par leurs plaintes, se transporta à Jérusalem, avec Sethar-

(*a*) Herod. ubi supr. c. 117.
(*b*) Aggée, I, v. 1.

boznai,

boznai, qui ſemble avoir été Gouverneur de Samarie, pour ſavoir de quoi il s'agiſſoit, & ce qu'il y avoit à faire. Après avoir viſité l'ouvrage, il demanda aux anciens des Juifs, qui les avoit autoriſés à cette entrepriſe. Les Anciens produiſirent le décret de Cyrus; ſur quoi le Gouverneur, homme modéré & équitable, écrivit au Roi. Il lui expoſa le fait de bonne foi, marqua que les Juifs ſe fondoient ſur l'Edit de Cyrus, & il le ſupplia d'ordonner qu'on recherchât dans les regiſtres, ſi jamais Cyrus avoit donné un pareil Edit, & de lui faire connoître ſes intentions. Darius fit faire cette recherche, & l'Edit de Cyrus ayant été trouvé à Ecbatane dans la Médie où il avoit été donné, le Roi en ordonna l'entiere exécution. En conſéquence, il l'envoya à Tatenai & à Setharboznai, & les chargea d'y tenir la main; voulant que ſi quelqu'un étoit aſſez hardi pour l'altérer en aucune maniere, ou y mettre quelque obſtacle, on dreſſât une potence, qu'on l'y pendît, & que ſa maiſon fût raſée. Ce nouveau décret ayant été publié à Jéruſalem, la conſtruction du Temple avança conſidérablement, & les Juifs commencerent enfin à goûter les douceurs d'un état tranquille (*a*).

Au commencement de la cinquieme année de

(*a*) Eſdr. VI. Depuis la dix-neuvieme année de Nabuchodonoſor, ſuivant le calcul des Juifs (qui étoit la dix-ſeptieme ſuivant le calcul des Babyloniens), époque de la deſtruction de Jéruſalem, juſqu'à la quatrieme année de Darius Hyſtaſpes, époque du rétabliſſement, le Canon met ſoixante-dix ans précis; en ſorte que la Chronologie ſacrée & la Chronologie profane s'accordent ſur ce point.

Section V. *Histoire de Perse.*

Année du Déluge 482. Avant J. C. 217.

Révolte des Babyloniens.

Darius, les Babyloniens ſe révolterent. Ils ne pouvoient plus ſupporter le joug des Perſes, qui les accabloient d'impôts, & ils leur reprochoient d'avoir transféré à Suſe le ſiége Impérial de Babylone, autrefois la Souveraine de l'Orient, ce qui avoit fait perdre à leur ville une grande partie de ſon éclat : ils voulurent recouvrer leur ancienne grandeur, en ſe révoltant contre les Perſes, comme ils avoient fait auparavant contre les Aſſyriens.

Dans cette vûe, profitant de la révolution qui arriva en Perſe, d'abord à la mort de Cambyſe, & enſuite après le maſſacre des Mages, ils firent ſecrétement toutes ſortes de préparatifs de guerre, & pourvurent leur ville de proviſions pour pluſieurs années; enſuite ils leverent l'étendard de la rebellion, ce qui obligea Darius à les aſſiéger avec toutes ſes forces.

Les Babyloniens ſe virent bientôt entourés de toutes parts; mais ils ne ſongerent qu'à laſſer l'ennemi, en ſoutenant le ſiége avec vigueur. Pour faire durer davantage leurs proviſions, ils prirent la réſolution la plus déſeſpérée & la plus cruelle dont on eût jamais entendu parler; ce fut celle d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils raſſemblerent donc femmes, enfans, vieillards: ſourds à la voix du ſang & à celle de l'amitié, ils les étranglerent tous. Il fut ſeulement permis à chaque citoyen de conſerver celle de ſes femmes qu'il aimoit le plus, & une ſervante pour faire l'ouvrage de ſa maiſon (*a*).

(*a*) Herod. ubi ſup. c. 150.

Darius assiégeoit en vain Babylone depuis vingt mois; il étoit aussi fatigué de cette entreprise que son armée. Il mit en usage tout ce que la ruse & la force peuvent dans les siéges, & n'oublia pas le moyen qui avoit si heureusement réussi à Cyrus; mais toutes ses mesures furent déconcertées par la vigilance des Babyloniens. Déjà il étoit sur le point de lever le siége, & de s'en retourner en Perse, lorsque Zopire, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, le rendit maître de Babylone de la maniere suivante.

Il se coupa le nez & les oreilles, & s'étant déchiqueté tout le corps, il passa ainsi défiguré chez les assiégés, feignant que la cruauté de Darius l'avoit réduit en cet état, parce qu'il avoit conseillé de lever le siége. Les Babyloniens, voyant un homme de cette qualité traité si indignement, le crurent aisément, &, comptant sur sa fid.lité, lui donnerent le commandement d'une partie de leurs forces. Dans une premiere sortie, il tailla en pieces dix mille Perses, que Darius avoit postés de maniere à pouvoir être entourés de tous côtés; quelques jours après, il en tua encore deux mille; ce qui plut si fort aux Babyloniens, qu'ils le déclarerent Généralissime de leurs troupes. Revêtu de cette charge, il fit une troisieme sortie, & passa encore quatre mille Perses au fil de l'épée : ce succès augmenta encore la confiance des Babyloniens, au point qu'ils lui confierent la garde des murailles. Peu de temps après, Darius, conformément à l'arrangement pris avec Zopyre, s'avança avec son armée, & donna un assaut général à la ville : les Babyloniens se défendirent vaillamment; mais Zopyre ayant fait ouvrir les

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

portes de Bélus & de Ciſſia, rendit Darius maître d'une ville qu'il n'auroit jamais priſe ſans ſecours.

Priſe de Babylone.

C'eſt ainſi que Babylone fut ſoumiſe une ſeconde fois. Dès que Darius en fut le maître, il fit réduire les murs de la hauteur de deux cents coudées à celle de cinquante. Il fit enſuite empaler environ trois mille habitans des plus coupables, & pardonna aux autres. Comme les Babyloniens avoient tué leurs femmes, il eut ſoin de leur en fournir; il ordonna aux Provinces voiſines d'envoyer cinquante mille femmes à Babylone; ſans cette précaution, cette ville eût été bientôt dépeuplée.

Zopyre fut comblé, auſſi long-temps qu'il vécut, de tous les honneurs qu'un Roi peut accorder à un ſujet. Darius diſoit ſouvent qu'il auroit ſacrifié volontiers cent Babylones, s'il les avoit eues, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait à lui-même. Outre pluſieurs autres récompenſes, il lui laiſſa pendant ſa vie le revenu entier de Babylone, & il ne pouvoit jamais le regarder ſans verſer des larmes (a).

Expédition contre les Scythes.

Après la réduction de Babylone, Darius entreprit une expédition contre les Scythes, qui habitoient le pays ſitué entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de l'invaſion que leurs ancêtres avoient faite cent vingt ans auparavant en Aſie, qu'ils avoient tenue ſous le joug pendant vingt-huit ans, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire de Médie.

(a) Herodot. ubi ſup. c. 150.

Mais la vraie cauſe étoit l'ambition du Roi, & le déſir d'étendre ſes conquêtes.

Il leva une armée de ſept cent mille hommes, & marcha vers le Boſphore de Thrace, qu'il paſſa ſur un pont de bateaux : il ſe rendit maître de toute la Thrace, & arriva ſur les bords du Danube, appelé autrement l'*Iſter*, où il avoit ordonné à ſa flotte de le venir joindre. Il paſſa ce fleuve avec ſon armée, ſur un autre pont de bateaux, & entra en Scythie.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contr'eux, ils délibérerent enſemble ſur les meſures qu'ils devoient prendre. Comme il ne leur étoit pas poſſible de réſiſter à un ennemi ſi formidable, ils réſolurent de ne pas tenir la campagne, mais de ſe retirer à meſure que les Perſes avanceroient, en bouchant tous les puits & toutes les fontaines, & en conſumant tous les fourrages dans les lieux où les Perſes devoient paſſer. Ils allerent donc à la rencontre de Darius, & l'ayant trouvé prêt à leur livrer bataille, ils ſe retirerent, & le conduiſirent ainſi de contrée en contrée, dans le deſſein de haraſſer ſon armée par de fréquentes marches.

Darius commença à s'appercevoir du riſque qu'il couroit de périr avec tout ſon monde, & renonça à ſa folle entrepriſe. Pour tromper l'ennemi, quand la nuit fut venue, il fit allumer beaucoup de feux, & ayant laiſſé dans le camp les vieillards & les malades, il ordonna à ſes troupes de regagner le Danube.

Les Scythes, s'étant apperçus le lendemain de la retraite de Darius, envoyerent ſur le champ

un gros détachement vers le fleuve ; & comme ils connoissoient parfaitement les chemins, ils arriverent au pont bien avant les Perses. Ils avoient déja auparavant fait exhorter les Ioniens à rompre le pont & à s'en retourner. Ils les presserent alors bien plus vivement, en leur représentant que le temps que Darius leur avoit prescrit pour l'attendre étoit expiré, & qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux, sans manquer à leur parole ni à leur devoir.

Les Ioniens mirent en délibération s'il falloit accorder aux Scythes leur demande. Miltiade, Prince de la Chersonnese de Thrace, plus sensible à l'intérêt public qu'à son avantage particulier, fût d'avis de profiter de l'occasion pour secouer le joug de la Perse, & opina qu'il falloit rompre le pont, & empêcher Darius de repasser le Danube. Tous les autres Chefs furent de son sentiment, à l'exception d'Hystiée, Prince de Milet. Celui-ci représenta aux Chefs des Ioniens, que leur fortune étoit inséparable de celle de Darius; que c'étoit sous la protection de ce Prince qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville; que si la puissance des Perses venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de les déposer & de se remettre en liberté.

Ce discours fit une profonde impression sur les Généraux Ioniens, & l'intérêt particulier l'ayant emporté sur le bien public, il fut résolu qu'on attendroit Darius. Mais pour tromper les Scythes, & empêcher qu'ils n'usassent de quelque violence, ils leur déclarerent qu'ils avoient pris le parti de se retirer comme ils le souhaitoient, & ils feignirent effectivement de rompre un bout du

pont, après avoir exhorté les Scythes à retourner promptement pour attaquer & défaire l'ennemi commun. Les Scythes se retirerent sur le champ; mais ils manquerent Darius, qui gagna le pont, passa le Danube, & s'en retourna en Thrace. Ce Prince y laissa Mégabyze, un de ses premiers Généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays. Il repassa ensuite le Bosphore avec le reste de ses troupes, & se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver, & la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir son armée, qui avoit extrêmement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée (*a*).

Mégabyze, après avoir subjugué toute la Thrace, dépêcha sept Seigneurs de Perse vers Amyntas Roi de Macédoine, pour lui demander qu'il se soumît à Darius, en donnant à ce Prince la terre & l'eau. Amyntas obéit; il logea même les Députés dans son Palais, & leur fit un magnifique festin. A la fin du repas, les Perses, échauffés de vin, exigerent qu'Amyntas fît entrer ses femmes, ses filles & ses concubines. Cette demande étoit contre l'usage du pays : cependant le Roi, de peur de les irriter, la leur accorda.

Les Perses observerent très-mal en cette occasion les regles de la décence. Alexandre, fils d'Amyntas, ne pouvant plus supporter la maniere dont on traitoit sa mere & ses sœurs, les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après; il eut aussi la précaution de faire retirer le Roi son pere.

(*a*) Herodot. L. IV, c. 102.-144.

Section IV. Histoire de Perse.

Pendant cet intervalle, il fit habiller en femmes des jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Ces prétendues Dames entrerent dans la salle à la place des autres, & quand les Perses voulurent reprendre les mêmes libertés qu'auparavant, les poignards furent tirés, & l'on fit main-basse sur eux & sur toute leur suite.

Mégabyze fit faire de grandes perquisitions, pour savoir ce que les Seigneurs Persans étoient devenus; mais Alexandre, à force de présens, gagna Bubares, qui étoit chargé de faire les informations; & l'affaire fut étouffée (*a*).

Les Scythes, pour se venger de l'invasion que Darius avoit faite dans leur pays, passerent le Danube, ravagerent toute cette partie de la Thrace, qui s'étoit soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont, & s'en retournerent chez eux chargés de butin.

Il fait la conquête de l'Inde.

Après que Darius eut laissé à ses troupes le temps de se remettre de leur fatigante expédition contre les Scythes, ce Prince songea à étendre sa domination du côté de l'Orient, & forma, pour se faciliter la conquête de ces pays, le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit construire & équiper une flotte à Caspatyre, ville située sur l'Indus. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie, ville de Carie, & très-habile Marin. Ses ordres portoient, qu'il eût à descendre ce fleuve, & à découvrir, autant qu'il lui seroit possible, tous les pays qui étoient le long de ses bords, des deux côtés,

(*a*) Herodot. l. V, c. 17-21.

juſqu'à ce qu'il arrivât à l'Océan méridional. Il devoit enſuite prendre ſa route vers l'occident, & revenir en Perſe par ce chemin.

Scylax exécuta ponctuellement ſes ordres; il deſcendit l'Indus, entra dans la mer Rouge par le détroit de Babel Mandel, & le trentieme mois depuis ſon départ de Caſpatyre il aborda en Egypte, dans le même port d'où Néco, Roi d'Egypte, avoit fait partir autrefois les Phéniciens qui étoient à ſon ſervice, pour faire le tour de l'Afrique. De là il vint à Suſe, où il rendit compte à Darius de ſes découvertes.

Inſtruit par les découvertes de Scylax, le Monarque Perſan entra dans les Indes avec une nombreuſe armée, ſoumit ce vaſte pays à ſon obéiſſance, & en fit le vingtieme Gouvernement de ſon Empire. Hérodote ne nous donne aucun détail de cette guerre; il dit ſeulement que le tribut annuel que Darius recevoit des Provinces conquiſes dans cette expédition, montoit à trois cent ſoixante talens d'or, c'eſt-à-dire au nombre des jours de l'année Perſane (*a*).

Révolte des Ioniens.

Darius, de retour à Suſe après ſon expédition contre les Scythes, avoit donné à ſon frere Artapherne le Gouvernement de Sardes, & à Otanes celui de la Thrace & des pays voiſins, le long de la mer, à la place de Mégabyze. Dans ces entrefaites, il y eut une ſédition à Naxe, la plus puiſſante Iſle des Cyclades dans la mer Egée, qu'on

(*a*) Herod. l. IV, c. 44-94. La valeur de ces talens étoit la même que celle des talens Attiques : ainſi, ſuivant le calcul le plus bas, cette ſomme montoit à plus de vingt-quatre millions de livres tournois.

nomme aujourd'hui l'*Archipel*. Les principaux habitans ayant été bannis de l'Isle par la populace, implorerent le secours d'Aristagore pour être rétablis dans leur patrie. Aristagore faisoit alors son séjour à Milet, qu'il gouvernoit en qualité de Lieutenant d'Hystiée (*a*), dont il étoit à la fois le gendre & le neveu. Aristagore crut devoir profiter de cette occasion pour se rendre maître de l'Isle de Naxe. Dans cette vûe, il promit aux exilés le secours qu'ils demandoient. Mais comme il n'étoit pas assez puissant pour exécuter son projet par lui-même, il le communiqua à Artapherne, frere du Roi & Gouverneur de Sardes; il lui représenta que c'étoit une occasion très-favorable pour s'emparer de Naxe; que s'il parvenoit à s'en rendre le maître, toutes les autres Cyclades se soumettroient d'elles-mêmes; qu'ensuite l'Isle d'Eubée, qui n'en étoit pas éloignée, seroit facile à conquérir, ce qui donneroit au Roi un libre passage en Grece.

Artapherne goûta si fort cette proposition, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore avoit demandés, il lui en promit 200, à condition que le Roi approuveroit l'entreprise. Le Roi y ayant consenti, Artapherne envoya les vaisseaux qu'il avoit promis, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille d'Achœmenes. Mais sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put souffrir d'être soumis à un Ionien. Cet orgueil fit bientôt naître entre les deux Généraux une division qui alla si

---

(*a*) V. la Note LIII, p. 121.

loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens ce qui se tramoit contre eux. Sur cet avis, ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir employé quatre mois au siége de la capitale de l'Isle, & consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

Mégabate rejeta sur Aristagore le mauvais succès de cette entreprise, & parvint à en persuader Artapherne. Aristagore fut condamné à payer tous les frais de la guerre, & on lui fit entendre en même temps que ces frais seroient exigés avec la derniere rigueur. Comme il étoit hors d'état de payer une si grosse somme, il vit bien que sa perte étoit résolue. Cette pensée lui fit naître celle de se révolter contre le Roi, comme le seul moyen de se tirer d'embarras. A peine eut-il formé ce dessein, qu'il y fut confirmé par un avis qu'on lui porta de la part d'Hystiée (*a*).

Ce dernier, après avoir demeuré quelques années à la Cour de Perse, dégoûté des manieres Persanes, & désirant de retourner dans son pays, engagea Aristagore à se révolter. Il se flattoit que

(*a*) Hystiée ne sachant comment s'y prendre pour communiquer son projet à Aristagore, parce que tous les passages pour se rendre en Ionie étoient bien gardés, coupa les cheveux à un de ses serviteurs les plus affidés, & après avoir tracé le message sur sa tête, il le garda à Suse jusqu'à ce que ses cheveux fussent d'une certaine longueur. Il l'envoya à Milet, sans autre instruction, que de dire à Aristagore de lui couper les cheveux, & de lire ce qui étoit écrit sur sa tête (1).

(1) Herod. *ibid.* c. 36.

s'il s'élevoit quelques troubles en Ionie, Darius pourroit l'envoyer dans ce pays pour les appaiser, & c'est ce qui arriva effectivement. Dès qu'Aristagore vit ses desseins appuyés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux Chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vûes. Ainsi il se détermina absolument à la révolte, & ne songea plus qu'à préparer les moyens de la faire réussir (*a*).

L'année suivante, Aristagore rendit la liberté aux Ioniens, afin qu'ils fussent plus fortement attachés à son parti, & il les rétablit dans tous leurs priviléges. Il commença par Milet; il renonça à son autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie: par son exemple & par son crédit, il engagea tous les autres petits Princes, que les Grecs d'alors appeloient *Tyrans*, à faire la même chose. De cette maniere, les ayant tous mis dans une ligue commune, dont il se fit déclarer Chef, il leva l'étendard de la révolte contre le Roi, & fit de grands préparatifs de guerre par terre & par mer.

Dans la vûe de pousser son entreprise avec plus de vigueur, il se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour faire entrer cette ville dans ses intérêts. Mais n'ayant pu persuader Cléomene (*b*), Roi de cette ville, de lui envoyer quelque secours, il passa à Athenes, où il reçut un accueil plus favorable. Il eut le bon-

(*a*) Herod. l. V, c. 35 & 36.

(*b*) V. la Note LIV, p. 113.

heur d'y arriver dans un temps où les Athéniens étoient disposés à accepter tout ce qui pouvoit leur être proposé contre les Perses, qui les avoient extrêmement irrités, à l'occasion suivante.

Hippias, fils de Pisistrate, Tyran d'Athenes, ayant été banni de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens de s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, auprès d'Artapherne; il gagna sa faveur, & fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour l'irriter contre les Athéniens. Ces derniers, en ayant eu avis, lui envoyerent des Ambassadeurs à Sardes, pour le prier de ne pas ajouter foi à ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur désavantage. Artapherne répondit, que s'ils souhaitoient d'avoir la paix, ils devoient rappeler Hippias. Cette réponse mit les Athéniens en fureur contre les Perses; & Aristagore étant arrivé à Athenes dans cette conjoncture, obtint sans peine tout ce qu'il demanda: les Athéniens résolurent d'envoyer au plutôt vingt vaisseaux au secours des Ioniens.

Ceux-ci avoient enfin rassemblé toutes leurs forces, &, assistés de vingt vaisseaux d'Athenes & de cinq d'Erétrie, ville de l'Isle d'Eubée, ils firent voile pour Ephese; ils y laissèrent leurs vaisseaux, & prirent par terre la route de Sardes, dont ils se rendirent maîtres sans peine. Comme la plupart des maisons de cette ville étoient construites de roseaux, un soldat Ionien ayant mis par hasard le feu à une maison, la flamme gagna les autres, & réduisit toute la ville en cendres.

Les Perses & les Lydiens rassemblerent leurs

forces; & d'autres peuples se hâtoient de venir à leur secours, lorsque les Ioniens comprirent qu'il étoit temps de songer à la retraite, d'autant plus qu'ils n'avoient pas pu se rendre maîtres de la citadelle. Ainsi ils marcherent avec toute la diligence possible, pour regagner leurs vaisseaux à Ephese ; mais avant d'y arriver, les Perses les joignirent, & les défirent presque entiérement.

Les Athéniens qui échapperent en cette occasion, s'embarquerent, &, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre aucune part à cette guerre. Cependant on peut dire que l'imprudence qu'ils eurent de s'en mêler, fut la cause de la guerre qui désola pendant plusieurs générations les Grecs & les Perses, & qui finit par la destruction de ces derniers.

Darius ayant appris l'incendie de Sardes, & sachant la part que les Athéniens y avoient eue, résolut dès ce temps-là de faire la guerre à la Grece; & afin que ce dessein ne s'effaçât point de sa mémoire, il ordonna à un de ses Officiers de lui dire à haute voix chaque jour, lorsqu'il prendroit son repas : *Souvenez-vous des Athéniens.* Dans l'incendie de Sardes, le Temple de Cybele, Déesse du pays, fut consumé avec le reste de la ville; & cet accident servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu à tous les Temples qu'ils trouverent dans la Grece. Mais nous aurons occasion de marquer dans la suite le véritable motif de cette action (*a*).

Cependant les Ioniens, malgré la défection des

(*a*) Herodot. ubi sup. c. 99-105.

Athéniens & l'échec considérable qu'ils venoient de recevoir, ne perdirent point courage; leur flotte fit voile vers l'Hellespont & la Propontide, & réduisit Byzance & la plupart des autres villes Grecques situées de ce côté-là. Au retour, ils firent une descente en Carie, & obligerent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre. Ceux de Cypre entrerent dans la même ligue, & se révolterent ouvertement contre les Perses.

Les Généraux de Darius qui commandoient en ces Provinces, voyant que la révolte commençoit à devenir universelle, rassemblerent les troupes qu'ils avoient en Cilicie & dans les environs, & ordonnerent en même temps aux Phéniciens de les venir secourir avec toutes leurs forces navales. Les Ioniens, qui vouloient se rendre à Cypre, rencontrerent la flotte Phénicienne, & la défirent. Mais, dans ces entrefaites, les troupes Persanes qui avoient débarqué en Cypre, remporterent une grande victoire sur les rebelles, & tuerent dans l'action Onesile fils de Chersis, le premier auteur de leur révolte : ainsi l'avantage que les Ioniens tirerent de la défaite des Phéniciens sur mer, fut peu considérable, & n'empêcha pas que les habitans de Cypre ne rentrassent sous l'obéissance des Perses (a).

Après la réduction de Cypre, Daurise, Hymée, & Otanes, trois Généraux Persans, tous gendres de Darius, ayant partagé leurs forces en trois corps, marcherent contre les révoltés. Daurise prit son chemin vers l'Hellespont; & après s'être emparé des places qui appartenoient

(a) Herod. l. VI, c. 1-5.

aux rebelles, il alla attaquer les Cariens, & les défit dans deux batailles consécutives : mais après ces heureux succès, il fut attiré dans une embuscade, où toute son armée fut taillée en pieces, & où il fut tué avec plusieurs Seigneurs Persans. Hymée, après avoir pris la ville de Cye, en Misie, réduisit toute la côte d'Ilion; mais il mourut peu de temps après à Troas.

Artapherne & Otanes, avec les autres Généraux de Perse, résolurent de conduire toutes leurs forces à Milet, centre de la confédération Ionienne; ils étoient persuadés que s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres se soumettroient d'elles-mêmes. En conséquence, ils entrerent en Ionie & en Eolie, où étoient les principales forces des confédérés, & prirent Clazomene en Ionie, & Cyme en Eolie : ces deux conquêtes porterent un si terrible coup à la révolte, qu'Aristagore ne se trouvant plus en état de faire tête à l'ennemi, résolut de quitter Milet, & de pourvoir à sa sûreté, en se retirant dans quelque lieu éloigné.

Dans cette vûe, il s'embarqua avec ceux qui voulurent bien le suivre, fit voile vers la riviere du Strymon, en Thrace, & s'empara du territoire de Mircie que Darius avoit donné autrefois à Hystiée. Mais quelque temps après, pendant qu'il assiégeoit une place qui en étoit un peu éloignée, il fut tué par les Thraces, & toute son armée fut taillée en pieces.

A son départ de Milet, il avoit laissé le gouvernement de cette ville entre les mains de Pythagore, citoyen d'un mérite distingué. Instruit qu'Artapherne & Otanes vouloient réunir toutes

toutes leurs forces contre Milet, il convoqua une assemblée générale des Ioniens. Ils convinrent de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier leur ville, & de rassembler toutes leurs forces, pour combattre les Perses sur mer, leur expérience dans la marine leur faisant espérer qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval.

Le rendez-vous fut à Lade, petite isle vis-à-vis de Milet, où ils se trouverent avec trois cent cinquante-trois vaisseaux. A la vue de cette flotte, les Perses, quoique beaucoup plus forts, craignirent l'événement du combat, & l'éviterent jusqu'à ce que, par leurs émissaires, ils eussent gagné la plupart des confédérés, & les eussent engagés à se retirer; de sorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos, & plusieurs autres firent voile pour retourner dans leurs pays, & la flotte confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi elle ne put faire aucune résistance, & fut presque entiérement détruite. La ville de Milet fut, immédiatement après, assiégée par terre & par mer, prise & ruinée, six ans après la révolte d'Aristagore. Toutes les autres villes qui avoient brisé le joug, rentrerent dans le devoir, soit volontairement, soit par force. Ceux qui firent quelque résistance furent traités comme on les en avoit menacés; les jeunes gens les mieux faits furent rendus propres à servir dans le Palais du Roi; toutes les filles furent envoyées en Perse; & les villes, de même que les Temples, devinrent la proie des flammes. Telles furent les cala-

mités que leur attira la révolte dans laquelle l'ambition d'Ariſtagore & d'Hyſtiée les avoit engagés (*a*).

Ce dernier eut auſſi ſa part dans le malheur général. Les Perſes l'ayant pris, le conduiſirent à Sardes, où Artapherne le fit crucifier ſur le champ, ſans en demander la permiſſion à Darius, de peur que ſon affection pour Hyſtiée ne le portât à laiſſer vivre un homme auſſi dangereux, & auſſi propre à ſuſciter de nouvelles affaires aux Perſes. La ſuite fit voir que la conjecture d'Artapherne n'étoit pas ſans fondement; car dès que la tête d'Hyſtiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de ſa mort, & fit enterrer honorablement cette tête, comme les reſtes d'un homme à qui il avouoit avoir les plus grandes obligations.

Hyſtiée étoit l'homme de ſon ſiecle le plus hardi, le plus inquiet & le plus entreprenant : tous les moyens lui paroiſſoient bons, pourvu qu'ils l'aidaſſent à parvenir à ſon but. L'intérêt & l'ambition étoient les ſeules regles qui dirigeoient ſa conduite, & ce fut à cette ambition & à cet intérêt qu'il ſacrifia le bien de ſa Patrie, la vie de ſes concitoyens & celle de ſes amis. Mais nous le verrons encore reparoître ſur la ſcene dans l'Hiſtoire d'Ionie & des Colonies Grecques, en Aſie.

Expédition contre la Grece.

La flotte Phénicienne ayant ſubjugué toutes les iſles de la côte d'Aſie, Darius rappela tous ſes autres Généraux, & envoya Mardonius, fils

(*a*) Herod. ubi ſupr. c. 31-33.

de Gobryas, jeune Seigneur Persan, qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grece, & de châtier les Athéniens & les Erétriens pour l'incendie de Sardes. Mardonius rassembla dans l'Hellespont les forces destinées à cette expédition, marcha avec l'armée de terre par la Thrace en Macédoine, & donna ordre à sa flotte de se saisir d'abord de Thase, & de le suivre ensuite en côtoyant l'armée de terre, afin qu'ils pussent se prêter la main & agir de concert.

A son arrivée en Macédoine, tout le pays, intimidé par sa puissance, se soumit : mais sa flotte ayant voulu doubler le promontoire du mont Athos, pour gagner les côtes de la Macédoine, fut entiérement dispersée par une violente tempête qui abyma plus de trois cents vaisseaux, & fit périr vingt mille hommes. Son armée de terre reçut dans le même temps un échec presque aussi fatal. Comme elle campoit dans un lieu mal fortifié, les Bryges, peuples de Thrace, tomberent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, & blesserent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès obligerent bientôt après ce Général à reprendre le chemin de l'Asie, sans avoir retiré de son expédition aucun avantage pour son maître, ni aucun honneur pour lui-même (a).

Darius ayant appris la défaite de Mardonius, & attribuant ce malheur à son peu d'expérience,

(a) Herod. l. VI, c. 43-45.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

le rappela, & mit à sa place deux autres Généraux, Datis Mede de nation, & Artapherne fils d'Artapherne son frere, qui avoit été Gouverneur de Sardes. Mais avant de faire de nouvelles tentatives pour envahir la Grece, il voulut savoir quelle étoit à son égard la disposition des différens Etats de ce pays.

Dans cette vûe, il envoya des Hérauts dans toutes les villes, pour demander en son nom la terre & l'eau. A l'arrivée de ces Hérauts, plusieurs villes Grecques, craignant la puissance des Perses, se soumirent. De ce nombre furent les habitans d'Egine, petite isle située vis-à-vis & tout près d'Athenes.

Mais ceux qui allerent à Sparte & à Athenes, n'y furent pas reçus si favorablement : l'un fut jeté dans un puits, & l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de là de l'eau & de la terre. Ce fut dans la chaleur de leur premier ressentiment, que les habitans d'Athenes & de Sparte firent cette action, dont ils eurent honte ensuite, & qu'ils regarderent eux-mêmes comme une violation manifeste du droit des gens. Aussi envoyerent-ils des Ambassadeurs à Suse au Roi de Perse, pour témoigner à ce Prince qu'ils étoient prêts à lui donner la satisfaction qu'il exigeroit pour expier l'affront fait à ses Hérauts. Darius, satisfait de cette soumission, renvoya les Ambassadeurs chez eux, quoique ceux de Sparte se fussent offerts volontairement pour expier comme victimes l'attentat commis par leurs compatriotes (a).

(a) *Idem.* l. VII, c. 133.

Darius ne perdant point de vue la conquête de la Grece, fit partir en hâte ses Généraux Datis & Artapherne. Les ordres portoient de mettre au pillage Erétrie & Athenes; d'en brûler toutes les maisons & tous les Temples; d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les envoyer à Darius; &, pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Les deux Généraux, après avoir marqué Samos pour le lieu du rendez-vous de la flotte, mirent à la voile avec six cents vaisseaux, & une armée de cinq cent mille hommes (*a*), prenant leur route vers l'Isle de Naxe, dont ils se rendirent maîtres sans peine.

Les Perses réduisirent en cendres la capitale & tous les Temples, tant de cette isle que de toutes les autres isles de la mer Egée; ensuite ils firent route vers Erétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emporterent après un siége de sept jours, par la trahison d'Euphorbe & de Philagre, deux de ses principaux habitans. Après le pillage, pour venger l'incendie des Temples de Sardes, ceux d'Erétrie furent réduits en cendres; &, conformément à leurs ordres, tous les habitans furent chargés de fers. Les vainqueurs, après cette expédition, s'avancerent vers l'Attique.

Hippias, fils de Pisistrate, qui, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, s'étoit réfugié chez les Perses, les conduisit, quand ils eurent mis pied à terre, dans les plaines de Marathon; de là ils envoyerent des Hérauts à Athenes, pour avertir les habitans du sort d'Erétrie, espérant que l'effroi

(*a*) Plutarch. in Moral. p. 829.

causé par cette nouvelle obligeroit la ville à se rendre sur le champ. Les Athéniens avoient envoyé à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun. Ce secours leur fut accordé; mais il ne put partir que quelques jours après, à cause d'une coutume ancienne & superstitieuse, qui défendoit aux Lacédémoniens de se mettre en marche avant la pleine lune : aucun de leurs autres alliés n'osa les secourir, tant étoit grande la frayeur répandue par l'armée des Perses; il n'y eut que les habitans de Platée qui leur amenerent mille soldats. Dans cette extrémité, les Athéniens armerent jusqu'à leurs esclaves, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué jusqu'alors.

L'armée Persane, commandée par Datis, consistoit en cent mille hommes d'infanterie, & dix mille chevaux : celle des Athéniens n'étoit composée que de dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix Chefs, dont l'un étoit Miltiade, qui reviendra plus d'une fois sur la scene dans l'Histoire de la Grece : ces dix Chefs devoient commander l'un après l'autre chacun un jour. Il y eut une grande dispute parmi eux, pour savoir s'il valoit mieux hasarder le combat, ou attendre l'ennemi dans la ville. Tous furent du dernier sentiment, à l'exception de Miltiade, qui soutint que l'unique moyen de relever le courage de leurs troupes, & de jeter la terreur parmi celles des ennemis, étoit de s'avancer vers elle avec un air de confiance & d'intrépidité. Aristide, convaincu de la vérité de l'opinion de Miltiade, l'appuya fortement, & y fit revenir quelques-uns des autres Chefs. Callimaque, qui s'étoit d'abord révolté contre une entreprise si téméraire en apparence,

se rangea pareillement à l'avis de Miltiade, & la bataille fut résolue.

Tous les chefs qui avoient opiné pour la bataille, remirent le commandement à Miltiade, quand leur jour de commandement fut venu; l'amour du bien public étouffa en eux tout sentiment de jalousie : mais, quoique Miltiade acceptât le pouvoir qui lui étoit conféré, il ne voulut pas cependant en faire usage, & attendit que son jour fût venu. Il tâcha de regagner par l'avantage du poste, ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin d'ôter à l'ennemi le moyen de l'envelopper, ou d'attaquer l'arriere-garde. Il fit jeter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Tout étant ainsi disposé, & le sacrifice, suivant l'usage des Grecs, achevé, Miltiade, sans attendre que les Perses l'attaquassent, fit donner le signal de la bataille. Les Athéniens, dont le front, quoiqu'aussi large, étoit cependant beaucoup plus foible que celui des Perses, mais dont la principale force étoit vers les ailes, attaquerent l'ennemi avec un courage au dessus de toute expression. Les Perses attribuerent leur action à un principe de folie ou de désespoir.

Bataille de Marathon.

Année du Déluge 2508. Avant J. C. 401.

Après un combat rude & opiniâtre, les Perses & les Saces pénétrerent jusque dans le centre de l'armée Athénienne, parce qu'ils avoient tourné tous leurs efforts de ce côté-là. Le corps de bataille étoit commandé par Aristide & par Thémistocle, qui, avec un courage intrépide, tinrent long-temps tête à toute l'armée Persane,

mais qui furent enfin contraints de plier. Dans ce moment, les deux ailes victorieuses vinrent au secours de ceux qui formoient le corps de bataille, & qui commençoit à se rompre après s'être battus en retraite pendant quelques heures. A leur arrivée, tout changea de face. Ils prirent les ennemis en flanc, les mirent en déroute, & les obligerent à se retirer du côté de leur flotte. Les Athéniens les y poursuivirent, prirent sept de leurs vaisseaux, & mirent le feu à un bien plus grand nombre.

Les Athéniens perdirent dans cette journée quelques hommes d'un mérite distingué, parmi lesquels se trouverent Callimaque & Stasilée, deux des Chefs, & seulement deux cents soldats; les Perses laisserent six mille morts sur le champ de bataille, sans compter un grand nombre d'autres qui périrent en fuyant, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux. Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat & perfide citoyen, pour recouvrer l'injuste domination que son pere Pisistrate avoit usurpée, s'étoit mis à la tête de ceux qui étoient venus pour réduire en cendres la ville qui l'avoit vu naître (*a*).

Immédiatement après la bataille, un soldat Athénien, tout couvert de sang, courut de toutes ses forces à Athenes, pour porter à ses concitoyens l'heureuse nouvelle de la victoire remportée à Marathon. Quand il fut arrivé au lieu où les Magistrats étoient assemblés, il se trouva si excédé de lassitude, qu'après avoir dit ces mots,

(*a*) Herod. l. VI, c. 102-120.

Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs, il tomba mort à leurs pieds (*a*).

Les Perses avoient tellement compté sur la victoire, qu'ils avoient apporté du marbre à Marathon, pour y ériger un trophée. Les Athéniens se saisirent de ce marbre, & en firent faire par le fameux Phidias, une statue à l'honneur de la Déesse Némésis, vengeresse des actions injustes (*b*).

La flotte Persane, après cette défaite, au lieu de prendre le chemin des isles pour regagner l'Asie, doubla le cap de Sunium, dans la vûe de surprendre Athenes avant que les Athéniens pussent y être arrivés. Mais ceux-ci, instruits de leur dessein, quitterent les plaines de Marathon, & firent tant de diligence, qu'ils arriverent à Athenes avant la flotte de l'ennemi; ainsi le dessein des Perses avorta (*c*).

Datis & Artapherne, à leur retour en Asie, voulant paroître avoir tiré quelque avantage de leur expédition, envoyerent à Suse les prisonniers qu'ils avoient faits à Erétrie. Darius avoit marqué auparavant un extrême ressentiment contre les Erétriens, qu'il regardoit comme les premiers auteurs de la guerre; mais dès qu'il les eut en son pouvoir, bien loin d'aggraver leur infortune, il les renvoya habiter un village du pays de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Suse (*d*). Ce fut en ce même endroit qu'Apollonius de

(*a*) Plutarch. de Glor. Athen. p. 347.
(*b*) Pauf. l. I, p. 62. V. la Note LV, p. 123.
(*c*) Herod. l. VI, ubi sup.
(*d*) *Idem.* c. 29.

Thyane (*a*) trouva leurs descendans un grand nombre de siecles après.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes, & arriverent sur les frontieres de l'Attique en trois jours, dans lesquels ils firent douze cents stades de chemin (*b*); tant étoit grande leur ardeur de se trouver à la bataille! Mais une vaine & ridicule superstition les empêcha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'Histoire; la bataille avoit été donnée la veille. Ils allerent cependant jusqu'à Marathon; ils virent la campagne couverte de corps morts; & après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils s'en retournerent chez eux (*c*).

Darius, instruit de la défaite de son armée, ne se laissa pas décourager par ce désastre; il ajouta la journée de Marathon à l'incendie de Sardes, comme un nouveau motif pour continuer la guerre avec plus de vigueur. Il se détermina à se mettre à la tête de son armée, & envoya ordre à tous ses sujets, dans toutes les Provinces de son Empire, de l'accompagner dans cette expédition.

Mais après qu'il eut employé trois ans à faire les préparatifs nécessaires, la révolte de l'Egypte donna occasion à une nouvelle guerre, qui déconcerta un peu les mesures de Darius: cependant, comme il lui en auroit trop couté de renoncer à

(*a*) Philostrat. l. I, c. 17.
(*b*) Isocr. in Paneg. p. 113.
(*c*) *Idem, ibid.*

son expédition contre les Grecs, il résolut d'employer une partie de ses troupes pour réduire l'Egypte, & de tomber lui-même en personne sur la Grece, avec le gros de son armée (a). Tout étoit prêt pour ces deux expéditions, lorsqu'il s'éleva une grande dispute entre ses enfans, au sujet de la succession à l'Empire.

Suivant un ancien usage des Perses, leur Roi étoit obligé, avant d'aller à la guerre, de nommer son successeur : coutume sagement établie pour prévenir les inconvéniens qui accompagnent l'incertitude sur celui qui doit monter sur le trône. Darius se crut d'autant plus obligé de se prêter à cet usage, qu'il étoit déjà avancé en âge, & que deux de ses fils sembloient avoir de justes droits à la couronne.

Ce Monarque avoit trois fils de sa premiere femme, fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il parvînt à la couronne; il en avoit quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choisi pour Roi. Artabazane étoit l'aîné des premiers, & Xerxès des seconds. De ces deux compétiteurs à la couronne, Artabazane, appelé par Justin *Artemane*, prétendoit qu'étant l'aîné de tous ses freres, l'usage constant de toutes les nations lui adjugeoit la succession préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit fils de Darius, par Atosse fille de Cyrus qui avoit fondé l'Empire des Perses, & qu'il étoit bien plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendans, qu'à un étranger.

(a) V. la Note LVI, p. 124.

Darius ne s'étoit pas encore déclaré, lorſque Damarate, Roi de Sparte, chaſſé de ſon pays par ſes ſujets, arriva à Suſe. Ce Prince ſuggéra à Xerxès une autre raiſon : c'eſt qu'il étoit né dans le temps que ſon pere occupoit le trône, au lieu qu'Artabazane étoit venu au monde lorſque ſon pere n'étoit encore qu'homme privé ; & qu'ainſi la couronne lui appartenoit à lui, fils aîné du Roi, & non à Artabazane, fils aîné de Darius. Il appuya ce raiſonnement de l'exemple des Lacédémoniens, qui excluoient du trône les enfans nés avant que leurs peres fuſſent Rois. Ces raiſons parurent ſi juſtes à Darius, qu'il déclara Xerxès héritier préſomptif de la Couronne. Hérodote croit que ce qui détermina Darius en cette occaſion, ne fut pas tant la force des argumens de Xerxès, que celle de l'inclination que ce Prince avoit pour Atoſſe (*a*).

La ſucceſſion étant ainſi réglée, & tous les préparatifs pour attaquer l'Egypte & la Grece étant faits, Darius mourut la ſeconde année de la révolte d'Egypte, après un regne de trente-ſix ans. Ce Prince étoit doué de pluſieurs excellentes qualités ; & les Anciens ont relevé par de grands éloges ſa ſageſſe, ſa clémence, & ſa juſtice. L'Ecriture-Sainte le dépeint comme un ami du peuple de Dieu, par la protection duquel ce peuple ne trouva plus d'obſtacles dans la conſtruction du Temple à Jéruſalem. Sa bienveillance envers les Juifs fut récompenſée par de nombreux deſcendans, un long regne, & une grande

(*a*) Herod. l. VII, c. 2 & 3. V. auſſi la Note LVII, p. 125.

prospérité ; car, quoique ses expéditions contre les Scythes & contre les Grecs aient été malheureuses, toutes ses autres entreprises réussirent. Il affermit l'Empire de Cyrus, que la mauvaise conduite de Cambyse & l'usurpation de Smerdis avoient ébranlé, & recula les frontieres de ses Etats, en y ajoutant l'Inde, la Thrace, la Macédoine, & les isles de la mer Ionienne (*a*).

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Xerxès.

Année du Déluge 2514. Avant J. C. 485.

Xerxès employa la premiere année de son regne à continuer les préparatifs que son pere avoit commencés pour la réduction de l'Egypte. Il confirma aux Juifs tous les priviléges qui leur avoient été accordés par son pere, & particuliérement celui qui leur assignoit le tribut de Samarie, pour acheter les victimes qu'ils devoient offrir dans le Temple (*b*).

La seconde année de son regne, il marcha contre les Egyptiens ; & après avoir subjugué les rebelles, appesanti le joug de leur servitude, & donné le gouvernement de cette Province à son frere Achœmenes, il revint à Suse. Enflé de ce succès contre les Egyptiens, il résolut d'envahir la Grece. Mais avant de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son Conseil, & prendre l'avis des plus illustres personnages de sa Cour ; il leur fit part de ses desseins, & des motifs sur lesquels ils étoient fondés (*c*).

Mardonius, le même Général qui sous Darius avoit si mal réussi, espérant d'obtenir le comman-

(*a*) Esdr. IV. Aggée. Zach. V. la Note LVIII, p. 126.
(*b*) Joseph. Antiq. l. XI, c. 5.
(*c*) V. la Note LIX, p. 126.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

dement de l'armée, approuva le dessein du Roi, éleva ce Prince au dessus de tous ceux qui l'avoient précédé, & insista fortement sur la nécessité de venger l'affront fait au nom Persan, à Sardes, & à Marathon. Le reste du Conseil remarquant que ce discours flatteur plaisoit extrêmement au Roi, n'osa le contredire, & garda le plus profond silence.

Artabane, oncle du Roi, Prince respectable par son âge & par sa prudence, crut devoir rompre ce silence funeste. Il fit tous ses efforts pour détourner Xerxès de son dessein : il reprocha aussi à Mardonius son peu de sincérité, & lui fit voir combien il étoit blâmable de vouloir engager les Perses dans une guerre qu'il ne jugeoit nécessaire que par un principe d'ambition & d'intérêt. Artabane termina son discours par ces mots : » Si l'on » se détermine pour la guerre, que le Roi de» meure en Perse, & que nos enfans soient dé» posés entre ses mains. Pour vous, Mardonius, » puisque vous le désirez si fortement, marchez » à la tête des armées que vous aurez pu rassem» bler. Si la guerre a une issue favorable, je con» sens à mourir avec mes enfans ; si au contraire » le succès est tel que je prévois, je demande que » vous & vos enfans soyez à votre retour con» damnés à mort «.

Artabâne s'étoit exprimé en termes mesurés & respectueux ; cependant Xerxès en fut extrêmement offensé. Si vous n'étiez pas mon oncle, lui dit-il, vous porteriez dans l'instant même la juste peine de votre audace ; mais je vous en punirai, en vous laissant ici parmi les femmes, à qui vous ne ressemblez que trop, pendant qu'à la tête de

mes troupes je marcherai où mon devoir & la gloire m'appellent. Cependant, quand ce premier mouvement de colere fut passé, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter ainsi son oncle, & il n'eut pas honte de réparer sa faute publiquement : il avoua que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un Prince aussi respectable qu'Artabane (*a*); qu'au reste il se rangeoit à son avis, quoiqu'il eût vu la nuit d'auparavant en songe un fantôme qui l'avoit exhorté à entreprendre cette guerre (*b*). Tous les Perses qui composoient le Conseil, furent ravis de ce discours ; & après s'être prosternés devant le Roi, ils releverent à l'envi sa grande prudence. Mais il ne persista pas long-temps dans le même sentiment ; & Artabane lui-même, le seul homme qui eût désapprouvé ouvertement l'expédition, soit qu'il eût été effrayé par un songe, ou qu'il craignît la colere du Roi, devint un des plus zélés partisans de cette guerre (*c*).

Xerxès ayant pris son parti, ne voulut rien oublier de ce qui pouvoit faire réussir son dessein. En conséquence, il fit une alliance avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors dans l'Occident, & convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueroient la Grece, les Carthaginois tomberoient sur les Colonies Grecques en Sicile & en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs. Les Carthaginois

(*a*) Herod. l. VII, c. 6 & 7.
(*b*) V. la Note LX, p. 127.
(*c*) Herod. ubi supr. c. 8, 9, &c.

élurent pour Général Amilcar, qui leva le plus de troupes qu'il put en Afrique; & avec l'argent que Xerxès lui avoit envoyé, il engagea un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule, & d'Italie; de sorte qu'il assembla une armée de trois cent mille hommes, & des vaisseaux à proportion, pour transporter ses troupes & les provisions nécessaires (*a*).

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel (*b*), *ayant, par sa puissance & par ses grandes richesses, soulevé tous les peuples du monde* alors connu *contre le royaume de Grece*, c'est-à-dire tout l'Occident, sous le commandement d'Amilcar, & tout l'Orient sous le sien propre, partit de Suse la cinquieme année de son regne, après avoir fait d'immenses préparatifs pendant trois années de suite dans toutes les Provinces de son Empire. De Suse il se rendit à Sardes, qui étoit le lieu du rendez-vous général pour toutes ses forces de terre, pendant que celles de mer s'avançoient aussi le long des côtes de l'Asie mineure vers l'Hellespont.

Ce Prince avoit ordonné de percer le mont Athos, avant qu'il fût arrivé au bord de la mer: cette montagne s'avance dans la mer en forme de presqu'isle, & tient à la terre par un isthme d'environ une demi-lieue. La mer, en cet endroit, est très-orageuse, & la flotte Persane y avoit autrefois fait naufrage, en voulant doubler ce promontoire. Pour prévenir un pareil malheur,

(*a*) Diod. Sicul. l. XI, p. 1.
(*b*) Dan. XI, v. 2.

Xerxès

Xerxès fit tailler dans la montagne un passage assez large pour que deux vaisseaux à trois rangs de rames pussent le traverser de front. Par ce moyen, il sépara du continent les villes de Dion, d'Olophyxe, d'Acrothoon, de Thyse, & de Clæone. Hérodote observe que Xerxès fit entreprendre ce travail uniquement par ostentation, & pour immortaliser son nom, puisqu'il auroit pu, avec bien moins de peine, faire transporter ses vaisseaux par-dessus l'isthme, comme c'étoit l'usage en ce temps-là (*a*).

Xerxès avoit aussi fait construire un pont de bateaux sur l'Hellespont, pour faire passer ses troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continens dans l'endroit où le pont fut bâti, est de sept stades. L'ouvrage fut bientôt fait par les Phéniciens & par les Egyptiens; mais à peine y eurent-ils mis la derniere main, qu'une violente tempête survint, & fracassa, dispersa ou fit échouer contre la côte les vaisseaux dont le pont étoit composé. Quand Xerxès apprit cette nouvelle, il fut si transporté de colere, qu'il commanda qu'on jetât des chaînes dans la mer, comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât trois cents coups de fouet. Ceux qui devoient faire cette exécution avoient ordre de l'apostropher ainsi: *Elément salé & amer, ton Maître te fait infliger ce châtiment, pour l'avoir offensé sans raison, & il a résolu de traverser tes flots, en dépit de ton insolente résistance.*

Ce Prince poussa bien plus loin l'extravagance:

(*a*) Herod. ubi sup. c. 34, &c. V. la Note LXI, p. 128.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

il fit couper la tête à tous ceux qui avoient la conduite de l'ouvrage (*a*), & choisit à leur place des ouvriers plus habiles, qui eurent ordre de faire deux ponts, l'un pour les troupes, & l'autre pour le bagage & pour les bêtes de charge. Quand l'ouvrage fut achevé, & que les vaisseaux qui formoient les ponts eurent été bien affermis contre la violence des vents & des courans, Xerxès partit de Sardes, où son armée avoit été en quartier, & marcha vers Abyde. Quand il y fut arrivé, il souhaita de voir toutes ses forces rassemblées, & monta pour cet effet au haut d'un magnifique édifice de pierre blanche, que les Abydéniens avoient fait bâtir pour l'y recevoir d'une maniere convenable à sa grandeur, & apperçut de là, d'un même coup d'œil, sa flotte & son armée. La mer étoit couverte de ses vaisseaux, & ses soldats remplissoient les grandes plaines d'Abyde.

Mais, dans le temps qu'un mouvement secret de joie s'élevoit dans son cœur, en mesurant de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, son contentement fut tout-à-coup changé en tristesse, & il ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Artabane s'en étant apperçu, lui demanda le sujet qui l'avoit fait passer si subitement d'un excès de joie à une si grande tristesse. Le Roi répondit, qu'il n'avoit pu refuser des pleurs à l'instabilité des choses humaines, puisque de tant de milliers d'hommes il n'en resteroit pas un seul dans cent ans. Artabane,

(*a*) Herod. ubi sup. c. 33-36.

qui ne perdoit aucune occasion d'inspirer au jeune Prince des sentimens de bonté pour son peuple, le voyant touché & attendri, lui fit sentir l'obligation imposée à un Prince d'employer tous ses soins à adoucir les peines de ses sujets, puisqu'il n'étoit pas en son pouvoir de prolonger leur vie.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle, s'il persisteroit encore dans son premier sentiment, & s'il le dissuaderoit encore d'attaquer la Grece, s'il n'avoit pas eu la vision qui l'avoit fait changer d'avis. Artabane avoua ingénument qu'il n'étoit pas sans crainte, & que deux choses l'effrayoient, la mer & la terre; la mer, parce qu'il n'y avoit point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux; la terre, parce qu'il n'y avoit point de pays qui pût nourrir une si nombreuse armée. Le Roi fut frappé de ce raisonnement; mais, comme il étoit trop tard pour reculer, ce Prince répondit, que dans de grandes entreprises il ne falloit pas examiner de si près tous les inconvéniens; que, quoiqu'elles fussent accompagnées de plusieurs dangers, elles étoient cependant préférables à une inaction exempte de périls; qu'on n'obtenoit pas d'avantage considérable, sans hasarder quelque chose, & que si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse, l'Empire de Perse n'auroit point atteint un degré si éminent de gloire & de grandeur (*a*).

Tout étant préparé, on marqua le jour du passage. Dès que les premiers rayons du soleil com-

(*a*) *Idem, ibid. c.* 45, &c.

mencerent à paroître, on brûla sur le pont toutes sortes de parfums, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même temps versa des libations à la mer avec une coupe d'or, &, se tournant vers le Soleil, implora le secours de cette Divinité, pour qu'aucun obstacle ne l'empêchât de porter ses armes triomphantes jusqu'aux limites les plus reculées de l'Europe; ensuite il jeta dans la mer le vase qui avoit servi aux libations, & un cimeterre Persan.

L'infanterie & la cavalerie passerent le pont qui étoit le plus près du Pont-Euxin, pendant que le bagage & les bêtes de charge traversoient celui qui regardoit la mer Egée. Les deux ponts étoient couverts de terre, & avoient de côté & d'autre des barrieres, afin que les chevaux & le bétail ne s'épouvantassent pas en voyant la mer. L'armée employa sept jours & sept nuits à passer le détroit, quoique les soldats marchassent sans s'arrêter, & qu'on les fît avancer à grands coups de fouet. La flotte fit voile en même temps vers les côtes de l'Europe.

Quand toute l'armée fut passée, Xerxès la mena au travers de la Chersonnese de Thrace, & vint à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hebre dans la Thrace. La flotte fut attendre de nouveaux ordres au Promontoire de Sarpédon. Xerxès étant dans les vastes plaines de Dorisque, voulut faire le dénombrement de ses troupes, & dépêcha, dans cette vûe, des ordres à ses Amiraux de conduire la flotte près du rivage voisin, pour faire en même temps la revue de ses forces de terre & de mer. L'armée de terre étoit composée de dix-sept cent mille hommes de pied, & de

quatre-vingt mille chevaux, qui, joints à vingt mille hommes qui conduisoient les chameaux, & qui avoient soin du bagage, faisoient en tout un million & huit cent mille hommes. Sa flotte consistoit en douze cent sept vaisseaux de combat, & en trois mille galeres & vaisseaux de transport, & à bord de tous ces vaisseaux il y avoit cinq cent dix-sept mille six cent dix hommes; de sorte que les forces de terre & de mer, que Xerxès amena d'Asie, alloient à deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes. Hérodote rapporte, que quand ce Monarque traversa l'Hellespont pour passer en Europe, un habitant du pays s'écria : » O Jupiter! pourquoi es-tu venu » détruire la Grece sous la figure d'un Persan, » & sous le nom de Xerxès, entraînant tout le » genre humain à ta suite, puisque ta seule puis- » sance suffisoit « ?

Après qu'il fut entré en Europe, les peuples en deçà de l'Hellespont, qui se soumirent à lui, augmenterent ses forces de 300,000 hommes, & sa flotte de 220 vaisseaux, qui portoient 24,000 hommes : en sorte qu'en arrivant aux Thermopyles, ses forces de terre & de mer faisoient ensemble le nombre de 2,641,610 hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, & autres gens de cette sorte, qui montoient à un nombre égal; par où il paroît que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition, étoit de 5,283,220 personnes (*a*).

(*a*) Herod. ubi sup. c. 56-99-148-187. V. la Note LXII, p. 130.

De tant de millions d'hommes, aucun ne pouvoit entrer en comparaison avec Xerxès pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille : fade louange pour un Prince, quand il n'en mérite point d'autres. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il, *ce vaste corps manquoit de tête.*

Outre les Chefs de chaque Nation, qui commandoient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avoit six Généraux Persans; Mardonius, fils de Gobryas; Tirintatechme, fils d'Artabane; Smerdone, fils d'Otanes (tous deux parens du Roi); Masiste, fils de Darius & d'Atosse; Gergis, fils d'Ariaze; & Mégabyze, fils du fameux Zopyre. Les dix mille Perses, qu'on appeloit les *Immortels*, étoient commandés par Hydarne. La flotte étoit sous les ordres de quatre Amiraux Persans, & la cavalerie avoit aussi ses Commandans particuliers.

Xerxès, ayant fait le dénombrement de ses troupes de terre & de mer à Dorisque, traversa la Thrace, la Macédoine, & la Thessalie, & prit le chemin de l'Attique, après avoir ordonné à sa flotte de le suivre le long du rivage, & de régler ses mouvemens sur ceux de son armée. En quelque endroit que ce Prince arrivât, il y trouvoit une grande quantité de provisions, chaque ville étant obligée de l'entretenir; ce qui couta des sommes immenses, & donna occasion à ce mot d'un Abdérite, après le départ du Roi : *Que ses concitoyens n'avoient qu'à remercier les Dieux de ce que Xerxès poussoit la tempérance jusqu'à se contenter d'un seul repas par jour* (a).

(a) Herod. l. VII, c. 108-132.

Lacédémone & Athenes, les deux plus puissantes villes de la Grece, & contre lesquelles Xerxès étoit le plus animé, instruites des préparatifs & des mouvemens de leur ennemi commun, envoyerent des Députés à Argos, en Sicile, & aux Isles de Corcyre & de Crete, pour demander du secours, & faire une ligue contre les Perses. Les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'ils partageroient le commandement avec les Lacédémoniens. Ces derniers consentirent que le Roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux Rois de Lacédémone; mais les Argiens ne furent pas contens de cette offre, & ordonnerent aux Députés de sortir du territoire d'Argos avant le coucher du soleil.

Ils se rendirent en Sicile, où Gélon, le plus puissant Prince qu'il y eût dans toutes les Colonies Grecques, promit de mener à leur secours une nombreuse armée, & une grande flotte, pourvu qu'on l'élût Généralissime des troupes de terre & de mer. Cette proposition fut rejetée par les Députés Athéniens, qui lui dirent qu'ils n'avoient pas besoin d'un Général, mais d'une armée; & ils partirent sans faire aucune nouvelle instance. Les habitans de Corcyre, appelée aujourd'hui *Corfou*, équiperent une flotte de 60 vaisseaux; mais ils ne s'avancerent pas au delà des côtes de la Laconie, où ils attendirent le succès du combat, pour se ranger ensuite du côté du vainqueur.

Les Crétois, ayant consulté l'Oracle de Delphes sur le parti qu'ils avoient à prendre, refuserent absolument d'entrer dans la ligue. Ainsi

les Lacédémoniens & les Athéniens se virent abandonnés de tous leurs compatriotes, à l'exception de Thespie & de Platée, qui leur fournirent un petit renfort. Dans un danger si pressant, on songea avant tout à faire cesser toutes les divisions intestines, & les Athéniens firent la paix avec les Eginetes, contre qui ils étoient alors en guerre. Un de leurs premiers soins ensuite fut de nommer un Général; les Athéniens choisirent Thémistocle, & les Lacédémoniens donnerent le commandement de leurs forces à Léonidas, un de leurs Rois.

Il ne s'agissoit plus que de savoir où l'on attendroit les Perses, pour leur disputer l'entrée de la Grece. Après bien des contestations, il fut résolu qu'un corps de 4000 hommes seroit envoyé aux Thermopyles. Ce passage, situé entre les montagnes qui séparent la Thessalie de la Grece, est d'environ 25 pieds de largeur, & le seul endroit par où les Perses pouvoient entrer en Achaïe, & venir assiéger Athenes. Ce petit corps étoit commandé par Léonidas, Prince d'un courage élevé, qui fit toute la diligence possible pour gagner le poste qu'on lui avoit assigné, dans la résolution d'arrèter l'armée innombrable de Xerxès avec cette poignée d'hommes, ou de mourir dans cette entreprise. Trois cents Lacédémoniens, tous choisis par lui-même, l'accompagnoient, & avoient formé la même résolution.

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Ce Prince s'étoit toujours imaginé qu'à son approche les Grecs prendroient la fuite, & n'oseroient

pas, avec à peine quatre mille hommes, arrêter une armée aussi formidable que la sienne. Il envoya un espion à cheval, pour reconnoître le nombre des ennemis, & le lieu où ils étoient campés. Cet espion rapporta que les Lacédémoniens faisoient leurs exercices militaires, ou peignoient leur chevelure; ce qui, comme Démarate (a), qui étoit alors dans le camp Persan, l'avoit dit au Roi, étoit leur maniere de se préparer à vaincre ou à mourir.

Comme Xerxès espéroit encore que les Grecs se retireroient, il attendit quelques jours pour leur en donner le temps. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner Léonidas, & lui promit, entre autres choses, de le rendre maître de toute la Grece, s'il vouloit embrasser son parti. Cette proposition & toutes les autres ayant été rejetées par ce Prince généreux avec mépris & indignation, Xerxès lui fit ordonner par un Héraut, qu'il eût à lui livrer ses armes. Léonidas lui répondit

(a) Démarate étoit un des deux Rois de Sparte, qui, après avoir été banni de sa patrie, avoit cherché un asile à la Cour de Perse, où il fut entretenu & traité avec beaucoup de distinction. Les Courtisans lui ayant témoigné un jour être fort étonnés de ce qu'un Roi s'étoit laissé exiler, il leur répondit, *qu'à Sparte les Loix étoient plus puissantes que le Roi.* Ce Prince fut fort considéré en Perse; mais ni l'injustice de ses citoyens, ni les bons traitemens du Roi ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sut que Xerxès avoit dessein d'envahir la Grece, il en fit secrétement donner avis aux Grecs, & dans toutes les occasions il parla toujours au Roi avec une noble liberté (1).

(1) Plutarch. in Apoph. Lacon. p. 220.

en peu de mots, mais d'un ſtyle & d'une fierté véritablement laconiques : *Viens les prendre toi-même* (*a*).

Irrité au dernier point de cette réponſe, Xerxès fit marcher contre les Grecs les Medes & les Ciſſiens, avec ordre de les ſaiſir tous vivans, & de les lui amener. Les Medes ne purent ſoutenir les efforts des Grecs, & ayant été honteuſement mis en fuite, ils montrerent, dit Hérodote, que Xerxès avoit beaucoup d'hommes, & très-peu de ſoldats. Ils furent relevés par les Perſes, ſurnommés les *Immortels*, qui formoient un corps de 10000 hommes, commandé par Hydarne : mais quand ils en furent venus aux mains avec les Grecs, ils n'eurent pas un meilleur ſuccès que les autres.

Les Perſes, conſidérant le lendemain combien les Grecs étoient peu nombreux, & ſuppoſant qu'il devoit y en avoir tant de bleſſés, qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de ſoutenir un ſecond combat, réſolurent de faire encore une tentative : mais elle fut auſſi inutile que les précédentes; car, bien loin de remporter quelque avantage ſur les Grecs, ils furent eux-mêmes honteuſement repouſſés. Les Grecs firent éclater tant de valeur en cette occaſion, que Xerxès ſauta trois fois en bas de ſon trône, dans l'appréhenſion que toute ſon armée ne fût taillée en pieces (*b*).

Xerxès, déſeſpérant de pouvoir forcer des troupes déterminées à vaincre ou à mourir, étoit

(*a*) Plutarch. in Apoph. Lacon. p. 225.

(*b*) Herod. c. 210. Diodor. Sicul. p. 6. Cteſias in Perſicis, c. 23.

dans une grande perplexité, & ne ſavoit plus quelles meſures prendre, lorſqu'un habitant du pays, nommé *Ephialte*, dans l'eſpérance d'obtenir quelque récompenſe conſidérable, vint lui découvrir un ſentier détourné vers une éminence qui étoit au deſſus des ennemis, & qui les commandoit. Le Roi y envoya ſur le champ Hydarne avec ſon corps choiſi de 10000 Perſes, qui, après avoir marché toute la nuit, arriverent au point du jour à l'endroit marqué, & s'en emparerent.

Les Phocéens, qui défendoient ce défilé, ne pouvant tenir contre un ſi grand nombre, ſe retirèrent en hâte au ſommet de l'éminence, & ſe préparerent à mourir en gens d'honneur. Mais Hydarne, ſans s'amuſer à les pourſuivre, deſcendit au plus vîte de la montagne, dans le deſſein de prendre en queue ceux qui défendoient le paſſage. Léonidas avoit appris de l'Oracle, que Lacédémone périroit ſi ſon Roi ne perdoit pas la vie. Voyant qu'il étoit impoſſible de réſiſter aux ennemis, il obligea le reſte des Alliés à ſe retirer, & ne conſerva avec lui que les Theſpiens, les Thébains, & trois cents Lacédémoniens, réſolus de mourir tous avec leur Chef, & de ſe ſacrifier pour la Patrie.

Les Thébains, à la vérité, reſterent malgré eux; mais Léonidas les garda comme otages, parce qu'il les ſoupçonnoit d'être dans les intérêts des Perſes. Quant aux Theſpiens, & à leur Chef Démophile, rien ne fut capable de les engager à abandonner Léonidas & les Spartiates. Le Devin Mégiſtias, qui avoit prédit le ſuccès qu'auroit cette entrepriſe, preſſé par Léonidas

de se retirer, renvoya son fils unique, & mourut avec ce Prince. Ceux qui resterent, ne se flattoient pas de la vaine espérance de vaincre, ou d'échapper au danger; mais ils regardoient les Thermopyles comme le lieu de leur sépulture : & quand leur Chef les eut exhortés à prendre quelque nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chez Pluton, ils jeterent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à quelque festin (*a*).

Xerxès, après avoir fait une libation au lever du soleil, se mit en marche avec toute son armée, suivant le conseil d'Ephialte. Léonidas, voyant approcher les Perses, s'avança vers l'endroit le plus large du passage, & attaqua l'ennemi avec une si prodigieuse valeur, que les Officiers Persans furent obligés de se placer derriere les corps qu'ils commandoient, afin d'empêcher que leurs soldats, qui certainement n'auroient pas soutenu un choc si violent, ne prissent la fuite. Plusieurs Perses cependant tomberent dans la mer, & s'y noyerent; d'autres furent foulés aux pieds par leurs propres gens, & plusieurs autres tués par les Grecs, qui ne ménagerent plus rien, parce qu'ils savoient qu'une mort inévitable les attendoit, lorsque ceux qui s'avançoient pour les attaquer par derriere seroient arrivés.

Dans cette action, le brave Léonidas tomba percé de coups. Abrocomes & Hyperanthas, freres de Xerxès, l'ayant remarqué, accoururent

(*a*) *Idem*, *ibid.* c. 212. Diodor. Sicul. p. 7. Ctesias ubi supr. c. 24.

pour saisir son corps & le porter en triomphe au Roi. Mais les Lacédémoniens, plus ardens à défendre ce corps qu'à conserver leur propre vie, repousserent quatre fois l'ennemi, tuerent les deux freres de Xerxès avec plusieurs autres Chefs distingués, & retirerent le corps de leur Général d'entre les mains des Perses.

L'armée, dont le perfide Ephialte étoit le guide, s'étant avancée alors pour les attaquer par derriere, ils se retirerent vers l'endroit le plus étroit du passage, &, après s'être tous réunis, à l'exception des Thébains, ils se porterent sur une petite hauteur. Dans cet endroit, ils firent encore tête aux Perses, qui les assaillirent de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin, accablés par le nombre, sans être vaincus, ils furent tous tués. Un seul se sauva à Sparte, & il y fut traité comme un lâche & comme un traître à sa Patrie; tout le monde évita sa compagnie, & lui donna le honteux surnom d'*Aristodeme le fuyard* (a) : mais peu de temps après il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une maniere extraordinaire.

Ceux qui se signalerent dans cette occasion parmi les Spartiates, furent Alphée & Maron, tous deux fils d'Orisiphante; parmi les Thespiens, Dithyrambe; mais par-dessus tous Léonidas & Diénece. Ce dernier étoit Lacédémonien, & se distingua dans cette occasion, plus qu'aucun de ses compatriotes, si on en excepte le Roi. Quelqu'un lui ayant dit avant la bataille, que l'armée

(a) V. la Note LXIII, p. 131.

des Barbares étoit si nombreuse, qu'en tirant à la fois chacun une fleche, ils obscurciroient le soleil, il répondit, sans marquer la moindre frayeur, *qu'il en étoit bien aise, parce qu'il aimoit à combattre à l'ombre.* Xerxès, outré de dépit contre Léonidas, qui avoit osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, & se couvrit lui-même de honte en voulant déshonorer ce Héros.

On éleva dans la suite un superbe monument tout près des Thermopyles, à ces braves défenseurs de la Grece, avec deux inscriptions : l'une regardoit en général tous ceux qui étoient morts aux Thermopyles, & portoit, que les Grecs du Péloponnese, au nombre seulement de 4000, avoient tenu tête à l'armée des Perses, composée de trois millions d'hommes. L'autre inscription étoit particuliere aux Spartiates : le Poëte Simonide en est l'Auteur ; la voici : *Passant, va annoncer à Lacédémone, que nous sommes morts ici pour obéir à ses justes Loix.* On prononçoit tous les ans, à l'endroit où étoient ces tombeaux, une oraison funebre en l'honneur des Héros qui y étoient enterrés, & l'on y célébroit des jeux, auxquels les Lacédémoniens & les Thespiens seuls avoient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avoient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles (*a*).

(*a*) *Idem, ibid.* c. 238, &c. Outre ces inscriptions, il y en avoit une troisieme à l'honneur du Devin Mégistias, exprimée en ces mots : *Le divin Mégistias, que les Medes ont tué, repose sous cette pierre. Il subit son sort avec une intrépidité sans égale, & refusa de vivre lorsque les Spartiates eurent résolu de mourir* (1).

(1) Herod. ubi suprà.

Xerxès perdit en cette occasion vingt mille hommes; & comme il sentoit qu'une si grande perte étoit capable de jeter l'alarme & le découragement dans ses troupes, il fit enterrer secrétement ceux de son parti qui avoient été tués dans ce combat; il laissa seulement mille cadavres dans la campagne. Il prit ensuite, en traversant la Béotie, le chemin de l'Attique, & il y arriva quatre mois après avoir passé l'Hellespont.

Le jour même de la glorieuse action des Thermopyles, il y eut entre les deux flottes une bataille à Artémise, promontoire d'Eubée : la flotte des Grecs étoit composée de deux cent soixante-onze vaisseaux ; mais celle des Perses étoit bien plus nombreuse, quoique peu de jours auparavant elle eût essuyé une rude tempête, qui avoit fait périr plus de quatre cents vaisseaux. Ils en détacherent deux cents, avec ordre de se tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échapper. Les Grecs en ayant été instruits, mirent de nuit à la voile, pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Mais ayant manqué cette escadre, ils allerent vers le soir attaquer le gros de la flotte; & après plusieurs petits combats, toujours à l'avantage des Athéniens, ils en vinrent à un engagement général, dont le succès fut à peu près égal des deux côtés. Les Grecs, dont les vaisseaux avoient beaucoup souffert, gagnerent le détroit de Salamine, petite Isle peu éloignée & vis-à-vis de l'Attique. Quoique les actions qui se passerent à Artémise ne fussent pas absolument décisives, elles servirent cependant à animer les Athéniens, en les convainquant que leurs ennemis, malgré leur

nombre, n'étoient rien moins qu'invincibles (*a*).

Section IV. *Histoire de Perse.*

Dès que Xerxès fut entré dans l'Attique, les Athéniens, se trouvant dans l'impossibilité de résister à un aussi puissant ennemi, suivirent le conseil de Thémistocle, s'embarquerent dans leurs vaisseaux, & envoyerent leurs femmes & leurs enfans aux Eginetes, & à ceux de Salamine & de Trézene. Les Perses étant arrivés dans le voisinage d'Athenes, mirent tout le pays à feu & à sang. Un détachement fut envoyé pour aller piller le Temple de Delphes, où il y avoit des richesses immenses, par la quantité prodigieuse de dons qu'on y avoit apportés de tout l'Orient. S'il en faut croire Hérodote & Diodore de Sicile, à peine les Perses furent-ils venus près du Temple de Minerve, qu'une furieuse tempête, accompagnée de vents impétueux, de tonnerres & de foudres, surprit & fit tomber du mont Parnasse deux gros rochers, qui écraserent la plus grande partie du détachement.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athenes, que ses habitans avoient abandonnée. Un petit nombre de citoyens avoit pris à la lettre un oracle d'Apollon, qui avoit déclaré *qu'Athenes seroit sauvée par des remparts de bois*; ils avoient fortifié la place de planches & de palissades, se défendirent avec une valeur incroyable; & n'ayant jamais voulu se rendre, ils furent tous taillés en pieces. Xerxès brûla entiérement la ville & les Temples, & dépêcha aussi-tôt un Courrier à Suse, pour porter cette agréable nouvelle à son oncle

(*a*) Herod. l. VIII, c. 1-18.

Artabane,

Artabane, entre les mains duquel il avoit remis le gouvernement pendant son absence (*a*).

La flotte des Grecs, par la jonction d'un grand nombre de vaisseaux, se trouvant forte de trois cents voiles, Eurybiade, Généralissime de la flotte, tint un Conseil, pour déliberer sur les mesures qu'il convenoit de prendre. Les avis se trouverent fort partagés. Quelques-uns des Chefs, du nombre desquels étoit Eurybiade, vouloient qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre, qui gardoit cette entrée, sous la conduite de Cléombrote, frere de Léonidas. D'autres, & ceux-ci avoient Thémistocle à leur tête, prétendoient qu'il falloit rester à Salamine; qu'il n'étoit pas possible de choisir un poste plus avantageux pour combattre une flotte aussi nombreuse que celle des ennemis, parce qu'étant dans un détroit, ils ne pourroient pas faire usage d'une grande partie de leurs forces.

Après bien des débats, Eurybiade & tous les autres Chefs embrasserent le sentiment de Thémistocle, dans la crainte que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des alliés, comme Thémistocle l'avoit donné à entendre dans son discours. Ainsi il fut unanimement résolu qu'on attendroit la flotte Persane dans le détroit de Salamine, & qu'on n'en viendroit aux mains avec elle que dans cet endroit (*b*).

Du côté des Perses, on avoit aussi tenu un Con-

(*a*) Herod. ubi supr. c. 51.

(*b*) Herod. *ibid.* c. 56, &c.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

ſeil de guerre, pour ſavoir s'il falloit haſarder un combat naval. Tous les Chefs furent d'avis de livrer bataille, parce qu'ils ſavoient que ce feroit celui du Roi. Il n'y eut que la Reine Artémiſe qui penſa différemment. Cette Princeſſe étoit Reine d'Halicarnaſſe, & avoit ſuivi Xerxès dans cette guerre, avec cinq vaiſſeaux les mieux équipés de toute la flotte après ceux des Sidoniens. Elle ſe diſtingua dans toutes les occaſions par ſon courage, & plus encore par ſa prudence ; car Hérodote obſerve qu'elle fut la ſeule qui eût donné à Xerxès un bon conſeil dans cette occaſion. Elle repréſenta qu'il étoit dangereux d'en venir aux mains avec des troupes beaucoup plus expérimentées dans la marine que les Perſes ; que la perte d'une bataille ſur mer feroit ſuivie de la ruine de l'armée de terre ; qu'en traînant la guerre en longueur, & pénétrant juſqu'au cœur de la Grece, on feroit naître des diviſions parmi les ennemis, qui ne manqueroient pas de ſe ſéparer, pour aller défendre chacun ſon propre pays ; & qu'alors le Roi pourroit, preſque ſans coup férir, ſe rendre maître de la Grece. Cet avis, quoique très-prudent, ne fut pas ſuivi, & la bataille fut unanimement réſolue.

Xerxès, voulant encourager ſes troupes par ſa préſence, fit placer ſon trône au ſommet d'une hauteur, d'où il pouvoit tout voir ſans courir aucun riſque, & il garda auprès de lui quelques hommes, qui devoient écrire le nom de ceux qui ſe diſtingueroient dans la bataille. L'approche de la flotte Perſane, jointe à la nouvelle qu'un détachement conſidérable de l'armée marchoit contre Cléombrote, qui défendoit l'iſthme, jeta une ſi

grande terreur parmi les Péloponnésiens, qu'il ne fut pas possible de les engager à rester plus long-temps à Salamine. Ils prirent donc la résolution de se rendre le lendemain avec leurs vaisseaux à l'isthme. Thémistocle, pour empêcher l'exécution d'un dessein qui pouvoit être funeste à sa Patrie, fit donner avis à Xerxès de la résolution des Péloponnésiens; & il ajouta, que le Roi n'avoit qu'à faire environner Salamine de nuit par ses vaisseaux, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste. Le même Messager assura Xerxès, que Thémistocle, auteur de l'avis, avoit dessein de passer du côté des Perses avec les vaisseaux Athéniens, dès que la bataille seroit commencée. Le Roi le crut, & donna ordre sur le champ qu'une escadre nombreuse entourât l'isle pendant la nuit, afin de couper la retraite aux ennemis.

Les Péloponnésiens, voulant mettre à la voile le lendemain de grand matin, se trouverent environnés de tous côtés par la flotte Persane, & furent obligés, malgré eux, de rester dans le détroit de Salamine, & de courir les mêmes risques que leurs alliés.

Bataille de Salamine.

La flotte Grecque étoit composée de trois cent quatre-vingt voiles, & celle des Perses de plus de deux mille. Thémistocle attendit, pour engager l'action, qu'un vent, qui se levoit tous les jours réguliérement à la même heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à souffler. Dès que ce vent se fit sentir, on donna le signal. Les Perses, qui savoient que les yeux du Roi étoient fixés sur eux, s'avancerent courageusement; mais le vent leur donnoit directement dans le visage, & la pesanteur, aussi bien

que le grand nombre de leurs vaiſſeaux, ne ſervant qu'à les embarraſſer dans un lieu ſerré & étroit, ce premier feu ſe ralentit bientôt.

Les Grecs s'en étant apperçus, redoublerent leurs efforts, & percerent jusqu'au centre de la flotte Perſane, dont quelques vaiſſeaux ſe ſauverent à Phalere, où leur armée étoit campée, & d'autres ſe jeterent dans divers ports des Iſles voiſines. Les Ioniens furent les premiers qui prirent la fuite. Mais la Reine Artémiſe ſe ſignala par des prodiges de valeur, & ſes vaiſſeaux furent les derniers qui ſe retirerent. Xerxès, la voyant ainſi combattre, s'écria que, dans cette bataille, les hommes s'étoient conduits comme des femmes, & que les femmes avoient montré un courage d'hommes. Les Athéniens furent ſi irrités contre elle, qu'ils promirent dix mille dragmes à quiconque pourroit la prendre en vie; mais malgré tous leurs efforts, elle échappa à leur pourſuite, & gagna les côtes d'Aſie.

Dans cette bataille, qui fut une des plus mémorables dont l'Hiſtoire ait conſervé le ſouvenir, les Grecs perdirent quarante vaiſſeaux, & les Perſes deux cents, ſans compter un beaucoup plus grand nombre, qui furent pris avec tout ce qu'ils avoient à bord. Pluſieurs des Alliés, qui ne redoutoient pas moins la cruauté de Xerxès que l'ennemi, ſe retirerent dans leur pays.

Xerxès, craignant que les vainqueurs ne priſſent le chemin de l'Helleſpont, & n'empêchaſſent ſon retour, laiſſa Mardonius en Grece avec une armée de trois cent mille hommes, & marcha avec le reſte du côté de la Thrace, dans le deſſein de paſſer l'Helleſpont. Comme il n'y avoit point de vivres

préparés, ses troupes souffrirent infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Les soldats furent obligés de se nourrir d'herbes, & même de feuilles & d'écorces d'arbres, ce qui causa des maladies qui en emporterent la plus grande partie.

Le Roi, voyant que son armée ne pouvoit pas avancer aussi vite qu'il l'auroit souhaité, prit les devants avec un petit corps; mais étant arrivé à l'Hellespont, il trouva le pont rompu par une violente tempete, & il fut obligé de faire le trajet dans une baque de Pêcheur. Des bords de l'Hellespont, il se rendit à Sardes, où il prit ses quartiers (a).

Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoyer les prémices du butin qu'ils avoient fait à Delphes; & ils enrichirent le Temple des dépouilles de ceux-là mêmes qui l'avoient pillé peu de temps auparavant. Ils songerent ensuite à récompenser ceux qui s'étoient distingués. C'étoit une coutume dans la Grece, qu'après un combat, les Capitaines déclaroient quels étoient ceux qui s'y étoient le plus distingués, en marquant sur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & le nom de celui qui avoit mérité le second. Dans cette occasion, chaque Capitaine, s'imaginant avoir mieux fait qu'aucun autre, s'adjugea le premier rang, & accorda le second à Thémistocle, ce qui le mettoit réellement au dessus de tous les autres: aussi lui décerna-t-on des honneurs qui jusqu'alors n'avoient

(a) Herod. L. VIII, c. 130.

été accordés à personne, comme nous le dirons dans l'Histoire de la Grece (a).

Vers le même temps où se donnerent les batailles des Thermopyles & de Salamine, l'armée formidable des Carthaginois, composée de trois cent mille hommes, fut entiérement défaite par Gélon, Roi de Syracuse. Nous donnerons le détail de cette victoire dans l'Histoire des Carthaginois.

Mardonius, qui avoit passé l'hiver en Thessalie & en Macédoine, mena, dès le commencement du printemps suivant, son armée en Béotie, d'où il envoya Alexandre, Roi de Macédoine, à Athenes, pour faire aux habitans des offres très-avantageuses, s'ils vouloient se détacher du reste des Alliés. Il leur promettoit de faire rebâtir leur ville aux dépens du Roi, de même que tous les autres édifices qui avoient été démolis ou brûlés en Attique l'année d'auparavant; de leur permettre de vivre selon leurs loix, de leur rendre tout ce qu'ils avoient possédé, & de leur donner, outre cela, tel pays qu'ils pourroient souhaiter.

Alexandre les exhorta en son nom, & comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur représentant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à un ennemi aussi puissant : mais rien ne fut capable de porter les Athéniens à séparer leurs intérêts de ceux de la Grece. Pour s'en venger, Mardonius entra à la tête de son armée dans l'Attique, détruisant tout ce qu'il trouvoit dans son chemin.

(a) *Idem*, *ibid.* c. 117. Justin, l. II, c. 13.

Les Athéniens, hors d'état d'arrêter un torrent si rapide, se retirerent à Salamine, à Trézene, & parmi les Eginetes, abandonnant leur ville pour la seconde fois. Mardonius entra ensuite dans Athenes, & démolit tout ce qui avoit échappé l'année précédente à la fureur des Perses.

Cependant les forces de la Grece venoient de se rassembler à l'isthme de Corinthe. Dès que Mardonius en fut informé, il reprit le chemin de la Béotie. Il s'imagina que ce pays étant ouvert & uni, il seroit plus propre à une bataille que l'Attique, pays rude & raboteux, plein de hauteurs & de défilés. Il campa à son retour sur la riviere d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias Roi de Lacédémone, & d'Aristide Général des Athéniens. L'armée des Perses, suivant le calcul d'Hérodote, étoit de trois cent cinquante mille hommes, & de cinq cent mille suivant celui de Diodore. Celle des Grecs ne pouvoit aller qu'à environ cent dix mille.

Mardonius, pour essayer les Grecs, envoya sa cavalerie, qui faisoit la grande force de son armée, escarmoucher contre eux. Les Mégariens, qui étoient campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup; &, quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étoient prêts à plier, lorsqu'un détachement de trois cents Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, Général de la cavalerie Persane, & fort considéré en Perse, les voyant venir en bon ordre, ordonna à la cavalerie de tourner bride & de pousser contre eux. Le choc fut violent, parce que les deux partis cherchoient également à mon-

trer, par le succès de ce combat, quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut long-temps douteuse; mais enfin Masistius ayant été tué, les Perses prirent la fuite. Ce Général fut extrêmement regretté par les Perses, qui témoignerent leur douleur, en coupant leurs cheveux & les crins de leurs chevaux, & en remplissant tout le camp de cris & de gémissemens. Après ce combat, les deux armées passerent dix jours en présence.

Mardonius, qui étoit d'un caractere bouillant, souffroit avec peine un si long délai: d'ailleurs il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours. Il assembla donc son Conseil, pour délibérér si on livreroit bataille, ou si on se retireroit jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouvelles provisions. Artabaze, Seigneur distingué par son rang & par son expérience, étoit d'avis qu'on ne hasardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thebes, où il ne seroit pas difficile d'amasser des vivres & des fourrages. Il représentoit qu'un délai étoit capable de ralentir l'ardeur des Alliés, dont on pourroit, en attendant, corrompre quelques Chefs à force de présens. Les Thébains furent du même sentiment; mais l'avis contraire, qui étoit celui de Mardonius, que personne n'osoit contredire, l'emporta, & la bataille fut résolue pour le lendemain. Alexandre, Roi de Macédoine, qui dans le cœur favorisoit les Grecs, vint secrétement dans leur camp au milieu de la nuit, & informa Aristide de tout ce qui s'étoit passé (a).

(a) Herod. l. IX, c. 50, &c.

Auſſi-tôt les Généraux Grecs donnerent ordre à leurs Officiers de ſe préparer au combat. Avant d'en venir aux mains, Pauſanias jugea à propos de changer l'ordre de bataille, en faiſant paſſer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite, pour les oppoſer aux Medes & aux Perſes, qu'ils avoient défaits à la journée de Marathon. Il ſe réſerva avec les Spartiates de combattre les Thébains & les autres Grecs qui ſervoient dans l'armée de Perſe, & qui avoient ſouvent été défaits par les Spartiates. Mais Mardonius, ſur l'avis qu'il en eut, ayant pareillement changé ſon ordre de bataille, on remit les choſes de part & d'autre dans leur premier état. Ainſi tout le jour ſe paſſa ſans qu'il y eût d'action.

Le ſoir on tint conſeil parmi les Grecs : il fut réſolu qu'on décamperoit, & qu'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, & les Capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps, vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confuſion parmi les troupes; les unes alloient d'un côté, & les autres d'un autre, ſans garder d'ordre dans leur marche. Enfin, les Grecs s'arrêterent près de la petite ville de Platée.

Bataille de Platée.

Mardonius ayant ſu qu'ils étoient partis la nuit, mit toute ſon armée en bataille, & s'avança vers eux avec de grands cris, comme s'il n'y avoit qu'à dépouiller des fuyards. Ce Général profita de cette occaſion pour inſulter à la timide prudence d'Artabaze, & à la fauſſe idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne jamais prendre la fuite devant l'ennemi. Il paſſa l'Aſope, & en vint aux mains avec les

Lacédémoniens, qui étoient seuls & séparés du corps de l'armée, au nombre de cinq mille hommes, avec trois mille Tégéates.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Pausanias ayant ainsi toute l'armée Persane sur les bras, dépêcha un Officier vers les Athéniens, pour les engager à venir à son secours. Les Athéniens se mirent d'abord en chemin; mais ils furent attaqués par les Grecs, qui tenoient le parti des Perses. Ainsi la bataille se donna en deux endroits différens. Les Spartiates percerent jusqu'au centre de l'armée des Perses, & les mirent en fuite après un combat très-opiniâtre. Mardonius, monté sur un cheval blanc, se signala en cette occasion, &, à la tête de mille hommes choisis, fit des prodiges de valeur : mais, étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée Persane prit la fuite. Les Grecs, qui combattoient contre Aristide, en ayant été informés, laisserent les Athéniens maîtres du champ de bataille.

Les Perses se réfugierent dans leur premier camp, & s'y fortifierent d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y poursuivirent; mais ils ne purent forcer ce retranchement, parce qu'ils n'étoient point accoutumés à assiéger des villes ou des places fortes. Les Athéniens ayant appris que les Perses étoient ainsi renfermés, cesserent de poursuivre les Grecs, & se hâterent de venir au secours des Lacédémoniens, qu'ils trouverent occupés à forcer les retranchemens de l'ennemi avec beaucoup plus de valeur que d'habileté. Ils firent bientôt une breche à cette espece de rempart; ils pénétrerent ainsi dans l'enceinte du camp, & n'eurent presque plus que la peine de

tuer les Perses. De trois cent mille dont cette armée étoit composée, à peine en échappa-t-il trois mille.

Artabaze, qui avoit prévu ce malheur sur la mauvaise manœuvre qu'il voyoit faire à Mardonius, après s'être distingué par sa valeur dans le combat, se sauva à temps avec quarante mille hommes qu'il commandoit; & étant arrivé à Byzance, passa de là en Asie. Dans toute l'action, les Spartiates ne perdirent que quatre-vingt-onze hommes, les Tégéates seize, & les Athéniens cinquante-deux. L'armée victorieuse voulut déterminer quel étoit celui qui avoit témoigné le plus de courage; toutes les voix se réunirent en faveur d'Aristodeme, qui s'étoit sauvé à la journée des Thermopyles, & qui venoit d'effacer cette tache par une mort glorieuse.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius des sommes considérables d'or & d'argent monnoyés, des coupes, des vases, des lits, des tables, des colliers, & des bracelets d'or & d'argent. La dixieme partie du tout fut donnée à Pausanias, qui s'étoit distingué particuliérement, & chacun des autres fut récompensé à proportion. Ce fut ainsi que la Grece se vit enfin délivrée des invasions des Perses, qui n'oserent plus depuis passer l'Hellespont (a).

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta une victoire mémorable à Mycale, promontoire d'Asie, sur les restes de la flotte des Perses. Pendant que celle

(a) Herod. ubi sup. c. 88.

SECTION IV. *Histoire de Perse*

des Grecs étoit à Egine sous le commandement de Léotychide Roi de Lacédémone, & de Xanthippe l'Athénien, les Ioniens leur envoyerent des Ambassadeurs, pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes Grecques de la servitude des Perses. Sur cet avis, ils firent voile vers l'Asie, & prirent leur route par Délos. A peine y étoient-ils arrivés, que d'autres Ambassadeurs vinrent de Samos, & leur apprirent que la flotte des Perses, qui avoit passé l'hiver à Cumes, étoit alors à Samos, & pouvoit y être facilement défaite; ils les supplierent de ne point perdre une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos.

Bataille de Mycale.

Mais les Perses, instruits de leur approche, se retirerent à Mycale, promontoire du Continent d'Asie, où campoient leurs troupes de terre au nombre de cent mille hommes; c'étoit le reste de ceux que Xerxès avoit ramenés de Grece l'année précédente. Ils tirerent leurs vaisseaux à terre, & les environnerent de palissades, résolus de soutenir un siége. Les Grecs les poursuivirent, virent tous les vaisseaux ennemis renfermés dans cette espece de rempart, & une nombreuse armée rangée le long de la côte: ils tenterent la descente, & rien ne s'y opposa; ils ne furent pas troublés davantage pendant qu'ils se disposerent en ordre de bataille sur le rivage.

Ils attaquerent enfin les Perses avec tant de vigueur, qu'ils les forcerent à se retirer dans leurs retranchemens, où ils entrerent avec eux. Quand le retranchement fut forcé, toutes les troupes auxiliaires prirent la fuite: malgré cette désertion, les Perses continuerent à faire face aux Grecs, qui entroient dans leur camp de tous côtés.

Mais les Lacédémoniens étant arrivés avec quelques autres troupes des Alliés, les Perses abandonnerent le champ de bataille, & se sauverent dans les montagnes voisines. Avant le combat, ils avoient ordonné aux Miléfiens de garder les défilés de ces montagnes, afin d'avoir une retraite sûre en cas de défaite, & des guides pour leur montrer les chemins : mais les Miléfiens eurent la perfidie de faire tomber entre les mains des Grecs ceux des Perses qui les prirent pour guides; en sorte que le massacre de ce jour fut presque général. Tigranes, qui étoit à la tête des Perses, mourut sur le champ de bataille, avec plusieurs autres des principaux Commandans.

Après avoir passé au fil de l'épée un grand nombre d'ennemis, tant dans la bataille que dans la poursuite, les Grecs mirent le feu à leurs vaisseaux, brûlerent tout le camp, & mirent à la voile pour Samos, emportant un butin prodigieux, consistant en soixante-dix caisses d'or & d'argent monnoyés, sans compter plusieurs autres effets d'un prix inestimable (a).

C'est ainsi que tous les grands desseins de Xerxès aboutirent à une honteuse défaite, & qu'on vit réduits presque à rien ces millions d'hommes avec lesquels il avoit l'année précédente si orgueilleusement traversé l'Hellespont. La bataille de Platée fut donnée le matin, & celle de Mycale l'après-midi du même jour. Tous les Ecrivains Grecs rapportent qu'on apprit à Mycale la victoire de

(a) Herod. ubi supr. c. 102.

Platée avant le commencement du combat, quoique les deux champs de bataille fussent séparés par toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit traverser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile (*a*) explique ce mystere. Il nous apprend que Léotychide, remarquant que ses soldats étoient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, pour relever leur courage, fit courir le bruit dans le camp, que les Perses avoient été défaits à Platée, quoiqu'il n'en sût absolument rien.

Xerxès ayant appris ces deux grandes défaites, quitta Sardes avec la même précipitation qu'il avoit fui d'Athenes après la bataille de Salamine, & se hâta de regagner la Perse, pour se mettre le plus qu'il lui seroit possible hors de l'atteinte d'un ennemi victorieux : mais avant de partir, il donna ordre de brûler & de démolir tous les Temples des villes Grecques d'Asie ; ce qui fut exécuté, à l'exception du seul Temple de Diane à Ephese (*b*).

(*a*) Diod Sicul. l. XI, p. 28.

(*b*) Ce ne fut pas par un principe de haine contre les Grecs d'Asie, mais par zele pour la Religion des Mages, dans laquelle il avoit été instruit par Zoroastre, que Xerxès livra aux flammes & à la destruction tous les Temples des Grecs. Les partisans zélés de cette Religion avoient en horreur ceux qui représentent la Divinité par des images, & croyoient qu'il falloit détruire tous les Temples où il y avoit de pareilles représentations. Pour entretenir Xerxès dans ces sentimens, plusieurs Docteurs des Mages, & entre autres Ostane lui-même, qui en étoit alors le chef, accompagnerent ce Prince

La flotte Grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont, pour se saisir des ponts que Xerxès avoit fait jeter sur ce détroit. Mais les ayant trouvés rompus par la tempête, Léotychide & ceux du Péloponnese reprirent le chemin de leurs pays. Xanthippe resta avec les Athéniens & les confédérés d'Ionie, & ils se rendirent maîtres de Seste & de la Chersonnese de Thrace, où ils firent un grand butin : ensuite, aux approches de l'hiver, ils retournerent tous chez eux. Xanthippe fit transporter tous les matériaux qui avoient servi à la construction des ponts jusqu'à Athenes, où ils furent conservés pendant plusieurs années, comme un monument des différentes victoires que les Grecs avoient remportées pendant le cours de cette guerre. Depuis ce temps-là, toutes les villes Ioniennes en Asie secouerent le joug des Perses, & se maintinrent dans un état de liberté, aussi long-temps que l'Empire de Perse subsista.

Les Grecs ayant réglé leurs affaires dans leur pays, résolurent de pousser la guerre, & de chasser les Perses de toutes les villes Grecques en Asie, & des isles voisines. Dans cette vûe, ils équiperent une puissante flotte, qui, sous les ordres de Pausanias & d'Aristide, chassa les Perses de l'isle

dans son expédition (1). Cicéron nous apprend que ce fut à leur instigation que ces Temples furent détruits (2).

(1) Clem. Alexand. in Protrept. Laërt. in Proem. Procok. Specim. Hist. Arab. p. 148, 149.
(2) Cicer. de Legib. l. II.

Section IV. *Histoire de Perse.*

de Cypre, & rendit aux habitans leur ancienne liberté (a).

Pendant que Xerxès étoit à Sardes, il avoit conçu une violente passion pour la femme de Masiste son frere, Prince d'un mérite extraordinaire, & qui l'avoit toujours servi avec beaucoup de zele & de fidélité. La vertu de cette Princesse, & sa tendresse pour son époux, l'avoient rendue inébranlable à toutes les sollicitations de Xerxès. Cependant ce Monarque se flatta de la gagner à force de bienfaits, & entre autres graces dont il la combla, il fit épouser à Darius son fils aîné, qu'il destinoit pour être son successeur, Artainte sa fille.

Comme c'étoit la plus grande faveur qu'il pût accorder à la mere, il espéra qu'elle se rendroit à ses désirs. Mais Xerxès, ayant trouvé sa vertu à l'épreuve de toutes sortes de tentations, cessa d'aimer la mere, & devint passionnément amoureux de la fille, alors femme de son fils, qui n'imita pas l'exemple glorieux de fermeté & de vertu que sa mere lui avoit donné.

Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une robe magnifique & admirablement bien travaillée, qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès se para de cette robe la premiere fois qu'il rendit visite à sa maitresse. Dans la conversation, il la pressa de lui demander quelque grace, avec promesse & même avec serment de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artainte lui demanda la robe qu'il portoit. Xerxès,

(a) Diod. Sicul. l. XI.

prévoyant

prévoyant les tristes conséquences que ce don pourroit avoir, fit tout ce qu'il put pour l'engager à exiger quelque autre faveur. Il lui offrit d'immenses trésors, des villes, & une armée qui seroit uniquement à ses ordres, ce qui étoit la plus grande faveur que les Rois de Perse pussent accorder : mais ne pouvant la persuader, & se croyant lié par son imprudente promesse & son téméraire serment, il lui donna la robe, qu'elle porta aussi-tôt publiquement.

Cette espece de bravade confirma Amestris dans ses soupçons, & l'irrita au dernier point : mais au lieu de tourner sa vengeance contre la fille, qui seule étoit coupable, elle résolut de se venger de la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle n'y eût pas la moindre part. Pour exécuter plus sûrement son dessein, elle attendit le temps de la grande fête qu'on célébroit annuellement le jour de la naissance du Roi, & dans laquelle ce Prince, selon la coutume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès démêlant le dessein de la Reine, en frémit d'horreur, tant par considération pour son frere, qu'à cause de son innocence, & lui refusa d'abord sa demande : mais il ne résista pas long-temps à son importunité, & il lui accorda, quoiqu'avec la derniere répugnance, ce qu'elle demandoit.

La femme de Masiste fut donc saisie par les Gardes du Roi, & livrée à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles & les levres, les fit jeter aux chiens en sa présence, & la renvoya ainsi mutilée dans la

Section IV. *Histoire de Perse.*

maison de son époux. Cependant Xerxès avoit mandé Masiste pour le préparer à ce tragique événement. Il l'engagea à se séparer de sa femme, & promit de lui donner une de ses filles en mariage. Masiste, qui aimoit tendrement sa femme, ne put consentir à l'abandonner : ce qui lui attira de la part de Xerxès, cette inhumaine réponse : *Puisque vous refusez ma fille, vous ne l'aurez point, & vous n'aurez pas non plus votre femme.* Ce cruel discours faisant craindre à Masiste quelque grand malheur, il se hâta de retourner chez lui, pour voir ce qui s'y étoit passé durant son absence ; il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer.

Il assembla aussi-tôt toute sa famille, ses domestiques & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, & fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit Gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de faire révolter cette Province, & de se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, & soupçonnant son dessein, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui l'ayant atteint, le mit en pieces avec ses enfans & tous ceux qui étoient avec lui.

On rapporte d'Amestris une autre action non moins cruelle, ni moins impie. Elle fit enterrer vifs quatorze enfans des meilleures Maisons de Perse, pour faire un sacrifice aux Dieux infernaux (*a*). Masiste étant mort, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe, son second fils, qui, se trouvant par-là obligé de

(*a*) Herod. l. IX, c. 107-112.

vivre loin de la Cour, fournit à Artaxerxe, son plus jeune frere, l'occasion de monter à son préjudice sur le trône, comme nous le verrons dans la suite (a).

Xerxès, entiérement découragé par toutes les pertes qu'il venoit d'essuyer, renonça à tout projet de guerre & de conquête, & ne fit plus paroître ses vaisseaux dans la mer Egée, ni ses troupes sur les côtes. Ce Prince se livra absolument au luxe & à la mollesse, & ne songea plus qu'à ses plaisirs. Cette maniere de vivre lui attira bientôt la haine & le mépris de ses sujets : Artabane, Hircanien de naissance, Capitaine de ses Gardes, & depuis long-temps un de ses premiers favoris, conspira contre lui. Il engagea dans son parti Mithridate, un des Eunuques du Palais, qui le fit entrer dans la chambre du Roi : il le massacra la vingt-unieme année de son regne, dans le temps qu'il dormoit.

Xerxès massacré.

Année du Déluge 2535. Avant J. C. 474.

Après avoir commis ce meurtre, Artabane fut trouver Artaxerxe, troisieme fils de Xerxès ; il lui apprit le meurtre de son pere, & en chargea Darius son frere aîné, comme si le désir de monter sur le trône l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajouta, que pour s'assurer de la couronne, Darius avoit dessein de se défaire de lui, & qu'ainsi il ne pouvoit trop se tenir sur ses gardes. Artaxerxe, qui étoit encore fort jeune, ajouta foi aux discours d'Artabane, & sans autre examen se rendit sur le champ dans l'appartement de son frere, qu'il égorgea, soutenu par Artabane & par ses Gardes.

(a) Diod. Sicul. l. XI, p. 53.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Hyſtaſpe, ſecond fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius: mais comme il ſe trouvoit alors dans la Bactriane dont il étoit Gouverneur, Artabane mit Artaxerxe ſur le trône, dans le deſſein de ne le laiſſer jouir de la ſouveraineté, que juſqu'à ce qu'il eût formé un parti aſſez fort pour s'en emparer lui-même. La grande autorité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit d'ailleurs ſept fils, tous pleins de force & de courage, & élevés aux premieres dignités de l'Empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui lui avoit inſpiré ce deſſein ambitieux. Mais pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe, qui avoit été informé du complot par Mégabyze, époux d'une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu exécuter ſa trahiſon. Sa mort aſſura la poſſeſſion du royaume à Artaxerxe (*a*). Ce Prince paſſoit pour le plus bel homme de ſon temps; mais ce qui le diſtinguoit encore plus avantageuſement, étoit la générosité de ſon caractere. Les Grecs lui ont donné le ſurnom de *Macrocheir*, ou *Longue-main*, parce que ſes mains étoient d'une longueur extraordinaire (*b*). Mais dans l'Ecriture,

(*a*) Diod. Sicul. l. XI, p. 52. On ne ſauroit dire avec certitude ſi Artabane s'empara du trône & en fut poſſeſſeur pendant ſept années, comme quelques Auteurs l'aſſurent, ou bien s'il fut tué par Artaxerxe avant que d'être parvenu à ſon but. Euſebe (1) donne à Artabane les ſept premiers mois du regne d'Artaxerxe, apparemment parce que pendant ce temps il gouverna ſous ſon nom.

(*b*) Strabon (2) nous apprend qu'on lui donna ce ſurnom,

(1) Euſeb. in Chron.

(2) Strab. l. XV, p. 735.

il est appelé *Assuérus*, ou *Artaxerxe*, & ce fut lui qui épousa Esther (*a*).

Quoique ce Prince se vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à surmonter avant d'être paisible possesseur de la couronne; c'étoit son frere Hystaspe dans la Bactriane, & le parti d'Artabane à sa Cour même.

Artaxerxe Longuemain.

Artabane, comme nous l'avons dit, avoit sept fils, & un grand nombre de partisans, qui ne tarderent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux & ceux qui tenoient pour Artaxerxe, une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans des deux partis perdit la vie. Mais Artaxerxe, ayant été vainqueur, extermina tous ceux qui étoient entrés dans la conjuration. Il tira sur-tout une vengeance terrible & exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere. L'Eunuque Mithridate fut condamné au supplice des auges, que nous avons décrit en parlant des coutumes & des usages des Perses.

Artaxerxe ayant ainsi dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane, qui s'étoit déclarée en faveur de son

parce que ses mains étoient si longues, qu'étant tout droit il en pouvoit toucher ses genoux : mais Plutarque (1) assure que ce fut parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. Les Latins lui donnerent le surnom de *Longimanus*, qui répond au mot Grec Μακρόχειρ.

(*a*) V. la Note LXIV, p. 133.

(1) Plutarch. in Artax.

Section IV. *Histoire de Perse.*

frere; mais il n'y eut pas le même succès. Hystaspe conserva si bien son terrein, que, s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut au moins aucun désavantage; de sorte que les deux armées se séparerent avec un succès égal, & se retirerent chacune de leur côté, pour se préparer à un second combat. Artaxerxe ayant assemblé, l'année suivante, une plus grande armée que son frere, & ayant d'ailleurs tout l'Empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, &, par une victoire complette, devint seul possesseur de l'Empire.

Pour empêcher qu'il ne s'élevât des troubles dans ses Etats, il déposa tous les Gouverneurs des Villes & des Provinces qu'il soupçonnoit avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venoit de détruire, & leur en suppléa d'autres en qui il avoit une entiere confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus & les désordres qui s'étoient glissés dans le gouvernement: ce qui lui acquit une grande réputation, & lui gagna le cœur de ses sujets dans toutes les Provinces de son Empire (*a*).

Artaxerxe, se voyant paisible possesseur de toute la Monarchie de Perse, célébra cet événement dans la ville de Suse par des réjouissances qui durerent cent quatre-vingts jours, & termina cette fête par un grand festin de sept jours, qu'il donna aux Grands & au peuple qui se trouvoient dans cette ville. La Reine Vasti donna en même temps un semblable festin aux femmes dans son appartement; & c'est à cette époque qu'il faut

(*a*) Plutar. in Artax. Ctes. c. 31. Diod. Sicul. l. XI, p. 54.

rapporter l'Histoire d'Esther, qu'on peut lire dans le Livre qui porte ce nom.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Révolte des Egyptiens.

Année du Déluge 2540. Avant J. C. 459.

La cinquieme année du regne d'Artaxerxe, les Egyptiens se révolterent; & placerent sur le trône Inare, Prince des Lybiens. Ils appelerent à leur secours les Athéniens, qui, ayant alors une flotte de deux cents vaisseaux à l'Isle de Cypre, accepterent l'invitation, jugeant cette occasion très-favorable pour affoiblir la puissance des Perses, en les chassant d'un aussi riche royaume.

A la nouvelle de cette révolte, Artaxerxe assembla une armée de trois cent mille hommes, dans le dessein de marcher lui-même contre les rebelles. Cependant, comme on réussit à le dissuader d'exposer sa personne, il confia le soin de cette expédition & le commandement de toutes ses forces de terre à Achéménide, l'un de ses freres (*a*). Ce Prince étant arrivé sur les bords du Nil, y campa avec sa nombreuse armée. Mais dans ces entrefaites les Athéniens ayant défait la flotte des Perses, & détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remonterent le Nil, mirent

(*a*) Hérodote (1) & Diodore de Sicile (2) confondent cet Achéménide avec l'Achœmenes frere de Xerxès & oncle d'Artaxerxe; ils disent que le soin de cette guerre fut confié à Achœmenes, qui étoit Gouverneur d'Egypte au commencement du regne de Xerxès. Mais la ressemblance des noms les a certainement trompés; car Ctésias assure qu'Artaxerxe donna le commandement des troupes au fils d'Amestris, qui sûrement n'étoit pas Achœmenes.

(1) Herodot. l. III & VII. (2) Diodor. Sicul. l. XI.

Section IV. *Histoire de Perse.*

leurs troupes à terre ſous le commandement de Charitimis leur Général, & ſe joignirent à Inare & aux Egyptiens. Ils fondirent alors tous enſemble ſur Achéménide, & le défirent dans un grand combat, où ce Général & cent mille des ſiens perdirent la vie. Ceux qui échapperent, ſe ſauverent à Memphis. Les vainqueurs les y pourſuivirent, & ſe rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville. Mais les Perſes, s'étant renfermés dans la troiſieme appelée la *Muraille-blanche*, qui étoit beaucoup mieux fortifiée, y ſoutinrent un ſiége de trois ans, pendant lequel ils ſe défendirent vaillamment, juſqu'à ce qu'enfin ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur ſecours (*a*).

Artaxerxe, ayant appris la défaite de ſon armée en Egypte, & la part que les Athéniens y avoient eue, envoya des Ambaſſadeurs à Lacédémone avec de grandes ſommes d'argent, pour les porter à faire la guerre aux Athéniens, & obliger ces derniers à rappeler leurs troupes pour défendre leur patrie. Mais les Lacédémoniens n'y ayant point voulu conſentir, il réſolut de faire une diverſion, en envoyant Thémiſtocle (*b*), à la tête d'une puiſſante armée, pour envahir l'Attique. Thémiſtocle, ne ſachant comment ſe refuſer à la demande d'un Prince qui l'avoit comblé de faveurs, & ne pouvant d'ailleurs ſe réſoudre à faire la guerre à ſes

(*a*) Thucyd. l. I, p. 68, 71, 72. Cteſ. c. 32, 35. Diod. Sicul. l. XI, p. 54-59.

(*b*) Thucyd. l. I, Diodor. Sicul. l. XI. Plutarch. in Themiſt.

compatriotes, ſe détermina à ſe donner la mort. Il fit donc un ſacrifice ſolennel, auquel il invita tous ſes amis; & après les avoir embraſſés, il but du ſang de taureau, & mourut peu après.

Ce grand Général étant mort, Artaxerxe ordonna à Artabaze Gouverneur de la Cilicie, & à Mégabyze Gouverneur de Syrie, de lever une armée, pour aller au ſecours de ceux qui étoient aſſiégés dans la Muraille-blanche. Ces Généraux raſſemblerent trois cent mille hommes; mais ils furent obligés d'attendre la flotte deſtinée à tranſporter ces troupes en Egypte, ce qui traîna juſqu'à l'année ſuivante.

Inare, ayant ſu les formidables préparatifs que faiſoient les Généraux Perſans pour le contraindre à lever le ſiége, redoubla ſes attaques, & fit les derniers efforts pour emporter la place; mais les Perſes ſe défendirent ſi bien, que les Egyptiens & les Athéniens ne ſe trouverent pas plus avancés qu'au commencement du ſiége (*a*).

La troiſieme année de ce ſiége, & la neuvieme du regne d'Artaxerxe, la flotte Perſane étant prête, Artabaze en prit le commandement, & fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. A ſon arrivée, il obligea Inare & ſes Alliés à lever le ſiége de la Muraille-blanche, & les défit enſuite entiérement. Le carnage tomba principalement ſur les Egyptiens. Inare, quoique bleſſé à la cuiſſe par Mégabyze, fit ſa retraite

(*a*) Cteſ. & Diod. Sicul. ubi ſup. p. 281.

avec les Athéniens & ceux des Egyptiens qui voulurent le joindre, & gagna Byblos, ville située dans l'Isle de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flotte dans un de ces bras, & y soutinrent un siége d'un an & demi.

Cependant tout le reste de l'Egypte s'étoit soumis au vainqueur, à l'exception d'Amyrtée, qui avoit encore un parti dans les marais, où il se maintint pendant plusieurs années, par la difficulté que trouverent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire. Inare & ceux de son parti se défendoient cependant à Prosopitis, avec tant de valeur, que les Perses désespérant de les réduire par les voies ordinaires, eurent recours à un expédient qui les fit parvenir à leur but.

Ils saignerent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flotte Athénienne, &, par ce moyen, ouvrirent un passage à toute leur armée pour entrer dans l'Isle. Inare ne voyant plus aucun moyen de se sauver, capitula avec Megabyze, pour lui, pour tous les Egyptiens, & pour environ cinquante Athéniens, & se rendit, à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Mais les autres Athéniens qui faisoient un corps de six mille hommes, prirent le parti de se défendre. Pour cet effet, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, & se rangerent en bataille, résolus de mourir l'épée à la main, & de vendre bien cher leur vie, à l'exemple des Lacédémoniens, qui s'étoient fait tuer aux Thermopyles.

Les Perses, voyant cette résolution désespérée,

ne jugerent pas à propos de les attaquer ; ils aimerent mieux leur offrir des conditions raisonnables : ils leur proposerent en conséquence de sortir d'Egypte, & qu'on leur laisseroit un passage libre pour retourner dans leurs pays, soit par mer, soit par terre. Ils accepterent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos & de toute l'Isle, & s'en allerent par terre à Cyrène, où ils s'embarquerent pour la Grece ; mais ils périrent presque tous avant d'être arrivés dans leur patrie.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Ce ne fut pas la seule perte que les Athéniens firent en cette occasion. Une autre flotte de cinquante voiles, qu'ils envoyoient au secours de leurs compatriotes assiégés, entra dans une des bouches du Nil, peu de temps après qu'ils se furent rendus. A peine y fut-elle entrée, que la flotte de Perse vint l'y attaquer, pendant que l'armée lui lançoit des traits des bords de la riviere. Il n'en échappa que quelques vaisseaux, qui se sauverent au travers de la flotte ennemie ; tout le reste périt. Ainsi finit la funeste guerre que les Athéniens firent en Egypte, & qui dura six ans. Après cela, l'Egypte retourna sous le joug Persan, qu'elle porta pendant tout le reste du regne d'Artaxerxe. Inare & les autres prisonniers furent envoyés à Suse, & Sartamas fut fait Gouverneur d'Egypte (a).

L'Egypte remise sous le joug.

Les Athéniens ayant équipé une autre flotte de deux cents vaisseaux, en donnerent le commandement à Cimon, avec ordre de chasser les

Année du Déluge 2545. Avant J. C. 453.

(a) Ctes. c. 34. Diod. Sicul. l. XI, p. 58, &c.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Perses de l'Isle de Cypre. Cimon se rendit maître de Citium, de Malum, & de plusieurs autres Places de cette isle; il envoya de là soixante vaisseaux au secours d'Amyrtée, qui continuoit toujours à se défendre dans les marais où il s'étoit retiré. Artabaze étoit alors avec une flotte de trois cents voiles dans les mers de l'Isle de Cypre; Cimon rappela l'escadre qu'il avoit envoyée en Egypte, alla attaquer Artabaze, & lui prit cent vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Le reste fut poursuivi jusque sur les côtes de Phénicie. Encouragé par ce succès, il fit une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, qui s'y trouvoit à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, le défit; & après lui avoir tué un nombre prodigieux d'hommes, retourna en Cypre avec ce double triomphe (a).

Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son Conseil, de faire la paix. Dans cette vûe, il envoya ordre à ses Généraux, qui étoient chargés de la guerre de Cypre, de faire la paix avec les Athéniens aux meilleures conditions qu'il seroit possible. Mégabyze & Artabaze envoyerent des Ambassadeurs à Athenes; & après quelques négociations, la paix fut conclue aux conditions suivantes:

1°. Que toutes les villes Grecques d'Asie jouiroient d'une entiere liberté, & pourroient se gouverner suivant leurs propres loix:

2°. Qu'aucun vaisseau de guerre Persan n'en-

(a) Plutarch. in Cimon. Thucyd. l. I. Diod. Sic. l. XI, p. 73.

treroit dans les mers qui font depuis les Isles Cyanées jufqu'aux Isles Chélidoniennes, c'eft-à-dire, depuis le Pont-Euxin jufqu'aux côtes de Pamphylie :

3°. Qu'aucun Général Perfan n'approcheroit de ces mers avec des troupes, à la diftance de trois jours de marche :

4°. Que les Athéniens n'attaqueroient plus aucune des terres appartenantes au Roi de Perfe.

Ces articles ayant été jurés de part & d'autre, la paix fut publiée. Ainfi finit cette guerre, qui, depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avoit duré cinquante & un ans entiers, & qui avoit couté la vie à un nombre prodigieux de Grecs & de Perfes (*a*).

Inare crucifié.

Artaxerxe fe refufa pendant cinq ans aux follicitations continuelles de fa mere, qui lui demandoit Inare & les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Egypte, pour les facrifier aux manes de fon fils Achéménide : ils les accorda enfin à fes importunités. Cette Princeffe inhumaine, fans aucun égard pour la foi donnée, ne les eut pas plutôt en fon pouvoir, qu'elle fit crucifier Inare, & couper la tête à tous les autres. Mégabyze qui avoit engagé fa parole qu'ils auroient la vie fauve, fentit le tort que lui faifoit une fi cruelle perfidie, & en fut fi irrité, qu'il quitta la Cour, & fe retira en Syrie dont il étoit Gouverneur : cette démarche fut bientôt fuivie d'une révolte déclarée.

Révolte de Mégabyze.

Le Roi envoya au plutôt contre lui Ofiris

(*a*) Diodor. Sicul. ubi fupr. p. 74. Thucyd. l. I.
(*b*) Ctef. c. 35.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

avec une armée de deux cent mille hommes, pour étouffer cette révolte dans sa naissance. Mais dans une bataille Mégabyze le blessa, le fit prisonnier, & mit toute son armée en fuite. Artaxerxe ayant appris que son Général étoit tombé entre les mains des ennemis, le fit redemander, & Mégabyze eut la générosité de le lui renvoyer dès qu'il fut guéri de ses blessures (*a*). L'année suivante, le Roi envoya contre lui une armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius frere du Roi & Gouverneur de Babylone. Ce Général n'eut pas un succès plus heureux que l'autre; il fut mis en fuite, & Mégabyze resta maître du champ de bataille & de tout le bagage.

Année du Déluge 2542. Avant J. C. 447.

Artaxerxe, voyant qu'il ne le pouvoit réduire par force, lui envoya son frere Artarius & sa sœur Amytis qui étoit femme de Mégabyze, & les fit suivre par plusieurs autres personnes de la premiere qualité, pour l'engager à rentrer dans son devoir. Par leur entremise, la paix fut faite, le Roi lui pardonna, & il revint à la Cour.

Quelque temps après, étant à la chasse, un lion se seroit jeté sur le Roi, si Mégabyze, ne consultant dans cette occasion que son affection pour son Souverain, n'eût lancé un dard, qui tua ce terrible animal. Artaxerxe, qui avoit toujours conservé quelque haine contre lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect à son Prince en blessant le lion avant lui : ce ne fut qu'avec bien de la peine que sa sœur Amytis & sa mere Amestris obtinrent

(*a*) Ctes. c. 35.

que cette ſentence de mort fût changée en un banniſſement perpétuel.

Mégabyze fut envoyé à Cyrta, ville ſituée ſur les bords de la mer Rouge, & condamné à y finir ſes jours : mais au bout de cinq ans il ſe déguiſa, & ſe rendit à Suſe, où, par le moyen de ſa femme & de ſa belle-mere, il rentra encore en grace, & conſerva la faveur du Roi juſqu'à ſa mort, qui arriva quelques années après, dans ſa ſoixante-ſeizieme année. Il fut extrêmement regretté du Roi & de toute la Cour. Artaxerxe lui devoit la couronne & la vie : mais il eſt dangereux pour un Sujet d'avoir trop obligé ſon Maître ; tous les malheurs qu'eſſuya Mégabyze n'eurent point d'autre ſource (*a*).

Pendant la trente-quatrieme année du regne d'Artaxerxe, une guerre, connue ſous le nom de *Guerre du Péloponneſe*, s'alluma entre les Athéniens & les Lacédémoniens, & chacun des deux partis envoya des Ambaſſadeurs au Roi, pour implorer ſon ſecours (*b*). Mais aucun Hiſtorien ne dit, ſi Artaxerxe leur répondit avant la ſeptieme année de cette guerre. Il envoya alors aux Lacédémoniens un Ambaſſadeur nommé *Artapherne*, chargé d'une lettre de ſa part, écrite en Aſſyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu pluſieurs Ambaſſadeurs de leur part, qui lui avoient expoſé des faits ſi différens, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils ſouhaitoient de lui ; qu'ainſi il avoit pris le parti de leur envoyer un Perſan, pour leur dire que s'ils avoient quelques propo-

(*a*) Cteſ. c. 37-39.
(*b*) Thucyd. l. II.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

sitions à lui faire, ils n'avoient qu'à envoyer avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer exactement de ce qu'ils désiroient de lui. Cet Ambassadeur, en arrivant à Eionne sur la riviere du Strymon dans la Thrace, fut pris par un des Amiraux de la flotte Athénienne, & envoyé à Athenes, où il fut traité avec tout le respect & tous les égards possibles, parce que les Athéniens souhaitoient de regagner les bonnes graces du Roi son Maître (*a*).

L'année suivante, dès que la saison permit aux Athéniens de se remettre en mer, ils renvoyerent l'Ambassadeur dans un vaisseau de l'Etat, à leurs dépens, & nommerent quelques-uns de leurs Citoyens pour aller avec lui à la Cour de Perse, en qualité d'Ambassadeurs. Mais en débarquant à Ephese, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les Ambassadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournerent à Athenes (*b*).

Artaxerxe fut plus favorable aux Juifs qu'aucun autre Roi de Perse; mais c'est dans leur Histoire, comme dans un endroit plus convenable, que nous rapporterons ce qui leur arriva sous son regne.

Xerxès II. Ce Prince mourut dans la quarante-unieme année de son regne, & eut pour successeur Xerxès, son fils unique, né d'un légitime mariage: mais il en avoit dix-sept autres de ses concubines, & entr'autres Sogdien, que Ctésias appelle *Secondien*, Ochus & Arsite. Un jour de fête que

(*a*) Thucid. l. IV, p. 285, 286.
(*b*) *Idem, ibid.* l. IV, p. 322.

Xerxès

Xerxès s'étant enivré, se retira dans sa chambre pour y cuver son vin, Sogdien voulut profiter de l'occasion. De concert avec Pharnacias un des Eunuques de Xerxès, il surprit ce Prince dans l'état que nous venons de marquer, le tua au bout d'un regne de quarante-cinq jours, & fut déclaré Roi à sa place (*a*).

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Sogdien.

A peine Sogdien fut-il monté sur le trône, qu'il condamna à la mort Bagoraze, le plus fidele des Eunuques de son pere. Cet Eunuque avoit été chargé des funérailles d'Artaxerxe & de la Reine-Mere de Xerxès, morte le même jour que son époux. Après avoir conduit ces deux corps en Perse, dans le tombeau ordinaire des Rois, il trouva à son retour le trône occupé par Sogdien, avec qui il avoit eu des différends. Sogdien, au lieu de surmonter son ressentiment, lui fit des reproches relatifs aux obseques de son pere, & le fit lapider.

Par ces deux meurtres il devint l'horreur de l'armée & de la Noblesse. Il craignoit que ses freres ne le traitassent comme il avoit traité Xerxès. Ses soupçons tomboient principalement sur Ochus, à qui son pere avoit laissé le gouvernement d'Hircanie. Il le manda, dans le dessein de se défaire de lui. Mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voyage; &, à la tête d'une bonne armée, il s'avança vers les frontieres de Perse, en déclarant qu'il vouloit venger la mort de son frere.

(*a*) Ctes. c. 47. Diodor. Sicul. l. XII, p. 115.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Cette déclaration attira dans son parti plusieurs des principaux de la Cour, & différens Gouverneurs de Provinces, qui, mécontens de la cruauté & de la mauvaise conduite de Sogdien, mirent la couronne sur la tête d'Ochus, & le proclamerent Roi. Sogdien se voyant ainsi abandonné, contre l'avis de ses meilleurs amis, traita avec son frere. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il le fit jeter dans des cendres (*a*), où il mourut d'une mort cruelle (*b*).

Ochus.

Ochus étant maître de l'Empire par la mort de Sogdien, changea son nom en celui de Darius. Ce Prince est connu dans l'Histoire sous le nom de *Darius-Nothus*, ou de *Darius le Bâtard* (*c*).

(*a*) Ce supplice fut inventé pour lui, & devint dans la suite très-commun en Perse. Ochus s'étoit engagé par serment à ne faire mourir Sogdien ni par l'épée, ni par le poison, ni par la faim. Pour tenir parole, il inventa ce supplice, qui est décrit dans le treizieme chapitre du second Livre des Macchabées. On remplissoit de cendres jusqu'à une certaine hauteur une des plus hautes tours; on y jetoit le criminel la tête la premiere : ensuite, avec une roue, on remuoit ces cendres jusqu'à ce qu'elles le suffoquassent. Ainsi mourut ce Prince scélérat, après un regne de six mois & quinze jours (1).

(*b*) Ctes. ubi supr. Diod. Sicul. l. XII, p. 322.

(*c*) Il est placé immédiatement après Artaxerxe-Longue-main, dans le Canon de Ptolomée, suivant le style ordinaire de ce Canon, qui donne au prédécesseur toute l'année dans laquelle il est mort, & met comme son successeur celui qui a occupé le trône au commencement de l'année suivante. Comme les regnes de Xerxès & de Sogdien n'ont

(1) II. Macchab. XIII. Val. Max. l. IX, c. 2.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Année du Déluge 2565. Avant J. C. 434.

Arsite voyant de quelle maniere Sogdien avoit supplanté Xerxès, & avoit été détrôné ensuite lui-même par Ochus, voulut à son tour détrôner Ochus, quoiqu'il fût son frere de mere aussi bien que de pere. Il se révolta ouvertement contre lui, & fut encouragé & animé dans sa révolte par Artyphius fils de Mégabyze. Ochus, que nous nommerons toujours Darius dans la suite, envoya Artasyras, un de ses Généraux, contre Artyphius, & marcha en personne contre son frere Arsite. Artyphius, avec quelques troupes Grecques qu'il avoit à sa solde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit opposé : mais, dans une troisieme bataille, ses troupes auxiliaires l'abandonnerent; il fut battu, & se vit réduit à la nécessité de se rendre à Darius, sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna.

Le Roi vouloit le faire mourir sur le champ; mais la Reine Parysatis, sœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit aussi fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile & rusée, dont le Roi son époux suivoit presque en tout les avis. Le but du conseil qu'elle lui donna dans cette occasion, étoit d'user de clémence envers Artyphius, afin d'engager par-là son frere à se soumettre, dans l'attente d'éprouver les effets de la même bonté. Darius suivit ce conseil, qui eut tout le succès qu'il en pouvoit espérer; car Arsite ayant appris avec quelle douceur on avoit traité Artyphius, conclut qu'il

duré ensemble que huit mois, & n'ont pas atteint le bout de l'année dans laquelle Artaxerxe est mort, Darius est placé dans le Canon comme successeur immédiat d'Artaxerxe.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

feroit traité plus favorablement ; fur cette efpérance, il entra en négociation avec fon frere, & fe rendit. Darius l'ayant en fon pouvoir, penchoit beaucoup à lui conferver la vie : mais à force d'inftances, Paryfatis le fit condamner à être fuffoqué dans des cendres avec Artyphius (*a*).

Il fit auffi mourir Pharnacyas, parce qu'il avoit eu part au meurtre de Xerxès ; & Monafthene, autre Eunuque. Ce dernier avoit été un des principaux favoris de Sogdien, & fut condamné à une mort cruelle ; mais il prévint fon fupplice en fe tuant lui-même. Ces exécutions ne lui procurerent pas la tranquillité qu'il en attendoit ; tout fon regne fut troublé par de violentes agitations, en divers endroits de l'Empire.

Une des plus dangereufes, fut celle que lui fufcita la rebellion de Pifuthne, Gouverneur de Lydie, qui, voulant fe rendre Souverain dans fa Province, prit à fa folde une armée Grecque, commandée par Lycon l'Athénien. Darius envoya contre lui Tiffapherne, à qui il donna en même temps le gouvernement de Lydie, dont il falloit dépoffeder l'autre. Tiffapherne, qui étoit artificieux & rufé, trouva moyen de gagner les Grecs de Pifuthne, & de les engager, ainfi que leur Général, à fe déclarer pour lui. Pifuthne, trop affoibli par cette défertion, fe rendit fur quelques promeffes de pardon. Mais dès qu'on l'eut amené devant le Roi, ce Prince le condamna à être étouffé dans les cendres. Sa mort cependant n'appaifa pas entiérement les troubles, puifqu'Amorges,

(*a*) *Idem*, c. 49.

fils de Pisuthne, avec le reste de son armée, se maintint encore contre Tissapherne, & ravagea pendant deux ans les Provinces de l'Asie mineure, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnese, à Jase, ville d'Ionie, & livré par eux à Tissapherne, qui le fit mourir (*a*).

Darius eut à peine étouffé cette rebellion, qu'il courut un risque plus grand encore que celui dont il venoit de se tirer. Sa Cour, & l'on peut dire tout l'Empire, n'avoient d'autres maîtres qu'Artoxare, Artibarxane & Athoüs, tous Eunuques. Il les consultoit & suivoit leurs avis dans toutes les affaires importantes. Mais Artoxare étoit plus qu'aucun autre son favori, & rien ne se faisoit sans sa participation. Enivré de son pouvoir, il songea à monter sur le trône, & forma le dessein de se défaire de Darius. Dans cette vûe, & afin qu'on ne le crût pas Eunuque, ce qui auroit été un obstacle à son élévation sur le trône, il se maria, mit une barbe artificielle, & publia qu'il n'étoit rien moins que ce que les Perses avoient cru jusqu'alors. Mais sa femme, qui étoit du complot, & qui n'étoit peut-être pas fâchée de se défaire d'un tel époux, découvrit au Roi toute la conjuration. Artoxare fut arrêté, & mis entre les mains de Parysatis, qui lui fit souffrir une mort honteuse & cruelle (*b*).

Révolte des Egyptiens.

Mais le plus grand des malheurs qui arriverent à Darius pendant tout le cours de son regne, fut la révolte de l'Egypte, qui éclata dans la même année que la rebellion de Pisuthne. Darius ne

(*a*) *Idem*, c. 51. (*b*) *Idem*, *ibid.*

Année du Déluge 2576. Avant J. C. 423.

put point réduire l'Egypte, comme il avoit réduit ce rebelle. Amyrtée, qui régnoit dans les endroits marécageux de l'Egypte depuis la révolte d'Inare, sachant que les Egyptiens étoient las de la domination des Perses, & qu'ils étoient disposés à prendre des mesures pour le recouvrement de leur liberté, sortit de ses marais, & ayant été joint par un grand nombre d'Egyptiens, qui accoururent de toutes parts auprès de lui, chassa les Perses, & devint Roi de tout le pays.

Après s'être affermi sur le trône, & avoir entiérement chassé les Perses de l'Egypte, il résolut de les attaquer aussi dans la Phénicie; il prit pour cet effet des mesures avec les Arabes. L'avis qu'en eut le Roi de Perse, lui fit rappeler la flotte qu'il avoit promise aux Lacédémoniens, pour l'employer à la défense de ses propres Etats (*a*). Pendant que Darius faisoit la guerre contre les Egyptiens & les Arabes, les Medes se souleverent. Mais ayant été défaits, & ramenés à leur devoir par la force, Darius les punit en appesantissant leur joug, comme il arrive ordinairement en pareil cas (*b*). Les armes de Darius semblent avoir eu le même succès contre les Egyptiens : car Amyrtée étant mort après avoir régné six ans, son fils Pansiris, suivant Hérodote (*c*), lui succéda du consentement des Perses : ce qui prouve que ces derniers doivent avoir été alors maîtres de l'Egypte.

(*a*) Thucyd. l. VIII. init. Justin. l. V, c. 2. Diodor. Sicul. l. XIII, p. 160.

(*b*) Xenoph. Hellenic. l. I. Herodot. l. II.

(*c*) Herodot. l. III.

Après avoir rétabli le bon ordre en Médie & en Egypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les Provinces de l'Asie mineure. Un pouvoir si étendu étoit remis entre de bien jeunes mains, puisque Cyrus, né après que son pere fut parvenu à la couronne, ne pouvoit avoir alors qu'environ seize ans. Mais comme Parysatis sa mere, qui pouvoit tout sur l'esprit du Roi, étoit idolâtre de ce fils, elle lui fit donner ce gouvernement, dans la vûe sans doute de le mettre en état de prétendre à la couronne après la mort de son pere : aussi fut-ce l'usage qu'il en fit, comme nous le dirons dans la suite en parlant des troubles dont l'Empire fut agité en cette occasion (a).

Une des instructions que lui donna son pere, en l'envoyant dans son gouvernement, étoit de fournir des secours aux Lacédémoniens contre les Athéniens : cet ordre étoit bien opposé à la sage politique dont Tissapherne avoit suivi les maximes, en aidant tantôt un parti, & tantôt un autre : par-là ils s'affoiblissoient tous deux par la guerre, & aucun ne se trouvoit en état d'inquiéter les Perses, leurs vrais ennemis. Cyrus ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que Darius péchoit contre les regles de la politique : car les Lacédémoniens ayant bientôt accablé les Athéniens par le secours des Perses, envoyerent d'abord Thimbro, ensuite Dercyllidas, & enfin leur Roi Agésilas, pour envahir quelques Provinces de l'Empire en Asie : cette entreprise fut exécutée avec tant de succès,

(a) Xenoph. ubi supr. Plutarch. in Artax. & Lysandro. Justin. l. V, c. 5. Diodor. Sicul. l. XIII, p. 368.

que tout l'Empire auroit couru le plus grand danger, si Darius, en répandant de l'argent parmi ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes Grecques, n'avoit trouvé moyen de rallumer la guerre en Grece; ce qui obligea les Lacédémoniens à rappeler leurs troupes (*a*).

Cyrus ayant fait mourir deux nobles Persans, fils d'une sœur de Darius, uniquement parce qu'ils avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui s'observoit à l'égard des Rois de Perse, Darius le manda à la Cour, sous prétexte qu'il étoit indisposé, & qu'il désiroit de le voir. Cyrus, sachant quel ascendant sa mere avoit sur le Roi, se prépara à partir: mais avant de se mettre en chemin, il donna à Lysandre, Général des Lacédémoniens, de si grosses sommes pour payer sa flotte, qu'elles le mirent en état de remporter à Ægos-potamos, sur l'Hellespont, cette fameuse victoire qui détruisit entiérement la puissance des Athéniens, & mit fin à la guerre du Péloponnese, qui avoit duré vingt-sept ans (*b*).

Darius étoit extrêmement irrité contre Cyrus, non seulement à cause de la mort de ses deux neveux, mais aussi parce que ce Prince prétendoit qu'on lui rendît des honneurs qui n'étoient dus qu'aux Rois. Ainsi il se détermina à le dépouiller de son gouvernement. Cependant, quand il fut arrivé, Parysatis vint à bout de faire sa paix; elle

(*a*) Xenoph. Diodor. Justin. *Ibid.* Thucyd. l. II. Plutarch. in Lysandro.

(*b*) Xenoph. Hellen. l. II. Plutarch. in Lysandro. Diod. l. XIII.

vouloit même engager le vieux Roi à le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius Hystaspes, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce qu'il étoit né, comme Cyrus, après l'avénement de son pere à la couronne. Mais Darius ne voulut jamais pousser jusque là sa complaisance pour elle; il laissa néanmoins à Cyrus le gouvernement des Provinces qu'il avoit déjà.

Mort de Darius Nothus.

Peu de temps après Darius mourut, après un regne de dix-neuf ans, & il eut pour successeur Arsace, son fils aîné, & aussi fils de Parysatis, qui, en montant sur le trône, prit le nom d'*Artaxerxe,* & fut, à cause de sa prodigieuse mémoire, surnommé *Mnémon* par les Grecs. Etant auprès du lit de mort de son pere, il lui demanda quelle regle de conduite il avoit suivie pendant un regne aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter: *J'ai toujours fait,* lui répondit le Roi mourant, *ce que la Religion & la Justice exigeoient de moi, sans m'écarter jamais de l'une ni de l'autre* (a).

Année du Déluge 2584. Avant J. C. 415.

Artaxerxe Mnémon.

Après la mort de Darius, son fils Artaxerxe se rendit à Pasargade, pour s'y faire sacrer, selon la coutume, par les Prêtres de Bellone. A peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'un des Prêtres lui apprit que son frere Cyrus avoit formé une conspiration contre lui, & étoit dans le dessein de l'égorger dans le Temple même. En conséquence de cet avis, Cyrus fut arrêté & condamné à mort. Mais sa mere Parysatis sollicita si forte-

(a) Plutarch. in Artax. Diod. ubi supr. Justin. l. V, c. 8 & 11. Athenæus, l. XII.

ment en sa faveur, qu'il obtint sa grace, & qu'il fut même renvoyé dans les Provinces maritimes de l'Asie mineure, dont il avoit eu le gouvernement (*a*).

A peine Artaxerxe fut-il monté sur le trône, que la Reine Statira son épouse, qu'il aimoit éperdument à cause de son extrême beauté, employa tout le pouvoir qu'elle avoit sur lui pour perdre Udiaste, qui avoit tué son frere Tériteuchme. Ce crime avoit été commis sous le regne de Darius, & donna lieu à une complication d'adulteres, d'incestes & de meurtres, qui, après avoir causé les plus grands désordres dans la famille Royale, finirent enfin de la maniere la plus tragique pour tous ceux qui y avoient eu part.

Statira étoit fille d'Hidarne, Perse de la plus grande distinction, & Gouverneur d'une des principales Provinces de l'Empire. Artaxerxe, qui portoit alors le nom d'Arsace, étant devenu amoureux d'elle, l'épousa dans le même temps que Tériteuchme, frere de Statira, obtint en mariage Amestris, une des filles de Darius, & sœur d'Arsace; & ce fut en faveur de ce mariage que Tériteuchme, quand son pere fut mort, eut son gouvernement. Il y avoit encore dans cette famille une autre sœur nommée *Roxane*, qui n'étoit pas moins belle que Statira. Tériteuchme son frere conçut pour elle une passion violente, qu'il chercha à satisfaire en tuant sa femme Amestris, & en excitant une révolte dans le royaume.

(*a*) Plutarch. in Artax. Xenoph. de Expedit. Cyri. l. V. Justin. l. I, c. 5 & 11.

Darius, informé de ce dessein, engagea Udiaste, ami intime de Tériteuchme, à l'assassiner. Il le fit, & obtint pour récompense le gouvernement de son ami.

Parmi les Gardes de Tériteuchme, il y avoit un fils d'Udiaste, nommé *Mithridate*, fort attaché à son Maître. Ce jeune homme ayant appris que son pere avoit commis ce meurtre, fit contre lui toutes sortes d'imprécations; &, pour montrer l'horreur qu'il avoit d'une action si lâche, il s'empara de la ville de Zaris, &, se révoltant ouvertement, voulut rétablir le fils de Tériteuchme. Mais ses forces ne répondoient pas à la grandeur de son dessein, & il se vit bientôt renfermé dans sa place avec le fils de Tériteuchme, qu'il avoit auprès de lui. Tout le reste de la famille d'Hidarne fut mis en prison, & livré à Parysatis, pour venger, comme elle le jugeroit à propos, le traitement qu'on avoit fait ou voulu faire à sa fille Amestris. Cette cruelle Princesse commença par Roxane, dont la beauté avoit été l'origine de tout le mal, & la fit scier en deux : tous les autres furent décapités, à l'exception de Statira, qu'elle accorda aux sollicitations & aux larmes d'Arsace son époux, quoique Darius lui dît qu'elle auroit occasion de s'en repentir. Tel étoit l'état des choses quand Darius mourut.

Dès qu'Arsace fut sur le trône, Statira se fit livrer Udiaste. Elle lui fit arracher la langue, & le condamna à mourir dans les tourmens les plus cruels qu'elle put inventer, pour le punir de la part qu'il avoit eue à la ruine de sa famille; & elle donna son gouvernement à son fils Mithridate, pour récompense de l'affection qu'il avoit

témoignée au fils de Tériteuchme. Paryſatis, de ſon côté, ſe vengea ſur ce fils, en l'empoiſonnant; & l'on verra bientôt que Statira n'échappa point à ſes coups (*a*).

Cyrus, de retour dans ſon gouvernement, ne ſongeoit qu'à venger l'affront que ſon frere lui avoit fait en le condamnant à la mort. Il prit enfin la réſolution de ſe révolter, & de faire tous ſes efforts pour chaſſer ſon frere du trône. Dans cette vûe, il employa Cléarque, Général Lacédémonien, pour lever un corps de troupes Grecques, ſous prétexte d'une guerre que les Lacédémoniens prétendoient aller faire en Thrace. Alcibiade l'Athénien, démêlant ſans peine le but de ces levées, alla dans la Province de Pharnabaze, dans le deſſein de ſe rendre de là à la Cour de Perſe, & donner avis à Artaxerxe de ce qui ſe tramoit contre lui. S'il eût pu y arriver, une découverte de cette importance lui auroit ſûrement procuré la faveur d'Artaxerxe, & le ſecours dont il avoit beſoin pour le rétabliſſement de ſa patrie. Mais les partiſans des Lacédémoniens à Athenes, c'eſt-à-dire, les trente Tyrans, craignant les intrigues d'un génie ſupérieur comme le ſien, trouverent moyen d'engager Pharnabaze à le faire mourir; ce qui fit perdre aux Athéniens les eſpérances qu'ils avoient conçues de ſe voir rétablis dans leur premier état (*b*).

Cyrus ſe réſout à faire la guerre à ſon frere.

Pluſieurs villes du gouvernement de Tiſſapherne ſe révolterent pour ſe donner à Cyrus. Cet incident, qui étoit l'effet des intrigues ſecretes de

(*a*) Cteſias in Perſ. (*b*) Xenoph. ubi ſupr.

Année du Déluge 2596. Avant J. C. 403.

ce Prince, alluma la guerre entre eux. Cyrus, sous prétexte d'armer contre Tissapherne, leva ouvertement des troupes, &, pour mieux tromper la Cour, envoya de grandes plaintes au Roi contre ce Gouverneur, lui demandant sa protection & son secours de la maniere la plus humble. Artaxerxe, trompé par ces apparences, crut que tous les préparatifs que Cyrus faisoit n'étoient destinés que contre Tissapherne; & comme il n'étoit pas fâché qu'il y eût des divisions entre eux, il lui laissa faire des levées (*a*).

Cyrus ne perdit point de temps, & se hâta d'exécuter son grand dessein. Après avoir assisté les Lacédémoniens contre ceux d'Athenes, & les avoir mis en état de remporter des victoires par lesquelles ils étoient devenus maîtres de la Grece, il crut pouvoir s'ouvrir à eux, & en exiger du secours. Les Lacédémoniens lui accorderent d'abord sa demande, & envoyerent ordre à leur flotte de joindre incessamment celle de ce Prince, & d'obéir en tout à Tamus son Amiral. Mais ils eurent soin de n'en rien dire à Artaxerxe, & firent semblant d'ignorer que c'étoit à lui qu'on en vouloit. Cette précaution fut prise, afin de pouvoir se justifier auprès de ce Monarque, s'il étoit vainqueur (*b*).

L'armée que Cyrus avoit levée consistoit en treize mille Grecs, qui étoient l'élite de ses troupes, & en cent mille hommes d'autres troupes réglées de Nations Barbares. Cléarque le Lacé-

(*a*) Xenoph. ubi supr. Plutarch. in Artax.
(*b*) Xenoph. & Plut. *ibid.* Justin. l. V, c. 11.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

démonien commandoit les troupes du Péloponnese, excepté les Achéens, qui avoient pour Chef Socrate d'Achaïe. Les Béotiens étoient sous Proxene de Thebes, & les Thessaliens sous Ménon. Les Barbares avoient des Perses pour Commandans, à la tête desquels étoit Ariée. La flotte consistoit en 35 vaisseaux commandés par Pythagore Lacédémonien, & en vingt-cinq commandés par Tamus Egyptien, Amiral de toute la flotte (*a*). Cyrus ne s'étoit ouvert de son dessein qu'à Cléarque parmi les Grecs, dans la crainte qu'une entreprise si hardie ne décourageât les Officiers, aussi bien que les soldats.

Proxene, dont la famille étoit depuis longtemps amie de celle de Xénophon, présenta ce jeune Athénien à Cyrus, qui le reçut très-favorablement, & lui donna de l'emploi dans son armée parmi les Grecs (*b*).

Enfin, tous les préparatifs étant faits, Cyrus partit de Sardes, & marcha vers les hautes Provinces de l'Asie, sans que les troupes sussent à qui on en vouloit, ni dans quel pays on les conduisoit, Cyrus ayant seulement donné à entendre qu'il marchoit contre les Pisidiens, qui par leurs courses infestoient sa Province.

Tissapherne ne pouvant croire que l'assemblée d'une armée si considérable n'eût pas de motifs plus puissans, étoit parti en hâte de Milet pour en informer le Roi. Ce Prince ne pouvant plus douter du dessein de son frere, assembla une nombreuse armée. Mais pendant qu'Artaxerxe

---

(*a*) Xenoph. ubi supr. p. 252. (*b*) *Ibid.* l. II, p. 294.

prenoit ces mesures, Cyrus s'avançoit toujours à grandes journées. Etant arrivé au pays de la Cilicie, il y trouva Syennesis, Roi du pays, qui se disposoit à lui en disputer le passage : il auroit été difficile à Cyrus de le forcer, si son adversaire n'avoit pas été obligé d'abandonner ce poste pour aller défendre son propre pays, menacé par la flotte de Tamus & par celle des Lacédémoniens (*a*).

Quand l'armée de Cyrus fut à Tarse, les Grecs refuserent de passer outre, soupçonnant qu'on les menoit contre le Roi, & protestant qu'ils ne s'étoient point engagés à cette condition. Cléarque voulut d'abord employer son autorité pour étouffer ce tumulte ; mais tous efforts furent vains. Il cessa donc de s'opposer ouvertement à leur dessein ; & paroissant même entrer dans leurs vûes, il leur conseilla d'envoyer des Députés à Cyrus, pour savoir de lui-même contre qui il prétendoit les mener.

Cyrus, que Cléarque avoit fait avertir de ce qui se passoit, répondit qu'il alloit attaquer Abrocomes, qui étoit à douze journées de là sur l'Euphrate. Les Grecs virent bien que ce n'étoit pas là son vrai dessein : cependant ils consentirent à le suivre, pourvu qu'il augmentât leur paye. Cyrus leur accorda volontiers leur demande ; & s'étant concilié leur affection pendant la marche, en les traitant avec bonté & avec humanité, il leur déclara à la fin qu'il marchoit contre Artaxerxe. Il s'éleva alors dans l'armée de grands murmures ;

(*a*) Xenoph. l. I, 248-261.

mais les promesses magnifiques du Prince les dissiperent bientôt, & firent succéder des mouvemens d'alégresse (*a*).

Après une longue marche, Cyrus arriva dans les plaines de Cunaxa, situées dans la Province de Babylone; il y trouva Artaxerxe, à la tête d'une armée de neuf cent mille hommes, prêt à le combattre. A cette vue, Cyrus sautant en bas de son char, ordonna que chacun prît ses armes & son rang; ce qui fut exécuté avec tant de promptitude, que les troupes n'eurent pas le temps de prendre leur repas. Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mêlée, mais de mettre sa personne en sûreté derriere les bataillons Grecs. Mais ce Prince rejeta cet avis avec indignation, disant qu'il ne prétendoit pas se rendre indigne de la couronne pour laquelle il combattoit.

Les armées étant en présence, les Grecs attaquerent celle du Roi avec tant de valeur, que l'aile qui leur étoit opposée fut d'abord mise en fuite: ceux qui étoient autour de Cyrus le proclamerent Roi aussi-tôt. Mais comme ce Prince remarqua que dans ce même moment Artaxerxe faisoit faire un mouvement pour le prendre en flanc, il marcha droit à lui avec six cents chevaux d'élite, tua de sa propre main Artagerse, Capitaine des Gardes du Roi, & mit en fuite tout le corps qui étoit sous ses ordres. Découvrant ensuite son frere, il s'écria: *Je le vois*, & piqua vers lui. Alors le combat devint comme singulier

(*a*) *Idem*, & Plutarch. *ibid.*

entre

entre Artaxerxe & Cyrus, chacun d'eux tâchant de s'assurer la couronne par la mort de son rival. Cyrus tua le cheval de son frere, & le blessa lui-même tandis qu'il étoit à terre. Artaxerxe se releva, & monta sur un autre cheval : Cyrus poussa encore à lui, le blessa d'un second coup, & se préparoit déjà à lui en porter un troisieme, lorsque les Gardes du Roi, voyant le danger où se trouvoit leur Maître, lancerent leurs traits tous à la fois sur Cyrus, qui en fut percé dans le temps qu'Artaxerxe le frappa de sa javeline. Ce Prince tomba mort; & tous les principaux Seigneurs de sa Cour, ne voulant pas lui survivre, se firent tuer auprès de son corps : preuve certaine, dit Xénophon, qu'il savoit bien choisir ses amis, & qu'il en étoit véritablement aimé. Quelques Auteurs assurent que Cyrus fut tué par un soldat Carien. Mithridate, jeune Seigneur Persan, se vantoit de lui avoir porté le coup mortel, en lui enfonçant sa javeline dans la tempe avec tant de force, qu'elle lui perça la tête de part en part.

Cyrus tué.

Année du Déluge 2598. Avant J. C. 401.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite à son frere, poursuivit les ennemis jusque dans leur camp, & se rendit maître de la plus grande partie de leur bagage & de leurs provisions. Les Grecs avoient défait l'aile gauche de l'armée du Roi, commandée par Tissapherne; &, d'un autre côté, l'aile droite des Perses, commandée par Artaxerxe lui-même, avoit battu l'aile gauche des ennemis. Ainsi les Grecs d'un côté, & Artaxerxe de l'autre, ne sachant point ce qui se passoit ailleurs, croyoient avoir remporté la victoire.

Mais Tissapherne, ayant appris au Roi que le corps qu'il commandoit avoit été mis en fuite par les Grecs, ce Prince rallia ses troupes dans le dessein de les attaquer. Les Grecs, sous les ordres de Cléarque, repousserent aisément les Perses, & les poursuivirent jusqu'au pied de quelques collines, où les Grecs s'arrêterent, très-étonnés de ne recevoir aucune nouvelle de Cyrus, dont ils ignoroient la mort & la défaite. Ils prirent le parti de s'en retourner dans leur camp, qu'ils trouverent en plus grande partie pillé, & tous les vivres pris; ce qui les obligea à passer la nuit dans le camp, sans avoir pris aucune nourriture.

Le lendemain, ayant appris la triste nouvelle de la mort de Cyrus, & de la défaite d'une partie de son armée, ils députerent vers Ariée, qui s'étoit retiré au lieu d'où ils étoient partis la veille de l'action, pour lui offrir comme vainqueur la couronne de Perse, à la place de Cyrus. Ariée rejeta cette offre, & leur dit qu'il avoit dessein de partir le lendemain de grand matin pour s'en retourner en Ionie, leur conseillant de le venir joindre la nuit. Ils suivirent cet avis, & s'étant mis en marche, sous la conduite de Cléarque, ils arriverent vers minuit au camp d'Ariée, d'où ils reprirent le chemin de la Grece (*a*).

Ils étoient à une prodigieuse distance de leur patrie, & ne pouvoient se rendre en Grece qu'en traversant à main armée une grande étendue de pays ennemi. Mais leur valeur & leur courage

(*a*) Xenoph. *ibid.* p. 272-292. Diodor. Sicul. l. XIV, p. 255-257.

ſurmonterent ces difficultés ; &, en dépit d'une armée formidable qui les harceloit continuellement, ils firent une retraite de deux mille trois cent vingt-cinq milles, & gagnerent les villes Grecques, ſituées ſur le Pont-Euxin. Ce fut la plus longue marche & la plus mémorable retraite qui ait jamais été faite dans un pays ennemi. Cléarque fut leur premier conducteur ; mais ayant été tué par une trahiſon de Tiſſapherne, les Grecs choiſirent à ſa place Xénophon ; & c'eſt à la bravoure & la ſageſſe de ce Général, qu'ils durent l'obligation de revoir leur patrie. Comme ce même Xénophon a laiſſé par écrit le détail de cette expédition & de la retraite des Grecs, nous renvoyons nos Lecteurs à cet Ouvrage inimitable. Revenons à ce qui ſe paſſa à la Cour d'Artàxerxe après la bataille de Cunaxa.

Ce Prince croyoit avoir tué Cyrus de ſa main, & regardant cette action comme la plus glorieuſe de ſa vie, c'étoit le bleſſer dans l'endroit le plus ſenſible que de lui diſputer cet honneur. Ayant donc appris que le ſoldat Carien dont nous avons déjà parlé, vouloit partager cette gloire avec lui, il le livra à Paryſatis, qui avoit juré la perte de tous ceux qui avoient eu part à la mort de ſon fils. Elle fit ſouffrir à ce malheureux pendant dix jours les tourmens les plus horribles, & le condamna enſuite à une mort cruelle.

Mithridate s'étant vanté d'avoir porté le coup mortel à Cyrus, fut condamné au ſupplice des auges, que nous avons décrit en parlant des châtimens en uſage chez les Perſes. Méſabate, un des Eunuques du Roi, qui, par l'ordre même de ce Monarque, avoit coupé la tête & la main

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

à Cyrus, ayant été livré à Paryſatis, fut écorché tout vif; après quoi on étendit ſa peau à ſes yeux ſur des pieux dreſſés auprès de lui. La cruauté & le reſſentiment de Paryſatis ne s'en tinrent pas là. Elle conſervoit depuis long-temps dans ſon cœur une haine implacable contre Statira, qui lui avoit reproché d'avoir favoriſé Cyrus dans ſa révolte contre ſon frere Artaxerxe. Pour ſatisfaire ſa haine, elle empoiſonna ſa belle-fille de la maniere ſuivante.

Elle feignit de ſe réconcilier avec Statira, & l'ayant invitée à ſouper, elle prit ſur la table un oiſeau fort rare qu'on y avoit ſervi, & le partagea par le milieu; elle en donna une moitié à Statira, & mangea l'autre. Statira bientôt après ſentit de vives douleurs, & étant ſortie de table, mourut dans des convulſions horribles. Artaxerxe, infiniment ſenſible à la perte d'une femme qu'il aimoit tendrement, & connoiſſant le caractere de ſa mere, fit arrêter tous les domeſtiques de cette Princeſſe, & les fit appliquer à la queſtion. Gygis, confidente de Paryſatis, avoua que ſa Maîtreſſe avoit fait frotter de poiſon un des côtés du couteau, avec lequel elle avoit coupé en deux l'oiſeau, & que Statira avoit mangé la moitié de l'oiſeau où le poiſon avoit touché. Gygis ſubit une mort cruelle, & Paryſatis fut exilée à Babylone. Le Roi lui permit cependant quelque temps après, & lorſque ſa douleur fut calmée, de revenir à la Cour, où, par une complaiſance ſans bornes pour toutes ſes volontés, elle rentra en grace, & fut même toute-puiſſante juſqu'au temps de ſa mort (*a*).

(*a*) Plutarch. in Artax.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Année du Déluge 2359. Avant J. C. 400.

Après la mort de Cyrus, Tiſſapherne fût renvoyé dans ſon gouvernement, & revêtu du même pouvoir qui avoit été donné à Cyrus. Il commença preſque auſſi-tôt à inquiéter & à opprimer les villes Grecques qui étoient à portée de ſon autorité, & qui avoient été dans les intérêts de Cyrus. Ces villes envoyerent ſur le champ des Ambaſſadeurs aux Lacédémoniens, pour implorer leur aſſiſtance. Les Lacédémoniens ſe voyant libres de la longue guerre qu'ils avoient eue contre les Athéniens, profiterent de l'occaſion pour rompre avec les Perſes, & envoyerent contre eux Thimbron à la tête d'une armée à laquelle Xénophon joignit les forces qu'il avoit amenées d'Aſie. Mais Thimbron ayant été bientôt rappelé pour quelque mécontentement, & envoyé en exil, Dercyllidas fut nommé à ſa place, & réuſſit beaucoup mieux. C'étoit un grand Général, & qui ſe diſtingua par ſon habileté à inventer des machines de guerre.

Les Lacédémoniens attaquent les Perſes.

Quand il fut arrivé, il apprit qu'il y avoit de la diviſion entre Tiſſapherne & Pharnabaze, Gouverneurs des deux Provinces voiſines. Il conclut une treve avec le premier, & étant entré dans la Province de Pharnabaze, il s'avança juſque dans l'Eolie, & s'y rendit maître de pluſieurs places. Pharnabaze, craignant que Dercyllidas ne s'emparât de la Phrygie, qui étoit la principale Province de ſon gouvernement, fit une eſpece de paix avec lui, & lui abandonna à cette condition ce qu'il avoit conquis.

Le Général Lacédémonien alla prendre ſes quartiers d'hiver dans la Bithynie, pour n'être point à charge à ſes alliés. Vers ce même temps

Pharnabaze fit un voyage à la Cour, & y porta des plaintes contre Tissapherne, qui, au lieu d'attaquer l'ennemi commun, avoit conclu une treve avec Dercyllidas. Il sollicita Artaxerxe d'équiper une puissante flotte, & d'en donner le commandement à Conon l'Athénien, alors en exil dans l'isle de Cypre; il assura que Conon, étant le meilleur Amiral de son temps, empêcheroit qu'il ne passât de nouvelles recrues de Grece en Asie, & détruiroit la puissance des Lacédémoniens dans cette partie du monde. Le Roi approuva ce projet, & donna ordre sur le champ qu'on lui comptât cinq cents talens pour équiper une flotte, dont il confia le commandement à Conon (*a*).

Cependant Dercyllidas, après avoir réduit Atarne, entra en Carie, où Tissapherne faisoit ordinairement sa résidence. Les Lacédémoniens croyant que c'étoit dans cette Province qu'il falloit attaquer Tissapherne, pour obtenir tout ce qu'ils demandoient, avoient donné ordre à Dercyllidas d'y pénétrer. Tissapherne & Pharnabaze n'en furent pas plutôt informés, qu'ils réunirent leurs troupes pour s'opposer aux entreprises de Dercyllidas; ils le pousserent dans un terrein si désavantageux, qu'il y auroit infailliblement péri, s'ils l'eussent chargé dans le moment. Pharnabaze proposoit de l'attaquer: mais Tissapherne, qui avoit éprouvé la valeur des Grecs à la bataille de Cunaxa, ne voulant pas en venir à un engagement,

(*a*) Diodor. Sicul. l. XIV, p. 417. Justin. l. VI, c. 8. Pauf. in Atticis.

proposa à Dercyllidas une entrevue dans laquelle on fît une treve, en attendant qu'ils pussent avoir réponse de leurs Maîtres, sur les conditions auxquelles on offroit de part & d'autre de faire la paix.

Ce fut ainsi que Dercyllidas, & le corps qu'il commandoit, durent leur conservation à la seule lâcheté de leurs ennemis (*a*).

Les Lacédémoniens ayant appris par des gens qui venoient d'Asie, que le Roi de Perse faisoit équiper une nombreuse flotte sur les côtes de Phénicie, de Syrie & de Cilicie, & supposant avec raison que cette flotte étoit destinée contre eux, résolurent d'envoyer en Asie Agésilas, un de leurs Rois, pour y faire une diversion. Tout étant préparé pour cette expédition, Agésilas mit à la voile avec un corps considérable de troupes, & arriva à Ephese avant qu'aucun des Officiers du Roi eût la moindre connoissance de son dessein; tant avoit été grande la promptitude des Lacédémoniens à se déterminer, aussi bien que leur fidélité à garder le secret!

Agésilas passe en Asie.

Année du Déluge 2593. Avant J. C. 406.

Agésilas entra en campagne avec dix mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, &, ne trouvant aucune résistance, emporta tout ce qui se présentoit devant lui. Tissapherne lui fit demander ce qu'il étoit venu faire en Asie, & pourquoi il avoit pris les armes : il répondit que c'étoit pour secourir les Grecs qui y habitoient, & pour les rétablir dans leur ancienne liberté.

(*a*) Diodor. Sicul. l. XIV, p. 417. Xenoph. Hellen. l. III.

Tissapherne, qui n'étoit pas en état de le combattre, lui donna parole que son Maître laisseroit aux villes Grecques de l'Asie leur liberté, pourvu qu'il ne fît aucun acte d'hostilité, jusqu'au retour d'un exprès qu'il avoit envoyé en Cour. Agésilas y consentit, & l'on fit une treve qui fut jurée de part & d'autre.

Mais Tissapherne, sans s'embarrasser de son serment, profita de ce délai pour assembler des troupes de tous côtés : il en demanda encore de nouvelles au Roi ; & dès qu'elles furent arrivées, il fit dire à Agésilas de sortir de l'Asie, & que s'il refusoit, il lui déclareroit la guerre.

Tous les Lacédémoniens & leurs confédérés furent alarmés ; ils ne se croyoient pas en état de résister à une armée aussi nombreuse que celle de Tissapherne, qui avoit été renforcée par des troupes auxiliaires, venues de toutes les Provinces de l'Empire de Perse. Agésilas écouta les Hérauts de Tissapherne avec un visage gai & tranquille, & les renvoya, après leur avoir ordonné de dire à leur Maître, qu'il lui avoit de grandes obligations de ce que par son parjure il avoit rendu les Dieux ennemis de la Perse, & favorables aux Grecs.

Il rassembla ensuite toutes ses forces, & feignit d'avoir dessein d'envahir la Carie : mais dès qu'il sut que Tissapherne avoit fait prendre à ses troupes le chemin de cette Province, il tomba tout-à-coup sur la Phrygie. Comme on ne l'y attendoit pas, il n'eut aucune peine à se rendre maître d'une grande partie de cette Province, prit plusieurs villes, & revint avec ses troupes,

chargées d'immenses richesses, passer l'hiver à Ephese (*a*).

Quand le temps de se remettre en campagne fut venu, Agésilas publia qu'il marcheroit en Lydie. Tissapherne, qui n'avoit pas oublié le stratagème qu'Agésilas avoit employé l'année d'auparavant, crut sûrement qu'il en vouloit à la Carie, & fit marcher au plutôt ses troupes vers cette Province. Mais comme la Carie étoit un pays de montagnes, mauvais pour la cavalerie, il n'y mena que son infanterie, & laissa les chevaux sur la frontiere de la Province. Agésilas, le voyant prendre cette route, entra en Lydie, & s'approcha de Sardes. Tissapherne accourut avec sa cavalerie, & se hâta de venir au secours de cette place. Agésilas crut devoir profiter de cette occasion pour lui livrer bataille, avant que son infanterie fût arrivée. Dès le premier choc, les Perses furent mis en fuite, & les Lacédémoniens, maîtres du champ de bataille, parcoururent tout le pays, & firent un butin prodigieux (*b*).

Mort de Tissapherne.

La perte de cette bataille irrita excessivement le Roi contre Tissapherne, & augmenta les soupçons que ce Prince avoit déjà conçus de sa fidélité. Conon arriva à la Cour de Perse dans ces entrefaites, & excita encore le Roi contre lui par de nouvelles plaintes; car il avoit privé de leur paye les soldats qui étoient à bord de la flotte de Conon, & avoit empêché par-là que cette

(*a*) Xenoph. *ibid.* l. III, Plutarch. & Corn. Nep. in Agef.
(*b*) Xenoph. *ibid.* p. 501-657. Plutarch. in Artax. p. 1022, & in Agesil. p. 601.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

flotte ne fût de quelque service au Roi. Parysatis, toujours animée de la même haine contre ceux qui avoient eu quelque part à la mort de son fils Cyrus, ne manqua pas cette occasion d'aggraver les charges qui étoient contre lui. Excité de tous côtés, Artaxerxe prit la résolution de le faire mourir : mais n'osant pas l'attaquer ouvertement, à cause de la grande autorité qu'il avoit en Asie, il donna cette importante commission à Tithrauste, Capitaine de ses Gardes.

Il étoit porteur de deux lettres ; l'une adressée à Tissapherne, dans laquelle le Roi lui donnoit ses ordres sur la guerre contre les Grecs, & lui laissoit à cet égard un plein pouvoir : la seconde étoit pour Ariée, Gouverneur de Larissa ; le Roi lui ordonnoit d'aider de son conseil & de toutes ses forces Tithrauste, pour arrêter Tissapherne. Ariée, ayant reçu cette lettre, pria Tissapherne de vouloir bien le venir trouver, pour conférer ensemble sur les opérations de la campagne prochaine. Tissapherne, qui ne se doutoit de rien, se rendit chez lui avec une escorte seulement de trois cents hommes : mais pendant qu'il étoit dans le bain, suivant la coutume des Perses, il fut arrêté ; Tithrauste lui fit couper la tête, & l'envoya en Perse. Le Roi donna cette tête à Parysatis, comme un présent qui ne pouvoit manquer d'être agréable à une Princesse aussi vindicative & aussi cruelle (*a*).

Après la mort de Tissapherne, Tithrauste, qui

(*a*) Xenoph. ubi supr. Diod. Sicul. L. XIV, p. 220. Polyen. Stratag. l. VII.

lui avoit ſuccédé dans le commandement des armées, envoya de grands préſens à Agéſilas, & lui fit dire que la cauſe de la guerre ne ſubſiſtant plus, & l'auteur de leur différend ayant été puni de mort, rien ne devoit les empêcher d'entrer en accommodement; que le Roi de Perſe conſentoit que les villes Grecques d'Aſie jouiſſent de leur liberté, en payant le tribut ordinaire, ce qui étoit tout ce que les Lacédémoniens avoient demandé en commençant la guerre. Agéſilas répondit, qu'il ne pouvoit faire aucun accommodement avant d'en avoir reçu l'ordre de Sparte. Cependant, voulant faire en quelque ſorte plaiſir à Tithrauſte en ſortant de ſa Province, il entra en Phrygie, qui étoit la Province de Pharnabaze, après que Tithrauſte lui eut compté trente talens pour les frais de la guerre.

En chemin il reçut une lettre des Magiſtrats de Sparte, qui ajoutoient au commandement des forces de terre qu'il avoit déjà, celui de la flotte. Par ce nouveau pouvoir, il ſe vit maitre de toutes les troupes de terre & de mer que cet Etat avoit en Aſie. Son premier ſoin fut de mettre la flotte en bon état; enſuite il en donna le commandement à Piſandre, frere de ſa femme, avec ordre de mettre inceſſamment en mer. Dans cette occaſion, Agéſilas eut plus égard à l'amitié qu'il reſſentoit pour ſon beau-frere, qu'à ce qu'exigeoit le ſervice de ſon pays: car, quoique Piſandre fût un homme brave, l'emploi qu'on lui avoit confié étoit beaucoup au deſſus de ſes forces, comme il ne parut que trop dans la ſuite (*a*).

(*a*) Pauſan. in Laconicis. Xenoph. & Plut. ubi ſup.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Agésilas, après avoir réglé ce qui concernoit la flotte, continua à pousser ses conquêtes dans la Phrygie, où il se rendit maître de plusieurs villes. Son armée, qui se trouvoit sur les terres du département de Pharnabaze, y fut dans l'abondance, & amassa de grosses sommes d'argent. De là, à la sollicitation de Spithridate, un des principaux Seigneurs de Perse, qui s'étoit révolté contre son Maître, il s'avança jusqu'en Paphlagonie. Il fit alliance avec Cotys, Roi de ce pays; & étant rentré dans la Phrygie, il prit la forte ville de Dascylium; il y passa l'hiver dans le Palais de Pharnabaze, & obligea les habitans des environs à fournir toutes sortes de provisions à son armée (*a*). Tithrauste, remarquant qu'Agésilas avoit dessein de pousser la guerre en Asie, envoya Timocrate de Rhodes en Grece avec de grandes sommes d'argent, pour rallumer en ce pays la guerre contre les Lacedémoniens. Cette démarche produisit l'effet qu'il en attendoit : les villes de Thebes, d'Argos, de Corinthe, & quelques autres, firent une ligue qui obligea les Lacédémoniens à rappeler leur Roi, comme nous le verrons ailleurs.

Au commencement du printemps suivant, Agésilas alloit entrer en campagne, lorsque Pharnabaze demanda à avoir une conférence avec lui. Agésilas y consentit. Pharnabaze, après s'être étendu sur les services qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens dans leur guerre contre les Athéniens, leur reprocha l'ingratitude dont ils s'é-

(*a*) Plutarch. in Agesil. Xenoph. Hellen. l. IV, p. 507-510.

roient rendus coupables, en l'attaquant dans son gouvernement, en pillant son Palais, & en ravageant ses pays autour de Dascylium, qui étoient l'héritage de ses peres. Comme ces plaintes étoient fondées, Agésilas & ceux qui l'accompagnoient furent si honteux d'avoir donné lieu à ces justes reproches, qu'ils ne surent que répondre, ni comment justifier leur conduite. Cependant, pour faire quelque espece de réparation, ils s'engagerent solennellement à ne causer aucun dégât dans les Provinces de son gouvernement, tandis qu'ils pourroient subsister ailleurs, en continuant à faire la guerre au Roi de Perse. Ils tinrent parole, & partirent sur le champ, dans le dessein d'envahir les hautes Provinces de l'Asie, & de pénétrer jusque dans le centre de l'Empire de Perse. Mais dans le temps qu'Agésilas formoit le projet de cette expédition, un Courrier venu de Sparte arriva au camp, & lui apporta la nouvelle que les Ephores le rappeloient pour défendre sa propre patrie, contre laquelle divers Etats de la Grece avoient formé une puissante ligue.

Rappel d'Agésilas.

Année du Déluge 2604. Avant J. C. 395.

Agésilas obéit, & fit toute la diligence possible pour regagner Sparte, se plaignant à son départ de ce que trente mille Archers le chassoient d'Asie; faisant allusion aux Dariques de Perse, pieces d'or, qui avoient d'un côté la figure d'un Archer (*a*). Conon, à son retour de la Cour de Perse, ayant apporté assez d'argent pour payer aux troupes de terre & de mer ce qui leur étoit dû, & pour fournir la flotte d'armes & de pro-

(*a*) Xenoph. ubi sup. p. 513. Plut. in Agesil. p. 603-604.

Section IV. Histoire de Perse.

visions, prit Pharnabaze à bord, & mit à la voile pour aller combattre les ennemis. La flotte Persane étoit composée de plus de quatre-vingt-dix vaisseaux ; celle des Lacédémoniens n'étoit pas aussi nombreuse, mais elle étoit composée de plus grands vaisseaux. Elles se trouverent en présence près de Cnidos, ville maritime de l'Asie mineure.

Conon, qui avoit en quelque sorte causé la prise d'Athenes, par la perte du combat naval d'Ægos-potamos, résolut de faire ici les derniers efforts pour réparer ce malheur, & pour effacer par une victoire éclatante la honte de sa premiere défaite. D'un autre côté, Pisandre souhaitoit de justifier, par sa conduite & par sa valeur, le choix que son beau-frere Agésilas avoit fait en le nommant Amiral. En effet, il fit paroître beaucoup de valeur, & eut d'abord quelque avantage. Mais Conon ayant abordé son vaisseau, & l'ayant tué de sa propre main, le reste de sa flotte prit la fuite. Conon les poursuivit, se rendit maître de cinquante vaisseaux, & par la victoire qu'il remporta dans cette occasion, détruisit le pouvoir des Lacédémoniens en Asie.

Défaite des Lacédémoniens à Cnidos.

La suite de cette victoire fut une révolte presque générale des Alliés de Sparte, dont plusieurs se déclarerent pour les Athéniens, & les autres se rétablirent dans leur ancienne liberté. Les Lacédémoniens ne purent jamais se relever du tort que leur fit la perte de cette bataille, jusqu'à ce que les défaites de Leuctres & de Mantinée acheverent de les accabler (*a*).

(*a*) Xenoph. ubi sup. p. 518. Diod. Sicul. l. XIV, p. 302. Justin. l. VI, c. 2, 3.

Après cette victoire, Conon & Pharnabaze, maîtres de la mer, voguerent autour des Isles & le long des côtes de l'Asie, & réduisirent sous leur obéissance les villes qui appartenoient aux Lacédémoniens. Seste & Abyde furent les seules qui firent résistance. Pharnabaze les attaqua par terre, & Conon par mer; mais leurs efforts furent vains: le premier se retira à l'approche de l'hiver, laissant à Conon le soin de renforcer sa flotte de tous les vaisseaux que les villes de l'Hellespont pourroient lui fournir pour le printemps suivant (a).

Conon ayant rassemblé au temps marqué une puissante flotte, prit encore une fois Pharnabaze à bord, & alla débarquer ses troupes dans l'Isle de Mélos. Après la réduction de cette Isle, dont la situation étoit propre à faciliter une invasion en Laconie, il fit une descente dans cette Province, pilla toutes les places le long des côtes, & chargea sa flotte d'une prodigieuse quantité de butin. Pharnabaze s'en retourna ensuite dans son Gouvernement de Phrygie, après avoir accordé à Conon la permission de se rendre à Athenes avec quatre-vingts vaisseaux, & lui avoir donné cinquante talens pour rebâtir les murailles de cette ville. Conon avoit eu soin de lui faire entendre que, pour affoiblir efficacement Sparte, il falloit mettre Athenes en état de lui résister.

Conon rebâtit les murs d'Athenes.

Dès qu'il fut arrivé au port d'Athenes, il fit commencer l'ouvrage; il y employa un si grand nombre d'ouvriers, & le zele de tous ceux qui étoient dans les intérêts des Athéniens étoit si ardent, qu'on vit bientôt Athenes sortir de ses

Année du Déluge 2605. Avant J. C. 398.

(a) Xenoph. *Ibid.* p. 533. Diod. Sicul. l. XIV, p. 441.

ruines, reprendre sa premiere splendeur, & devenir même plus formidable à ses ennemis qu'elle n'avoit jamais été. Ce qui mérite d'être observé ici, c'est que cette ville fut rebâtie par les Perses qui l'avoient détruite, & qu'elle fut fortifiée aux dépens des Lacédémoniens qui l'avoient démantelée. Conon, ayant rebâti les murailles d'Athenes, celles du port, & celles qui alloient du port à la ville, distribua aux citoyens les 50 talens qu'il avoit reçus de Pharnabaze, & offrit aux Dieux un sacrifice de cent bœufs, en action de graces de l'heureux rétablissement de sa patrie (*a*).

Une révolution si glorieuse causa une extrême douleur aux Lacédémoniens, qui, ne se trouvant pas en état de continuer la guerre contre un peuple qui les égaloit en valeur, & qui d'ailleurs étoit soutenu par les Perses, envoyerent Antalcide, un de leurs citoyens, à Téribaze, Gouverneur de Sardes, pour faire la paix avec lui aux conditions les plus avantageuses qu'il seroit possible. Les autres villes de la Grece, alliées des Athéniens, envoyerent leurs Députés en même temps; & Conon fut à la tête de ceux d'Athenes.

Antalcide proposa d'abandonner au Roi de Perse toutes les villes Grecques en Asie; mais que les isles & les autres villes de la Grece conserveroient leur liberté; & se gouverneroient suivant leurs propres loix. Tous les autres Ambassadeurs rejeterent avec indignation ces propositions trop avantageuses pour le Roi, & trop honteuses pour les Grecs en général. Les Lacédémoniens, qui haïssoient mortellement

(*a*) Xenoph. & Diodor. Sicul. *ibid.*

Conon,

Conon, pour avoir rebâti Athenes, avoient chargé Antalcide de l'accuser devant Téribaze d'avoir volé au Roi l'argent qu'il avoit employé à cet ouvrage, & d'avoir formé le dessein d'enlever aux Perse l'Éolide & l'Ionie, pour les assujettir de nouveau à la République d'Athenes.

Sur ces accusations, Téribaze fit arrêter Conon; & après avoir fourni sous main aux Lacédémoniens des sommes considérables pour l'équipement d'une flotte destinée à agir contre les Athéniens, il partit pour la Cour, & fut rendre compte au Roi de l'état de la négociation. Artaxerxe en fut content, & lui ordonna de mettre la derniere main au Traité. Téribaze lui fit aussi le rapport des accusations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques Auteurs (*a*) prétendent que ce dernier fut conduit à Suse, & qu'il y fut exécuté par ordre du Roi: mais le silence que Xénophon, son contemporain, garde au sujet de sa mort, rend ce fait au moins douteux (*b*).

Pendant le séjour que Téribaze fit à la Cour, Suthras fut chargé de garder les côtes de l'Asie pendant son absence. Celui-ci, ayant eu occasion d'appercevoir les ravages que les Lacédémoniens avoient faits dans toutes les Provinces maritimes, en conçut tant d'animosité contre eux, qu'il envoya tout le secours qu'il put aux Athéniens. Cette conduite obligea les Lacédémoniens à envoyer Thimbron en Asie, pour y recommencer la guerre. Mais ils ne pouvoient lui fournir ni assez de monde, ni

---

(*a*) Corn. Nep. in Conone.

(*b*) Xenoph. ubi supr. Diodor. Sicul. l. XIV, p. 442.

Section IV. *Histoire de Perse.*

assez d'argent pour réussir dans cette entreprise : ainsi son armée fut bientôt dispersée par celle des Perses, & lui-même tué. Diphridas fut envoyé à sa place, pour continuer la guerre avec les restes de l'armée des Lacédémoniens ; mais il ne fut pas plus heureux : toutes les actions des Spartiates, après la bataille de Cnidos, ne furent plus que les foibles efforts d'un pouvoir mourant.

Paix d'Antalcide.

Année du Déluge 2612. Avant J. C. 387.

Téribaze, de retour à Suse, manda les Députés des villes de la Grece, pour leur faire la lecture du Traité, qui avoit déjà été approuvé par le Roi. Le Traité portoit, que toutes les villes Grecques de l'Asie demeureroient soumises au Roi, & que toutes les autres conserveroient leur liberté. Le Roi retenoit en outre la possession des Isles de Cypre & de Clazomene, & rendoit celles de Scyros, de Lemnos & d'Imbros aux Athéniens. Par ce même Traité, il s'engageoit à se joindre aux peuples qui l'accepteroient, pour faire la guerre à ceux qui refuseroient d'y entrer. Ces conditions étoient également préjudiciables & honteuses aux Grecs : cependant, comme ils étoient affoiblis par des divisions domestiques, & hors d'état de soutenir la guerre contre un Prince si puissant, ils furent contraints d'y consentir. Cette paix fut appelée la *Paix d'Antalcide*, parce que ce fut lui qui en fit le premier l'ouverture ; traité infame, qui livroit aux Perses, contre les loix de l'honneur & de la justice, tous les établissemens des Grecs en Asie, dont Agésilas avoit défendu la liberté si long-temps & avec tant de valeur (a).

(a) Xen. l. V, p. 548-551. Diod. Sicul. ubi sup. p. 447.

Artaxerxe, délivré des soins que la guerre contre les Grecs lui avoit causés, tourna toute sa puissance contre Evagore Roi de Cypre, qu'il avoit déjà depuis quelques années projeté de chasser de cette Isle, sans avoir jamais eu occasion d'exécuter son dessein. Evagore descendoit des anciens Rois de Salamine, Capitale de l'Isle de Cypre. Ses ancêtres avoient depuis plusieurs siecles possédé cette ville en qualité de Souverains; mais ils avoient enfin subi le joug des Perses, qui avoient fait de toute l'Isle une Province de leur Empire.

Evagore, qui étoit un homme habile & courageux, ne pouvant se résoudre à vivre en sujet, chassa Abdymon, Gouverneur de Salamine pour le Roi de Perse, & se remit en possession d'un royaume qu'on avoit enlevé à ses aïeux. Artaxerxe essaya de reprendre Salamine : mais comme il faisoit alors la guerre aux Grecs, & Evagore lui paroissant déterminé à se défendre jusqu'à la derniere extrémité, il remit l'exécution de cette entreprise à un autre temps. Cependant, par le moyen de Ctésias le Cnidien, premier Médecin d'Artaxerxe, Conon fit la paix entre ce Monarque & Evagore, & le Roi s'engagea à ne le point troubler dans la possession de son petit royaume. Mais Evagore, qui se sentoit né pour de grandes entreprises, & qui avoit toutes les qualités nécessaires pour y reussir, ne pouvoit pas borner son ambition à la seule ville de Salamine. Il étendit peu à peu sa domination, & se rendit, par degrés, maître de toute l'Isle de Cypre. Les Amathusiens, les Soliens & les Citiens furent les seuls de tous les Cypriotes qui oserent lui résister. Ils eurent recours à Artaxerxe, qui, devenant jaloux du

pouvoir de ce Prince habile & actif, leur promit sur le champ un puissant secours. Mais comme ses troupes étoient employées ailleurs, il ne lui fut pas possible de dégager sa parole aussi-tôt qu'il auroit voulu.

Enfin, ayant fait la paix avec les Grecs, il tourna toutes ses forces contre Evagore, résolu de chasser ce Prince de l'Isle. Les Athéniens, malgré le traité qu'ils venoient de conclure avec les Perses, & les grandes obligations qu'ils avoient au Roi, crurent devoir assister leur ancien allié, qui s'étoit montré leur ami en toute occasion. En conséquence, ils équiperent & lui envoyerent, avec toute la diligence possible, dix vaisseaux de guerre sous le commandement de Philocrate. Mais la flotte Lacédémoniene, sous les ordres de Télantias frere d'Agésilas, ayant rencontré ces vaisseaux près de l'Isle de Rhodes, les entoura de façon qu'il n'en échappa pas un seul (*a*).

Les Athéniens voulant secourir Evagore à quelque prix que ce fût, envoyerent Chabrias avec une autre flotte, qui avoit à bord un nombre considérable de gens de guerre. Ce nouveau renfort arriva heureusement, & obligea bientôt toute l'Isle à se soumettre à Evagore. Mais les Athéniens, qui venoient de faire un nouveau traité avec Artaxerxe & plusieurs villes de la Grece, ayant été obligés de rappeler Chabrias, les Perses attaquerent l'Isle de Cypre avec toutes leurs forces, dans l'espoir de s'en rendre maîtres en peu de temps, puisqu'aucun secours n'y pouvoit être envoyé de Grece.

(*a*) Xenoph. ubi supr. Diodor. Sicul. l. XV, p. 459.

L'armée du Roi consistoit en trois cent mille hommes, & sa flotte en trois cents vaisseaux. L'armée étoit commandée par Oronte, gendre d'Artaxerxe; & la flotte avoit pour Amiral Gaus, fils de Tamus, dont nous avons déjà fait mention. Téribaze étoit Généralissime des forces de terre & de mer.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Les Perses attaquent l'Isle de Cypre avec 300000 hommes.

Evagore, de son côté, se voyant menacé d'une si terrible guerre, s'adressa à tous les Princes ennemis ou jaloux des Perses, & reçut des secours d'hommes & d'argent, des Egyptiens, des Lybiens, des Arabes, des Tyriens, & de quelques autres peuples. Comme il avoit d'ailleurs amassé d'immenses trésors, il prit à sa solde des troupes de différentes nations. Avec ses frégates légeres, dont il avoit un grand nombre, il intercepta tous les vaisseaux ennemis qui portoient des provisions du Continent; par-là il fit naître la famine dans le camp des Perses, qui avoient débarqué dans l'Isle; ce qui excita dans leur armée une sédition, qui ne fut appaisée que par la mort de plusieurs de leurs Officiers.

Année du Déluge 2613. Avant J. C. 386.

Mais lorsque la flotte Persane eut mis en mer, l'armée reçut de nouveaux convois de Cilicie. Evagore reçut aussi dans le même temps une grande quantité de bleds d'Egypte avec cinquante vaisseaux, qui, joints à ceux qu'il avoit équipés, composoient une flotte de deux cents voiles. Il attaqua avec cette flotte celle de Perse, & eut d'abord quelque avantage: il prit ou détruisit plusieurs vaisseaux ennemis: mais Gaus s'avança à la tête d'une petite escadre, & l'attaqua si vigoureusement, qu'après une résistance opiniâtre, il

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

fut obligé de se retirer. Le reste de la flotte Persane, encouragé par l'exemple de leur Amiral, retourna à la charge, & obtint enfin une victoire complette; tous les vaisseaux ennemis furent obligés de se retirer dans leurs ports. Evagore se sauva avec un petit nombre de vaisseaux à Salamine, où il fut aussi-tôt assiégé par terre & par mer.

Après cette victoire, Téribaze fut en personne informer le Roi de l'heureux succès de ses armes en Cypre; & ayant obtenu deux cents talens pour la solde & l'entretien de son armée, il revint, dans le dessein de pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. Pendant son absence, Evagore ayant laissé la défense de la ville à son fils Pythagore, passa pendant la nuit au travers de la flotte ennemie avec dix galeres, & fit voile vers l'Egypte, dans l'espérance d'engager Achoris, Roi de ce pays, à le secourir avec toutes ses forces: mais n'ayant pas obtenu le secours qu'il se promettoit, & trouvant, à son retour, la ville extrêmement pressée, sans qu'il lui fût possible d'obliger les Perses à lever le siége, il se vit réduit à capituler.

Les conditions qu'on lui proposa, furent qu'il abandonneroit toutes les villes de Cypre, à l'exception de Salamine, qu'il garderoit en restant soumis au Roi comme un serviteur à son Maître, & en payant un tribut annuel. L'extrémité où il se trouvoit le força d'accepter les autres conditions, quelque dures qu'elles fussent; mais il ne put jamais se résoudre à consentir à la premiere, prétendant en être possesseur comme un Roi sous un autre Roi. Téribaze, qui étoit Général en chef, ne voulut point s'en départir; ce qui dé-

termina Evagore à rompre la négociation, & à ne songer qu'aux moyens de défendre la ville (*a*).

Dans ce même temps, Oronte, qui commandoit les forces de terre, voyant avec peine que Téribaze eût plus d'autorité que lui, & jaloux de la gloire que ce Général avoit acquise, écrivit secrétement contre lui en Cour : il l'accusa, entre autres crimes, de former des desseins contraires aux intérêts du Roi, & de conserver une intelligence secrete avec les Lacédémoniens. Artaxerxe expédia au plutôt un ordre, par lequel Oronte étoit chargé d'arrêter Téribaze, & de le faire conduire à la Cour comme prisonnier. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & Oronte eut le commandement en chef de toutes les troupes.

L'armée murmura de ce changement, & plusieurs soldats refuserent d'obéir à Oronte ; ce qui obligea ce Général à reprendre la négociation avec Evagore. Ce Prince accepta les conditions que Téribaze lui avoit d'abord offertes, & Oronte retrancha la condition humiliante qui avoit empêché la conclusion du traité. Ainsi le siége fut levé, & la paix fut conclue avec Evagore, après une guerre qui avoit couté aux Perses plus de cinquante mille talens, c'est-à-dire, près de deux cent quarante-huit millions (*b*) argent de France. Nos Lecteurs pourront se former une juste idée du mérite & du caractere d'Evegore dans Isocrate.

Cette paix ne fut pas générale. Gaus, irrité de la maniere dont on traitoit Téribaze son beau-pere, craignit beaucoup d'être enveloppé dans

(*a*) Diod. Sicul. ubi supr. (*b*) Isocrat. in Evagor.

l'accusation injuste dont il étoit la victime, & de partager son supplice sur de simples soupçons. Pour s'en venger & se mettre en même temps à l'abri de la colere du Roi, il envoya des Députés à Achoris Roi d'Egypte; &, après avoir fait une alliance avec lui contre le Roi de Perse, il se révolta ouvertement, & fut renforcé par une bonne partie de l'armée & de la flotte, dont les Officiers lui étoient dévoués. Il sollicita aussi les Lacédémoniens de se joindre à lui, leur promettant qu'à son tour, dès que la guerre seroit finie, il contribueroit de tout son pouvoir à les rendre maîtres de la Grece.

Les Lacédémoniens, très-mécontens du traité d'Antalcide, prêterent volontiers l'oreille à ces propositions, & embrasserent avec joie l'occasion de rompre avec les Perses. Mais avant que tant de ressorts fussent prêts à agir, Gaus fut tué par un de ses Officiers, & Tachis, qui s'étoit chargé de poursuivre l'entreprise, mourut peu de temps après; ce qui rendit tous les préparatifs inutiles. Les Lacédémoniens ne voulurent plus se mêler dans la suite des affaires de l'Asie (*a*).

Artaxerxe, libre de la guerre de Cypre, en commença une autre contre les Caduſiens, qui s'étoient peut-être révoltés; car les Auteurs ne disent rien de la cause de cette guerre. Ces peuples habitoient les montagnes situées entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne. C'étoient des hommes très-propres au métier de la guerre, & accoutumés de bonne heure à une vie dure & laborieuse. Le Roi marcha en personne contre eux, à la tête

(*a*) Diodor. Sicul. l. XV.

d'une armée de trois cent mille fantassins & de vingt mille chevaux. Mais le pays étoit trop stérile pour qu'une armée si nombreuse pût y subsister; les Perses furent bientôt réduits à ne vivre que de bêtes de somme; cette nourriture devint même si rare, que la tête d'un âne fut vendue soixante drachmes. Les provisions pour la table du Roi commencerent même à manquer, & il ne restoit plus qu'un petit nombre de chevaux.

Dans cette fâcheuse conjoncture, Téribaze imagina un stratagême qui sauva le Roi & l'armée. Ce Général suivoit la Cour, ou plutôt étoit mené à la suite de l'armée comme prisonnier, depuis l'accusation d'Oronte. Les Cadusiens avoient deux Rois, tous deux campés séparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout ce qui se passoit dans le camp ennemi, apprit que ces Rois n'étoient pas de bonne intelligence, & que leur jalousie les empêchoit d'agir de concert. Il conseilla au Roi d'entrer en négociation avec eux; & s'étant chargé de conduire cette affaire, il alla trouver lui-même un de ces Rois, & lui fit entendre que l'autre Roi envoyoit à son insçu des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & il lui conseilla de le prévenir, afin de rendre ses conditions meilleures. Téribaze envoya son fils à l'autre Roi, & le chargea de lui tenir le même discours. Cette négociation eut l'effet que Téribaze avoit espéré, & les deux Princes arriverent séparément pour se soumettre au Roi; ce qui sauva ce Prince & son armée (*a*).

(*a*) Plutarch. in Artax. p. 1023-1024. Diod. Sicul. l. XV.

Artaxerxe perdit dans cette expédition mal concertée un grand nombre de ses meilleures troupes, & tous ses chevaux. Camissare, Carien d'origine, & homme d'un courage & d'une habileté extraordinaires, fut un de ceux qui perdirent la vie en cette occasion. Il étoit Gouverneur de la Leuco-Syrie, Province située entre la Cilicie & la Cappadoce, & eut pour successeur dans son gouvernement son fils Datame, qui accompagna Artaxerxe dans tout le cours de l'expédition, & s'y distingua d'une maniere toute particuliere.

Datame étoit le plus grand Général de son temps; &, si on en croit Cornélius Nepos qui a écrit sa vie, il ne le cédoit à aucun autre en courage, en bravoure, & en talens pour inventer & pour exécuter des stratagêmes militaires. Mais son mérite fut, comme nous le verrons dans la suite, la cause de sa perte. Le service important que Téribaze venoit de rendre au Roi, détermina ce Prince, de retour à Suse, à faire examiner sans partialité les accusations portées contre Téribaze; & il nomma pour cet effet trois Commissaires d'un rang distingué & d'une probité reconnue, qui, après avoir discuté avec soin tous les chefs

p. 462. Un Auteur moderne croit (1) que les Cadusiens descendoient de cette partie des dix Tribus, que le Roi d'Assyrie transporta hors du pays de Chanaan: mais comme cette conjecture n'a d'autre fondement que le rapport qu'il y a entre le mot de *Cadusien*, & celui de *Kedushim*, qui signifie *un peuple saint*, elle nous paroît peu fondée.

(1) Fuller. Miscel. l. II, c. 5.

d'accusation, déclarerent unanimement Téribaze innocent : en conséquence de cette décision, ce Général fut rétabli dans tous ses emplois ; & Oronte son accusateur fut banni de la Cour (a).

Artaxerxe n'ayant plus de guerre ouverte à soutenir, résolut de remettre les Egyptiens sous le joug Persan qu'ils avoient secoué depuis un temps considérable. Il fit pour cet effet de grands préparatifs de guerre. Mais Achoris, qui régnoit alors en Egypte, vit venir l'orage, & ne négligea rien pour se mettre en état de le prévenir.

Il joignit à ses propres sujets un grand nombre de Grecs & d'autres troupes auxiliaires, sous le commandement de Chabrias l'Athénien. Pharnabaze, que le Roi avoit chargé du soin de cette guerre, envoya des Ambassadeurs à Athenes, pour se plaindre de ce que Chabrias servoit contre le Roi de Perse, quoique les Athéniens fussent amis de ce Monarque. Il appuya cette remontrance de menaces, & déclara que son Maître sauroit bien se venger d'eux, s'ils ne rappeloient pas Chabrias sur le champ : il demanda en même temps, qu'Iphicrate, un de leurs Concitoyens & un des meilleurs Généraux de son temps, fût chargé de commander les troupes Grecques qui étoient à la solde du Roi.

Les Athéniens, qui avoient alors un besoin extrême de l'amitié du Roi de Perse pour pouvoir résister aux ennemis qu'ils avoient dans la Grece, rappelerent Chabrias, & lui ordonnerent de se rendre à Athenes, sous peine de mort. Iphicrate

(a) Diod. Sicul. ubi sup. p. 463.

fut envoyé pour commander dans l'armée de Perse. A son arrivée, il fit le dénombrement de ceux qui devoient servir sous ses ordres, & les disciplina si bien, qu'ils se rendirent dans la suite très-fameux parmi les Grecs, sous le nom de Soldats *Iphicratésiens*. Il faut convenir qu'il eut tout le temps nécessaire pour les former au métier de la guerre. Les Perses employerent deux ans entiers à faire leurs préparatifs, avant d'entrer en campagne. Achoris, Roi d'Egypte, mourut dans ces entrefaites, & eut pour successeur Psammuthis, qui ne régna qu'un an. Après lui, Néphérotes occupa le trône pendant quatre mois, & fut remplacé par Nectanébis, le premier de la race Sebennytique, qui régna douze ans (*a*).

Artaxerxe, voulant augmenter les troupes auxiliaires de Grece, pour les employer contre l'Egypte, envoya des Ambassadeurs aux Grecs, avec ordre de leur déclarer à tous en général, & à chaque Etat en particulier, que le Roi vouloit qu'ils vécussent désormais en paix, & en s'en tenant aux articles du traité d'Antalcide, que chaque ville fût libre, & se gouvernât suivant ses propres Loix. Cette déclaration excita des mouvemens de joie dans toutes les villes de la Grece, excepté à Thebes, qui refusa de s'y conformer, parce qu'elle aspiroit à une espece de souveraineté sur toutes les autres (*b*).

Enfin, tout étant prêt pour attaquer l'Egypte, l'armée Persane forma un camp à Acé, appelée

(*a*) Euseb. Chron. Syncell. p. 257.
(*b*) Diod. Sicul. l. XV, p. 355.

depuis *Ptolémaïs*, où étoit le rendez-vous général. Dans la revue qui s'y fit, il se trouva 200000 Perses commandés par Pharnabaze, & 20000 Grecs sous les ordres d'Iphicrate. Leurs forces de mer étoient proportionnées à celles de terre ; leur flotte étoit de 300 galeres, sans compter un nombre prodigieux d'autres vaisseaux destinés à transporter les provisions nécessaires à la flotte & à l'armée de terre.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Son expédition malheureuse contre l'Egypte.

L'armée & la flotte partirent en même temps, &, pour agir de concert, s'éloignerent l'une de l'autre le moins qu'il fut possible. La guerre devoit commencer par l'attaque de Péluse ; mais on avoit donné le temps à Nectanébis de pourvoir à la défense de cette place, & d'en rendre l'approche impraticable par terre & par mer. Ainsi la flotte, au lieu d'y effectuer sa descente, comme on l'avoit projeté, passa outre, & se rendit dans la bouche Mendésienne du Nil. Le Nil se jetoit alors dans la mer par sept différentes bouches, chacune desquelles étoit défendue par un fort & une bonne garnison pour en défendre l'entrée. La bouche Mendésienne n'étant pas si bien fortifiée que celle de Péluse, où l'on attendoit l'ennemi, la descente s'y fit sans peine ; le fort fut emporté, & tous les Egyptiens qui s'y trouverent furent passés au fil de l'épée.

Année du Déluge 2615. Avant J. C. 384.

Après cette action, Iphicrate vouloit qu'on rembarquât les troupes sur le champ, & qu'on allât attaquer Memphis, Capitale de l'Egypte. Si cet avis avoit été suivi avant que les Egyptiens eussent eu le temps de revenir de la frayeur que cette formidable invasion devoit nécessaire-

ment leur causer, on auroit trouvé cette Capitale sans défense; elle auroit été immanquablement emportée, & toute l'Egypte conquise : mais le gros de l'armée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût rassemblé toutes ses forces.

Iphicrate, au désespoir de ce qu'on laissoit échapper une occasion qui peut-être ne se trouveroit jamais, demanda comme une grace, qu'on lui permît seulement d'y aller avec les troupes qui étoient sous ses ordres : mais Pharnabaze, bassement jaloux de la gloire qui en reviendroit à Iphicrate, s'il réussissoit dans cette entreprise, lui refusa la permission qu'il demandoit. Ce délai donna le temps aux Egyptiens de se reconnoître, & de faire-tête à l'ennemi. Nectanébis, après avoir mis une bonne garnison dans Memphis, tint la campagne avec le reste de ses troupes, & harassa tellement les Perses, qu'il ne leur fut pas possible d'avancer davantage dans le pays. Survint ensuite l'inondation du Nil, qui couvrit d'eau toute la campagne, & obligea les Perses à revenir dans la Phénicie, après avoir perdu une bonne partie de leur armée dans cette malheureuse expédition.

Ainsi finit cette guerre, qui avoit couté des sommes immenses, & deux années entieres employées aux seuls préparatifs : l'unique effet qu'elle produisit, fut une haine irréconciliable entre les deux Généraux qui y avoient commandé.

Pharnabaze, pour s'excuser, accusoit Iphicrate d'en avoir empêché le succès : & Iphicrate, avec beaucoup plus de raison, en rejetoit toute la faute sur Pharnabaze : mais n'ignorant point que Phar-

nabaze trouveroit plus d'amis à la Cour de Perse que lui, & n'ayant pas oublié ce qui étoit arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter le même sort, de se sauver à Athenes dans un petit vaisseau qu'il loua. Pharnabaze envoya des Ambassadeurs aux Athéniens, pour accuser Iphicrate devant eux d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte. Le peuple d'Athenes lui fit répondre, que si on pouvoit prouver le crime, il seroit puni comme il le méritoit: mais son innocence fut trop bien connue à Athenes, pour qu'on l'ait inquiété là-dessus; peu de temps après même, les Athéniens le déclarerent seul Amiral de leur flotte (a).

Douze ans après cette expédition, Artaxerxe, qui n'avoit pas renoncé au projet de conquérir l'Egypte, malgré le mauvais succès des efforts qu'il avoit déja faits, fit de nouveaux préparatifs pour l'exécution du même dessein. Tachos, qui avoit succédé à Nectanébis, rassembla toutes ses forces pour se défendre contre un si puissant ennemi. Il leva en outre des troupes auxiliaires en Grece, & obtint des Lacédémoniens un corps de troupes commandé par Agésilas. Les Lacédémoniens voulurent par-là se venger de ce qu'Artaxerxe les avoit forcés à comprendre les Messéniens dans la paix qu'ils venoient de conclure. Cette commission ne fit pas d'honneur à Agésilas; on trouvoit indigne qu'un Roi de Lacédemone, & un grand Capitaine comme lui, qui s'étoit fait une si brillante réputation, & qui étoit âgé de plus de quatre-vingts ans, se mît à la solde d'un

(a) Diodor. Sicul. l. XV, p. 478.

Barbare : cependant, soit que sa vanité fût flattée d'avoir encore une armée sous ses ordres, Tachos lui ayant promis de le faire Commandant en chef de toutes ses forces, soit par avarice, il accepta les offres de Tachos, & mit à la voile pour l'Egypte.

Dès qu'il fut arrivé dans le royaume, Tachos, à la premiere vue, conçut de lui des idées si peu avantageuses, qu'il méprisa toujours dans la suite sa personne, & ne fit aucun cas de ses conseils. Il s'attendoit, ainsi que ses principaux Officiers, à voir un Prince grand & magnifique, avec une suite qui répondît à l'éclat de ses exploits; ils apperçurent au contraire un petit vieillard de chétive mine, & vêtu d'une méchante robe d'étoffe grossiere, sans aucun appareil de magnificence. Ce jugement précipité & téméraire causa la ruine de Tachos; ce Prince ne lui donna le commandement que des troupes étrangeres, ce qui devoit dégoûter de son service un Capitaine si respectable par son âge, par son habileté & par son expérience, & fut la premiere cause de l'aversion qu'il conçut pour le Monarque Egyptien. Tachos donna le commandement de la flotte à Chabrias, & retint pour lui-même le commandement général.

Ce Prince, après avoir réuni dans un seul corps les Egyptiens & les troupes étrangeres, résolut de marcher vers la Phénicie, & d'y fixer le théatre de la guerre, plutôt que d'attendre l'ennemi en Egypte. Agésilas, qui prévoyoit les fâcheuses conséquences de cette entreprise, lui représenta qu'il n'étoit pas assez sûr du cœur de ses sujets, pour s'éloigner ainsi de ses Etats; qu'il vaudroit mieux

mieux faire agir ses Généraux hors de son pays, & y rester lui-même, pour être à portée de calmer les troubles qui pourroient s'y élever.

Tachos méprisa cet avis, & ne marqua pas plus d'égards pour celui qui le lui donnoit : cependant l'événement fit voir que le conseil d'Agésilas étoit l'effet de sa prévoyance. A peine Tachos eut-il quitté l'Egypte, que ses Sujets se révolterent, & mirent sur le trône son cousin, ou, comme Diodore l'appelle, son fils Nectanébis. Agésilas profita de cette occasion pour se venger de Tachos; il se joignit aux révoltés. Le Prince détrôné se rendit d'abord à Sidon, & de là à la Cour de Perse; il y fut très-bien reçu, & on le fit Général (*a*).

Vers la fin du regne d'Artaxerxe, la Cour de

(*a*) Diodor. Sicul. l. XV, p. 397-401. Plut. in Agesil. p. 616-618. Corn. Nep. in Agesil. p. 8. Plutarque condamne la conduite qu'Agésilas tint en cette occasion : mais ce Roi alléguoit qu'il avoit été envoyé au secours des Egyptiens, & que, comme ceux-ci avoient pris les armes contre Tachos, il ne pouvoit pas servir contre eux sans en avoir reçu l'ordre de Sparte, où il envoya effectivement quelques courriers. Les instructions qu'il reçut furent, qu'il pouvoit en agir de la maniere qu'il croiroit la plus avantageuse pour sa patrie; ce qui l'engagea à se déclarer pour Nectanébis. Telle fut l'apologie d'Agésilas. Mais, dit Plutarque, si l'on ôte ce voile trompeur de l'utilité publique, le seul nom qu'on puisse donner à cette démarche est celui de perfidie & de trahison (1). Xénophon tâche de le justifier, en disant qu'Agésilas se joignit au Roi, qui lui parut le plus affectionné à la Grece (2).

(1) Plutarch. in Agesil.

(2) Xenoph. de Regn. Agesil. p. 663.

Perse fut agitée de troubles, & partagée en différentes factions. Plusieurs des fils de ce Monarque travailloient à se faire des amis parmi les Grands du royaume, pour faire valoir leurs prétentions à la Couronne; il en avoit 115 de ses concubines, & trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe, & Ochus. Pour arrêter tous ces mouvemens, il nomma Darius l'aîné pour son successeur; & pour lui assurer encore mieux la Couronne, il lui permit dès lors de prendre le titre de Roi, & de porter la Tiare royale. Mais ces apparences de pouvoir ne satisfirent point l'ambition de ce jeune Prince : irrité d'ailleurs de ce qu'Artaxerxe lui avoit refusé une de ses concubines, il fit une conspiration contre la vie de son pere, dans laquelle il engagea cinquante de ses freres.

Téribaze, dont nous avons parlé plus d'une fois dans cette Histoire, contribua le plus à lui faire prendre cette résolution dénaturée; & voici à quelle occasion. Artaxerxe lui avoit promis une de ses filles, ensuite une autre; mais il lui manqua toujours de parole, & les épousa lui-même : Téribaze sentit si vivement ce procédé, que pour s'en venger, il excita le jeune Roi à attenter à la vie de son pere.

Déjà le nombre des conjurés étoit très-considérable, & le jour étoit pris pour l'exécution, lorsqu'un Eunuque, bien instruit de la conspiration, en donna avis au Roi. Ce Prince, voulant s'assurer par ses propres yeux de la vérité du crime, laissa venir les conjurés jusque dans son Palais, où ils furent tous arrêtés.

Darius & ses complices ayant été punis de

mort, les cabales qu'Artaxerxe avoit voulu étouffer, en déclarant Darius Roi, recommencerent de nouveau. Trois de ses freres se mirent sur les rangs, Ariaspe, Ochus, & Arsame. Les deux premiers prétendoient au trône par droit de naissance, parce qu'ils étoient fils de la Reine. Le troisieme avoit pour lui la faveur du Roi, dont il étoit le plus aimé, quoiqu'il ne fût le fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, se défit de ses deux rivaux. Ariaspe étoit d'un caractere doux & crédule : Ochus engagea par des présens les Eunuques du Palais à le menacer du ressentiment du Roi; ce qui l'effraya au point, qu'il s'empoisonna lui-même, pour éviter une mort plus cruelle : mais il fit assassiner Arsame, que sa sagesse & ses autres grandes qualités rendoient aux yeux de son pere digne du trône : Harpate, fils de Téribaze, fut l'instrument qu'employa Ochus pour consommer son crime.

Mort d'Artaxerxe.

Année du Déluge 2630. Avant J. C. 369.

Ce meurtre, qui suivit l'autre de fort près, & la scélératesse qui les avoit accompagnés tous les deux, causerent au Roi, alors âgé de 94 ans, une si vive douleur, que, ne pouvant la supporter, il mourut dans la 46e année de son regne (*a*). C'étoit un Prince bienfaisant & généreux, qui gouverna avec beaucoup de clémence & d'équité, & dont l'autorité fut toujours extrêmement respectée. Ochus sentit bien qu'en succédant à un tel Prince, il ne trouveroit pas les mêmes dispositions dans les peuples ni dans la Noblesse, dont il venoit de se rendre l'horreur par la mort

(*a*) Diod. Sicul. l. XV, p. 397-401. Plutarch. in Artax.

SECTION IV. *Histoire de Perse. Ochus.*

de ses deux freres. Pour empêcher les effets de cette haine, il gagna les Eunuques & les autres personnes qui étoient auprès du Roi, & fit cacher sa mort. Il prit ensuite les rênes de l'Empire, donna des ordres, & scella des décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours régné; &, dans un de ces décrets, il se fit, toujours par ordre de son pere, proclamer Roi par tout l'Empire.

Après avoir ainsi gouverné près de dix mois, jugeant son autorité assez bien affermie, il déclara la mort de son pere, & monta sur le trône, en prenant le nom d'*Artaxerxe*. Cependant la plupart des Historiens l'appellent *Ochus*; & c'est sous ce nom que nous en parlerons dans la suite de cette Histoire.

A peine la mort d'Artaxerxe fut-elle publique, & Ochus eut-il pris possession de la Couronne, que toute l'Asie mineure, la Syrie, la Phénicie, & plusieurs autres Provinces se révolterent. Les principaux Chefs de la révolte étoient Ariobarzane Gouverneur de Phrygie, Mausole Roi de Carie, Oronte Gouverneur de Mysie, & Antophradate Gouverneur de Lydie. Datame, dont nous avons parlé ci-dessus, & qui étoit alors Gouverneur de Cappadoce, secoua aussi le joug.

Une révolte si considérable diminua tout-à-coup de moitié les revenus de la Couronne; & ce qui restoit n'auroit certainement pas suffi pour faire la guerre à tant de rebelles, s'ils eussent été d'accord entre eux: mais leur union fut de peu de durée, & ceux qui avoient témoigné le plus d'ardeur à secouer le joug, furent les premiers à trahir les autres, pour faire leur paix avec le Roi.

Les Provinces de l'Asie mineure avoient fait une ligue pour leur défense commune, & choisi Oronte pour leur Général. Elles avoient aussi résolu de prendre à leur solde 20000 hommes de troupes auxiliaires, & Oronte étoit chargé de les lever. Mais quand il eut reçu de quoi lever ces troupes & les entretenir pendant un an, il garda l'argent pour lui-même, & livra au Roi ceux qui l'avoient apporté des Provinces révoltées.

Rhéomitre, un des autres Chefs de l'Asie mineure, ayant été envoyé en Egypte pour y demander du secours, commit la même trahison. Il tira de ce royaume 500 talens & 50 vaisseaux de guerre; après quoi il convoqua les principaux auteurs de la révolte dans une ville de l'Asie mineure, sous prétexte de leur rendre compte de ses négociations, &, les ayant fait arrêter, regagna les bonnes graces du Roi, en les lui remettant entre les mains. Ainsi se détruisit cette formidable ligue, qui avoit mis la Perse à deux doigts de sa perte, & Ochus, sans coup férir, fut affermi sur le trône (*a*). Le seul Datame, Gouverneur de Cappadoce, se rendit maître de la Paphlagonie, & lui donna beaucoup de peine. Si on en croit Cornelius Nepos (*b*) & Polyenus (*c*), il paroît qu'il se maintint long-temps dans ces deux Provinces, & qu'il fut enfin tué par la perfidie de Mithridate, un de ses plus intimes amis (*d*).

(*a*) Diodor. Sicul. l. XV, p. 506. Polyæn. Stratag. l. VII.
(*b*) Norn. Nep. in Vitâ Datam.
(*c*) Polyæn. Stratag. l. VII.
(*d*) Diodore de Sicile (1) place cette révolte dans la der-

(1) Diod. Sicul. l. XV, p. 400.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Ochus fut le plus méchant & le plus cruel Prince de sa race. En très-peu de temps il remplit de sang & de meurtres son palais & tout l'Empire. Pour ôter aux Provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre Prince de la Famille Royale, & pour se délivrer tout d'un coup de toutes les peines que les Princes du Sang pourroient lui donner, il les fit tous mourir, sans aucun égard pour l'âge ou la proximité. Il fit enterrer vive sa sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille, & ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de fleches (*a*).

Cet oncle paroît avoir été le pere de Sisygambis, mere de Darius Codoman : car Quinte-Curce nous apprend qu'Ochus avoit fait massacrer quatre-vingts freres de Sisygambis avec leur pere en un même jour. Il traita avec la même barbarie tous ceux qui lui donnoient le moindre ombrage ; & il n'épargna aucun Persan distingué, lorsqu'il lui soupçonnoit quelque mécontentement.

Toutes ces cruautés ne prévinrent point entiérement les troubles. Artabaze, Gouverneur d'une des Provinces d'Asie, se révolta, & engagea dans son parti Charès, Athénien, qui commandoit une

niere année d'Artaxerxe; mais cette opinion nous paroît peu vraisemblable, à cause de l'attachement extrême que ses sujets avoient pour lui : c'est ce qui nous a déterminés à placer cet événement sous le regne d'Ochus, odieux par sa cruauté, & particuliérement par le meurtre de ses deux freres, à la Noblesse & aux Gouverneurs des Provinces. Le nom d'Artaxerxe, qu'Ochus prit, peut avoir contribué à tromper Diodore.

(*a*) Justin, l. X, c. 3. Val. Max. l. IX, c. 2.

flotte & un corps de troupes Grecques. Ochus envoya pour les réduire une armée de 70000 hommes; Charès & ses Athéniens les taillerent en pieces. Artabaze, en récompense d'un si grand service, donna à Charès de quoi payer les frais de l'armement, & les troupes qu'il avoit à bord de sa flotte. Le Roi ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard; & comme ces derniers étoient alors engagés dans une guerre contre les habitans de Chio, de Cos, de Rhodes & de Byzance, Ochus les menaça de se joindre à leurs ennemis avec une nombreuse flotte, s'ils ne rappeloient pas Charès. Les Athéniens, craignant de s'attirer un ennemi si redoutable, ordonnerent à Charès de reprendre sur le champ le chemin de la Grece (*a*).

Artabaze, abandonné par les Athéniens, eut recours aux Thébains, qui lui envoyerent un corps de 5000 hommes, sous les ordres de Pammene. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du Roi, ce qui fit beaucoup d'honneur aux troupes Thébaines, & à celui qui les commandoit (*b*). Cependant ces troupes se réconcilierent peu de temps après avec le Roi, & s'en retournerent dans leur patrie, après que ce Prince leur eut fait compter 300 talens. Artabaze, privé de tout secours, succomba enfin, & fut obligé de se réfugier chez Philippe de Macédoine (*c*).

(*a*) Diodor. Sicul. l. XVI, p. 527-528.

(*b*) Diodor. Sicul. *ibid.*

(*c*) *Idem*, p. 438.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Année du Déluge 2638. Avant J. C. 361.

Cette révolte fut à peine étouffée, qu'il s'en éleva d'autres en divers endroits de l'Empire. Les Sidoniens & les Phéniciens, opprimés par ceux que le Roi de Perse envoyoit pour les gouverner, résolurent de secouer le joug, & firent une ligue avec Nectanébus, Roi d'Egypte. Les Perses étoient occupés alors à faire de grands préparatifs pour le réduire; mais comme il n'y avoit point d'autre passage pour faire une invasion dans son royaume que la Phénicie, cette révolte fut bien avantageuse à Nectanébus : aussi, pour encourager les rebelles, il envoya Mentor le Rhodien à leur secours avec 4000 hommes de troupes Grecques, dans l'espérance de se faire une barriere de la Phénicie, & d'empêcher que son pays ne devînt le théatre de la guerre. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, défirent les Gouverneurs de Syrie & de Cilicie, qu'on avoit envoyés contre eux, & chasserent entiérement les Perses de la Phénicie (*a*).

Les Cypriots, qui n'avoient pas été mieux traités par les Gouverneurs Persans, encouragés par le succès des Phéniciens, suivirent leur exemple, & entrerent dans leur ligue avec l'Egypte (*b*). Ochus envoya ordre à Idriée, Roi de Carie, d'envahir l'Isle de Cypre, & d'y mettre tout à feu & à sang : celui-ci équipa une flotte, & l'envoya avec 8000 Grecs commandés par Phocion l'Athénien, & par Evagore (*c*), avec

(*a*) Diod. Sicul. l. XVI, p. 531, 532, 533.

(*b*) *Idem*, ubi sup. p. 532.

(*c*) Un autre Evagore, dont nous avons déjà eu occasion de parler, avoit régné à Salamine. Son fils Nicoclès lui

ordre de faire une descente dans l'Isle. Les troupes débarquerent sans trouver presque d'opposition, &, après avoir été renforcées par d'autres troupes venues de Cilicie & de Syrie, assiégerent Salamine par mer & par terre (*a*).

Ochus, voyant que ses Généraux réussissoient si mal contre les Egyptiens & les Phéniciens, résolut de commander ses armées en personne. Il se mit donc à la tête de 300000 fantassins & de 30000 chevaux, & entra dans la Phénicie. Mentor le Rhodien, qui étoit alors à Sidon avec les troupes Grecques, épouvanté en voyant approcher une si nombreuse armée, envoya secrétement un de ses intimes amis à Ochus, pour offrir de sa part à ce Prince de lui livrer Sidon, & de passer à son service avec le corps qu'il commandoit. Ochus, charmé de ces offres, lui fit le parti qu'il voulut, sachant de quelle utilité il pouvoit lui être dans la guerre d'Egypte, par la connoissance

succéda, & l'Evagore dont il est présentement question, semble avoir été fils & successeur de Nicoclès. Il semble aussi qu'ayant été chassé par Protagore son oncle, & étant exilé quand cette guerre commença, il embrassa avec plaisir l'occasion de remonter sur le trône. La connoissance qu'il avoit du pays le rendoit très-propre à commander dans cette expédition (1). L'Isle de Cypre avoit en ce temps-là neuf villes considérables, dont chacune étoit gouvernée par un Roi, quoiqu'elles fussent toutes soumises au Roi de Perse. Dans cette occasion, elles s'étoient toutes réunies pour secouer le joug & se rendre indépendantes (2).

(*a*) *Idem*, ubi sup.

(1) Isocrat. in Evagor. & Nicoc.
(2) Diodor. Sicul. l. XVI, c. 42, p. 532.

Sidon trahie par Mentor le Rhodien.

qu'il avoit du pays. Mentor engagea Tennes, Roi de Sidon, dans la même trahison, &, de concert, ils livrerent la place à Ochus.

Les Sidoniens, voyant qu'ils étoient trahis, & que l'ennemi se trouvoit déjà dans l'enceinte de leurs murailles, se renfermerent avec leurs femmes & leurs enfans dans leurs maisons, & ils y mirent ensuite le feu. On assure qu'il périt en cette occasion 40000 hommes, sans compter les femmes & les enfans. Tennes n'eut pas un sort plus heureux que ses sujets; car Ochus, voyant qu'il ne pouvoit plus lui être d'aucune utilité, & détestant dans son cœur sa perfidie, lui fit couper la gorge, afin qu'il ne survécût point à la ruine de sa patrie, ainsi que nous l'avons déjà vu ailleurs (*a*).

La destruction totale de Sidon répandit une si grande terreur dans les autres villes de Phénicie, qu'elles se soumirent toutes volontairement à Ochus; & chacune fit sa paix particuliere, aux meilleures conditions qu'il lui fut possible d'obtenir. Ce Roi, d'un autre côté, ne se montra point difficile; il ne demandoit pas mieux que de lever tous les obstacles qui auroient pu retarder l'exécution de ses desseins sur l'Egypte (*b*) : mais avant de se mettre en marche pour entrer dans ce royaume, il lui vint encore un renfort de 10000 Grecs. Les Thébains lui envoyerent 1000 hommes sous le commandement de Lacharès, & ceux d'Argos 3000 sous celui de Nicostrate.

(*a*) Vid. supr. t. III, p. 297.

(*b*) Diodor. Sicul. l. XVI, p. 531-532, &c.

Le reste venoit des villes Grecques d'Asie. Les Athéniens & les Lacédémoniens s'excuserent de fournir des troupes, en disant aux Ambassadeurs du Roi, qu'ils seroient charmés d'entretenir une bonne correspondance avec leurs Maîtres; mais qu'il leur étoit impossible de lui donner des soldats (*a*). Les Juifs semblent aussi avoir eu part à cette révolte des Phéniciens: pour les en punir, Ochus, après la prise de Sidon, entra en Judée, prit la ville de Jéricho, emmena quantité de Juifs captifs en Egypte, & en transporta un grand nombre d'autres en Hircanie, où il les établit le long de la mer Caspienne (*b*).

Ochus termina en même temps la guerre de Cypre, parce qu'il vouloit réunir tous ses efforts contre l'Egypte. Il accorda aux neuf Rois Cypriots tout ce qu'ils demanderent, & leur laissa la possession de leurs petits Etats (*c*).

Après la réduction de l'Isle de Cypre, & celle de la Phénicie, Ochus prit la route de l'Egypte. Dans sa marche, il perdit une partie de son armée, qui se noya dans le lac Serbonis, situé entre la Phénicie & l'Egypte, & qui peut avoir trente milles de tour. Quand le vent du sud souffle, toute la surface de l'eau est couverte de sable, que ce vent y amene du désert; de sorte qu'il n'est pas possible de distinguer ce lac de la terre ferme. Divers petits corps appartenans à l'armée d'Ochus y périrent, & l'on assure que

(*a*) Diodor. Sicul. ubi supr. p. 533.
(*b*) Solin. c. 35. Syncell. ex Africano, p. 256. Oros. l. XXXI, c. 7. Joseph. l. I, contra Apion.
(*c*) Diod. Sicul. ubi supr. p. 534.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

des armées entieres ont eu le même sort (*a*).

Quand il fut arrivé sur les frontieres de l'Egypte, il fit trois détachemens, à chacun desquels il donna un Grec & un Persan d'égale autorité pour le commander. A la tête du premier étoient Lacharès Thébain, & Rosace Gouverneur de Lydie & d'Ionie. Le second étoit sous les ordres de Nicostrate d'Argos & d'Aristazane. Le troisieme eut pour Commandans Mentor le Rhodien, & Bagoas, un des Eunuques d'Ochus. Le Roi demeura avec le gros de l'armée devant Péluse, pour y attendre les événemens de cette guerre.

D'un autre côté, Nectanébus avoit rassemblé une armée de 100000 hommes, dont 20000 étoient Grecs, 20000 autres Lybiens, les 60000 autres étoient Egyptiens; mais l'armée Persane étoit au moins trois fois plus considérable. Il en mit une partie dans les places frontieres, & posta le reste dans les passages, pour disputer à l'ennemi l'entrée de l'Egypte.

Le premier détachement d'Ochus fut se placer devant Péluse, qui renfermoit une garnison de 5000 Grecs. Pendant que Lacharès en formoit le siége, Nicostrate se rendit, avec son détachement, à bord d'une escadre de la flotte Persane, & étant entré dans une des bouches du Nil, il alla débarquer jusque dans le cœur de l'Egypte, où il se fortifia dans un camp très-avantageusement situé. Toutes les troupes d'Egypte qui se trouverent dans les environs, s'assemblerent

(*a*) Diod. Sicul. ubi supr. p. 534-535.

aussi-tôt sous Clinius, natif de l'Isle de Cos, & se mirent en devoir de déloger l'ennemi. Cette résolution devoit nécessairement produire un engagement. On en vint à une action, où Clinius fut tué avec 5000 de ses gens, & le reste entiérement rompu & dispersé; ce qui décida du sort de cette guerre : car Nectanébus, craignant qu'après cette victoire Nicostrate ne remontât le Nil, & ne prît Memphis, capitale du royaume, accourut de ce côté-là, & abandonna les passages qu'il auroit dû principalement défendre.

Les Grecs qui défendoient Péluse, instruits de cette retraite, ne virent plus aucun moyen de se défendre; c'est pourquoi, ayant traité avec Lacharès, ils lui rendirent la ville, à condition qu'on leur permettroit de s'en retourner en Grece avec tout ce qui leur appartenoit.

Réduction de l'Egypte par Ochus.

Année du Déluge 2639. Avant J. C. 360.

Mentor, qui commandoit le troisieme détachement, trouvant les passages ouverts, entra dans le pays, & fit publier qu'Ochus recevroit en grace tous ceux qui se soumettroient; mais qu'il feroit exterminer ceux qui oseroient lui résister, & les traiteroit comme les Sidoniens : les Egyptiens & les Grecs alarmés se soumirent à l'envi les uns des autres. Nectanébus, ne pouvant plus se défendre, se sauva avec ses trésors en Ethiopie.

Ochus, ayant ainsi conquis entiérement l'Egypte, fit démanteler les places fortes, pilla les Temples, & retourna en triomphe à Babylone, chargé d'immenses richesses (*a*). Depuis cette

(*a*) Diodor. Sicul. ubi supr.

époque, l'Egypte ne fut plus qu'une Province de Perse, jusqu'à ce qu'Alexandre détruisit cette Monarchie, & délivra les Egyptiens de la tyrannie des Perses.

Le premier soin d'Ochus, après la fin de cette guerre, fut de renvoyer chez eux les Grecs comblés de présens. Comme c'étoit à Mentor qu'étoit dû principalement le succès de cette expédition, il lui donna cent talens en argent, outre plusieurs autres choses de grand prix, le nomma Gouverneur de toute la côte d'Asie, & le chargea de la guerre contre quelques Provinces qui s'étoient révoltées au commencement de son regne. Mentor s'acquitta parfaitement de cette commission, & vint à bout de réduire quelques-unes de ses Provinces par son habileté & par ses stratagêmes, & les autres par la force.

La paix étant ainsi rétablie par-tout l'Empire, Ochus s'abandonna aux plaisirs & à la mollesse, laissant entiérement le soin de ses affaires à ses Ministres. Les deux principaux étoient l'Eunuque Bagoas, favori du Prince, & Mentor le Rhodien, qui partagerent le pouvoir entre eux : le premier gouverna toutes les Provinces de la Haute-Asie, & le dernier toutes celles de la Basse (a).

Bagoas étoit né en Egypte, & avoit un grand zele pour la religion de son pays. Quand son Maître en fit la conquête, il avoit tâché d'ôter au Roi la prévention qu'il pouvoit avoir contre les cérémonies Egyptiennes; mais, en dépit de

(a) Diodor. Sicul. ubi supr. p. 537.

tous ses efforts, le Roi pilla les Temples, & s'empara de leurs Archives. Pour témoigner même le mépris le plus cruel, il fit tuer le Dieu Apis, c'est-à-dire, le taureau sacré que les Egyptiens adoroient sous ce nom.

Bagoas ne put voir ces excès sans une extrême douleur, & il en conçut un ressentiment qui ne s'effaça jamais de son cœur : il racheta dans la suite les Archives à prix d'argent, & les renvoya en Egypte ; mais l'affront fait à son Dieu lui parut de nature à ne pouvoir être réparé qu'en faisant mourir le Roi sacrilége ; il exécuta ce complot en l'empoisonnant la vingt-unieme année de son regne. Il ne se crut point encore suffisamment vengé : il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du Roi ; &, pour se venger de ce qu'Ochus avoit fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux, & il fit faire de ses os des manches d'épées.

Bagoas empoisonne Ochus, & place Arsès sur le trône.

Année du Déluge 2651. Avant J. C. 348.

Après avoir traité d'une maniere si inhumaine à tous égards son Maître & son bienfaicteur, il plaça sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du Roi, & extermina tous les autres, afin de conserver plus sûrement l'autorité qu'il avoit usurpée ; car il ne laissa à Arsès que le simple nom de Roi, & se réserva à lui-même tout le pouvoir (*a*).

Arsès.

Arsès n'eut pas même le temps de jouir de cette ombre d'autorité. Bagoas s'appercevant que

(*a*) *Idem*, *ibid.* p. 564. Ælian. Var. hist. l. IV, c. 8. Sulp. Sever. l. II.

le jeune Roi commençoit à connoître sa méchanceté & sa perfidie, & prenoit des mesures pour le punir, le prévint, & l'extermina avec toute sa famille (*a*).

Darius Codoman.

Le trône étant de nouveau venu vacant par la mort d'Arsès, Bagoas, qui n'osoit pas s'en emparer pour lui-même, y plaça Darius, troisieme du nom en Perse. Avant son avénement à la couronne, il s'appeloit *Codoman*. Quelques Historiens disent qu'il n'étoit pas du Sang Royal, parce qu'il n'étoit fils d'aucun des Rois qui avoient régné avant lui. Cependant il étoit de la Famille Royale, puisqu'il descendoit de Darius Nothus, dont le petit-fils Arsane épousa sa propre sœur Sisygambis, & en eut Codoman Ostane. Le fils de Darius Nothus, & pere d'Arsane, fut tué par ordre d'Ochus, immédiatement après que ce dernier fut monté sur le trône ; & avec lui périrent plus de quatre-vingts de ses fils ou de ses petits-fils (*b*). Il n'est dit en aucun endroit comment Codoman échappa à ce massacre.

Sous le regne d'Ochus, il n'avoit d'autre charge que celle de porter les dépêches du Roi aux Gouverneurs des Provinces, & cette charge étoit fort au dessous d'un homme qui appartenoit de si près à la Famille Royale (*c*). Dans la guerre qu'Ochus fit aux Cadusiens vers la fin de son regne, un de ces Barbares défia toute l'armée Persane de fournir un champion qui osât se battre contre lui. Codoman, après que tous les

(*a*) Diod. Sicul. *ibid.*
(*b*) *Idem*, *ibid.* Plutarch. in Artax.
(*c*) Plutarch. de Vitâ & Fortunâ Alexandri.

autres

autres Perses eurent refusé, accepta le défi, & tua le Cadusien. Cette action d'éclat lui valut le gouvernement de l'Arménie (*a*), dont il étoit revêtu lorsque Bagoas le fit monter sur le trône, de la maniere que nous venons de rapporter. Ce Prince jouissoit à peine de la puissance souveraine, lorsque Bagoas, remarquant qu'il ne se laisseroit pas facilement gouverner, ce qui étoit le but qu'il se proposoit en lui donnant la couronne, résolut de se défaire de lui par le même moyen qu'il avoit employé à l'égard de son prédécesseur. Dans cette vûe, il prépara une potion empoisonnée : mais Darius, informé de son dessein, obligea, quand la potion lui fut apportée, Bagoas lui-même à la boire ; & ayant fait périr ce traître par sa propre malice, il s'affermit sur le trône sans difficulté & sans obstacle (*b*).

L'Histoire représente Darius comme un Prince bon & généreux, d'une valeur distinguée, &, pour la majesté de la taille & les agrémens personnels, le plus bel homme de son Empire. Mais il fut malheureusement contemporain d'Alexandre le Grand, & toutes ses bonnes qualités ne purent le mettre en état de résister à ce conquérant, qui se préparoit déjà à le chasser du trône, dans le temps même qu'il y étoit à peine monté.

Alexandre, après avoir tout réglé dans la Macédoine, & avoir pris des mesures pour prévenir les troubles qui pourroient s'y élever pendant son absence, partit pour Seste, d'où il se rendit en

(*a*) Diod. Sicul. l. XVII, p. 564. Justin. l. X, c. 3.
(*b*) Diodor. Sicul. ubi supr.

Asie, la seconde année du regne de Darius. La guerre contre les Perses avoit été résolue quelque temps auparavant dans une assemblée générale des Amphictyons, pour venger toutes les injures faites à la Grece par ces Barbares depuis 3000 ans; & Philippe, Roi de Macédoine, avoit été nommé Chef des forces destinées à cette expédition. Mais ce Roi ayant été assassiné, son fils Alexandre convoqua à Corinthe une Diete de tous les Etats & de toutes les villes libres de la Grece, pour se faire donner le même commandement qui avoit été accordé à Philippe. La Diete y ayant consenti, Alexandre obligea chaque ville à fournir son contingent, tant en hommes qu'en argent, pour les frais de la guerre.

Son armée ne montoit tout au plus qu'à 30000 fantassins & à 5000 chevaux; mais c'étoit l'élite des troupes de la Grece, bien disciplinée, accoutumée aux travaux de la guerre, & qui avoit servi sous Philippe pendant une longue suite d'années. Parménion commandoit l'infanterie; Philotas son fils avoit sous lui 1800 chevaux, & Calas, fils d'Harpele, autant de chevaux de Thessalie. Le reste de la cavalerie avoit ses Commandans particuliers; chaque peuple qui fournissoit quelque corps de cavalerie, avoit nommé un Chef pour le commander.

Alexandre passa l'Hellespont avec cette armée, & trouva sur les bords du Granique les Satrapes des Provinces voisines, résolus de lui en disputer le passage, à la tête d'une armée de 100000 hommes d'infanterie, & de 10000 chevaux (a).

(a) Justin & Orose disent que l'armée Persane consistoit

Memnon, qui étoit de Rhodes, & que Darius avoit fait Gouverneur de toutes les côtes d'Asie, avoit conseillé aux Généraux de ne point risquer de combat; mais de ruiner le plat pays & même les villes, afin d'affamer l'ennemi, & de l'obliger à s'en retourner en Europe. Mais Arsite, Gouverneur de la Phrygie, s'y opposa, & protesta qu'il ne souffriroit pas qu'on désolât ainsi les terres de son Gouvernement. Cet avis imprudent prévalut sur le sage conseil de Memnon, qu'on soupçonna même de s'entendre avec l'ennemi, ou du moins de vouloir traîner la guerre en longueur pour se faire valoir (*a*).

La cavalerie Persane, qui étoit fort nombreuse, bordoit tout le rivage, & faisoit un grand front pour occuper le passage dans toute sa longueur. L'infanterie, composée principalement de Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derriere. Parménion, ayant remarqué la disposition de l'armée ennemie, conseilla à Alexandre de camper vis-à-vis des Perses, & de laisser aux troupes le temps de se reposer : il ajouta qu'il ne seroit pas difficile aux Perses, campés de l'autre côté du fleuve depuis plusieurs jours, de défaire des troupes fatiguées. Mais toutes ces réflexions glisserent sur le cœur de l'intrépide Alexandre; ce Prince répondit qu'il rougiroit de honte, si, après avoir passé l'Hellespont, il s'arrêtoit devant

---

en 60000 fantassins, & en 20000 chevaux; Arrian fixe le nombre des fantassins à 200000. Nous avons adopté le calcul de Diodore de Sicile, comme le plus vraisemblable.

(*a*) Arrian. l. I, Plutarch. in Alex. Q. Curt. l. III.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Bataille du Granique.

Année du Déluge 2665. Avant J. C. 334.

un ruisseau; c'est ainsi que par mépris il appeloit le Granique (*a*).

Les deux armées, rangées en bataille, resterent long-temps en présence l'une de l'autre sur le bord de la riviere, comme si elles eussent craint l'événement. Les Perses attendoient que les Macédoniens tentassent le passage, pour les charger à leur avantage lorsqu'ils viendroient à prendre terre; & ceux-ci cherchoient de l'œil un endroit propre pour passer. Dès qu'ils crurent l'avoir apperçu, Alexandre fit entrer dans la riviere un gros détachement de cavalerie; il le suivit de près avec l'aile droite qu'il commandoit en personne. Cependant l'air retentissoit du son des trompettes & des cris de joie de toute l'armée.

Les Perses, voyant approcher ce détachement, tirerent une si prodigieuse quantité de fleches, qu'il y eut plusieurs chevaux des Macédoniens tués ou blessés. Il étoit d'ailleurs difficile aux Macédoniens de prendre terre, les Perses étant postés très-avantageusement pour l'empêcher. Comme Memnon lui-même combattoit en cet endroit avec ses fils, les Macédoniens perdirent leurs premiers rangs, & le reste, après avoir gagné les bords avec des peines infinies, fut repoussé dans la riviere. Alexandre, qui les suivoit, voyant ce désordre, se mit à leur tête, & ayant pris terre, malgré tout ce que les Perses purent faire pour l'empêcher, attaqua la cavalerie Persane, & la mit en déroute, quoiqu'elle se défendit avec beaucoup de valeur. Spithrobate,

(*a*) Diod. Sicul. Arrian. Plutarch. Q. Curt. ubi sup.

Gouverneur d'Ionie, & gendre de Darius, environné de quarante Seigneurs Persans, tous ses parens, continuoit cependant à se défendre, & fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour ramener les Perses à la charge.

Alexandre, remarquant sa bravoure, piqua contre lui. Aussi-tôt ils en vinrent aux mains, & se blesserent légérement l'un l'autre. Spithrobate, ayant lancé un javelot sans effet, avança vers Alexandre l'épée à la main : mais celui-ci, qui étoit sur ses gardes, le perça de sa lance dans l'instant qu'il levoit le bras pour lui porter un coup de sabre. Dans ce moment, Rosace, frere de Spithrobate, déchargea sur la tête d'Alexandre un grand coup de hache qui lui abattit le panache, & pénétra au travers du casque jusqu'aux cheveux. Alexandre, légérement blessé par ce coup, en auroit essuyé un second, si Clitus n'eût sauvé la vie à son maître en coupant de son sabre la main à Rosace. Les Macédoniens, animés par l'exemple de leur Roi, attaquerent avec un redoublement de vigueur la cavalerie Persane, qui lâcha le pied & fut mise en fuite.

Alexandre ne voulut pas la poursuivre, mais tourna sur l'infanterie, qui, se voyant attaquée en même temps par la cavalerie, & par la Phalange Macédonienne qui avoit passé la riviere, ne fit presque aucune résistance. L'infanterie Grecque, qui étoit à la solde de Darius, se retira en bon ordre sur une colline, & demanda par des Députés, qu'Alexandre lui permît de se retirer. Mais ce Prince, sans écouter cette proposition, se jeta l'épée à la main au milieu de ce petit corps, dont il étoit fort près : cette

Section IV. *Histoire de Perse.*

imprudence auroit pu lui couter cher ; son cheval fut tué sous lui. Les Grecs se défendirent long-temps avec une valeur incroyable; mais ne pouvant faire tête à des troupes si supérieures en nombre, ils furent presque tous tués sur la place.

Les Perses perdirent dans cette bataille vingt-six mille fantassins & deux mille cinq cents chevaux. Du côté des Macédoniens vingt-cinq hommes furent tués à la premiere attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues faites de la main de Lysippe : elles furent placées dans une ville de Macédoine, appelée *Die*, d'où, long-temps après, Q. Metellus les fit transporter à Rome. Du reste de la cavalerie, il en fut tué environ soixante, & trente fantassins, qui furent tous enterrés le lendemain d'une maniere solennelle. Le Roi exempta de toutes sortes de tributs leurs enfans & leurs peres (*a*).

Cette victoire eut toutes les suites heureuses qu'on pouvoit en attendre. Sardes, un des boulevarts de la Perse, se rendit à Alexandre, qui accorda à cette ville sa liberté & l'usage de ses loix. Il se rendit de là à Ephese, où il fut reçu avec de grands signes de joie. Il offrit dans cette ville un grand nombre de sacrifices à Diane, & assigna au Temple de cette Déesse tous les tributs qu'on payoit au Roi de Perse. Avant que ce Prince sortît d'Ephese, les Députés de Tralles & de Magnésie vinrent lui apporter les clefs de leurs villes. Il marcha ensuite vers Milet, qui,

(*a*) Plutarch. in Artax. Diodor. Sicul. p. 503. Justin. l. XI. c. 6. Arrian. l. I, c. 18.

dans l'eſpérance d'un prompt & puiſſant ſecours, refuſa de lui ouvrir ſes portes. En effet, la flotte de Perſe, qui étoit fort nombreuſe, eſſaya de la ſecourir : mais après pluſieurs tentatives inutiles, elle ſe retira. Memnon s'étoit jeté dans cette place avec un grand nombre des ſiens échappés de la défaite, réſolu de s'y bien défendre.

Alexandre, ayant fait environner la ville par ſon armée, fit planter des échelles de tous côtés; il croyoit que par ce moyen il pourroit bientôt s'en rendre le maître. Mais ſes troupes ayant été repouſſées par-tout, & la place ne manquant de rien pour ſoutenir un long ſiége, il fut obligé de l'attaquer en regle. Il fit jouer ſes machines nuit & jour. Il y avoit déjà à la muraille plus d'une breche, & on déſeſpéroit malgré cela d'emporter la ville. A la fin cependant la place étant comme démantelée, Memnon demanda à capituler, & ſe rendit à des conditions honorables. Les Miléſiens obtinrent la permiſſion de vivre ſelon leurs loix, & Memnon ſortit avec ſes Grecs. Les Perſes furent tous paſſés au fil de l'épée, ou vendus pour eſclaves (*a*).

Siége d'Halicarnaſſe.

Après la priſe de Milet, Alexandre paſſa dans la Carie, réſolu de faire le ſiége d'Halicarnaſſe. Cette place étoit par la nature & par l'art une des plus fortes de toute l'Aſie : d'ailleurs Memnon s'y étoit jeté avec un corps de bonnes troupes, dans l'intention de ſignaler ſon attachement aux intérêts de Darius, & de lui conſerver cette importante place; auſſi fit-il une très-belle défenſe, ſecondé par un autre Général d'un rare mérite,

(*a*) Diod. Sicul. ubi ſupr. Arrian. l. I, c. 15.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

qui s'appeloit *Ephialte.* Tout ce qu'on peut attendre de la plus intrépide valeur, & de la science de la guerre la plus consommée, fut mis en usage de part & d'autre en cette occasion. Après que les Macédoniens, avec beaucoup de peine, avoient comblé une partie des fossés, & fait approcher leurs machines des murs, ils voyoient leurs travaux ruinés en un moment, & leurs machines brûlées par les assiégés. Lorsqu'à coups de belier un pan de muraille venoit d'être renversé, les Macédoniens étoient tout étonnés d'en trouver une nouvelle qu'on avoit construite derriere; en sorte que les assiégeans ne se voyoient guere plus avancés qu'au commencement du siége. En un mot, la ville se défendit si long-temps, & les Macédoniens eurent tant d'obstacles à surmonter, que tout autre Général qu'Alexandre auroit renoncé à l'entreprise. Mais ses troupes étoient animées à la poursuivre par les mêmes difficultés qui auroient suffi pour en décourager d'autres, & leur constance enfin l'emporta. Memnon fut obligé d'abandonner la place; & comme il étoit maître de la mer, après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle, qui étoit bien fournie de vivres, il s'embarqua sur la flotte Persane, dont il étoit Amiral, avec les habitans & toutes leurs richesses, & les transporta dans l'Isle de Cos, qui n'étoit pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne trouvant ni biens ni habitans dans la ville, la rasa jusqu'aux fondemens. Il ne jugea pas que la citadelle valût la peine d'être assiégée, puisque la ville étoit ruinée (*a*).

(*a*) Diod. Sicul. ubi supr. Arrian. *ibid.*

Après la réduction d'Halicarnasse, toutes les villes Grecques en Asie se déclarerent pour Alexandre, qui faisoit publier par-tout qu'il ne se proposoit d'autre but dans la guerre contre Darius, que de les affranchir du joug Persan. La seconde année de cette guerre, il se rendit maître des Provinces de Phrygie, de Lycie, de Pisidie, de Pamphylie, de Paphlagonie, de Galatie & de Cappadoce, & en distribua les gouvernemens à ses favoris. Nous rapporterons ces événemens plus en détail, quand nous en serons à la vie de ce grand Conquérant.

Cependant Darius faisoit de grands préparatifs pour se mettre en état de défense. Memnon lui conseilla de faire de la Macédoine même le théatre de la guerre, & cet avis étoit le meilleur qu'il fût possible de donner; car les Lacédémoniens & quelques autres Etats de la Grece, mécontens des Macédoniens, & jaloux de leur pouvoir, se seroient certainement joints aux Perses, ce qui auroit obligé Alexandre à quitter l'Asie, & à venir défendre son propre pays. Darius, persuadé de l'excellence de ce conseil, chargea Memnon de l'exécuter, & le nomma, pour cet effet, Amiral de la flotte, & Commandant en chef de toutes les forces qui seroient employées à cette expédition. Ce choix étoit très-sage, Memnon étoit le meilleur Général qu'il eût à son service; il lui avoit donné depuis plusieurs années des preuves de courage, d'habileté, & d'un attachement inviolable à ses intérêts.

Quand il eut reçu sa nouvelle commission, il rassembla les restes épars de l'armée, & assigna pour lieu du rendez-vous à la flotte l'Isle de Cos,

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

où il prit à bord les forces de terre, par le moyen desquelles il s'empara des Isles de Chio & de Lesbos, à l'exception de la ville de Mitylène. Son dessein étoit de passer de là dans l'Eubée, & de faire de la Grece & de la Macédoine les théatres de la guerre; mais il mourut devant Mitylène, qu'il avoit été obligé d'assiéger. Il ne pouvoit point arriver d'événement plus malheureux à l'Empire de Perse; cette mort déconcerta entiérement les sages mesures qui venoient d'être prises, parce que Darius n'avoit aucun Général qui fût capable de réussir dans l'expédition qui avoit été projetée. Le Monarque Persan n'eut plus d'autre ressource que ses armées d'Orient, qu'il rassembla à Babylone. Après le dénombrement qui en fut fait, on trouva qu'elles étoient composées de quatre ou cinq, ou même six cent mille hommes; les Historiens ne sont aucunement d'accord sur ce nombre (*a*).

La nouvelle de la mort de Memnon confirma Alexandre dans la résolution qu'il avoit prise de marcher incessamment vers les Provinces de la Haute-Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, &, en arrivant dans l'endroit qu'on appeloit le *Camp de Cyrus* (*b*), environ à cinquante stades du Pas de la Cilicie, il apprit que l'ennemi le gardoit avec un corps considérable de troupes. Il laissa Parménion en arriere, & marcha en personne vers le défilé, pour tâcher

(*a*) Plutarch. in Alexand. Arrian. l. II, c. 6. Justin. l. XI, c. 9. Q. Curt. l. III, c. 8.

(*b*) Quinte-Curce entend parler du grand Cyrus, & Arrien du jeune Cyrus.

de ſurprendre ceux à qui la garde en avoit été confiée ; mais les Perſes, informés de ſon deſſein, prirent la fuite. Alexandre entra dans le défilé, & après avoir conſidéré attentivement la ſituation des lieux, il admira ſa bonne fortune, & avoua qu'il auroit pu facilement y être arrêté. Quatre hommes pouvoient à peine y marcher de front, & le chemin en étoit rompu en pluſieurs endroits ; en ſorte que le haut de la montagne répondant ſur le chemin, une armée nombreuſe auroit pu être défaite à coups de pierres.

Du Pas de la Cilicie, Alexandre ſe rendit à Tarſe ; il y arriva avec ſon armée au moment où les Perſes y avoient mis le feu, pour priver l'ennemi du butin d'une ville auſſi opulente. Les Macédoniens arriverent aſſez tôt pour empêcher la ville d'être réduite en cendres (*a*).

Dans ce même temps, Darius s'étoit mis en marche à la tête d'une nombreuſe armée, & ſe trouvoit déjà dans les plaines de la Méſopotamie. Les Capitaines Grecs le preſſerent d'attendre l'ennemi dans cet endroit, afin de profiter de l'avantage que lui donnoit la ſupériorité du nombre. Mais Darius ne voulut pas ſuivre cet avis, & eut l'aveugle préſomption de s'engager dans les montagnes & les défilés de la Cilicie, où ſa cavalerie & ſes troupes innombrables, bien loin de lui être utiles, ne ſervoient qu'à l'embarraſſer (*b*).

Voici l'ordre qu'il garda dans ſa marche. On

(*a*) Arrian. l. II, Q. Curt. l. III, c. 8.
(*b*) Arrian. & Q. Curt. *ibid.*

portoit devant l'armée des Autels d'argent, fur lefquels il y avoit du feu, qu'ils appeloient *éternel* & *facré*; les Mages fuivoient en chantant des Hymnes. Ils étoient accompagnés de trois cent foixante-cinq jeunes garçons, vêtus de robes de pourpre. Cette troupe précédoit un char confacré à Jupiter, traîné par des chevaux blancs, & fuivi d'un cheval d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appeloient le *cheval du Soleil*. Les Ecuyers étoient habillés de blanc, & avoient chacun une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravures d'or & d'argent, fuivoient : puis marchoit un corps de cavalerie, compofé de douze Nations, toutes armées différemment.

Enfuite un corps d'infanterie de dix mille hommes, que les Perfes appeloient les *Immortels*, parce qu'on remplaçoit fur le champ celui qui venoit à mourir. Ils avoient des colliers d'or & des robes de drap d'or frifé, avec des cafaques à manches toutes couvertes de pierreries.

Environ à trente pas de là fuivoient ceux qu'on appeloit les *Coufins* ou *Parens du Roi*, au nombre de quinze mille, parés comme des femmes, & plus magnifiquement habillés encore que les Immortels. Le nom de *Coufins du Roi* étoit fans doute un titre de dignité. Après ceux-ci venoit Darius lui-même, entouré de fes Gardes, dans un char où il paroiffoit affis comme fur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de Dieux de pur or. Du milieu du joug, qui étoit tout femé de pierreries, s'élevoient deux ftatues d'or, de la hauteur d'une coudée, dont l'une repréfentoit la guerrre, & l'autre la paix,

avec un aigle d'or entre deux, qui déployoit les ailes comme pour prendre ſon vol.

Le Roi étoit vêtu d'une caſaque de pourpre rayée d'argent, & par-deſſus il avoit une longue robe, toute brillante d'or & de pierreries. Le fourreau de ſon cimeterre, ſi nous en croyons notre Auteur, étoit composé d'une ſeule pierre précieuſe. A ſes côtés marchoient deux cents de ſes plus proches parens, & il étoit ſuivi par dix mille piquiers à cheval, ayant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; enfin trente mille fantaſſins formoient l'arriere-garde : ils étoient ſuivis des chevaux du Roi, au nombre de quatre cents, qu'on menoit à la main.

A une petite diſtance venoit Syſigambis, mere du Roi, ſur un char, & ſa femme ſur un autre ; & toutes les femmes des deux Reines ſuivoient à cheval. Il y avoit enſuite quinze grands chariots où étoient les enfans du Roi, & ceux qui étoient chargés de leur éducation : puis marchoient les concubines, au nombre de trois cent ſoixante, parées comme autant de Reines, & ſuivies de ſix cents mulets & de trois cents chameaux, qui portoient le tréſor du Roi, & qui étoient eſcortés d'une nombreuſe garde d'Archers. La marche étoit fermée par les femmes des Officiers de la Couronne & des plus grands Seigneurs de la Cour, auxquelles quelques compagnies armées à la légere ſervoient d'eſcorte (*a*).

On ſeroit preſque tenté de croire que c'eſt plutôt ici la deſcription d'une maſcarade que celle

(*a*) Arrian. & Q. Curt. ubi ſupr.

d'une armée, & que Darius songeoit moins à pourvoir à sa sûreté, qu'à faire éclater sa magnificence & ses richesses : comme si les Macédoniens avoient été des hommes à se laisser éblouir ou intimider par ce vain étalage !

Alexandre, instruit que Darius s'avançoit du côté de l'Euphrate dans le dessein de pénétrer en Cilicie, détacha Parménion avec ordre de s'emparer d'un défilé (*a*), par lequel il falloit passer pour venir d'Assyrie, ou plutôt de Syrie en Cilicie. Ce Prince se rendit ensuite de Tarse à Anchiale, & de là à Soles ; il obligea les habitans à payer vingt mille talens pour l'entretien de son armée, en punition de ce qu'ils avoient fait quelque résistance avant de le recevoir dans leur ville.

Il étoit à Castabale, petite ville dans le voisinage du mont Amanus, lorsqu'il apprit que Darius, avec toute son armée, étoit campé à Soques, lieu de la Syrie, à deux journées de la Cilicie. Il tint conseil de guerre sur cette nouvelle, & l'on résolut que toute l'armée se mettroit en marche le lendemain, & attendroit Darius dans les montagnes de la Cilicie.

Conformément à cette résolution, les Macédoniens vinrent se poster dans un endroit qui

(*a*) Pour avoir une idée claire de la marche d'Alexandre & de celle de Darius, il faut distinguer trois défilés ; le premier de Cappadoce en Cilicie, qu'Alexandre traversa avec son armée ; le second de Cilicie en Syrie, dont Parménion s'empara ; & le troisieme appelé *le Pas du Mont Amanus*, au septentrion du pays de Syrie, & ce fut par là que l'armée de Darius passa d'Assyrie en Cilicie.

n'avoit que l'étendue qu'il falloit pour que deux petites armées pussent s'y battre. C'est ainsi qu'A-lexandre rendit inutile cette multitude de soldats qui composoient l'armée Persane. Darius ayant été averti que ce Prince s'étoit arrêté au milieu des montagnes, les Commandans Grecs, qui étoient à sa solde, lui conseillerent d'attendre l'ennemi dans les plaines où il étoit, ou bien de s'en retourner aux plaines de Mésopotamie, assez grandes pour qu'il pût y faire combattre toute son armée à la fois, ou envelopper l'ennemi de tous côtés; au lieu que n'y ayant dans ces défilés de l'espace que pour ranger trente mille hommes en bataille, les Macédoniens pouvoient faire agir tout leur monde, & qu'il ne pourroit leur opposer que la vingtieme partie des Perses. Ils ajoutoient, que s'il ne goûtoit pas cet avis, ils lui proposoient de partager son armée en différens corps, & de ne pas les risquer tous dans une seule bataille. Mais sa destinée ne permit pas qu'il profitât d'un conseil si salutaire; les courtisans mêmes lui en dépeignirent les auteurs comme des traîtres, qui ne vouloient l'engager à diviser ses troupes qu'afin de pouvoir livrer plus aisément à l'ennemi ce qui seroit en leur pouvoir. Cependant Darius remercia les Grecs de leur bonne volonté & de leur zele, & eut même la condescendance de leur faire part des motifs qui le portoient à rejeter leur avis.

Les courtisans avoient persuadé Darius qu'A-lexandre fuyoit devant lui, & que si on ne l'attaquoit pas promptement, il étoit à craindre qu'il ne lui échappât. Il fut donc arrêté dans un Conseil, où assisterent tous les Généraux Persans,

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

qu'on combattroit l'ennemi dans les défilés. Les Dieux, dit notre Historien (*a*), aveuglerent ce Prince, afin qu'il préparât la voie à la destruction de l'Empire Persan.

Darius ayant envoyé ses trésors & ce qu'il avoit de plus précieux à Damas en Syrie, sous une légere escote, marcha avec le gros de son armée vers le Pas du mont Amanus, par lequel il entra en Cilicie, & vint jusqu'à la ville d'Issus, ne sachant pas qu'Alexandre étoit derriere lui : car on lui avoit fait croire que ce Prince avoit pris la fuite & s'étoit retiré en Syrie. Il fit mourir cruellement tous les Macédoniens malades & blessés, que Parménion avoit laissés dans la ville d'Issus, à l'exception d'un petit nombre de soldats, qu'il renvoya après les avoir fait promener dans son camp, afin qu'ils vissent de leur propres yeux combien ses forces étoient nombreuses. Ce furent eux qui apprirent à Alexandre que Darius approchoit : ce Prince eut peine à les croire, quoiqu'il ne désirât rien avec plus d'ardeur.

Bataille d'Issus.

Année du Déluge 2667. Avant J. C. 332.

Après avoir offert un sacrifice aux Dieux du pays, il alla au devant de Darius, & rangea son armée en bataille près de la ville d'Issus, dans un lieu fermé d'un côté par les montagnes, & de l'autre par la mer. Darius ne pouvant dans un pareil endroit étendre le front de son armée plus que celui des Macédoniens, rangea ses soldats en lignes placées les unes derriere les autres. Mais les Macédoniens, ayant rompu la premiere ligne, & celle-ci en reculant ayant fait reculer la

(*a*) Arrian. l. II, Q. Curt. l. III, c. 11.

seconde,

seconde, & ainsi de suite, toute l'armée Persane fut mise en désordre. Les Macédoniens, animés par ce premier succès, avancerent avec une nouvelle ardeur, ce qui augmenta la confusion, au point que les plus braves Perses, qui souhaitoient de se signaler, ne purent ni garder leurs rangs, ni manier leurs armes.

Comme le nombre de ceux qui s'enfuirent dans cette occasion étoit prodigieux, la plupart de ceux qui périrent furent foulés aux pieds & écrasés par leurs compagnons mêmes. Darius, qui combattoit dans la premiere ligne, eut bien de la peine à se tirer de la foule, & s'enfuit dans son char jusqu'aux montagnes voisines, où il monta à cheval, & continua à fuir, abandonnant son arc, son bouclier & son manteau royal.

Alexandre ne put le poursuivre, parce qu'il étoit obligé de se défendre contre les Grecs, qui étoient à la solde de Darius. Ils avoient chargé la phalange Macédonienne avec une valeur incroyable, & avoient tué Ptolémée fils de Seleucus, avec cent vingt Officiers de marque, sans compter un grand nombre de soldats. Alexandre les prit en flanc, & ne les força à reculer, que quand de vingt mille ils se virent réduits à huit mille. Ils se retirerent alors en bon ordre, & prirent le chemin de Tripoli en Syrie, où, trouvant les vaisseaux de transport sur lesquels ils étoient venus de Lesbos, ils s'embarquerent pour l'Isle de Chypre, après avoir brûlé la partie des vaisseaux dont ils n'avoient pas besoin, & dont on auroit pu se servir pour les poursuivre.

Alexandre ne les vit pas plutôt éloignés, qu'il

se mit à poursuivre Darius; mais ne pouvant l'atteindre, & voyant que la nuit approchoit, il s'en retourna au camp des ennemis, que ses gens venoient de piller. Sysigambis, mere de Darius & sa femme, qui étoit en même temps sa sœur, avec son fils Ochus qui n'avoit pas encore six ans, & ses deux filles, l'une & l'autre en âge d'être mariées, outre plusieurs autres filles de la premiere naissance qui les accompagnoient, furent trouvées dans le camp, & faites prisonnieres. Les autres avoient été menées à Damas, avec une partie de l'argent de Darius, & tout ce qui servoit au luxe de sa Cour. On ne trouva dans le camp que trois mille talens d'argent; mais le reste des trésors tomba dans la suite entre les mains de Parménion, quand il prit la ville de Damas (*a*).

Suivant Arrien (*b*), les Perses perdirent dans cette bataille dix mille chevaux, & quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie. D'autres Auteurs sont d'accord avec lui sur le nombre des chevaux: mais par rapport à l'infanterie, leurs sentimens sont absolument différens; les uns font monter le nombre des morts à quatre-vingt-dix; d'autres à cent, & d'autres enfin à cent vingt mille, & ajoutent que quarante mille hommes furent faits prisonniers, au lieu qu'Alexandre ne perdit tout au plus que trois mille hommes (*c*).

Le lendemain, Alexandre, après avoir visité

(*a*) Plutarch. in Alex. Q. Curt. l. III. Arrian. l. II. Diod. Sicul. l. XVII.

(*b*) Arrian. ubi sup.

(*c*) Diod. Sicul, Plutarch. Arrian. Q. Curt. Justin. ubi sup.

les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs, en présence de toute l'armée rangée en bataille. Il n'oublia point dans cette cérémonie les corps des plus qualifiés d'entre les Perses, & permit à la mere de Darius de faire ensevelir ceux qu'il lui plairoit, suivant la coutume & les cérémonies de son pays. Mais cette sage Princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques-uns de ses plus proches parens. Alexandre traita cette Reine & les autres Princesses captives avec beaucoup d'humanité : elles étoient, dit Plutarque (*a*), dans le camp d'Alexandre, non pas comme dans le camp d'un ennemi, mais comme dans un temple destiné à être l'asile de la vertu. Elles vivoient toutes dans la plus profonde retraite; personne, à l'exception de ceux qui les servoient, ne les voyoit, & n'osoit même approcher de leur pavillon. La femme & les deux filles de Darius étoient d'une beauté extraordinaire. Alexandre, après une premiere visite, résolut de ne les plus voir, pour ne point exposer sa foiblesse à un trop grand danger. Nous trouvons cette circonstance remarquable dans une lettre qu'il écrivit à Parménion, pour lui ordonner de faire punir de mort quelques Macédoniens qui avoient fait violence aux femmes de quelques prisonniers. En un mot, il les traita avec tant de respect, de douceur & d'humanité, qu'à leur captivité près, elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infortune (*b*).

(*a*) Plutarch. de Fortun. Alex.

(*b*) *Idem, ibid.*

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Alexandre, maître du champ de bataille, envoya Parménion à Damas, où étoit le trésor de Darius. Ce favori partit aussi-tôt, à la tête d'un Corps de cavalerie Thessalienne, & rencontra un Messager chargé d'une lettre du Gouverneur de Damas, qui offroit de rendre la ville à Alexandre. Parménion arriva le quatrieme jour à Damas. Le Gouverneur, pour cacher sa trahison, feignit de ne se pas croire bien sûr dans la place, &, sous ce prétexte, fit charger dès le point du jour sur un grand nombre de bêtes de somme, tous les trésors du Roi, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en étoit convenu avec Parménion; qui avoit ouvert la lettre écrite au Roi. A la premiere vue des troupes que conduisoit ce Général, les Perses, qui escortoient ces trésors, prirent la fuite, & laisserent les Macédoniens maîtres de tout l'or & de tout l'argent qui avoit été destiné à payer la nombreuse armée de Darius.

Parmi les prisonniers de distinction qu'on fit dans la ville, il y avoit trois jeunes Princesses, filles d'Ochus, prédécesseur de Darius, la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès, frere de Darius, la femme d'Artabaze, ou Artabane, le plus grand Seigneur de la Cour, & son fils Ilionée. On y prit encore la femme de Pharnabaze, que le Roi avoit fait Amiral de toutes les côtes, trois filles de Mentor, la femme & le fils de Memnon le fameux Capitaine; de sorte qu'il y eut à peine une maison illustre dans toute la Perse qui n'eût part à cette calamité.

Outre les trésors immenses que les Macédo-

niens avoient déjà pris, ils trouverent 2600 talens en argent monnoyé, & 800 talens en masse, dont on fit dans la suite de la monnoie. Ils firent trente mille prisonniers, & chargerent sept mille chameaux du butin de la ville. La cavalerie Thessalienne eut la meilleure part au butin, parce qu'elle avoit été chargée de cette expédition, pour lui fournir l'occasion de s'enrichir, & d'être récompensée de la valeur extraordinaire qu'elle avoit fait paroître dans la derniere bataille (*a*). Le Gouverneur de la place fut tué par un de ses esclaves, & sa tête fut portée à Darius (*b*).

Après cette victoire, Alexandre entra en Syrie, dont presque toutes les villes se soumirent volontairement; les Gouverneurs lui livroient comme à l'envi les uns des autres, leurs personnes & les trésors de leur Maître. Quand il fut arrivé à Marathon, il reçut une lettre de Darius, où ce Prince prenoit le titre de Roi sans le donner à Alexandre. Il lui ordonnoit plutôt qu'il ne le prioit de demander autant d'argent qu'il voudroit pour la rançon de sa mere, de sa femme, & de ses enfans; &, quant à l'Empire, il lui marquoit qu'il ne tiendroit qu'à lui de vuider le différend dans une action générale, où chacun ameneroit des forces égales; mais que s'il étoit encore capable de recevoir des avis, il lui conseilloit de se contenter du royaume de ses ancêtres, sans chercher à envahir celui d'autrui; qu'il étoit prêt à s'engager par serment à vivre avec lui en bonne

(*a*) Plutarch. *ibid.* Q. Curt. l. III, c. 25.
(*b*) Q. Curt. *ibid.*

intelligence, pourvu qu'il voulût bien en faire de même.

Cette lettre, pleine d'une hauteur si déplacée, choqua extrêmement Alexandre, qui lui écrivit à son tour une lettre, dont les premiers mots étoient : *Le Roi Alexandre à Darius* ; ensuite il faisoit l'énumération de toutes les injures & de toutes les calamités que les Grecs & les Macédoniens avoient essuyées de la part des Perses. Il reprochoit à ces derniers le meurtre de son pere Philippe, & à Darius en particulier, d'avoir mis sa tête à prix : il concluoit de là, qu'il n'étoit point l'agresseur, mais qu'il n'avoit pris les armes que pour se défendre, & pour venger la mort de son pere, & les maux causés à son pays. Il ajoutoit que les Dieux, qui embrassoient toujours le parti le plus juste, avoient assez fait connoître qu'ils approuvoient la conduite qu'il avoit tenue, puisqu'ils venoient de le rendre maître d'une partie considérable de l'Asie, & de lui faire remporter une victoire complette sur l'armée des Perses, avec une poignée de soldats ; qu'au reste, s'il venoit se présenter à lui comme suppliant, il s'engageoit à lui rendre sans rançon sa mere, sa femme & ses enfans, & qu'il pouvoit se fier à sa parole. Il finissoit en le priant de se souvenir, quand il lui écriroit une autre fois, qu'il écrivoit non seulement à un Roi, mais à son Roi. Thersippe fut chargé de cette lettre (*a*).

(*a*) Diod. Sicul. l. XVII, p. 517-518. Arrian. l. II, p. 85, 86. Plutarch. in Alex. p. 678. Q. Curt. l. IV, c. 1. Just. l. XI, c. 10.

Alexandre passa de là dans la Phénicie, où la ville de Byblos lui ouvrit ses portes : cet exemple fut suivi par toutes les autres villes, à mesure qu'il avançoit dans le pays ; mais personne ne se rendit avec plus de plaisir que les Sidoniens. Ochus avoit, dix-huit ans auparavant, réduit leur ville en cendres, & fait périr tous ses habitans. Depuis ce temps ils eurent en horreur les Perses, & saisirent avec joie l'occasion d'en secouer le joug : aussi furent-ils les premiers de ces contrées qui envoyerent leur soumission au vainqueur, malgré Straton leur Roi, qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre le déposa, & permit à Epheſtion de mettre à sa place celui des Sidoniens qu'il jugeroit le plus digne d'un rang si élevé (*a*), comme nous l'avons déjà vu.

Pendant qu'Alexandre étoit en Phénicie, quelques Généraux Persans, échappés de la derniere bataille, rassemblerent les débris de l'armée, & tâcherent, avec le secours des Cappadociens & des Paphlagoniens, de reprendre la Lydie ; mais ils furent défaits dans plusieurs combats, & enfin entiérement mis en fuite par Antigonus, qu'Alexandre avoit fait Gouverneur de cette Province. Dans le même temps, la flotte Macédonienne étant partie de la Grece, rencontra celle des Perses commandée par Aristomene, que Darius avoit chargé de reprendre les villes situées sur l'Hellespont ; elle l'attaqua si à propos & avec

(*a*) Q. Curt. l. IV, c. 2. Vid. supr. t. III, p. 212.

tant de valeur, qu'il n'échappa pas un ſeul vaiſſeau ennemi (*a*).

La Syrie & la Phénicie étoient déjà au pouvoir des Macédoniens, à l'exception de la ſeule ville de Tyr, qu'Alexandre aſſiégea & prit d'aſſaut, après que les habitans ſe furent défendus pendant ſept mois entiers avec une valeur incroyable, comme nous l'avons rapporté dans l'Hiſtoire de Phénicie (*b*).

Pendant qu'Alexandre étoit encore occupé au ſiége de Tyr, il reçut une ſeconde lettre de Darius, dans laquelle ce Prince vouloit bien lui donner le titre de Roi. Il lui offroit 10000 talens pour la rançon des Princeſſes captives, avec ſa fille Statira en mariage, & tout le pays qu'il avoit conquis juſqu'à l'Euphrate. Il lui rappeloit l'inconſtance de la fortune, & étaloit avec pompe les forces immenſes qui lui reſtoient. Il repréſentoit auſſi les difficultés qu'il auroit à ſurmonter, avant d'avoir paſſé l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe & l'Hydaſpe, qui étoient autant de barrieres de l'Empire de Perſe; qu'il n'auroit pas toujours l'occaſion de ſe renfermer dans des rochers & des défilés; & qu'il ſeroit ſans doute enfin obligé de ſe montrer en raſe campagne, où il auroit honte de paroître devant lui avec une poignée de ſoldats.

Alexandre aſſembla ſon Conſeil, pour délibérer ſur ces offres. Parménion fut d'avis de les accepter, & dit qu'il les accepteroit s'il étoit Alexandre;

(*a*) Q. Curt. l. IV, c. 4.
(*b*) Vid. ſupr. t. III, p. 230.

& *moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étois Parménion.* Ainsi, rejetant le conseil de son favori, il répondit qu'il n'avoit pas besoin de l'argent de Darius, à qui il ne convenoit pas d'offrir ce qui n'étoit plus en son pouvoir, ni de vouloir disposer de ce qu'il avoit déjà perdu; que, comme il étoit le seul qui ignorât qui d'eux étoit le maître, il pouvoit s'en éclaircir par une bataille; qu'après avoir passé les mers, il ne craignoit pas de traverser des fleuves; & qu'en quelque lieu qu'il pût s'enfuir, il sauroit bien le suivre à la trace (*a*). Darius ayant reçu cette réponse, perdit toute espérance d'accommodement, & se prépara de nouveau à la guerre.

La ville de Gaza assiégée & prise par Alexandre.

Alexandre s'étant rendu maître de Tyr, marcha vers Jérusalem, & de là se rendit devant Gaza. En arrivant devant cette place, il la trouva pourvue d'une bonne garnison, commandée par Bétis, ou, comme d'autres l'appellent, *Babémesis* (*b*), un des Eunuques de Darius. Ce Gouverneur, qui étoit un grand Capitaine, & très-attaché à son Maître, résolut de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Comme il n'y avoit point d'autre passage pour entrer en Egypte, il falloit absolument emporter cette ville. Mais quoique les soldats d'Alexandre fissent des prodiges de valeur, & que ce Prince eût mis en usage toutes les ressources & les finesses de l'art militaire, le siége dura deux mois.

Le dépit de se voir arrêté si long-temps, &

(*a*) Plutarch. in Alex. p. 681. Q. Curt. l. IV, c. 5. Arrian. l. II, p. 101.

(*b*) Joseph. Antiq. l. XI, c. ult.

deux blessures dangereuses qu'il reçut à ce siége, irriterent ce Conquérant à un tel point, qu'après avoir pris la ville, il traita le Commandant, les habitans & les soldats de la maniere la plus cruelle. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans. Quand Bétis, qui avoit été fait prisonnier dans le dernier assaut, fut amené devant lui, au lieu de le traiter comme sa valeur & sa fidélité le méritoient, & comme un ennemi généreux auroit dû faire, il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, & la faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il fût mort. Il se vantoit d'imiter en cela Achille, qui, au rapport d'Homere, en usa de même à l'égard du corps mort d'Hector autour des murailles de Troye : comme si l'on devoit jamais se faire une gloire d'imiter un mauvais exemple. Cette action barbare dans Achille, l'étoit bien plus encore pour Alexandre, qui fit traîner Bétis en vie, uniquement pour avoir servi son Maître avec fidélité & avec valeur, en défendant une place qu'il lui avoit confiée. Alexandre auroit dû admirer & récompenser cette conduite, si ses actions avoient été dirigées par des principes nobles & généreux; mais la prospérité avoit déjà commencé à produire sur lui son effet ordinaire (*a*).

Il envoya la plus grande partie du butin qu'il avoit fait, à Olympias, à Cléopatre, & à ses amis. De Gaza, où il laissa une garnison, il prit

(*a*) Q. Curt. l. IV, c. 10. Arrian. l. II prope finem. Plut. in Alex. p. 679.

le chemin de l'Egypte, & arriva en ſept jours devant Péluſe, où un grand nombre d'Egyptiens s'étoit rendu pour ſe ſoumettre à lui. La haine qu'ils portoient aux Perſes étoit ſi forte, qu'ils embraſſoient avec empreſſement toutes les occaſions de ſecouer le joug dont ils étoient accablés; ils recevoient pour maître le premier venu, pourvu qu'ils trouvaſſent en lui un vengeur, qui les délivrât de l'inſolence & de l'indignité avec laquelle les Perſes les traitoient eux & leur Religion.

Ochus avoit fait égorger leur Dieu Apis de la maniere la plus inſultante; & les Gouverneurs Perſans traitoient leurs autres Dieux à peu près de même. Cette conduite les avoit tellement aigris, qu'Amyntas (*a*), étant venu dans leur pays peu de temps auparavant avec un petit nombre de ſoldats, les trouva entiérement diſpoſés à ſe joindre à lui pour chaſſer les Perſes.

Auſſi à peine Alexandre parut-il ſur leurs frontieres, qu'ils accoururent à lui de toutes parts, & le reçurent à bras ouverts. Son arrivée, à la tête d'une armée puiſſante & victorieuſe, les mettoit à couvert du reſſentiment des Perſes, bien plus que ne pouvoit faire celle d'Amyntas; & cette conſidération les détermina à ſe déclarer d'abord ouvertement pour lui. Mazée, qui commandoit dans Memphis, voyant qu'il étoit inutile de faire des efforts pour remédier à ce ſoulévement général, ouvrit les portes de cette ville au vainqueur, & lui mit entre les mains 800 talens &

(*a*) V. la Note LXV, p. 135.

tous les meubles du Roi (*a*). Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Egypte.

De Memphis ce Prince se rendit au Temple de Jupiter Ammon; &, en chemin, il fit bâtir Alexandrie, qui devint bientôt la capitale de toute l'Egypte. A son retour du Temple, il régla les affaires de ce royaume, d'où il partit au commencement du printemps pour aller combattre Darius. En passant par la Phénicie, il s'arrêta quelque temps à Tyr, pour terminer toutes celles des pays qu'il laissoit derriere lui, en s'avançant pour faire de nouvelles conquêtes.

S'étant remis en marche, il arriva avec toute son armée à Thapsaque, y passa l'Euphrate, & poursuivit sa route vers le Tigre, où il espéroit trouver l'ennemi. Darius lui avoit fait faire encore diverses ouvertures de paix; mais voyant qu'il ne l'accepteroit point, à moins qu'il ne lui cédât l'Empire, il se prépara à une nouvelle bataille. Il assembla pour cet effet à Babylone une armée, moitié plus nombreuse que celle qu'il avoit eue à Issus (puisqu'elle étoit de 110000 hommes), & l'emmena du côté de Ninive. Instruit que l'ennemi n'étoit pas loin, il détacha Satropate, qui commandoit la cavalerie, avec mille chevaux d'élite, & en donna six mille à Mazée, Gouverneur de la Province, pour empêcher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, & pour faire le dégât par-tout où il devoit passer. Mais il arriva

(*a*) Q. Curt. l. IV, c. 20. Justin. l. XI, c. 11. Arrian. l. III. p. 104-110. Diodor. Sicul. l. XVII, p. 526-529.

trop tard; Alexandre, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, avoit effectué le passage immédiatement avant son arrivée.

Alexandre campa deux jours sur les bords du fleuve. Pendant cet intervalle il y eut une éclipse de lune, qui effraya les Macédoniens; ils s'écrioient que le Ciel leur faisoit paroître les marques de son courroux : ils se plaignoient de ce qu'on les traînoit contre la volonté des Dieux aux extrémités de la terre, & que la lune même leur refusoit sa clarté accoutumée.

Alexandre ayant fait appeler dans sa tente tous les Officiers de l'armée, ordonna aux Devins Egyptiens d'expliquer le phénomene. Ces derniers connoissoient bien la cause naturelle des éclipses : mais sans entrer dans de pareilles discussions, ils se contenterent de répondre que le soleil étoit l'astre prédominant en Grece; mais que la lune l'étoit en Perse, & qu'elle ne s'éclipsoit jamais sans menacer les Perses de quelque grande calamité. Cette réponse, divulguée parmi les troupes, releva leur courage; & Alexandre profitant de cette ardeur, décampa après minuit. Il avoit à sa droite le Tigre, & à sa gauche les montagnes appelées *Gordiennes* (a).

Au point du jour, les partis qu'il avoit envoyés pour reconnoître les ennemis, lui rapporterent que Darius marchoit à lui. Aussi-tôt ayant rangé ses troupes en bataille, il se mit à leur tête; mais il se trouva que ce n'étoit qu'un détachement de mille chevaux, qui, à la vue des

(a) Arrian. l. III. Q. Curt. l. IV, c. 24.

Macédoniens, se retiroient en hâte vers le gros de l'armée. Ils furent poursuivis par Ariston, Commandant de la cavalerie Pœnienne, qui, après avoir défait ce Corps, & tué Satropate qui en étoit le Chef, apporta avec lui la tête de ce Commandant, & la jeta aux pieds d'Alexandre, disant que dans son pays un pareil présent étoit ordinairement payé par une coupe d'or. Alexandre ajouta en souriant : *Vuide apparemment? Mais moi, je vous donnerai une coupe d'or pleine de vin* (*a*). Peu de temps après, ce Prince fut informé que Darius n'étoit plus qu'à cent cinquante stades; il fit halte, pour laisser à ses soldats le temps de se reposer & de prendre quelque nourriture.

Cependant on avoit surpris des lettres de Darius, par lesquelles il tâchoit, à force de promesses, d'engager les Grecs à tuer Alexandre, ou à le trahir. Alexandre proposa s'il devoit communiquer ces lettres à son armée, ne comptant pas moins sur la fidélité des Grecs, que sur celle des Macédoniens. Il penchoit pour l'affirmative; mais Parménion lui représenta qu'il étoit dangereux de faire naître de telles pensées aux soldats, & que l'espoir de quelque grande récompense étoit capable de porter les hommes aux crimes les plus énormes. Il suivit ce conseil si sage, & fit avancer son armée (*b*).

Il étoit à peine parti, lorsqu'un Eunuque vint lui annoncer la mort de Statira, femme de Da-

(*a*) Arrian. l. III. Q. Curt. l. IV, c. 23. Plut. in Alex.
(*b*) Q. Curt. l. IV, c. 25.

rius. Il retourna ſur ſes pas, ſe rendit au pavillon de Syſigambis & des autres Princeſſes, & les conſola toutes avec une bonté & une tendreſſe qui marquoient aſſez qu'il étoit lui-même penetré d'une vive douleur. Il fit à la Reine des funérailles de la derniere magnificence. Darius en ayant été inſtruit, ainſi que de la maniere reſpectueuſe dont il avoit traité cette Princeſſe pendant ſa vie, pria les Dieux que ſi l'époque à laquelle le deſtin ordonnoit que l'Empire des Perſes paſſeroit en d'autres mains, étoit enfin arrivée, ce fût un Conquérant auſſi juſte & auſſi généreux qu'Alexandre qui montât ſur le trône de Cyrus (*a*).

Quoique Darius eût déjà demandé deux fois la paix inutilement, vaincu cependant par tous les témoignages d'humanité & d'affection qu'Alexandre avoit donnés à ſa femme, à ſa mere & à ſes enfans, il lui envoya dix des principaux de ſes parens, pour lui propoſer de nouvelles conditions de paix, plus avantageuſes encore que les premieres, & pour le remercier des bons traitemens qu'il avoit faits à ſa famille. Il lui avoit offert auparavant toutes les Provinces juſqu'au fleuve Halys; il y ajouta tout ce qui eſt entre l'Helleſpont & l'Euphrate, c'eſt-à-dire, tout ce qu'Alexandre poſſédoit alors, & de plus 30000 talens pour la rançon de ſa famille.

Parménion conſeilla de nouveau à Alexandre d'accepter ces conditions, en diſant que les Provinces entre l'Euphrate & l'Helleſpont agran-

(*a*) Q. Curt. & Plutarch. *ibid.*

diroient considérablement le royaume de Macédoine ; que les prisonniers Persans ne faisoient qu'embarrasser l'armée, au lieu que les 30000 talens de rançon pouvoient être employés à payer ses troupes, & à récompenser ses amis. Mais Alexandre, sans avoir égard à cet avis, répondit aux Ambassadeurs, que la clémence dont il avoit usé envers la femme & les enfans de Darius, fondée uniquement sur l'humanité, n'avoit point été inspirée par aucun dessein de lui plaire ; qu'il ne faisoit point la guerre à des femmes ni à des enfans, mais à ceux qui prenoient les armes contre lui ; que s'il avoit demandé la paix de bonne foi, il auroit vu ce qu'il convenoit de faire : mais que, puisqu'il ne cessoit de solliciter par argent ses soldats à le trahir ou à le tuer, il ne pouvoit s'imaginer que ses offres fussent sinceres ; & qu'ainsi il étoit résolu de le poursuivre à toute outrance, non comme un ennemi, mais comme un traître & un assassin ; que quant aux Provinces qu'il prétendoit lui céder, il en étoit déjà le maître, & que Darius ne seroit fondé à lui faire cette offre, qu'après l'avoir forcé à repasser l'Euphrate qu'il avoit traversé ; qu'il s'étoit promis comme une récompense de tous ses travaux, tous ces royaumes que Darius possédoit encore, & que l'engagement du lendemain décideroit quel étoit celui qui devoit rester maître de ces royaumes ; qu'au reste, il étoit venu en Asie pour donner, & non pour recevoir ; que les cieux ne pouvoient pas contenir deux soleils, & que le seul parti que Darius eût à prendre, étoit de se soumettre, & de le reconnoître pour son Souverain ; après quoi il pourroit faire

faire des propositions (*a*). Les Ambassadeurs s'en retournerent avec cette réponse, & dirent à Darius qu'il falloit se préparer à une bataille.

Ce Prince vint camper près du village de Gaugamele, en rase campagne, à une assez grande distance d'Arbelles, après avoir fait applanir auparavant le terrein, afin que ses chariots & sa cavalerie pussent agir plus librement. Alexandre, informé de cette marche, resta quatre jours dans l'endroit où il étoit, & ferma son camp de fossés & de palissades, dans l'intention d'y laisser son bagage & ses malades.

Il partit vers les neuf heures du soir, pour combattre l'ennemi au point du jour. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes d'où il pouvoit découvrir toute l'armée de Darius, il fit halte, & mit en délibération dans un Conseil composé de ses Généraux, s'il camperoit, ou s'il attaqueroit l'ennemi sur le champ. Parménion proposa d'attaquer l'ennemi la nuit, parce qu'il seroit facile de le défaire pendant l'obscurité : mais Alexandre répondit, qu'il ne lui convenoit pas de surprendre une victoire ; ainsi il fut résolu qu'on se battroit en plein jour. L'armée resta donc campée dans le même ordre qu'elle avoit gardé en marchant.

Alexandre, après avoir tout réglé pour le lendemain, vouloit se reposer le reste de la nuit ; mais comme il n'étoit pas sans inquiétude, il ne s'endormit que vers le matin ; de sorte que ses Généraux s'étant assemblés à la pointe du jour

(*a*) Q. Curt. l. IV, c. 26. Justin. l. XI, c. 12.

devant son pavillon pour prendre ses ordres, furent fort surpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé. Parménion, après avoir attendu quelque temps, l'éveilla, & lui témoigna sa surprise de ce qu'il dormoit si profondément au moment de livrer une bataille qui devoit lui donner ou lui faire perdre l'Empire de l'Asie. *Hé! comment*, répondit Alexandre, *ne serois-je pas tranquille, puisque Darius, en rassemblant toutes ses forces dans un endroit, m'épargne la peine de penser aux moyens* (a) *de le poursuivre dans différens pays?* Il prit aussi-tôt ses armes, monta à cheval, &, après avoir rangé son armée en bataille, alla au devant de l'ennemi, qui n'étoit pas éloigné.

Les deux armées étoient rangées dans le même ordre, l'infanterie au centre, & la cavalerie sur les ailes. Le front de l'armée des Perses étoit couvert de 200 chariots & de 25 éléphans. Outre ses Gardes, composés de l'élite de ses troupes, Darius avoit rangé près de lui l'infanterie Grecque, la jugeant seule capable de tenir tête à la phalange Macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les envelopper, & de les attaquer en même temps de front & en flanc.

Alexandre prévit le dessein de Darius; il ordonna en conséquence à ceux qui commandoient vers les ailes, de les étendre autant qu'il leur seroit

---

(a) Justin. l. XI, c. 13. Q. Curt. l. IV, c. 3-31. Plutarch. in Alex.

possible, sans affoiblir le centre. Le bagage & les prisonniers, entre lesquels étoient la mere & les enfans de Darius, furent laissés dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandoit la gauche, comme il avoit toujours fait, & Alexandre la droite.

Bataille d'Arbelles.

Année du Déluge 2668. Avant J. C. 331.

Quand les deux armées furent en présence, les Macédoniens s'arrêterent, attendant que l'ennemi s'avançât pour les charger; ce que Darius fit en personne dans la premiere ligne. Arrien & Quinte-Curce (*a*) décrivent fort au long cette bataille : ils disent que les Perses furent souvent repoussés, mais qu'ils revinrent à la charge ; que la victoire sembloit se déclarer tantôt pour un des partis, & tantôt pour l'autre ; que Parménion, qui commandoit l'aile gauche, courut de grands risques, & que cette aile fut obligée de reculer; que l'arriere-garde de l'armée d'Alexandre fut mise en désordre, & le bagage pris ; que les deux Rois firent des prodiges de valeur, &c. Cependant ce même Quinte-Curce assure que les Macédoniens ne perdirent que 300 hommes, & Arrien ne fait pas même monter leur perte au tiers de ce nombre; au lieu que celle des Perses fut de 40,000, suivant Quinte-Curce ; de 30,000, au rapport d'Arrien; & de 90,000, si nous en croyons Diodore. Quoi qu'il en soit, il paroît que les Perses prirent d'abord la fuite, & que les Macédoniens les poursuivirent ; car si de ces sept ou huit cent mille hommes que Darius avoit mis en campagne, chacun avoit seule-

(*a*) Arrian. l. III. Q. Curt. l. IV, c. 25, &c.

ment tiré une fleche, ou lancé une pierre, les Macédoniens n'auroient pas eu l'Empire de l'Orient à si bon marché. Au plus fort de la bataille, & dans le temps que les Macédoniens couroient le plus grand risque, Aristandre le Devin, habillé de blanc, & tenant une branche d'olivier à la main, se plaça, dit-on, entre les premiers rangs, & s'écria, de concert avec Alexandre, qu'il voyoit un aigle qui voloit au dessus de la tête du Roi; ce qui étoit un présage infaillible de la victoire; il montra même du doigt le prétendu oiseau aux soldats: les uns l'en crurent sur sa parole, & d'autres s'imaginerent appercevoir l'aigle; mais tous en reprirent un nouveau courage, & attaquerent l'ennemi avec plus de valeur.

On dit que Darius, voyant sa nombreuse armée si honteusement mise en fuite, tira son sabre, & fut pendant quelque temps incertain s'il ne valoit pas mieux se tuer, que de fuir si lâchement; mais il prit enfin ce dernier parti, & arriva la même nuit à Arbelles (*a*). Après avoir passé le Lycus, quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient lui conseillerent de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivoit: mais ce Prince, songeant au grand nombre des siens, qui auroient besoin de trouver un passage ouvert sur ce même pont, répondit qu'il aimoit mieux laisser à ses ennemis le moyen de le poursuivre, que d'ôter à ses amis celui de se sauver (*b*).

(*a*) V. la Note LXVI, p. 136.
(*b*) Q. Curt. l. IV, c. 36-37. Justin. l. XI, c. 14. Justin

Il arriva à Arbelles environ à minuit, & fut bientôt suivi par plusieurs de ses Généraux & des Seigneurs de sa Cour, qu'il fit venir auprès de lui, afin de leur dire qu'il étoit résolu d'abandonner tout à Alexandre, & de s'enfuir en Médie, d'où, aussi bien que du reste des Provinces septentrionales, il pourroit tirer encore une nouvelle armée, & hasarder une derniere bataille. Alexandre le poursuivit jusqu'à Arbelles; mais avant d'y arriver, Darius avoit déjà traversé les montagnes de l'Arménie, suivi seulement de quelques-uns de ses parens, & d'un petit nombre de ses Gardes, nommés *Melophori*, parce que chacun d'eux avoit une pomme d'or au bout de sa lance. Il fut joint en Arménie par 2000 Grecs, qui avoient échappé à la défaite, sous la conduite de Pharon Ionien, & de Glauchus Eolien.

Alexandre prit la ville d'Arbelles, où il trouva beaucoup de meubles fort riches, & une immense quantité d'argent. Après avoir laissé reposer son armée pendant quelques jours, il se mit en marche vers Babylone. Mazée étoit Gouverneur de la ville & de la Province de ce nom; il s'y étoit retiré après la bataille d'Arbelles, avec les restes du corps qu'il commandoit: mais à l'approche de l'armée victorieuse d'Alexandre, il

dit Cydnus, au lieu de Lycus. Cette derniere riviere passe par Tarse en Cilicie; & c'est pourquoi Orose, qui suit toujours Justin, s'est imaginé que la bataille avoit été donnée à Tarse (1).

(1) Oros. l. III, c. 17.

n'eut pas le courage de faire la moindre résistance, & il remit la ville, en implorant pour lui-même & pour ses enfans la clémence du vainqueur. Bagaphane, Gouverneur de la forteresse où étoient les trésors de Darius, en fit de même; & Alexandre entra dans la ville, à la tête de toute son armée, comme s'il avoit marché à l'ennemi. Après s'y être arrêté pendant trente jours, il laissa à Mazée le gouvernement de la Province; mais, après avoir donné le commandement du château & de la garnison à un Macédonien, il prit Bagaphane avec lui, & se mit en chemin vers Suse, où il arriva vingt jours après son départ de Babylone.

Il en étoit à très-peu de distance, lorsqu'Abutite, Gouverneur de la Province, envoya son fils au devant de lui, pour lui dire qu'il étoit déterminé à lui remettre entre les mains la ville & tous les trésors du Roi. Alexandre reçut honorablement ce jeune Seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe. Abutite vint l'y trouver avec des présens dignes d'un grand Roi. Il lui offrit, entre autres choses, des dromadaires d'une vîtesse incroyable, & douze éléphans que Darius avoit fait venir des Indes.

Etant entré dans la ville, le Gouverneur lui remit 50,000 talens en masse, & 40,000 en argent monnoyé, sans compter les meubles & d'autres effets du plus grand prix. Il trouva aussi dans cette ville une partie des raretés que Xerxès avoit emportées de la Grece, & entre autres les statues d'airain d'Harmodius & d'Aristogiton, qu'Alexandre renvoya depuis à Athenes, où elles se voyoient encore du temps d'Arrien. Il fit

remettre à Sysigambis la pourpre & toutes les robes d'écarlate. Il joignit à ce présent quelques autres robes d'un travail exquis, qui lui avoient été envoyées de Macédoine, & fit dire à cette Princesse, que si elle trouvoit ces ouvrages à son gré, il lui donneroit ceux qui les avoient faits, afin qu'elle pût faire apprendre à ses petites filles à en travailler de pareils dans leurs momens de loisir.

A ces paroles, Sysigambis ne put s'empêcher de faire paroître quelques marques de tristesse, parce qu'il étoit honteux pour les femmes de Perse de travailler en laine. Alexandre en ayant été instruit, se crut obligé de lui venir faire des excuses. Il fut donc la voir, & lui dit qu'elle ne devoit pas regarder comme un outrage ce qui n'étoit que l'effet de son ignorance relativement aux coutumes des Perses; il ajouta, que l'étoffe dont il étoit alors vêtu, étoit un présent de ses sœurs, & l'ouvrage de leurs mains (*a*).

Alexandre ayant consolé ainsi Sysigambis, prit congé d'elle, &, après avoir laissé une bonne garnison dans Suse, marcha vers la Perse. En quatre jours, ce Prince arriva sur les bords du Pasitigre, qu'il passa avec 9000 fantassins & 4000 chevaux, pour entrer dans le pays des Uxiens. Cette Province s'étend depuis la Susiane jusqu'aux frontieres de la Perse, & étoit gouvernée par Madate, qui avoit épousé une niece de Sysigambis. Madate ne ressembloit pas aux autres Gouverneurs Persans qui avoient changé de parti

(*a*) Q. Curt. l. V, c. 8.

quand la fortune avoit abandonné leur Maître ; il étoit resté fidele à Darius, & prétendoit se défendre jusqu'à la derniere extrémité. En conséquence, il s'étoit retiré entre des rochers escarpés & environnés de précipices. Il s'y maintint quelque temps avec toute la bravoure imaginable ; & la ville ayant été prise d'assaut, il se retira dans la citadelle. Enfin, ayant perdu toute espérance d'être secouru, il envoya trente Députés au Roi, pour capituler. Alexandre, irrité contre Madate, ne voulut d'abord écouter aucune proposition ; mais ayant reçu des lettres de Sysigambis, par lesquelles cette Princesse lui demandoit la grace de son parent, il ne se contenta pas de lui pardonner & de le rétablir dans sa dignité, mais il donna aussi la liberté à tous les prisonniers, & sauva la ville du sac, en conservant aux habitans leurs priviléges, & en les exemptant de tout tribut (*a*).

Les Uxiens ayant subi le joug, Alexandre donna une partie de son armée à Parménion, avec ordre de la mener par la plaine ; & avec toutes les troupes armées à la légere, il traversa lui-même les montagnes qui s'étendent jusque dans la Perse. Il arriva le cinquieme jour au Pas de Suse. Ariobarzane, avec 4000 hommes de pied & 700 chevaux, avoit occupé des rochers escarpés de toutes parts, & où ses gens étoient hors de la portée du trait. Aussi-tôt qu'Alexandre se fut avancé pour les attaquer, ils firent rouler du haut de la montagne des pierres d'une grosseur

(*a*) Q. Curt. l. V, c. 9.

si énorme, qu'elles écrasoient des bandes entieres. Le Roi, effrayé, fit sonner la retraite, & se retira à 30 stades du Pas. Il resta quelque temps dans cette position, ne sachant aucun moyen de forcer le passage, & ne pouvant se résoudre à abandonner si honteusement son entreprise.

Cependant un Déserteur Grec vint le trouver, & promit de le conduire au sommet de la montagne, d'où il pourroit aisément harceler les Perses, & les obliger d'abandonner le Pas. Alexandre, à la tête de quelques troupes choisies, suivit son guide pendant toute la nuit, traversa des rochers & des précipices, & arriva, un peu avant le point du jour, au haut de la montagne qui commandoit toutes les hauteurs sur lesquelles les ennemis étoient campés.

Dès que ces derniers le virent dans un poste si avantageux, ils prirent la fuite; &, dans ce même temps, Cratere, qui étoit resté au camp, s'avança avec les troupes qu'il commandoit, & s'empara du défilé. Ariobarzane s'étant mis à la tête d'une partie de la cavalerie, se fit jour au travers des Macédoniens, avec une perte considérable de part & d'autre, & se sauva pardessus les montagnes, dans le dessein de se jeter dans Persépolis; mais trouvant toutes les avenues qui conduisoient à cette ville occupées par l'ennemi, il attaqua fiérement ceux qui le poursuivoient, & fut tué avec tous ceux dont il étoit accompagné, après avoir taillé en pieces un grand nombre de Macédoniens (*a*).

(*a*) Q. Curt. Arrian. Plutarch. ubi supr. & Polyæn. l. IV, Stratag.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Alexandre se voyant maître du Pas de Suse, avança dans la Perside, ou la Perse proprement dite. A quelque distance de Persépolis, il reçut une lettre du Gouverneur de la place, qui lui mandoit que les habitans, informés de sa venue, étoient sur le point de piller les trésors, dont la garde lui avoit été confiée par Darius, & que s'il vouloit s'en emparer lui-même, il devoit faire toute la diligence possible. Alexandre, pour profiter de cet avis, laissa son infanterie derriere, marcha toute la nuit à la tête de sa cavalerie, & ayant passé l'Araxe sur un pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant, arriva vers le point du jour à deux stades de Persépolis.

Le lendemain il assembla les Généraux de son armée, & leur dit, qu'il n'y avoit jamais eu de ville plus fatale aux Grecs que Persépolis, l'ancienne résidence des Monarques Persans, & la Capitale de leur Empire; que c'étoit de là qu'étoient venues toutes ces armées qui avoient inondé & désolé une grande partie de l'Europe; & qu'ainsi ils étoient obligés de venger sur cette orgueilleuse Capitale tous les maux qu'elle avoit faits à leurs ancêtres. Les Commandans, animés par ce discours, permirent à leurs soldats de traiter comme ils jugeroient à propos les misérables habitans, qui furent inhumainement massacrés.

Après cette cruelle exécution, le Roi, laissant Cratere & Parménion dans la place, alla avec un petit corps de troupes réduire les petites villes & les forteresses des environs, qui se soumirent toutes à son approche. Il revint ensuite à Persépolis, où il prit ses quartiers d'hiver. On trouva

dans le trésor cent vingt mille talens destinés aux frais de la guerre (*a*). Pendant son séjour à Persépolis, il s'abandonna aux plaisirs de la table, & donna plusieurs grands festins à ses Officiers & à ses amis. Dans un de ces repas, où il avoit bu avec excès, Thaïs, Courtisanne Athénienne, & Maîtresse de Ptolémée, qui fut dans la suite Roi d'Egypte, proposa de brûler le Palais de Darius : elle dit à Alexandre avec un air de gaieté, que ce seroit pour elle une joie inexprimable, s'il lui étoit permis de mettre le feu au superbe Palais de Xerxès qui avoit brûlé Athenes, afin qu'il fût dit par toute la terre, que la femme qui avoit suivi Alexandre dans son expédition contre l'Asie, avoit vengé toutes les calamités que les Grecs avoient essuyées de la part des Barbares, & leur avoit fait plus de mal que tous les Généraux employés contre eux. Comme tous les convives étoient dans un état d'ivresse, la proposition fut reçue avec un applaudissement général ; & le Roi lui-même s'étant levé de table, suivit Taïs un flambeau à la main. Tous les autres Macédoniens accoururent en foule avec des flambeaux, & mirent le feu au Palais de tous côtés. Les flammes gagnerent aussi la ville, où elles firent le plus terrible ravage, & consumerent entiérement le Palais, quoiqu'on fît tout ce qui étoit possible pour arrêter leur violence (*b*). C'est ainsi qu'une infame prostituée fit réduire en cendres un des plus magnifiques bâtimens de la terre.

(*a*) Q. Curt. l. V, c. 13. Justin. l. XI, c. 14.

(*b*) Q. Curt. l. V, c. 15. Diodor. Sicul. Plutarch. in Alex. Arrian. l. III. Justin. l. XI.

De Perſépolis, Alexandre ſe rendit, au commencement du printemps, à Paſargade, réſolu de pourſuivre Darius, qui s'étoit retiré à Ecbatane en Médie. Ce Prince infortuné avoit encore une armée de trente mille fantaſſins, parmi leſquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui reſterent fideles juſqu'à la fin. Il avoit encore quatre mille frondeurs, & trois mille chevaux la plupart Bactriens, commandés par Beſſus Gouverneur de la Bactriane. Quand il apprit qu'Alexandre s'avançoit du côté d'Ecbatane, il quitta cette ville dans le deſſein de ſe retirer dans la Bactriane, pour y lever une nouvelle armée : mais changeant preſque auſſi-tôt d'avis, il ſe détermina à haſarder une troiſieme bataille avec les troupes qu'il avoit auprès de lui. Il étoit occupé à faire les préparatifs néceſſaires, lorſque Beſſus Gouverneur de la Bactriane, & Nabarzane un des plus grands Seigneurs de Perſe, formerent une conſpiration contre lui, & réſolurent de ſe ſaiſir de ſa perſonne, afin que ſi Alexandre les pourſuivoit, ils puſſent gagner les bonnes graces de ce Prince, en lui livrant Darius; mais s'ils pouvoient échapper, leur deſſein étoit de maſſacrer leur Maître, d'uſurper la Couronne, & de recommencer la guerre.

Il ne leur fut pas difficile de gagner les troupes, en leur repréſentant que Darius les traînoit à leur perte; qu'il ne leur étoit pas poſſible de réſiſter à une auſſi puiſſante armée; qu'en ſuivant Darius, ils couroient à une mort inévitable, & ne pouvoient manquer d'être écraſés ſous les ruines d'un Empire prêt à tomber. Ce complot ne put être tramé ſi ſecrétement, que Darius n'en fût averti;

mais il n'en voulut rien croire. Patron, qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dreſſer ſa tente dans leur quartier, & à confier la garde de ſa perſonne à des ſerviteurs fideles. Darius répondit, qu'il aimoit mieux ſouffrir parmi les ſiens toutes ſortes d'infortunes, que de chercher un aſile chez des étrangers, quelque affectionnés qu'il pût les croire; qu'au reſte, il ne pouvoit mourir trop tôt, ſi les Perſes mêmes le jugeoient indigne de vivre.

Darius n'attendit pas long-temps à ſe repentir de n'avoir pas ſuivi le conſeil de Patron. Beſſus & Nabarzane le ſaiſirent, le lierent avec des chaînes d'or, comme pour honorer ſa qualité de Roi; & l'ayant mis dans un chariot couvert, ils prirent avec lui le chemin de la Bactriane. Ce chariot étoit couvert de peaux, & conduit par des étrangers, qui ne ſavoient pas quel étoit le priſonnier qu'ils menoient (*a*). Beſſus fut proclamé Généraliſſime par la cavalerie des Bactriens; mais Artabaze & ſes fils, avec les forces qu'ils commandoient, & les Grecs qui étoient ſous les ordres de Patron, ſe ſéparerent de Beſſus, & traverſerent les montagnes du côté de la Parthide (*b*).

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le Roi de Perſe en étoit parti depuis cinq jours. Ce fut dans cette ville que les Theſſaliens ayant marqué leur répugnance à aller

(*a*) Q. Curt. l. V, c. 18-23. Arrian. l. III, p. 67.
(*b*) Q. Curt. l. V, c. 3. Arrian. l. IV, p. 68.

SECTION IV. *Hiſtoire de Perſe.*

plus loin, Alexandre leur accorda la permiſſion de retourner dans leur pays, & partagea entre eux, quand ils furent ſur leur départ, deux mille talens par-deſſus leur paye : ceux qui reſterent volontairement à ſon ſervice, eurent trois talens par tête (*a*).

Alexandre commanda à Parménion de mettre dans le château d'Ecbatane les tréſors de la Perſe, qui montoient, ſelon Strabon (*b*), à cent quatre-vingt mille talens, & de marcher enſuite vers l'Hircanie, en traverſant le pays des Caduſiens, avec les Thraces & une bonne partie de la cavalerie. Il écrivit auſſi à Clitus, qui étoit demeuré malade à Suſe, qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé à Ecbatane, il prît les troupes qu'on y avoit laiſſées, & qu'il vînt le trouver dans le pays des Parthes.

Alexandre, avec le reſte de ſon armée, ſe mit à la pourſuite de Darius, & arriva le onzieme jour à Rhagues, après avoir fait dans cet eſpace de temps 3300 ſtades. La plupart de ceux qui l'accompagnerent en cette occaſion, moururent de fatigue; & en arrivant à Rhagues, il ſe trouva n'avoir plus que ſoixante Cavaliers (*c*).

Déſeſpérant de pouvoir atteindre Darius, quelque diligence qu'il pût faire, parce que ce Prince avoit déjà paſſé les portes Caſpiennes, il ſéjourna cinq jours dans cette ville, pour faire reprendre haleine à ſes troupes, & régler les affaires de

(*a*) Q. Curt. l. VI, c. 3. Arrian. l. III. Plutarch. in Alex.

(*b*) Strabo, l. XV, p. 741.

(*c*) Arrian. l. III. Plut. in Alex.

Médie. Ensuite il marcha vers les Parthes, & campa le premier jour aux environs des portes Caspiennes, qu'il traversa le lendemain sans trouver la moindre opposition.

A peine fut-il entré dans la Parthide, qu'il fut informé par un Seigneur Persan, nommé *Bagisthene*, que Bessus & Nabarzane avoient formé le dessein de se saisir de la personne de Darius. Cette nouvelle l'engagea, en laissant le gros de son armée derriere lui sous les ordres de Cratère, de hâter sa marche avec un petit corps de cavalerie. Il fit tant de diligence, en marchant nuit & jour, & en ne faisant halte que pendant quelques heures, qu'il arriva le troisieme jour dans un village où Bessus & les Bactriens avoient campé la veille. Il y apprit que Darius avoit été arrêté par les traîtres; que Bessus le faisoit traîner sur un chariot, & lui avoit fait prendre les devants pour être plus sûr de sa personne; & que toute l'armée lui obéissoit, à l'exception d'Artabaze & des Grecs, qui avoient pris une autre route.

Ce fut pour Alexandre une nouvelle raison de se hâter. Il partit donc la nuit même avec un petit corps de cavalerie légérement armée, & apprit le lendemain par Orcillus & Mithracene, deux Officiers Persans, que les Bactriens n'étoient plus qu'à cinq cents stades de lui, & qu'ils pouvoient le conduire à l'endroit où ils étoient par un chemin plus court que le chemin ordinaire. Il partit avec eux le même soir; &, après avoir fait 300 stades, il rencontra le fils de Mazée, ci-devant Gouverneur de Syrie, qui

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

l'informa que Bessus n'étoit plus qu'à 200 stades, & que son armée, dans l'idée qu'il n'y avoit rien à craindre, marchoit en désordre, & pouvoit aisément être surprise & taillée en pieces. Cette nouvelle fit encore doubler le pas à Alexandre, qui arriva enfin à la vue de l'ennemi.

Darius Codoman tué.

Les Barbares, quoique fort supérieurs en nombre, prirent l'épouvante à son arrivée, & s'enfuirent d'abord. Bessus & ceux qui l'accompagnoient voulurent faire monter Darius à cheval, afin de pouvoir l'emmener avec eux : mais ce Prince ayant refusé de les suivre, ils le percerent de leurs dards, & l'abandonnerent, baigné dans son sang, à la merci des Macédoniens : après quoi ils se séparerent, & prirent différentes routes. Bessus prit celle de la Bactriane, & Nabarzane celle de l'Hircanie, afin de tromper par ce moyen l'ennemi, s'il vouloit les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Ils n'étoient accompagnés que de peu de gens à cheval : tous les autres, destitués de Chefs, se dispersèrent çà & là, selon que la peur ou l'espérance les guidoit.

Alexandre, remarquant le désordre où étoient les ennemis, envoya contre eux Nicanor avec un corps de cavalerie légere, & suivit ce Général à la tête de trois mille Macédoniens. Nicanor passa trois mille des ennemis au fils de l'épée; mais il ne put en venir aux mains avec Bessus, ni avec Nabarzane. Alexandre fit cesser cette boucherie, en lui ordonnant de donner quartier à ceux qui mettroient bas les armes.

Cependant les chevaux qui tiroient le chariot où

où étoit Darius, ayant perdu leurs conducteurs, qui avoient été tués par Bessus, s'arrêterent d'eux-mêmes près d'un village éloigné d'environ quatre stades du grand chemin. Un Macédonien, nommé *Polystrate*, qui étoit à la poursuite de l'ennemi, mourant de soif, fut conduit par les habitans du lieu à une fontaine qui n'étoit pas éloignée de l'endroit où se trouvoit Darius. Comme il étoit occupé à remplir son casque d'eau, il entendit les gémissemens d'un homme mourant; &, regardant autour de lui, il apperçut Darius couché dans le chariot, percé de plusieurs dards. Ce malheureux Prince lui demanda à boire. Polystrate ayant appris par un prisonnier Persan le barbare traitement fait à Darius, lui apporta de l'eau avec empressement. Après avoir bu, cet infortuné Monarque dit en se tournant vers le Macédonien, que dans l'état déplorable de sa fortune, il avoit au moins la consolation que ses dernieres paroles ne seroient point perdues; qu'il le chargeoit de rendre mille graces à Alexandre de toutes les bontés qu'il avoit eues pour sa mere, pour sa femme & pour ses enfans; qu'il prioit les Dieux de rendre ses armes victorieuses, & de le faire Monarque de l'Univers; qu'il ne croyoit pas avoir besoin de lui demander qu'il vengeât le régicide commis sur sa personne, parce que c'étoit la cause commune de tous les Rois. Puis prenant la main de Polystrate : » Touche, lui dit-il, pour moi » dans la main à Alexandre, comme je touche » dans la tienne, & porte lui de ma part ce » seul gage que je puis lui donner de mon affec- » tion & de ma reconnoissance «. En achevant

ces mots, il expira entre les bras de Polyſtrate.

Alexandre arriva auprès de lui au même moment; & voyant le corps de Darius, il fondit en larmes, & déplora le triſte ſort d'un Prince qui méritoit, diſoit-il, une meilleure deſtinée. Il détacha d'abord ſa cotte d'armes, la jeta ſur le corps de Darius, &, l'ayant fait embaumer, l'envoya dans un cercueil magnifiquement orné à Syſigambis, afin qu'elle le fît porter dans la ſépulture des autres Rois de Perſe.

Ainſi mourut Darius, âgé de cinquante ans, après en avoir régné ſix : Prince d'un caractere doux & pacifique, dont le regne avoit été exempt de ces violences, de ces cruautés, & de ces vices qui avoient ſouillé ceux de ſes prédéceſſeurs. Avec lui finit l'Empire des Perſes, qui avoit duré deux cent neuf ans depuis le commencement du regne du grand Cyrus, ſous treize Rois : Cyrus, Cambyſe, Smerdis le Mage, Darius fils d'Hyſtaſpe, Xerxès I, Artaxerxe-Longuemain, Xerxès II, Sogdien, Darius-Nothus, Artaxerxe-Mnémon, Artaxerxe-Ochus, Arsès, & Darius Codoman (*a*).

Après la mort de Darius, tous les Officiers, de quelque rang qu'ils fuſſent, furent continués dans leurs emplois; mais Alexandre diſtingua pardeſſus tous les autres Artabaze, à cauſe de ſon inviolable fidélité pour ſon Maître, & Oxatre,

(*a*) Q. Curt. l. V. c. 25. Juſtin. l. XI. c. 15. Arrian. p. 69. Plut. in Alex.

frere de Darius, qu'il traita toujours d'une maniere convenable à sa haute naissance : mais il eut la foiblesse de pardonner à Nabarnaze, un des deux complices du meurtre de Darius. Il n'en fut pas de même de Bessus, l'autre complice : comme il s'étoit enfui en Bactriane, & qu'il y avoit pris le titre de Roi, Alexandre se mit en chemin, au commencement du printemps suivant, pour l'aller châtier. Cette marche, en sortant de Perse pour se rendre dans ces contrées septentrionales, est décrite par les Auteurs d'une maniere très-confuse. Après avoir dit qu'il avoit dessein de poursuivre Bessus dans la Bactriane, ils lui font prendre la route de l'Hyrcanie, & le font passer de là, plus au nord, dans le pays des Mardes, vers les bords de la mer Caspienne, &, après avoir subjugué ces peuples, traverser le mont Coronus, & se rendre dans l'Asie & dans la Drangiane.

Quoi qu'il en soit à ces différens égards, il arriva en Bactriane, après une longue & ennuyeuse marche; & après avoir laissé à son armée le temps de se reposer à Drapsaque, il s'avança vers Aorne & Bactre, les deux plus puissantes villes de cette Province, & s'en rendit maître. A l'approche d'Alexandre, huit mille Bactriens, qui jusque-là avoient été attachés à Bessus, l'abandonnerent tous, & se retirerent chez eux. Bessus, avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidelles, passa le fleuve Oxus, & se retira dans la Sogdiane, résolu d'y lever une nouvelle armée. Pour empêcher Alexandre de le poursuivre, il brûla tous les bateaux dont il

s'étoit servi pour faire passer l'Oxus à ses troupes ; il croyoit qu'il seroit impossible à l'armée d'Alexandre de traverser ce fleuve, soit à cause de sa profondeur, soit parce que le pays ne fournissoit ni arbres, ni bois pour construire des barques & des radeaux.

Mais comme il n'y avoit point de difficulté capable d'arrêter Alexandre, ce Prince fit remplir de paille les peaux qui couvroient les tentes des soldats, & les fit toutes attacher l'une à l'autre : par ce moyen, il eut une nouvelle sorte de radeaux ; & ses soldats, couchés dessus, traverserent le fleuve. Il fit passer de cette maniere toute son armée en six jours ; ce que Bessus auroit pu aisément empêcher, s'il avoit osé regarder les Macédoniens en face.

Quand les Bactriens, qui étoient campés dans un endroit appelé *Nautaca* ; apprirent qu'Alexandre avoit passé le fleuve & marchoit contr'eux, Spitamene, qui étoit le grand confident de Bessus, forma avec Catane & Datapherne, le projet de se saisir de lui, & d'obtenir leur grace en le livrant à Alexandre. Ce projet fut exécuté. Ils lui arracherent sa tiare, mirent en pieces la robe royale de Darius dont il étoit revêtu, & le menerent chargé de chaînes au camp Macédonien. Spitamene lui-meme présenta à Alexandre ce traître nud, lié & garrotté, avec une chaîne passée au cou ; spectacle qui ne fut pas moins agréable aux Perses qu'aux Macédoniens.

Alexandre, après avoir récompensé Spitamene & ses compagnons, & fait couper le nez & les oreilles à Bessus, livra ce misérable à Oxatre,

frere de Darius, pour lui infliger une punition proportionnée, s'il étoit possible, à son crime (*a*). Plutarque (*b*) nous marque le supplice auquel il fut condamné. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attacha à chacun de ses arbres un des membres du corps de Bessus : ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner dans leur état naturel, ils se redresserent avec tant de force, que chacun emporta le membre qui lui étoit attaché. Telle fut la fin de ce perfide, à la mort duquel Alexandre se vit tranquille possesseur de toute la Monarchie de Perse.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Bessus puni de mort.

Année du Déluge 1669. Avant J. C. 330.

Nous avons recueilli ce qu'on vient de lire, des meilleurs Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit sur les anciens Perses : nous verrons dans la Section suivante ce que les Orientaux ont dit sur le même sujet.

En déterminant les différens périodes de l'Empire de Perse, nous avons toujours suivi le Canon de Ptolomée, & les Histoires des Auteurs Grecs & Latins : car les Juifs ne connoissent d'autres Rois de Perse que ceux dont il est fait mention dans l'ancien Testament. De là vient que dans leur grande Chronique *Seder Olam Rabbah*, l'Empire *Medo-Persan*, depuis la construction du Temple, la seconde année de Darius fils d'Hystaspe, ne dure que trente-quatre ans. Josephe ne reconnoît d'autres Rois de Perse que Cyrus, Cambyse,

(*a*) Q. Curt. l. VII. c. 12. Arrian. l. III. Diod. Sicul. l. XVII.

(*b*) Plutarch. in Alex. & Diodor. Sicul. l. XVII. p. 554. Arrian. l. IV. c. 7. Q. Curt. l. VII. c. 10.

SECTION IV. *Histoire de Perse.*

Darius fils d'Hystaspe, Xerxès, Artaxerxe, & Darius surnommé Nothus, qu'il confond avec Darius Codoman vaincu par Alexandre; & il rapporte au regne d'Artaxerxe-Longuemain, tout ce qui arriva sous les regnes d'Artaxerxe-Mnémon & d'Artaxerxe-Ochus.

Fin du Texte du septieme Volume.

NOTES
DU SEPTIEME VOLUME.

NOTE PREMIERE. *Page 1.*

TABLE des Rois de BABYLONE *qui ont succédé immédiatement à* NEMROD.

	Suivant EUSEBE.	Années.		Suivant SYNCELLUS.	Années.
1	EVECHOOS ou Nemrod régna	6	1	EVOCHOÏS ou Nemrod régna	6.
2	Chomasbolus	7	2	Chomasbolus	7
3	Porus	35	3	Porus	35
4	Nechobes	43	4	Nechubes	43
5	Abios	48	5	Abius	48
5	Oniballus	40	6	Oniballes	40
7	Zinzirus	45	7	Zinzirus	45
		224			224

Il paroît que nos Auteurs s'accordent sur les Rois qui forment ce qu'on appelle la dynastie des Chaldéens, & dans cette occasion Syncellus a fidélement copié Eusebe. Cette dynastie, qui ne dura que 224 ans, n'eut pas plutôt pris fin, que les Arabes devinrent les maîtres, & donnerent six Rois à Babylone. Cette derniere dynastie dura 216 ans, & les deux ensemble 440. Tout l'intervalle, comme nous l'avons prouvé, entre le commencement du regne de Nemrod & la vocation d'Abraham, est de 646 ans. Cette dynastie Arabe doit donc avoir fini 206 ans avant la vocation d'Abra-

ham, & fut ſuivie de la dynaſtie Aſſyrienne, qui commença à Bélus, & qui finit en la perſonne de Sardanapale, comme nous l'avons vu dans la Chronologie des Aſſyriens (*a*). Il faut donc que les Aſſyriens aient érigé leur Monarchie long-temps avant la vocation d'Abraham, & que cette Monarchie ait continué environ mille ans après ſans aucune interruption, ſuivant le ſentiment ordinaire, dont ce que nous venons de dire démontre ſeul la fauſſeté. Outre cela, on ne ſauroit douter que, ſuivant l'Ecriture, ces Rois Arabes ne fuſſent du pays d'Elam ou de Perſe; car ſous Chédorlaomer, Roi d'Elam, nous trouvons Amraphel, Roi de Scinhar, c'eſt-à-dire, de Babylonie, faiſant la guere aux Chananéens. Ainſi nous pouvons preſque aſſurer que cette dynaſtie Arabe, comme on l'appelle, ſubſiſta après la vocation d'Abraham, lorſque ce Patriarche délivra Loth des mains d'Amraphel & de ſes alliés : d'où il s'enſuit, que ſi quelque peuple peut s'attribuer la prérogative d'avoir formé la premiere Monarchie, cet honneur eſt certainement dû aux Elamites ou Perſes.

Tout ce que nous ſavons de certain ſur ce royaume depuis l'an 431 après le déluge, ou depuis ſa fondation, c'eſt qu'environ 600 ans après il y avoit un Roi nommé Amraphel, qui fit la guerre ſous le Roi d'Elam. Nous pourrions en dire davantage; mais il faudroit pour cela adopter ou répéter les fables de Ctéſias ſur Sémiramis, qui, ſuivant lui, doit être appelée la *fondatrice de Babylone.*

Cependant nous remarquons que la ſuite des Rois Aſſyriens, que nous avons donnée telle qu'elle eſt dans Euſebe & dans Syncellus, eſt conſidérée comme la troiſieme dynaſtie des Chaldéens ou des Babylo-

(*a*) V. ſupr. t. VI, p. 126 in Not.

niens, & nommée la *dynastie Assyrienne.* Nous renvoyons nos Lecteurs à notre Chronologie des Assyriens ; elle les convaincra qu'il y a bien peu de fond à faire sur toute cette succession de dynasties.

Suivant cet arrangement, les Rois dans le Canon de Ptolomée devroient former la quatrieme dynastie des Orientaux, & être distingués par le titre de Babyloniens ; mais on auroit tort de le faire, sur-tout quand on établit une différence aussi marquée que celle que nous établissons entre l'ancien royaume de Babylone, & la Monarchie ou Empire de ce nom.

NOTE II. *Page 32.*

Nous avons déjà prouvé l'époque où nous avons fixé la mort de Nabopalassar ; mais comme c'est ici un point qui a une relation immédiate avec l'Histoire de cette branche de la famille Assyrienne, nous allons encore en donner une nouvelle preuve. Il y a vingt ans entre la mort d'Assar-addin & la premiere année du regne de Chyniladan, & par conséquent 32 ans jusqu'à la douzieme année du regne de Chyniladan, dans laquelle il fit la guerre aux Medes. Manassé fut fait prisonnier par Assar-addin la vingt-unieme année de son regne, & probablement la neuvieme ou dixieme année du regne d'Assar-addin à Babylone. Nous disons la neuvieme ou dixieme année, parce qu'ayant fait Manassé prisonnier peu de temps avant que de conquérir l'Egypte, & n'étant resté maître de ce pays que trois ans suivant un Prophete (*a*), & n'ayant régné en tout que treize ans à Babylone, nous pensons qu'il ne fit la conquête de l'Egypte que vers la fin de son regne ; & puisque ce royaume

(*a*) Isaï. XIX. 2v. 3.

resta sous son obéissance tout le temps de sa vie; il doit être mort environ trois ou quatre ans après la captivité de Manassé. Si l'on admet ce sentiment, & que Manassé ait été fait prisonnier la neuvieme ou la dixieme année du regne d'Assar-addin à Babylone, comme Manassé vécut trente-quatre ans après sa délivrance, si l'on ajoute trois ou quatre ans aux trente-deux ans qu'il y a eu entre la guerre que Chyniladan fit aux Medes, & la mort d'Assar-addin, pour compléter les treize années que ce dernier Monarque régna à Babylone; il s'ensuit que Manassé mourut la dixieme ou onzieme année du regne de Chyniladan: outre cela, comme il n'y a eu entre la derniere année de Manassé & la premiere de Josias, que l'espace de deux années, Josias doit avoir commencé son regne la douzieme ou la treizieme du regne de Chyniladan; ainsi il faut mettre depuis la douzieme ou treizieme année du regne de Chyniladan jusqu'à la derniere année de son successeur Nabopalassar, pere de Nabuchodonosor, trente ou trente-un ans. Or, Josias régna trente-un ans, & doit conséquemment avoir survécu d'une année à Nabopalassar, ou être mort la même année que lui, en supposant que la vie & le regne de ce Babylonien aient fini en même temps, ce que nous devons naturellement supposer; car quand même il auroit remis les rênes du Gouvernement entre les mains de son fils, celui-ci ne devroit être considéré que comme son Vice-Roi. Cela étant, il faut considérer que quand Josias fut défait, il y avoit encore un Roi d'Assyrie, & que ce ne fut pas contre les Medes & les Babyloniens que Pharaon-Néco prit les armes, comme Josephe (*a*) l'a dit. Son but étoit probablement de

(*a*) Antiq. Jud. l. X. c. 6.

conquérir une partie de l'Empire Aſſyrien, que les Medes & les Babyloniens ſe diſpoſoient à partager entr'eux. Ainſi Nabopalaſſar n'étoit pas en droit de traiter le Roi d'Egypte comme un rebelle, puiſque ce Prince ne s'étoit pas révolté contre lui; & il n'y a pas la moindre apparence qu'il ait envoyé ſon fils juſqu'en Egypte, pendant qu'il avoit tant d'affaires ſur les bras chez lui: ſa puiſſance réunie avec celle des Medes n'étoit pas encore trop pour le deſſein qu'ils avoient de détruire la Monarchie Aſſyrienne, ſans parler des Scythes, qui, s'ils ont jamais été redoutables en Aſie, doivent l'avoir été dans le temps qui s'eſt écoulé entre la chute des Aſſyriens & l'élévation des Babyloniens & des Medes. Il paroît donc que Béroſe, dans ce qu'il dit de cette expédition, où Nabopalaſſar envoya ſon fils contre le prétendu Gouverneur de Syrie & d'Egypte, a plutôt cherché la gloire de ſon Héros, que la vérité. Ni le Monarque en queſtion, ni ſon fils, n'ont pu entreprendre une expédition en deçà de l'Euphrate, avant la deſtruction de Ninive & la retraite des Scythes. Or, Pharaon-Néco vint préciſément la derniere année de ſon regne, & lui enleva Carkémis, comme nous l'avons ſuppoſé ici, quoique cette invaſion & la priſe de Carkémis doivent, ſuivant le calcul ci-deſſus *(a)*, être arrivées quatre années entieres après la fin de ſon regne: ainſi, en accordant à Béroſe tout ce qu'il pourroit demander, il ne laiſſera pas d'être démontré que cet Auteur a manqué de ſincérité. Pharaon-Néco, qui eſt le Satrape dont il parle, établi ſur les pays Occidentaux, doit avoir été un Prince plus redoutable que ſon prétendu maître Nabopalaſſar; & il ſe pourroit très-bien que par la même raiſon qui l'en-

(a) V. ſupr. t. VI, p. 138 in Not.

gage à diminuer la puissance du Monarque Egyptien ; il eût étendu la vie du Babylonien au delà de ses véritables bornes. Si Bérose a été aussi infidele dans ses récits en plusieurs autres occasions, la perte de ses écrits mérite aussi peu d'être regrettée que celle de Trogue, & de quelques autres Historiens du même caractere.

Nous devons corriger ici une faute qui nous est échappée (*a*), quand nous avons supposé qu'il y avoit déjà quelque temps que la ville de Ninive avoit été détruite lors de la quatrieme année du regne de Nabuchodonosor, laquelle, suivant notre calcul en cet endroit, répond à l'année que Josias fut défait par Néco. Suivant l'Ecriture, il y avoit alors un Roi d'Assyrie; & nous avons avancé dans un autre endroit, que Ninive ne fut détruite que la seconde, la troisieme ou la quatrieme année de Jeojakim ; sentiment que nous preférons comme le plus vraisemblable. Le calcul ci-dessus indique que, la quatrieme année du regne de Nabuchodonosor, Ninive avoit déjà été détruite, quoiqu'il y eût encore un Roi d'Assyrie, comme il y en a eu un réellement quand Josias fut tué à Méguiddo.

NOTE III. *Page* 42.

CETTE maniere de prédire l'avenir par les fleches, a été en usage chez les Arabes, jusqu'à l'établissement de la Religion Mahométane, qui leur a défendu cette pratique superstitieuse (*b*), observée, à ce qu'il paroît, par les Babyloniens, du temps de Nabuchodonosor. » Les fleches dont ils se servoient dans ces » occasions, étoient pareilles à celles avec lesquelles » ils tiroient au sort, c'est-à-dire, sans têtes ni

(*a*) V. supr. t. VI, p. 183 in Not.
(*b*) Alcoran, c. 5. p. 94, of M. Sale's Translation.

» plumes ; elles étoient gardées dans le Temple » d'une Idole, en presence de laquelle on les con- » sultoit ; on conserve sept de ces fleches dans le » Temple de la Mecque ; mais ils n'en consultoient » que trois à la fois. Il y avoit sur l'une, *Monsei- » gneur m'a ordonné ;* sur l'autre, *Monseigneur m'a » défendu ;* & sur la troisieme rien. Si l'on tiroit la » premiere, ils se croyoient obligés à exécuter l'en- » treprise sur laquelle ils délibéroient, & à s'en abs- » tenir si l'on tiroit la seconde ; enfin, si la troi- » sieme étoit tirée, ils mêloient de nouveau les » fleches, jusqu'à ce qu'ils eussent une réponse déci- » sive «. Ils consultoient ordinairement ces fleches dans les occasions importantes, comme quand ils avoient dessein de se marier, ou d'entreprendre un voyage (*a*). La même superstition étoit en usage chez les anciens Grecs (*b*) & chez d'autres peuples. Il en est particuliérement fait mention dans l'Ecriture (*c*), où il est dit : *Le Roi de Babylone s'est arrêté à la tête de deux chemins ; il a poli ses fleches*, ou (comme il y a dans la Vulgate, dont la traduction nous semble devoir être préférée dans cette occasion) *il a mêlé ses fleches, il a interrogé ses Idoles*, &c. L'explication que Saint Jérôme donne au passage que nous venons de citer, s'accorde parfaitement avec ce qui a été dit de la pratique superstitieuse qui étoit en usage chez les anciens Arabes. » Il se tiendra, dit-il, sur le che- » min, & consultera l'Oracle à la maniere de son » pays, en mêlant ensemble dans un carquois des » fleches, sur chacune desquelles est tracé le nom » de quelque peuple, afin de juger par la fleche

(*a*) Ebn. al Atzir. al amakh, & al Beid *in Kor.* c. 5, Al Mostatraf, &c. V. Poc. Specil. p. 327, &c. & d'Herbelot, Biblioth. Orient. Art. Acdah.

(*b*) V. Pott. Antiq. ofgr. vol. I. p. 334.

(*c*) Ezech. XXI, v. 21.

» qu'on tire la premiere, quel peuple il faut attaquer » le premier (*a*) «.

NOTE IV. *Page* 46.

Voici la prédiction du Prophete (*b*) sur l'Egypte : » Fils de l'Homme, prononce à haute voix une com- » plainte sur Pharaon, Roi d'Egypte, & dis lui : Tu » as été semblable à un lionceau au milieu des na- » tions, & tel qu'une baleine dans la mer : tu te lan- » çois dans tes fleuves, & tu troublois leurs eaux de » tes pieds, & tu souillois la pureté des fleuves. Ainsi » a dit le Seigneur Dieu : J'étendrai sur toi mes rets, » & je t'entraînerai dans mon filet.... Car voici ce que » dit le Seigneur : L'épée du Roi de Babylone viendra » sur toi.... Là sont tous les Princes du Septentrion, » tous les Sidoniens qui sont descendus avec tous les » blessés à mort, tremblans & confus malgré leur for- » ce ; & ils sont morts incirconcis avec ceux qui ont » péri par l'épée. Pharao les verra « (c'est-à-dire Pharaon verra la défaite des Sidoniens & des Tyriens, Nabuchodonosor ayant conquis la Phénicie avant l'Egypte) » & se consolera de la perte de ses sujets tués » par l'épée «. On ne sauroit douter que cette prophétie ne regarde Nabuchodonosor, si l'on considere que dans plus d'un endroit de ce chapitre ce Monarque est désigné par le nom d'*Assur*, d'*Elam*, &c. Le même Prophete (*c*) fait ailleurs une mention encore plus circonstanciée de la désolation d'Egypte. Jéremie s'énonce plus clairement encore, & nomme Nabuchonosor par son nom (*d*). » Ainsi a dit l'Eternel le Dieu

(*a*) Prelim. Disc. to the Same, p. 126, 127.
(*b*) Ezech. XXXII, v. 2, 3, 11, 30, 31.
(*c*) Ezech. XXIX, XXX, XXXI.
(*d*) Jerem. XLIII, v. 10-13.

» d'Iſraël : Voici que je vais envoyer, & que je ferai » venir Nabuchodonoſor mon ſerviteur.... & il viendra, & frappera le pays d'Egypte. Ceux qui ſont » deſtinés à la mort, iront à la mort; & ceux qui » ſont deſtinés à l'épée, ſeront livrés à l'épée, & j'allumerai un feu dans les maiſons des Dieux de l'Egypte, & il les brûlera, & emmenera ceux d'Egypte » captifs, & ſortira du pays en paix. Il brûlera auſſi » les ſtatues de la maiſon du Soleil qui eſt en Egypte, » & il brûlera au feu les maiſons des Dieux d'Egypte«. Il y a dans ce Prophete pluſieurs (*a*) paſſages ſemblables.

NOTE V. *Page 46.*

» FILS de l'Homme, dit le Prophete (*b*), parce que » Tyr a dit de Jéruſalem : Ah ! celle qui étoit la porte » des peuples a été rompue .... l'Eternel a dit: » Je ſuis contre toi, ô Tyr ! je ferai venir contre toi » du Septentrion Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, le Roi des Rois. Les filles de ton pays ſeront » miſes par lui au fil de l'épée : il dreſſera des terraſſes, » & levera des boucliers contre toi, & il poſera ſes » machines de guerre contre tes murailles, & il démolira tes tours avec ſes marteaux. La multitude » de ſes chevaux te couvrira de pouſſiere : tes murailles trembleront du bruit de ſes cavaliers & » des chariots, quand il entrera par tes portes, » comme on entre dans une ville où il y a une breche: » le pavé de tes rues ſera briſé par les pieds de » ſes chevaux : il fera paſſer ton peuple au tranchant de l'épée, & les trophées de ta force ſeront

---

(*a*) *Ibid.* XLII, XLIV, XLVI, &c.

(*b*) Ezech. XXVI, v. 2-16.

» jetés par terre : ils feront leur butin de vos richesses, » & pilleront vos marchandises « (ce dernier trait ne paroît pas s'accorder avec ce qui est dit de la retraite des habitans, qui laisserent la ville libre quand Nabuchodonosor s'en rendit maître ; mais il peut n'avoir été allégué que pour marquer la grandeur de la désolation de Tyr), » & ruineront tes » murailles, & désoleront tes maisons de plaisance, » & jetteront au milieu des eaux tes pierres, ton » bois, & la poussiere même de tes bâtimens.... Je » te rendrai semblable à une pierre lissée ; tu de» viendras un lieu à sécher des filets, & ne seras plus » rebâtie. Tous les Princes de la mer descendront » de leurs trônes, & rejetteront leurs habits su» perbes : ils seront remplis de frayeur ; ils se met» tront à terre, & seront frappés d'étonnement à » ta vue «. La même prédiction se trouve dans d'autres phrases des Révélations de ce Prophete (*a*).

NOTE VI. *Page* 48.

Avec les autres témoignages, nous avons encore celui (*b*) de Jéremie, qui adresse à ceux qui croyoient avoir trouvé une retraite en Egypte, les paroles suivantes. » Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu des » Armées : Si vous levez votre tête, résolus d'aller » en Egypte, & que vous y entriez pour y séjour» ner, il arrivera que l'épée que vous craignez vous » atteindra au pays de l'Egypte, & la famine dont » vous êtes effrayés, vous joindra en Egypte, telle» ment que vous y mourrez ; & il arrivera que tous » les hommes qui auront entrepris d'aller en Egypte,

(*a*) Ezech. XXVII, XXVIII.
(*b*) Jerem. XLII.

» & d'y séjourner, mourront par l'épée, & par la
» famine, & par la mortalité. Nul d'eux ne restera,
» ni n'échappera au mal que je vais faire venir sur
» eux; car ainsi a dit le Dieu des Armées, le Dieu
» d'Israël : Comme ma colere & ma fureur ont été
» répandues sur les habitans de Jérusalem, ainsi ma
» fureur se répandra sur vous, quand vous serez
» entrés en Egypte; & vous serez un objet d'éton-
» nement, de malédiction & d'opprobre, & vous
» ne verrez plus ce lieu-ci (*a*).

NOTE VII. *Page* 48.

Fils de l'Homme, prophétise, & dis (*b*) : Ainsi
a dit le Seigneur Dieu : » Hurlez, en criant, Ah!
» la malheureuse journée! car la journée de l'Eter-
» nel est près; c'est une journée de nuage, ce
» sera le temps des nations. La frayeur saisira
» l'Ethiopie, lorsque les morts tomberont en
» Egypte, lorsque la multitude du peuple de l'E-
» gypte périra, & qu'elle sera détruite jusqu'aux
» fondemens. L'Ethiopie & la Lybie (Put), & la
» Lydie (Lud), tous les autres peuples, & les
» enfans de la terre avec laquelle j'ai fait mon
» alliance, tomberont avec eux sous le tranchant
» de l'épée. Ainsi a dit l'Eternel : Ceux qui sou-
» tiendront l'Egypte, tomberont, & l'orgueil de
» son Empire sera détruit : ils tomberont dans
» l'Egypte par l'épée depuis la tour de Syenne, dit
» le Seigneur Dieu, & ils seront désolés au milieu
» des pays désolés, & ses villes seront au milieu des
» villes désertes, & ils sauront que je suis l'Eternel,
» quand j'aurai mis le feu en Egypte, & que tous
» ceux qui la soutenoient seront réduits en poudre.

(*a*) *Ibid* v. 15-18. (*b*) Ezech. XXX.

» En ce jour-là j'enverrai des Messagers pour effrayer » l'Ethiopie, & son tourment sera comme à la » journée d'Egypte.... Voici qu'elle vient (a) «.

NOTE VIII. *Page 55.*

ON croit que ce dessein ne fut jamais exécuté. Q. Curce (b) rapporte, que » lorsqu'Alexandre » arriva à Babylone, la ville n'étoit bâtie que dans » l'espace de 90 stades, ce qui ne peut être entendu » qu'en longueur. Or, supposant que la largeur » égalât la longueur, qui est tout ce qu'on peut » accorder, il s'ensuivra qu'il n'y avoit de bâti » que 8100 stades en carré : ainsi tout l'espace ren- » fermé dans les murailles contenant 14400 stades » en carré, il y en avoit 6300 qui n'étoient » point bâtis, & qui étoient labourés ou ense- » mencés, au rapport du même Historien. Les » maisons, outre cela, n'étoient point contiguës; » de chaque côté un vuide les séparoit les unes » des autres : cette maniere de bâtir leur ayant » paru la plus sûre, dit Q. Curce. Voici ses propres » termes : *Ac ne totam quidem urbem tectis occupa- » verunt ; per XC stadia habitatur, nec omnia con- » tinua sunt : credo quia tutiùs visum est pluribus » locis spargi.* Toute la ville n'est pas bâtie ; elle » ne l'est que dans l'espace de 90 stades, encore » les bâtimens ne sont-ils pas contigus ; apparem- » ment parce qu'on a cru qu'il y avoit plus de » sûreté à habiter ainsi dans des maisons séparées » les unes des autres. On rapporte cette précaution

(a) *Ibid.* v. 2 9.
(b) Prideaux Connect. of the Old and. Newt. Test. part. I, Book II.

» au danger du feu ; mais elle avoit en vue la conser-
» vation de la santé : car c'est par ce moyen qu'on
» évite dans ces pays chauds les suffocations, & les
» autres accidens inévitables dans des maisons fer-
» mées & pressées. C'est pour cette raison qu'à Del-
» hy, capitale des Indes, & dans les autres villes de
» ces climats brûlans, les maisons sont isolées & sé-
» parées les unes des autres. L'ancienne Rome étoit
» construite de cette maniere. Babylone étoit donc
» plus grande en apparence qu'en réalité ; car, à ce
» compte, la plus grande partie de l'espace qu'elle
» contenoit, ne fut jamais bâtie ; en cela elle a été
» inférieure à Ninive, qui, n'ayant pas moins d'é-
» tendue qu'elle dans son enceinte, n'avoit aucun
» espace vuide, du moins que nous sachions. Une
» preuve même qu'elle étoit remplie d'habitans, c'est
» que du temps de Jonas il s'y trouvoit 120000 en-
» fans, qui ne savoient pas discerner leur main
» gauche de leur droite «.

Observons qu'on ne peut tirer aucune consé-quence de ce que Q. Curce rapporte, dans un temps où la ville étoit en partie ruinée, & plusieurs maisons entiérement abandonnées : les espaces peuvent fort bien avoir été mis en prairies ou en terres labourables. Quand Alexandre vint à Babylone, cette ville doit n'avoir été qu'un monceau de ruines en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Ainsi, en adoptant même le rapport de Q. Curce, tout ce qu'on peut en conclure, c'est que Babylone étoit dans cet état quand Alexandre y vint, & non pas qu'elle étoit telle lorsqu'elle étoit le siége de la Monarchie Babylonienne. Ce qu'on allegue pour confirmer le témoignage de Q. Curce sur l'espace vuide qu'il y avoit entre les maisons, & l'exemple de la ville de Delhy, & de quelques autres situées dans des pays chauds, ne prouvent rien contre

nous, qui ne mettons dans une largeur ou longueur de quinze milles (d'Angleterre), que vingt-cinq ou vingt-six rues, en comptant pour une rue les deux rangées de maisons dont il a été parlé. Une ville bâtie suivant cette proportion, doit avoir eu assez d'air, & chaque maison a certainement eu par-derriere assez d'espace vuide pour prévenir toute infection. Ce qu'on dit de la ville de Delhy & de quelques autres de l'Orient, dans lesquelles il y a souvent de grands vuides entre les bâtimens, n'empêche pas qu'il n'y ait d'autres villes sous un climat pour le moins aussi chaud, dont les maisons sont fort près les unes des autres, & les rues si étroites, qu'un de nos carrosses auroit peine à y passer : telles sont Canton dans la Chine, & quelques autres villes du même Empire, & ailleurs.

Enfin, il est assez certain que Ninive n'a jamais été aussi grande que Babylone, malgré les 120000 enfans *qui ne pouvoient pas distinguer leur main droite d'avec leur main gauche*; ce qui peut s'entendre aussi bien de leur aveuglement en fait de religion, que de l'infirmité de l'enfance; & c'est une maniere de parler métaphorique, qui répondoit exactement au but de la mission de Jonas, envoyé pour leur ouvrir les yeux, & leur faire voir le danger auquel ils étoient exposés. Du temps de Jonas, Ninive étoit encore dans une espece d'enfance; il n'y avoit point encore de Roi d'Assyrie, reconnu comme tel : on ne peut donc supposer avec vraisemblance, que du temps de Jonas cette ville fût beaucoup plus considérable que Babylone même, quand cette derniere fut parvenue au plus haut point de sa grandeur. Il n'est guere plus raisonnable de s'imaginer que la chose ait pu être, lorsque Ninive eut acquis toute sa grandeur : car il paroît par l'Histoire de tous les Rois Assyriens

de Ninive, que leur ſouveraineté ſur les différentes parties de leur Empire, n'a jamais été bien établie, mais qu'ils ont toujours eu des guerres étrangeres ſur les bras : ils ſubſiſtoient plutôt du butin qu'ils faiſoient en pillant de temps en temps quelque royaume voiſin, que des revenus fixes que leur fourniſſoient les peuples qu'ils avoient ſoumis, & qui n'attendoient que la premiere occaſion pour ſecouer le joug. Eſſar-haddon étoit le plus puiſſant d'eux tous, puiſqu'il étendoit ſon Empire ſur l'Egypte, avantage que n'avoit eu aucun de ſes prédéceſſeurs ; & il avoit pris le vrai chemin pour ſe former une Monarchie, où ſes ancêtres avoient vainement aſpiré : mais étant venu à mourir au milieu de cette route, & ayant, à ce qu'il paroît, eu pour ſucceſſeur un Prince indolent, le royaume alla de plus en plus en décadence. Nabuchodonoſor ſemble avoir été celui auquel la famille Aſſyrienne a dû ſon plus grand éclat. Ses heureux ſuccès & la longueur de ſon regne ſuffiſent pour nous convaincre que ce Monarque éleva Babylone à un degré de grandeur & de magnificence que Ninive, n'a jamais pu atteindre. Si l'on conſidere l'ardeur avec laquelle il s'appliqua à embellir Babylone & à l'agrandir, il ne ſauroit reſter aucun doute qu'elle ne l'ait emporté à ces deux égards ſur Ninive ; quoique nous ayions de la peine à croire que la premiere de ces villes ait été d'une auſſi prodigieuſe étendue qu'on le prétend.

NOTE IX. *Page 56.*

CETTE énorme ſtatue d'or, avec ou ſans ſon piédeſtal, doit avoir été quelque choſe de merveilleux, principalement ſi le tout étoit d'or pur. Nous ne dirons rien des proportions qu'un ſavant Ecrivain

lui a attribuées depuis peu (*a*) : il ſe peut qu'elles ſoient juſtes ; mais nous ſommes auſſi peu diſpoſés à les admettre, qu'à adopter le ſentiment qu'il prête à Diodore de Sicile ; il ſuppoſe que cet Hiſtorien a cru que la ſtatue dont il parle, étoit la même que celle que Nabuchodonoſor avoit érigée dans la plaine de Dura. Il ſuffira d'obſerver que le même Ecrivain moderne (*b*) croit que cette ſtatue, quelle que puiſſe avoir été ſa grandeur, ne peſoit que mille talens Babyloniens, & ainſi ne valoit que trois millions & demi de livres ſterling, ſuivant la valeur du talent Babylonien dans l'Onomaſticon de Pollux. La ſtatue d'or dont parle Diodore, étoit dans le Temple de Bélus, où Hérodote en place auſſi deux autres maſſives ; l'une repréſentant Jupiter ou Bélus aſſis ſur un trône d'or, & ayant devant lui une table du même métal, le tout enſemble peſant huit cents talens Babyloniens ; l'autre étoit haute de douze coudées, & toute d'or maſſif : ainſi, en cas que le poids en ait auſſi été de huit cents talens, il faut qu'elle ait été beaucoup plus grande que la premiere, qui ne peſoit pas plus avec la table & le trône d'or. Cependant Hérodote (*c*) trouve la ſomme prodigieuſe, & ne la rapporte que ſur la foi des Chaldéens. Quelle qu'ait été la différence entre les poids de ces deux ſtatues, il paroît clair que Diodore, en ne mettant que mille talens pour ſa ſtatue, haute de quarante pieds, s'abuſe étrangement. Notre Auteur n'auroit pas dû admettre (*d*) une pareille abſurdité, ou il auroit dû ſuppoſer que la ſtatue étoit creuſe, & ſimplement recouverte d'une épaiſſe plaque d'or ; mais il dit en termes formels, qu'elle étoit d'or maſſif (*e*).

Nous avons déjà déclaré que nous n'étions pas

(*a*) Prid. ubi ſup. (*b*) *Ib.* (*c*) L. I. c. 183. (*d*) *Ib.* (*e*) *Ib.*

ſûrs

ſûrs ſi Hérodote, en parlant en apparence de la grandeur d'une idole & du poids d'une autre, n'a pas voulu parler d'une ſeule & même ſtatue. Une des raiſons de cette incertitude, eſt qu'il ne marque pas qui la derniere idole repréſentoit : or, eſt-il naturel de croire qu'un Hiſtorien auſſi exact, en faiſant la deſcription du Temple de Babylone, ait oublié une circonſtance auſſi eſſentielle ? C'eſt ce qui nous porte à croire que c'étoient deux Jupiters, & conſéquemment la même Divinité, & peut-être auſſi la même ſtatue; en ce cas, il lui aura paru ſuperflu de répéter le même nom. Quoi qu'il en ſoit, le doute n'eſt pas encore aſſez éclairci pour rien affirmer.

NOTE X. *Page* 65.

ORIGENE (*a*) a cru cette métamorphoſe impoſſible; & l'a tournée en allégorie : » Bodin (*b*) a cru que » Nabuchodonoſor avoit été réellement changé en » taureau, & que même il n'avoit plus eu d'ame » humaine. D'autres (*c*) ſoutiennent que ce chan- » gement ne ſe fit que dans le corps & dans la » forme extérieure, mais non pas dans l'ame de ce » Prince, qui conſerva ſa raiſon au milieu de ſon » malheur, comme Apulee dans ſa métamorphoſe » en âne, & comme ces hommes d'Italie dont » parle S. Auguſtin (*d*), leſquels, après avoir goûté » d'un fromage que leur donnoient des Magiciens » de ce pays-là, ſe trouvoient tout-à-coup changés

---

(*a*) Apud Hieron. in Dan. IV.

(*b*) Dæmonolog. lib. II, c. 6.

(*c*) Maldon. in Dan. IV, & Tertull. de Pœnitent. c. 12 & 13.

(*d*) De Civit. Dei. lib. XVIII, c. 18.

» en bêtes de somme, puis après un certain temps
» reprenoient leur premiere forme, & rentroient
» dans leur premier état. D'autres (a) n'ont reconnu
» dans Nabuchodonosor qu'une imagination blef-
» sée, & dans ses sujets une fascination d'yeux qui
» leur fit croire que Nabuchodonosor avoit la
» figure d'un bœuf, quoiqu'il n'en fût rien : mais
» l'opinion la plus suivie, est que ce Roi étant
» tombé par la puissance de Dieu dans une noire
» mélancolie, s'imagina être devenu bœuf; comme
» dans la maladie qu'on appelle *lycantropie*, un
» homme se persuade qu'il est changé en loup, en
» chien, ou en chat; changement qui n'existe que
» dans son imagination blessée, puisque ceux qui
» l'environnent, n'apperçoivent de changement
» que dans ses inclinations, dans ses mouvemens
» & dans ses manieres; en sorte qu'il hurle comme
» un loup, qu'il mord, qu'il mange des viandes
» crues, qu'il court dans les champs, & qu'il fuit
» les hommes : que Nabuchodonosor devint bœuf
» de cette maniere, & que ses gens (b), étonnés de
» ce changement, le lierent comme on lie un
» furieux; mais que s'étant tiré de leurs mains,
» il se sauva dans les champs, & y vécut comme
» une brute «.

L'Auteur que nous venons de transcrire (c) croit que cette derniere hypothese explique cet événement, & qu'il n'y a eu d'autre merveille que la prédiction qui annonçoit ce changement & sa

(a) Medin. de rectâ in Deum Fide, c. 7. Vier. de Præstig. Dæmon. l. I, c. 24.

(b) Hieran. Theodoret. Maldon. Peireri. Cornel. Sanct. in Dan. Valef. de Sacr. Philosoph. c. 80, Bartholin. de Morbis Bibl. &c.

(c) Calmet, art. Nabuchodonosor III.

durée. Il y a aussi sur la durée de cette métamorphose une grande diversité de sentimens : » Théodoret (*a*)
» soutient que les Perses, distinguant leurs années
» en deux temps, l'hiver & l'été, les sept années
» se réduisent à trois & demie. Dorothée (*b*) & le
» faux Epiphane (*c*) disent qu'à la vérité Dieu avoit
» condamné Nabuchodonosor à demeurer sept ans
» avec les bêtes ; mais qu'à la priere de Daniel, ce
» temps fut réduit à sept mois. Le faux Epiphane
» ajoute, que comme Daniel ne cessoit de predire
» aux Grands de Chaldee, que Nabuchodonosor
» remonteroit sur le trône, ce Prophete obtint de
» Dieu que le temps fût abregé, afin de convaincre
» les Courtisans qui se moquoient de ses prédic-
» tions. D'autres ne font durer la metamorphose
» que vingt-un mois ; ils expliquent ces paroles :
» *Donec septem tempora mutentur super eum*, de
» sept espaces de trois mois ; *tempus*, selon eux,
» est un quart d'année. Pierre Comestor ne lui
» donne que sept mois, qu'il partage ainsi : Pen-
» dant les quarante premiers jours, Nabuchodo-
» nosor resta dans la manie ; pendant les quarante
» suivans il pleura ses offenses, & pendant les
» quarante derniers il fut retabli de son incom-
» modité : il ne laissa pas, suivant le conseil de
» Daniel, de demeurer sept ans dans l'exercice de
» la pénitence, mangeant des legumes & des her-
» bes, pour expier son orgueil. Mais notre Au-
» teur (*d*) croit que Daniel n'ayant pas besoin
» d'Interprete en cette occasion, il faut entendre
» un espace de sept années.

(*a*) In Dan. IV.
(*b*) In Synop.
(*c*) De Vitâ & Morte Proph.
(*d*) Calmet ubi sup.

NOTE XI, *Page* 68.

Que Nériglissar ait été Mede, & nommément *Darius le Mede*; nous le démontrerons à l'époque du regne de ce Prince. En admettant cette supposition, il faudroit imputer ce meurtre à l'aversion que les Medes en général avoient conçu contre un Prince qui en avoit agi si follement à leur égard.

Tout ce que nous avons à ajouter sur ce Prince, est qu'il ressemble au Belsazzar de Daniel, plus qu'à aucun des autres Rois du Canon de Ptolomée. Nous fondons cette idée sur le rapport qui se trouve entre l'Ecriture & l'Histoire profane. Bérose le représente (*a*) comme un Prince débauché & mauvais. L'Ecriture fait le même portrait (*b*) de Belsazzar. Bérose atteste (*c*) qu'Evil-Mérodac fut tué dans un festin par quelques-uns des Grands de sa Cour. L'Ecriture (*d*) dit que Belsazzar, dans un festin qu'il donnoit à mille Grands de sa Cour, fut tué, mais sans marquer par qui. Berose & l'Ecriture le font fils de Nabuchodonosor, sous le nom d'*Evil-Mérodac* (*e*); & l'Ecriture dit la même chose de Belsazzar. Si l'on objecte que l'Ecriture fait mention d'Evil-Mérodac & de Belsazzar (*f*), comme de deux fils de Nabuchodonosor, & que par conséquent ils ne sauroient avoir été un seul & même homme; nous répondrons que dans l'Ecriture il n'est jamais fait mention d'eux ensemble, ni dans un récit suivi; mais dans différens Livres, & dans des occasions qui n'ont aucun rapport l'une à

(*a*) Berof. apud Joseph. Antiq. l X, c. 12.
(*b*) Dan. V.
(*c*) Berof. ubi sup.
(*d*) Dan. V.
(*e*) Jerem. l. II, v. 31.
(*f*) *Ibid.* & Dan. V, v. 2.

l'autre; qu'il est ordinaire aux Auteurs sacrés de donner en différens endroits des noms différens à un même Prince. Par exemple, Nabuchodonosor est appelé en quelques endroits, & particuliérement par les Prophetes, *Nébocadnezar*. Le même Monarque est nommé dans un endroit *Ahasuerus* (*a*), dans un autre *Artaxerxès* (*Arthasasta*) (*b*), & dans un seul & même chapitre, *Essar-haddon*, le grand Assyrien, est désigné par ce nom & par celui d'*Asnappar* (*c*); preuve d'autant meilleure, qu'elle est tirée d'un Livre dont personne ne révoque en doute l'authenticité. Si l'on objecte encore qu'il est parlé dans l'Ecriture de la troisieme année du regne de Belsazzar (*d*), & qu'Evil-Merodac n'a regné que deux ans; nous répondons que les Chronologistes ne prennent jamais des commencemens d'années pour des années entieres, ce qui fait que Belsazzar, étant mort au commencement de la troisieme année de son regne, n'est considere que comme ayant regné deux ans : nous en avons un exemple dans le Canon de Ptolomée, où Laborosoarchod, successeur de Nériglissar, est omis, parce que son regne ne fut pas d un an, quoiqu'il n'y manquât que trois mois.

NOTE XII. *Page 74.*

Voici les raisons qui nous persuadent que Nériglissar a été Darius le Mede. 1°. S'il se trouve dans le Canon de Ptolomée comme Roi de Babylone, Darius le Mede doit avoit été nécessairement Nériglissar. 2°. D'un autre côté, Darius le Mede, à ce qu'on assure, devint Roi de Babylone à l'âge de

(*a*) Esdras IV. v. 6.
(*b*) *Ibid.* v. 7.
(*c*) *Ibid.* v. 2. & 10.
(*d*) Dan. VIII. v. 1.

ſoixante-deux ans; ce qui, ſi nous ne ſuppoſons pas qu'il perdit la vie dans la bataille contre Cyrus, comme nous venons de le marquer, paroitroit mieux convenir avec le regne de Nérigliſſar, qui ne fut que de quatre annees, qu'avec le regne de Nabonadius, qui dura dix-ſept ans; d'où il s'enſuivroit, que ce dernier ſeroit mort à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans : puiſque le regne de Nabonadius ne finit point avec ſa vie, il s'enſuivroit de la ſuppoſition que nous combattons, que Darius le Mede ſeroit encore devenu plus vieux; ce qui n'eſt guere apparent. 3°. Nerigliſſar eſt dépeint comme un ſage Prince, ce que n'a été aucun de ſes ſucceſſeurs, & ce qui eſt le vrai portrait de Darius le Mede. 4°. Quoique nous ne liſions pas que Nérigliſſar ait été Mede, la choſe n'eſt cependant pas deſtituée de probabilité: on convient qu'il n'étoit pas de la ligne Babylonienne, quoiqu'il eût épouſé la fille de Nabuchodonoſor, & la ſœur d'Evil-Mérodac. Ces ſortes de mariages, comme nous l'avons obſervé, étoient fréquens entre la Maiſon Royale des Medes & celle des Babyloniens, juſqu'au temps qu'Evil-Mérodac, par une extravagance impardonnable, rompit toute amitie & toute confiance entre les deux royaumes. 5°. On eſt d'accord que Nérigliſſar fut le meurtrier & le ſucceſſeur d'Evil-Mérodac; trait applicable à Darius le Mede, qui tua Belſazzar & s'empara du royaume. A la vérité, l'expreſſion que l'Ecriture emploie en cette occaſion, n'emporte pas toujours une ſucceſſion immédiate; cependant rien n'empêche qu'on ne la prenne ici dans ce ſens. 6°. On peut inférer que Nérigliſſar étoit Mede, de la haine mortelle qu'il avoit contre Evil-Mérodac, que nous croyons avoir été le même que Belſazzar: haine qu'on trouvera très-naturelle, ſi l'on ſe rappelle ce que nous avons rapporté

d'après Xénophon. 7°. L'Ecriture ne dit pas qu'il étoit Roi des Medes, mais qu'il les gouvernoit suivant leurs Loix, auxquelles il en ajouta apparemment quelques-unes des Babyloniens; ce qui prouve que son autorité sur eux n'étoit pas despotique. Enfin, quand il auroit été Mede, Cyrus auroit pu lui faire la guerre : ce Prince n'étoit pas scrupuleux, il avoit détrôné son propre grand-pere. Ainsi Darius auroit pu avoir été Mede, & même très-proche parent de Cyrus, & cependant avoir perdu la vie dans une bataille contre lui : car quel frein seroit capable de retenir un Conquérant qui aspire à une Monarchie universelle ?

NOTE XIII. *Page* 83.

NABONADIUS a-t-il été Belsazzar ou Darius le Mede ? Nous allons proposer nos doutes, sans prononcer sur une matiere aussi obscure que l'est toute l'Histoire de Babylone, depuis la mort de Nabuchodonosor jusqu'au temps que Cyrus se rendit maître de cette ville. Newton & le Docteur Prideaux croient qu'il a été le même que Belsazzar, & fondent leur sentiment sur un grand nombre de preuves (*a*), & qui pourtant ne sont pas entiérement convaincantes. Si nous voulions passer en revue les différens sentimens des Savans sur la succession de ces Rois, nous nous engagerions dans un labyrinthe dont nous aurions de la peine à sortir; ainsi nous renvoyons nos Lecteurs aux argumens par lesquels nous avons prouvé qu'Evil-Mérodac a été le Belsazzar de Daniel, & que Nériglissar a été Darius le Mede du même Prophete, s'ils se trouvent dans

(*a*) Newt. ad locum, & Prideaux ubi sup.

le Canon de Ptolomée; ce qu'on ne sauroit guere révoquer en doute, sans s'inscrire en faux contre une piece aussi authentique. Il est important de remarquer, que si on peut ajouter quelque foi aux Auteurs profanes, Nabonadius ne peut avoir été Belsazzar, le premier étant mort dans un pays étranger, & l'autre ayant été tué dans son Palais. Outre cela, il paroît que Daniel étoit inconnu à Belsazzar; ce qu'il n'y auroit pas moyen de concilier avec un regne aussi long que celui de Nabonadius. Belsazzar n'a régné que trois ans au plus à Babylone, au lieu que le regne de Nabonadius a éte de dix-sept années.

Ce Nabonadius a été sûrement le dernier Roi de Babylone; car, suivant le Canon de Ptolomée & les Historiens profanes, il n'y a point eu de Roi entre lui & Cyrus. D'ailleurs, l'Ecriture, qui place Darius le Mede avant Cyrus, ne dit pas que le premier de ces Princes régna après le dernier Roi de la famille Babylonienne, ou qu'il n'y ait point eu de Roi de Babylone entre Darius le Mede & Cyrus.

Cela posé, on peut prouver que le dernier Monarque de Babylone ne peut avoit été Darius le Mede, comme on le prétend (*a*); puisque des Ecrivains profanes affirment que le Monarque en question etoit Babylonien, & même de la famille royale (*b*). Cette seule considération (*c*), jointe à ce qui a été dit, vaut une démonstration.

Nabonadius étoit certainement de la famille royale (*d*). Il y a toutes sortes de raisons de croire qu'il étoit un des descendans & même petit-fils de

---

(*a*) Dupin. Biblioth. Univers. des Hist. p. 296.
(*b*) Megosth. Beros. Abyd. ubi sup.
(*c*) Antiq. l. X, c. 12.
(*d*) *Ibid.*

Nabuchodonosor, si la fameuse Nitocris, conformément à l'opinion commune, a été l'epouse d'Evil-Mérodac, fils de Nabuchodonosor. Il est dit que tous les peuples le serviroient *lui & le fils de son fils* : ce fils de son fils doit donc avoir ete Nabonadius. Il est dit aussi, que Dieu retrancheroit de Babylone le *fils* & *le fils de son fils* (*a*); & on conclut de là, que ce dernier Roi & Evil-Mérodac doivent avoir été tués : mais cette supposition ne doit point être adoptée, à moins qu'on ne rejette le témoignage des Auteurs profanes, qui doit être admis toutes les fois qu'il s'accorde avec l'Ecriture. Il paroît donc que la prédiction a été parfaitement accomplie; car nous lisons qu'Evil-Mérodac, qui étoit incontestablement fils de Nabuchodonosor, fut massacré, & que son petit-fils par sa fille, qui avoit épousé Nériglissar, & qui s'appeloit *Laborosoarchod*, fut massacré aussi. D'après cela, si l'on suppose que Nabonadius a aussi été le petit-fils de Nabuchodonosor par Evil-Mérodac, il n'est pas besoin de supposer qu'il ait été massacré. Les prédictions, que tout le peuple serviroit le fils & le fils du fils de Nabuchodonosor, & que Dieu extermineroit son fils & le fils de son fils, ont été visiblement accomplies. En un mot, Belsazzar, qui, suivant toutes les apparences, a été Evil-Mérodac, semble plutôt avoir péri par le fer des meurtriers, que par celui des ennemis. D'ailleurs, il n'est pas dans le caractere qu'on prête à Nitocris, d'avoir si honteusement laissé surprendre la ville; il falloit donc qu'elle fût déjà morte, contre le sentiment de Prideaux. Quoiqu'une prédiction portât que l'ennemi se rendroit maître de la ville dans une fête, pendant que les Grands & les Sages du royaume seroient plongés dans le vin; il ne

(*a*) Isaï. XIV. v. 22.

s'ensuit point de là que le Roi ait été tué dans cette occasion. Que la ville ait été prise au milieu d'une fête, c'est une chose confirmée par un Historien dont l'autorité nous paroît très-respectable, & qui a vecu peu de temps après ces événemens (*a*); ce qui suffit pour soutenir l'honneur de la prédiction.

Puisque le témoignage des Ecrivains profanes ne doit pas être rejeté, qu'il est au contraire souvent de grand poids, il est bon d'observer qu'on peut inferer en quelque sorte ce que nous avons dit de Belsazzar & de Darius le Mede, de la prédiction de Nabuchodonosor, qu'on suppose (*b*) lui avoir été communiquée par Daniel. Cette prédiction parle de la destruction de Babylone comme prochaine, & si prochaine, que Nabuchodonosor, quoique fort âgé, pouvoit en être témoin : aussi Belsazzar, que l'Ecriture appelle expressement *son fils*, fut-il tué deux ou trois ans après la mort de son pere. L'Auteur de ce meurtre fut un Mede, qui ne peut qu'avoir été Neriglissar, qui avoit épousé la propre fille de Nabuchodonosor. Le mulet Persan est sûrement Cyrus, qui, en faisant la guerre à Nériglissar, fut le premier qui ébranla les fondemens du royaume, & vint enfin à bout de le renverser.

Tout bien examiné, nous croyons devoir donner la préférence au sentiment suivant lequel Darius le Mede & Belsazzar, pourvu qu'ils se trouvent dans le Canon de Ptolomée (car comment supposer qu'ils ne s'y trouvent pas?) ont été Evil-Mérodac & Nériglissar. Le fils & le petit-fils de Nabuchodonosor, qui devoient être *exterminés*, conformément à ce qui avoit été prédit d'eux, doivent avoir été Evil-Mérodac & Laborosoarchod : *son fils & petit-fils*,

(*a*) Herodot. l. I, c. 191. (*b*) Prideaux Connect. [illegible]

que, par une hyperbole Orientale, tous les peuples *devoient servir*, ne peuvent avoir eté qu'Evil-Mérodac & Nabonadius, sous le regne duquel le royaume de Babylone fut détruit, conformement aux predictions des Prophetes..... » Le fardeau de Babylone » qu'Isaïe, fils d'Amos, a vu. Poussez des cris, car » la journée de l'Eternel est près; elle viendra » comme une destruction de la part du Tout-puis» sant..... Voici que je vais susciter contre eux les » Medes.... Ainsi Babylone, la gloire des royaumes » & le chef-d'œuvre de l'orgueil des Chaldéens, » sera comme quand Dieu renversa Sodome & Go» morrhe. Elle ne sera jamais habitée. L'Arabe n'y » placera plus ses tentes, & les Bergers n'y logeront » plus; mais les bêtes sauvages du désert y auront » leur repaire, & leurs maisons seront remplies de » dragons; les chouettes y viendront habiter, & les » satyres y feront leurs danses; les bêtes sauvages » des isles hurleront dans leurs maisons désolées, » & les serpens habiteront dans leurs Palais de dé» lices.... Comment es-tu tombée des Cieux, étoile » du matin, fille de l'aube du jour? Toi qui foulois » les nations, comment es-tu effacée de la terre? » Je m'éleverai contre eux, a dit le Dieu des armées, » & je retrancherai de Babylone le nom & ce qui » lui reste, & le fils & le petit-fils (*a*).... Et je la » réduirai en la possession du Butor, & je la balaye» rai d'un balai de destruction (*b*). — Elle est tom» bée Babylone, toutes les images taillées de ses » Dieux ont été brisées (*c*). — Bel est tombé sur ses » genoux, Nébo a été brisé. Ils n'ont pu éviter le » fardeau, & ils ont été en captivité (*d*)..... La » parole que l'Eternel prononça contre Babylone

(*a*) Isaï. XIII.
(*b*) *Ibid.* XIV, v. 22, 23.
(*c*) *Ibid.* XXI. v. 9.
(*d*) *Ibid.* XLVI. v. 1, 2.

» & contre le pays des Chaldéens, par Jérémie le
» Prophete.... Dites : Babylone a été prise, Bel a
» été confondu, Mérodac mis en pieces, leurs
» Dieux de fange ont été écrasés (*a*).... Ecoutez le
» conseil du Seigneur, ses décrets contre Baby-
» lone, & ce qu'il a résolu contre le pays des
» Chaldéens (*b*).... Voïci que je vais faire lever un
» vent de destruction contre ceux qui s'élevent
» contre moi, & j'enverrai contre Babylone des
» Vanneurs qui la vanneront, & qui rendront son
» pays vuide.... Fuyez hors de Babylone, & que
» chacun sauve sa vie, afin que vous ne soyez point
» exterminés dans son iniquité.... Babylone est
» tombée en un instant; gemissez sur elle; prenez
» du baume pour sa plaie, peut-être qu'elle guérira.
» Nous avons traité Babylone, & elle n'a point été
» guérie. Laissons-la, & que chacun de nous s'en
» retourne en son pays; car son procès est parvenu
» jusqu'aux Cieux, & s'est élevé jusqu'aux nues....
» Aiguisez vos fleches, & remplissez vos carquois:
» l'Eternel a suscité l'esprit du Roi des Medes; car
» son dessein est de détruire Babylone.... Levez
» l'enseigne dans le pays; faites sonner la trom-
» pette parmi les peuples; préparez les nations
» contre elle; convoquez contre elle les royaumes
» d'Ararat, de Minni & d'Askenas. Envoyez des
» Capitaines contre elle; faites venir les chevaux
» en foule comme des chenilles hérissées. Armez
» contre elle les nations & les Rois de Medie....
» La terre sera ébranlée & contristée, parce que
» les desseins de l'Eternel contre Babylone seront
» exécutés, & qu'elle sera dépeuplée de ses habi-
» tans.... Les Courriers rencontreront les Courriers,
» & les Messagers se rencontreront l'un l'autre,

(*a*) Jerem. LI. v. 12. (*b*) *Ibid.* v. 45.

» pour aller dire au Roi de Babylone, que sa ville a
» été prise sans ressource (*a*)... Ainsi a dit le Seigneur
» des Armées: La fille de Babylone est comme l'aire,
» le temps est venu qu'elle sera foulée comme le
» bled, & le temps d'y recueillir la moisson viendra
» bientôt.... Babylone sera réduite en monceaux de
» ruines, repaire de dragons, objet d'étonnement;
» remplie de sifflemens, sans un seul habitant.... La
» mer est montée sur Babylone; elle a été ouverte
» de la multitude de ses flots; ses villes desolées ne
» sont plus qu'une terre aride, que des landes,
» un pays inhabité, & où personne ne passe.... Les
» cieux & la terre & tout ce qu'ils renferment, se
» réjouiront & chanteront la destruction de Baby-
» lone.... J'enivrerai ses Sages, ses Gouverneurs,
» ses Magistrats, & ses hommes forts: ils dormiront
» d'un sommeil éternel, dit le Seigneur, dont le
» nom est le Dieu des Armées. Ces larges murailles
» de Babylone seront sapées par les fondemens; ses
» portes si hautes seront brûlées, & les travaux de
» tant de peuples seront anéantis, & périront par
» les flammes (*b*) «.

NOTE XIV. *Page* 97.

IL y a parmi les Philosophes deux hypotheses sur ce sujet : l'une est, que les eaux de la mer coulent par des conduits souterrains jusqu'aux sources des rivieres, & qu'en traversant les pores de la terre elles perdent leur sel; & l'autre, que le soleil éleve

(*a*) Le Lecteur jugera si l'on peut inférer de là, que le dernier Roi de Babylone ait ou n'ait pas été dans la ville quand elle fut prise, & par conséquent si ce dernier Roi a été ou non le Belsazzar de Daniel.

(*b*) Jerem. LI. v. 1, 56.

de dessus la surface de la mer la quantité de vapeurs qu'il faut pour expliquer le phénomene que nous examinons. Le premier de ces sentimens paroît être abandonné, parce qu'il est impossible d'expliquer comment l'eau de l'Océan, étant plus basse que l'embouchure même des fleuves, peut monter jusqu'aux sources, dont la plupart sont au sommet des montagnes : cette difficulté n'existe point dans la seconde hypothese.

La quantité de vapeurs qui s'éleve de la mer, a été calculée par le Docteur Halley de la maniere suivante (*a*). D'après une expérience faite avec beaucoup de soin, ce Savant a trouvé que l'eau de la mer imprégnée de sel autant qu'elle l'est ordinairement, & ayant le même degré de chaleur que l'air dans nos étés les plus chauds, perd en deux heures l'épaisseur d'une soixantieme partie de pouces : d'où il s'ensuit, qu'en douze heures un dixieme de pouce d'eau s'elevera en vapeurs; en sorte que si l'on connoît la surface de l'Océan, ou de quelqu'une de ses parties, on pourra savoir quelle quantité d'eau s'en éleve chaque jour en vapeurs, dans la supposition que la chaleur de l'eau égale celle de notre air en été. D'après ce calcul, une surface de dix pouces carrés donne par jour un pouce cubique d'eau; un pied carré, une demi-pinte; un carré, dont chaque côté seroit de quatre pieds, un gallon; un mille en carré, six mille neuf cent quatorze tonneaux; & un degré carré (c'est-à-dire, une étendue d'environ soixante neuf milles d'Angleterre carrée), trente-trois millions de tonneaux. Le même Auteur suppose que la mer Méditerranée a autour de quarante degrés de longueur, & quatre degrés de largeur, les endroits où

(*a*) Philos. Transact. N°. 189. p. 366.

cette largeur est plus grande compensant celle où elle est moindre: d'où il s'ensuivroit, que toute sa surface seroit de soixante degrés, & que la Méditerranée entiere perdroit en vapeurs, dans un jour d'été, au moins cinq mille deux cent quatre-vingt millions de tonneaux. Il est impossible de soumettre aux loix du calcul la quantité d'eau que les vents emportent; mais on peut, sans témérité, affirmer que cette quantité excede quelquefois celle que la chaleur du soleil fait exhaler en vapeurs.

En comparant la quantité d'eau que la mer perd & reçoit journellement, Halley observe que la Méditerranee, par exemple, reçoit neuf fleuves considérables, l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, le Danube, le Niester, le Don, le Borysthene & le Nil; les autres ne meritent pas d'être nommés par leur peu d'importance. Le même Ecrivain suppose que chacun de ces fleuves est dix fois plus étendu que la Tamise, en comprenant dans ce calcul toutes les rivieres qui se jettent avec eux dans cette mer. Il suppose aussi qu'à Kingstonbridge, où la marée monte rarement, la Tamise a environ cent verges d'Angleterre de largeur, & trois de profondeur, & que l'eau y parcourt deux milles dans une heure. Cela supposé, si l'on multiplie la largeur de l'eau, qui est de cent verges, par trois, nombre qui exprime la profondeur & le produit de trois cents verges carrées, par 48000 ou 84480 verges que l'eau parcourt chaque jour; le nouveau produit sera de 25344000 verges cubiques d'eau, ou 20300000 tonneaux d'eau, qui entrent chaque jour dans la mer.

Si donc chacun des neuf fleuves que nous avons indiqués dégorge dans la mer dix fois plus d'eau que la Tamise; il s'ensuivra que chacun d'eux vuidera dans la mer, en un jour, 203 millions de

tonneaux, & tous ensemble 1827 millions de tonneaux par jour. Cependant cette quantité n'est qu'un grand tiers de l'eau qui s'éleve en vapeurs hors de la Méditerranée, dans l'espace de douze heures : d'où l'on peut conclure, que la Méditerranée, la mer Caspienne, ou une autre mer, bien loin d'éprouver quelque débordement par les fleuves qu'elles reçoivent dans leur sein, seroient au contraire bientôt à sec, si les vapeurs que le soleil en tire, n'y retomboient en rosée ou en pluie. Scaliger & quelques autres Ecrivains pensent qu'il y a une communication souterraine entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin ; mais ce Savant se borne à avancer son opinion, & ne la prouve pas. On pourroit dire, pour la rendre vraisemblable, que le Pont-Euxin, comme l'a remarqué M. Dugdale (*a*), dégorge continuellement dans le Bosphore une quantité d'eau plus grande que celle qu'il reçoit des fleuves : il est donc possible que la mer Caspienne lui fournisse ce surplus.

NOTE XV. *Page* 107.

AUCUN des Propheres qui ont vécu avant Pul, & qui ont prédit les calamités que le peuple d'Israël devoit éprouver dans la suite de la part des Assyriens, ne les désigne par leur nom ; mais ils n'en parlent que comme d'un peuple que Dieu devoit susciter pour châtier le sien. En voici un exemple : Jonas, qui prophétisa environ soixante ans avant le regne de Pul, parle du royaume de Ninive, & non de celui d'Assyrie. La ville de Ninive avoit depuis quelque

(*a*) Dugdale's Compleat. System. of Gen. Geograph. page 290.

temps

temps secoué le joug Egyptien. Elle étoit gouvernée par son propre Roi, dont le pays, si on en juge par Jonas, n'avoit qu'une étendue très-bornée (a). Amos prophétisa dix ou douze ans avant que Pul commençât ses conquêtes, & prédit que Dieu susciteroit une Nation qui humilieroit la Maison d'Israël, si fiere alors de ses avantages remportés sur Damas & sur Hamath; mais ce Prophete n'exprime point le nom de cette Nation. Dans les Révélations d'Isaïe, d'Ezéchiel, d'Osée, de Michée, de Nahum, de Sophonie & de Zacharie, qui ont été composées dans le temps de l'élévation de la Monarchie Assyrienne, le nom Assyrien se trouve par-tout. On en peut donc conclure, que du temps de Jonas & d'Amos, les Assyriens étoient peu redoutables, mais devoient le devenir, & par conséquent s'élever sous le regne de Pul, qui le premier accomplit la prédiction par laquelle Amos menace les habitans d'Israël & de Syrie, de la plus rigoureuse captivité. Nous savons encore par l'Ecriture, que jusqu'au temps où Pul parut en deçà de l'Euphrate, non seulement l'Egypte & la Syrie, mais aussi les autres Nations étoient gouvernées par leurs propres Souverains. Sésac & Memnon étoient d'illustres Conquérans qui s'emparerent de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Médie, de la Perse, de la Bactriane, &c. sans qu'on parle de l'Empire Assyrien, comme ayant eu le courage de leur résister, ou même comme existant alors. Homere parle de Bacchus & de Memnon, Rois d'Egypte & de Perse; mais il ne semble pas avoir connu la Monarchie Assyrienne (b): il est donc prouvé que cet Empire, que Ctésias fait aussi ancien que le déluge, ne commença que sous le regne de Pul.

(a) Jonas III. v. 6, 7.
(b) Newton's Chronol. of anc. Kingd. p. 263, &c.

NOTE XVI. *Page* 111.

DENYS d'Halicarnaſſe & Appien ont ſuivi Hérodote, en marquant la durée de l Empire, tant des Aſſyriens que des Medes. Le premier prétend (*a*) que l'Empire des Medes fut détruit à la quatrieme génération ; & le ſecond, que les trois puiſſantes Monarchies des Aſſyriens, des Medes & des Perſes juſqu'à Alexandre, n'ont pas duré 900 ans (*b*). L'Empire des Perſes ſubſiſta 230 ans, c'eſt-à-dire, depuis la premiere année de la LV Olympiade, juſqu'à la ſeconde année de la CXII ; en ajoutant à ce nombre 670 ans que durerent les deux Empires des Aſſyriens & des Medes, ſelon Hérodote, la ſomme totale ne ſera que de 900 ans. Tels ſont les ſentimens des plus judicieux Hiſtoriens profanes, ſur la durée des Empires Aſſyrien & Mede. Il faut convenir cependant, que Céphaléon, Alexandre Polyhiſtor, Diodore de Sicile, Caſtor, Trogue Pompée, ſon Abréviateur Juſtin, & Velleius Paterculus, ont adopté la liſte que Ctéſias a donnée des Rois Aſſyriens. Parmi les Chronologiſtes Chrétiens, Africain, Euſebe & Syncellus ont inſéré dans leurs liſtes les Souverains Aſſyriens & Medes mentionnés par Ctéſias. Il faut encore convenir qu'ils en ont augmenté ou diminué le nombre, ſelon que l'exigeoit leur calcul chronologique.

Si la Monarchie Aſſyrienne a exiſté 352 ans, comme l'affirme Ctéſias, & que nous ajoutions dans ſa liſte le temps qu'ont régné les deux derniers Rois, ſelon Euſebe & Syncellus, il faudra ſuppoſer qu'après que l'Empire d'Aſſyrie eut été renverſé par

(*a*) Dionyſ. Halicarn. l. I, Hiſt. Rom.
(*b*) Appian. in Præfat.

Arbaces, il n'y eut plus de Rois Assyriens à Ninive ou à Babylone, & que les Medes seuls furent Souverains de l'Asie. Mais les Historiens sacrés & profanes rejettent également cette supposition. En lisant l'Ecriture, nous voyons que jamais les Assyriens ne furent plus puissans qu'après la prétendue destruction de Ninive. Le Prophete Jonas, qui vivoit sous les regnes d'Azarias Roi de Juda, & de Jéroboam Roi d'Israël, fut envoyé pour engager les Ninivites à se repentir, environ 80 ans après le prétendu regne d'Arbaces; & cependant Ninive étoit alors une ville florissante, gouvernée par son propre Roi, & dans laquelle il y avoit plus de 120000 enfans (a). Comment une ville qui, 80 ans auparavant, n'étoit qu'un amas de debris, est-elle devenue si considérable dans ce court espace de temps? Ceux qui embrassent l'opinion de Ctésias, ont été forcés de convenir que Ninive a été detruite deux fois par Arbaces du temps du Roi Josaphat, & trois cents ans après sous le regne de Josias; mais l'Ecriture, Josephe, ainsi que tous les Auteurs profanes, ne parlent que d'une seule destruction de cette ville immense. Les derniers ne different que sur l'époque de ce grand evénement. Hérodote le rapporte à la fin du regne de Cyaxare, & Polyhistor se rapproche de ce sentiment; mais Ctésias & ses Copistes prétendent que Ninive a été détruite par Arbaces, c'est-à-dire, 300 ans auparavant. Nous avons prouvé par l'Ecriture, qu'ils se trompent. Ajoutons que le puissant Empire, fondé par Arbaces, doit être bientôt tombé en décadence; ce qui ne s'accorde point avec le systême de Ctésias & de ses partisans. Suivant eux, la Monarchie Assyrienne doit s'être relevée; Ninive doit avoir été rebâtie,

(a) Jonas III. v. 3. IV. v. 2.

&, d'un monceau de ruines, devenir, dans l'espace de 70 ou 80 ans, une ville merveilleuse; car après cette prétendue destruction de Ninive & de l'Empire Assyrien, on trouve dans l'Ecriture une suite de Rois d'Assyrie, & une grande Monarchie, indépendante des Medes. Bien plus, si l'on compare la destruction de Ninive, si gratuitement décrite par Ctésias, avec celle qu'on lit dans l'Ecriture & dans Polyhistor, on verra que c'est la même description. Ctésias dit que Sardanapale brûla lui-même ses concubines & ses trésors; Polyhistor en dit autant de Sarac. Ctésias rapporte que les Medes détruisirent Ninive avec les Babyloniens; l'Ecriture & Polyhistor disent la même chose. Ctésias assure que les Ninivites furent dispersés, & leur ville réduite en cendres; vous retrouvez les mêmes circonstances dans les Prophetes. Cette conformité dans les faits démontre que l'Empire Assyrien n'a été renversé qu'une fois, & que Ninive n'a éprouvé qu'une seule destruction.

NOTE XVII. *Page* 123.

Eusebe assure que Cyaxare prit la ville de Ninive, avant que les Scythes eussent débordé en Médie: mais comme Hérodote & tous les Ecrivains profanes attestent que les Scythes envahirent la Médie dans le temps que Cyaxare assiégeoit Nivive, nous avons préféré leur sentiment à celui d'Eusebe, qui ne nonme point ses garans. On lit dans Hérodote, sur l'expédition des Scythes, que les Cimbres, étant chassés par ces Barbares, ravagerent une partie de l'Asie, & que les Scythes, peu contens de les avoir contraints à quitter leurs demeures, les suivirent, sans qu'on sache pourquoi, dans des pays si éloi-

gnés, & tomberent comme par hasard sur la Médie, tandis que les Cimbres avoient pris le chemin de la Lydie. Les Cimbres, les Scythes & les Sarmates n'ayant été qu'un même peuple, comme le prouve Goropius Becanus dans ses *Amazonica*, nous croyons que cette prétendue expulsion des Cimbres n'est que l'envoi d'une peuplade en Asie, avec une armée de Scythes, pour soutenir la nouvelle colonie. Quoique les Cimbres, les Scythes & les Sarmates ne formassent qu'un seul peuple, il y avoit cependant des différences entre eux, tant de nom que de Tribu, de profession, & peut-être de dialecte. Le même peuple entreprit une expédition semblable quelques siecles après, & fut vaincu par les Romains : il venoit encore des environs du Palus Méotide; & l'armée, qui, suivant Plutarque (*a*), pouvoit monter au nombre de 300000 combattans, sans les femmes & les enfans, étoit composée en partie de Scythes. Ils traverserent différens pays, ravageant tout ce qu'ils rencontrerent: enfin ils penserent à se fixer dans l'Italie. Pour faciliter leur entrée dans ce pays, ils se diviserent en différens corps; mais les Consuls Romains les vainquirent dans trois batailles. La nécessité étoit la seule cause qui forçât ces peuples à attaquer leurs voisins, & à s'exposer eux-mêmes aux plus grands dangers. Comme leur pays abondoit plus en hommes qu'en vivres, & que d'ailleurs le froid y étoit presque insupportable, ils se virent forcés d'envoyer des peuplades du côté du midi, & de chasser ceux dont le pays leur convenoit. Ces Nations belliqueuses réussissoient communément dans leurs expéditions, leurs plus proches voisins leur laissoient un libre passage, pour en être plutôt défaits. D'autres leur

(*a*) Plutarch. in Mario.

procuroient des provisions, & leur servoient de guides pour les conduire plus loin. Le premier corps de ces peuples, dont parle Hérodote, prit la route du Pont-Euxin, qui étoit à leur gauche, le mont Caucase étant à leur droite : ils traverserent la Colchide & le Pont. Etant arrivés en Paphlagonie, ils fortifierent le Promontoire, où Synope fut bâtie dans la suite par les Grecs; ils laisserent en cet endroit, sous une bonne garde, ceux qui se trouvoient hors d'état de servir, avec une partie de leur bagage, & continuerent leur route vers la Phrygie, la Lydie & l'Ionie, n'ayant plus ni montagnes, ni rivieres profondes à passer, puisqu'ils se trouvoient au delà de l'Iris & du Halys. Nous avons vu les Cimbres dirigeant leur route vers l'occident, en côtoyant le Pont-Euxin. Les Scythes prirent l'autre route, & ayant la mer Caspienne à leur gauche, passerent entre cette mer & le Caucase, en traversant l'Albanie, la Colchene, & les pays de quelques peuples peu connus, jusqu'à ce qu'ils arrivassent en Médie, où ils défirent l'armée de Cyaxare. C'est à cette victoire que Junius & Tremellius rapportent une prédiction de Nahum : *Il* (c'est-à-dire Cyaxare assiégeant Ninive) *n'oubliera point ces braves gens ; ils trébucheront en chemin faisant* (c'est-à-dire, les Scythes traverseront l'Asie sans y former d'établissement proprement dit, puisque dans l'espace de 28 ans ils inonderont, subjugueront & perdront la Médie, l'Assyrie & toute l'Asie supérieure) : *Ils se dépêcheront de parvenir à ses murailles, & la défense en sera préparée* : c'est-à-dire, ils prendront en hâte la route de Ninive, comme s'ils vouloient obliger les Medes à en lever le siége (*a*).

(*a*) Nahum. II, v. 5.

NOTE XVIII. *Page* 140.

TOUTE l'Hiſtoire de Babylone, depuis la mort de Nabuchodonoſor juſqu'à la priſe de cette ville par Cyrus, eſt enveloppée des plus épaiſſes ténebres. Leur obſcurité a donné bien des peines aux Savans, pour trouver parmi les Souverains qui ont régné dans cet Empire, le Belſazzar de Daniel, & ſon Darius le Mede, qui eut Cyrus pour ſucceſſeur. Pour répandre quelque lumiere ſur ce ſujet, nous rapporterons: 1°. ce qu'on trouve dans les Révélations de Daniel ſur les derniers Rois de Babylone: 2°. ce qu'on reconnoît pour certain d'après l'autorité de tous les Ecrivains profanes: & 3°. les différentes opinions des Hiſtoriens modernes, avec les raiſonnemens qu'ils emploient pour en prouver la vérité.

Après avoir parlé de ce qui eſt arrivé ſous le regne de Nabuchodonoſor, le Prophete Daniel rapporte les viſions qu'il eut la premiere & la troiſieme année de Belſazzar, & conte la fin tragique de ce Roi, de la maniere ſuivante (*a*): Belſazzar ayant fait un magnifique feſtin, ordonna qu'on apportât les vaſes d'or & d'argent que ſon pere Nabuchodonoſor avoit enlevés du Temple de Jéruſalem. Il but dans ces vaſes avec ſes femmes, ſes concubines & les Seigneurs de ſa Cour. Au même inſtant on vit paroître comme la main d'un homme qui écrivoit près du chandelier ſur la muraille de la ſalle. Le Roi, effrayé du mouvement de cette main, commanda qu'on fît venir ſes Sages & ſes Devins: mais aucun d'eux n'ayant pu expliquer l'écriture miraculeuſe, Daniel fut mandé par le conſeil de la Reine, que ce prodige

(*a*) Daniel V.

avoit attiré dans la ſalle du feſtin. Le Prophete, après avoir reproché au Roi le crime qu'il commettoit en profanant les vaſes ſacrés, lut ce qui étoit écrit, & ajouta que les mots tracés ſur la muraille étoient : *Méné Méné, Tékel Upharſin.* Il les interpréta ainſi : *Méné,* Dieu a calculé ton regne, & y a mis fin. *Tékel,* vous avez été peſé dans des balances, & vous avez été trouvé trop léger. *Pérès,* ton royaume a été diviſé & donné aux Medes & aux Perſes. La même nuit, ajoute le Prophete, Belſazzar fut tué, & Darius le Mede, âgé de 62 ans, ſuccéda au Roi des Chaldéens.

Daniel nous apprend enſuite (*a*) quel ordre Darius établit dans le royaume, & rapporte les viſions qu'il eut la premiere année de Darius, & la troiſieme de Cyrus. Il eſt évident que le Prophete parle ici de trois Rois de Babylone conſécutifs, ſavoir, Belſazzar, Darius le Mede, & Cyrus. Le dernier eſt très-connu ; mais on demande qui ont été les deux autres : problême qu'il faut réſoudre, ſi l'on veut concilier Daniel avec les Hiſtoriens profanes.

Preſque tous les Hiſtoriens avouent que Nabuchodonoſor, après un regne de 43 ans (ou 45, ſi l'on y ajoute les deux années qu'il régna avec ſon pere), eut pour ſucceſſeur Evil-Mérodac ſon fils, qui régna deux ans complets, & qui fut maſſacré au commencement du troiſieme par Nérigliſſar. Ce dernier occupa le trône quatre ans, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Laboroſoarchod, qui fut tué après un regne de neuf mois. Nabonadius parvint enſuite à la couronne, & la porta pendant dix-ſept ans. Ce fut de ſon temps que Cyrus ſe rendit maître de la ville & de l'Empire de Babylone.

(*a*) Daniel VI.

Il eſt évident que Belſazzar a été un des quatre derniers Rois de Babylone, & qu'il étoit de la famille de Nabuchodonoſor, puiſque l'Ecriture le nomme pluſieurs fois ſon fils. La difficulté eſt de ſavoir qui des quatre eſt déſigné par ce nom dans les Révélations de Daniel.

Le Chevalier Marsham croit que Belſazzar a été Evil-Mérodac, fils de Nabuchodonoſor. Il fonde ſon ſyſtême ſur l'Ecriture, dans laquelle Nabuchodonoſor eſt ſouvent appelé le pere de Belſazzar, & Belſazzar le fils de Nabuchodonoſor. Pluſieurs autres circonſtances concourent à établir qu'Evil-Mérodac & Belſazzar ont été un même homme. Béroſe (*a*) repréſente Belſazzar comme un Prince diſſolu & mechant, & l'Ecriture le peint par les mêmes traits. Béroſe rapporte qu'Evil-Mérodac fut tué dans un feſtin par ſes courtiſans (*b*); l'Ecriture dit que Belſazzar fut maſſacré dans un feſtin qu'il donnoit à mille Grands de ſon royaume. Quelque conformité qu'il puiſſe y avoir entre ces rapports, il paroîtra cependant, par l'Ecriture même, qu'Evil-Mérodac & Belſazzar ont été deux Rois differens. Daniel, après avoir raconté ce qui arriva à Belſazzar dans ſon feſtin, ajoûte, que *cette nuit-là même* Belſazzar, Roi des Chaldéens, *fut tué*, & que Darius le Mede *prit le royaume* : ce qui démontre qu'immédiatement après la mort de Belſazzar, *le royaume fut donné aux Medes & aux Perſes* (*c*). Mais ceci n'arriva point à la mort d'Evil-Mérodac, qui, ſuivant Béroſe, Megaſthene (*d*),

(*a*) Beroſ. apud Joſeph. Antiq l. X. c. 11.
(*b*) Beroſ. ubi ſuprà.
(*c*) Daniel V. v. 28, 30, 31.
(*d*) Beroſ. & Megaſt. ubi ſup. & apud Euſeb. Præp. Evang. l. IX.

& le Chevalier Marsham lui-même, eut pour successeur Nériglissar, époux de sa sœur, & chef de la conjuration formée contre lui. Cette objection a paru si forte au Chevalier Marsham, que, pour l'éluder & défendre son assertion, il a été obligé de supposer que Nériglissar étoit le même que Darius le Mede, & que l'Empire des Medes & des Perses a commencé à lui : supposition que nous réfuterons quand nous examinerons l'article de Darius le Mede. A la preuve que Daniel nous a fournie contre le systême de ce savant Ecrivain, ajoutons-en une autre aussi convaincante, tirée des Révélations de Jérémie, qui prédit (*a*), *que tous les peuples serviroient* Nabuchodonosor, *& son fils & le fils de son fils.* Si le royaume a été transféré de son fils aux Medes & aux Perses, comme le croit le Chevalier Marsham, il est clair que la prédiction n'a jamais été accomplie. Notre Auteur prétend que, suivant l'Ecriture, Belsazzar fut fils de Nabuchodonosor; mais cela n'est vrai que dans un sens étendu, par lequel un descendant quelconque est appelé fils, & un ancêtre quelconque est nommé pere. Il seroit facile de prouver que c'est-là constamment le style de l'Ecriture.

Evil-Mérodac eut pour successeur Nériglissar, qui avoit épousé la fille de Nabuchodonosor. Nous ne connoissons aucun Ecrivain qui ait fait de Nériglissar le Belsazzar de Daniel. Ce Prince régna quatre ans, & laissa un fils nommé *Laborosoarchod*, suivant Bérose, ou Labassoarase, comme il plaît à Mégasthene (*b*) de l'appeler. Ce fils de Nériglissar parvint très-jeune au trône, fit paroître des inclinations vicieuses, & fut tué par ses Sujets, après un regne de

(*a*) Jerem. XXVII. v. 7.
(*b*) Beros. apud Joseph. contr. Appion. l. I. Megast. ubi sup.

neuf mois (*a*) : c'eſt pourquoi ſon nom ne ſe trouve point dans le Canon de Ptolomée, où l'année entiere eſt donnée au Roi qui la commence, quand il mourroit peu après. Si un Roi mouroit peu de jours après le commencement du mois *Thoth*, il étoit cenſé avoir régné toute cette année; & ſi un autre régnoit entre deux, ſans atteindre ce même mois de l'année ſuivante, ſon nom étoit omis dans le Canon : c'eſt ce qui arriva à l'égard de Laboroſoarchod.

Revenons à notre ſujet. Joſeph Scaliger prétend (*b*) que Laboroſoarchod a été le Belſazzar de Daniel. Voici ſes argumens. Ce Prince étoit le dernier de la maiſon de Nabuchodonoſor; il fut tué par des conjurés, & le trône fut occupé par Nabonadius ou Labynitus, qui, ſuivant Megaſthene (*c*), n'étoit point de la famille de Nabuchodonoſor. Il ajoute une particularité tirée du Livre de Daniel, & qui lui paroît importante. La Reine vint conſeiller à Belſazzar de conſulter Daniel : cette Reine, dit-il, ne pouvoit être l'épouſe du Roi, dont les femmes & les concubines étoient alors préſentes au feſtin : c'étoit donc la Reine-Mere, ce qui s'accorde très-bien avec le caractere de Régente du royaume, dont cette Princeſſe, fille de Nabuchodonoſor, étoit revêtue. Si on lui objecte que Laboroſoarchod ne régna que neuf mois, & que, ſuivant Daniel, le regne de Belſazzar fut de quelques années; il répond que l'Ecriture donne à Laboroſoarchod ou Belſazzar les quatre années que le Canon donne à Nérigliſſar ou à Néricaſſolaſſar, comme Ptolomée

---

(*a*) Beroſ. ubi ſuprà.

(*b*) Scalig. in Not. ad Fragm. Vet. Græcor. Selećt. de Emend. Templ. l. VI. c. de Regib. Babylon.

(*c*) Megaſth. ubi ſuprà.

l'appelle, Nériglissar n'ayant régné qu'en qualité de son Gouverneur : de là vient qu'il est fait mention dans Daniel de la premiere & de la troisieme année de Belsazzar (*a*), quoique Laborosoarchod n'ait régné en tout que neuf mois.

Cette opinion donne lieu à deux difficultés insurmontables : 1°. elle suppose que Nabonadius est le même que Darius le Mede; supposition dont la fausseté doit être démontrée par l'Ecriture : 2°. elle est directement contraire à la prédiction de Jéremie, qui promet l'Empire de Nabuchodonosor au fils, & au fils du fils de ce Prince, au lieu que Laborosoarchod n'étoit que le fils de sa fille. Scaliger semble n'avoir point senti cette difficulté, puisqu'il n'en parle point en réfutant les objections qu'on peut opposer à son opinion.

Si ni Evil-Mérodac, ni Nériglissar, ni Laborosoarchod ne peuvent avoir été le Belsazzar de Daniel, il en résulte que c'est Nabonadius qui est désigné sous ce nom. C'est ce qui deviendra plus probable encore, si l'on considere : 1°. que personne ne nie que ce Prince n'ait été le dernier des Rois de Babylone; ce qui convient à celui que l'Ecriture appelle Belsazzar, & dont elle dit, qu'après sa mort le royaume fut donné aux Medes & aux Perses (*b*) : 2°. qu'il étoit de la maison de Nabuchodonosor, puisque Daniel le nomme plusieurs fois son fils, & qu'il est dit dans les Chroniques (*c*), que Nabuchodonosor & ses descendans régnerent à Babylone jusqu'au temps de la Monarchie des Perses : 3°. que les peuples d'Orient devoient servir Nabuchodonosor & son fils, & le fils de son fils, suivant la

(*a*) Dan. VII, v. 1. VIII, v. 1.
(*b*) Dan. V, v. 28, 30, 31.
(*b*) 2 Chron. XXXVI, v. 20.

prédiction de Jérémie (*a*) : d'où il s'ensuit, que la couronne doit avoir été portée après lui par son fils, & après ce dernier, par le fils de son fils. Evil-Mérodac étoit son fils ; & de tous les Rois qui ont occupé le trône après lui, il n'y a que Belsazzar qui puisse avoir été le fils de son fils ; car Nériglissar n'étoit que l'époux de sa fille, mere de Laborosoarchod : 4°. Hérodote dit que le dernier Roi de Babylone étoit fils de la fameuse Reine Nitocris. Il est évident que c'étoit d'Evil-Mérodac seul qu'elle pouvoit avoir un fils qui fût fils du fils de Nabuchodonosor. Cette opinion nous paroît plus conforme, tant avec l'Ecriture, qu'avec le témoignage des Historiens profanes : c'est ce qui nous determine à l'adopter de préférence à celle du Chevalier Marsham, que nous avions embrassée dans notre Histoire de Babylone.

Les Savans ne sont pas moins partagés sur Darius le Mede dont parle Daniel, que sur son Belsazzar. Marsham (*b*) croit que ce fut Nériglissar, & que c'est en lui qu'a commencé l'Empire des Medes & des Perses : il suppose que Nériglissar étoit Mede d'origine, sans aucune autre raison, que parce qu'il épousa la sœur d'Evil-Mérodac, dont la mere étoit Mede. Sans combattre cette supposition, ou plutôt cette conjecture, nous avouons ne pas comprendre, même en admettant ce qu'il avance si gratuitement, comment, à la mort de Belsazzar, c'est-à-dire, selon lui, d'Evil-Mérodac, le royaume de Babylone fut divisé & donné aux Medes & aux Perses. Il est certain que Belsazzar a été tué, & il ne l'est pas moins que son royaume a été donné aux Medes & aux Perses : ce qui arriva immédiatement après sa

(*a*) Jerem. XXVII. v. 7.
(*b*) Can. Chron. Sæc. XVIII.

mort, à ce que le Texte sacré semble indiquer : *Ton royaume a été divisé & donné aux Medes & aux Perses..... Cette même nuit Belsazzar, Roi des Chaldéens, fut tué, & Darius le Mede prit le royaume* (a). Outre cela, il paroît clairement par tout le Chapitre VI de Daniel, que Darius le Mede étoit Roi de Medie. Il introduisit les Loix des Medes & des Perses ; ce qui auroit été une imprudence dangereuse, s'il avoit usurpé la couronne, & s'il n'eût eu que les Babyloniens, dont il abolissoit les Loix pour soutenir ses droits. Ce que nous venons de dire convient parfaitement à Nériglissar, puisqu'il auroit établi les Loix des Medes & des Perses, étant en guerre avec ces deux peuples, & ne pouvant espérer d'autres amis que ses Sujets, qui devoient naturellement le haïr comme étranger, comme usurpateur, & comme assassin de leur maître légitime. Observons encore, que si l'Empire des Medes & des Perses commença en la personne de Nériglissar, Cyrus ne détruisit point la Monarchie de Babylone, mais l'Empire des Medes & des Perses ; système qu'aucun Ecrivain n'a jamais osé proposer. La plus forte preuve, selon nous, qu'on produise contre cette hypothese & contre celle de Scaliger, qui prend Nabonadius pour Darius le Mede, est la division que Darius fit de son Empire en 120 Provinces (b) ; ce qui ne doit point être entendu de l'Empire Babylonien, qui ne fut jamais si grand, mais de celui de Perse. Ce dernier Empire fut encore agrandi de sept Provinces, quand Cambyse eut conquis l'Egypte, & que Darius Hystaspes se fut rendu maître de la Thrace & de l'Inde : de là vient que, du temps d'Esther, l'Empire de Perse contenoit

(a) Daniel. V. v. 28, 30, 31.
(b) Daniel. VI. v. 1.

127 Provinces. Si telle étoit la division de l'Empire de Perse de son temps, l'autre division doit nécessairement avoir eu rapport au même Empire; car si cet Empire, depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie, n'étoit composé que de 127 Provinces, l'Empire de Babylone seul, qui étoit à peine la septieme partie de l'autre, n'en pouvoit pas contenir 120. Il est donc clair que Darius le Mede étoit Souverain de l'Empire Babylonien & de celui de Perse; ce qui ne convient ni à Nériglissar, ni à Nabonadius.

Scaliger (*a*) prétend que Nabonadius est le Darius de Daniel; il ajoute qu'il étoit Mede d'origine; qu'il n'étoit nullement parent de Nabuchodonosor, mais librement élu Roi par les mêmes Seigneurs Babyloniens, qui firent mourir Laborosoarchod. Pour prouver la liberté de son élection, il cite ces mots de Daniel, *il prit le royaume;* & pour démontrer qu'il étoit Mede, il allegue une prédiction que Megasthene (*b*) assure avoir été prononcée par Nabuchodonosor peu de temps avant sa mort, & par laquelle ce Prince annonçoit aux Babyloniens, *qu'une grande calamité que ni Bélus ni la Reine Beltis ne pourroient détourner, alloit les envelopper; qu'un mulet Persan subjugueroit les Babyloniens, par le secours d'un Mede.* Le mulet Persan est Cyrus, qui étoit Perse & Mede, eu égard à son pere & à sa mere. Le Mede qui l'aida dans son expédition étoit Nabonadius. Si nous demandons à Scaliger, comment on peut dire que Nabonadius aida Cyrus à détruire la ville & le royaume de Babylone, puisqu'il mourut en les défendant; il répond que Nabonadius, par sa défaite & par sa mort, hâta la ruine de Babylone, & que, dans ce sens

(*a*) Scalig. de Emend. Temp. l. VI.
(*b*) Apud. Euseb. Præp. Evang. l. IX.

(s'il y en a dans ce raisonnement), il contribua avec Cyrus à renverser la Monarchie Babylonienne. Il suffit d'exposer cet argument; il ne mérite aucune réfutation. Isaac Vossius observe que de pareils raisonnemens sont indignes de celui qui se les est permis (*a*). Quant à son autre preuve, savoir, que Darius *prit le royaume*, nous convenons que les expressions du Texte n'indiquent aucune violence de la part de Darius, qui prit tranquillement possession d'un Empire que Cyrus avoit conquis par la force des armes. Il n'est pas probable que les Seigneurs Babyloniens, après avoir massacré leur Souverain, aient voulu placer un Mede sur le trône dans le même temps qu'ils étoient en guerre avec ce peuple. D'un autre côté, la division du royaume de Babylone entre les Medes & les Perses, prédite par Daniel, ne peut pas s'appliquer à un Roi, qui, quoique Mede d'origine, eût été élu par les Babyloniens, & fût resté paisible possesseur du trône, jusqu'à ce que les Perses l'en vinssent chasser. La division que nous examinons, doit avoir été faite après la prise de la ville & la destruction de l'Empire. Enfin, ce systeme est non seulement contraire à la prédiction de Daniel, touchant la division de l'Empire entre les Perses & les Medes; mais aussi à celle de Jérémie, où il est dit *que tous les peuples serviroient Nabuchodonosor, & son fils & le fils de son fils.* Si Nabonadius a été Darius, lequel de tous les Rois de Babylone a été fils du fils de Nabuchodonosor? Scaliger, qui n'eût eu rien à répondre à cette question, l'a passée sous silence. Il adopte assez souvent le sentiment de Bérose: cependant il s'en écarte dans cette occasion; car cet Ecrivain dit que Nabonadius étoit Babylo-

(*a*) Isaac Vossius, Chronol. Sacr. p. 144.

nien.

nien (*a*). Il eſt vrai que Scaliger paroît ſe repentir dans la ſuite d'avoir manqué de reſpect à ſon grand guide, & qu'il eſt tenté de faire de Nabonadius un Babylonien : mais comment concilier ce ſyſtême avec l'Ecriture, qui ne l'appelle jamais que *Darius le Mede?* Il repond que le mot *Mede* n'eſt pas un nom national, *comme tous les Chronologiſtes, qui n'y entendoient pas fineſſe, l'ont cru, mais un ſurnom de Darius.* Cette ſolution ſeroit bonne, ſi malheureuſement Daniel ne commençoit pas le IX. Chapitre de ſes Révelations par ces mots : *La premiere année de Darius, fils d'Aſſuérus, de la race des Medes, qui régna dans l'Empire des Chaldéens.* Il étoit donc Mede, & même fils d'un Roi de Médie. Mais Scaliger paroît s'être plus attaché à conſulter les fragmens défectueux de Béroſe, que les Livres des Prophetes, dont l'autorité eſt infaillible. Il mérite en cela les ironies qu'il ſe permet contre ceux qui refuſent d'adopter ſon opinion : mais pardonnons-lui ; s'il n'avoit pas été auſſi bizarre que déciſif, il n'auroit pas été ni un Scaliger, ni un fils de Jules.

Les difficultés que nous venons de faire contre les deux opinions précédentes, ont déterminé quelques Savans à chercher ailleurs ce Darius le Mede. Ils ſuppoſent qu'il y avoit un Darius Mede & Roi des Perſes avant Cambyſe, pere de Cyrus, qui, ſuivant Xénophon, étoit auſſi Roi de Perſe. Cette conjecture eſt fortifiée par un paſſage d'Eſchyle (*b*), dans lequel ce Poëte ſuppoſe clairement que le premier Roi de Perſe dont il parle, étoit un Mede qui s'empara de Suſe avec une puiſſante armée. Il fait enſuite mention de ſon fils, qu'il ne nomme

(*a*) Beroſ. apud Joſeph. Antiq. l. X. c. 11.
(*b*) Æſchyl. Perſæ V. v. 761.

point, & assigne la troisieme place à Cyrus, qu'il appelle un Prince heureux. Ce Darius, qui prit Suse & fit la guerre aux Babyloniens, est, suivant eux, Darius le Mede, fils d'Assuérus. On peut objecter que Darius, grand-pere de Cyrus, ne pouvoit pas vivre lorsque Babylone fut prise, Cyrus étant alors âgé de 61 ans; & cette objection est sans réplique.

D'autres Ecrivains, qui suivent Xénophon, prétendent que Cyaxare, fils d'Astyages, & oncle de Cyrus, a été Darius le Mede. Il fut le successeur d'Astyages au trône de Médie, comme Cyrus le fut de Cambyse à celui de Perse. Ces deux Monarques ayant rassemblé leurs forces, envahirent le royaume & la ville de Babylone. Cyaxare régna deux ans dans cette capitale, & à sa mort Cyrus devint maître de tout l'Empire. Ce systême est fondé sur l'Ecriture, & n'est pas susceptible des difficultés qui accompagnent les autres. La seule objection qu'on puisse proposer, est qu'Hérodote, Bérose & Megasthene ne parlent nullement de ce Darius ou Cyaxare II, & que, suivant le premier de ces Auteurs, Cyrus fut le successeur d'Astyages son grand-pere; ce que confirment Diodore de Sicile, Justin, Strabon, Polénius, Africain, Clément d'Alexandrie, Justin Martyr, Lactance, Eusebe, S. Jérôme, S. Augustin, &c. mais toutes ces autorités n'ajoutent aucun poids à celle d'Hérodote, puisque tous ces Ecrivains n'ont fait que le copier. Nous convenons que ces Auteurs donnent Cyrus pour successeur immédiat d'Astyages; mais Xénophon (*a*), & Josephe (*b*) qui en cette occasion abandonne Bérose, n'en font pas de même. Xénophon appelle le successeur

(*a*) Xenoph. Cyropæd. l. I. c. 19.
(*b*) Joseph. Antiq. l. X. c. 13.

d'Astyages *Cyaxare*, & Josephe lui donne le nom de *Darius*, ajoutant qu'il renversa la Monarchie Babylonienne, & que son neveu Cyrus l'aida dans cette expédition (*a*); ce qui s'accorde avec l'Ecriture & la Chronologie. Le sentiment opposé, sans être contraire à l'Ecriture, ne s'accorde point avec la Chronologie; car si nous supposons qu'Astyages eut pour successeur immédiat Cyrus, il faut nécessairement qu'il ait vécu plus d'un siecle; car il donna sa fille en mariage à Nabuchodonosor, selon les partisans trop zélés d'Hérodote, avant le siége de Ninive, c'est-à-dire, 73 ans avant la prise de Babylone. Ce Monarque doit avoir eu alors au moins 30 ans, auxquels il faut ajouter les deux ans qu'il régna à Babylone. S'il étoit possible de supposer qu'Astyages eût vécu si long-temps, nous serions charmés de suivre Hérodote, que nous respectons comme un Historien à qui l'on ne rend pas assez de justice. Son systême n'est contraire en rien à l'Ecriture, où tout ce qui est dit de Darius le Mede convient aussi bien à Astyages qu'à son fils.

Un Auteur moderne (*b*), assez prévenu en faveur d'Hérodote pour adopter tout ce qu'il assure, s'efforce de prouver que Cyrus fut successeur immédiat d'Astyages, par le verset 65 du Chapitre XIII de Daniel, où il est dit : *Et le Roi Astyages fut rassemblé avec ses peres, & Cyrus de Perse reçut le royaume.* La citation est juste, suivant la Vulgate, qui est admise par ceux de la Communion de Rome; mais dans nos Bibles, ces mots se trouvent dans l'Histoire apocryphe de Bel & du Dragon. N'insistons point davantage sur ce sujet, puisque l'Auteur de la difficulté prend lui-même le soin de la résoudre. Il fait de grands éloges du Pere Tournemine, pour

(*a*) Joseph. ubi suprà

(*b*) Langlet. Méthode pour étudier l'Hist. t. IV. p. 322.

avoir trouvé que les noms de Cyaxare, d'Astyages & d'Assuérus étoient communs à tous les Rois de Médie (*a*) : mais n'est-il pas étrange que l'Ecrivain même qui a donné le nom d'*Astyages* au grand-pere de Cyrus, adopte immédiatement après le sentiment d'un autre, qui prétend que ce nom a été commun à tous les Souverains qui ont régné en Médie ? Si la découverte du Pere Tournemine est vraie, comme elle pourroit bien l'être, nous voudrions savoir pourquoi le fils d'Astyages n'auroit pas porté le même nom que son pere : & s'il n'a pu être appelé *Astyages*, comment prouver que le passage qu'on vient de citer, a rapport au pere, & point au fils ? Notre Auteur se fait un scrupule de ne pas adopter le même nombre de Rois que marque Hérodote ; &, d'un autre côté, il n'est nullement d'accord avec cet Historien au sujet de la durée de leurs regnes. Il fait régner Cyaxare 64 ans, tandis qu'Hérodote n'en compte que 40. Il ne s'accorde pas en cela avec lui-même, si l'on considere l'extrême déférence qu'il témoigne souvent pour l'autorité d'Hérodote. Comme nous avons réuni dans une seule Note une matiere qui a donné des disputes sans fin, & qui a produit plusieurs volumes, nous nous flattons qu'on ne nous accusera point de prolixité.

NOTE XIX. *Page* 142.

Les meilleurs Commentateurs conviennent que les Élamites, ancêtres des Perses, descendoient d'Elam fils de Sem ; c'est ce que nous avons prouvé ci-dessus (*b*), du moins autant qu'il étoit possible de le faire. On convient aussi que les plus

(*a*) Tourn. Dissert. l. X. ad calcem Menochii.

(*b*) V. supr. t. I. Not. p. 246.

anciens d'entre les Auteurs inſpirés entendent la Perſe quand ils parlent du royaume d'Elam, ou d'Elam ſimplement. Ainſi, pour ne pas fatiguer nos Lecteurs de citations inutiles, quand le Prophete Jérémie (*a*), après avoir annoncé aux Juifs les plus terribles jugemens, ajoute ces mots : *Mais il arrivera aux derniers jours que je ramenerai les captifs d'Elam, a dit l'Eternel;* tous les Commentateurs avouent qu'il a voulu parler du rétabliſſement du royaume de Perſe, opéré par Cyrus, qui ſubjugua les Babyloniens, comme ceux-ci avoient ſubjugué autrefois les Perſes (*b*). A l'égard du mot *Paras*, les Savans ne conviennent ni de ſon étymologie, ni de ſa ſignification. Quelques-uns d'eux le font dériver du mot Arabe *Pharis*, qui ſignifie *Cheval*. Des Hiſtoriens Perſans prétendent que *Pharis* eſt un nom propre, & que celui qui l'a porté étoit fils d'Arsham, c'eſt-à-dire, d'Arphaxad fils de Sem ; d'autres aſſurent que ce Phars étoit fils de Japhet, &c.; d'autres enfin, dont l'opinion paroît la plus vraiſemblable, diſent qu'il étoit fils d'Elam fils de Sem (*c*).

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le mot Grec *Perſis*, & le terme Latin *Perſia*, ſont dérivés du nom oriental du pays dont nous parlons, & ne tirent point leur origine de Perſée, conſidéré comme conquérant de ce pays.

On croit que le nom d'*Artæi* vient du mot Perſan *Ard* ou *Art*, qui ſignifie *fort*, *vaillant*, *magnanime*, & par lequel ſont déſignées les diſpoſitions des habitans du pays (*d*). L'Achœménie, ſuivant Etienne de Byzance (*e*), n'étoit qu'une

(*a*) XLIX, v. 39.
(*b*) Poli Synop. Critic. Lowth on Jerem. XLIX, v. 39.
(*c*) Hyde Rel. Vet. Perſ. c. XXXV. p. 418, 419.
(*d*) *Idem*, p. 413. (*e*) *Idem*, ubi ſup.

partie de la Perse. Strabon (*a*) dit à peu près la même chose ; ce qui n'empêche pas que ce nom ne signifie quelquefois la Perse en général, comme dans Herodote (*b*), qui introduit Cambyse faisant une harangue, dans laquelle il appelle son peuple *Achæménides*. Dans la Langue Arménienne, la Perse est appelée *Schahistan*, c'est-à-dire, *le pays du Shah* (*c*). Les Arabes nommoient la Perse *Agemestaan*, parce que dans leur langage *Agem* veut dire *Etranger*, ou plutôt *Barbare* ; titre qu'ils donnent à tous les peuples qui ne sont pas Arabes. De là cette distinction d'Arak-Arab & d'Arak-Agem, c'est-à-dire, de *villes des Arabes*, & de *villes des Barbares*. Les Persans eux-mêmes appellent en général leur pays *Iroun* & *Iran*, parce que, disent-ils, sous le regne du Roi Effrasiah, leur Empire renfermoit tous les pays qui sont entre la mer Caspienne & la Chine. Ce Prince partagea ses Etats en deux parties ; il nomma *Touran* celle qui étoit au delà du fleuve Oxus, & *Iran*, la partie en deçà. De là vient que dans les anciennes Histoires de Perse, *Key-Iran* & *Key-Touran* signifient le Roi de Perse & le Roi de Tartarie, & qu'actuellement encore le Monarque de Perse est appelé *Padcha-Iran*, & son premier Visir, *Iran-Médary*, ou *Pole de Perse* (*d*).

NOTE XX. *Page* 143.

» LA Perse est le plus grand Empire du monde, dit le Chevalier Chardin, » à en juger par les des-» criptions Géographiques des Persans, qui la re-» présentent comme ayant été anciennement bornée

---

(*a*) Lib. XV, p. 500.
(*b*) Clio, p. 195.
(*c*) Hyde, p. 413.
(*d*) Chard. Voy. T. III. p. 3.

» par la mer Noire, la mer Rouge, la mer Caspienne & le golfe de Perse, & par l'Euphrate, l'Araxe, le Tigre, le Phase, l'Oxus & l'Indus. Il est presque impossible de déterminer exactement les limites de ce vaste royaume, qui ne ressemble pas à ces petits Etats, dont une riviere ou une colonne marque les frontieres. La Perse a de tous côtés un espace de trois journées de chemin entiérement inhabité, quoique le terroir en soit excellent dans plusieurs endroits. Les Persans envisagent comme une marque de véritable grandeur, qu'il y ait un si grand vuide entre leur Empire & le reste de la terre. C'est une forte barriere, disent-ils, & d'ailleurs on n'a point dispute pour les limites. Il s'en faut de beaucoup que les mers & les fleuves dont nous venons de faire l'énumération, servent à présent de bornes à la Perse. Cependant les Persans affectent dans leurs écrits de les employer, & disent qu'il ne leur manque qu'un Roi aussi vaillant que le grand Abas, pour rendre à l'Empire sa vraie grandeur. La Perse, dans l'état où je la vis, à compter depuis la Georgie, c'est-à-dire, depuis le 45e degré de latitude jusqu'au 80e, & depuis l'Indus jusqu'aux montagnes d'Ararat, c'est-à-dire, depuis le 77e jusqu'au 112e degré de longitude, contient en longueur environ 550 lieues de Perse, ce qui fait 750 lieues de France, & en largeur environ 400 (*a*) «.

Nous avons cru devoir préférer le témoignage de ce Voyageur à tout autre, à cause de la peine qu'il semble avoir prise pour donner une description exacte de ce pays. D'ailleurs, un homme qui a fait un long séjour dans le pays qu'il décrit, & qui a eu

(*a*) Chardin, Voy. Tom. III. p. 2.

toutes les occasions nécessaires & toutes les qualités requises pour le connoître parfaitement, mérite plus que tout autre notre confiance.

NOTE XXI. *Page* 144.

Pour ne pas trop grossir ce Chapitre, en insérant dans le Texte tout ce qui concerne chaque Province de Perse en particulier, & pour éviter en même temps l'obscurité où nous jetteroit une description trop abrégée, nous avons cru devoir mettre dans les Notes ce qu'il faudroit pour donner à nos Lecteurs une idée suffisante de la situation, de l'étendue & des productions de chaque Province.

Nous disons donc, en suivant l'ordre indiqué dans le Texte, que quoique la Gédrosie soit ainsi appelée par Strabon & par Ptolomée, cependant Diodore de Sicile (*a*), Suidas (*b*) & quelques manuscrits d'Ammien Marcellin (*c*), la nomment *Cédrosie*. Il n'est pas aisé de déterminer l'étendue de cette Province; ses bornes, quoique très-bien marquées, sont relatives à des lieux qui ne sont plus guere soumis. Le mont Becius, ou plutôt une chaîne de montagnes, coupe cette Province en deux parties égales; & c'est de ces montagnes que tire sa source le fameux fleuve Arbis ou Arabis, qui, après avoir parcouru une petite étendue de pays, se jette dans la mer des Indes; c'est à l'embouchure de ce fleuve qu'étoit situé le Γυναικῶν λιμὴν, dont parle Ptolomée (*d*), & qu'Arrien, dans son Histoire des Indes, assure avoir porté ce nom, parce qu'une femme en étoit la Souveraine (*e*). Le terrein de cette

---

(*a*) Lib. XVIII, c. 6.
(*b*) In verb. Κεδρωσία.
(*c*) In Edit. Valesii. p. 369.
(*d*) Lib. VI, c. 21.
(*e*) Chap. XXII.

Province eſt ſablonneux & aride, & l'air y eſt ſi chaud, que l'armée d'Alexandre y ſouffrit beaucoup, quoique les ſoldats y euſſent bâti des cabanes de bois aromatique, qui s'y trouvoit en grande abondance (*a*). Ptolomée fait mention de deux iſles qui dépendoient de cette Province; il les appelle *Aſtée* & *Codane* (*b*); & Arrien, parlant du voyage de Néarque, aſſure qu'il en obſerva pluſieurs autres (*c*).

NOTE XXII. *Page* 144.

Quoique d'autres Auteurs ne parlent de la Caramanie qu'en général, Ptolomée néanmoins fait la diviſion que nous venons d'indiquer, & place auſſi la deſcription de l'Arabie heureuſe entre la Caramanie déſerte, & la Caramanie proprement dite. A l'égard de la premiere, c'eſt avec raiſon qu'il l'appelle *déſerte* (*d*); on y trouve à peine quelque miſérable village, & preſque point d'eau; le terrein n'eſt qu'un ſable tout pur, & l'air y eſt brûlant & mal-ſain (*e*). La Caramanie proprement dite, eſt un pays bien différent; il eſt arroſé de pluſieurs rivieres, & en particulier de l'Andamis, dont Pline (*f*) & Ptolomée (*g*) font mention : il eſt cependant parſemé de montagnes, dont la plupart contiennent des mines de cuivre ou de fer.

Le peuple y vivoit autrefois miſérablement, s'il faut en croire Pomponius Mela : » Les Caramaniens, dit-il, manquent de fruits, de vêtemens, » de maiſons, & de bétail; ils n'ont preſque d'autre

(*a*) Strab.
(*b*) Ubi ſuprà.
(*c*) Hiſt. Indic. p. 366.
(*d*) Lib. VI, c. 6.
(*e*) Lib. VI, c. 8.
(*f*) Lib. VI, c. 23.
(*g*) Ubi ſupr.

» nourriture que du poiſſon, dont la peau leur
» ſert d'habits; tout leur corps eſt couvert de
» poil (*a*) «. Il y a apparence que Pomponius Mela confond les Caramaniens avec un autre peuple qui habitoit le long de la mer, & qu'on nommoit *Ichthyophages*. Strabon (*b*) & Arrien (*c*) en font mention. On aſſure qu'ils vivoient de poiſſon, & en employoient les arrêtes à ſe faire des cabanes. Ammien Marcellin (*d*) nous donne une idée plus avantageuſe de la Caramanie. Cette Province fournit préſentement la plus belle laine du monde : les moutons qui la portent, ont ceci de particulier, que lorſqu'ils ont mangé de l'herbe nouvelle, depuis Janvier juſqu'en Mai, la toiſon entiere s'enleve comme d'elle-même, & laiſſe la bête nue. Cette laine étant battue, le gros s'en va, & le plus fin de la toiſon demeure.

Les Gaures font tous le commerce de ces laines. Ils en font des ceintures, qu'on recherche par-tout l'Orient, & une ſorte de ſerge, auſſi douce & auſſi luſtrée que ſi elle étoit de ſoie (*e*).

La petite mais fameuſe iſle d'Ormus dépend de cette Province : elle a environ 20 milles d'Angleterre de circuit; elle eſt pierreuſe, ſtérile, & ne produit preſque rien que du ſel, qui y eſt en ſi grande abondance, & ſi dur, qu'on s'en ſert pour bâtir des maiſons. Le terroir eſt compoſé d'un ſable blanc, qu'on tranſportoit autrefois en Europe. On n'y trouve point d'autre eau, que celle qu'on recueille dans des citernes; de ſorte que cette iſle, dans le temps même que ſon commerce la rendoit

(*a*) De Situ Orbis. lib. III, cap. 8.
(*b*) Lib. XV.
(*c*) Hiſt. Indic. c. 29.
(*d*) Lib. XXIII.
(*e*) Tavernier, Voy. de Perſe, l. I. chap. 8.

très-fameuſe, tiroit ſes vivres, & même de l'eau douce du Continent : l'air y eſt ſi brûlant en été, que les habitans n'y pouvoient vivre que dans des grottes & dans l'eau (*a*). A préſent on n'y voit plus qu'un port. Nous parlerons dans un autre endroit de l'ancien royaume d'Ormus, & des différentes révolutions qu'il a éprouvées.

NOTE XXIII. *Page* 145.

STRABON (*b*), Ptolomée (*c*) & Pline (*d*) s'accordent à donner à cette Province le nom de *Drangiane;* Diodore de Sicile l'appelle *Drangine*, & les habitans *Drangi* (*e*). Une chaîne de montagnes, dont la principale ſe nomme *Bagous*, traverſe ce pays ; ce qui a donné occaſion de dire, qu'un fleuve, nommé *Drangius*, & qui a donné ſon nom à la *Drangiane*, traverſe cette Province; mais c'eſt ſans aucune certitude.

La Drangiane a fort peu de largeur, & eſt proprement un pays de montagnes, qui n'a jamais abondé en productions néceſſaires à la vie. La ſeule choſe qui lui a donné quelque réputation, c'eſt d'avoir été la patrie de Ruſtan, héros célebre dans tous les Romans Orientaux.

(*a*) Mandelsl's Travers in Harris's Collection. Vol. II, pag. 118. Tavernier, Voy. de Perſe. l. V. ch. 23.

(*b*) Lib. XV, p. 497.

(*c*) Lib. VI, c. 19.

(*d*) Lib. VI, c. 23.

(*e*) Lib. XVII.



NOTE XXIV. *Page* 146.

C'EST sur l'autorité de Tavernier que nous disons qu'il n'y a à présent aucune ville considérable dans cette Province (*a*); mais nous entendons par-là, qu'il n'y a point de villes entre les limites de l'ancienne Arachosie. Cependant, comme d'autres Ecrivains plus modernes prétendent que l'ancienne ville d'Arachotus, ou plutôt (le nom étant Grec) d'Arachotos, étoit situé dans le même endroit où est présentement la ville de Cabul (*b*), nous profiterons de cette occasion pour insérer ici une description de cette ville, qui sera plus utile & sûrement plus agréable à nos Lecteurs, que toutes les conjectures des Géographes au sujet de l'Arachosie.

» Caboul est une grande ville, capitale de la » Province de Caboulistan ou Caboul. Elle a deux » châteaux bien fortifiés, & renferme dans son » enceinte plusieurs palais qui ont servi de demeures » à différens Rois & Princes du pays: elle est à 33 » degrés de latitude septentrionale. Les montagnes » qui l'environnent produisent une grande quantité » de Mirobolans, que les Orientaux appellent » *Cabuly*; on y recueille plusieurs sortes de dro- » gues, & quelques épiceries; & elles abondent » en mines de fer, qui apportent un grand profit » aux habitans.

» Cette ville fait un commerce considérable avec » la Tartarie, le pays des Usbecs & les Indes. Les » Usbecs seuls y vendent annuellement plus de » 60000 chevaux, & les Persans y amenent une » prodigieuse quantité de moutons & d'autre bétail.

(*a*) Liv. IV, chap. I, p. 412

(*b*) Heylins, Cosmography. B. III, p. 146.

» On peut y avoir du vin à bon marché, quoique » le pays circonvoisin soit froid & stérile, à l'ex- » ception de quelques endroits que les montagnes » garantissent du froid, & qui sont arrosés par deux » rivieres dont les sources sont dans ces montagnes. » C'est particuliérement dans la Province de Ca- » boul que croissent les grandes cannes, dont les » habitans font des lances & des hallebardes. La » plupart de ces habitans sont idolâtres; c'est ce » qui fait que tout le pays est rempli de pagodes. » Leurs mois sont lunaires, & ils célebrent avec » une extrême dévotion la fête nommée *Houly*, » qui dure deux jours, & qui est fixée à la pleine » lune de Février. Pendant cette fête, leurs habits » sont d'un rouge foncé : quand ils ont fait leurs » prieres & leurs offrandes dans le Temple, ils » passent le reste du temps à danser par troupes dans » les rues, à sonner de la trompette, à visiter leurs » amis, & à se régaler mutuellement chacun dans » sa tribu. Le Grand Mogol tire annuellement de » ce pays quatre ou cinq millions (*a*) «.

Cependant il n'est rien moins que certain que la ville de Cabul soit située dans l'ancienne Province d'Arachosie, puisque le Caboulistan est au delà de Candahar, & fait partie des Etats du Mogol.

NOTE XXV. *Page* 146.

LE nom de cette Province s'écrit de différentes manieres; mais ordinairement Paropamisus, & quelquefois Parapamisis, ou Paropamisis (*b*). La montagne de Paropamisus a donné son nom à toute la Province. Cette montagne, qui fait partie du

(*a*) Tavern. in Harris's Coll. vol. II, p. 355.
(*b*) Cellar. Geogr. Antiq. vol. II, c. 23, p. 719.

mont Taurus, fut appelée *Caucase*, pour flatter la vanité d'Alexandre le Grand, afin qu'on pût dire qu'il avoit passé pardessus cette fameuse chaîne de montagnes : adulation ridicule, qu'on auroit peine à croire, si elle n'étoit attestée par des Auteurs dignes de foi (*a*). La grande quantité de montagnes dont le pays est parsemé, fait que le terroir n'en est guere fertile.

Nous avons observé ci-dessus, que le royaume de Candahar se trouve dans l'ancienne Province de Paropamisus. Ce petit royaume a pour capitale une ville du même nom, qui passe pour la place la mieux fortifiée de toute cette partie de l'Asie. Les Caravanes y passent toujours, soit en allant aux Indes, soit quand elles en reviennent, & en font une ville riche & commerçante. Tavernier en donne une ample description à la fin du cinquieme Livre de ses Voyages. Nous parlerons de ses Princes, & des changemens qu'elle a éprouvés, quand, dans l'Histoire de Perse, nous serons parvenus à l'érection de ce petit royaume.

NOTE XXVI. *Page* 149.

Tous les anciens Auteurs représentent l'Hyrcanie comme un pays abondant en vin, en froment, en figues, & en d'autres sortes de fruits, en pâturages, &, ce qui n'est pas si agréable, en bois, qui servent de retraite à une infinité d'especes de bêtes sauvages (*b*). Quant à son état actuel, rien n'est plus étrange que la différence des tableaux que des Voyageurs également dignes de foi, & tous témoins

---

(*a*) Strab. l. XI. p. 348. Arrian. Exp. Al. l. V, c. 3.
(*b*) Ammien Marcellin, l. XXIII.

oculaires, nous tracent de ce pays. Nos Lecteurs seront frappés de cette différence, s'ils comparent le passage suivant, tiré des voyages des Ambassadeurs du Duc de Holstein, avec ce que le Chevalier Chardin dit de l'air de la Perse, dans un endroit que nous rapporterons dans la suite.

» Tous ceux qui ont voyagé dans la Province de » Kilan, doivent avouer que c'est un Paradis terrestre, qui abonde en soie, en huile, en vin, en » ris, en tabac, en limons, en oranges, en pommes » de grenade, & en toutes sortes d'autres fruits: » les seps de vignes (qui se lient aux arbres) sont » aussi gros qu'un homme au milieu du corps. La » mer Caspienne, & les rivieres dont cette Pro- » vince est arrosée, fournissent une prodigieuse » quantité de poisson aux habitans, qui ont outre » cela d'excellens pâturages pour leur bétail, & » des bois pleins de gibier & d'oiseaux sauvages. » Je ne saurois donc comprendre comment Jean » de Laët, qui a copié en ceci Jean de Perse, a » pu dire que le Messanderan (partie de la Pro- » vince de Kilan) est sous un climat si froid, que » les fruits y mûrissent rarement; ce qui est très- » faux, puisque tous ceux qui connoissent ce » pays, demeurent d'accord que de toutes les Pro- » vinces de Perse, il n'y en a point dont l'air soit » plus tempéré que celui de Messanderan, & dont » les fruits soient meilleurs. Schach-Abas en étoit » si convaincu, qu'il y fit bâtir, pour sa résidence, » la ville de Férabath, & qu'il y mourut (*a*) «.

(*a*) Harris. Collect. vol. II, p. 101.



NOTE XXVII. *Page* 149.

ON ne fauroit dire avec certitude, fi Arie & Ariane font une feule & même Province, ou en quoi elles different. Si nous entreprenions de refoudre cette queftion, qui a paru aux meilleurs Géographes avoir d'infurmontables difficultés, nous nous rendrions en même temps coupables d'imprudence & de vanité. Ainfi nous nous contenterons de renvoyer nos Lecteurs aux Ecrivains cités au bas de la page (*a*). La defcription que nous avons donnée dans le Texte, eft empruntée de Ptolomée, qui nous a paru être dans cette occasion le meilleur de tous les guides, quoique nous ne comprenions pas bien ce qu'il dit des fontaines qui forment l'Arius, & du lac que forme à fon tour cette riviere (*b*). Des trente-cinq villes dont il parle, nous n'en trouvons que cinq ou fix dans d'autres anciens Ecrivains, & la plupart de ces dernieres font marquées dans un feul paragraphe d'Ammien Marcellin (*c*). C'étoit autrefois un pays fort peuplé, quoique parfemé, près des montagnes, de bruyeres & de bois. La chaleur du foleil est excessive en certains endroits; mais dans ceux où elle eft fupportable, il y croît des grappes dont le vin a affez de corps pour ne rien perdre de fa force ou de fa couleur en cent ans. L'ancienne ville d'Arie eft encore grande & peuplée. Le Chevalier Herbert dit qu'elle avoit un Gouverneur quand il y fut, & ajoute que le pays d'alentour produit des

(*a*) Cellar. Geogr. Antiq. l. III, c. 22, p. 721. Cafaub. in Strab. l. XV, p. 720.

(*b*) Lib. VI, c. 17.

(*c*) Lib. XXII.

rofes,

roſes, dont on fait une eau bien plus forte que celle d'Europe. Un autre Voyageur aſſure qu'on fait des tapis dans le voiſinage de cette ville, & qu'ils ſurpaſſent ceux qu'on fabrique en Europe, & même ceux de tous les autres métiers de Perſe (*a*).

NOTE XXVIII. *Page* 150.

LA haute réputation que les Rois des Parthes ont acquiſe par leurs vertus militaires, nous engagera à faire l'Hiſtoire de cette Province dans un détail plus particulier, que cette deſcription générale de l'Empire de Perſe n'a pu le permettre.

Ce que nous avons avancé ſur l'origine des Parthes, eſt fondé ſur le témoignage d'un Auteur dont nous allons rapporter les propres paroles : » Les Parthes, dit-il, deſcendent auſſi des Scythes; » car ils étoient exilés de la Scythie, comme cela eſt » marqué par leur nom : le mot de *Parthes* ſignifie » dans leur langage des *hommes bannis*. Par un trait » de conformité avec les Bactriens, des guerres ci- » viles les ayant obligés à quitter leur patrie, ils » commencerent par chercher une retraite dans le » pays limitrophe de l'Hyrcanie, & acquirent en- » ſuite à main armée un ſéjour plus étendu (*b*) «.

Quoique la Parthie ait enfin étendu ſa domination ſur tous les pays voiſins, & ait partagé avec Rome l'Empire du monde, elle formoit néanmoins, ſous les Rois de Perſe, & même ſous les Monarques Macédoniens, un Etat ſi peu conſidérable, que le nom de Province ne lui étoit pas même donné, à

(*a*) Harris's Collect. vol. I, pag. 435.
(*b*) Iſidor. Orig. IX, cap. 2.

moins qu'on n'y ajoutât l'Hyrcanie. L'origine de la capitale de la Parthie n'eſt pas facile à déterminer. Polype dit qu'on la nommoit anciennement *Hecatompylos*, parce que tous les chemins qui traverſoient le pays des Parthes, y venoient aboutir comme à leur centre (*a*). Quinte-Curce aſſure qu'elle fut bâtie par les Grecs, mais ſans ajouter en quel temps & par qui (*b*). Il ſemble qu'Hecatompylos eſt plutôt une interprétation Grecque du vrai nom de cette ville, que le nom même. Si l'on demande quel étoit donc ce nom dans la Langue des Parthes, nous avouerons ingénument notre ignorance à cet égard.

Nous avons obſervé dans le Texte, que quelques Ecrivains aſſuroient qu'Iſpahan avoit été fondée ſur les ruines de l'ancienne Hecatompylos : cependant, quoique ces Ecrivains ſoient en aſſez bon nombre, leur opinion ne nous paroît pas bien prouvée (*c*). Tous les Géographes conviennent que la ville d'Iſpahan n'eſt rien moins qu'ancienne, & que les deux parties dans leſquelles elle eſt partagée, conſervent le nom de deux villes contiguës, dont la jonction a ſervi à la former. Ces villes s'appeloient *Heider* & *Néamet-Olahi*. Les habitans de ces villes, malgré la proximité des lieux, ſe haïſſoient mortellement, & ont tranſmis à leurs deſcendans cette même haine, qui éclate toutes les fois qu'ils en trouvent l'occaſion. Il y en a qui attribuent cette inimitié à une autre cauſe.

Suivant eux, Heider & Néamet-Olahi ſont les noms de deux Princes qui régnoient autrefois en Perſe, & dont les querelles furent cauſe que leurs

---

(*a*) Lib. X, c. 25.

(*b*) Lib VI, c. 11.

(*c*) Herbert's Travels, in Harris's Collect. vol. I, p. 431. Holſtein, Ambaſſad. Trav. *ibid.* vol. II, p. 79. Carreri, Voyag. tom. II, pag. 85.

ſujets ſe diviſerent en deux partis, qu'on prétend avoir ſubſiſté depuis ce temps dans Iſpahan, & même dans toutes les autres villes de Perſe. Cependant ceux-là mêmes, dont nous venons de rapporter l'opinion, avouent qu'Iſpahan eſt composée de deux villes, qu'ils nomment *Deredechte* & *Joubare.* On auroit lieu d'être ſurpris que le Magiſtrat de chaque ville n'ait pas eu ſoin d'arrêter le cours de ces ſortes d'animoſités, ſi l'avantage que ce deſordre apporte à ceux qui devroient y remedier, ne fourniſſoit pas une ſolution à cette difficulté (*a*).

On ignore l'époque de la réunion de ces deux villes, & même celle à laquelle on leur a donné le nom d'*Iſpahan*. Les uns diſent que ce fut avant le regne du fameux Timur-Bec, nommé abuſivement *Tamerlan*, qui la détruiſit deux fois. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la ville d'Iſpahan doit ſa grandeur & ſon éclat au grand Schâh-Abas, qui, après avoir conquis les royaumes de Lar & d'Ormus, trouva ſi agréable la ſituation de cette ville, qu'il en fit la capitale de ſon Empire entre l'an 1620 & 1628.

Il n'y a peut-être point de ville au monde, dont le nom s'écrive de tant de manieres différentes, que celui de cette capitale de Perſe (*b*). Les Européens l'appellent *Hiſpahan* ou *Iſpahan*; d'autres *Spaha*, *Spachea*, *Aſpahan*, *Izpaan* & *Spahon*: le Géographe de Nubie l'appelle *Asbahawn*, & les Perſans eux-mêmes la nomment *Spanhawn*; mais, pour être mieux entendus, nous adopterons, dans la ſuite de cet Ouvrage, le nom d'*Iſpahan*. Tavernier

(*a*) Tavernier, Voy. tom. I, l. IV, c. 5, p. 434. Chardin. t. II, p. 6. Carreri, ubi ſup. Le Brun, Voy. t. I, p. 197.
(*b*) Holſtein, Ambaſſad. Trav. Tavern. ubi ſup. Carreri, ubi ſup. p. 86.

& le Chevalier Chardin écrivent *Ispahan*, Carreri *Spahon*, & le Brun *Spahan*; mais ils tombent tous d'accord que les habitans prononcent ce mot de la maniere que nous l'avons indiqué.

L'étymologie de ce nom n'est pas plus facile à trouver que la façon de l'écrire. On prétend qu'avant le temps de Tamerlan, elle étoit appelée *Sipahan*, à cause du nombre prodigieux de ses habitans: *Sipe*, dans l'ancien langage des Persiens & des Usbecs, signifie *une armée*, & *Sipahan*, qui en est le pluriel, *des armées*. On fait dériver le même nom d'un mot Arabe qui signifie un bataillon (*a*). Mais il est temps que cette discussion fasse place à quelque chose de plus intéressant, & que nous donnions la description d'Ispahan; ce qui nous sera d'autant plus facile, que les Chevaliers Herbert & Chardin, les Ambassadeurs de Holstein, Tavernier, Gemelli, Carreri, le Brun, & quelques autres, nous ont fourni sur ce sujet d'excellens matériaux: les descriptions que Chardin & le Brun en ont faites, sont accompagnées de figures, par le moyen desquelles on peut s'en former une idée aussi exacte que de Londres ou de Paris.

Tous ceux qui ont vu Ispahan, conviennent unanimement que la situation de cette ville est la plus belle chose du monde; elle est dans une plaine grande, fertile, & entourée de montagnes qui la garantissent de la chaleur excessive de l'été & des vents perçans qui soufflent en hiver: cette plaine est arrosée de plusieurs rivieres, qui servent en même temps à l'embellissement de la ville & à l'utilité des habitans. La premiere de ces rivieres, sur laquelle il y a trois beaux ponts, se nomme

(*a*) Holstein, Ambassad. Trav. ubi sup.

Zenderoud, & a sa source dans les montagnes de Jayabat, à trois journées de la ville. Elle avoit peu d'eau; mais Abas le Grand fit creuser un canal, par le moyen duquel le Zenderoud est aussi large à Ispahan au printemps, que la Seine l'est à Paris en hiver. Les eaux en sont agréables & saines, ce qu'on peut dire en général de toutes les sources qu'on trouve dans les jardins des maisons de cette ville. La riviere qu'Abas fit entrer dans le Zenderoud, s'appelle *Mahmoud*, & nous aurons occasion dans la suite de parler de l'une & de l'autre. Outre ces rivieres, il y en a encore deux autres comprises sous le même nom d'*Abcorrenge*.

Une de ces rivieres est très-considérable par la quantité, presque toujours égale, de ses eaux. On a tenté plus d'une fois de la faire entrer dans le Zenderoud; & le Roi Talmas fit dans le seizieme siecle de prodigieuses dépenses pour l'exécution de ce projet, sans pouvoir en venir à bout. Abas le Grand tenta la même entreprise inutilement, & Abas II en fit malgré cela l'essai jusqu'à deux fois; mais tous ces efforts réunis n'ayant eu aucun succès, on a regardé l'entreprise comme impraticable (*a*).

NOTE XXIX. *Page* 155.

Les anciens Auteurs font souvent mention de la Perside : ainsi il ne nous sera pas difficile de donner une description assez exacte de l'état tant ancien que présent de cette Province (*b*).

La partie septentrionale de la Perside est un pays

(*a*) Chardin, t. II, p. 2, 3.

(*b*) Strab. lib. XV, p. 501. Plin. lib. VI, c. 26. Herodot. c. 125.

de montagnes, qui ne produit pas la quantité de bled ou d'autres denrées qu'il faudroit pour nourrir les habitans : on y trouve quelques émeraudes, mais de peu de valeur. Le terroir, vers la côte du golfe de Perse, est aussi mauvais, quoique d'une autre nature ; car il est chaud & sablonneux, & ne produit presque que des palmiers. Mais entre cette côte & la partie septentrionale dont nous venons de parler, il y a une étendue de pays qui abonde en bled, en fruits & en bétail ; elle est mieux arrosée, quoique par de petites rivieres, qu'aucune autre Province de la Perse. L'entrée de ce pays, qui est étroite & difficile, fut disputée autrefois à Alexandre le Grand par Ariobarzanes, qui arrêta ce Conquérant, & immortalisa son nom par cet exploit.

Quant à Persépolis, autrefois capitale de la Perside, aussi bien que de l'ancien Empire de Perse, Diodore de Sicile nous apprend que c'étoit la plus riche ville du monde, lorsqu'elle fut prise d'assaut par les soldats d'Alexandre. Après avoir passé tous les hommes au fil de l'épée, ils trouverent dans les maisons une immense quantité d'or & d'argent, & Alexandre ne se réserva que les trésors accumulés dans la citadelle depuis le temps de Cyrus, fondateur de l'Empire de Perse. Si le calcul de l'Auteur que nous citons est juste, ce Monarque emporta en cette occasion cent vingt mille talens d'or. Le butin fut si prodigieux, que les Provinces voisines furent obligées de fournir des mulets & d'autres bêtes de somme, sans compter trois mille chameaux pour l'emporter. La haine qu'Alexandre avoit conçue contre les habitans de cette ville, le détermina à n'y rien laisser qui fût de quelque prix ; & par-là, comme l'observe le même Auteur (*a*),

(*a*) Diod. Sicul. lib. XVII, c. 68.

Perſépolis, ſi fameuſe autrefois par ſa magnificence, devint célebre par ſa pauvreté.

Parmi les villes modernes, il n'y en a aucune qui ſoit plus remarquable que Chiras, dont voici la deſcription, telle qu'elle ſe trouve dans un célebre Voyageur : » De là, c'eſt-à-dire, de Tchel-Minar » juſqu'à Chiras, la journée eſt forte, principale- » ment quand les neiges viennent à fondre ; car » alors c'eſt comme une petite mer. La ville de » Chiras, que pluſieurs Ecrivains prétendent être » l'ancienne Cyropolis, eſt à 78 degrés 15 minutes » de longitude, & à 29 degrés 36 minutes de lati- » tude. Elle eſt ſituée dans une plaine qui s'étend » environ quatre lieues du nord au ſud, & près » de cinq lieues du couchant au levant. Du côté » du ſud il y a un lac d'eau ſalée, qui n'a guere » moins de quatre lieues de tour. Le terroir de » Chiras eſt bon & fertile ; mais il eſt particu- » liérement renommé par ſes vins, qui ſont les » meilleurs de la Perſe. La ville même n'a rien de » beau, & paroît à moitié ruinée : elle n'a plus de » murailles, & les maiſons ne ſont que de terre » ſéchée au ſoleil, & revêtue de chaux : quand il » tombe de la pluie, cette terre ſe détrempe, & » les maiſons tombent en ruine. Il n'y a que le » Collége que fit bâtir Iman-Kouli-Kan, & quel- » ques Moſquées, qui ſont de briques ; & la plus » paſſable de ces Moſquées eſt celle qu'on appelle » *Cha-Chiraque* : on l'entretient un peu mieux que » les autres, ſans que pourtant il y ait rien qui » mérite d'arrêter la vue.

» Au nord-eſt il y a une haute montagne cou- » verte de toutes ſortes d'arbres fruitiers, & au » pied de laquelle on trouve un pont de pierre » où aboutit une rue qui traverſe toute la ville. » Des deux côtés de cette rue il y a une muraille,

» & d'espace en espace de grandes portes, au » dessus desquelles il y a trois ou quatre chambres » percées à jour, pour avoir la vue des jardins » embellis d'allées de cyprès. Les rues de Chiras » sont généralement étroites; cependant il y en a » de belles, dont le milieu est embelli de canaux » ou de bassins d'eau. On trouve dans Chiras plu- » sieurs Bazars bien bâtis, & pourvus de toutes » sortes de marchandises, tant de Turquie que des » Indes. Il y a dans la même ville un Collége, » où des Professeurs enseignent la Théologie, la » Philosophie & la Médecine à des Etudians, dont » le nombre monte quelquefois jusqu'à 500. Cette » ville est aussi célebre par trois ou quatre Verre- » ries, où il se fait quantité de bouteilles grandes & » petites, qui servent à transporter des eaux de sen- » teur. On y fait aussi plusieurs sortes de vases, pour » mettre des fruits au vinaigre, que l'on transporte » aux Indes, à Sumatra, à Batavia, & ailleurs.

» Le verre de Chiras, qui est aussi beau que » celui d'aucun autre pays du monde, est fait d'une » pierre blanche, dure comme du marbre, qui se » trouve aux environs d'une montagne, à quatre » journées de Chiras. C'est quelque chose de mer- » veilleux que la maniere dont ils font leurs grandes » bouteilles nommées *Caraba*, qui sont épaisses » d'un doigt, & qui tiennent près de trente pintes » de Paris. Il n'y a aucune autre Manufacture à » Chiras que de quelques toiles peintes peu esti- » mées, & qui ne sont portées que par des gens » de la lie du peuple.

» Au nord-ouest de la ville est un jardin royal, » nommé *Bay-Scha*, qui est rempli d'arbres frui- » tiers, de rosiers & de jasmin; mais, faute de » symétrie, il ressemble à une forêt. De ce » jardin jusqu'à la montagne il y a un vignoble

» appartenant à différentes personnes, qui a deux » lieues de longueur & une de largeur, & qui est » arrosé par la riviere de Bendemir, dont les eaux » tarissent quelquefois en été, parce qu'il n'y pleut » jamais qu'au printemps & en automne. On boit » à Chiras les meilleurs vins de toute la Perse, » mais en petite quantité, parce qu'on seche la » plus grande partie des raisins, ou qu'on les confit » au vinaigre. Le vin est excellent; mais il est » si fort, qu'il peut porter aisément deux tiers » d'eau. Les habitans vendent leurs vins au poids » & non par mesure, & annuellement ils en en- » voient dans des caisses à Ispahan & aux Indes.

» C'est un peuple très-spirituel que celui de » Chiras, & cette ville a produit les meilleurs » Poëtes de la Perse. Scheich-Sadi, le meilleur de » tous, & que les Persans honorent comme un » Saint, y est enterré dans une vieille Mosquée.

» Le terroir, autour de la ville, abonde en toutes » sortes de productions. Les habitans cultivent une » grande quantité de rosiers, & fournissent d'eau » rose presque toutes les Indes. Ils ont beaucoup » de bled; mais ils en laissent manger une bonne » partie en herbe à leurs chevaux, parce, disent- » ils, qu'il ne viendroit pas en maturité faute d'eau. » On fait beaucoup d'opium dans cette ville; les » champs qui l'environnent n'étant remplis que de » pavots blancs. Les capres, que les habitans en- » voient de tous côtés, sont aussi une des branches » de leur commerce (*a*) «.

(*a*) Tavernier in Harris's, Collect. vol. II, p. 344.

NOTE XXX. *Page* 155.

PTOLOMEE (*a*) comprend l'Elymaïde dans la Susiane, dont, suivant Pline (*b*), elle n'étoit séparée que par le fleuve Eulæus. Le nom de *Susiane* est dérivé de celui de *Suse*, capitale de la Province, & autrefois le lieu de la résidence des Rois de Perse, au moins pendant une partie de l'année, ces Princes passant le reste à Ecbatane. Pline (*c*) dit qu'elle fut fondée par Darius, fils d'Hystaspes : mais cette assertion ne doit pas se prendre à la lettre, puisqu'il est certain que le Darius dont il parle, peut tout au plus l'avoir réparée ou embellie : car Strabon assure positivement qu'elle fut bâtie par Tithonus, pere de Memnon (*d*) ; & Hérodote nomme expressément *Suse* la ville de Memnon (*e*).

Cette ville étoit également distinguée par son agréable situation, sa magnificence & sa force. Les Auteurs sacrés & profanes conviennent qu'elle étoit sur le fleuve Ulai ou Eulæus, qu'on nomme aussi *Choaspes* ; ou plutôt dans l'endroit où ces deux fleuves n'en forment qu'un seul, qui, après cette jonction, est appelé par les uns *Choaspes*, & *Eulæus* par d'autres. Elle étoit si belle, que, si on en croit Diodore de Sicile, lorsqu'Alexandre se rendit maître du palais, ce Prince devint possesseur du plus bel endroit de la terre. C'étoit dans ce palais qu'on gardoit les Annales de Perse & les trésors du royaume. Alexandre y trouva 9000 talens

(*a*) Cellar. Geogr. Antiq. l. III, c. 19, §. 2, p. 682.
(*b*) Hist. Nat. l. VI, c. 27.
(*c*) Ubi suprà.
(*d*) Geogr. l. XV, p. 500.
(*e*) Terpsich. c. 54.

d'or monnoyé, & 40000 autres talens d'or & d'argent en lingots (*a*). Le nom moderne de cette fameuse ville a quelque espece de ressemblance avec l'ancien : on l'appelle *Shustern*, & quelques Voyageurs prétendent qu'elle a été bâtie près de l'endroit où étoit autrefois la ville de Suse (*b*).

NOTE XXXI. *Page* 158.

DANS ce que nous venons de dire de l'air & du climat de Perse, nous avons principalement déféré au témoignage du Chevalier Chardin, en comparant cependant toujours cet excellent Auteur avec d'autres Voyageurs dignes de foi. Tavernier est d'accord avec lui au sujet de la question faite à Ispahan, relativement à ceux qu'on envoie à Guilan, c'est-à-dire, s'ils sont coupables de vol ou de meurtre (*c*). Ce qu'il y a d'étrange, c'est que d'autres Voyageurs, qui ont aussi été sur les lieux, disent précisément le contraire, comme nous l'avons remarqué dans une Note précédente.

Pour concilier ensemble des rapports si opposés, il faut observer que, pendant quelques mois de l'année, ce qu'Olearius rapporte est exactement vrai, & que ce fut dans la plus belle saison que les Ambassadeurs de Holstein & leur suite traverserent ce pays, qu'ils ont pu représenter comme un Paradis, ne soupçonnant pas que le séjour en fût insupportable la plus grande partie de l'année. Tous les Voyageurs conviennent que les

(*a*) Diodor. Sicul. l. XVIII, c. 66.
(*b*) Tavernier, Voy. t. I, l. IV, c. 1.
(*c*) Tavernier, ubi sup. p. 414. Chardin, t. III, p. 7.

chaleurs qui regnent à Gomron ſont incroyables; & Tavernier aſſure que le vent du midi eſt quelquefois ſi brûlant, qu'il tue dans un inſtant ceux qui y ſont expoſés (*a*).

Le Brun dit qu'il en avoit été extrêmement incommodé, & que le peuple du pays aſſuroit que la chaleur alloit quelquefois juſqu'à fondre la cire dont on cachete les lettres. Les habitans n'ont alors d'autre reſſource que de ſe retirer dans quelque endroit caché, & de s'y faire arroſer d'eau. L'Interprete de M. le Brun avoit un puits où il paſſoit une partie du jour.

Un terrible inconvénient attaché au mauvais air qu'on reſpire dans ce pays, eſt qu'il s'engendre dans les bras & dans les jambes un ver long & mince qu'il eſt difficile d'en tirer, & qui fait perdre l'uſage du membre qu'il a attaqué, s'il y en reſte la moindre partie. L'Auteur que nous venons de citer, ajoute avec raiſon, que ce ſeroit ſe venger cruellement d'un ennemi, que de l'envoyer dans un pareil endroit : il remarque néanmoins que l'envie de s'enrichir y attire bien des gens, qui vivent rarement aſſez long-temps pour jouir des richeſſes qu'ils ont acquiſes (*b*).

NOTE XXXII. *Page* 160.

COMME nous avons obſervé qu'il n'y a en Perſe qu'un ſeul fleuve navigable, nos Lecteurs n'auront pas lieu d'être ſurpris que nous ne nous étendions pas davantage ſur les eaux qui arroſent la Perſe. Dans l'article des raretés naturelles, nous aurons occaſion

---

(*a*) Tavernier, t. I, l. V, c. 23, p. 764.
(*b*) Le Brun, Voy. t. II, p. 322.

de parler d'une des rivieres, & nous ne ferons mention ici que de l'Araxe, à cause des erreurs où quelques Auteurs sont tombés au sujet de ce fleuve. Voici ce qu'en dit Olearius, dont nous rapportons les propres termes.

» Le 17 nous passâmes le fameux fleuve d'Aras » (Araxe) sur un pont de bateaux près de Tzawat. » Quinte-Curce fait mention de ce fleuve dans » deux passages qui n'ont pas médiocrement em» barrassé les Historiens & les Géographes, qui, » en cherchant ce fleuve dans la même Province, » ne savent pas bien comment en déterminer le » cours. Quinte-Curce, dans son cinquieme » Livre, met l'Araxe en Perside, & dit que son » cours est dirigé vers le midi; & dans son sep» tieme Livre, il assure que ce fleuve traverse » la Médie & se jette dans la mer Caspienne. » Strabon n'est guere plus d'accord avec lui-même; » & Raderus, voulant résoudre la difficulté, en » assurant que le Médus, avant d'entrer dans » l'Araxe, dirige son cours vers le midi & se » décharge ensuite dans la mer Caspienne, se trom» pe grossiérement; car comment est-il possible que » ce fleuve passe au travers du mont Taurus, qui » a tant de lieues de largeur, & qui partage non » seulement la Perse, mais l'Asie même, & va » ainsi de Persépolis jusqu'à la mer Caspienne? » La cause de la méprise, est qu'il y a en Perse » deux fleuves qui portent le nom d'*Araxe*, l'un » en Médie, & l'autre dans la Perside. Q. Curce » a laissé au dernier de ces fleuves, qui lave les » murs de Persépolis (présentement Chiras), son » vrai nom d'*Araxe*; mais il s'est permis de donner » le nom de *Tanaïs* au Jaxarte, qui traverse la » Scythie, en vertu du même privilége qui l'a » autorisé à donner le nom de *Caucase* à la partie » orientale du mont Taurus.

» Le fleuve qui passe par la Perside, est appelé » par les Persans *Bend Emir*, à l'occasion d'un » miracle d'Ali, & se jette dans le golfe de Perse. » Ce fleuve garde son ancien nom, & a sa source » dans les montagnes d'Arménie, derriere le mont » Ararat; & après avoir été grossi par plusieurs » rivieres, dont les principales sont Karasu, Senki, » Kerni & Arpa, il prend son cours vers Karasu, » & tombe ensuite près d'Ordabat, avec un bruit » qu'on entend à la distance de deux lieues, dans » la plaine de Mokan. Son cours est très-lent dans » cette plaine; mais environ à douze lieues au » dessus de Tzawat, il reçoit dans son sein le Cyrus » (riviere qui l'égale en grandeur, & qui vient de » la Georgie), & se décharge ensuite dans la mer » Caspienne.

» Ce qu'on vient de lire suffit pour réfuter » Ptolomée & ses Copistes, qui font tomber » l'Araxe & le Cyrus dans la mer Caspienne, par » deux embouchures différentes, & qui, outre » cela, assurent que la ville de Cyropolis étoit » celle qu'on appelle aujourd'hui *Scamachie*. C'est » ce que Maginus infére des degrés de latitude que » Ptolomée donne. Mais si cela étoit, il faudroit » mettre ces deux rivieres non pas au dessus, » mais au dessous de cette ville, vers le midi, parce » que nous avons trouvé leur confluent à 39 degrés » 54 minutes, & la ville de Scamachie à 40 degrés » 50 minutes, c'est-à-dire, à treize lieues de là, » sous un autre méridien: aussi n'y a-t-il point » d'autre riviere assez belle ni assez grande, à » neuf ou dix journées près de Scamachie, tant » deçà que delà, à laquelle on puisse donner ce » nom (*a*) «.

(*a*) Ambassad. of Holstein's Travels in Harris's Collect. vol. II, p. 184.

Nous n'aurions pas copié un si long passage, s'il ne devoit pas servir, comme on le verra dans la suite, à rectifier des fautes commises par de très-habiles Ecrivains ; & le Brun donne à cet égard un nouveau degré de force au témoignage d'Olearius (*a*).

A l'égard du golfe de Perse, il est certain que les Anciens donnoient à ce golfe, aussi bien qu'à celui d'Arabie, le nom de *Mer Rouge*. On y pêche présentement des perles en plusieurs endroits, mais principalement autour de l'isle de Baharin. Cette pêche est très-abondante, & rend, suivant le Chevalier Chardin, pour plus d'un million de perles par an : les plus grandes pesent ordinairement depuis dix jusqu'à douze grains, & les Pêcheurs sont obligés, sous de grandes peines, de donner au Roi celles qui sont au dessus de ce poids : mais ils ne satisfont jamais de bonne foi à cet ordre (*b*). La pêche se fait par des Plongeurs, qu'un poids attaché à leurs pieds aide à descendre jusqu'au fond de la mer : ils y ramassent & mettent, le plus vîte qu'il leur est possible, dans un petit panier, toutes les écailles qu'ils trouvent, après quoi ils remontent au dessus de l'eau pour respirer & fumer une pipe de tabac. Ceux qui sont dans le bateau tirent les paniers de l'eau. Les Plongeurs ne pêchent que depuis la fin de Juin jusqu'à la fin de Septembre.

Outre les huîtres à perles, on en trouve dans cette mer d'autres très-bonnes à manger (*c*).

(*a*) Voy. t. II, p. 158.

(*b*) Chardin, t. III, p. 31.

(*c*) Tavernier, in Harris's Collect. t. II, p. 314.



NOTE XXXIII. *Page* 185.

Pour donner à nos Lecteurs quelque idée de la peine que nous avons eue à former cet article, nous dirons en peu de mots quels Auteurs nous avons suivis. Le premier est le Chevalier Herbert, qui marque en détail ce qu'il a vu lui-même à Persepolis, & ce que d'anciens Auteurs en ont dit. Il nous a donné aussi un échantillon des caracteres gravés sur différentes parties des ruines de cette ville, & à cet égard il est parfaitement d'accord avec le Brun. Le même Ecrivain a hasardé, touchant les antiquités de Persépolis, quelques conjectures assez probables; mais comme nous serons obligés d'en faire mention en citant le Brun, nous ne nous y arrêterons pas à présent.

La description que le Chevalier Herbert nous a laissée des ruines de Persépolis, n'approche en aucune maniere de l'exactitude de celles de Chardin & de le Brun (*a*). M. Ducket, qui visita les ruines de Persépolis en 1568, a écrit avant le Chevalier Herbert, mais avec beaucoup moins de précision. Ce qu'il dit peut se réduire en substance à ceci: *que la largeur de Persepolis étoit de douze milles depuis une porte jusqu'à l'autre;* assertion étrange, & que nous ne savons à qui attribuer, ou à l'Ecrivain inexact, ou à l'Observateur négligent (*b*).

Jean Albert de Mandelsloe, qui visita les mêmes ruines l'an 1638, nous en a donné une meilleure description que n'a fait aucun de ceux qui y ont été avant lui. Ce qu'il dit est clair & instructif, & nos Lecteurs ne seront pas fâchés de comparer

(*a*) Herbert's Travels in Harris's Collect. vol. VI, p. 425.
(*b*) *Ibid.* pag. 526.

avec

avec notre Texte le passage suivant, exprimé dans les propres termes de l'Auteur.

» Le fondement de ce vaste édifice a 22 pieds » géométriques de haut; on voit aux quatre coins » un degré taillé dans du marbre blanc, de 95 » marches, qui sont fort plates, & si larges, que » douze chevaux y peuvent monter de front. Sur » le carré, près de l'escalier, avant d'entrer dans » le corps de logis, on voit les ruines d'une muraille, » & les débris de deux grandes portes qui ont » en relief chacune un cheval avec des harnois & » des selles fort antiques; & dans les deux autres » morceaux, deux animaux, dont la croupe res- » semble au corps d'un cheval; mais la tête, qui » est couronnée, ressemble à la hure d'un lion; » les uns & les autres ont des ailes au côté. Tout » près de là sont dix-neuf colonnes de marbre noir » & blanc, dont les petites avoient huit, & les » plus grandes dix-neuf aunes de haut, sans les » bases; mais on ne peut pas bien juger si elles » ont servi à l'ornement de quelque salle, ou si » elles n'ont été exposées en cet endroit que pour » parade «.

Le même Auteur, parlant de quelques caracteres inconnus gravés sur un pilier carré, rapporte qu'il y a douze lignes de ces caracteres, qui sont si bien gravées & proportionnées, que ceux qui les ont faites ne peuvent point passer pour barbares. Il se plaint aussi de la grossiéreté des habitans, qui emploient à leurs bâtimens particuliers des monumens de l'ancienne magnificence de la Perse (*a*).

Le Chevalier Chardin, l'an 1674, examina ces ruines avec grand soin, comme il paroît par l'ample description qu'il en a donnée dans le second tome

(*a*) J. A. Mandelsloe's, Travels in Harris's Collect.

de ses Voyages. A la vérité, Le Brun, qui s'arrêta beaucoup plus long-temps que lui dans cet endroit, & qui par cela même eut plus d'occasion de considérer & de décrire ce qu'il vit, attaque avec chaleur différens articles de la description de Chardin. Mais quiconque lira sans prévention ce que ce dernier rapporte avec clarté, & sans affecter de faire le savant, jugera, que, quoique les descriptions de Le Brun puissent peut-être l'emporter du côté de l'exactitude, le récit & les figures du Chevalier Chardin sont admirables, & contiennent bien des choses qu'on ne trouve point ailleurs (*a*).

Le Docteur Gémelli Carréri a publié une *Description du palais de Darius, & des ruines de l'ancienne Persépolis.* Elle est concise, comme sont toutes celles qu'il a données; & les observations qu'il fait, sont courtes & importantes, à la maniere des Auteurs Italiens. Il a éclairci son récit par un petit nombre de figures, qui suffisent pour donner une idée précise de la magnificence de cette ancienne ville, & pour faire voir le rapport qu'il y a entre les différentes descriptions des ruines de Persépolis, contenues dans les Ouvrages les plus estimés (*b*).

Le Brun, qui se croit supérieur à tous ces Ecrivains sur cette matiere, a mis bien du temps à examiner, à mesurer & à dessiner ces ruines; il a employé plus de trente pages à rapporter ce qu'il a vu, & à faire des remarques sur les dessins, dont il a donné des copies, qui sont d'une extrême utilité pour ses Lecteurs, & un grand ornement pour son Ouvrage. Il a composé une longue dissertation sur la différence qu'il y a entre sa description & celle du Chevalier

(*a*) Chardin, Voy. T. II, p. 140-197.
(*b*) Carreri, Voy. T. II, p. 246.

Chardin; & cette dissertation sert en même temps à répandre un nouveau jour sur les antiquités de Persépolis (*a*).

Il auroit été possible de faire de tous ces détails un recueil d'observations d'autant plus curieuses, que d'autres Auteurs d'un savoir distingué ont communiqué au Public leurs idées sur cette matiere. De ce nombre, par exemple, est le judicieux Docteur Hyde, qui a fait un excellent Livre sur la Religion des anciens Perses, dans lequel il explique avec beaucoup de sagacité la signification de quelques figures énigmatiques, tracées sur des murs & sur des colonnes de Persépolis (*b*). Mais nous nous proposons seulement d'indiquer à nos Lecteurs les sources où ils pourront puiser de plus grandes lumieres, relativement à ces monumens de la splendeur de la Perse; notre description n'est proprement que le canevas d'une dissertation en forme sur cette matiere.

NOTE XXXIV. *Page* 188.

DANS la description qu'on vient de lire, nous avons copié fidélement Le Brun; premiérement, parce que sa profession de Peintre le mettoit en état, plus qu'aucun autre Voyageur avant lui, de dessiner exactement toutes les merveilles de Persépolis. En second lieu, ce Voyageur, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, avoit pris la résolution d'examiner avec tout le soin & toute l'attention possibles, les restes de l'ancienne architecture des Perses. En troisieme lieu, il avoit en main tous les Auteurs dont nous avons fait mention

(*a*) Le Brun, Voy. T. II, p. 285.
(*b*) Hyde, Hist. Rel. Vet. Perf. p. 344.

dans notre derniere Note, & même les figures de M. Chardin, pour lui servir de direction & d'objets de critique. En quatrieme lieu, dans tous les points essentiels il y a un accord si parfait entre les rapports de ces deux Voyageurs, que, quoique Le Brun affecte en mille occasions de contredire Chardin, nous croyons cependant ne pas devoir nous arrêter aux particularités d'une querelle peu importante en elle-même, & qui, quoique poussée avec chaleur, paroît ne devoir son origine qu'à un principe de vanité. Il sera bon de remarquer ici, que la réputation de ces ruines a été si grande depuis deux ou trois siecles, & le nombre des personnes curieuses d'en avoir de bons plans, si considérable, qu'il y a eu des gens qui ont osé publier comme antiquités de Chilminar, les fruits de leurs rêveries : de ce genre sont les vues de Persépolis, données au Public par un Architecte Italien, nommé *Sébastien Serlio*, qui orne quarante colonnes de Persépolis de chapiteaux de l'ordre Corinthien, que personne n'y a jamais vus. Dans les Voyages de Jean Struys, parmi bien d'autres assertions téméraires & mille choses incroyables, il y a une description de ces ruines, & un plan, que le titre du Livre marque être de la main même de l'Auteur. Si cela est ainsi, ce plan a été certainement tracé au hasard; puisqu'il differe de ceux qui ont été faits par d'autres, & même qu'il renferme des fautes si lourdes, qu'il n'est pas possible qu'elles aient été commises par un témoin oculaire, qui avoit dessein d'en faire la description. Ce n'est pas que nous soyons dans l'idée que quand deux Voyageurs different dans leur rapport, l'un d'eux doit nécessairement être dans l'erreur. Le Brun & Chardin s'accordent à peu près dans ce qu'ils disent des colonnes de Persépolis; mais il y a sur ce sujet une différence consi-

dérable entre eux & Figuéroa, Herbert & Thevenot, qui disent tous à peu près la même chose. Le temps & la barbarie des Persans modernes, qui font peu de cas de ces ruines, y ont produit de grands changemens, depuis qu'elles ont été détruites la premiere fois; & il est très-probable que ceux qui les verront dans vingt ans, trouveront qu'elles ne répondent pas aux descriptions de Le Brun (*a*).

NOTE XXXV. *Page 201.*

Nous allons examiner dans cette Note, le plus briévement qu'il nous sera possible, ce que d'anciens Auteurs disent de la ville & du palais de Persépolis.

Diodore de Sicile, par qui nous commencerons, rapporte qu'Alexandre, après avoir passé l'Araxe, rencontra environ 800 Grecs, la plupart d'un âge avancé, & à qui les Perses de ce district avoient coupé, aux uns les mains, à d'autres les pieds, les oreilles, ou le nez : cette inhumanité l'irrita tellement, sur-tout contre les habitans de Persépolis, qu'il assembla les Macédoniens, pour leur dire, « que Persépolis, capitale de la Perse, avoit fait » plus de mal aux Grecs qu'aucune autre ville de » l'Asie, & que pour cette raison il leur en donnoit » tout le butin, à l'exception de ce qui se trouve» roit dans le Palais ». Cette ville étoit plus riche qu'aucune autre du monde; toutes les maisons étoient remplies de biens depuis quelques siecles.

Quand les Macédoniens se furent rendus maîtres de Persépolis, ils y passerent tous les hommes au fil de l'épée, & emporterent une grande quantité

(*a*) Le Brun, Voy. T. II, p. 152.

d'or, d'argent, de riches meubles, toute forte d'ornemens, des habits magnifiques, les uns de pourpre, & les autres brodés d'or. Ce fut ainsi que la capitale des Perses, si fameuse autrefois dans l'univers, devint un objet de mépris, & ne garda plus rien de sa premiere opulence : car, quoiqu'il y eût par-tout du butin à faire, l'avidité insatiable des Macédoniens en demandoit encore davantage ; & leur ardeur à piller fut telle, qu'il leur arriva de s'entretuer, quand quelqu'un d'eux s'imaginoit qu'un autre étoit mieux partagé que lui. Les effets d'une valeur extraordinaire étoient partagés avec leurs épées, & chacun prenoit sa part. D'autres coupoient les mains de ceux qui saisissoient ce qui étoit en dispute. Ils dépouilloient les femmes de leurs magnifiques atours, & les vendoient ensuite pour esclaves : de sorte que le degré de gloire & d'opulence, dont Persépolis avoit si long-temps joui, fut celui de la calamité de cette malheureuse ville.

Alexandre eut pour sa part tous les trésors qui étoient dans la citadelle, c'est-à-dire, une quantité prodigieuse d'or & d'argent, provenant des revenus publics, qui y avoient été accumulés depuis le temps de Cyrus, premier Roi de Perse. On y trouva cent vingt mille talens, en comptant l'or sur le même pied que l'argent. Il prit une partie de ce trésor pour les frais de la guerre, & ordonna que le reste fût gardé à Suse. Pour cet effet, il fit venir de Babylone, de Mésopotamie & de Suse, un grand nombre de mulets, tant de tirage que de somme, & 3000 chameaux avec des bâts, pour transporter le butin en différens endroits : la ville de Persépolis lui étoit devenue si odieuse, qu'il voulut la ruiner sans ressource.

Le Palais de cette capitale étoit un édifice trop

ſuperbe, pour que nous n'en diſions pas un mot. Il étoit entouré d'une triple muraille, dont la premiere avoit ſeize coudées de hauteur, & étoit ornée de beaux bâtimens & de ſuperbes tours. La ſeconde étoit ſemblable à la premiere, mais avoit le double de hauteur. La troiſieme étoit de figure carrée, & avoit ſoixante coudées de hauteur : elle étoit toute d'un marbre dur & cimenté, à pouvoir durer juſqu'à la fin du monde. On voyoit aux quatre côtés, des portes d'airain, & tout auprès des paliſſades du même métal, hautes de vingt coudées, qu'on y avoit miſes, tant pour inſpirer de la frayeur, que pour la ſûreté de la ville.

Au côté oriental de la citadelle, environ à la diſtance de 400 pieds, il y avoit une montagne qu'on appeloit la *Montagne Royale*, parce qu'elle renfermoit les tombeaux des Rois. On dépoſoit les corps dans quelqu'une des petites cellules taillées dans le roc : le nombre en étoit conſidérable. Il n'y a point de chemin pour aller à ces cellules ; mais on y fait deſcendre le cercueil avec le cadavre, après l'avoir tiré en haut à l'aide de quelques machines.

Il y avoit dans cette citadelle pluſieurs appartemens ſuperbes & ſupérieurement travaillés, & des chambres très-bien diſpoſées pour garder des tréſors. Alexandre y donna, en conſidération de l'avantage qu'il venoit de remporter, un feſtin magnifique à ſes amis, & offrit de nombreux ſacrifices aux Dieux. Pendant cette fête, quelques proſtituées s'abandonnerent aux convives, & ils ſe livrerent tellement à l'ivreſſe & à la luxure, que pluſieurs parurent avoir perdu l'eſprit. Une courtiſanne Athénienne, nommée *Thaïs*, qui étoit de cette fête, s'aviſa de dire qu'Alexandre feroit l'action la plus glorieuſe, ſi, au moment où il régaloit ſes amis, il vouloit brûler le Palais, & ſi on

pouvoit dire un jour, que le plus beau monument de la grandeur de Perse avoit été détruit dans un instant par les mains d'une femme. Ce mot parvenu aux oreilles des jeunes gens (qui ne sont guere sages, sur-tout quand ils sont pris de vin), un d'eux s'écria : *Qu'on nous apporte des tisons* : ses compagnons, excités à venger par le feu l'impiété que les Perses avoient commise en détruisant les Temples des Grecs, répondirent par un cri de joie, en ajoutant que l'honneur d'un pareil exploit n'appartenoit qu'à Alexandre.

Le Prince, animé par tout ce qu'il venoit d'entendre, se leva de table, & fut suivi de tous les convives, en disant qu'ils alloient célébrer une fête à l'honneur de Bacchus. Immédiatement après, on apporta un grand nombre de tisons allumés, & toutes les femmes, qui jouoient de différens instrumens, ayant été appelées, le Roi, au son de ces instrumens, se mit en chemin pour une expédition dont l'idée étoit due à une prostituée. Elle fut aussi la premiere, après le Roi, à jeter un tison ardent dans le Palais. Cet exemple fut suivi sur le champ par tous les autres convives, & la violence des flammes réduisit bientôt en cendres un si superbe édifice (*a*).

Nous avons transcrit ce long passage, pour nous épargner la peine de citer différens Auteurs, qui ont copié, ou Diodore, ou ceux de qui cet Historien a emprunté ce qu'il rapporte. Plutarque, dans sa Vie d'Alexandre, raconte le même fait d'une maniere un peu différente, & ne parle pas si positivement de la part que Thaïs eut à cet événement; ce qui rend le récit de Diodore un peu suspect.

Arien dit qu'Alexandre se rendit maître à Pasar-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XVII, c. 7.

gada des trésors qui y avoient été déposés par Cyrus; il ajoute ensuite : » Il réduisit en cendres » le Palais des Rois de Perse, contre le sentiment » de Parménion, qui le supplia de n'en rien faire, » parce qu'il n'étoit pas raisonnable de détruire ce » qu'il avoit conquis par sa valeur, & parce que » cela ne serviroit qu'à irriter les Asiatiques, qui » supposeroient que son dessein n'étoit pas de » rester dans leur pays, mais de l'abandonner après » l'avoir partagé. Alexandre lui répondit, qu'il étoit » résolu de venger les anciennes injures que sa » patrie avoit reçues des Perses, dont l'armée avoit » détruit Athenes, mis le feu aux Temples, & » commis plusieurs autres actions barbares. Mais, » à mon avis, la conduite d'Alexandre en cette » occasion ne fut guere politique, & étoit plus » contraire à ses propres intérêts qu'à ceux des » Perses (*a*) «. Strabon dit uniquement : » Alexan- » dre détruisit le Temple de Persépolis, pour se » venger des Perses, qui avoient autrefois employé » le fer & le feu pour détruire les villes & les » Temples des Grecs (*b*) «.

Quinte-Curce n'a sur cette matiere rien de particulier que l'observation suivante : » La ville de » Persépolis a été si éloignée de pouvoir être rebâtie, » que si l'Araxe n'avoit pas coulé le long de ses » ruines, on n'auroit jamais pu en deviner la place: » c'est plutôt par conjecture, qu'avec quelque es- » pece de certitude, que les habitans disent qu'elle » étoit située à 20 stades des bords de ce fleuve (*c*) «. Cependant il paroît s'être trompé sur cet article; car premiérement il est le seul Auteur qui dise

---

(*a*) Exped. Alex. l. III, c. 18.
(*b*) Geogr. l. XV, p. 730.
(*c*) Q. Curt. l. V. c. 7.

que Persépolis a été ruinée. Diodore dit bien qu'elle a été pillée; mais la destruction dont il parle ne concerne que le Palais : d'ailleurs il rapporte, qu'après la mort d'Alexandre, Antigonus prit 5000 talens d'argent du trésor à Ecbatane, & qu'étant entré en Perse, il arriva à Persépolis la capitale, après une marche de 20 jours (*a*). Arien parle aussi de cette même ville, comme subsistant encore après la destruction du Palais; &, s'il est permis d'en croire l'Auteur du Livre des Macchabées, elle continua à subsister avec une espece de splendeur. On peut en juger par ce qu'il dit à cet égard : » Au » même temps Antiochus revint honteusement de » Perse : étant entré dans Persépolis, il avoit voulu » piller le Temple, & se rendre maître de la ville » par surprise; mais le peuple courut aux armes, » mit en fuite Antiochus, & l'obligea de faire une » retraite honteuse (*b*) «.

Dans le premier Livre des Macchabées, il y a un passage relatif au même sujet, plus extraordinaire encore : » En ce temps-là le Roi Antiochus, voya» geant par les hautes Provinces, entendit dire » qu'Elimaïde en Perse étoit une ville magnifique, » abondante en or & en argent, & qu'il y avoit » en cette ville un Temple très-riche; qu'Alexan» dre, fils de Philippe Roi de Macédoine (qui » régna le premier dans la Grece), y avoit laissé » des voiles de drap d'or, & des corselets, & d'au» tres armes. Il vint donc, & essaya de prendre la » ville, & de la piller; mais ses efforts furent » inutiles; les habitans furent avertis, & ayant » pris les armes contre lui, il s'enfuit, & s'en

(*a*) Diod. Sicul. l. XIX, chap. 3.
(*b*) 2 Macchab. IX. v. 1.

» retourna fort chagrin à Babylone (*a*) ". Il n'eſt pas néceſſaire de prouver que cette Elymaïde étoit la même ville que Perſépolis : il eſt certain que ce dernier nom, qui eſt Grec, n'eſt pas le véritable nom, que les Grecs paroiſſent avoir ignoré, puiſqu'il ne ſe trouve dans aucun de leurs écrits. Qu'il nous ſoit permis de faire ici une obſervation, que nous croyons nouvelle : c'eſt que Perſépolis, ou Perſæpolis, ne ſignifie autre choſe en Grec que la ville des Perſes, & qu'Elymaïde a la même ſignification, comme auſſi Phars-abad, que le Chevalier Chardin conjecture être le nom de cette ville dans l'ancienne Langue des Parſis : d'où nous pouvons inférer avec probabilité, que ſon plus ancien nom étoit *Elimaïs*, parce qu'*Elam* ſignifioit la Perſe; que dans la ſuite ce pays fut nommé *Pharas*, & la ville *Pharas-abad*, & que les Grecs ont rendu l'un ou l'autre de ces noms par celui de *Perſépolis* : nous ſoumettons cette conjecture au jugement de nos Lecteurs.

NOTE XXXVI. *Page* 204.

OUTRE les tombeaux dont il a été fait mention, il y en a deux autres près des ruines du Palais de Perſépolis, que le Chevalier Chardin aſſure lui avoir paru les reſtes les plus curieux de l'antiquité qu'il ait jamais vus. Ils ſont à environ 600 pas des colonnes, & pour y arriver, il faut grimper 300 pas contre des rochers. Ces monumens ſont taillés & cavés dans le roc. L'un eſt au ſeptentrion, & vis-à-vis du grand eſcalier du Palais. La façade a 72 pieds de largeur, ſur 130 de hauteur. La plate-forme eſt

(*a*) 1 Macch. c. VI. v. 1.

carrée, & comme un perron d'escalier: elle est profonde d'environ quatre pieds dans la montagne. Sur chacun des côtés on voit six figures très-bien faites, & semblables à celles de la procession. Dans la muraille du Palais il y a quatre colonnes, & précisément au milieu une représentation de porte; car il n'y en eut jamais en cet endroit. Vis-à-vis il y a un autre ouvrage admirable, parsemé de figures. Au haut de l'ouvrage on voit un autel allumé, & au devant, un personnage appuyé sur un arc, & en posture d'adorateur. Au dessus de l'autel il y a une figure ronde, qui semble représenter le soleil, & au milieu, comme en l'air, une petite figure qui paroît monter vers le Ciel, & qui ressemble à l'adorateur dont nous venons de parler.

L'autre tombeau, qui est taillé du côté de l'Orient, est du même ordre & du même dessin que le premier. Il y a quatre colonnes, une fausse porte, & vis-à-vis on voit un autel avec du feu, & un Prince ou un Grand-Prêtre qui semble rendre à cet élément l'hommage de l'adoration. Il y a entre ce second tombeau & le premier, quelques légeres différences en fait d'architecture & d'arrangement de parties, mais qui ne valent pas la peine qu'on en fasse mention.

Le Chevalier Chardin dit que les gens du pays assurent que Nembroth ou Nemrod a été enseveli dans le premier tombeau; & Darius, qu'ils appellent *Dar-ab*, dans le second; mais qu'ils n'en donnent point d'autres preuves que leur tradition. Pour ce qui est du tombeau de Darius, il ne croit pas que la tradition soit tout-à-fait destituée de vraisemblance, puisqu'Arien assure qu'Alexandre fit embaumer le corps de ce Prince infortuné, & qu'il le rendit à sa mere, afin qu'elle pût l'enterrer dans le tombeau de ses ancêtres. Tous les Savans

conviennent que les sépulcres des Rois de Perse étoient à Ecbatane en Médie, & que dans le temps qu'Alexandre renvoya le corps de Darius, la Medie venoit d'être nouvellement conquise, & se trouvoit dans un état de désordre. Il se pourroit donc bien que la mere de Darius eût fait enterrer son fils à Persépolis. Cependant Chardin lui même croit que ces tombeaux ont été fermés plusieurs siecles avant Darius (*a*).

Les habitans du pays sont fermement persuadés que ces tombeaux, aussi bien que ceux dont nous avons parlé dans le Texte, contiennent d'immenses trésors : cette opinion mérite d'être respectée, du moins par son antiquité ; car nous lisons que quand Alexandre se rendit maître du pays, on s'attendoit à trouver de grandes richesses dans le tombeau de Cyrus (*b*) ; & Josephe (*c*) rapporte qu'une prodigieuse quantité d'argent fut déposée dans le sépulcre de David. Les observations que nous faisons ici étant la matiere d'une note, & non d'une dissertation, nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet ; nous bornerons nos réflexions aux seuls tombeaux qu'il y a dans la montagne de Nachs-Rustem.

Il est certain que le peuple, & même des gens distingués par leur rang & leurs lumieres, croient qu'il y a dans ces lieux souterrains des chambres pleines d'or ; mais ils avouent en même temps, que tous ces souterrains sont un labyrinthe dont il n'y a pas moyen de se tirer. Le Chevalier Chardin rapporte sur ce sujet une particularité assez remarquable.

(*a*) Chardin, Voy. Tom. II, p. 166.

(*b*) Arrian. Exp. Alex. l. VI, ult. Strab. Geogr. lib. XV, c. 730.

(*c*) Antiq. lib. VII. c. 15.

Il dit que le Bailli de Mirkaskoun, bourg dans le voisinage de Persépolis, lui conta l'histoire d'un homme qui trouva ces trésors il y a environ deux cents ans; c'étoit le Fermier général de ce canton. La Province obéissoit alors à un Roi particulier, qui faisoit sa résidence à Chiras. Ce Fermier avoit tant dissipé de biens, qu'outre ses autres créanciers, il étoit encore redevable de beaucoup au Trésor Royal. Le Grand-Visir le pressant de payer, avec menace de le faire écorcher, & de vendre sa femme & ses enfans, il avoit résolu de se tuer; mais étant prêt d'exécuter une résolution si désespérée, il dit en lui-même: » Pourquoi me tuer, » puisque c'est se perdre sans ressource? ne vaut-il » pas mieux que j'aille éprouver l'aventure de cette » maison d'Idoles (les Persans appellent ainsi les » endroits où il y a des figures en bas-relief)? » Chacun dit que ces canaux souterrains aboutissent à des lieux pleins de richesses; si je suis » assez heureux pour les trouver, je paye le Roi, » & je suis riche pour jamais: & si je péris dans » l'entreprise, il ne m'en peut arriver que la mort, » que je suis résolu de me donner «. La résolution prise, il se fournit de beaucoup de bougies & de quelques alimens, & il s'engagea dans ce chemin, où il alla si heureusement, qu'il trouva une chambre pleine de pieces d'or, d'où il revint chargé le quatrieme jour: mais comme sa charge ne suffisoit pas à payer ses dettes, il voulut retourner au trésor, & se perdit apparemment en chemin, parce qu'on ne sut jamais ce qu'il étoit devenu.

Plusieurs Voyageurs se sont donné bien des peines, &, quand le cœur leur a manqué, ils ont loué quelques hommes pour essayer de trouver les chambres qu'on prétend être dans cette montagne; mais la plupart ont échoué dans cette entreprise. Piétro

della Valle, Ecrivain digne de foi, fut plus heureux, puisqu'il assure avoir vu une grande chambre carrée, en forme de tour, fermée de tous côtés, avec une seule porte en haut dans un lieu inaccessible, qu'il jugea avoir été un sépulcre. Le Chevalier Chardin avoue n'avoir rien vu de pareil, sans révoquer pour cela en doute le témoignage de ce célebre Voyageur, étant convaincu par expérience que les chemins souterrains s'entrecoupent, & sont pleins de vapeurs qui éteignent les chandelles qu'on y apporte (*a*).

NOTE XXXVII. *Page* 211.

SUSE, appelée dans l'Ecriture *Shushan*, étoit la Capitale de la Susiane. Elle fut fondée sur les bords du fleuve Eulæus, que Daniel appelle *Ulai*, par Memnon, fils de Titonus, qui fut tué par les Thessaliens pendant la guerre de Troye (*b*). Strabon (*c*) & Pausanias (*d*) vont jusqu'à comparer les murs de Suse avec ceux de Babylone. Cassiodore assure, sans citer son Auteur (ce qui rend son témoignage suspect), que les murailles de cette ville étoient cimentées d'or. Polyclete, cité par Strabon (*e*), prétend qu'elle n'avoit point de murailles; ce qui est d'autant moins vraisemblable, que les Rois de Perse y faisoient un séjour de trois mois chaque année, & y avoient, suivant Diodore (*f*), une grande partie de leurs trésors.

Le nom de *Suse* lui a été donné à cause du grand

(*a*) Chardin, T. II. p. 171.
(*b*) Strab. l. XV, p. 500.
(*c*) *Idem*, ubi sup.
(*d*) Pauf. Messen. c. 31.
(*e*) Ubi sup.
(*f*) Diod. Sicul. l. XVII, chap. 66.

nombre de lis qui croissoient aux environs ; cette fleur, suivant Etienne, s'appelant ainsi dans le langage des Perses. Hérodote l'appelle *Memnonia* (a); d'autres *Memnon*, d'après son Fondateur. L'Ecriture lui donne constamment le nom de *Palais* (b): mais outre le Palais du Roi, il y a eu encore une ville, comme il paroît par tous les Ecrivains profanes. Cette ville étoit à couvert du nord par une haute chaîne de montagnes, ce qui en rendoit le séjour agréable pendant l'hiver; mais la chaleur y étoit si grande en été, que les habitans étoient obligés de couvrir leurs maisons de terre à la hauteur de deux coudées (c).

Suse étoit jadis une ville opulente & magnifique: Alexandre y trouva 50 mille talens d'or, des joyaux d'une valeur inestimable, & une prodigieuse quantité de vases d'or & d'argent. Ce fut là qu'Assuerus donna son grand festin, qui dura 183 jours : ce n'est plus à present qu'un monceau de ruines, connu sous le nom de *Schouster* ou *Suster*, suivant Tavernier.

NOTE XXXVIII. *Page* 214.

Les Géographes ne conviennent point si le Choaspes & l'Eulæus sont un seul & même fleuve, ou non. Pline (d) les distingue l'un de l'autre, & dit qu'ils ont tous deux leur source dans la Médie; mais que le Choaspes se décharge dans le Pasitigris, & l'Eulæus dans le lac de Characene. Polyclete, cité par Strabon (e), suppose aussi que ce sont deux fleuves qui viennent se rendre dans le même

(a) Herodot. l. V, c. 54.
(b) Dan. VII. 2. Nehem, I, v. 1. Esth. v. 2.
(c) Strab. l. XV.
(d) Plin. l. VI, c. 27.
(e) Strab. l. XV, p. 501.

lac.

lac. D'un autre côté, le fameux Saumaiſe (*a*) prétend que c'eſt le même fleuve ſous deux noms différens; car le Choaſpes, après avoir parcouru en Médie, où il a ſa ſource, une certaine étendue de pays, ſe cache ſous terre, & reparoit dans le voiſinage de Suſe. Suivant lui, ce fleuve eſt appelé *Choaſpes* en Médie, & Eulæus dans la Province de Suſiane.

Cette opinion paroît s'accorder avec ce que nous liſons dans Ptolomée (*b*), qui donne à l'Eulæus deux ſources (car il ne nomme le Choaſpes en aucun endroit), l'une en Médie, & l'autre dans la Suſiane. Outre cela, Hérodote nous apprend que le Choaſpes baignoit les murs de Suſe, & que les Rois de Perſe ne buvoient d'aucune autre eau (*c*). D'où il s'enſuit que le Choaſpes & l'Eulæus ſont un ſeul & même fleuve, au moins à Suſe. Pline même (*d*), & les autres Auteurs qui diſtinguent ces fleuves l'un de l'autre, mettent Suſe ſur les bords de l'Eulæus, que tous les Interpretes avouent être l'Ulai de Daniel (*e*) : d'ailleurs c'eſt une choſe ordinaire, qu'une même riviere ait différens noms en différens endroits : c'eſt ainſi que le Danube eſt appelé *Danubius* & *Iſter*; le Wézer, *Vierra* & *Viſurgis*; & le Pô, *Padus* & *Eridanus*, &c.

NOTE XXXIX. *Page* 226.

HÉRODOTE rapporte que dans le temps que Darius partoit de Suſe avec ſon armée pour aller faire la guerre aux Scythes, un Perſe de grande naiſſance, nommé Œbaze, qui avoit trois fils dans

---

(*a*) Salm. in Solin. p. 495.
(*b*) Ptolom. l. VI, c. 3.
(*c*) Herodot. l. I. c. 153.
(*d*) Plin. ubi ſup.
(*e*) Dan. VIII.

l'armée, demanda qu'on lui en laissât un pour être le soutien de sa vieillesse. Le Roi le reçut avec de grandes marques de bienveillance, & dit qu'il obtiendroit plus qu'il ne demandoit, & qu'il vouloit lui laisser ses trois fils. Cette réponse, rendue par le Roi lui-même, charma le pauvre vieillard : mais à peine fut-il parti, que Darius commanda que les trois fils d'Œbaze fussent mis à mort, & leurs corps mutilés portés dans la maison de leur pere (*a*).

L'Histoire nous a conservé le souvenir d'un exemple plus terrible encore de la sévérité des Perses en pareille occasion. Nous avons vu ci-dessus avec quelle magnificence Pythius le Lydien traita Xerxès & son armée, & l'offre qu'il fit à ce Prince de deux mille talens d'argent, & de trois millions neuf cent quatre-vingt-treize mille pieces d'or pour aider à payer les frais de la guerre contre la Grece. Le Roi fut si satisfait de son zele & de son affection, qu'il s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Pythius n'avoit rien alors à lui demander : mais quelque temps après, effrayé d'une éclipse de soleil, & comptant sur la promesse du Roi, il supplia ce Monarque de lui laisser dans son âge avancé, & pour avoir soin de son bien, l'aîné de ses cinq fils, qui étoient tous dans son armée. Mais à peine eut-il fini sa priere, que Xerxès, transporté de colere, & ne se souvenant ni de sa promesse, ni des obligations qu'il avoit à Pythius, ordonna que le corps du fils aîné de ce généreux vieillard fût coupé en deux pieces, & qu'on mit une de ces pieces à la droite du chemin, & l'autre à la gauche, pour que l'armée passât entre deux (*b*) :

(*a*) Herodot. l. IV. Senec. l. III. de Irâ c. 16.
(*b*) Herodot. l. VII. Senec. l. III, de Irâ, c. 17.

tant c'étoit un crime odieux chez les Perſes de s'exempter du ſervice, ou d'en ſolliciter l'exemption pour quelqu'un !

NOTE XL. *Page 231.*

Il y en a qui ſe ſont imaginés que cette demande ſignifioit ſeulement qu'on devoit fournir aux Perſes les proviſions dont ils pourroient avoir beſoin : mais ce ſentiment eſt refuté par tous les Anciens, & particuliérement par Hérodote, qui dit que Darius envoya un meſſager à Indathyrſe, Roi de Scythie, avec un ordre *de reconnoître le Roi de Perſe pour ſon Souverain, & de lui offrir la terre & l'eau en ſigne de ſoumiſſion.* Le Prince Scythe répondit, qu'il ne reconnoiſſoit d'autre maître que ſon ancêtre Jupiter, & Veſta Reine des Scythes; qu'au lieu de ce qu'il lui demandoit, il alloit lui envoyer un préſent tel qu'il le méritoit, & qu'il pourroit le faire repentir de ſon inſolence.

Quelque temps après il lui envoya par un meſſager, un oiſeau, une ſouris, une grenouille, & cinq fleches : préſent myſtérieux, que Darius auroit bien voulu interpréter comme un aveu de dépendance ; car, diſoit-il, la ſouris naît en terre, & ſe nourrit des mêmes choſes que l'homme ; l'eau eſt l'élément de la grenouille ; l'oiſeau peut être comparé à un cheval ; & le Scythe, en envoyant des fleches, ſemble rendre les armes. Mais Gobrias donna à l'énigme un autre ſens ; le voici : *Les Perſes périront par ces fleches, s'ils ne peuvent pas traverſer l'air comme un oiſeau, ſe cacher en terre comme une ſouris, ou ſe plonger dans les marais comme une grenouille* (a).

(a) Herodot. l. IV.

NOTE XLI. *Page 236.*

QUINTE-CURCE (*a*) nous apprend que quand Alexandre traversa avec son armée une Province nommée *Gabaze*, un de ses soldats arriva au camp si saisi de froid, qu'il sembloit avoir perdu l'usage de ses sens. Le Roi, qui avoit aussi extrémement souffert du froid, & qui étoit alors assis auprès d'un feu allumé en plein air, vit à peine le soldat dans ce triste état, qu'il s'empressa de le décharger de ses armes, & le plaça sur la chaise où il avoit été lui-même assis. Le soldat revint peu à peu à lui; mais il pensa s'évanouir de frayeur, quand il se trouva dans une place si dangereuse, & qu'il vit le Roi debout à côté de lui : mais Alexandre l'exhorta à ne rien craindre, disant : *N'ayez point peur, camarade ; mais considérez combien votre sort est plus heureux sous moi, que celui des Perses sous leur Roi. Si vous vous étiez reposé sur la chaise de ce Prince, il vous en auroit couté la vie, & vous la conservez pour vous être assis sur la mienne.* De là vient, au rapport d'Hérodote (*b*), qu'Artaban, quoiqu'oncle de Xerxès, témoigna tant de répugnance à lui obéir, quand ce Prince lui commanda de mettre ses habits, de s'asseoir sur son trône, & de se reposer dans son lit.

NOTE XLII. *Page 240.*

CETTE conjecture n'est pas tout-à-fait sans fondement : mais il nous paroît un peu étrange que le même Ecrivain allegue l'autorité de Quinte-

(*a*) Q. Curce, l. VIII.
(*b*) Herodot. lib. VII, cap. 16.

Curce, pour prouver que l'année des Perses ne contenoit anciennement que 360 jours, dans le temps même que cet Historien dit positivement qu'elle étoit de 365. *Magos trecenti & sexagintaquinque juvenes sequebantur diebus totius anni numero pares; quippe Persis quoque in totidem dies descriptus est annus* (*a*); c'est-à-dire, *les Mages étoient suivis de 365 jeunes gens, nombre répondant à celui des jours de l'année, car les Perses divisent aussi l'année de cette maniere.* Mais Quinte-Curce s'est sûrement trompé dans cette occasion, comme en bien d'autres, puisqu'Hérodote, dont l'autorité est d'un tout autre poids, parlant des tributs imposés par Darius Hystaspes, dit que les Ciliciens étoient obligés de fournir 360 chevaux blancs, c'est-à-dire, *un pour chaque jour de l'année* (*b*).

NOTE XLIII. *Page 244.*

Ce que nous savons de la Religion des Perses, est tiré de deux sources différentes : premiérement, des livres; & ceux-ci peuvent à leur tour être partagés en deux classes; l'une formée par des Auteurs Grecs & Latins, & d'autres par des Historiens Orientaux : & en second lieu, des Voyageurs qui ont appris par eux-mêmes ce qu'ils rapportent de la Religion & du culte des Parsis, qui prétendent avoir conservé dans presque toute sa pureté la Religion de leurs ancêtres.

Ceux qui doivent, sur cette matiere, leurs connoissances à des livres, se sont abusés souvent, comme nous aurons plus d'une occasion de le faire

(*a*) Quintus Curtius, l. III, c. 3, 8, &c.
(*b*) Herodot. l. III. c. 90.

voir dans la ſuite ; car à l'égard des Auteurs Grecs, tels qu'Hérodote, Strabon, &c. ils ne racontoient que ce que d'autres leur avoient appris. D'ailleurs, comme ils donnoient dans le polythéiſme, ils étoient portés à croire que les autres peuples penſoient à cet égard comme eux ; c'eſt ce qui leur a fait dire, que les Perſes adoroient le feu, parce qu'ils prioient devant un feu ; d'autres ont dit qu'ils adoroient l'air, parce que dans leurs prieres ils levoient les yeux en haut ; d'autres enfin ont déſigné le ſoleil pour l'objet de leur culte, parce qu'ils témoignoient avoir des ſentimens de vénération pour cet aſtre (*a*). Ce n'eſt pas tout, pour mettre un air d'uniformité dans leurs Hiſtoires, ils forgeoient des ſacrifices & tels autres rites religieux, qui leur paroiſſoient s'accorder avec les idées qu'il leur avoit plu de ſe faire de la Religion des Perſes. C'eſt ainſi qu'Hérodote, en parlant du paſſage de Xerxès en Grece, raconte des Mages pluſieurs choſes impoſſibles, avec autant de hardieſſe que s'il en avoit été témoin oculaire.

» Le pays (dit-il) qui eſt aux environs du mont » Pangæus, ſe nomme *Phillis*, & s'étend à l'occi» dent juſqu'à la riviere Angites, qui ſe rend dans » le Strymon. Les Mages, à leur arrivée, offrirent » un ſacrifice de chevaux blancs à ce fleuve. Les » victimes furent enſuite jetées dans le Strymon, » avec une compoſition de diverſes drogues ; après » quoi l'armée ſe mit en mouvement, & marcha » vers les *neufs chemins* des Edoniens, où il y » avoit des ponts pour paſſer le Strymon. Quand » ils ſurent que l'endroit portoit le nom de *neuf*

(*a*) Herodot. Clio, p. 25. Strabo Geogr. lib. XV. Diog. Laertius, in Proœm.

» *chemins*, ils prirent ce même nombre de fils & » de filles des habitans, & les enterrerent vifs, » à la maniere des Perses; & j'ai entendu dire à » cet égard, qu'Amestris, femme de Xerxès, étant » parvenue à un âge fort avancé, fit enterrer vifs » quatorze enfans des meilleures familles de Perse, » pour témoigner sa reconnoissance au Dieu qui, » suivant les Perses, habite sous terre (*a*).

Il est certain que les Perses révéroient l'eau aussi bien que le feu; mais dire qu'ils sacrifioient à ces élémens, ou abandonnoient leurs victimes au courant des fleuves, c'est leur faire contredire ces mêmes idées qui les obligeoient à conserver aux élémens leur pureté, & à ne les pas souiller de sang ni de cadavres : Hérodote semble avouer dans un autre endroit (*b*) cette vérité, relativement aux sacrifices.

Quinte-Curce n'est pas moins hardi dans la description qu'il fait du char dans lequel Darius alla à la rencontre d'Alexandre. » Il étoit orné (dit cet » Historien) de quelques images de leurs Dieux, » faites d'or & d'argent : sur l'essieu, qui brilloit » de pierreries, il y avoit en or les images de Ninus » & de Bélus, hautes d'une coudée, & entr'elles » une aigle d'or qui les couvroit de ses ailes (*c*) «. Il n'y a dans tout ceci pas un mot de vrai : Ninus & Bélus ne furent jamais adorés par les Perses, dont la coutume d'ailleurs n'étoit pas d'ériger des images, ni de leur rendre quelque culte. Il y a grande apparence que Quinte-Curce a inventé toute cette histoire; car Arrien (*d*), Auteur très-exact, & qui a travaillé sur d'excellens Mémoires, n'en dit

(*a*) Herod. Poly. p. 183.

(*b*) Clio, p. 25.

(*c*) Q. Curt. l. III, c. 3.

(*d*) Lib. II, cap. 11.

pas un ſeul mot, & tous les anciens Hiſtoriens gardent ſur ce ſujet le même ſilence. Mais comme Quinte-Curce aimoit à faire l'Orateur, il ne faut pas être ſurpris s'il a mêlé dans ſes deſcriptions, comme ornemens de Rhétorique, bien des faits fabuleux.

Il n'eſt que trop naturel que les Voyageurs ne s'accordent pas au ſujet des opinions & des cérémonies religieuſes des Parſis, puiſqu'il leur arrive très-rarement de s'accorder dans des deſcriptions infiniment plus faciles. Le petit Traité de Henry Lord ſur cette matiere, n'a été reçu comme une eſpece d'oracle, qu'à cauſe du ton d'autorité qu'il y prend; mais il n'eſt guere poſſible de juger par ce qu'il dit, ſi les Parſis ſont idolâtres ou non. A la vérité il leur donne ce titre, & parle du culte qu'ils rendent au feu, comme d'un culte idolâtre; ce qui cependant n'empêche pas que dans la plus grande partie de ſon ouvrage, formée de ce qu'il avoit appris d'un de leurs Prêtres, il n'y ait rien qui puiſſe juſtifier cette opinion (*a*).

Au reſte, nous avons cru devoir parcourir & faire uſage en plus d'une occaſion, de ce que Herbert Œvington, Tavernier, Thévenot, Chardin & d'autres Voyageurs atteſtent relativement aux Parſis; mais par bonheur nous avons un meilleur guide à ſuivre, c'eſt le célebre Docteur Thomas Hyde, Ecrivain judicieux, qui, à l'aide des obſervations curieuſes qu'il a faites dans ſes voyages, a compoſé ſon excellente *Hiſtoire de la Religion des anciens Perſes*, où tout ce qu'il avance eſt confirmé par d'anciens monumens, ou par l'autorité expreſſe de la Loi que les Parſis profeſſent avoir reçue de Zoroaſtre. L'abrégé des Ecrits de

(*a*) Lord's Hiſtory of the Perſees, p. 10, 44.

Zoroaſtre, contenu dans le Livre de Sad-der, l'Enchiridion des Parſis, eſt joint au Traité du Docteur que nous venons de citer (*a*).

NOTE XLIV. *Page 245.*

DEPUIS l'établiſſement de la Religion Mahométane en Perſe, les habitans du pays ont été expoſés à différentes perſécutions, à cauſe de leur croyance : car les Mahométans, en général ſuperſtitieux, ne ſe ſont pas contentés d'accabler ces pauvres malheureux d'injures, mais ils ont encore, en toute occaſion, excité leur Prince à les opprimer & à les détruire, ſous le prétexte ordinaire que c'étoient des infideles. Nous avouons que parmi les Perſes Mahométans, il y a toujours eu des hommes diſtingués par leur ſavoir & par leur génie; cependant il s'en eſt trouvé bien peu parmi eux, qui aient examiné avec ſoin la doctrine des Parſis : tous s'accordent au contraire à leur donner des noms odieux qu'ils ne méritent en aucune façon ; ils les appellent *Nogusha*, c'eſt-à-dire, *déſerteurs de la véritable foi*; *Ghebri* ou *Ghaur*, c'eſt-à-dire, *infidele*; *Atisch-pereſt*, *Adorateur du feu*; *Philiv* ou *Caliv*, *Inſenſé*. Le titre le plus honnête eſt celui de *Mogh*, qui veut dire *Mage*; mais comme ce terme eſt trop doux, ils l'aſſaiſonnent d'ordinaire de quelques autres termes plus forts, en ajoutant que tout *Mogh* eſt un *Atisch-pereſt* & un *Zindik*, c'eſt-à-dire, un *Adorateur du feu* & un *Sadducéen*; car entre autres calomnies dont ils noirciſſent ces pauvres gens, ils leur imputent de ne pas croire à une vie à venir.

(*a*) Magorum Liber Sad-der Zoroaſtris Præcepta Canones continens, in uſum Eccleſiæ Magorum & Fidelium omnium eorum.

Tous ces outrages ne font qu'intéresser davantage en leur faveur les étrangers, qui, dès qu'ils les connoissent, ne sauroient leur refuser des sentimens de compassion & d'estime.

Il nous auroit été facile de prouver tout ce qui a été avancé dans cette note, par des citations puisées dans les Auteurs les plus dignes de foi, qui ont parlé de la Perse & des Indes; mais sans fatiguer nos Lecteurs d'un si grand nombre de citations, nous aimons mieux leur faire part des cinq préceptes que chaque Béhédin ou Laïque est tenu d'observer, tels qu'ils se trouvent dans le Livre de M. Lord.

I. » Avoir toujours la honte avec soi, comme » un préservatif contre tout péché : car un supé- » rieur n'opprimeroit jamais ses inférieurs, s'il avoit » quelque honte; un homme ne déroberoit jamais, » s'il avoit quelque honte; un homme ne rendroit » jamais faux témoignage, s'il avoit quelque honte; » un homme ne s'enivreroit jamais, s'il avoit » quelque honte. Mais comme les hommes écar- » tent quelquefois les idées de honte, ils sont prêts » à commettre tous ces crimes; c'est pourquoi le » Béhédin ou Laïque doit songer à la honte.

II. » Avoir toujours la crainte avec soi, au point » de ne jamais fermer ou ouvrir les yeux, sans » craindre que peut-être les prieres ne montent » pas au ciel. Cette pensée doit empêcher de com- » mettre quelque péché; car Dieu prend garde à » la conduite de ceux qui élevent leurs regards » vers lui.

III. » Que toutes les fois qu'on aura quelque » chose à faire, on songe si la chose est bonne ou » mauvaise, commandée ou défendue dans le Zun- » davastaw. Si elle est defendue, il faut s'en abste- » nir; & si elle est permise, on peut la faire.

IV. » La premiere des créatures de Dieu qu'on
» voit le matin, doit rappeler l'obligation où on
» eſt de rendre des actions de graces à ce Dieu qui
» a donné de ſi bonnes choſes pour l'uſage & le
» ſervice des hommes.

V. » Toutes les fois qu'on adreſſera à Dieu quel-
» que priere pendant la journée, on tournera le
» viſage vers le ſoleil; & vers la lune, toutes les
» fois qu'on priera la nuit, parce que ce ſont les
» deux grands luminaires céleſtes qui rendent té-
» moignage à la Divinité; au lieu que Lucifer aime
» mieux les ténebres que la lumiere «.

NOTE XLV. *Page* 245.

ON ne doit point trouver étrange que la Religion des Perſes ait été altérée par quelques ſuperſtitions; aucune Religion depuis la création du monde n'en a été exempte. Les Perſes eux-mêmes en tombent d'accord, & avouent que leur fameux Légiſlateur Zoroaſtre vint pour purger leur Religion de toutes les erreurs que les Sabéens y avoient mêlées. Nous marquerons dans la vie de Zoroaſtre ou Zerdusht, tirée des Auteurs Orientaux, en quoi conſiſtoient ces erreurs, les cérémonies ſuperſtitieuſes qu'elles preſcrivoient, & les peines qu'eut Zoroaſtre à réformer la Religion des Mages: car ſi nous avions inſéré ici une longue digreſſion ſur ce ſujet, ce chapitre ſeroit devenu trop long, pour ne rien dire des fréquentes répétitions auxquelles nous aurions été obligés dans la ſuite de cette Hiſtoire.



NOTE XLVI. *Page 251.*

IL y a lieu d'être ſurpris qu'une pareille diſpute puiſſe naître parmi les Savans, dès qu'on conſidere le degré d'évidence qu'il y a des deux côtés, & le ſujet même de la diſpute, qui conſiſte à ſavoir *ſi les anciens Perſes ont eu des idées raiſonnables de la Divinité, ou non.* Hérodote, qui en d'autres occaſions raconte les Hiſtoires les plus étranges des cérémonies religieuſes des Perſes ſur un ſimple ouï-dire, lorſqu'il parle de leurs notions ſur la Divinité, dit en leur faveur tout ce qu'on peut imaginer de plus avantageux. Il reconnoît que les anciens Perſes n'avoient ni Temples, ni Autels, ni Images; témoignage auquel il eſt plus juſte d'avoir égard, qu'à ce qui ſe trouve dans d'autres endroits de ſon ouvrage, où il rapporte manifeſtement ce que d'autres Auteurs Grecs, envenimés contre Xerxès & contre ſon ſucceſſeur, avoient écrit des ſacrifices inhumains des Perſes (*a*). L'autorité de Xénophon ſeroit d'un très-grand poids dans le cas préſent, s'il avoit rapporté ces faits comme les ſachant par lui-même : mais les grands éloges qu'il donne aux Perſes & à leurs Loix, ont donné lieu de conjecturer qu'il pourroit fort bien avoir mêlé ſes propres idées avec celles qu'il nous donne des coutumes & des ſentimens de ce peuple (*b*).

Plutarque, dans un paſſage qui ſera cité plus au long dans la ſuite, parle en termes honorables de Zoroaſtre, & ne lui attribue rien qui ne ſoit digne d'un Sage. Il y a eu d'anciens Philoſophes, dit-il,

(*a*) Herod. Clio. (*b*) Cyropæd.

qui admettoient deux Etres suprêmes, l'un auteur de tout bien, & l'autre auteur de tout mal. D'autres, ajoute-t-il, n'admettoient qu'un Dieu, auteur de tout bien, mais attribuoient tout le mal à un Démon ou mauvais principe : c'étoit-là, dit-il, la Doctrine de Zoroastre, qui vivoit quatre mille ans avant la guerre de Troies (*a*). Le même Auteur donne ensuite un abrégé de la doctrine des Mages, que nous aurons occasion d'insérer dans notre Texte.

Le Docteur Hyde a enrichi son Ouvrage d'une confession authentique des sentimens des anciens Perses sur ce sujet, recueilli de la bouche de leurs successeurs les Parsis, établis dans les Indes, & dont nous insérerons pareillement un extrait dans notre Texte (*b*). Ceux qui seront curieux de lire la piece entiere, peuvent consulter le Traité que nous venons d'indiquer ; ils y trouveront en même temps le témoignage de Sharistan, qui, dans l'Ouvrage qu'il a composé en Arabe, sur les différentes Religions de l'Orient, parle de la croyance des Perses de la maniere la plus avantageuse (*c*). Mais un argument plus fort que celui que fournit le témoignage d'amis ou d'ennemis, peut se tirer du Livre nommé *Sad-der*, qui contient les articles de la foi des Perses, & dont chaque page nous fournit des exemples de la sagesse de Zoroastre, & de la conformité entre les points fondamentaux de sa Religion & ceux de la nôtre, particuliérement à l'égard de l'unité & des perfections de Dieu (*d*).

(*a*) De Isid. & Osir.

(*b*) Rel. Vet. Pers. c. 22, pag. 292.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) *Ibid.* Liber Magorum.

NOTE XLVII. *Page 257.*

Si nous voulions entreprendre une dissertation critique sur ce que les Auteurs modernes ont dit des Perses & de leurs opinions, nous ferions un Traité de plusieurs volumes. En effet, Tavernier emploie environ quinze pages à parler de ce peuple, & fait au moins cinquante fautes capitales, que tout homme, un peu versé dans la Littérature orientale, peut aisément appercevoir.

Dans tout son Chapitre de l'origine & des Prophetes de cette Secte, il confond Zoroastre avec Abraham; de sorte qu'il faudroit bien du temps pour déterminer la partie de l'Histoire qui regarde l'un, & celle qui a rapport à l'autre. Il fait mention d'un Roi qu'il appelle *Neubrout*, apparemment Nemrod, & il lui attribue des choses dont personne n'a jamais entendu parler. Le nom seul qu'il donne au Prophete, démontre combien ses idées sur ce sujet étoient confuses, & par conséquent le peu de croyance que mérite ce qu'il rapporte de la Religion des Gaures ou Guébres. Il nomme leur Prophete *Ebrahim-zer-Ateucht*, parle des Livres sacrés qu'il reçut des cieux, & assure avoir vu lui-même un grand Livre qu'on attribuoit à ce Prophete.

Au reste, nous ne taxons nullement Tavernier d'avoir manqué de sincérité dans ce qu'il rapporte; au contraire, nous sommes persuadés qu'il n'a rien écrit qu'il n'ait cru être vrai, comme il paroît par l'apologie qu'il fait du culte que les Guebres rendent au feu. » Les Guebres, dit-il dans le titre » d'un de ses Chapitres, ne rendent point au feu » des honneurs qu'on puisse désigner sous le nom » de culte religieux; ils ne sont point idolâtres,

» & n'adorent qu'un ſeul Dieu créateur du ciel » & de la terre «. Dans ſes autres Chapitres, il parle aſſez diſtinctement de ce qu'il a vu; mais ce qu'il a pu ouï dire, il le rapporte de façon, que celui qui ne ſeroit pas plus au fait de la matiere que lui, ne pourroit s'empêcher d'être abuſé *(a)*.

Le Chevalier Chardin, dont nous avons plus d'une fois fait l'éloge, & qui étoit certainement un Voyageur éclairé & intelligent, parle en termes fort mépriſans de ce peuple, & voudroit nous perſuader que tout le ſavoir des Guébres ſe réduit à un peu d'aſtrologie. Il dit que leurs Prêtres n'ont que des idées confuſes de leur Religion, & ne ſavoient pas eux-mêmes l'endroit où l'on conſervoit leur feu ſacré *(b)*. Mais ſi cet habile Voyageur n'a pas eu le bonheur de rencontrer des gens bien inſtruits; d'autres, qui ont eu cet avantage, ont donné au public à cet égard des notions claires, & confirmées par des témoignages irrécuſables.

Par l'entremiſe d'un Agent Anglois, Le Brun lia converſation avec un Prêtre des Guébres, qui lui apprit pluſieurs choſes exactement conformes à ce que nous venons de rapporter. Il eſt donc inutile d'inſérer ici cette converſation; & nous nous contenterons de faire part à nos Lecteurs de la réponſe du Prêtre à la premiere queſtion de Le Brun, qui lui demanda ce qu'il penſoit de la création du monde & de la puiſſance de Dieu. Le Prêtre répondit que, ſuivant lui, *Dieu étoit l'Etre des êtres, un eſprit de lumiere, élevé au deſſus de la ſphere des conceptions humaines, infini, préſent par-tout, tout-puiſſant, pour qui il n'y avoit rien de caché, &*

(*a*) Tavernier, l. IV, c. 8. p. 480.
(*b*) Chardin, T. II. p. 179.

contre la volonté duquel rien ne pouvoit arriver. Cette conférence se tint au mois de Janvier 1707 (*a*).

Les Pyrea, ou Temples du feu, étoient autrefois aussi communs que les Eglises de Paroisse le sont dans d'autres pays; mais on n'en trouve presque plus depuis la destruction des anciens Perses. Les Parsis se contentent de dire leurs prieres devant leurs feux ordinaires; leurs Prêtres en font de même dans leurs cérémonies religieuses. Cependant ils ont, dans quelques endroits, des Temples ou des Chapelles où ils entretiennent un feu sacré; & l'on croit que le principal de ces Temples se trouve dans la Province de Kerman, où il y a plus de Guébres que dans aucune autre Province de Perse.

Les Temples étoient autrefois magnifiques, & étoient dédiés au Soleil, & même aux autres planetes; en cela ils n'étoient pas plus coupables d'idolâtrie que nous, quand nous dédions une Eglise à tel ou à tel Saint (*b*).

NOTE XLVIII. *Page* 265.

IL y avoit parmi les anciens Mages trois degrés dans la Prêtrise. Les Prêtres ordinaires, qui formoient la derniere classe, étoient soumis à des Inspecteurs, & tous ensemble avoient au dessus d'eux un Archi-Mage, reconnu pour successeur de Zoroastre, & Chef suprême de leur Eglise.

Ces trois différens ordres sont désignés dans l'ancien langage des Perses par *Mugh*, c'est-à-dire, *Mage*, *Mubad* ou *Surintendant*, & *Mubad-*

(*a*) Le Brun, T. II, p. 387.

(*b*) Hyde de Rel. Vet. Perf. c. 29. p. 253.

Mubadan,

Mubadan, ou *Souverain Pontife* (*a*). Lord les appelle *Daroos*, *Herboods* & *Distecoos*. Le dernier de ces noms, dit-il, répond à celui de *Mubad-Mubadan*, qui est toujours seul de son ordre, & le Chef du Clergé des Parsis.

Voici en quoi le même Auteur fait consister les devoirs des Prêtres. 1. Ils doivent observer les rites prescrits dans la Liturgie de Zoroastre, parce que le formulaire d'oraison donné par ce Législateur, est plus agréable à Dieu qu'aucun autre.

2. Empêcher leurs yeux de convoiter ce qui appartient à un autre, parce que Dieu ayant donné à chacun ce qui lui convient, on ne sauroit désirer ce qui appartient à un autre, sans témoigner qu'on est mécontent de la Providence, & sans décider qu'on a droit sur ce que Dieu a jugé à propos de nous refuser.

3. Avoir soin de dire toujours la vérité, parce que toute vérité vient de Dieu, & que le Démon est le pere du mensonge : il faut donc qu'un Prêtre dise toujours la vérité, puisqu'il est le Ministre du Dieu de vérité, & que comme tel on ajoute foi à ce qu'il dit.

4. Ne s'occuper que de son emploi, sans se mêler d'affaires temporelles, parce qu'un Laïque ne doit pas permettre qu'un Prêtre manque du nécessaire, & qu'un Prêtre ne doit rien désirer de superflu.

5. Apprendre par cœur le Livre de la Loi, pour être toujours en état d'instruire le pauvre Laïque, & pour que ce dernier soit toujours obligé de respecter son Prêtre.

6. Se conserver dans un état de pureté, parce que Dieu aime ceux qui sont purs, & que ce n'est

(*a*) Hyde, Rel. Vet. Pers. c. 28, p. 348.

que par ce moyen qu'un homme peut en surpasser un autre.

7. Etre prêt à pardonner toutes sortes d'injures, & être un modele de douceur, afin qu'on voie qu'il est véritablement un Ministre de ce Dieu que nous offensons chaque jour, & qui cependant ne cesse pas de nous faire du bien, quoique nous méritions qu'il nous rende mal pour mal.

8. Enseigner au peuple à prier suivant la Loi; demander conjointement avec lui à Dieu la prospérité du pays, & s'acquitter constamment des devoirs connus attachés à sa profession.

9. Unir ensemble l'homme & la femme par le lien du mariage, & ne pas permettre que des parens marient leurs enfans sans sa permission.

10. Passer la plus grande partie de son temps dans le Temple, afin de pouvoir rendre service à tous ceux qui viennent le trouver, & répondre par-là au but de sa vocation.

11. Ne recevoir aucune autre Loi que celle qui a été donnée par Zoroastre, n'y rien ajouter, & n'en rien retrancher, Dieu le voulant ainsi (a).

Outre les devoirs imposés aux Prêtres en général, le Grand-Prêtre est obligé d'observer les préceptes suivans (b).

1. Il doit se préserver de toute souillure, parce que Dieu l'a choisi pour être Saint.

2. Pour cet effet, il doit faire tout lui-même, pour n'être point souillé par l'impureté des autres, comme aussi pour témoigner son humilité dans un poste aussi élevé.

3. Il doit prendre la dîme du Laïque, c'est-à-dire, la dixieme partie de tout ce que le Laïque a; mais

(a) Lord's Rel. of. Perf. pag. 32.
(b) Hyde, Rel. Vet. Perf. c. 13.

il ne la convertira point à son usage; car il doit se considérer comme un Aumônier du Tout-puissant, qui se sert de son ministere pour distribuer aux pauvres le tribut payé par les riches.

4. Pour qu'il paroisse qu'il s'acquitte exactement de ce devoir, il doit éviter tout faste, quel qu'il soit, & donner à la fin de l'année tout l'argent qui lui reste, puisque son revenu est fixe & toujours payé sans difficulté.

5. Sa maison doit être proche du Temple, & il donnera un bon exemple à son troupeau, en restant presque toujours chez lui, en consacrant à l'exercice de la priere une grande partie de son temps.

6. En public, aussi bien qu'en particulier, il observera en toutes choses les loix de la frugalité & de la tempérance.

7. Il sera versé dans la connoissance de la Loi, & même dans toutes les Sciences, parce qu'il est appelé à instruire tous ceux de sa Religion, Prêtres & Laïques.

8. Il doit être sobre, parce que l'excès dans le manger & les liqueurs fortes, est nuisible aux facultés de l'ame, & trouble cette sérénité qui doit toujours se trouver dans un serviteur de Dieu.

9. Il ne doit craindre que Dieu, & ne haïr que le péché.

10. Comme il est le Chef suprême de la Religion, il doit reprendre les pécheurs sans aucun égard pour leur rang; & les Grands l'écouteront à leur tour avec patience, puisqu'il ne plaide point sa propre cause, mais celle de Dieu.

11. Il doit s'appliquer, sur toutes choses, à discerner la vérité d'avec l'erreur.

12. Quoiqu'en conséquence de son éminente charge, il puisse être honoré de quelque vision, ou

de quelque révélation de la part de Dieu, il ne doit cependant point les publier, parce qu'elles ne serviroient qu'à embarrasser le peuple, qui doit s'en tenir à la Loi écrite.

13. Il doit avoir soin que le feu, apporté des Cieux par Zoroastre, reste allumé jusqu'à ce que le monde soit détruit par cet élément (*a*).

NOTE XLIX. *Page 267.*

Nos Lecteurs souhaiteront peut-être qu'en divers endroits de cette Section nous nous fussions un peu plus étendus; mais comme nous donnerons l'Histoire de Perse, tirée des Auteurs Orientaux, nous aurons occasion de retoucher différens points relatifs à la Religion des anciens Perses, laquelle sert à expliquer plusieurs endroits de leur Histoire. Nous avons négligé à dessein de parler de quelques coutumes peu importantes, comme de porter telle ou telle couleur, telle ou telle sorte de bonnet, &c. parce que ces usages ne nous ont pas paru mériter de trouver place dans un Ouvrage tel que celui-ci. Qu'il nous soit permis cependant de rapporter ici une de leurs coutumes. Quand ils confirment un garçon, les Prêtres lui donnent une ceinture qu'il est obligé de porter toute sa vie; parce que dès qu'il la quitte, la bénédiction du Prêtre ne repose plus sur lui. Le Docteur Hyde croit que le proverbe Anglois, *un girt, un blest* (*b*), fait allusion à cet usage (*c*).

(*a*) Lord's Rel. of the Perf. p. 36.

(*b*) En traduisant littéralement, nous trouvons que cette phrase doit être rendue par celle-ci : *Un dessanglé est malheureux.*

(*c*) Hyde, Rel. Vet. Perf. chap. 33.

NOTE L. *Page* 295.

CETTE armée étoit de trente mille hommes, tous fantassins; les Perses n'avoient pas encore alors de cavalerie; mais c'étoient tous gens choisis & levés d'une maniere particuliere. Cyrus commença par choisir dans le corps de la Noblesse 200 Officiers, qui eurent ordre de choisir chacun quatre hommes du même rang qu'eux, ce qui faisoit mille en tout. On les nomma ὁμότιμοι ou *Hommes de même dignité*, & ils se distinguerent dans toutes les occasions. Chacun d'eux eut ordre de choisir parmi le peuple dix Piquiers légérement armés, dix Frondeurs, & autant d'Archers, ce qui, en comptant les Officiers, faisoit 31000 hommes (*a*).

Ceux qui prétendent que Cyrus a régné trente ans, commencent leur calcul à l'année à laquelle ce Prince arriva en Médie, & fut établi Chef, tant de l'armée qu'il amenoit, que de celle des Medes. Il fut considéré depuis ce temps-là par toutes les nations étrangeres comme Roi de Perse & de Médie, quoique la puissance souveraine résidât en la personne de Cyaxare, & que Cyrus ne fût que Général des deux armées.

NOTE LI. *Page* 306.

HERODOTE, & ceux qui l'ont copié (*b*), racontent la prise de Crésus bien différemment. Si on les en croit, Crésus se trouvant renfermé dans Sardes, envoya des Ambassadeurs demander

(*a*) Xenoph. Cyropœd. lib. I.
(*b*) Herodot. lib. I, chap. 86.

du ſecours à tous ſes Alliés : mais Cyrus pouſſa le ſiége avec tant de vigueur, que la ville fut priſe avant que le ſecours fût arrivé, & il condamna Creſus à être brûlé vif. On dreſſa un bûcher, ſur lequel ce Prince fut mis avec quatorze jeunes Lydiens. Le deſſein de Cyrus dans cette occaſion, ſuivant Hérodote, étoit d'offrir ce ſacrifice à quelque Dieu, comme prémices de ſa victoire, ou de s'acquitter d'un vœu, ou peut-être auſſi de voir ſi la piété que Créſus avoit toujours témoignée envers les Dieux, les engageroit à le délivrer.

Quand Créſus fut ſur le bûcher, il ſe rappela ce que Solon lui avoit dit autrefois, & ne put s'empêcher de s'écrier trois fois, avec un profond ſoupir : *Solon! Solon! Solon!* Cyrus, qui étoit préſent à ce ſpectacle, lui fit demander par un Interprete, de qui il imploroit l'aſſiſtance : Créſus répondit, qu'un Philoſophe Athénien, nommé *Solon*, ayant vu un jour ſes immenſes tréſors, les avoit regardés avec mépris, & lui avoit dit, qu'*aucun homme ne pouvoit ſe dire heureux pendant qu'il vivoit, parce qu'il étoit impoſſible de prévoir ce qui pouvoit lui arriver avant ſa mort* ; que l'état où il ſe trouvoit, venoit de le convaincre de cette vérité, ce qui lui avoit arraché l'exclamation qui avoit excité la curioſité de Cyrus.

Cyrus fut ſi touché de ce récit, qui lui faiſoit ſentir ſi vivement l'incertitude des grandeurs humaines, qu'il ordonna qu'on éteignît le feu, & qu'on fît deſcendre Créſus du bûcher. Mais, avec quelque empreſſement qu'on tâchât d'exécuter cet ordre, il fut impoſſible de dompter la violence des flammes. Dans ce triſte moment, Créſus ayant appris que Cyrus vouloit lui conſerver la vie, fondit en larmes, & invoquant Apollon à haute voix, pria ce Dieu de le délivrer du danger où il ſe trouvoit, ſi jamais

quelqu'une de ses offrandes lui avoit été agréable. A peine eut-il achevé sa priere, que le Ciel, qui auparavant étoit serein, se couvrit de nuées, & qu'il survint une si grande pluie, que le feu du bûcher fut bientôt éteint. Cyrus, convaincu par cet événement miraculeux, que Crésus étoit un Prince chéri des Dieux à cause de sa piété, lui sauva la vie, lui accorda de quoi vivre honorablement, & après s'être toujours servi de lui comme d'un de ses principaux Conseillers, il le recommanda avant sa mort à son fils Cambyse, comme un homme dont il feroit bien de suivre toujours les avis.

Le même Auteur nous apprend qu'à la prise de Sardes, un soldat Persan, qui ne connoissoit pas Crésus, avoit déjà levé le bras pour tuer ce Prince, qui, ne se souciant pas de survivre à son malheur, ne se donnoit aucun mouvement pour éviter le coup; mais que le fils de Crésus, qui étoit né muet, fut si ému de frayeur & de tendresse à ce spectacle, qu'il s'écria: *Soldat, ne tue point Crésus*. Ce furent les premiers mots qu'il prononça, & il conserva depuis jusqu'à sa mort l'usage de la parole (*a*).

NOTE LII. *Page* 313.

DIODORE de Sicile (*b*) raconte qu'il fut fait prisonnier par Tomyris, Reine des Messagetes, & crucifié par son ordre. Ctésias (*c*) assure que dans une bataille contre de certains peuples peu connus, qui habitoient vers les frontieres de l'Hircanie,

(*a*) *Ibid.* l. I, c. 86.
(*b*) Diodor. Sicul. l. II.
(*c*) Ctesias. l. XI.

il fut blessé à la cuisse par un Indien, & que trois jours après il mourut de sa blessure. Jean Meléla d'Antioche, sur la foi d'un Livre faussement attribué à Pythagore, rapporte qu'il fut tué dans un combat naval contre les Samiens.

Quelques Auteurs (*a*) prétendent qu'après la prise de Babylone, Cyrus, maître d'une armée victorieuse, profita de l'absence de Cyaxare, qui s'en étoit retourné en Médie pour se soustraire à son obéissance, à l'instigation d'Harpage qui étoit Mede, & d'Artabaze qui avoit aidé Cyrus à subjuguer l'Asie mineure. Harpage fut envoyé par Cyaxare à la tête d'une armée contre Cyrus, au parti duquel il se rangea avec une grande partie de ses troupes, au plus fort de la bataille. Cyaxare leva une nouvelle armée, qui fut battue, & lui-même fut fait prisonnier près de Pasargade en Perse. Par cette victoire, disent-ils, la Monarchie passa des Medes aux Perses; mais cette opinion, qui se rapproche beaucoup du récit d'Hérodote, & qui s'accorde bien moins avec l'Ecriture que celui de Xénophon, a déjà été suffisamment réfutée.

NOTE LIII. *Page 350.*

DARIUS, à son retour de Sardes, après sa malheureuse expédition contre les Scythes, ayant appris qu'il devoit son salut & celui de toute son armée à Hystiée, pour avoir persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir, & lui dit de demander hardiment une récompense pour le service signalé qu'il avoit rendu. Hystiée lui demanda Mircine d'Edonie, territoire sur la

---

(*a*) Suid. in Arist.

riviere de Stirmon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Sa demande lui ayant été accordée, il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace, après avoir fait équiper une flotte. Ayant pris possession du territoire qui lui avoit été accordé, il commença à bâtir une ville.

Megabyze, qui étoit alors Gouverneur de la Thrace de la part de Darius, remarquant le préjudice que cette entreprise pourroit apporter aux affaires du Roi, représenta, dès qu'il fut de retour à Sardes, que cette nouvelle ville étoit sur une riviere navigable; que le pays d'alentour abondoit en bois de charpente propre à construire des vaisseaux; qu'il étoit habité par diverses Nations, tant Grecques que Barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre & sur mer; que si une fois ces Nations, qui possédoient plusieurs mines d'or & d'argent, étoient gouvernées par un Chef aussi adroit & aussi entreprenant qu'Hystiée, elles pourroient devenir si puissantes par mer & par terre, qu'il seroit ensuite impossible au Roi de les contenir dans le devoir. Darius, sentant la faute qu'il avoit faite, manda à Hystiée de le venir trouver à Sardes, sous prétexte de le consulter sur des affaires importantes. L'ayant ainsi attiré à sa Cour, il l'emmena avec lui à Suse, feignant de ne pouvoir se passer d'un Conseiller aussi habile, & d'un ami aussi fidele: il lui promit d'ailleurs qu'il trouveroit en Perse de quoi le dédommager amplement de tout ce qu'il laissoit à Mircine & à Milet. Hystiée, cédant à la nécessité, accompagna Darius à Suse, & établit en sa place pour gouverner à Milet, ce même Aristagore dont les exilés de Naxe implorerent le secours (*a*).

(*a*) Herodote. l. V, c. 1.

NOTE LIV. *Page 352.*

ARISTAGORE représenta à Cléomene, que les Ioniens étoient leurs compatriotes; que ce seroit un honneur pour Sparte, la plus puissante ville de la Grece, de concourir au dessein de les rétablir dans leur liberté; que les Perses, leurs ennemis communs, étoient une Nation riche & peu belliqueuse, que les Lacédémoniens vaincroient aisément; que, vu les dispositions presentes des Ioniens, ils pourroient porter leurs armes jusqu'à Suse, capitale de la Monarchie de Perse; il lui montra en même temps, sur une petite table d'airain qu'il avoit apportée avec lui, tous les peuples & toutes les villes par où il falloit passer. Cléomene prit trois jours pour délibérer.

Quand ce terme fut expiré, il demanda à Aristagore quelle distance il y avoit par mer depuis la côte d'Ionie jusqu'à la ville où le Roi faisoit sa résidence. Aristagore, quoique très-expérimenté, & bien supérieur à tous égards à Cléomene, fit une faute grossiere en répondant à cette question; car voulant attirer les Lacédémoniens en Asie, il auroit dû diminuer la distance de l'Ionie à Suse, au lieu qu'il dit qu'il y avoit pour trois mois de chemin.

Cléomene, effrayé d'une telle proposition, lui ordonna de sortir de Sparte avant le coucher du soleil, & se retira. Mais Aristagore ayant pris en main une branche d'olivier, à la maniere des supplians, le suivit jusques dans sa maison, & employa, pour se le rendre favorable, une autre voie, qui fut celle des présens. Avant de faire aucune tentative à cet égard, il le pria de faire sortir de sa chambre

ſa fille Gorgo, enfant de huit à neuf ans : Cléomene lui dit qu'il pouvoit parler ſans crainte devant elle. Alors Ariſtagore lui offrit dix talens, & en augmentant toujours, il pouſſa ſes offres juſqu'à cinquante. La petite fille, voyant que l'Ionien n'étoit pas déconcerté par les refus de Cléomene, s'écria : *Fuyez, mon pere, fuyez, cet étranger vous corrompra.* Cléomene, charmé de l'exhortation de ſa fille, ſe retira, & ordonna à Ariſtagore de ſortir de ſes Etats (*a*).

NOTE LV. *Page* 365.

JUSTIN aſſure (*b*) que les Perſes perdirent en cette occaſion 200000 hommes, dont une partie ſe noya, & dont l'autre fut tuée par l'ennemi : mais nous aimons mieux nous en rapporter à Hérodote, qui a vécu peu de temps après, & qui dit que dans la bataille il y eut 6300 Perſes tués, & 192 Athéniens. Toute l'armée Perſane, ſuivant Valere-Maxime (*c*), conſiſtoit en 300000 hommes. Plutarque (*d*) ſemble adopter ce dernier nombre. Juſtin (*e*) & Oroſe en mettent 600000. Emilius Probus (*f*) compte que l'armée Perſane étoit forte de 100000 fantaſſins & de 10000 chevaux. Les Athéniens, ſuivant Juſtin & Oroſe, avoient 11000 hommes, en y comprenant les 1000 ſoldats de Platée.

Cette grande victoire, ſi nous en croyons Plutarque (*g*), fut remportée le ſixieme jour du troiſieme mois dans le Calendrier Attique, après le ſolſtice

---

(*a*) Herodot. l. V, c. 51.
(*b*) Juſtin. l. II, c. 9.
(*c*) Valer. Max. l. V, c. 3.
(*d*) Plutarch. in Paral.
(*e*) Juſtin. ubi ſup.
(*f*) Emil. Prob. in Miltiad.
(*g*) Plutharch. de glor. Athen. p. 349.

d'été; Phœnippe étoit alors Préteur à Athenes, c'est-à-dire, la troisieme année de la 72e Olympiade, quatre ans avant la mort de Darius, suivant Sulpice-Severe (*a*), & dix ans avant que Xerxès passât dans la Grece, au rapport de Thucydide (*b*). La plupart des Auteurs disent qu'Hyppias fut tué dans cette bataille; mais Suidas assure qu'il mourut dans l'isle de Lemnos. Thémistocle, dont le nom devint si fameux dans la suite, commença ici son apprentissage dans le métier de la guerre. Nous ne saurions omettre l'action glorieuse de Cynégire, soldat d'Athenes, qui ayant eu d'abord la main droite, puis la gauche coupées, dans le temps qu'il tâchoit d'empêcher un vaisseau ennemi de démarer, s'y attacha avec les dents sans vouloir quitter prise.

NOTE LVI. *Page 367.*

DIODORE de Sicile (*c*) semble insinuer que Darius alla lui-même en Egypte pour dompter les rebelles, & qu'il en vint à bout. Cet Historien raconte que ce Prince, voulant faire mettre en Egypte sa statue avant celle de Sésostris, le Grand-Prêtre des Egyptiens lui dit qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce Conquérant, & que le Roi, bien loin d'être choqué de cette liberté, répondit qu'il tâcheroit de le surpasser. Diodore, ajoute que Darius eut plusieurs entretiens avec les Prêtres Egyptiens, sur la Religion & le Gouvernement, & qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs sujets, il s'étoit

(*a*) Sulpic. Sever. Hist. Sacr. l. II.
(*b*) Thucyd. l. I.
(*c*) Diod. Sicul. l. I, p. 54 & 85.

appliqué, après son retour en Perse, à se former sur leur modele. Mais Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore, marque que Darius résolut d'attaquer en même temps l'Egypte & la Grece; qu'il confia la premiere expédition à un détachement de son armée, & qu'il se réserva l'autre.

NOTE LVII. *Page* 368.

JUSTIN & Plutarque (*a*) placent cette dispute après la mort de Darius, & tous exaltent la conduite prudente que les deux freres tinrent dans une occasion si délicate. Si on les en croit, Artabazane étoit absent quand Darius mourut. Xerxès prit aussi-tôt les marques de la Royauté, & en exerça les fonctions; mais dès que son frere fut de retour, il quitta le diadême & la tiare, alla au devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend leur oncle Artabane, & de s'en rapporter sans appel à son jugement. Pendant tout le temps que dura cette dispute, les deux freres vécurent dans la plus parfaite intelligence; & quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, celui-ci n'insulta pas à Artabazane, qui, d'un autre côté, bien loin de témoigner le moindre mécontentement, se prosterna devant Xerxès, le reconnut pour son maître, & le plaça de sa propre main sur le trône. Depuis ce temps, il demeura toujours attaché aux interêts de son frere, & mourut à son service, dans la bataille de Salamine.

(*a*) Justin. liv. II, cap. 10. Plutarch. de Fratr. Amor. pag. 448.

NOTE LVIII. *Page 369.*

Les Juifs (*a*) ont une tradition qui porte que les Prophetes Aggée, Zacharie & Malachie sont morts la derniere année du regne de Darius, & qu'à leur mort, l'esprit de prophétie cessa parmi les Juifs, comme le dit Daniel, *la vision & la prophétie furent closes* (*b*). Ils ajoutent, fondés sur la même tradition, que le royaume de Perse fut détruit cette même année; car ils confondent ce Darius avec celui qui fut vaincu par Alexandre, & prétendent que l'Empire Persan n'a subsisté que 52 ans. Voici leur calcul. Darius le Mede régna un an, Cyrus trois, Cambyse, suivant eux, l'Assuérus qui épousa Esther, 32 ans. Ils prennent le dernier Darius pour le même qu'Artaxerxès, qui envoya Esdras & Néhémie à Jérusalem : car, disent-ils, le nom d'*Artaxerxès* étoit affecté aux Rois de Perse, comme celui de *Pharao* à ceux d'Egypte. On voit par-là combien ils sont peu versés dans l'Histoire de Perse, que leur Historien Josephe ne savoit guere mieux qu'eux.

NOTE LIX. *Page 369.*

Ces motifs étoient le désir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avoient illustré leur nom & leur regne par de grandes entreprises; l'obligation où il étoit de se venger des Athéniens, qui, sans y être provoqués, avoient attaqué Sardes, & en avoient réduit en cendres les Temples & les bocages sacrés;

(*a*) Abraham Zacutus, in Juchas. David Gauzin Zemachus. David Seder, Olam, Zuta, &c.
(*b*) Dan. IX, v. 24.

l'ardent désir d'effacer la honte de la défaite de Marathon, & enfin l'espérance des grands avantages qu'on pourroit tirer de cette guerre, qui seroit suivie de la conquête de l'Europe, le plus riche & le plus fertile pays de la terre. Il ajouta, que cette guerre avoit déjà été résolue par son pere Darius, dont il ne faisoit qu'exécuter les intentions. Il finit son discours en promettant de grandes récompenses à ceux qui se distingueroient dans cette expédition, & témoigna souhaiter que chacun dît librement son avis (*a*).

NOTE LX. *Page* 371.

HERODOTE raconte que Xerxès, réfléchissant la nuit sur l'avis d'Artabane, se trouva en grande perplexité, & conclut enfin qu'il n'y avoit point d'avantage à tirer d'une guerre avec la Grece. Ayant ainsi changé de sentiment, il s'endormit, & vit en songe un homme d'une taille & d'une beauté extraordinaires, qui lui adressa ces mots : » Après » avoir ordonné aux Perses de rassembler leurs » forces, n'êtes-vous plus dans le dessein de les » mener en Grece ? Vous avez eu tort de changer » de sentiment, & personne n'approuvera ce chan- » gement. Ne différez donc pas à exécuter votre » premier projet «. A ces mots le fantôme disparut. Le lendemain, Xerxès, méprisant ce songe, convoqua son Conseil ; il déclara qu'il avoit changé d'avis, & que ses sujets continueroient à goûter les douceurs de la paix. Mais la nuit suivante le même fantôme lui apparut, & lui dit que s'il ne faisoit pas sans délai la guerre aux Grecs, il éprouveroit

(*a*) Herodot. l. VII, chap. 5, 6.

une chute aussi prompte qu'avoit été son élévation. Le Roi, effrayé de cette seconde apparition, la communiqua à Artabane, & le pressa de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, & de passer ensuite la nuit dans son lit. Artabane fit d'abord quelque difficulté de s'asseoir sur le trône du Roi; mais, pressé par Xerxès, qui croyoit que si le songe venoit des Dieux, Artabane auroit la même vision, il se rendit à la fin, & se revêtit des habits royaux. Comme il dormoit dans le lit du Roi, il vit le même fantôme, qui le menaça des plus grands malheurs, s'il continuoit à s'opposer aux intentions du Roi. Ce songe épouvanta tellement Artabane, qu'il changea d'opinion, croyant qu'il y avoit quelque chose de divin dans ces visions réitérées: ainsi la guerre contre la Grece fut résolue (*a*).

NOTE LXI. *Page 373.*

CE Prince, s'imaginant que les élémens mêmes étoient soumis à ses ordres, écrivit au mont Athos la lettre suivante: *Superbe Athos, tu portes la tête jusqu'au Ciel; ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des rochers qu'ils ne puissent couper, autrement je te couperai toi-même, & je te jetterai dans la mer* (*b*). Nos Voyageurs modernes assurent qu'ils n'ont trouvé aucune trace de ce grand ouvrage, & la plupart sont du sentiment que Juvénal exprime en ces mots:

Perforatus Athos, & quidquid Gracia mendax
Audet in Historiâ.

(*a*) Herod. l. VII, chap. 8, 9.
(*b*) Plutarch. de Irâ cohib. p. 455.

Les

Les Directeurs de l'entreprise furent Bubaris fils de Mégabyze, & Artachée fils d'Arbée, tous deux Persans. Voici comment ils s'y prirent.

Toutes les troupes qui étoient à bord de la flotte mirent la main à l'ouvrage. D'abord on tira une ligne devant la ville de Sena, située au pied du mont Athos du côté de terre, & l'on assigna ensuite à chaque peuple une certaine étendue de terrein. Quand le fossé fut bien profond, ceux qui étoient au bas continuoient à creuser, & donnoient la terre à leurs compagnons, qui étoient placés sur des échelles, & ainsi de suite jusqu'au bord du canal, d'où la terre étoit transportée dans un autre endroit.

Plutarque (*a*) remarque qu'en creusant perpendiculairement, & en faisant le fond de même largeur que le haut, tous les travailleurs, à l'exception des Phéniciens, avoient le double de l'ouvrage, à cause de la quantité considérable de terre qui tomboit continuellement d'en haut. Mais les Phéniciens, dont le fossé alloit en se rétrecissant, avoient en revanche à creuser une étendue de terrein double de celle qui étoit assignée aux autres peuples. Tout près de là il y avoit dans une grande prairie une Cour de Justice, & un marché bien fourni de bled & d'autres vivres.

Cet ouvrage ne nous paroît pas aussi surprenant que bien des gens le prétendent, quand nous considérons le nombre des hommes & le temps qui y ont été employés : car Hérodote assure qu'on y employa trois ans entiers, & un nombre prodigieux de travailleurs qui se succédoient les uns aux autres ; de sorte que l'ouvrage ne discontinuoit

(*a*) *Id. ibid.* cap. 34.

pas même la nuit. Outre cela, le canal ne traversoit pas le mont Athos, comme Juvénal semble l'insinuer; mais il étoit creusé derriere cette montagne, & n'avoit que la largeur qu'il falloit pour que deux galeres pussent y passer de front.

NOTE LXII. *Page 377.*

Nous avons suivi le calcul d'Hérodote, que Plutarque (*a*) & Isocrate (*b*) ont adopté; mais Diodore de Sicile (*c*), Pline (*d*), Elien (*e*), & d'autres, diminuent considérablement ce nombre. Ils prétendent que l'armée de Xerxès, n'étoit guere plus nombreuse que celle avec laquelle son pere avoit attaqué les Scythes : mais il paroît qu'ils ont confondu ensemble ces deux armées. Hérodote est le plus ancien Auteur qui ait décrit l'expédition de Xerxès, & il a vécu dans le temps même où elle est arrivée : c'est ce qui nous a fait préférer son témoignage à celui des autres; d'autant plus que tous les Anciens, tant Grecs que Latins, ont considéré cette armée comme la plus grande qui ait jamais été mise en campagne; d'ailleurs le calcul d'Hérodote s'accorde beaucoup mieux avec les vers gravés sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, & dont le sens est, qu'ils se battirent contre trois millions, comme porte l'inscription d'Hérodote, ou contre deux millions, suivant Diodore de Sicile (*f*).

(*a*) Plutarch. in Themist.
(*b*) Isocr. in Panat.
(*c*) Diodor. Sicul. l. XI.
(*d*) Plin. l. XXXIII, c. 10.
(*e*) Ælian. Var. Hist. liv. XIII, c. 1.
(*f*) Diodor. Sicul. l. XI, p. 26.

Josephe (*a*) assure qu'il y avoit un corps de Juifs dans l'armée de Xerxès, & il le prouve par un passage du Poëte Chœrilus (*b*), où il est dit que ce Prince étoit suivi d'un peuple *qui parloit la même Langue que les Phéniciens, & qui habitoit les montagnes de Solyme près d'un grand lac.* Comme Jerusalem avoit aussi le nom de Solyme, que le pays des environs étoit montagneux, & qu'il étoit situé le long du lac Asphaltide, appelé communément *le Lac de Sodome*, cette description semble convenir aux Juifs. Mais Scaliger (*c*), Cunœus (*d*) & Bochart (*e*) entendent ces vers de Solyme en Pisidie. Cependant Saumaise (*f*) soutient l'opinion contraire. En effet, il n'est nullement probable que Xerxès ayant ordonné à tous les peuples de son Empire de le suivre dans cette expédition, les Juifs seuls eussent été exceptés. De quiconque donc que Chœrilus ait voulu parler, il est certain que les Juifs furent de l'expédition.

NOTE LXIII. *Page* 385.

ON raconte (*g*) qu'Euryte & Aristodeme, tous deux Spartiates, étant obligés, par un violent mal aux yeux, de se retirer à Alpéni, furent quelque temps incertains s'ils retourneroient à Sparte, ou bien s'ils iroient rejoindre leurs compagnons aux Thermopyles, pour y mourir avec eux. Enfin,

(*a*) Joseph. Cont. Apion. l. I.
(*b*) Chœril *ibid.*
(*c*) Scal. in Not. ad Fragm.
(*d*) Cun. de Rep. Hebr. l. II, c. 18.
(*e*) Bochart, Geogr. Sacr. p. 11, l. I, c. 2.
(*f*) Salm. in Ling. Hellen Ossilegio.
(*g*) Herodot. c. 210.

Euryte ayant appris que les Perses avoient gagné le sommet de la montagne, s'arma; & comme il étoit aveugle, se fit mener par son serviteur au champ de bataille, où il fut tué. Mais Aristodeme, moins courageux, resta à Alpéni, & revint à Sparte après la bataille.

D'autres disent qu'Euryte & Aristodeme avoient été dépêchés pour porter quelques ordres de l'armée; que le dernier auroit pu être de retour à temps; mais qu'il ne fit aucune diligence, dans l'intention d'éviter le danger, au lieu que l'autre arriva assez-tôt pour mourir glorieusement. On ajoute qu'un autre Spartiate, nommé *Pantite*, survécut à la bataille, & revint à Lacédémone; mais qu'il se tua, parce qu'il ne put supporter les reproches de ses compatriotes.

Les Thébains, & leur Général Léontide, se battirent quelque temps contre les Perses, conjointement avec les autres Gres. Mais dès qu'ils virent les ennemis descendre la montagne pour les prendre en queue, ils abandonnerent leurs alliés, & s'étant approchés des Perses, ils leur tendirent les bras, en disant qu'ils avoient toujours été dans leurs intérêts; qu'ils avoient été les premiers à leur donner la terre & l'eau; qu'ils s'étoient rendus aux Thermopyles contre leur gré, & n'avoient point contribué à la perte que les Perses avoient essuyée. Les Thébains conserverent la vie par cette lâcheté. Cependant il y en eut plusieurs de tués en venant se rendre. Plusieurs autres furent marqués d'une marque royale par ordre de Xerxès, comme ses Esclaves; & de ce nombre fut Léontide leur Général (*a*).

(*a*) Herodot. ubi sup.

NOTE LXIV. *Page* 409.

QUELQUES Savans croient que Darius Hystaspe étoit le Roi Assuérus qui épousa Esther, & qu'Atosse étoit la Reine Vasti, & Artistone l'Esther de l'Ecriture (*a*). Mais ce sentiment est réfuté par ce que l'Histoire profane nous dit de tous ces personnages; car, suivant Hérodote (*b*), Artistone étoit fille de Cyrus, & ainsi ne pouvoit pas être Esther; & Atosse avoit eu quatre fils de Darius, tous nés après que ce Prince fut monté sur le trône (*c*) : ce qui prouve qu'elle n'a pas été cette Reine Vasti que le Roi répudia la troisieme année de son regne (*d*), & que lui-même ne sauroit avoir été Assuérus. D'ailleurs Atosse conserva son ascendant sur le Roi jusqu'à sa mort, puisqu'elle eut le pouvoir de l'engager à déshériter les fils qu'il avoit eus d'un premier mariage, & à disposer de la couronne en faveur de son fils Xerxès; au lieu qu'Assuérus répudia Vasti sans la reprendre, les décrets de ces Monarques étant inaltérables (*e*).

Voici ce qui a induit en erreur le fameux Primat d'Irlande. L'Assuérus du Livre d'Esther (*f*) imposa un tribut sur le pays & sur les isles, & Hérodote (*g*) dit la même chose de Darius Hystaspe; mais Strabon attribue ce fait à Darius Longimanus (*h*). Or, il est clair que le surnom de *Longimanus*, & tout ce qu'on en dit, démontre que les Copistes ont mis Darius au lieu d'Artaxerxe, tout

(*a*) Usser. Ann. at the Year. of the J. C. p. 4193.
(*b*) Herodot. l. III & VII.
(*c*) *Idem*, l. VII.
(*d*) Esther, l. I, v. 3.
(*e*) Herodot. ubi sup.
(*f*) Esther, l. X, v. 1.
(*g*) Herodot. l. III.
(*h*) Strab. l. XV, p. 735.

l'article ne convenant qu'à ce dernier, & Darius d'ailleurs n'ayant jamais été surnommé *Longuemain*.

Scaliger croit (*a*) que Xerxès a été le même qu'Assuérus, & sa femme Amestris, l'Esther de l'Ecriture, apparemment à cause du peu de difference qu'il y a entre les noms de ces deux Reines : mais s'il y a quelque rapport entre les noms, il n'y en a aucun entre les caractéres, comme il paroît par ce que nous avons dit d'Amestris, & par ce que nous aurons occasion d'en dire encore dans la suite. Une femme d'un naturel aussi exécrable ne sauroit avoir été cette Esther que Dieu employa comme un instrument pour opérer la délivrance de son peuple menacé d'une destruction totale. Outre cela, Herodote (*b*) nous apprend que Xerxès eut d'Amestris un fils qui étoit en âge de se marier la septieme année de son regne; époque à laquelle Esther n'avoit pas encore épousé Assuérus (*c*).

Comme ces objections ni aucune autre de cette force ne portent contre Artaxerxe Longuemain, nous croyons qu'il doit avoir été l'Assuérus, époux d'Esther. Les Septante, l'Auteur des Additions au Livre d'Esther, & Josephe, sont du même sentiment. Les Septante mettent constamment dans leur Version du Livre d'Esther, Artaxerxe pour Assuérus. Dans les Additions au Livre d'Esther, l'époux de cette Reine porte par-tout le nom d'Artaxerxe. Josephe (*d*) nomme expressément l'époux d'Esther, *Artaxerxe Longuemain*. Sulpice Severe & plusieurs autres, anciens & modernes, sont dans la même idée que cet Historien sur cet article. Enfin, la grande bienveillance qu'Artaxerxe Lon-

(*a*) Scalig. de Emend. Temp. l. VI.
(*b*) Herodot. l. IX.
(*c*) Esther, l. XI, v. 16.
(*d*) Joseph. Antiq. l. XI, c. 6.

guemain témoigna pour les Juifs, est une preuve qu'ils en avoient l'obligation à la puissante intercession de la Reine Esther.

NOTE LXV. *Page 511.*

Cet Amyntas étoit un déserteur qui avoit quitté Alexandre, & s'étoit mis au service de Darius. Il avoit été un des Commandans des troupes Grecques à la bataille d'Issus; & s'étant sauvé du côté de Tripoli en Syrie, avec un corps de 4000 hommes, il s'y embarqua, comme nous l'avons déjà vu, & fit voile vers l'isle de Cypre, & ensuite vers Péluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avoit une commission de Darius, qui l'établissoit Gouverneur de l'Egypte à la place de Sabaces, tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, prétendit à la couronne d'Egypte, & déclara qu'il vouloit en chasser les Perses. Les Egyptiens se joignirent aussi-tôt à lui, & formerent une armée, avec laquelle il marcha droit à Memphis, où les Perses furent défaits, & obligés de se retirer dans la ville. Mais après cette victoire, ayant permis à ses soldats de se débander pour aller au pillage, les Perses firent une sortie sur eux pendant qu'ils étoient ainsi dispersés, & les taillerent tous en pieces avec leur Chef Amyntas (a).

(a) Arrian. l. II. Q. Curt. l. IV, c. 3. Diodor. Sicul. l. XVII, p. 587, 588.



NOTE LXVI. *Page* 520.

CETTE bataille se donna à Gaugamele, près de la riviere de Boumelle, comme le disent Ptolomée & Aristobule qui étoient présens. Strabon (*a*) & Plutarque (*b*) assurent précisément la même chose. Et cependant, parce que Gaugamele n'étoit qu'un petit village, dont le nom, qui signifie *la maison des chameaux*, sonne assez mal à l'oreille, la bataille a été désignée par le nom de *bataille d'Arbelles*, qui étoit une ville considérable de ce pays (*c*). Gaugamele & Arbelles étoient à une distance considerable l'une de l'autre; car entre la riviere de Boumelle, sur laquelle Gaugamele étoit située, & le Lycus dont Arbelles occupoit les bords, Quinte-Curce compte 80 stades (*d*). Suivant la description que Strabon nous donne de cette Province, Arbelles, dans la cinquieme Carte d'Asie de Ptolomée, doit être placée dans le même endroit où nous trouvons Gaugamele (*e*).

(*a*) Strab. l. XXVI, p. 737.
(*b*) Plutarch. in Alex.
(*c*) Arrian. l. VI, p. 101. Strabo. ubi sup.
(*d*) Q. Curt. l. IV, c. 22.
(*e*) Orof. l. II, p. 79.

Fin des Notes du septieme Volume.





